HAL
open science

La marche de l'inquiétude : de jeunes Chiliens à Paris

Belén Rojas Silva

To cite this version:

Belén Rojas Silva. La marche de l'inquiétude : de jeunes Chiliens à Paris. Sociologie. Université Sorbonne Paris Cité, 2016. Français. NNT : 2016USPCB175 . tel-01983595

HAL Id: tel-01983595

https://theses.hal.science/tel-01983595

Submitted on 16 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris Descartes

Ecole doctorale 180

GEPECS

La marche de l'*inquiétude*

De jeunes Chiliens à Paris

Par Belén Rojas Silva

Thèse de doctorat de Sociologie

Dirigée par Michel Maffesoli

Présentée et soutenue publiquement le 10 mai 2016

Devant un jury composé de :

Braidotti, Rosi. Professeure à l'Université Utrecht. Rapporteuse.
Carretero, Enrique. Professeur à l'Université de Santiago de Compostela. Examinateur.
Maffesoli, Michel. Professeur émérite à l'Université Paris Descartes. Directeur de thèse.
Rabot, Jean-Martin, professeur à l'Université du Minho. Rapporteur.

La marche de l'*inquiétude*. De jeunes Chiliens à Paris

L'objectif central de cette recherche est de rendre compte des potentialités de la migration pour habiliter les processus de transformation à l'intérieur des sujets. Autrement dit, cette thèse doctorale concerne une recherche sur les possibilités des migrant*s* de devenir *sujets en mouvement* ou « nomades » (Maffesoli, 1997, 2001 ; Braidotti, 2004, 2011). Donc, au niveau théorique, s'intègrent d'une part des perspectives à propos de la subjectivité des migrants qui 'dénaturalisent' les déplacements comme processus exclusivement déterminés par des raisons économiques et le cadre de la victimisation pour les interpréter, et d'autre part, des lectures sur une subjectivité qui migre aussi, lesquelles, sans travailler directement le phénomène des migrations, nous accompagnent au moment de réfléchir à la diversité des motivations, attentes et vécus dans les processus migratoires, mais au-delà de cela, elles se montrent attentives aux possibilités de mutation des sujets à partir du contact avec l'altérité et à la façon dont leurs changements sont imbriqués avec de nouvelles formes du lien social.

Au niveau méthodologique, l'enquête est centrée sur les récits de jeunes Chiliens – hommes et femmes, entre 18 et 35 ans, habitant la région parisienne – obtenus à partir de la technique d'entretien approfondi semi-directif. Ainsi, ont été réalisés 54 entretiens : 45 correspondant à notre échantillon théorique et 9 qui dépassent cet échantillon, et que nous avons estimés complémentaires. L'échantillon théorique a été défini selon les critères de nationalité chilienne (unique ou partie de multiples appartenances nationales), d'âge (18-35 ans), d'indépendance (migrations hors d'un cadre familial d'origine) et de permanence en destin migratoire (3 ans minimum). Le traitement des données a été effectué en accord avec la proposition de « construction de récits » de Bárbara Biglia et Jordi Bonet-Martí (2009), qui, en mettant en valeur la connaissance située et dialogique, nous a permis de développer un exercice de multi-positionnement des sujets durant la migration, à partir de la considération des sens mis en jeu par les protagonistes de l'expérience.

Ainsi, cette recherche, située à l'échelle de la vie quotidienne, se concentre sur les compréhensions de l'immigration qui émergent depuis la rencontre avec l'altérité extérieure et la rencontre avec une altérité intérieure à travers l'expérience migratoire ; et sur les conséquences de ces deux processus dans la définition des appartenances. Notre propos est de confronter les notions sur l'immigration qu'ont les migrants eux-mêmes aux distinctions traditionnelles utilisées pour classifier les migrations, afin d'arriver à de nouveaux entendements sensibles à leur complexité et leur dynamisme. Ainsi, en reprenant les limites tracées par des interprétations traditionnelles nous voudrions nous approcher de la migration et de ses impacts dans la perspective de ce qu'il est possible d'« être » individuellement et collectivement. En explorant les processus d'interpellation de l'altérité, nous souhaitons relever des perspectives qui étendent les possibilités de ce qui est commun au-delà des limites déjà connues, et en même temps, qui reflètent la réaffirmation des anciennes frontières et/ou la construction de nouvelles pour nous distinguer. Toujours en considérant que ce type de qualifications est spécifique et changeant, mais avec un énorme potentiel pour l'élaboration des appartenances non institutionnelles et parfois multiples.

Mots-clés: migration, subjectivité, nomadisme, Chili, France.

The walk of curiosity. Young Chileans in Paris

The main objective of this research is to understand the potential of mobility to empower transformation process within individuals. In other words, this PhD thesis is a research on the possibilities of migrants to become *subjects in motion* or 'nomads' (Maffesoli, 1997, 2001; Braidotti, 2004, 2011). On a theoretical level, firstly it integrates perspectives about the subjectivity of migrants that 'denature' displacements as exclusively economic processes and the framework of victimization to interpret them. Secondly, it integrates insights about a subjectivity that also migrates, which, without working directly the phenomenon of migration, accompany us at the moment of thinking about the diversity of motivations, expectations, and experiences about the migration processes, but beyond that, they show themselves attentive to possibilities of subjects mutations from contact with otherness and to how such mutations link with new forms of social ties.

On a methodological level, the investigation focuses on the stories of young Chileans (men and women between 18 and 35 years, residents in the Paris area), obtained with semi-structured/in-depth interview technique. Thus, 54 interviews were conducted: 45 corresponding to our theoretical sample and 9 interviews which do not match our criteria, and we have estimated as complementary. The theoretical sample was defined according to the Chilean nationality criteria (single or as part of multiple national memberships), age (18-35 years), independence (migration apart from the family of origin) and residence in migratory destination (3 years minimum). Data processing was carried out in agreement with the proposal of "stories construction" of Bárbara Biglia and Jordi Bonet-Martí (2009), who, by enhancing the knowledge located and dialogical, has enabled us to develop an exercise of multi-positioning of subjects during migration, from the consideration of the senses involved by the protagonists of the experience.

Hence, this research, located at daily life scale, focuses on the understanding of immigration emerging from the encounter with the outside otherness and the encounter with an inner otherness through the migratory experience; and the consequences of these two processes in relation to the definition of belonging. Our purpose is to confront the notions about immigration of migrants themselves to traditional distinctions used to classify Migration (occupation, extension, etc.), to arrive to new understandings sensitives to its complexity and dynamism. Thus, by taking the limits set by traditional interpretations, we want to approach to mobility and its impacts in the perspective of what it is possible to 'be' individually and collectively. By exploring an interpellation of the otherness, we want to arrive to narratives that extend the possibilities of what it is common beyond the limits already known, and at the same time, that reflect the reaffirmation of old borders and/or the construction of new ones to differentiate ourselves. Always considering that this kind of qualifications is specific and changing, but with an enormous potential for the development of our sense of belonging in a diverse and sometimes multiple way.

Keywords: migration, subjectivity, nomadism, Chile, France.

*À ma grand-**mère**,*

*et ma **mère***

My

mother

was

my first country.

the first place I ever lived.

(Nayyirah Waheed)

Remerciements

Je voudrais remercier mon directeur de thèse, M. Michel Maffesoli, pour la confiance et le soutien qu'il m'a accordés pendant ce processus doctoral et pour avoir rempli son rôle en me donnant la liberté de poursuivre mes *inquiétudes*.

Je suis très reconnaissante à tous les membres du jury de cette thèse : Mme Rosi Braidotti, M. Jean-Martin Rabot et M. Enrique Carretero, pour la lecture et l'évaluation de ce document.

Je tiens à remercier toute l'équipe de chercheuses et chercheurs du CEAQ, et spécialement mes collègues Fabio La Rocca, Apolline Torregrosa, Marcelo Falcon, Ornella Kyra Pistilli et Marcelo do Carmo.

À la fin de cette démarche, se suivent dans ma mémoire de nombreux visages et noms de personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont accompagné le processus dont ce document est un jalon.

Tout d'abord, les membres de ma famille au Chili, que je remercie de l'amour et de la compréhension inconditionnels à chaque pas de ce chemin, et de l'intégrité qu'ils m'ont transmise pour affronter les situations les plus difficiles sur celui-ci ; et Victor mon mari, mon compagnon, mon meilleur ami, que je remercie de son amour, sa confiance, sa patience et de la force qu'il m'a donnée dans toute notre vie ensemble et particulièrement pendant l'accomplissement de ce travail.

Ensuite, mes amis d'ici et d'ailleurs, que je remercie de leur soutien, leur affection et aussi leur assistance dans le processus des entretiens de cette thèse. Merci Lelya, Rocío, Isabel, Marisol, Marcos, Elisabeth, Sebastián, Francisca, Rodrigo, David, Elisa, Suomi, Miguel et Eleonora. Particulièrement, je tiens à remercier Catherine Krief pour m'avoir accompagnée dans le processus de trouver ma voix dans la langue française.

Enfin, et surtout, les 54 personnes qui ont participé à cette recherche et que je remercie mille fois de m'avoir confié leurs histoires et les lumières et les ombres de leurs trajectoires, mais spécialement pour :

« faire de l'interruption un nouveau chemin,

faire de la chute un pas de danse,

de la peur un escalier,

du rêve un pont

et de la recherche… une rencontre »

(Fernando Pessoa)

Table des matières

Résumé 1
Abstract 2
Remerciements 4
Table des matières 5
Table des illustrations 8
Avertissement 9

Une étude des sujets en mouvement 10
- Parcours de recherche 10
- Objectif de la recherche 24
- Le choix des personnes enquêtées 25
- Orientations méthodologiques 28
- Structure de la thèse 30

Orientations et démarche de la recherche 32
- Une « enquête située » 32
- Méthodologie de la construction de récits 34
- Modèles de construction de récits 36
- Entretiens approfondis semi-directifs 37
- Une rencontre migratoire 40
- Les cheminements suivis 47
- Par rapport aux orientations 47
- Par rapport à la démarche des entretiens 50
- Une chercheuse migrante ou un exercice de situation à la première personne 57
- Connaître à travers soi-même 61

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1 : Migrations : des modèles aux narrations 63
- 1.1 Suivre la piste d'un chemin sinueux 63
- 1.2 Notes historiques sur les migrations aux XIXe et XXe siècles 65
- 1.3 Vers une sociologie des migrations. 72
- 1.3.1 Le développement des théories sur les migrations internationales 79
- 1.3.1.1 Pourquoi viennent-ils ? 79
- 1.3.1.2 Pourquoi continuent-ils à venir ? 86
- 1.3.1.3 La question de l'installation 89
- 1.4 Les migrants dans les explications sur les migrations internationales 100

Chapitre 2 : Cartographies des migrations aujourd'hui 104
2.1 Migrations au présent 104
2.2 Cartographie globale et cartographie locale 107
2.2.1 Le profil des migrants. 108
2.2.2 Les motivations pour migrer 111
2.2.3 Les destinations de la migration 115
2.2.4 Flux migratoires contemporains 120
2.2.5 Une fois installés 130
2.3 Nouvelles migrations, nouvelles compréhensions 135

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 3 : Autres sensibilités pour l'étude des migrations 139
3.1 Une raison sensible et plurielle 139
3.2 La sociologie compréhensive 142
3.3 Explorations inspirées par la sociologie compréhensive 152
3.3.1 Brèves remarques sur l'imaginaire 153
3.3.2 L'imaginaire et les migrations 159
3.3.3 L'imaginaire des migrants 163
3.3.4 Brèves remarques sur la mémoire 170
3.3.5 Études sur la (les) mémoire (s)/ Études sur les migrations 172
3.3.6 La mémoire et les migrants 179
3.4 Le retour à l'intimité des migrations 184

Chapitre 4 : Autres itinéraires pour l'étude des migrations 186
4.1 L'insuffisance de l'« expérience subjective » des migrations 186
4.2 Des subjectivités migrantes 189
4.2.1 La « subjectivité migratoire » 189
4.2.2 L'« autonomie des migrations » 194
4.3 Des subjectivités qui migrent 199
4.3.1 Qui est le nomade ? 199
4.3.2 Le nomadisme chez Michel Maffesoli 206
4.3.3 Le sujet nomade chez Rosi Braidotti 211
4.4 De la subjectivité dans les migrations aux possibilités du sujet nomade 218

TROISIÈME PARTIE

Chapitre 5 : Moi migrant, toi migrant 221
5.1 La question sur la migration 221
5.2 Après les exilés, nous 222
5.3 Qui est le migrant ? 235
5.4 Une immigration privilégiée et qui ne pose pas de problème 250
5.5 Un passage ingrat 264
5.6 Les réponses à une question complexe 270

Chapitre 6 : La/Ma migration 274
6.1 Une forme de liaison 274
6.2 Un processus à long terme 275
6.3 Des complicités et des redécouvertes 287

6.4 Nous rencontrer ailleurs 293
6.5 La famille revisitée 304
6.6 La liaison et l'appartenance 319
6.7 Entre la reproduction et la transgression 322

Chapitre 7 : Le nomadisme dans la migration 324
7.1 La possibilité de devenir sujets en mouvement 324
7.2 La mise à jour des imaginaires 325
7.3 Les changements vécus 335
7.4 La distance critique 348
7.5 La révolte contre l'unité 356
7.6 Un abri pour la transformation 366

En guise de conclusion 370
La migration et les sujets en mouvement 370
Bibliographie 377
Annexe 1 - Présentation élargie des participants de la recherche 394
Annexe 2 - Consentements éclairés 422

Table des illustrations

Effet boule de neige **41**
Distribution des interviewés en Île-de-France **43**
Distribution des interviewés à Paris **44**
Infographie des interviewés **46**

Avertissement

Les entretiens qui constituent les données de cette recherche se sont passés en espagnol. Afin d'alléger la lecture, tous les extraits qui font partie de ce document ont été traduits en langue française.

En accord avec notre choix méthodologique, ces extraits sont exposés dans le cadre de récits discontinus et de patchworks. Dans les deux cas, nous avons individualisé la contribution des participants, et de ce fait apparaît à la fin de chaque extrait le pseudonyme de la personne interviewée à qui celle-ci appartient.

Par ailleurs, les récits discontinus et les patchworks sont présentés en italique ; l'utilisation des parenthèses cherche à mettre en évidence notre travail d'édition ; l'usage des crochets indique que nous avons ajouté des éléments à la narration des participants et l'emploi de doubles crochets signale que nous sommes intervenue sur l'ordre de celle-ci. Tout ceci afin de faciliter la compréhension du lecteur.

Une étude des sujets en mouvement

Quand je pense à l'inquiétude, je le fais en espagnol. C'est-à-dire sans rapport avec la douleur, la crainte ou la préoccupation. Avec quelques nuances, 'la inquietud' c'est pour moi une notion de mouvement (l'absence de quiétude), une agitation et même, peut-être, avoir un intérêt particulier pour certaines choses. Mais il y a une autre compréhension de l'inquiétude qui m'attire beaucoup plus et qui vient du sens commun. Dans ce cadre, 'tener una inquietud' (avoir une inquiétude) est aussi 'tener una pregunta' (avoir une question). Donc, dans mon travail, l'inquiétude est une évocation du mouvement et du questionnement, qui me permet de penser que, contrairement à la vision de la migration comme une réponse, les gens se mettent en mouvement 'par' ou 'à travers' différentes questions : intellectuelles, affectives, existentielles, etc. Ainsi, peut-être qu'une question est suffisante ou que nous en avons besoin de plusieurs pour nous donner un élan. Par ailleurs, peut-être que pendant le voyage certaines questions perdent ou gagnent de l'importance, et même qu'elles se battent avec de nouvelles questions ou d'autres très anciennes ; parce que quand nous nous mouvons, les questions le font aussi.

Journal de recherche, 18 septembre 2013

Parcours de recherche

Cette recherche doctorale aborde les transformations des sujets depuis les processus migratoires, à partir du cas de jeunes Chiliens à Paris, hommes et femmes, entre 18 et 35 ans. C'est-à-dire, il s'agit d'une recherche sur les possibilités des migrants de devenir *sujets en mouvement*.

Prendre l'option de parler de *sujets en mouvement* dans une thèse sur les migrations n'est pas quelque chose d'évident. Il est indéniable que différents chemins existent pour explorer ce phénomène et la sociologie a construit une longue histoire autour de lui. Le 'problème' de la migration est à la base de ce que nous reconnaissons aujourd'hui comme Sociologie ; et aussi à l'origine de l'évolution

méthodologique dans la pratique des sciences sociales. D'abord, la sociologie sur la migration est indissociable de la configuration de la sociologie elle-même. Un bon exemple de ce lien est, en fait, que les textes fondateurs de la sociologie de la migration surgissent de manière contemporaine au développement de la sociologie empirique aux États-Unis (École de Chicago) et que ces efforts ont donné naissance à ce que nous connaissons à présent comme les techniques de 'récit de vie' et 'histoire de vie'. Par ailleurs, d'après Abdelmalek Sayad (1999), la sociologie sur l'émigration et la sociologie sur l'immigration[1] est aussi une réflexion sur la sociologie elle-même, une 'sociologie d'elle-même', en tant qu'inséparable de l'analyse sur les conditions de production du savoir et sur l'impact créatif de la recherche dans ces sujets.

Par conséquent, situer au centre de la réflexion sur les migrations les notions de sujet et de subjectivité est d'une certaine façon tracer *un autre* itinéraire par rapport aux buts de compréhension traditionnels – pourquoi les gens migrent ?, pourquoi continuent-ils à venir ? et pourquoi restent-ils ? – et que celui-ci est guidé par la question autour des potentialités de la mobilité pour habiliter les processus de transformations à l'intérieur de chaque migrant. Encore plus, mettre l'accent sur le sujet et sur la mobilité (en dépassant la notion de migration) est fortement intentionnel dans ce travail, et de ce fait il faut rendre compte de nos objectifs à la base de ce choix.

Ce travail s'inscrit dans un intérêt pour nous approcher du phénomène des migrations depuis la dimension de la subjectivité, en explorant les possibilités de développement d'une subjectivité nomade pendant l'expérience migratoire. Cela signifie faire attention à des processus spécifiques de subjectivation, mais aussi donner de l'importance à certains éléments significatifs à l'intérieur de ces processus, parfois considérés comme superficiels ou non pertinents dans la recherche traditionnelle. D'autre part, cette démarche nous impose le développement d'une compréhension sur la subjectivité pas simplement migrante (Mezzadra, 2005 ; 2012), mais nomade (Braidotti, 2011a ; 2011b). Ainsi, dans le cadre de cette enquête, la mobilité élargit son sens, depuis un phénomène à observer vers un 'outil' d'observation en soi-même.

[1] D'après Andrea Rea et Maryse Triper (2008) dans les sciences sociales européennes (à la différence

Michel Wieviorka indique que, déjà dans les années 1960, il était préconisé que les études sur la migration feraient attention « à l'expérience subjective et culturelle des migrants, et à leur circulation » (Wieviorka, 2011 :64), sous la prémisse que la meilleure façon de comprendre les flux migratoires était depuis les migrants eux-mêmes. À présent, cet appel s'est approfondi et massifié à l'intérieur des Sciences Sociales et des Sciences Humaines qui font des migrations leur sujet d'analyse. Cependant, selon Wieviorka il faut continuer à faire face aujourd'hui au 'misérabilisme sociologique' et même à l'exotisme, et il affirme que « les migrants doivent être analysés sous l'angle de leur créativité, et pas seulement sous celui de leur pauvreté et de leurs difficultés ; en termes culturels, et pas seulement économiques et sociaux, ainsi que du point de vue de leur mobilité » (Ibid., p. 63). Bien que l'association entre migration et culture suppose aussi des tensions et des controverses, l'intention derrière cette perspective est d'en finir avec les déterminismes et réductionnismes, en les dépassant grâce à une lecture qui considère la diversité qui caractérise les processus migratoires et les formes contemporaines de la mobilité.

D'après Sandro Mezzadra, « les mouvements migratoires contemporains ne sont pas réductibles aux lois de l'offre et la demande qui gouvernent la division internationale du travail » (Mezzadra, 2005 :144). Mezzadra explique que pour arriver à une meilleure compréhension de l'autonomie dans les migrations nous devons avoir « 'une sensibilité' différente, un *regard* différent. Cela signifie qu'il faut observer les mouvements et les conflits migratoires depuis une perspective qui donne priorité aux pratiques subjectives, aux désirs, aux espoirs et aux comportements des migrants eux-mêmes. Toutefois, cela n'implique pas adopter une conception romantique de la migration, puisque reste toujours présente l'*ambigüité* des comportements et des pratiques subjectives » (Mezzadra, 2012 :160). Cette condition serait spécialement importante dans un contexte où la production de la subjectivité est un territoire de dispute pour le capitalisme, qui utilise comme intermédiaire l'État et ses politiques du contrôle des mouvements migratoires et d'exploitation du travail ; et que le 'gouvernement des migrations' « ne vise pas à l'exclusion des migrants, mais à mettre en valeur, à reconduire en proportions économiques et, donc, à exploiter les excédents (d'autonomie) qui caractérisent les mouvements migratoires contemporains » (Mezzadra, 2005 :148).

Du point de vue de Michel Maffesoli, tous les déplacements de personnes, même ceux causés par les inégalités, cachent le désir d'un 'autre lieu' et de la rencontre indéfectible avec 'un autre'. À cet égard, le 'Nomadisme' serait d'abord, la manifestation d'une reconnaissance de l'altérité et ensuite serait aussi l'expression d''une révolte' contre ce qui est déjà établi comme la seule trajectoire vitale possible pour chacun. Assumer ou entreprendre ce défi à travers le mouvement, est beaucoup plus qu'un calcul rationnel est plutôt bien une « pulsion migratoire » (Maffesoli, 1997 : 48), qui soutient l'effort de se battre contre la place assignée et par conséquent contre la résignation et la victimisation. D'après la proposition de Maffesoli, le mouvement de personnes à travers tout type de frontières, ouvre une fenêtre à la transformation de nos auto-compréhensions et de nos appartenances, en encourageant le mouvement pour exprimer et recréer « la pluralité de la personne » (Maffesoli, 1997 : 99). Donc, le nomadisme est une alternative non seulement non conformiste, mais aussi et plus important, une alternative créatrice.

Pour sa part, la « Théorie Nomade » de Rosi Braidotti et particulièrement sa figuration de Sujet Nomade, est primordiale pour comprendre les transformations que 'peuvent constituer' les migrations à l'intérieur du sujet et au cœur de ses rapports avec l'altérité. D'abord, en concernant les migrants, quant à l'occasion (pas la norme) de transgression de limites du propre corps, de l'identité et de l'appartenance déclarée et attribuée ; et sa multiplication. Après, à propos des transgressions et des multiplications, quant à ces conséquences face à la conformation de frontières de la « socialité » (Maffesoli, 2007 ; 2008 ; 2012). C'est-à-dire, pour la coexistence entre les sujets qui migrent, les sujets qui restent, les sujets nomades dans les deux positions et autres.

Néanmoins, il faut expliciter que, selon Rosi Braidotti (2011b), être nomade et être migrant sont des choses différentes. Braidotti expose que la figuration centrale de la subjectivité postmoderne, 'le nomade', est l'expression d'un défi à l'unité du sujet et une mise en valeur de la mobilité en dehors des récits de souffrance et nostalgie : « le temps *nomadique* est l'imparfait : actif, continue ; la trajectoire nomade est vitesse contrôlée. Le style nomade est au sujet de transitions et de passages sans un destin prédéterminé ou une patrie perdue. Le rapport du nomade avec la terre est un attachement transitoire et une fréquentation cyclique : le nomade est l'opposition de l'agriculteur, le nomade rassemble, récolte et échange, mais n'exploite pas »

(Braidotti, 2011b : 61). Être nomade n'est pas une pratique délibérée de rejet de toute appartenance, mais l'exercice de mettre en jeu des attachements spécifiques qui assurent l'existence sans compromettre son mouvement.

Pour développer une exploration autour des possibilités du nomadisme dans les processus migratoires, nous nous intéressons à la diversité des positions dans l'expérience migratoire depuis les narrations à la première personne. D'une part, parce que c'est la seule alternative que nous ayons pour récupérer l'intimité des migrations qui semble indiquer que ce processus est une expression de notre propre multiplicité interne. D'autre part, car c'est le chemin pour mettre en question l'image de victime des migrants et ses conséquences perverses pour le devenir de la subjectivité. À ce sujet, nous avons besoin, à la base, d'une perspective qui interroge les distinctions mécaniques entre types de migrants ; et en conséquence la notion de mobilité nous paraît la plus pertinente pour atteindre cet objectif.

En 2013, le *Journal of Ethnic and Migration Studies* a dédié un numéro spécial aux « *Regimes of Mobility : Imaginaries and Relationalities of Power* ». Sous la direction de Nina Glick Schiller et Noel B. Salazar, le volume 39 de la revue a été consacré aux « études sur la mobilité » (*Mobility studies*), leurs contributions principales et les choses à corriger. D'après les éditeurs, ces études tirent leur origine dans le contexte de la postmodernité où les flux des capitaux, des biens et des personnes se renforcent quantitativement et qualitativement, dans ce dernier cas depuis la mise en valeur de l'expérience de la mobilité. En reprenant le travail de George Simmel et d'autres développements théoriques actuels, les « études sur la mobilité » ou le « nouveau paradigme des mobilités », d'après Mimi Sheller et John Urry (2006), ont souligné l'importance d'examiner la coexistence (harmonieuse ou conflictuelle) entre la dimension spatiale de la vie sociale et le mouvement de personnes. Dans ce contexte, la proposition des études de la mobilité est le regroupement du type de migrations différentes sans distinctions de motivations, destinations, durées ou cadres institutionnels derrière la migration, pour les analyser depuis une perspective commune. Ainsi la mobilité est relevée au statut d'un grand parapluie qui abriterait des *sujets en migration* différents.

Cependant, d'après Glick Schiller et Salazar, nous ne devons pas confondre cette proposition avec une 'célébration de la mobilité'. Plutôt, il est très important de maintenir le scepticisme, spécialement quand des événements globaux comme la crise

économique actuelle nous montrent la vigueur des frontières extérieures et intérieures et, simultanément, un monde à chaque fois plus interdépendant. Les tensions entre ces deux qualités paradoxales du temps présent ont des conséquences diverses, l'une d'entre elles étant la criminalisation de certains migrants, même à l'époque du *carnaval des différences*. La célébration des mobilités sans aucun type de questionnement serait justifiable seulement avec la négation de leurs particularités et de la diversité de leurs limites passées et présentes.

Par conséquent, les études de la mobilité interrogent les travaux basés sur la découverte et la nouveauté *acritique* du déplacement dans le cadre de la globalisation des marchés et des technologies. Depuis cette perspective, ces types de travaux ne souffriraient pas seulement d'une perte de mémoire, mais aussi d'une 'orientation idéologique' qui identifie la société et ses processus avec les limites de l'État Nation, autrement dit, d'un 'nationalisme méthodologique'. De plus, avec cette orientation, ils participeraient à l'invisibilité des appartenances multiples de certains sujets et de leurs pratiques. Ces sujets, sans être liés exclusivement aux élites, ont l'occasion d'élargir les notions de nation, foyer, famille, etc. ou de donner de nouveaux contenus et/ou de nouvelles échelles au-delà des institutions ou frontières étatiques.

Ainsi, les études sur la mobilité qui prennent en compte ces avertissements et en même temps la diversification des mobilités ont, d'après Glick Schiller et Salazar, des défis variés à relever dans l'avenir. D'abord, dépasser le paradigme de la sédentarité depuis une théorisation de la mobilité qui la place comme une dimension de l'expérience humaine, sans tomber dans une pensée dichotomique (immobilité/mobilité) (Sheller et Urry, 2006), ni dans l'invisibilisation des rapports sociaux ancrés territorialement et/ou dans la banalisation des obstacles imposés aux déplacements (Ahmed, 1999). À cet égard, les éditeurs de ce volume proposent la notion de 'régimes de mobilité' plutôt que d''études sur la mobilité', parce qu'elle permet d'examiner les liens co-dépendants entre les personnes qui habitent un monde sans frontières, et d'autres pour lesquelles la pratique de la mobilité est condamnée ou bien interdite.

Ensuite, toute proposition provenant de la notion de 'régimes de mobilité' irait dans un chemin contraire à l'universalisation des rapports entre les personnes et les territoires, en mettant en valeur les processus et les agents qui participent à la création et la recréation de formes de la mobilité, à leurs conceptualisations et aussi à leurs

clôtures. Par la suite, tout travail de réflexion dans cette vague, inclut aussi le questionnement de l'amalgame mobilité/liberté en considérant la connexion entre le déplacement et certaines formes d'exploitation ou d'enfermement dans le monde. En résumé, l'idée est de souligner l'interrelation entre la mobilité et l'immobilité et en même temps, comment chaque localisation à l'intérieur de cette relation est marquée par le rapport individuel et collectif avec des pouvoirs « multiples et différentiels » (Schiller et Salazar, 2013 :188).

Cela étant dit, nous sommes en accord sur le fait que la réalité des processus migratoires est beaucoup plus complexe et intérieurement différenciée pour être enfermée dans une catégorisation. Alors, tout semble indiquer qu'il faut s'immerger dans cette complexité et, après, faire le choix entre enrichir les analyses fragmentaires et réductrices, ou élaborer de nouvelles propositions compréhensives à ce sujet. Une telle décision serait beaucoup plus qu'un exercice intellectuel et, par conséquent, le premier pas serait toujours d'aborder les différences internes de chaque expérience et leurs connexions solidaires au moment « des attractions et des répulsions » (Maffesoli, 1997 : 102) et au moment de déclencher des subversions et aussi d'étayer la soumission. Pour réussir cette tâche, il est inéluctable d'établir, depuis la recherche, une relation *organique* avec les récits des protagonistes et de mettre en jeu une « raison sensible » (Maffesoli, 2007) pour écouter, parfois à contrecœur, des tensions de ces processus migratoires et comment ces tensions sont signifiées.

Il existe déjà une invitation ouverte à envisager les « nouvelles mobilités » (*Hommes & Migrations*, 2001, n° 1233), en mettant *à l'écart* la perspective traditionnelle sur les déplacements comme une réponse à des conditions matérielles de vie, même dans le cas d'absence de volonté dans le processus. Cette invitation trouverait une correspondance avec les données des rapports d'organismes internationaux qui montrent, par exemple, que souvent les migrants ne proviennent pas des secteurs les plus pauvres de leur société d'origine (IOM, 2012), malgré le relativisme de cette notion ; et aussi qu'une des tendances des nouvelles migrations sont les migrations Nord-Sud, à cause de la retraite, du retour au pays d'origine post diaspora, des études ou en raison de opportunités économiques (IOM, 2013).

Par ailleurs, dans le cas des jeunes migrants, Jorge Martinez (2000) indique que, au-delà des cadres interprétatifs traditionnels des migrations qui placent au centre les facteurs économiques, la décision migratoire des jeunes d'Amérique Latine et

Caraïbes (ALC) serait liée à la recherche de certains objectifs propres à la jeunesse, comme le bien-être matériel, mais aussi le développement intellectuel et artistique. Donc, même dans un contexte de carences –évidemment signifiées de manière particulière et située), la migration apparaît comme plausible et les difficultés propres à cette expérience comme surmontables. Mais, il est important de prendre en compte –et non seulement dans le cas des jeunes– que plusieurs fois, quels que soient les motivations et les objectifs déclarés, ils ne se limitent pas à leur réussite et peuvent être resignifiés au fil du temps. Cela a été bien exposé dans le travail de Patrick Awondo sur les 'Homo-mobilités africaines vers la France' où le récit des 'aventuriers'[2]–une catégorie de son exercice typologique– met en question les 'déterminants de migration' comme une définition 'totalisante' et 'définitive' des motivations de la mobilité. Par exemple l'auteur propose l'intégration de la poursuite des études comme une partie de l'aventure relative à l'homo-mobilité « ou d'un moyen pour la prolonger » (Awondo, 2012). À ce sujet, l'une des participantes de cette recherche nous raconte : *Je souhaitais voyager et je n'avais pas d'argent. Alors, la seule manière de voyager sans avoir d'argent a été de continuer à étudier. Réellement, cela a été ce qui m'a motivée à suivre mes études et entretemps, sortir du pays et connaître d'autres choses*. (Tamara)

Ainsi, les recherches comme les rapports différents, semblent montrer que certaines choses ont changé et qu'il y a un décalage ou une inadéquation des théories classiques sur les mouvements migratoires et en conséquence, aujourd'hui l'accent est mis sur les 'nouvelles migrations' et les défis qu'elles nous imposent. Alors, des sociologues comme Catherine Wihtol de Wenden (2001) nous invitent à considérer que les 'nouvelles migrations', dans le contexte de la mondialisation, ne peuvent pas être définies comme une augmentation dans la statistique des flux migratoires, mais comme de nouvelles manières de pratiquer la mobilité. « La mondialisation contribue à installer dans la mobilité des populations variées–cerveaux, diplômés tout autant que travailleurs saisonniers), tournées vers un mieux-être qui n'est plus seulement

[2] Dans le travail de Patrick Awondo les aventuriers sont des « migrants 'classiques' qui se déplacent pour de nombreuses raisons et qui peuvent au cours de cette trajectoire migratoire assumer plus librement une homosexualité qui leur serait difficile autrement » (Awondo, 2012). D'une manière moins spécifique, dans leur thèse sur l'immigration latino-américaine en Espagne, Luis Eduardo Thayer (2008) nous parle aussi des « aventuriers », mais cette fois pour faire référence à « un sujet qui migre sous une volonté de connaître des contextes différents (au pluriel) et vivre des expériences différentes de celles auxquelles il était habitué dans son lieu de départ » (Ibid. p. 404) et aussi, entre autres, à des sujets dont les projets « apparaissent dans le discours comme les plus ouverts à être modifiés quant à leurs objectifs concrets » (Ibid. p. 461).

économique, mais aussi social, culturel, politique, religieux, sexuel » (Ibid. p. 10). Par ailleurs, des chercheurs comme Nikos Papastergiadis (2000) ajoutent : « Il est de plus en plus évident que la migration contemporaine n'a pas une origine unique ni une fin simple. C'est un processus continu et doit être considéré comme un voyage ouvert. Départs et retours sont rarement, voire jamais, définitifs, et il est donc important que nous reconnaissions l'effet transformateur du voyage » (Ibid. p. 4) et aussi « (…) les façons complexes dont les migrants participent et remodèlent le monde social dans lequel ils se déplacent » (Ibid. p. 21).

Face à l'extrême diversité des processus migratoires et leurs transformations constantes, peut-être que l'humilité est notre meilleure position de départ. Depuis une telle scène, l'explication paraît déplacée et les compréhensions situées prennent une place d'importance. Par exemple, bien que les transformations dans les moyens de transport et d'informations, et leur impact sur les échanges économiques et culturels, aient modifié l'échelle de la proximité et de la distance en élargissant les matériaux et les contenus par la constitution d'un 'imaginaire migratoire', il faut avoir à l'esprit que la participation des sujets dans les échanges n'est pas homogène, que l'accessibilité est toujours un problème pour beaucoup de gens et que les possibilités d'appropriation et de recréation le sont aussi. S'il est vrai que cette recherche porte sur les sujets déjà migrants, il en existe d'autres qui ne peuvent pas satisfaire leurs désirs de mobilité et d'autres qui ne le considèrent même pas, malgré les conditions d'oppression qu'ils vivent chaque jour.

En définitive, la seule démarche que nous considérons plausible est de partir à la recherche de l'intimité dans les migrations et du trajet entre celle-ci et chaque contexte. C'est-à-dire, la question prioritaire est ici comment des sujets vivent ce qu'on appelle communément 'migration', ce qui est finalement une question autour des sujets eux-mêmes et de leurs récits. D'après ces derniers, souvent la migration n'apparaît pas comme réponse, mais plutôt comme des questions multiples. Questions liées à une diversité de désirs qui cohabitent à l'intérieur de chacun, parfois en harmonie, parfois en conflit. Donc, à notre avis, la migration est loin d'être une expérience homogène et cohérente, il s'agit plutôt d'un multi-positionnement recréé en permanence. Toutefois, travailler depuis cette perspective exige des sens très ouverts et prêts à dérouler des récits et même à se perdre dans leurs significations. Sans cet effort chargé de frustrations, il y a un risque énorme de reproduire

l'invisibilité, l'impuissance et la victimisation des migrants, en les cachant sous l'asphyxie de nos interrogations et la paresse de notre analyse.

En écoutant ces avertissements, cette recherche intègre la proposition autour de la notion de mobilité, spécialement dans la mesure où celle-ci nous permet d'avancer depuis la compréhension conjointe d'une diversité de *sujets en migration*, sans recourir aux catégories réductrices ni laisser dans l'ombre leurs différences, pour explorer la thématique des *sujets en mouvement*. Cependant, nous avons une manière particulière de placer ces débats et ces questionnements à l'intérieur de la thèse, à partir des influences épistémologiques et théoriques qui ont donné forme à cette enquête, et bien sûr à partir de notre travail de terrain, notre refuge face à tout exercice d'abstraction.

Par exemple, dans le volume dirigé par Glick Schiller et Salazar (2013), Barak Kalir (2013) présente un diagnostic sur les conséquences du nationalisme méthodologique dans les études de la mobilité, et une proposition pour y remédier. Selon Kalir, limiter notre recherche à l'État et ses frontières, enferme le paradigme de la mobilité à l'intérieur des catégories et des intérêts étatiques, lorsque nous devrions étudier les expériences des sujets qui se déplacent, en analysant les 'régimes de la mobilité' depuis leurs propres regards et sens. « L'approche des régimes de la mobilité (…) nous encourage à nous interroger sur les manières dont une économie néolibérale globale et puissante, et un régime politique influencent les stratégies spatiales des individus dans différentes positions sociales et localisations géographiques, comment ils choisissent (ou pas) de se déplacer à l'intérieur et entre de nombreux niveaux (local, régional, national et international) » (Kalir, 2013 : 312). Il est évident que même les projets sous le paradigme de la mobilité insistent sur l'importance du franchissement des frontières nationales (y compris cette thèse) tandis qu'ils donnent de l'importance à la mobilité internationale. Toutefois, d'après Barak Kalir, il est possible de basculer l'attention depuis le niveau national ou étatique, jusqu'au point de vue des sujets qui se déplacent, pour mieux comprendre les significations du mouvement dans chaque vie, et mettre ainsi en question les identités mécaniques, entre mobilité spatiale et bien-être économique d'une part, et entre mobilité spatiale et accroissement de liberté, d'autre part. En ce qui nous concerne, nous avons réuni ici d'autres perspectives, complémentaires, d'où répondre à ce type de diagnostic et de proposition.

Peut-être que la chose la plus difficile à expliquer dans le cadre de cette introduction est la critique du 'nationalisme méthodologique'. Celle-ci, à partir des références bibliographiques principales de cette thèse, est beaucoup plus qu'une rupture avec le cadre des limites de l'État pour mettre une distance avec la reproduction de ses intérêts. Néanmoins, cette critique ouvre la voie à une perspective qui nous place aussi au niveau de sujets et de lieux non traditionnels pour explorer les significations de la mobilité.

Au sujet du nationalisme méthodologique et depuis sa localisation spécifique, Rosi Braidotti (2011a) indique que le nomadisme s'oppose à la définition d'universalité et à la vision hiérarchisée de la différence que revendique l'eurocentrisme. Au contraire, le nomadisme rejetterait une vision unitaire du sujet et le cadre rationaliste de la subjectivité, et en conséquence donnerait l'occasion de repenser le rapport entre l'individu et la société à différents niveaux. Ce rapport sera maintenu par un sens très fort de collectivité et relationalité (r*elationality*), mais qui émerge maintenant comme une revendication venant des sujets particuliers et situés. Ainsi, au niveau critique nous devons faire face au paradigme qui identifie le sujet avec la rationalité et la morale, et qui marginalise, exclut et profite de la différence. Mais, au niveau créatif, nous devons considérer le nomadisme qui propose un rapport avec l'altérité dépassant la réduction *profitante* et nous permet de comprendre notre *coprésence* au-delà de la dialectique. En d'autres termes, le nomadisme représenterait aussi une possibilité d'une éthique de la complexité de notre vie ensemble, qui nous situe dans la pratique de la 'dés-identification' comme stratégie contre le nationalisme méthodologique.

Du point de vue de Rosi Braidotti, cette stratégie « implique l'abandon lucide et volontaire de structures et habitudes de pensée, de représentation mais, aussi, de vie qui font partie de notre identité individuelle et culturelle » (Braidotti, 2009 :127). Toutefois, il est important de considérer toutes les tensions et la souffrance qui sont associées à cette expérience d''éloignement' et aussi d'être attentif aux amalgames entre les appartenances 'traditionnelles' et l'attachement aux valeurs dominantes comme exemples d'aliénation. Certainement, d'après Braidotti, la poursuite de la non-appartenance, la dés-identification ou la défamiliarisation « c'est la résistance contre tout nationalisme, aussi et surtout, celui d'ordre intellectuel et méthodologique » (Ibid., p.129), mais plus important encore, c'est une ouverture à des appartenances

multiples et relatives, et surtout à la construction d'un lien différent avec l'altérité qui nous constitue et qui nous entoure. Ainsi, nous sommes face à un questionnement du cadre national qui se situe à un autre niveau que celui des limites ou des frontières depuis lesquelles nous plaçons nos problèmes et nos sujets de recherche, et qui va aussi plus loin que la proposition d'une lecture de la dimension nationale étatique aux yeux des sujets qui se déplacent. Maintenant nous sommes face à une mise entre parenthèses de la notion de sujet pour repenser les rapports à l'altérité et, en conséquence, nous interroger sur les appartenances au pluriel.

Donc, nous reprenons les fondements des propositions de Glick Schiller et Salazar (2013) et Kalir (2013), spécialement quant à l'appel à dépasser le cadre national, à mettre au centre de notre recherche la perspective des sujets et aussi à rendre compte de leur rapport particulier avec les pouvoirs. Cependant, notre recherche ne se propose pas seulement de dépasser le cadre national vers une perspective globale, mais aussi de retourner à l'intérieur du même cadre avec l'objectif de placer nos lunettes d'observation dans la dimension de la vie quotidienne. Cela signifie non pas nier l'existence des frontières, mais premièrement, les comprendre aussi en mouvement depuis la considération, par exemple, de leur flexibilisation (Cuttitta, 2007) et de leurs manifestations intérieures et extérieures (Fassin, 2012). Deuxièmement, comprendre que les 'espaces de la mobilité'[3] sont habités par des sujets qui migrent et des sujets qui restent (Brah, 2001), et finalement, que la signification du mouvement et la réélaboration des appartenances sont en lien direct avec l'interprétation de la rencontre avec l'altérité intérieure et extérieure, et par conséquent, en lien direct avec le va-et-vient entre l'intimité des migrations et leur contexte le plus proche, en considérant la proximité d'une manière plus sociale que physique.

[3] Dans son ouvrage *Cartografías de la diáspora. Identidades en cuestion,* Avtar Brah (2011) soulève la question des « espaces de la diaspora » et nous amène à proposer 'l'espace de la mobilité' des jeunes Chiliens à Paris. De notre côté, nous n'utiliserons pas la notion de diaspora de Brah parce qu'elle fait référence à des déplacements collectifs et des processus de formation des communautés à long terme, dont l'attente est « l'établissement, de prendre racines 'dans une autre partie' » (Ibid. p. 213). Ainsi, même s'il existe dans leur proposition des éléments qu'il nous intéresse d'explorer – comme la remise en question de l'idée d'origine dans le sens traditionnel de l'appartenance nationale – nous proposons de parler d'un 'espace de la mobilité' à partir des déplacements individuels et qui n'est pas le résultat de la formation de communautés, mais de la participations aux formes de lien communes et récurrentes. Cet espace est intégré par des sujets étrangers et nationaux dans le lieu de destination – idée qui fait déjà partie de la proposition de Brah – mais, est intégré aussi par des personnes et des communautés dans les lieux de départ.

Michel Maffesoli nous propose une distinction entre l'expérience du social et l'expérience de la *socialité* (2007, 2008, 2012). D'une part, le social serait l'expérience du rapport entre le sujet et les institutions, recréé à partir d'un ensemble d'interactions normées avec des conséquences prédéfinies et attendues. Le social serait l'expérience de la procédure qui est résolue à l'intérieur des limites de la rationalité. Celles-ci étant ses frontières, le social est l'expérience de la modernité. D'autre part, la *socialité* est l'expérience de la quotidienneté et du lien affectif. La *socialité* est recréée depuis l'émotion signifiée et partagée avec des résultats incertains, donnant lieu à rapprochements et refus. La contradiction entre ces deux derniers serait propre à une dimension de la vie où les sens ne sont pas en rapport avec les fins, mais avec les sensibilités. Depuis la « relativisation » comme stratégie d'estimation des dimensions et limites de la modernité (2008), Maffesoli nous invite à mettre en valeur les éléments marginalisés, mais jamais absents, des liens sociaux : des émotions, des affects, des croyances, des souvenirs et des imaginaires.

Alors, mettre sur la table cette distinction entre le social et la socialité est un exercice pour penser les interstices et les croisements entre ces deux expériences et élaborer une proposition pour les comprendre depuis la sociologie. Michel Maffesoli ne propose pas une prééminence du subjectif sur l'objectif, ni une opposition entre eux, mais un *va-et-vient* constant (2010). Autrement dit, de même que l'ordre social organisé selon les critères du marché a augmenté la force du nécessaire, l'invitation est de ne pas abandonner la lecture du désirable là où il s'exprime. La vie sociale exigerait de nous une compréhension différente de celle du mouvement des moyens et des fins, et plus proche du mouvement des sens et des affects. Donc, il faut mettre en question les objectivations des liens sociaux dans un système *autorégulé* qui lutte pour expulser les traces de subjectivité ou pour les traduire selon ses nécessités. À travers eux, la vie sociale paraît pleine de pouvoir : « abstraite, mécanique, rationnelle » et vide de puissance : « incarnée, organique, emphatique » (Maffesoli, 2002 : 93).

Selon Michel Maffesoli, c'est dans la vie de chaque jour (1993) que la socialité paraît s'exprimer à la marge de tout déterminisme. Toutefois, cette manière de concevoir la vie quotidienne n'est pas libre de controverse, notamment de la part de ceux qui peuvent considérer le quotidien comme l'espace de l'articulation des représentations imposées par le pouvoir politique et le pouvoir économique, qui

envisagent le sujet comme un récepteur passif d'une idéologie dominante, et sa vie courante comme un déploiement de l'aliénation. Pour sa part, Maffesoli non seulement met en valeur les contradictions, inconsistances et ombres de la vie quotidienne et du sujet même, mais de plus, les considère comme des caractéristiques qui n'ont pas besoin d'être résolues ou perfectionnées. Les sujets seraient des créateurs et recréateurs de leur vie courante à travers les éléments significatifs à leur disposition, lesquels sont resignifiés et partagés constamment. Ainsi, le quotidien est composé, entre autres, par des gestes d'invention, de créativité et spécialement de résistance.

Donc, dans le cadre de cette recherche la subjectivité serait seulement envisageable en mouvement, et nous devons nous consacrer à explorer d'*autres* sources qui la nourrissent et en même temps leurs potentialités. En suivant la perspective de Michel Maffesoli, cet exercice ne serait possible qu'à partir de la dimension de la vie quotidienne où nous voudrions explorer les récits des migrants à propos de la rencontre avec l'altérité et sur l'impact de cette rencontre dans les appartenances. Cependant, par rapport à cette dimension, il est très important d'expliciter que notre enquête n'est pas une recherche ethnographique et, par suite, n'est pas soutenue dans l'observation des routines, des pratiques et des interactions de la vie courante, mais cherche à promouvoir –dans son approche du terrain– une conversation sur les migrations qui mette en valeur les éléments souvent marginalisés des récits de l'élection migratoire rationnelle ou de la tragédie de tout type d'exil.

Ces éléments : les désirs, les rêves, les affects, les souvenirs, etc. seraient les aspects ou gestes de la vie sociale qui s'exprimeraient avec une vivacité spéciale dans la vie de chaque jour d'après Michel Maffesoli, et nous voudrions les souligner comme des registres alternatifs (parmi tant d'autres) depuis lesquels réfléchir sur les migrations aujourd'hui. Cela, en considérant que c'est seulement à partir d'une telle mise en valeur qu'il serait possible de comprendre que, par exemple, au-delà de la formalisation des limites traditionnelles aux appartenances, nous pouvons nous trouver face à des notions des lieux comme expériences affectives. C'est là où les distinctions telles que « être dans un lieu » et « se sentir dans un lieu » (Ahmed, 1999) sont importantes, ainsi que le sont leur coexistence et leurs modulations, qui sont finalement un reflet de l''échelle humaine' des lieux et, pourquoi pas, de leur nomadisation.

Je ferme la porte du bâtiment, je prends la petite main de Flor[4] *et nous partons en direction du seul supermarché qui ouvre le dimanche dans le quartier. Tout à coup, le bruit d'un avion nous fait lever les regards vers le ciel. Nous le suivons avec nos yeux, il passe comme au ralenti sur nos têtes.*

Flor : Maintenant je vais aller au Chili et toi non.
Belén : Moi aussi je vais aller au Chili, mais après toi.
Flor : Oui, mais mon Chili est différent du tien. Mon Chili s'appelle 'grands-parents'. Comment s'appelle ton Chili ?
Belén :……. Mon Chili s'appelle 'parents'.

Journal de recherche, 30 septembre 2012

Objectif de la recherche

L'objectif central de cette recherche est de rendre compte des potentialités de la mobilité pour habiliter les processus de transformation à l'intérieur des sujets. Autrement dit, cette thèse doctorale concerne une recherche sur les possibilités des migrants de devenir *sujets en mouvement*. En conséquence, depuis ce cadre, la mobilité, il s'agit de partir à la recherche de l'altérité quel que soit son nom, mais en même temps, il s'agit d'une sorte de reconnaissance de l'altérité comme la principale source pour arriver à la « pluralité de la personne » (Maffesoli, 1997 :99).

L'intégration de la notion de mobilité dans cette recherche ne signifie pas l'imposition d'une notion totalisatrice ni la promotion de la banalisation des expériences diverses de déplacement, mais le début d'un exercice cartographique des positions différentes des sujets durant la migration, à partir de la considération des sens mis en jeu par les protagonistes du phénomène.

Cette enquête, située à l'échelle de la vie quotidienne et non spécifiquement dans le domaine des rapports sujet-institutions[5], se concentre à la fois sur les compréhensions de l'immigration qui émergent depuis la rencontre avec l'altérité

[4] Flor est la fille d'une des femmes que j'ai interviewées. Les parents de Flor sont deux Chiliens et elle est née à Paris. En septembre 2012, elle avait trois ans.

[5] Autrement dit, non spécifiquement dans le cadre des politiques du travail et du contrôle migratoire.

extérieure et sur les récits de la rencontre avec une altérité intérieure à travers l'expérience migratoire, en explorant les conséquences de ces deux processus par rapport à la définition des appartenances.

Notre intérêt est de confronter les notions sur l'immigration qu'ont les migrants eux-mêmes aux distinctions traditionnelles utilisées pour classifier les migrations (occupation, durée, etc.) avec l'attente d'arriver à de nouvelles compréhensions sensibles à la complexité et au dynamisme des expériences particulières entre étrangers. Ainsi, en reprenant les limites tracées par les interprétations et les sens des migrants, nous voudrions nous approcher de la migration et de ses impacts dans la perspective selon laquelle il est possible d''être' individuellement et collectivement.

En explorant les processus d'interpellation de l'altérité, nous voudrions arriver aux récits qui étendent les possibilités de ce qui est commun au-delà des limites déjà connues, et en même temps, aux récits qui reflètent la réaffirmation des anciennes frontières et/ou la construction des nouvelles pour nous éloigner. Toujours en considérant que ce type de qualifications est spécifique et changeant, mais possède un énorme potentiel pour l'élaboration de nos appartenances et de nos loyautés, de façon multiple et parfois diverse.

Le choix des personnes enquêtées

Comme nous l'avons mentionné dans les premières lignes de cette introduction, notre recherche concerne des jeunes Chiliens à Paris, hommes et femmes, entre 18 et 35 ans. L'utilisation des stratégies narratives de groupement, comme par exemple la notion 'jeunes Chiliens à Paris', ne cherche pas à occulter l'hétérogénéité qui se trouve derrière cette notion. Bien que nous ayons déjà annoncé les différences de sexe et d'âge à l'intérieur de ce 'groupement', nous voudrions expliciter que nous avons choisi de nous éloigner des généralisations pour privilégier les détails, les différences et les contradictions, dans une tentative pour nous approcher des positions diverses et particulières depuis lesquelles les personnes vivent la migration.

Par conséquent, le choix des enquêtes dans cette recherche suppose un processus qualitatif et ne poursuit aucune forme de représentation. À cet égard, la

sélection des personnes invitées à participer à cette étude est guidée par la compréhension de notre sujet de recherche et nos interrogations autour de celui-ci ; et bien sûr, comme dans toute enquête, par des conditions de faisabilité. Alors, le choix des personnes enquêtées est en correspondance avec la définition d'un échantillon théorique basé sur quatre critères spécifiques. D'abord, comme nous l'avons déjà mentionné, la nationalité et l'âge, mais aussi l'indépendance et la permanence – critères que nous allons expliquer succinctement maintenant.

La *nationalité* est le premier critère qui a été incorporé dans cette recherche, quand celle-ci était encore seulement un projet. Son intégration est justifiée à partir des réponses à deux questions fondamentales : pourquoi étudier l'émigration chilienne ? Et pourquoi étudier l'immigration chilienne à Paris ? Par rapport à la première question, il est très important de considérer que, bien que l'émigration chilienne ait été historiquement le sous-processus migratoire le plus important quantitativement au Chili (Cano et Soffia, 2009), les études qui y sont consacrées sont encore insuffisantes et se sont concentrées principalement sur l'exil. Quant à la deuxième question, notre réponse est que la migration chilienne vers la France fait partie de la biographie migratoire de ces deux pays. Ainsi, historiquement a été soulignée la présence des « migrations des élites », des « migrations artistiques et intellectuelles » et des « migrations politiques » (Bolzman, 2006 ; Gonzalez, 2007) des Chiliens vers la France. Cependant, l'immigration chilienne est un fait du présent, les Chiliens continuent à venir en France pour des raisons diverses, et ils coexistent de manière quotidienne avec une mémoire de l'exil chilien qui est encore vivante à l'intérieur de la société d'accueil.

L'âge (de 18 à 35 ans) est un critère que nous avons ajouté à cause de notre intérêt dans le fait que les interviewés étaient des enfants pendant les dernières années de la dictature militaire chilienne ou qu'ils sont nés dans le contexte démocratique. Nous croyons que cette distinction nous permettra d'étendre le spectre des narrations de l'expérience migratoire, sans négliger l'importance de la mémoire intergénérationnelle de la dictature ou l'existence de certains liens, plus ou moins directs, avec l'exil politique, le cas échéant. Notre perspective est d'ouvrir des espaces pour les récits, sans en écarter ni les hiérarchiser a priori. En conséquence, cette recherche intègre aussi les histoires des jeunes qui sont nés pendant l'exil de leur famille –en France ou dans d'autres pays–, qui sont rentrés avec leurs parents au

Chili, et qui plusieurs années après, ont commencé un processus de migration indépendant de leur famille d'origine.

L'indépendance de la migration par rapport aux familles d'origine est un critère que nous avons incorporé sous l'influence de la notion d'« autonomie des migrations » de Sandro Mezzadra (2005, 2012) et qui, dès lors, est important pour aborder de façon directe les désirs, les attentes et les imaginaires des interviewés eux-mêmes. Toutefois, ce troisième critère ne cherche pas assurer une collection d'histoires qui reflètent l'individualité des migrants. Nous considérons plutôt que l'exercice de signification d'expérience que suppose le récit à la première personne, a comme contexte un espace de la mobilité dans lequel interagissent personnes et groupes divers ; où les échanges peuvent être influents de façons inattendues. À cet égard, un bon exemple peut être le transnationalisme au niveau de la vie quotidienne, qui défie la notion de distance.

La permanence est un critère que nous avons ajouté à la suite de la période du 'travail diagnostic', pendant laquelle nous avons fait quatre entretiens. Après cela nous avons défini que la durée de l'expérience migratoire était un facteur pertinent pour approfondir certains processus que nous considérons d'importance pour l'émergence de la 'subjectivité nomade'. Processus qui sont, par exemple, l'éloignement et la resignification. Même si nous n'envisageons pas l'expérience migratoire comme cumulative à partir d'un point identifiable et stable, nous considérons qu'une certaine durée nous permettra d'accéder à un vécu plus vaste et divers du vécu. C'est pourquoi nous avons opté pour privilégier un séjour d'un minimum de trois années dans la région parisienne.

Finalement, par rapport au choix du *contexte de développement de la recherche*, nous voudrions exposer que la décision de nous concentrer sur la région parisienne est évidemment liée à l'aspect pratique de cette recherche : la chercheuse derrière ce travail étant une étudiante boursière du gouvernement chilien, suivant des études de doctorat à l'Université Paris Descartes, et aussi résidant à Paris. Cependant, il est indéniable que dans l'aspect formel, il existe une diversité de caractéristiques – position économique internationale ; développement culturel, artistique et universitaire; histoire et tradition politique, etc. – qui font de Paris un destin migratoire d'importance à cause de sa concentration d'éléments d'attraction. D'après le dernier rapport du Ministère de l'Intérieur sur les étrangers en France, ils

représentent 6% de la population en France et c'est dans la région parisienne qu'ils sont principalement concentrés (33 %). Ainsi, pas exemple, le nombre d'étrangers est 298 993 à Paris et 291 627 en Seine-Saint-Denis (Ministère de l'Intérieur, 2014). Alors, notre intérêt est de faire dialoguer toutes ces caractéristiques avec d'autres imaginaires et d'autres significations plus intimes, par exemple les rencontres familiales, les rêves de voyages, les nouveaux apprentissages, la recherche d'un lieu à soi, la rencontre avec des lieux étrangers, etc. Ce sont tous des éléments qui peuvent avoir une relation avec le fait que la région a accueilli l'une des plus grandes communautés de Chiliens en France (Bail, 2004).

Orientations méthodologiques

La perspective *qualitative* est fondamentale dans cette recherche, c'est-à-dire que celle-ci est focalisée sur la compréhension des phénomènes dans leur complexité, en considérant leurs significations multiples par rapport à chaque contexte particulier. Une perspective qualitative de recherche privilégie la profondeur et la densité de la compréhension avant la quantité de cas et de données à analyser, comme nous l'avons déjà porté à la connaissance en présentant le choix d'un échantillon théorique pour cette recherche et ses critères.

Par rapport à la méthodologie, nous avons choisi d'essayer la proposition de « Construction de Récits » de Bárbara Biglia (2005) et Bárbara Biglia et Jordi Bonet-Martí (2009). Cette proposition met au centre l'élaboration des récits comme méthode et processus de recherche qui, en dépassant la construction d'une histoire totalisatrice et la construction de 'l'histoire des autres', valorise l'expérience de partage, et en conséquence l'action de faire un récit des résultats d'un dialogue, d'une rencontre, d'une 'intersection' entre la chercheuse et les personnes enquêtées. De ce fait, « la construction de récits comme processus de recherche est réalisée à partir de –et est un produit de la rencontre entre des subjectivités différentes. Cela signifie la reconnaissance que, même si nous produisons des récits individuels (…), les questions de l'enquêteur et son intervention dans l'écriture du récit, ne sont pas naïves et contribuent à constituer le récit en lui-même » (Biglia, 2005 :159).

L'objectif central derrière cette proposition est de promouvoir la création et la diffusion de récits alternatifs avec l'objectif de « récréer narrativement » les réalités

(Biglia, 2005 :161). Dans le cadre de notre recherche, une telle proposition ouvre un espace pour explorer certaines thématiques qui, à l'époque du 'problème des migrations' et de la 'crise de l'asile', paraissent complètement hors de sujet, mais que nous considérons très importantes, étant d'autres registres depuis lesquels raconter les processus migratoires. Même si cela semble un geste 'controversé' d'écrire dans la même phrase migrants et autonomie, désirs, passions, joies, etc., abandonner a priori cet exercice est une atteinte à la complexité du sujet et ses potentialités créatives. Ainsi, la construction narrative peut nous offrir un chemin, non pour dévoiler la quantité des possibilités du vécu, mais pour les explorer qualitativement en essayant de les comprendre à partir des récits des migrants eux-mêmes.

Notre proposition est de considérer les récits sur l'expérience migratoire comme un exercice cartographique. D'une part, les récits nous permettraient d'arriver à des positions de sujet depuis l'identification d'une localisation à la première personne et depuis un contexte particulier où sa localisation a un sens spécifique. D'autre part, les récits nous permettraient aussi de rendre compte des déplacements à l'intérieur de ces positions, comme des gestes affirmatifs, et d'autre fois réactifs, qui déstabilisent celles-ci et montrent leur diversité interne.

Pour cette raison, pour arriver aux matériaux pour la 'Construction de Récits' nous avons choisi l'utilisation des entretiens 'approfondis semi-directifs'. Évidemment la juxtaposition de ces deux caractéristiques de l'entretien peut paraître un peu étrange, mais nous voudrions dire que l'entretien poursuit une conversation sur certains sujets dans l'intérêt de la recherche, consignés dans une grille thématique dont l'utilisation est flexible dans l'ordre d'exposition comme dans les contenus ; et aussi que l'entretien tend, même s'il est unique, à s'approcher des sens et des émotions que les interviewés attribuent à leur vécu.

L'esprit de cette recherche se construit autour de la notion que le savoir des protagonistes de l'expérience migratoire est aussi ou plus important que le savoir académique sur celle-ci. À notre avis, c'est seulement à partir d'un dialogue horizontal entre ces deux 'récits' qu'il serait possible d'identifier les tensions, les espaces vides et de faire des propositions de nouvelles compréhensions, situées et contingentes, par rapport aux migrations à ce jour. Ainsi, il est important de dire que cette recherche ne considère pas les entretiens comme un 'outil' pour établir des validations ou des réfutations par rapport à une théorie préétablie, mais plutôt que ce

sont les témoignages eux-mêmes, l'expérience *sensible* du phénomène, qui ont opéré comme un guide pour la recherche bibliographique de nouveaux cadres interprétatifs. La diversité des traditions et perspectives (et aussi des sources) présentes dans ma bibliographie est le reflet de la multiplicité des expériences à laquelle j'ai été confrontée, et qui me demande des déplacements et un travail toujours en tension par rapport à des compréhensions traditionnelles. J'espère montrer ainsi, à travers cette recherche, non seulement d'autres regards autour du phénomène migratoire, mais aussi un cadre interprétatif suffisamment souple pour consacrer à la mobilité une pensée mobile elle aussi.

Structure de la thèse

Après cette introduction, la thèse se poursuivra avec la présentation en détail de l'orientation et de la démarche méthodologiques de cette recherche. À cet égard nous exposerons des aspects concrets par rapport aux fondements de la méthodologie d'enquête, le processus des entretiens et la présentation des participants.

Ensuite, la première partie de la thèse commencera avec l'examen du développement historique des migrations internationales pendant les XIXe et XXe siècles et du développement de la sociologie des migrations qui l'a accompagné (Chapitre 1); et continuera avec un exercice de cartographie globale et de cartographie locale sur les migrations contemporaines, avec l'objectif d'identifier les défis que nous imposent les dites 'nouvelles migrations' (Chapitre 2).

La deuxième partie sera consacrée à notre démarche théorique pour nous approcher de notre sujet d'étude, en commençant par une mise en valeur des potentialités de la sociologie compréhensive pour l'étude des migrations (Chapitre 3) et en continuant avec la présentation des propositions sur le nomadisme de Michel Maffesoli et de Rosi Braidotti, lesquelles nous soutiennent dans l'exploration des possibilités des migrants de devenir 'sujets en mouvement' (Chapitre 4).

La troisième partie de la thèse sera dédiée à la présentation des résultats principaux de cette recherche et à notre effort d'interprétation. En premier lieu, nous traiterons les compréhensions des participants sur ce qu'est l'immigration et sur la place de leur propre vécu migratoire à l'intérieur de cette compréhension (Chapitre 5). En deuxième lieu, nous présenterons la proposition 'la migration comme une forme

de liaison' où nous approfondirons les liens qui participent à la formation de l'espace de la mobilité des jeunes Chiliens à Paris (Chapitre 6). En troisième lieu, nous nous concentrerons sur les possibilités du nomadisme dans les processus migratoires. À ce sujet, nous examinerons les transformations subies par les participants durant la migration et les transformations recherchées et intentionnées par eux, pour lesquelles la migration est habilitante (Chapitre 7).

Enfin, en guise de conclusion, nous ferons un bilan de notre démarche, en précisant le rôle de chaque partie dans le développement de notre réflexion et nous présenterons une vue d'ensemble de nos principaux résultats.

Orientations et démarche de la recherche

Une « enquête située »

Tout au long de ce chapitre nous voudrions exposer les fondements principaux de la méthodologie qui ont soutenu cette recherche et les méthodes définies pour l'accomplir. Le lien étroit entre épistémologie, méthodologie et méthode est bien connu ; il faut toutefois différencier celles-ci. Ainsi, si une épistémologie définit les critères de délimitation de la science et de la production de connaissance scientifique, la méthodologie, concerne les procédures pour arriver à une telle connaissance. Pour sa part, la méthode est la technique, ou l'ensemble de techniques, destinée à collecter des donnés pour la recherche.

À ce sujet, nous avons choisi de concilier et d'adapter, au milieu de notre travail, des propositions épistémologiques, méthodologiques et de méthode, qui nous ont inspirée et que nous avons considérées congruentes avec notre sujet et nos objectifs de recherche. D'abord, l'épistémologie des « Savoirs Situés » de Donna Haraway (2009), et ensuite la méthodologie de la « Construction de Récits » de Bárbara Biglia (2005) et Bárbara Biglia et Jordi Bonet-Martí (2009), pour laquelle nous avons sélectionné la technique des entretiens 'Approfondis Semi-directifs'. Ainsi, il est évident que nous avons orienté notre recherche depuis des propositions issues des Études Féministes.

D'après Nina Lykke : « Dans un contexte philosophique traditionnel, l'épistémologie, traite avec des critères pour la production d'une connaissance objective et neutre sur le monde, par contre, les Études Féministes sont considérées et se définissent elles-mêmes, comme partielles et politiques ». (Lykke, 2010 : 125). Toutefois, cette distinction ne doit pas être interprétée comme un renoncement de la part des Études Féministes à développer des interrogations et alternatives concernant l'épistémologie dans la recherche. Tandis que les théorisations féministes sont critiques des discours et pratiques hégémoniques, hiérarchiques et péjoratifs à l'égard

des expressions multiples de l'altérité, elles représentent une mise en question de la science et ses critères de production et de légitimité[6].

Par exemple, face au réductionnisme scientifique à l'égard du savoir, Donna Haraway (2009) reprend le débat sur l'objectivité, mais en proposant une 'objectivité corporéisée', loin de la neutralité et de l'impartialité défendues par le paradigme de la science classique. Une telle perspective partiale serait toujours localisée, particulière, non interchangeable et, en conséquence, ouverte à la possibilité d'assemblages non représentationnels entre différentes 'positions de visibilité'. À partir de ces connexions probables, il serait possible d'arriver à de nouvelles compréhensions des phénomènes de notre intérêt, à partir d'un processus sensible aux rapports du pouvoir dans le cadre de la recherche.

Donc, nous appelons cette recherche une 'enquête située' en tant qu'elle a attendu s'approcher des « connaissances partielles, localisables et critiques, condition même de la possibilité de ces réseaux de connexions qu'on appelle 'solidarité' en politique et 'débats ouverts' en épistémologie » (Haraway, 2009 : 337). C'est-à-dire, une connaissance qui, loin des positions du relativisme vides[7] et des positions dominantes d'universalisme, provient d'une relation de recherche responsable où les chercheurs et les chercheuses reconnaissent leurs positions (matérielles et symboliques), les limitations intrinsèques à cette position par rapport à la compréhension et un manque total d'innocence dans leur pratique ; en essayant de

[6] Cependant, cela ne veut pas dire qu'il existe "une" épistémologie féministe, mais plutôt des positions différentes dans une discussion qui est toujours en cours. À ce sujet, nous pouvons mentionner le travail de Sandra Harding (1996) qui a développé une classification des positions principales du féminisme face à l'épistémologie. C'est-à-dire : l'empirisme féministe, l'épistémologie 'du point de vue' (*standpoint*) et les épistémologies postmodernes. Toutes positions qui ne représentent pas des étapes d'une périodisation historique, mais une simultanéité des approches coexistantes. Pour sa part, Nina Lykke (2010) propose une distinction à l'intérieur des 'épistémologies postmodernes' définies par Sandra Harding, en les divisant entre une tendance postmoderne ' (anti)-épistémologique' et un 'féminisme postconstructiviste', où elle place, par exemple, le travail de Donna Haraway et Rosi Braidotti.

[7] Nous considérons important de préciser que le relativisme auquel s'opposent les propositions féministes comme celle de Donna Haraway, est celui qui, en concevant que tout exercice d'interprétation ou de narration peut être également bon ou mauvais, se traduit dans une imposture de la part des chercheurs, dans une irresponsabilité –irréfléchie, non critique– par rapport à l'impact de leur travail dans l'ensemble de la société et aussi dans un contresens à l'égard de la perspective émancipatrice des études féministes. Par ailleurs, une proposition du relativisme comme celle de Michel Maffesoli, inspirée par les travaux de Max Weber et Georg Simmel, vise souligner l'interaction des contenus de la vie sociale – 'relatifs' les uns aux autres, liés les uns aux autres– et des récits de leur propos s'écrivent. Ainsi, la 'relativisation' d'une 'vérité' a un sens en tant qu'elle nous permet la mettre en dialogue avec autres 'vérités' pour faire face au réductionnisme qui nie la pluralité et la solidarité des causes.

déplacer la centralité des rapports du pouvoir (à travers un rejet actif) et imaginer des rapports plus emphatiques à l'intérieur de la recherche et au-delà.

D'après Donna Haraway, « Le soi sachant est partiel sous tous ses aspects, jamais fini, jamais entier, ni simplement là et original ; toujours construit et cousu de manière imparfaite, il est *de ce fait* capable de s'unir à un autre, de voir avec lui sans prétendre être l'autre » (Op.cit. p. 339-340). Ainsi, dans sa proposition, l'ingénuité n'est appréciée que dans l'exploration de nouvelles perspectives à l'égard des problèmes étudiés, afin d'ouvrir des espaces à des connexions transformatrices. Celles-ci à l'intérieur non seulement des frontières des savoirs et des pratiques académiques concrètes, mais aussi pour la vie dans son ensemble. Alors, nous avons envisagé un lien général entre la proposition des 'connaissances situées' et les théorisations du nomadisme qui dépassent l'exercice intellectuel en proposant des formes alternatives de rapport avec l'altérité, et un lien spécifique avec le travail de Rossi Braidotti en ce qui concerne l'importance de la responsabilité (*accountability)* de nos localisations.

Alors, dans le cadre d'une enquête située, nous sommes face à une mise en valeur des potentialités d'un point de vue partiel –et par conséquent, des résultats du même type– pour, peut-être contre-intuitivement, arriver à un regard plus global. Cependant, ces 'ouvertures' dépendent d'une liaison avec un monde que nous voudrions connaître, et avec un autre, avec qui nous voudrions connaître ce dernier. Liaison qui s'écarte des logiques d'attribution d'attente et de passivité, comme sont la découverte et le déchiffrement, et s'approche d'une conversation qui, même quand elle est traversée par des rapports de pouvoir contextuels et multiples (*potestas*), se produit entre sujets pleins de *potentia*.

Méthodologie de la Construction de Récits

Dans le cadre de sa recherche doctorale « Narrativas de mujer sobre las relaciones de género en los Movimientos Sociales »[8] (2005) et, plus tard, dans son travail avec Jordi Bonet-Martí « La construcción de narrativas como método de investigación psico-social. Prácticas de escritura compartida »[9] (2009), Bárbara Biglia

[8] En français, 'Narrations des femmes sur les rapports de genre dans les Mouvements Sociaux'

[9] En français, 'La construction de récits comme méthode de recherche psycho-sociale. Pratiques d'écriture partagée'

a développé la méthodologie de la 'construction de récits'[10]. Cependant, les auteurs reconnaissent que cette proposition a son origine dans un dialogue et un effort partagé. Ainsi, Biglia et Bonet-Martí essayent de dépasser le cadre positiviste de recherche sans abandonner les critères de cohérence et rigueur, en créant une 'méthode-processus' d'exploration de l'utilisation de récits, proche de l'« objectivité corporéisée » de Donna Haraway.

La méthodologie de 'Construction de Récits' nous propose d'assumer un rôle différent comme chercheurs, où l'acte de relier/écrire des récits produits dans la démarche de nos enquêtes –par exemple, dans le cadre des entretiens, des groupes de discussion, des questionnaires avec questions ouvertes, etc.–, est une méthode d'investigation, une pratique d'interprétation et une nouvelle forme de présentation des résultats. À ce sujet, la construction de récits nous permettrait d'apercevoir de nouvelles perspectives par rapport à nos sujets de recherche et à nos pratiques d'enquête, en facilitant l'exercice réflexif ou 'diffractant' d'après Haraway (2007), proposition à laquelle Biglia et Bonet-Martí adhèrent. D'autre part, nous placerait dans un rôle, peut-être pas plus actif, mais plus explicite et donc plus responsable, comme assembleurs de narrations par rapport à nos questions et objectifs de recherche : « (…) les questions de l'enquêtrice et son intervention dans l'écriture du texte, ne sont pas naïves et contribuent à conformer le récit en lui-même » (Biglia et Bonet-Martí, 2009 : paragraphe 24). Finalement, mais de manière simultanée, la construction de récits nous donnerait une alternative face à l'explication de résultats : raconter des histoires.

En intégrant les réflexions d'autres chercheurs[11], Biglia et Bonet-Martí arrivent à certaines considérations à l'égard de la notion de 'récits' et des particularités de leur proposition. D'abord, en donnant une place importante au travail de Teresa Cabruja, Lupiciñio Iñiguez et Felix Váquez (2000), les auteurs nous exposent que les récits, plus que des textes, plus que des faits tissés les uns avec les autres, à la manière d'une histoire ou d'un témoignage, sont des actions, dans le sens qu'ils ont un impact dans la création et la recréation du monde. Ainsi, Bárbara Biglia affirme : « En stimulant, en contribuant à la production des récits subversifs situés et

[10] Avant de continuer, je voudrais préciser que pour la traduction en français de leur "méthode-processus" de recherche, les auteurs ont choisi le terme "récit" au lieu de "narration" (Biglia, B. communication personnelle, 16 avril 2015)

[11] Norman Denzin, Erica Burman, Joan Pujadas, Teresa Cabruja, Lupiciñio Iñiguez, Felix Váquez, entre autres.

en les mettant en circulation, on vise à offrir un exemple de la possibilité de recréer narrativement les réalités, de les performer collectivement depuis la rencontre des intelligences, mais aussi de l'émotionnel, du personnel, de tout ce qui est 'irrationnellement non scientifique' » (Biglia, 2005 : 161).

Pour s'approcher de cet objectif, il fallait avoir à l'esprit qu'il y a des manières diverses de raconter une même histoire et des manières diverses de l'interpréter. Donc, toute prétention de cohérence absolue ou d'incontestabilité est hors de sujet, et peut nous faire tomber dans un exercice de généralisation et de représentation forcée. Alors, Biglia et Bonet-Martí nous disent : « (…) dans nos propositions nous ne voulons pas narrer les 'histoires des autres', mais narrativiser le dialogue qui s'est produit dans nos intersections, et favoriser que les récits proposés puissent être transformés et/ou subvertis par d'autres subjectivités et collectivités » (Biglia et Bonet-Martí, 2009 : paragraphe 16).

Modèles de construction de récits

À partir de leurs expériences individuelles et collectives de recherche, Biglia et Bonet-Martí présentent trois façons de mettre en pratique la méthodologie de la construction de récits : le patchwork, les récits discontinus et les récits biographiques. Selon leurs concepteurs, chacune a ses particularités et ses potentialités à l'intérieur de la recherche, que nous allons exposer de manière abrégée ci-dessous.

Le patchwork, à la manière de l'ouvrage de tissu, se réalise à travers l'enchainement des réponses ou des discours dans les récits collectifs, en accord avec les catégories d'analyse de chaque recherche. La présentation de récits à la façon du patchwork, peut être faite de deux façons. D'une part, sans identifier les réponses qui font partie de l'assemblage, ce qui permet de « créer un récit 'fictionnel', qui peut se configurer comme expression d'un savoir collectif » (Biglia et Bonet-Martí, 2009 : paragraphe 41), et aussi de nuancer l'importance de l'individualité derrière le discours et son caractère représentationnel. D'autre part, la contribution de chaque participant dans le patchwork peut être individualisée, ce qui permet la reconnaissance de leur agencement, mais qui risque de sacrifier la notion de savoir collectif.

Les *récits discontinus* se réalisent sans élaborer 'un texte', mais en présentant des voix multiples et, donc des positions multiples –même intérieurement

incohérentes– par rapport à une ou plusieurs thématiques importantes dans le cadre de la recherche. La présentation de ces voix, qui sont de plus individualisées, nous permettrait de protéger l'autonomie des participants et d'éviter de tomber dans l'homogénéisation d'une 'pensée unique'.

Les *récits biographiques* se réalisent en narrativisant individuellement les retranscriptions des entretiens –ou les données provenant d'autres techniques– et en produisant des récits unitaires des trajectoires biographiques par rapport au sujet de recherche. La notion de trajectoires est ici très importante, parce que ce modèle donne une importance spéciale à la considération de l'impact de la dimension temporelle dans la vie de chaque personne. L'intérêt est d'arriver à des trajectoires différentes afin de comprendre la diversité des itinéraires possibles quant à la problématique définie, et en même temps d'ouvrir le spectre des interprétations. Concrètement, les récits biographiques ne sont pas produits à travers des transcriptions littérales ni la récolte d'informations complémentaires, mais par un effort d'organisation et de 'reconstruction signifiante', en respectant le discours de chaque participant.

Dans la particularité de notre recherche, nous avons travaillé exclusivement le modèle de patchwork et le modèle des récits discontinus, que nous avons choisi d'élaborer après avoir appliqué la méthode des entretiens 'Approfondis Semi-directifs'. La complémentarité entre cette méthodologie et cette méthode est aussi reconnue par d'autres chercheurs. D'après Svend Brinkmann et Steinar Kvale (2015), d'une part « L'entretien est un moment clé pour déclencher des récits qui nous informent du monde de significations » (Brinkmann et Kvale, 2015 : 65) et d'autre part, « dans une approche narrative, les intervieweurs peuvent concevoir systématiquement leur enquête comme une narration du début à la fin. Alors, le rapport peut être un rendu narratif des histoires spontanées des sujets (…) ou leurs histoires organisées dans des modes narratifs spécifiques ; ou leurs histoires refaites en nouvelles histoires par le chercheur » (Ibid. p. 322).

Entretiens Approfondis Semi-directifs

Bien que nous ayons utilisé le terme "technique" de manière stratégique au moment de notre distinction entre épistémologie, méthodologie et méthode, nous sommes consciente et attentive aux mauvaises interprétations que cette dénomination

peut entrainer. Ainsi, nous sommes d'accord avec Stéphane Beaud (1996) quand il expose que « La présentation des entretiens comme une 'technique' d'enquête met en avant une conception normative de l'entretien dont le déroulement devrait obéir à une sorte d'ordre formel impeccable, comme s'il fallait à tout prix gommer les impondérables, les difficultés rencontrées par l'enquêteur pour stabiliser l'interaction –difficultés directement liées au caractère proprement social de la situation d'entretien–, comme si également existait une manière de mener une interview. » (Beaud, 1996 : 243-244). La mise en garde de Stéphane Beaud nous permet d'introduire et de souligner l'absence de banalité dans l'exercice de l'entretien.

La 'normalisation' de la conversation comme un outil pour arriver à un certain savoir est un processus récent[12] et sa mise en pratique dans le cadre de la recherche a toujours rendu visible la continuité de son va-et-vient entre une pratique sociale et un outil de connaissance. Alors, sa présentation comme une méthode provient d'un ensemble de mises au point de la part des chercheurs et d'objectifs à accomplir, deux décisions qui doivent être révisées en permanence. La définition arbitraire d'une recette pour la réalisation des entretiens est, dans la pratique, un exercice de frustration, puisque tout le potentiel de l'entretien se pose sur une interaction sociale susceptible de produire un savoir « entre-vues » (Brinkmann et Kvale, 2015). Toutefois, l'entretien de recherche continue à être un exercice de formalisation des échanges de la part des chercheurs et, par conséquent doit être responsable et honnête sur les asymétries qu'il produit.

Cela étant dit, nous voudrions présenter les principales caractéristiques des entretiens que nous avons menés tout au long de cette enquête. C'est-à-dire son caractère approfondi et semi-directif. Nous savons que ce mélange peut paraître inhabituel, mais il est cohérent avec notre exercice d'exploration et d'adaptation au moment de définir nos outils de recherche. Par exemple, Jean-Claude Combessie (2007) indique que, même si un entretien approfondi et un entretien semi-directif ont en commun une certaine procédure, leur différence réside dans la prétention d'exhaustivité du premier qui demande un travail prolongé. Cependant, en ce qui nous concerne, nous avons choisi d'ancrer la profondeur des entretiens dans les éléments

[12] Selon Svend Brinkmann (2013), à la fin du XIXe siècle dans le cas du journalisme et au début du XXe siècle dans le cas des sciences sociales.

abordés dans l'interaction, et la semi-direction dans la façon dont nous avons abordé ces éléments.

Donc, nous caractérisons nos entretiens, bien qu'uniques, comme 'approfondis' dans la mesure où ils se concentrent sur le déploiement dans la surface de la parole, des manières d'être dans le monde, des manières de penser et de sentir des protagonistes de la recherche, sur leur vécu. À cet égard, notre notion de profondeur est liée à une méthode qui met en jeu l'expression des perspectives personnelles et collectives, des émotions, des croyances, des désirs et des souvenirs, entre autres ; par rapport à des expériences concrètes de celui qui prend part à cette rencontre. Par conséquent, dans notre notion de profondeur, les contenus à traiter priment sur la garantie attribuée à la récurrence de l'interaction entre la personne intervieweuse et la personne interviewée, comme 'la façon' d'arriver à l'intimité des participants.

Ensuite, nous caractérisons nos entretiens comme 'semi-directifs', car nous avons décidé de les réaliser à partir d'un guide préalablement préparé, qui contient les thèmes ou dimensions à aborder pendant la rencontre. Ce guide opère comme un outil mnémotechnique pour l'enquêteur et aussi, sans être déterministe, lui apporte un certain rythme à l'interaction à travers la définition d'une succession probable des sujets ou des questions à poser. L'adjectif probable est très important dans cette modalité, car le guide doit être considéré, d'abord, comme un instrument souple susceptible d'être modulé et perfectionné au cours de la mise en pratique. D'après Svend Brinkmann (2013), un entretien semi-directif, à la différence de celui de type directif, permet de développer le potentiel de la production de savoir depuis le dialogue. Ainsi, d'une part il donne un espace plus ouvert aux personnes interviewées, qui peuvent exprimer des questions, des préoccupations et des désaccords pendant et avec l'entretien ; en même temps qu'elles peuvent exploiter les thématiques dans leur propre intérêt. D'autre part, il donne un espace de visibilité plus explicite aux chercheurs dans la conduite de la rencontre, qui dépend de leurs objectifs de recherche. Alors, quoique la direction de l'entretien soit toujours du côté de celui qui pose les questions, un entretien de ce type nous permet d'ouvrir la voie pour une rencontre plus proche de la négociation que de l'imposition.

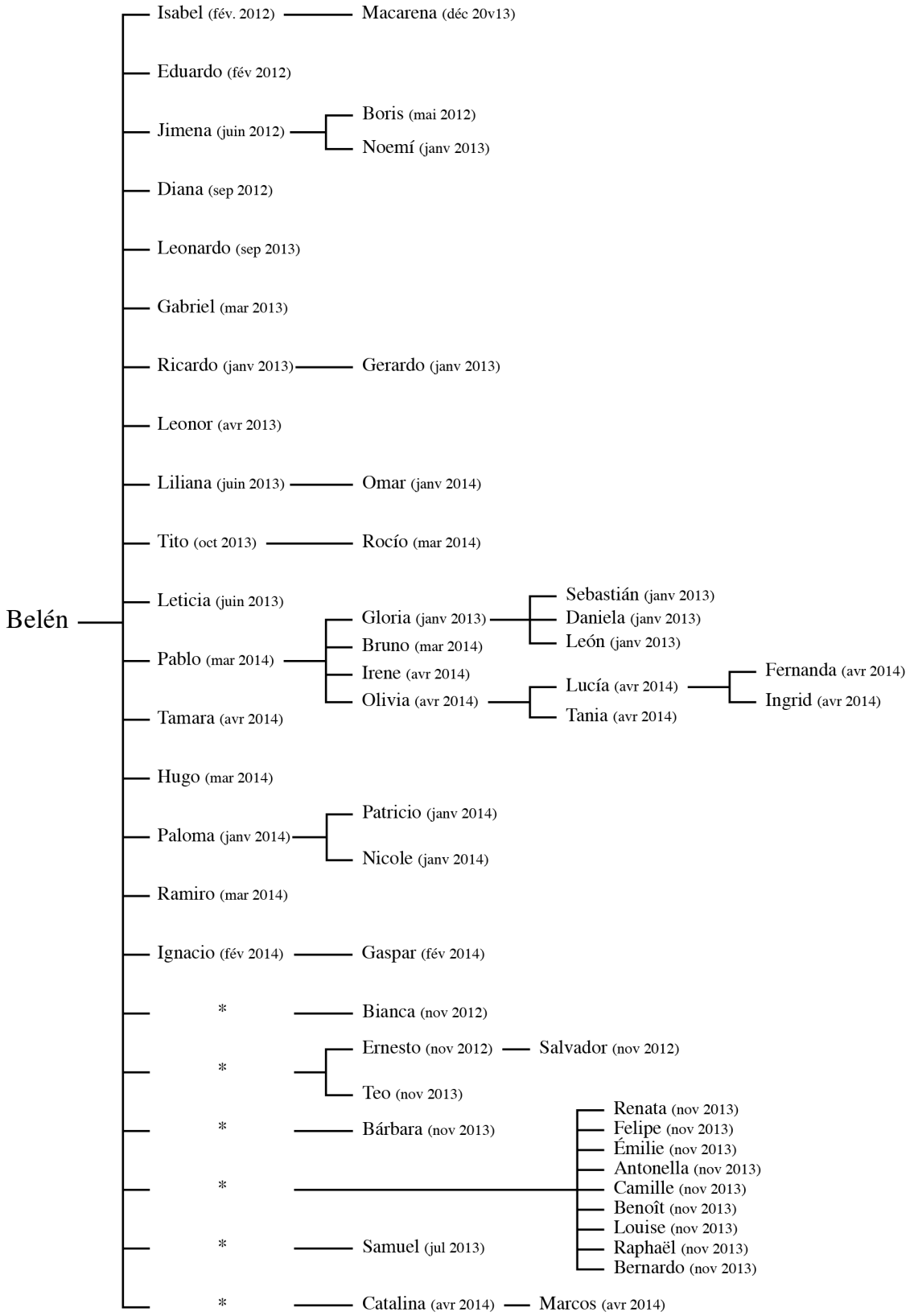
Une rencontre migratoire

Une fois les particularités de notre méthode exposées, nous voudrions caractériser le processus des entretiens et présenter les participants de cette recherche. D'abord, nous avons fait cinquante-quatre entretiens –quarante-six entretiens en correspondance avec notre échantillon théorique et huit entretiens complémentaires–, dans une période discontinue de dix-huit mois, entre le mois de février 2012 et le mois d'avril 2014. Les entretiens, uniques (sauf six cas), individuels (sauf deux cas), anonymes et confidentiels, ont été réalisés sous la modalité de la signature d'un consentement éclairé. Chaque rencontre a eu lieu dans des endroits définis par les participants –vingt-deux dans des cafés différents, vingt-et-un au domicile des participants, six sur leur lieu de travail, trois sur leur lieu d'étude et deux dans ma propre maison. Ils durent entre une et sept[13] heures, avec une durée moyenne de deux heures.

Ensuite, il faut ajouter que l''effet boule de neige' a joué un rôle très important tout au long de cette enquête. Le terme fait référence au fait de « solliciter la participation des enquêtés de proche en proche » (Sauvrayre, 2013 :29). Ainsi, la personne responsable de la recherche peut se conduire en sollicitant la collaboration d''informateurs privilégiés' (des personnes ou des institutions) et aussi des enquêtés eux-mêmes, bien que cette dynamique puisse se développer également de manière plus spontanée. Dans le cadre de cette recherche, nous n'avons travaillé avec aucune institution médiatrice, cependant nous avons reçu l'aide de personnes externes à la recherche (liens personnels) qui nous ont donné le contact d'autres personnes susceptibles de devenir des participants de cette enquête. Par ailleurs, nous avons contacté directement des participants que nous avions connus avant de notre arrivée à Paris en octobre 2011, et d'autres que nous avons connus au cours des années passées ici. En même temps, mais dans ce cas de façon non prémédité, certains participants ont apporté des informations sur d'autres, de leur connaissance. Avec l'objectif d'illustrer cette dynamique, nous avons élaboré le tableau suivant qui éclaire de plus le développement temporel des dix-huit mois des entretiens :

[13] En effet, l'entrevue la plus longue a duré sept heures, toutefois il s'agit d'un entretien réalisé en cinq séances, en raison de la disponibilité du participant. L'entrevue unique la plus longue a duré trois heures et quarante-cinq minutes.

Effet boule de neige
"La marche de l'*inquiétude*. De jeunes Chiliens à Paris"



Les participants de cette enquête peuvent être présentés de façons diverses : certaines d'entre elles sont liées étroitement aux critères et intérêts de cette étude, et d'autres donnent des informations complémentaires, susceptibles d'être analysées dans des recherches futures et aussi par d'autres chercheurs.

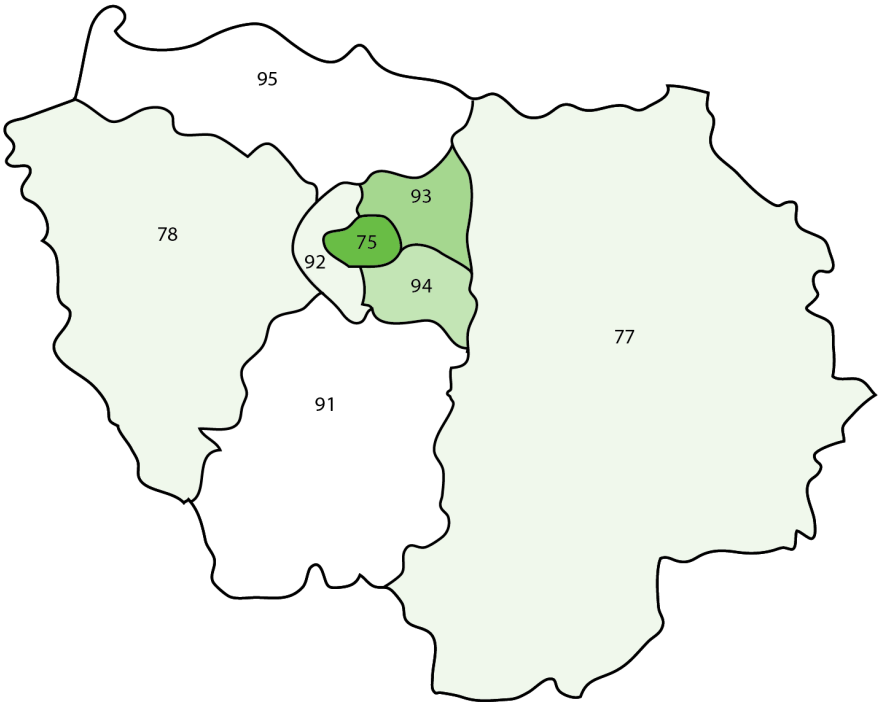
Premièrement, en prenant considération les critères de notre échantillon théorique[14], les participants sont vingt-huit femmes et vingt-six hommes. Tous ont la nationalité chilienne. Parmi eux, treize personnes ont la double nationalité, huit suite à une histoire d'exil familial lié à la dictature et cinq par filiation avec des ancêtres européens qui ont émigré au Chili. Sur les personnes avec une double nationalité, dix ont la nationalité française.

Les participants sont âgés de 25 à 41 ans, avec un âge moyen de 31 ans au moment de l'entretien. C'est-à-dire que, en correspondance avec les critères exposés dans l'introduction, ils avaient un âge moyen de 8 ans au début du premier gouvernement démocratique post-dictature. Par ailleurs, ils sont arrivés dans la région parisienne, âgés de 12 à 37 ans, avec un âge moyen de 25 ans à l'arrivée. Tous, à l'exception du participant arrivé à l'âge de 12 ans (entretien complémentaire), ont migré de façon indépendante de leur famille d'origine. À l'arrivée en France, cinquante des participants venaient du Chili, trois venaient d'un autre pays d'Europe et un seul venait d'un autre pays d'Amérique Latine. De plus, quarante participants sont venus directement pour s'installer en région parisienne.

À titre d'illustration, et pour commencer à introduire notre dernier critère – la durée du séjour en région parisienne –, nous voudrions présenter la distribution des participants dans la région et dans la ville de Paris au moment de l'entretien, tout en gardant à l'esprit que leur fréquence de changement de résidence est en moyenne d'une fois tous les 18 mois.

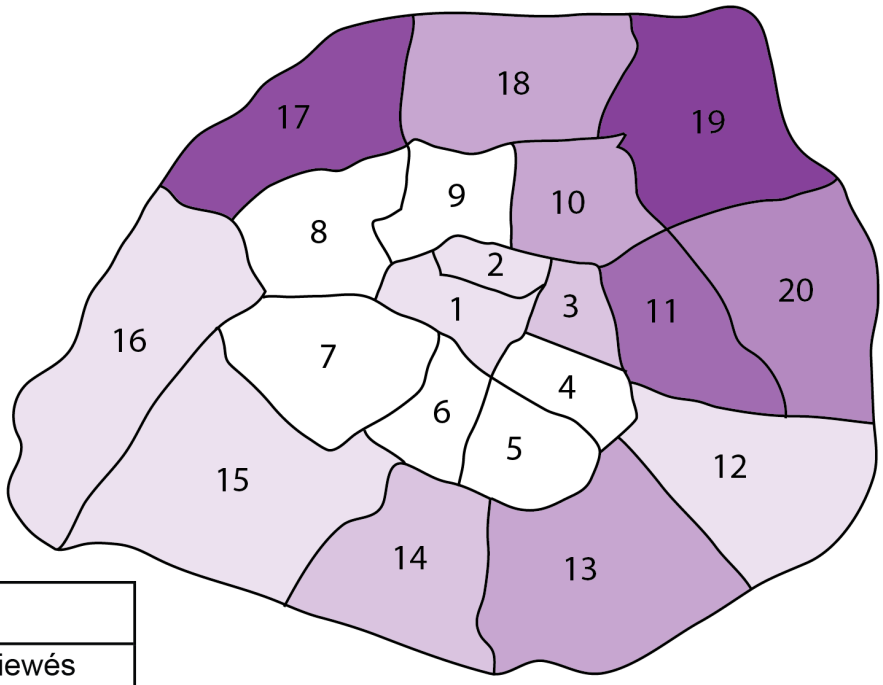
[14] Les critères de l'échantillon ont été : nationalité (chilienne ou double), âge (18 à 35 ans), indépendance migratoire (par rapport à la famille d'origine), permanence (séjour minimum de 3 ans) et contexte (séjour en région parisienne).

Distribution des interviewés en Île-de-France "La marche de l'*inquiétude*. De jeunes Chiliens à Paris"



Île-de-France	
Départements	Interviewés
Paris (75)	40
Seine-et-Marne (77)	1
Yvelines (78)	1
Hauts-de-Seine (92)	1
Seine-Saint-Denis (93)	7
Val-de-Marne (94)	4

Distribution des interviewés à Paris "La marche de l'*inquiétude*. De jeunes Chiliens à Paris"



Paris (75)	
Arrondissement	Interviewés
1 èr	1
2 ème	1
3 ème	2
10 ème	3
11 ème	5
12 ème	1
13 ème	3
14 ème	2
15 ème	1
16 ème	1
17 ème	6
18 ème	3
19 ème	7
20 ème	4

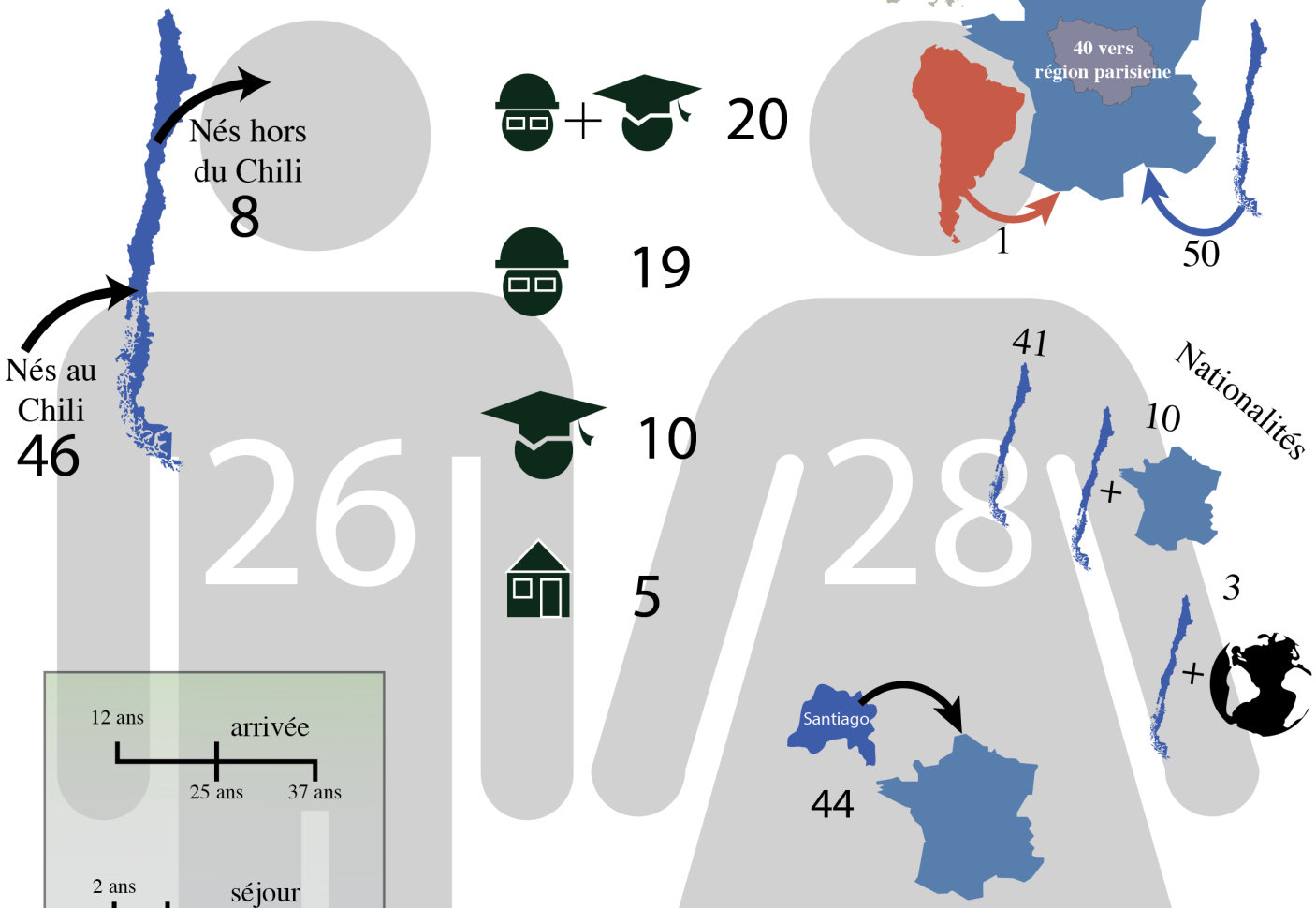
D'autre part, la durée du séjour en France des participants est d'entre 2 et 15 ans, avec une durée moyenne de 6 ans. Quant au séjour en région parisienne, sa durée varie de 2 et 15 ans, avec une durée moyenne de cinq ans et demi.

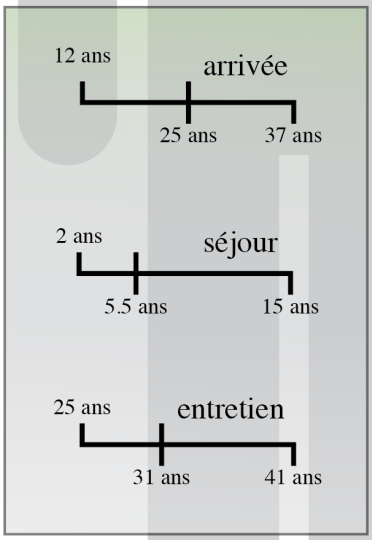
Une fois abordée la présentation des participants en suivant les critères de l'échantillon, nous voudrions la compléter à travers les activités principales[15] que les participants exerçaient au moment de l'entretien. Ainsi, vingt participants sont des étudiants/travailleurs, c'est-à-dire, des personnes qui ont un travail rémunéré et qui font des études parallèlement. Dix-neuf participants sont des travailleurs, autrement dit des personnes qui ont un travail rémunéré en région parisienne et qui peuvent avoir été des étudiants antérieurement. Dix participants sont des étudiants, c'est-à-dire des personnes qui font des études universitaires en région parisienne soit avec une bourse, des économies et/ou l'aide économique de leur famille d'origine. Cinq participants sont des personnes qui restent à la maison et/ou cherchent du travail.

Finalement, nous mettons au point cette présentation avec une infographie pour résumer ce que nous avons évoqué ici quant aux personnes qui ont été interviewées dans le cadre de cette recherche et au processus des entretiens.

[15] À ce sujet, nous voudrions préciser deux choses. D'une part, que la notion d''activités' est ici utilisée avec un intérêt informatif et non avec un intérêt de catégorisation et de distinction entre migrations et entre migrants. Nous sommes consciente que l'amalgame entre activités et motivations dans le cadre des migrations est source de préjudices, et de son utilisation pour construire des profils migratoires réductionnistes et abstraits. D'autre part, que l'adjectif 'principales' est ici utilisé pour refléter la proportion de la journée dédiée à l'activité, et non l'importance ou la valeur assignée à celle-ci par les participants.

Infographie des interviewés "La marche de l'*inquiétude*. De jeunes Chiliens à Paris"





54 Entretiens

Types	8 supplémentaires	46 échantillon théorique			
Sessions	6 plus d'une	48 uniques			
Participants	2 couples	52 individuels			
Lieu	2 domicile chercheuse	3 lieu d'étude	2 lieu de travail	21 domicile participant	22 cafés

Les cheminements suivis

« Toute recherche est cela : une aventure, un espace et un temps que nous habitons pendant que nous parcourons le sentier »
Alejandra Araiza, 2007

Par rapport aux orientations

L'adoption des orientations féministes dans le cadre de cette recherche se justifie parce que, malgré notre condition de néophytes dans la matière, nous reconnaissons les contributions des études féministes par rapport à certaines problématiques et notions fondamentales de cette enquête. Comme l'attestent l'épistémologie et méthodologie que nous avons présentés, les féminismes, une fois contestées les postures universalistes qui font partie de leur histoire, nous ont légué des clés et des interrogations pour aborder la migration et la mobilité. À cet égard, mais de façon très abrégées : le questionnement des catégories essentialistes, homogènes et cohérentes pour rendre compte des expériences des individus et de leurs liens ; l'exploration des identités multiples, origines mobiles et appartenances plurielles –par exemple, le travail avec les notions de frontière et de métissage– ; la valeur contextuelle et relationnelle donnée aux définitions de subordination et émancipation ; le défi aux pratiques représentationnelles et la promotion des articulations, autant au moment de rendre compte de la diversité du vécu dans des espaces différents (politiques, artistiques, etc.), qu'au moment d'élaborer de la connaissance scientifique-académique ; et finalement, quant à cette dernière, l'importance donnée aux savoirs situés et incarnés, responsables et créatifs.

Alors, ayant explicité notre perspective derrière la sélection des orientations de notre travail, nous voudrions souligner notre exercice d''adaptation' dans sa mise en pratique. Comme Bárbara Biglia (2007), nous voudrions non seulement éviter de tomber dans « une nouvelle cage méthodologique, mais constituer un point de départ ou de transit possible, qui doit être adapté aux caractéristiques de chaque enquête, ainsi qu'aux particularités des subjectivités qui les habitent » (Citée dans Fernandez et Montenegro, 2014 :66). De plus, nous ne voudrions pas occulter le fait que la sélection méthodologique et la mise en pratique des méthodes d'enquête spécifiques, sont toujours des choix du chercheur qui explicitent une adhésion aux politiques de

recherche concrètes et à une compréhension du phénomène à étudier. En outre, méthodologies et méthodes 'portent la signature' des chercheurs qui les conçoivent et les utilisent, et en conséquence de leurs contextes, positions et trajectoires.

Quant à nous, nous voudrions exprimer que notre choix méthodologique a été fait après la sélection, et le début de l'application, de notre méthode d'enquête. Donc, évidemment cette situation a eu un impact dans le traitement des données à l'intérieur de la thèse. Ainsi, la définition tardive de la 'Construction des Récits' comme l'approche la plus pertinente à notre recherche, a signifié l'impossibilité d'articuler des récits biographiques, même si cette proposition était très intéressante à développer. Le processus de recherche étant déjà avancé, il a été clair que l'implémentation de ce modèle était incompatible avec la quantité d'entretiens réalisés, qui nous empêchait d'accomplir un travail approprié ou, à défaut, nous obligeait à laisser de côté quelques entretiens. Toutefois, quel que soit le moment où cette méthodologie s'est intégrée à la thèse, la 'Construction de Récits', dans ses versions de patchwork et de récits discontinus, a représenté pour nous une occasion précieuse de traiter les résultats des entretiens déjà faits à ce moment-là, et d'autres que nous voulions faire encore. Ainsi, nous avons choisi d'intégrer les deux modèles dans la thèse, choix que nous expliquerons par la suite.

En lisant de façon complémentaire les travaux d'autres chercheurs, comme Lori E. Koelsh (2012), nous arrivons à comprendre que le patchwork nous permettra de travailler les expériences et perspectives des participants dans leur particularités et, en même temps d'explorer leurs liens et bifurcations avec le vécu et le ressenti des autres. D'après Koelsh, « La métaphore du patchwork est un moyen de présenter les données du participant en tant qu'uniques et, en même temps, partie d'un ensemble. Les deux, le patchwork et les données peuvent être appréciés en soi-même, mais ils sont mieux compris en connaissant les conditions socio-historiques particulières autour de leur création » (Koelsh, 2012:823). Dans le cas de notre recherche, et des adaptations méthodologiques que nous avons annoncés, la possibilité d'une meilleure compréhension des récits et de l'expérience de chaque participant ressort d'une part de l'explicitation de la méthodologie choisie et du processus de production derrière les récits ; et d'autre part du fait que les lecteurs de ce travail, ils ont l'occasion de suivre le vécu d'un participant en particulier, à travers ses différentes apparitions dans l'ensemble du document, et de plus, de le regarder en dialogue avec d'autres à

l'intérieur d'un récit. À cet égard, nous avons choisi de composer les récits en signalant la provenance de chaque 'segment'.

Par ailleurs, l'intégration de 'récits discontinus' dans cette recherche a un objectif différent de celui des créateurs de ce modèle. Quoiqu'ils soulignent le potentiel de ce type de récits pour donner visibilité aux contradictions, de notre côté nous croyons que nous pouvons arriver à montrer celles-ci à partir des patchworks. Ainsi, à notre avis, les récits discontinus nous permettront la mise en relation des perspectives et considérations par rapport à la migration provenant des protagonistes eux-mêmes, avec les théorisations scientifiques-académiques qui se sont développées sur ce sujet. À cet égard, la thèse doctorale de Bárbara Biglia (2005) nous inspire, quand elle pose : « (…) à mon avis, ce qui est exprimé par les activistes a une valeur identique à ce qui est écrit par les universitaires : les deux offrent une analyse partielle et située sur une thématique spécifique. Alors, j'ai décidé de citer dans le cours du texte quelques affirmations des femmes interviewées, exactement de la même manière et avec le même symbolisme que les citations des travaux écrits » (Biglia, 2005 :158).

De notre côté, nous avons choisi de maintenir la référence de l'entretien, justement pour mettre en valeur les perspectives des interviewés, dans les moments où ils abordent les mêmes sujets et interrogations que les théorisations qui font partie de cette recherche, et non exclusivement à fin d'illustration. À ce sujet, nous nous sentons également inspirée par le travail de Marcel Balash et Marisela Montenegro (2003) et par le travail de Antar Martínez-Guzmán et Marisela Montenegro (2010), qui, à partir de la même épistémologie et avec une méthodologie différente, mais affinée, les 'Productions de narrations', proposent que ce ne sont pas des 'images' sur un sujet de recherche, mais qu'elles peuvent montrer de nouveaux éclairages sur ce sujet ou sur quelques-unes de ses dimensions. Ainsi, les narrations comme 'des regards situés' peuvent enrichir, mais aussi renouveler la théorie sur un phénomène, en présentant des possibilités sensibles à la diversité du vécu et des positions des protagonistes. Ceci constitue une mise en valeur d'un savoir non académique, au-delà du rôle de réaffirmation ou réfutation théorique, et proche de son potentiel à transformer notre compréhension de la réalité sociale.

Par rapport à la démarche des entretiens

> *« Ouvrir la boîte noire des processus de production de savoir est une occasion d'apprentissage, de réflexivité et une révision critique fondamentale (…) »*
> Martínez, Biglia, Luxán, Fernandez, Azpiapu et Bonet-Marti, 2014

Dans le cadre de notre recherche, nous avons pris l'option de travailler avec la méthode des entretiens et de renoncer délibérément à une approche ethnographique. Bien que notre propre vécu ait une influence puissante sur nos cadres compréhensifs, ce choix est justifié. En effet, nous avons considéré que les moments de partage, dans les espaces publics ou privés, avec les participants et d'autres migrants chiliens à Paris –quelquefois de façon inattendue et d'autres où nous avons été invitée en vertu d'un rapport amical– son passées hors du pacte de la recherche, où le rôle de chercheur est toujours explicité. Par exemple, nous n'avons pas pris en compte des informations complémentaires ou, des fois, contradictoires, que nous avons reçues sur la trajectoire des participants hors du cadre de l'entretien ; et cela a été un sujet spécialement sensible, en considérant l' 'effet boule de neige' depuis lequel, d'une part nous avons des liens personnels avec des gens qui connaissent des participants, et d'autre part, certains participants se connaissent entre eux.

Quant aux entretiens, nous avons prix deux décisions. D'abord, comme nous l'avons déjà exprimé, nous avons élaboré un guide d'entretien. Ensuite, nous avons défini un protocole pour sa mise en pratique. En cherchant à éviter l'imposition forcée d'un caractère linéaire dans les récits, nous avons préparé un guide qui a tenu en compte les 'va et vient' possibles entre 'origine' et 'destin'. Ainsi, le guide a intégré les thématiques suivantes :

- Présentation générale
- Vie quotidienne antérieure à la migration
- Émergence de désir et intérêt migratoire
- Imaginaires de voyage
- L'arrivée
- Vie quotidienne de l'expérience migratoire
- Réflexions et émotions par rapport à l'immigration à Paris
- Réflexions, émotions par rapport à l'émigration au Chili
- Mise en valeur de l'expérience migratoire
- Perspectives.

D'autre part, dans le protocole d'entretien, ont été définies les étapes suivantes :

- Signature conjointe de la fiche de consentement
- Réalisation de l'entretien sous enregistrement
- Transcription intégrale de l'entretien
- Restitution intégrale de la retranscription aux participants et invitation à l'édition du document de l'entretien.
- Retour des participants (le cas échéant)
- Incorporation du document de l'entretien à la recherche.

Par rapport au protocole, nous voudrions souligner l'étape de restitution et d'édition du document de l'entretien. Premièrement, il faut dire que pour restituer les entretiens, nous avons fait la transcription intégrale de chacun. Cette activité a entraîné plusieurs heures de travail. En conséquence, cette option mérite une analyse sérieuse des chercheurs par rapport au temps et à la programmation des activités, surtout dans le cadre des études de doctorat où les efforts de ce type sont individuels. Par exemple, nous avons essayé de mettre en pratique une dynamique d''entretien réalisé/entretien transcrit/entretien restitué', mais à un certain moment le travail, s'est accumulé, rendant impossible un retour prompt. Toutefois, malgré cette difficulté, à chaque fois que la transcription d'un entretien a été prête, nous l'avons envoyée par courrier électronique aux participants, en les invitant à intervenir sur le texte de leur entretien.

À travers cette proposition d'édition, nous avons tenté de renforcer l'agentivité des participants en retravaillant une dynamique de recherche qui souvent l'exclut. Alors, l'ouverture à l'édition des transcriptions s'est justifiée avec l'intention de faciliter l'appropriation des récits par les participants au-delà de la situation de l'entretien, même si cette option présente le risque de perdre des informations évaluées comme importantes pour la recherche. Néanmoins, en dépit des potentialités de cette approche, son impact continue à être limité. À ce sujet, les participants ont toujours apprécié positivement le geste de recevoir le document de leur entretien, mais la plupart ont choisi de ne pas éditer les transcriptions sans expliciter leurs raisons. Donc, reste le doute quant à leur niveau de conformité.

Autrement, il est important être conscient que, au-delà du niveau d'implication des participants, il existe des limitations à la base. D'abord, les personnes interviewées ne participent pas à la conception de nos enquêtes. Bien au contraire, nous, de façon individuelle, définissons les espaces dans lesquels ils participent et les limites de leur participation. Ainsi, dans le cas de notre recherche, nous sommes explicite quant au rôle du chercheur comme narrateur des 'rencontres', donc le contrôle des interviewés a eu une délimitation très claire et non susceptible de relativismes. Ensuite, la dynamique de l'entretien peut émuler une situation de conversation, mais c'est l'enquêteur qui a le monopole des questions, tandis que la personne interrogée donne seulement des réponses. De plus, quand il y a des questions de la part des interviewés, en général les chercheurs restent libres d'exposer des aspects personnels de leur biographie, situation très différente de celle vécue par les participants.

Belén : Maintenant, je vais te poser mes dernières questions.
Bianca : Vas-y….c'est comme une thérapie (des rires)
Belén : Tout le monde m'a dit ça (des rires)
Bianca : Parler de soi longtemps c'est bizarre

Quand les interviewés posent des questions, en général ils le font pour demander des explications par rapport aux demandes du chercheur ou aux objectifs de la recherche. Par exemple, nous avons incorporé dans les entretiens le geste de demander aux participants s'il y a, à leur avis, des thématiques non traitées, qu'ils considèrent importantes pour rendre compte des processus migratoires, mais cette question ayant été posée à la fin de l'entretien, il est possible d'interpréter que, à cause de la fatigue, les personnes ont répondu de façon négative. Cependant, même dans le cas contraire, il restera du choix du chercheur d'incorporer ces sujets nouveaux dans la recherche.

En dépit de cela, dans le cadre des recherches en sciences sociales, il y a des situations qui remettent en question le contrôle des chercheurs et l'unilatéralité de leurs efforts. Par exemple, toujours sous l'effet 'boule de neige', nous avons pris la décision de réaliser des entretiens avec des personnes qui nous avaient été recommandées, mais dont les trajectoires étaient en dehors de nos critères. Cependant

nous avons considéré qu'elles ont fourni des expériences diverses et intéressantes à cette recherche et ce choix a réaffirmé notre contrôle sur notre travail. Pourtant, à un moment donné, nous nous sommes sentie choisie par certains participants de cette recherche. Par exemple, une interviewée nous a remerciée d'avoir fait l'entretien, car cela lui avait donné l'occasion de sortir de sa routine professionnelle et familiale ; et un autre nous expliqué qu'une interviewée antérieure lui avait recommandé les avantages de 'faire l'entretien', au niveau d'un 'espace de parole'. Quant à ce dernier cas, il est fondamental de réfléchir à l'importance et à la nécessité des espaces de partage par rapport aux expériences migratoires et autres, et à la responsabilité énorme qu'implique que ce besoin soit canalisé dans le cadre des entretiens de recherche.

Par ailleurs, il est important d'interroger les positions du chercheur et des personnes enquêtées quant aux rapports de pouvoir. D'abord, il faut prendre en compte que les chercheurs ne sont pas en dehors des relations de pouvoir, bien au contraire, celles-ci les traversent de manières particulières et contextuelles ; et ensuite que les personnes enquêtées ne sont pas nécessairement porteuses d'un regard privilégié en tant que victimes ou exclues, qui produit automatiquement une connaissance contre- hégémonique ou libératrice. Hors de tout romantisme, les 'connections partielles' ne sont pas des garanties pour la génération d'un savoir émancipateur. Gardant ces éléments à l'esprit, nous pouvons explorer aussi des rapports de différence à l'intérieur même de la situation de l'entretien.

D'après Avtar Brah (2011), ce que nous appelons 'différence' est configuré aux 'interstices' des relations entre des sujets individuels et collectifs (deux positionnements très utiles, mais qui sont toujours des fictions de la cohérence). Selon Brah, tout rapport de différence se constitue dans le cadre des rapports de pouvoir et, en conséquence, « (…) il est important d'identifier quand la 'différence' est organisée de façon hiérarchique au lieu d'horizontalement » (Brah, 2011 :118). Ainsi, les pratiques de donner/recevoir signification, peuvent apporter comme résultat des infériorisations, mais aussi déclencher un sens d'appartenance. L'établissement des hiérarchies et des horizontalités ne sont pas des expressions de fractures sociales en elles-mêmes, mais elles sont relatives et spécifiques, opérant à des échelles diverses. Alors, nous devons faire attention à la façon dont elles sont mobilisées pendant la démarche de la recherche.

Dans le cas de cette enquête, nous avons pu identifier des instants de proximité et des instants d'éloignement au moment de l'entretien, à partir de la mobilisation d'interprétations sur les différences entre la chercheuse et les participants. À ce sujet, nous voudrions présenter quelques exemples brefs pour illustrer la dynamique, mais garder en considération que chacun d'eux mérite une analyse plus approfondie.

D'abord, nous avons envisagé que le fait d'être une femme m'a facilité l'abord, de la part des interlocuteurs, de quelques thématiques dans la conversation, et a occasionnée une certaine réserve de la part d'autres. Les thématiques liées aux relations amoureuses, sexualité et corporalité ont été approfondies principalement par des femmes sur la base d'une certaine connivence 'assurée' par des codes imperceptibles, mais assumée comme partagée. Il y a même des fois où cette logique a été étendue au point de partager dans les entretiens les expériences d'autres femmes, pour renforcer les vécus particuliers comme communs. Par contre, on peut dire que l'absence de cette 'sororité» a été donnée pour certaine et, par conséquent, les mêmes thématiques ont été, ou moins explorées par les hommes ou exprimées avec moins de spontanéité :

Belén : Comment c'est d'être en couple avec une femme française ?
Felipe : Je ne sais pas si je fais une différence… je ne vais pas te dire les mêmes choses que je dirais avec mes potes en prenant un verre …

Ensuite, quoique la distance entre chercheur et sujet de recherche soit bien évaluée comme un 'outil d'observation', nous pensons que notre manque de distance a joué un rôle positif dans le développement de cette enquête. Ainsi, je juge que ma situation de migrant a soutenu la construction d'un climat de complicité, sur la base des expériences partagées et des lieux communs avec les participants. Même si des fois ce partage était tout simplement une attente, je considère que mon propre vécu migratoire m'a énormément aidée à comprendre le vécu général des interviewés et que cela a été aussi une attente des participants. Cependant, l'interprétation de ma localisation spécifique (étudiante et boursière) et d'autres dans la même localisation, a été utilisée comme base pour élaborer des récits sur la multiplicité des expériences migratoires et, en même temps, pour mettre une distance entre nos vécus. Même si parfois, les participants ont montré un certain niveau d' 'auto mesure', et, peut-être de malaise, au moment de développer leur argumentation face à moi : *Il y a différents*

types de migrants. Quand tu as de l'argent, t'et bien placé, bien entouré, bien…ils ne vivent pas les mêmes choses. Je crois qu'évidemment c'est différent. Les étudiants ont comme un certain niveau, les étudiants qui ont de l'argent, ils ont un autre niveau; ou ceux avec des bourses d'études…eh bien, je ne sais pas (Macarena). D'autres sont allés plus loin :

Belén : Si tu pouvais le dire à quelqu'un, avec tes propres mots, comment c'est d'être immigrant à Paris ?
Jimena : Ça dépend, ça dépend de comment tu arrives. Tout dépend… si toi tu viens avec le soutien économique de tes parents ou avec une bourse… et aussi ça dépend de ce que tu viens faire. Si tu viens pour faire des études, par exemple comme toi, pour faire un doctorat pour trois ans avec une bourse, putain c'est trop cool. Tu vas connaître des gens et comme t'es étudiante, t'es 'étrangère'. Comme tu es étudiant, les gens, les Français, ils te regardent positivement, tu es mignon. Dans ce cas il n'y a pas beaucoup de discrimination et ça va être un passage et une expérience (…). Je pense que si tu viens pour trois ans, tu voudras rentrer après.

Par ailleurs, en continuant avec la multiplicité des localisations de l'expérience migratoire, j'ai vécu une expérience de questionnement par rapport à la formulation de mon projet de recherche de la part d'une interviewée ayant une trajectoire académique plus longue que la mienne ; et j'ai dû, d'une certaine façon, justifier mon travail et la valeur de l'entretien, avant l'interaction. Même si ce dialogue ne sera pas reproduit, s'étant passé hors de l'entretien, nous le soulignons comme un 'souvenir' de la nécessité de mettre en question les 'essentialismes' par rapport aux trajectoires migratoires sud-nord, et simultanément comme un exemple des tensions possibles dans le cadre des entretiens, qui nous demandent l'analyse de la mobilité des positions de pouvoir dans l'interaction, bien que celle-ci soit déclenchée et planifiée à l'avance par les chercheurs.

Ces petits exemples évoquent le dialogue des localisations des chercheurs et des personnes enquêtées. Ces 'situations', en étant contextuelles et relationnelles, opèrent comme des frontières pour la recherche –en ouvrant et en fermant des accès à son développement. Ainsi, telles des frontières, elles sont arbitraires et changeables, mais sans doute, au moment de l'action, elles participent à la définition des routes et des achèvements de la recherche.

Pour terminer, nous voudrions explorer une dernière dimension de notre travail : le caractère transformateur de la recherche. En reconnaissant ce caractère, nous voudrions faire référence à l'impact que notre travail a pu avoir sur les gens qui ont accepté d'être interviewées. Ainsi, il faut énoncer que tous les questionnements et réflexions qui ont émergé de ce processus se situent dans le cadre de la recherche et se mobilisent depuis le rôle du chercheur. Évidemment, cela ne doit pas être confondu avec une défense de la neutralité, mais se comprendre dans une ligne de continuité avec un exercice de responsabilité et d'explorations des options à l'intérieur de l'espace de la recherche académique. Cela étant dit, il est indéniable que notre travail peut avoir des conséquences hors de ce milieu, conséquences qui se placent au cœur de la démarche des entretiens, en affectant les participants. Parmi eux, celle que nous considérons la plus importante est l'invitation implicite posée aux participants à se penser comme des migrants : *C'est étrange, c'est la première fois que quelqu'un me dit ou me nomme immigrant, c'est bizarre* (Daniela)

Ainsi, au moment de présenter ma recherche aux potentiels interviewés, j'ai répété continuellement le discours sur 'une thèse à propos de jeunes Chiliens à Paris', mais une fois les entretiens commencés, il a été clair pour moi que se reconnaître comme un immigrant n'est pas quelque chose d'évident ni même facile au niveau des émotions. La notion que 'Le migrant c'est un autre' n'est pas un monopole des mobilités nord-sud, et nous avons voulu explorer dans cette recherche les distinctions entre migrants que font les protagonistes de la mobilité dans les sens sud-nord.

Toutefois, les chercheurs peuvent partager aussi des processus entrainés par la recherche, avec les participants, et même eux peuvent déclencher des expériences chez les chercheurs :

Il y a quatre mois, je devais renouveler mon titre de séjour [pour la première fois]. Je me souviens d'être dans le métro pour arriver à mon rendez-vous de midi. J'étais nerveuse. Je ne voulais aucun revers, mais plus important encore, je ne voulais pas avoir un moment désagréable. Je ne voulais pas que quelqu'un me parle mal, que quelqu'un me traite avec dédain, ni faire face à des regards méfiants ou accusateurs. Comment quelqu'un pourrait-il avoir autant de craintes sans jamais avoir été dans cette situation avant ?

En essayant de répondre à cette question, je me suis rendu compte que mes peurs étaient directement attachées aux récits que des personnes interviewées avaient faits de leur passage par la préfecture de police. Alors, la compagnie de leurs récits pendant le trajet, a fait naitre en moi une interrogation sur l'innocence de mes 'premières fois' futures. Le potentiel transformateur des rencontres semble bilatéral, et aujourd'hui il a une nouvelle dimension pour moi.

Journal de recherche, 4 janvier 2013

Abdelmalek Sayad (1999) a dit que quand un pays enquête sur l'immigration qu'il avait reçue, indéfectiblement cet exercice le conduit à se regarder dans le miroir. Nous pouvons dire que quand une chercheuse migrante explore les migrations, et de plus le nomadisme, elle regarde aussi le miroir en cherchant le reflète du sujet en train de devenir. Explorer ces interstices mobiles, entre le vécu et la pratique de la recherche peut être intéressant comme exercice réflexif. À ce propos, nous avons incorporé pour la lecture, la narration des extraits de notre journal de recherche, qui, sans arriver au niveau d'une auto ethnographie rigoureuse, amène des perspectives et des expériences qui contribuent à éclaircir notre situation comme chercheuse. Toutefois, cet exercice peut être fait de façons diverses et nous voudrions pour finir, essayer aussi une autre manière.

Une chercheuse migrante ou un exercice de situation à la première personne

« L'analyste est toujours déjà lié dans une relation
'cathectic' *à l'objet de l'analyse, et elle/ il a besoin*
de creuser l'implication de cette liaison, de son être
dans le monde de cette manière plutôt que d'une autre »
Dona Haraway, 2004

Dans les lignes suivantes, je voudrais rendre compte du processus derrière, et à côté de, la réalisation de cette recherche. Comme je l'ai indiqué auparavant, la narrativisation de ce processus est exclusivement ma responsabilité, cependant cela ne peut pas cacher le fait que dans ce chemin j'ai été accompagnée pour des différentes personnes qui de manière délibérée ou pas, ont aidé à donner son image actuelle à ce travail.

L'étude, d'abord des migrations et à présent aussi du nomadisme, a été l'élan de ma propre mobilité. Cependant, quelquefois, et toujours de manière rétrospective, nous découvrions que nous avons parcouru les chemins de la recherche, même sans le savoir. Ainsi, pendant la seconde moitié de l'année 2008, je préparais mon premier voyage du Chili vers l'Europe et pour remplir mon devoir d'étudiante en Anthropologie, j'ai commencé plus tôt le stage obligatoire dans le cadre de ma Licence. J'ai fait, alors, un stage dans le Conseil des Monuments Nationaux et travaillé dans la division du patrimoine historique lié aux violations des droits de l'homme, commises pendant la dictature de Pinochet.

Sous la direction de María Soledad Silva, je me suis approchée de l'étude et de l'intervention sur la dimension matérielle et commémorative de la mémoire ; et j'ai découvert une partie du grand réseau de chercheurs et activistes qui l'entoure. De ces jours-là, je me rappelle spécialement le moment où Soledad m'a demandé : 'Pourquoi tu travailles sur ces thématiques ? Parfois, je pense que j'ai une vocation pour la douleur'. C'est là, sans aucun outil épistémologique ni théorique médian que j'ai été confrontée pour la première fois à la question sur le lien qui nous unit à notre travail ou à notre recherche.

Le stage s'est terminé est arrivé le moment de mon départ. Ce voyage, complètement personnel, me permettait de me retrouver avec mon petit copain de l'époque, aujourd'hui mon mari, qui habitait à Paris pour ses études de doctorat en cotutelle. Pendant trois mois – limite du séjour autorisé sans visa pour les Chiliens – j'ai pu découvrir la ville, et connaître un peu de la vie de quelques jeunes Chiliens, qui à la différence de mon copain, avaient quitté le Chili 'sans un projet clair'.

Pendant de longues conversations de groupe, avec certains qui, d'ailleurs, font partie aujourd'hui de cette recherche (Hugo et Eduardo), j'ai commencé à construire certaines intuitions. D'abord, que la sécurité économique, une fois de plus, n'est pas synonyme de bien-être émotionnel. Ainsi, avoir une bourse d'études n'est pas une protection face à la solitude que nous pouvons vivre pendant la migration. Ensuite, qu'être migrant en situation irrégulière est une réalité beaucoup plus complexe et multiforme à raconter, qui dépasse le recours à la tragédie que la théorie et la presse, m'avaient transmis jusque-là.

Quelques mois après mon retour au Chili, j'ai fini ma Licence en Anthropologie Sociale et j'ai obtenu une bourse Erasmus Mundus pour faire des

études de Master en Migrations Internationales dans la ville de Bilbao. Je ne cherche pas à créer une fiction de la cohérence, donc je dois exprimer que, bien que mon expérience à Paris m'ait bouleversé au niveau affectif, je n'avais pas traduit cet impact dans une 'inquiétude intellectuelle'. Par ailleurs, je me sentais particulièrement impliquée dans les études de la mémoire, car la question de Soledad avait fait écho au fond de moi, traçant des questions en suspens de ma biographie familiale avec mon travail intellectuel. Alors, mon intérêt premier dans le Master a été sa ligne d'études sur la violence, où je sentais que je pouvais développer mon savoir et mes perspectives sur le devenir des efforts par rapport à la mémoire collective du Chili.

Toutefois, quelques mois après avoir cheminé sur ce sentier, j'ai commencé à éprouver un grand malaise. J'ai senti qu'il y avait un océan de connaissances sur les migrations en face de moi, mais j'étais encore accrochée aux questions et réponses que j'avais apportées dans ma valise en venant du Chili. Je me souviens très bien du moment où je me suis dit 'Je ne veux pas rentrer au Chili en étant la même personne' et je suis consciente que quelqu'un peut dire que la transformation ne dépendait pas exclusivement de mes études. Cependant, à présent, je comprends cette phrase comme une réaffirmation de la non dichotomie entre le savoir et les affects à l'intérieur de moi. En utilisant une métaphore de mon directeur de thèse, il est possible que ma raison, en étant sensible, soit localisée plus proche de mon ventre que de mon cerveau. Par ailleurs, peut-être que la transformation avait commencé bien avant mon 'épiphanie' et que mes questions à nouveau étaient connectées à ma biographie : J'étais, pour la première fois, une immigrante.

Alors, m'étant approchée de la complexité des migrations, j'ai choisi, paradoxalement, un sujet de recherche hors de tout relativisme : les centres de détention pour migrants, dans le cadre des accords de co-développement. Il y a beaucoup de choses à dire à ce sujet, et il est difficile de faire vraiment justice à ce qui se passait là-bas et se passe encore. Je puis seulement dire que mon travail s'est limité à la lecture des rapports et à la réalisation des entretiens avec des personnes qui avaient connu le centre de l'intérieur pendant des missions humanitaires ou de recherche. Il m'a manqué le plus important : je n'ai jamais pu parler aux migrants. Ma bourse ne me permettait pas de quitter l'Europe et je n'ai jamais trouvé une alternative, comme auraient pu l'être les associations qui, de temps en temps, organisent des voyages pour enquêter et ensuite dénoncer cette violation aux droits de

l'homme. Après quelque temps, j'étais prête à quitter l'Europe quand mon directeur de mémoire, Patxi Lanceros, m'a dit 'Je crois que tes intérêts te rapprochent de la France ; tu pourrais travailler avec Michel Maffesoli'. J'ai gardé ce nom dans ma mémoire et je suis rentrée au Chili avec beaucoup plus de questions que de réponses.

À mon retour, j'ai eu la chance de commencer à travailler avec Isabel Piper, chercheuse chilienne de renom, spécialiste dans le sujet des processus d'élaboration des mémoires collectives au Chili. Pendant ces années, plusieurs choses et plusieurs apprentissages se sont passés. J'ai continué à soutenir des projets académiques, de recherche et de diffusion sur l'histoire et la mémoire au Chili – toujours sous l'aile d'Isabel et en apprenant d'/avec elle à chaque pas –, mais je suis souvent demandé comment jeter des ponts entre ces approches et les migrations. Donc, j'ai accordé une attention spéciale aux processus de resignification du passé et aux imaginaires créatifs quant au présent et au futur. Dans ce cadre, un chemin évident était d'étudier l'exil chilien, mais j'avais encore présent le souvenir du premier voyage à Paris et des autres migrations chiliennes, y compris la mienne.

Je me suis mise à penser à reprendre mes études. La fatigue du Master avait disparu, j'étais pleine d'énergie et de désirs de suivre le chemin où me guideraient mes interrogations. Tout semblait indiquer que ce chemin me conduisait vers la France et que le destin était le CEAQ, dirigé par Michel Maffesoli, qui avait accepté de diriger ma thèse. J'ai alors sollicité une bourse du gouvernement chilien pour faire des études de Doctorat à l'Université Paris Descartes et je l'ai obtenue. Au cours de ce processus (j'ai postulé deux fois), sont apparues des personnes fondamentales pour ce travail : Lelia Troncoso, psychologue spécialiste dans les études féministes et de genre ; et Marisol Facuse, sociologue spécialiste en sociologie de l'imaginaire. Les deux, avec une générosité incommensurable, ont partagé avec moi leurs intérêts et leurs lectures, ouvrant un monde nouveau de perspectives pour lire les migrations contemporaines, lequel est une partie inestimable de cette recherche.

Quand je suis arrivée à Paris, Michel Maffesoli a mis mes références théoriques et épistémologiques sens dessus dessous et tout a commencé à nouveau : un projet de recherche complètement reformulé, de nouvelles interrogations et problématiques ; et un travail guide, la première suggestion bibliographique de mon directeur, 'Du nomadisme : Vagabondages initiatiques'. Ainsi, des mois ont passé, des années ont passé, et le travail des entretiens avait déjà débuté. Tout semblait

indiquer que la chose raisonnable à faire était de continuer, de façon linéaire, une recherche déjà définie dans tous ses termes, quand depuis le Chili, et de la part de mon amie Lelya, j'ai reçu une nouvelle référence par rapport au nomadisme : Rosi Braidotti.

Cela ne paraissait pas la chose correcte à faire. Qui voudrait se perdre dans la lecture au début de la troisième année de Doctorat, avec une bourse pour quatre ans ? Moi ! J'ai lu tout ce que je pouvais, j'ai écrit à Rosi Braidotti, j'ai pris part à l'école d'été et j'ai fait un petit séjour dans son centre de recherche – tout cela grâce au soutien constant de mon directeur de thèse et à la générosité immense de Mme Braidotti. Finalement, il n'était pas question d'être perdu, mais de se rencontrer. Michel Maffesoli et Rosi Braidotti ont un dialogue invisible, dialogue qui sous-tend cette recherche.

> *« Que chaque voyage se termine, cela est évident, mais il y en a certains qui commencent à nouveau, bien que plus dans le même lieu où ils ont commencé la première fois, mais quelques mètres plus loin ou en arrière »*
> Simona Belli, Cristian López et Javier Romano, 2007

Connaître à travers soi-même

Construire une fiction de la cohérence de cette recherche aurait été un travail facile à faire, ayant le monopole de l'exercice de narration. Néanmoins, nous avons choisi d'utiliser cette liberté de raconter pour montrer à d'autres, en développant un exercice de mémoire, les origines de cette enquête et sa trajectoire.

Nous avons exposé les guides que nous avons choisi de suivre pour parcourir ce chemin et nos positionnements par rapport à eux. Également, nous avons essayé de rendre compte des 'coulisses' de ce travail, non seulement pour développer un exercice descriptif, mais aussi critique par rapport à nos itinéraires. Ceux-ci n'ont pas toujours été précis comme ils l'auraient dû, selon les manuels de recherche, mais pour cette même raison nous avons donné une latitude à l'exploration de nouveaux trajets, possibilité que nous avons embrassée, non sans peurs, mais avec des attentes plus fortes que ces dernières.

L'idée a toujours été d'être en harmonie avec un effort qui, plus que s'approcher de la mobilité comme un objet d'étude à déchiffrer, vise à établir des connexions avec des *sujets en mouvement* à travers des outils suffisamment sensibles

pour, à partir de ce lien, participer à la rencontre de compréhensions et de savoirs nouveaux sur la matière en question.

Développer un exercice de réflexivité, c'est se joindre à une conversation ouverte sur la pratique de la recherche sans idéalisations médiatrices. Ainsi, nous n'avons pas effacé du récit les bifurcations sur la route ni même les espoirs déçus. L'effort a été d'ouvrir, de la manière la plus honnête possible, l'espace d'observation de ce qu'est cette recherche, sans cacher nos attentes sur ce qu'elle aurait pu être et, en conséquence, les possibilités réelles de nouvelles et de meilleures tentatives.

Cet exercice, qui nous a demandé de l'exposition et de la vulnérabilité, n'a pas toujours été facile. De plus, en le faisant, nous nous sommes sentie plusieurs fois dans une vague 'autoréférentielle' gênante. Toutefois, comme l'a dit Bárbara Biglia « quand nous connaissons, nous le faisons à travers nous-mêmes » (Biglia, 2014:27)... ni au-dessus, ni en dessous, ni à côté de nos localisations.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1 : Migrations, des modèles aux narrations

1.1. Suivre la piste d'un chemin sinueux

Rendre compte de l'ensemble des théories à propos d'un phénomène est toujours une chose difficile à faire. D'abord, parce que cela exige de nous un travail ardu d'enquête bibliographique, de lecture et d'organisation de l'information, avec le risque de forcer des périodisations et des classifications dans une rédaction ultérieure. Ensuite, car cela nous place face à la difficulté d'effectuer un travail qui, étant éminemment descriptif, arrive à un certain niveau de nouveauté et, en conséquence, d'intérêt pour nos lecteurs. Si d'une part cette entreprise peut être plus compliquée encore face au manque de références dans des domaines de recherche naissants, d'autre part, la diversité des travaux explicatifs déjà consacrés ou considérés comme 'classiques' dans l'étude des migrations, nous renvoie à la forme dans laquelle les propositions précédentes ont été réunies, présentées, et interrogées, dans toute recherche doctorale sur le phénomène.

Cet exercice mis en œuvre à d'innombrables occasions par d'autres chercheurs et chercheuses, en considérant soit les questions classiques sur les migrations, soit les concepts et catégories, ou les approches micro ou macro structurelles, les causes et effets de la migration, etc., sera ici repris en s'inspirant du travail de Joan Lacomba (2001) *Teorías y prácticas de la inmigración. De los modelos explicativos a los relatos y proyectos migratorios*[16]. Bien que nous ne suivions pas le cadre des 'modèles de développement' pour classifier les théories sur les migrations internes et internationales, nous nous sentons attirée pour la transition des abstractions aux vécus des migrants qu'évoque le sociologue[17]. Transition que nous mettons en valeur, même

[16] En français, *Théories et pratiques de l'immigration. Des modèles explicatifs vers les histoires et les projets migrateurs.*

[17] À ce sujet, même si la perspective de celui-ci ne fait pas référence à des 'transitions', pour sa part la chercheuse Amparo Micolta (2005) distingue deux grandes lignes qui ont guidé les études sur les migrations. D'une part celle qui ' centrée sur les dimensions matérielles, examine les déplacements de la population à partir d'une approche sociodémographique et économique (macro et micro) » (Ibid. p. 67) à compter du travail du géographe et cartographe Ernest Georg Ravenstein, en 1885, en Europe.

si, comme nous l'exposerons dans les chapitres suivants, nous la pensons insuffisante pour parler des *sujets en mouvement*.

Alors, dans ce chapitre, nous présentons les différentes propositions théoriques à propos des migrations – avec leurs corrélats méthodologiques implicites – 'des modèles aux narrations' Cependant, l'idée de formaliser cette présentation à la manière d'un chemin de linéarité apparente, ne vise pas à cacher les inadéquations de cette caractérisation. Au contraire, nous tenons à montrer aussi les multiples détours, les propositions hybrides et la progression des tensions entre une approche et d'autres, en raison de ce qui a été considéré comme une 'complexité croissante' des mouvements migratoires eux-mêmes. De ce fait, nous reprendrons aussi les questions traditionnelles à propos des mouvements migratoires – *Pourquoi les migrants viennent-ils ?, Pourquoi continuent-ils à venir ?* – et nous ajouterons une autre interrogation – *Quelles sont les modalités de leur installation ?* – même si elle est en-dehors du cadre des 'théories sur la migration internationale', en nous faisant l'écho des intérêts de la sociologie sur la matière (Rea et Tripier, 2008). Nous considérons ces questions, d'une part comme des repères pour l'organisation de l'information, et d'autre part, comme des exemples d'un regard situé sur les migrations et par conséquent toujours vulnérables à l'évolution du phénomène.

Au-delà du degré de proximité des chercheurs et des chercheuses avec les expériences particulières des migrants, toute proposition pour retracer les processus migratoires est liée à un contexte et à une forme d'interprétation de ce contexte. En conséquence, avant de commencer notre exposition des théories sur la migration, nous considérons primordial de faire référence au devenir historique de celle-ci au cours des derniers siècles, spécialement si l'on prend en compte que le premier 'travail scientifique' concernant les migrations, celui de Ernest Georg Ravenstein, a eu lieu à la fin du XIXe siècle (Arango, 1985 ; Micolta 2005).

D'autre part, celle qui analyse l'expérience migratoire à partir du vécu des migrants à la première personne, à compter du travail des sociologues William I. Thomas et Florian Znaniecki, entre 1918 et 1920 aux Etats-Unis.

1.2. Notes historiques sur les migrations aux XIXe et XXe siècles

Le travail *La era de la migración. Movimientos internacionales de población en el mundo*[18] de Stephen Castles et Mark J. Miller (2004) est très illustratif par rapport à cette période. Bien que leur narration soit axée principalement sur la figure du travail libre, du travail forcé, des systèmes de recrutement, et de ce fait sur l'organisation du 'déplacement de la main d'œuvre', elle traite aussi les processus de formation de communautés de migrants après des regroupements, et d'une installation no prévue dans la plupart des cas. Ainsi, par rapport à la période à laquelle nous nous intéressons, Castles et Miller nous donnent un aperçu clair du développement historique des migrations internes et internationales, et de l'interconnexion entre la planification des couloirs de migration pour satisfaire des besoins divers – économiques, militaires, démographiques –, les normes de contrôle migratoire et les contextes d'accueil des immigrants, d'abord dans des empires coloniaux et ensuite dans les pays développés.

La première chose que Castles et Miller nous disent c'est que si les migrations post-1945 se distinguent par leur ampleur et leur portée, elles ne sont pas une nouveauté en elles-mêmes. Des processus et des changements historiques divers ont entrainé des migrations volontaires et des migrations forcées, au cours du temps. À cet égard, les auteurs soulignent le rôle du partenariat entre le pouvoir économique et le pouvoir politique dans l'utilisation des travailleurs libres et non libres pour le développement du capitalisme, et les appareils de coercition et de contrôle disposés pour une telle entreprise. Ainsi, malgré les particularismes, en gros le colonialisme européen – d'abord vers l'Afrique et l'Asie, ensuite vers l'Amérique, et puis vers l'Océanie – avait conduit à de multiples déplacements, dont les travailleurs migrants européens – commerçants, fermiers, marins, soldats et autres – mis au service des colonies, et le transport des esclaves. Ces derniers ont été exploités dans l'agriculture, l'extraction minière et la manufacture naissante, jusqu'à la première moitié du XIXe siècle, dans un cadre d'exportation coordonnée au niveau international. Ultérieurement, dans la deuxième moitié du même siècle, suite aux révoltes et aux décrets d'abolition, mais aussi à cause de son coût élevé, l'esclavage a été remplacé progressivement par un système de travailleurs contractuels provenant de différentes

[18] En français, *L'ère de la migration. Mouvements internationaux de population dans le monde.*

régions du monde. À ce sujet, les auteurs indiquent que les premiers travailleurs « ont contribué aux changements dans les structures économiques et dans les cultures tant dans les pays européens que les colonies » (Ibid. p. 70) et les deuxièmes « étai[en]t l'incarnation du principe de diviser pour régner, de nombreux conflits postcoloniaux (…) sont enracinés dans telles divisions » (Ibid. p. 73).

Les capitaux recueillis à travers la colonisation ont été fondamentaux pour soutenir le développement des révolutions industrielles des XVIIIe et XIXe siècles en Europe, processus étroitement liés aux migrations intra-européennes et d'outre-mer. Celles-ci sont bien documentées par Castles et Miller à travers des exemples divers, parmi lesquels nous soulignons le cas des États-Unis, et aussi le cas de la France. Dans le premier cas, l'élan donné par l'Angleterre à l'industrie manufacturière et à l'agriculture commerciale a eu comme conséquence la formation d'une nouvelle classe de travailleurs salariés, formée par d'anciens paysans et artisans, devenus sans terres et dépossédés. Face à un tel scénario, l'option de nombreuses personnes a été de migrer aux États-Unis (1800-1860) pour éviter la prolétarisation, un projet qui, dans la plupart des cas, n'a pas eu de bons résultats. L'expérience des migrants européens en Amérique a été fortement marquée par l'industrialisation naissante, les systèmes de recrutement de main d'œuvre et, en conséquence, un 'modèle d'installation' lié à la disponibilité du travail et sa situation géographique. Aux États-Unis, l'accumulation de capital qui était soutenue avant d'une manière importante par l'esclavage, a été marquée par les migrations provenant de l'Europe, qui ont joué un rôle essentiel dans le développement industriel. D'après Castles et Miller, « la classe ouvrière des États-Unis a été développée grâce à des processus de migration à la chaîne » (Ibid. p.75). À cet égard, il faut prendre en compte que à partir de 1880 ont été établies des normes pour filtrer la formation de cette classe, d'abord en excluant les Asiatiques et ensuite en limitant l'entrée des Européens et des Latino-Américains, et par conséquent, en faisant appel à une force de travail séparée racialement et exploitée au sud du pays.

En ce qui concerne la France, il est très important de prendre en considération que, tandis qu'une partie des Européens essayaient de fuir la prolétarisation à travers la migration vers l'outre-mer, une autre partie se déplaçait à l'intérieur du continent comme main d'œuvre de remplacement. Ainsi les auteurs indiquent que le nombre des étrangers en France a triplé pendant la deuxième moitié du XIXe siècle, la plupart d'entre eux étant des ressortissants des pays voisins. Bien qu'il soit possible de parler

de déplacements spontanés, il est certain que la France a vécu pendant cette période une carence de travailleurs – liée au faible taux de natalité, au manque de migration campagne-ville et à une migration interne de remplacement limitée – et que par conséquent l'emploi de personnes étrangères est devenu nécessaire. Selon Castles et Miller, « l'immigration de travail va jouer un rôle essentiel dans l'émergence de l'industrie moderne et la constitution de la classe ouvrière en France (...) Du milieu du XIXe siècle à nos jours, le marché du travail a été alimenté régulièrement par l'immigration étrangère, collaborant avec une moyenne de 10 % à 15 % de la classe ouvrière » (Ibid. p. 81). À ce dernier élément, il faut ajouter l'importance de l'immigration au niveau stratégique militaire dans une période de conflits latents. Ainsi, si au début de la Première Guerre mondiale, plusieurs immigrants sont retournés dans leur pays, en même temps les pays impliqués dans le conflit ont lancé des recrutements. Dans le cas de la France, ces recrutements se sont concentrés dans ses colonies, mais aussi dans des pays voisins. Ensuite, si l'Entre-deux-guerres a provoqué une diminution dans la migration internationale des travailleurs – liée à la stagnation et à la crise économique, mais aussi à l'animosité contre des immigrés – selon les auteurs, la France a été l'exception à cause de son déficit démographique aggravé. Les systèmes de recrutement se sont perfectionnés, des accords bilatéraux ont été établis avec d'autres pays et la gestion et le contrôle ont été confiés à un organisme privé, la Société Générale d'Immigration. À cet égard, Castles et Miller indiquent : « on estime que 75 % de la croissance de la population française entre 1921 et 1931 a été le résultat de l'immigration » (Ibid. p. 83). Toutefois, si ces recrutements ont eu pour résultat l'accès à une main d'œuvre bon marché et flexible, deux caractéristiques importantes pour le succès économique – ce qui a permis en outre une certaine mobilité aux travailleurs français – pendant la crise du capitalisme débutée en 1929, l'hostilité envers les étrangers a augmenté, aboutissant à des restrictions à l'embauche et des libertés pour les licenciements. De ce fait, il n'est pas surprenant que « la population étrangère en 1936 avait diminué d'un demi-million » (Ibid. p. 84).

Donc, si la période qui va de 1850 à 1914 a été caractérisée par des migrations européennes et nord-américaines à grande échelle, la Première Guerre mondiale, la période entre deux guerres et la Deuxième Guerre mondiale, ont été caractérisées par leur recul. Toutefois, après 1945 les migrations reprendront des forces et connaissent

de nouvelles dimensions, trajectoires et modalités. Ainsi, d'après Castles et Miller, dans cette période nous pouvons identifier deux phases : la première, de 1945 jusqu'au début des années 1970, et la deuxième de la seconde moitié des années 1970 vers la fin des années 1990. Dans la première, les auteurs s'intéressent à la formation de minorités ethniques dans les pays industrialisés et, de ce fait, se concentrent sur des mouvements migratoires qui, de leur point de vue, ont pris part de façon fondamentale à la formation de celles-ci : travailleurs coloniaux, travailleurs invités en Europe de l'Ouest, et migration permanente en Amérique du Nord et en Australie. Compte tenu de leurs différences, les caractéristiques partagées par ceux-ci seraient la prévalence des motivations économiques derrière les déplacements, et la diversité croissante des lieux d'origine et des différences culturelles avec les sociétés d'accueil. Dans la deuxième de ces phases, les auteurs s'intéressent aux conséquences de la restructuration de l'économie globale à partir de 1970 sur les migrations. Ainsi, ils identifient, d'une part de nouvelles tendances dans les modalités et les trajectoires migratoires : diminution des travailleurs invités en Europe de l'Ouest, recrutement de travailleurs dans les pays producteurs de pétrole, mouvements de travailleurs hautement qualifiés, regroupement familial pour des anciens travailleurs invités et coloniaux, continuité de la migration vers les pays 'classiques' d'accueil, transition des pays d'émigration en pays d'immigration, nouveaux mouvements migratoires, déplacements massifs des demandeurs d'asile[19], augmentation des migrations irrégulières et des politiques de régularisation. D'autre part, ils indiquent des caractéristiques communes parmi les migrants à cette époque: « les motivations essentiellement économiques pour les migrations seraient de moins en moins apparentes dans la période après 1973 » (Ibid. p. 99).

Quant à la première phase, les systèmes de recrutement de main d'œuvre ayant donné lieu à la catégorie des travailleurs invités, sont caractérisés à la base par la distinction entre citoyens et les travailleurs[20], et aussi par « la croyance dans le séjour

[19] Bien sûr, Castles et Miller font référence aussi aux mouvements des réfugiés européens après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Cependant, dans leur ligne argumentaire, ceux-ci sont moins prépondérants par rapport à la constitution de minorités ethniques. De ce fait, leurs auteurs approfondissent peu ces trajectoires.

[20] Nous profitons de cette distinction pour parler des différences de statut juridique entre les travailleurs invités et les travailleurs coloniaux, et aussi de leurs similarités au niveau social et économique. Selon Castles et Miller, il faut prendre en compte que les travailleurs coloniaux avaient le statut de citoyens avec les droits afférents ou, au moins, avaient les droits d'entrer et de rester dans des pays anciens colonisateurs. Par contre, les travailleurs invités ont toujours été des étrangers réguliers avec des droits restreints ou des personnes en situation irrégulière. Toutefois, à un moment donné les travailleurs

temporaire, la restriction du marché du travail et des droits civils, le recrutement des travailleurs célibataires (...), l'incapacité d'éviter complètement le regroupement familial, le passage graduel vers un séjour prolongé, les pressions inexorables pour la création et la formation des communautés » (Ibid. p. 93). Bien que ces systèmes correspondent à des politiques internes des États, dans la même période se sont développés aussi des accords entre des pays. Il faut également prendre en compte l'entrée en vigueur du libre transit pour les travailleurs à l'intérieur de la Communauté européenne depuis 1968. Par rapport aux particularités de ces systèmes dans chaque pays ou groupe de pays, les auteurs exposent des exemples différents, parmi lesquels nous soulignons le cas français.

En poursuivant le parallèle entre les Etats-Unis et la France, nous pouvons dire que, à partir de 1945, celle-ci a organisé le recrutement des travailleurs à travers l'Office National d'Immigration (ONI) en vue d'un établissement temporaire, mais aussi permanent à cause de la persistance des problèmes démographiques – faible natalité combinée avec les pertes en vies humaines causés par le conflit armé. Simultanément de nombreux travailleurs sont arrivés à titre individuel, cela été le cas des Espagnols et des Portugais qui fuyaient la dictature de leurs pays. La France a reçu aussi la migration de ses anciennes colonies. Celle-ci résulte d'une part des accords bilatéraux, par exemple dans le cas des Algériens, et d'autre part a été organisée par l'ONI, notamment dans le cas des Marocains et Tunisiens. En même temps, hors de ces cadres, la migration irrégulière a eu lieu aussi[21]. Dans tous les cas, du point de vue de la figure des travailleurs coloniaux, Castles et Miller indiquent : « Les immigrés non européens en France ont été relégués au fond du marché du travail et, souvent, ont travaillé dans des conditions d'exploitation. Le logement a été séparé et a été généralement de qualité médiocre » (Ibid. p. 96).

Au sujet de la ' migration permanente' nous reprenons le cas des États-Unis comme exemple. Il faut rappeler d'abord que le pays a mis en place une législation restrictive à l'entrée des étrangers depuis 1880 et spécialement depuis 1920. Selon Castles et Miller, celle-ci est la cause de la diminution progressive des membres de la population nés à l'étranger et du retard dans l'immigration à grande échelle.

invités ont pu accéder aux droits comme le regroupement familial, tandis que les travailleurs coloniaux ont perdu une grande partie de leurs droits. D'ailleurs, au niveau social et économique, d'après les auteurs, ils avaient en commun de faibles compétences, des handicaps éducatifs, de mauvaises conditions sociales et de logement, et le vécu de processus de marginalisation.

[21] Il faut prendre en considération que certaines de ces personnes sont arrivées en France avant les processus d'indépendance et de ce fait nous ne parlons pas d'étrangers, mais de Français.

Cependant, dans le cadre de la législation des droits civils, ont été faites des modifications à l'Acte d'Immigration et Nationalité (1965) pour supprimer les quotas par origine nationale. Les modifications ont produit une augmentation dans l'immigration européenne, mais aussi dans celle provenant d'Asie et d'Amérique latine, la parenté avec des citoyens ou des résidents étant alors le critère le plus important. À cela nous devons ajouter les systèmes de recrutements de main d'œuvre temporaire, critiqués par les travailleurs nationaux. D'après les auteurs, « les politiques gouvernementales ont varié : parfois ont été introduits des systèmes temporaires de recrutement de travail (...). Dans d'autres périodes, le recrutement a été officiellement interdit, mais tacitement toléré, cela a impliqué la présence d'un grand nombre de travailleurs en situation irrégulière » (Ibid. p. 98).

Quant à la deuxième phase – que nous approfondirons dans le chapitre suivant au moment des cartographies – les auteurs exposent différents exemples pour illustrer les transformations que nous avons déjà mentionnées, et également des continuités. À cet égard, nous voudrions souligner leur point de vue sur la période postérieure à 1973 en Europe de l'Ouest et aux États-Unis. Ainsi, Castles et Miller indiquent que de façon générale, au niveau de la Communauté européenne, les migrations ont continué et sont devenues progressivement plus individuelles et hautement qualifiées, mais ont été caractérisées aussi par d'autres tendances. Dans le cas de l'Europe de l'Ouest, pendant la seconde moitié des années 1980 l'immigration a été revitalisée, motivée principalement par des problèmes économiques et politiques en Afrique, en Asie, en Amérique latine, en l'U.R.S.S. et en Europe de l'Est). Ainsi les migrants sont arrivés comme des travailleurs en situation régulière ou irrégulière, mais aussi comme des demandeurs d'asile. En même temps, les travailleurs coloniaux ont continué avec leurs processus d'installation et de regroupement familial, et cette période correspond aussi avec la naissance des 'deuxième' et 'troisième générations' en territoire européen. Ultérieurement, dans plusieurs pays d'Europe de l'Ouest les migrations se sont stabilisées et ont même diminué, mais en 1990 ont été lancés de nouveaux programmes de travailleurs invités, cette fois à une plus petite échelle. Ces derniers arrivent au moment où a commencé le débat sur la nécessité de l'immigration pour assurer le futur de l'Europe.

Pour le cas des États-Unis, Castles et Miller indiquent que depuis 1970, le pays a vécu un accroissement constant de son immigration. Si d'une part l'entrée des

personnes d'origine étrangère a été accrue, d'autre part, le regroupement familial a joué un rôle important dans l'augmentation du nombre des résidents nés à l'étranger et des deuxième et troisième générations nées aux États-Unis. Ces changements ont entrainé une demande systématique de naturalisation et une dispersion de logement au-delà des lieux traditionnels d'arrivée et de besoin de main-d'œuvre, y compris dans les zones rurales. Au niveau quantitatif, les modifications de l'Acte en 1965 ont facilité une migration en chaîne provenant spécialement d'Amérique latine et d'Asie. Ainsi, si avant (1951-1960) la distribution par origine de la migration était de 53 % Européens, 40 % Américains (Sud et Nord) et 8 % Asiatiques, en 1999 elle était de 15 % Européens, 46 % Américains (23 % Mexicains) et 30 % Asiatiques. Toutefois, ces données doivent être considérées à la lumière de l'Acte sur l'Immigration de 1990 et son impact dans l'augmentation des entrées. Cette législation a eu comme but central l'accroissement de l'immigration qualifiée, mais a maintenu simultanément le regroupement familial et l'installation des réfugiés. Au-delà des règlementations pour l'immigration, l'irrégularité a été importante parmi les étrangers aux États-Unis. Les travailleurs en situation irrégulière ont joué un rôle essentiel dans l'économie du pays et les mesures de contrôle à ce sujet ont été remises en question par des corporations, notamment agricoles. Ainsi, en parallèle à différents processus d'amnistie et de régularisations – qui ont donné lieu à des nouveaux regroupements et à la continuité des chaînes migratoires –, les mesures de surveillance, de détention et d'expulsion des immigrants ont été renforcées. Comme souvent, celles-ci n'ont pas empêché les tentatives migratoires, mais les ont rendues plus dangereuses et parfois mortelles.

Pour conclure avec cette partie, nous estimons important d'exposer les conclusions des auteurs par dans leur analyse de ces périodes migratoires. Castles et Miller (2004) explicitent leur perspective sur l'influence des processus historiques dans la configuration des mouvements migratoires et des politiques qui les définissent et les régissent. Son intérêt est de montrer le rôle de la mobilité dans le colonialisme, l'industrialisation et la conformation d'un marché capitaliste au niveau mondial. Cependant, eux-mêmes reconnaissent avoir choisi parmi de multiples manières de raconter l'histoire des migrations internationales, celle des déplacements libres et forcés de main d'œuvre, et que celle-ci entraine des réductionnismes. À ce sujet, ils ajoutent : « Il est clair que l'étude de la main-d'œuvre migrante n'est pas la seule façon de voir l'histoire des migrations. (....) Souvent il est impossible de tracer des

lignes claires entre les différents types de migration. Les systèmes de migration de travail ont toujours conduit à une certaine installation, et également, les mouvements des colons et des réfugiés ont toujours été liés avec l'économie politique du développement capitaliste » (Ibid. p. 86). Ainsi, « il est également vrai qu'aucune migration ne peut être bien comprise sur la base de rien de plus que des critères économiques. Les causes économiques de processus de migration prennent racine dans le changement social, culturel et politique » (Ibid. p. 117) et par ailleurs « La conséquence sur les sociétés d'origine et de destination est toujours plus qu'économique : l'immigration change les structures démographiques et sociales, affecte les institutions politiques et contribue à transformer les cultures » (Loc.cit.). Ces considérations sont fondamentales pour aborder les développements des théorisations des mouvements migratoires que nous présenterons plus tard, car, comme nous le verrons, les théorisations classiques sur les migrations ont été, dans une large mesure, un effort des économistes.

1.3. Vers une sociologie des migrations

Douglas S. Massey et al. (2000) nous expliquent que si les théories modernes à propos des migrations internationales ont partagé des interrogations, elles ont été très différentes quant aux concepts, aux hypothèses et aux cadres de référence. Cela peut être lié aux moments historiques, aux développements épistémologiques et aux cultures académiques, mais il serait important aussi de considérer que la migration, étant un fait multidimensionnel, elle a suscité l'intérêt de multiples disciplines, dont la démographie, l'économie, la géographie, l'histoire, la psychologie, l'anthropologie et la sociologie (Arango, 1985).

Dans le cas de cette dernière discipline, la contribution qu'ont faite les chercheurs réunis dans l'école de sociologie de l'Université de Chicago, qui se sont intéressés aux migrations, est indéniable. L''École de Chicago', dont les travaux fondamentaux[22] ont été développés dans la première moitié du XXe siècle, s'est caractérisée par une distanciation avec les analyses de l'époque de la réalité sociale des États-Unis, qui étaient alors basées principalement sur un réductionnisme biologique de connotation raciste. Les efforts des chercheurs de Chicago, non

[22] Parmi lesquels on peut distinguer ceux de William Thomas et Florian Znaniecki ; Robert Park et Ernest Burgess ; et ultérieurement Louis Wirth, entre autres.

seulement sont à l'origine de la ' sociologie des migrations', mais ont eu des conséquences pour le développement de la sociologie en général, tel que « l'existence de plusieurs des concepts majeurs de la sociologie américaine, parmi lesquels la désorganisation sociale, la définition de la situation, la marginalité, l'acculturation » (Coulon, 2012 : paragraphe 2).

Il n'est pas surprenant, même si ce n'est pas évident que les Etats-Unis, pays formé par plusieurs vagues migratoires, aient abrité les études pionnières de la sociologie de la migration, comme il ne l'est pas non plus que celles-ci soient développées à Chicago. Cette ville a été marquée par l'industrialisation capitaliste, l'expansion des cités, l'augmentation de la population urbaine, l'arrivée des immigrants, et par de multiples problématiques sociales cohérentes. Une très bonne image de ce contexte a été donnée par Marianne Weber dans son récit de la visite qu'elle a faite avec Max Weber, et d'autres intellectuels allemands, à la ville de Chicago dans le cadre d'un voyage aux États-Unis en 1904 : « La prochaine étape était Chicago, la ville monstrueuse qui plus encore que New York était la cristallisation de l'esprit américain. Ici, ils ont trouvé des contrastes marqués : nouvelle richesse ostentatoire affichée dans les bâtiments somptueux de marbre et de bronze doré ; pauvreté négligée qui leur a lancé des regards noirs par les vitres opaques et sales des fenêtres, des couloirs sombres interminables, des rues désolées, une population mélangée de toutes les races et de tous les continents en flux constant (...) » (Weber, 2009 :285). Ainsi, nous pouvons comprendre que le rapport entre la ville et l'école de sociologie a été celui d'un 'laboratoire social' où des chercheurs et des sujets d'étude se sont croisés dans la rue continuellement. La collecte des données empiriques n'a pas été alors une tâche qui a impliqué de grands déplacements, quoique dans le cas de l'étude de l'immigration ceux-ci aient été mis en valeur par certains chercheurs, dans le cadre d'un exercice de compréhension complexe.

Un regard intéressant par rapport à cette école est celui du sociologue Jean-Michel Chapoulie (2001), qui a remarqué le lien entre la sociologie à l'Université de Chicago et le travail anthropologique. Même si cette 'controverse' peut paraître hors sujet par rapport à notre recherche, citer l'analyse est pertinent quant aux données et réflexions que celle-ci offre sur la contribution de l'École de Chicago à la théorisation des migrations. Ainsi, à partir d'un examen de la trajectoire de Thomas et spécialement de la place accordée dans l'histoire de la sociologie à *The Polish*

Peasant in Europe and America (1918), Chapoulie expose que le parcours de son auteur principal – ses enseignements, ses influences théoriques et ses travaux précédents –, a été très attaché à l'anthropologie, et qu'à partir de l'ouvrage mentionnée « il ouvrit (…) la voie aux recherches ultérieures reposant sur une démarche ethnographique » (Ibid. p. 146). Dans sa recherche, pionnière de la sociologie des migrations, l'utilisation des sources comme les autobiographies et les correspondances familiales, et l'élaboration de récits de vie sont notables. En plus il faut souligner que le travail de Thomas montre un entendement innovateur du processus migratoire pour l'époque, qui se traduit dans leur effort de faire des enquêtes de terrain en Pologne. Les résultats de ce leur travail ont été publiés dans cinq volumes, où apparaît clairement l'intention initiale du sociologue de systématiser et diffuser du matériel de première source sur les immigrés pour des interprétations ultérieures. Cependant, dans l'ouvrage ne sont pas absentes les réflexions et les tentatives d'élucidation qui permettent à Chapoulie, et à d'autres intellectuels, d'indiquer qu'à la proposition sur la détermination matérielle des comportements, « Thomas oppose l'existence d'un intermédiaire, la définition de la situation, c'est-à-dire l'interprétation subjective de la situation considérée » (Ibid. p. 151).

Le lien entre la sociologie et l'anthropologie à Chicago a été aussi souligné par l'anthropologue et sociologue Denys Cuche (2009). Selon lui l'École se caractérise par sa proposition anthropologique plus que sociologique, où l'intérêt est l'expérience subjective de la migration. L'auteur justifie sa perspective à partir d'une analyse étendue des ouvrages appartenant à cette école, mais en syntonie avec ce qui a été exposé précédemment, nous nous concentrerons dans sur lecture du travail de Thomas et Znaniecki. Ainsi, Cuche indique que dans leur recherche sur les immigrants polonais à Chicago, les auteurs s'intéressent aux transformations culturelles que vivent les migrants pendant les processus migratoires, et particulièrement aux expériences subjectives que ceux-ci déclenchent et aux mélanges culturels et identitaires qui sont leur résultat. Par ailleurs, selon Cuche, « ce que Thomas avait compris bien avant tous les autres chercheurs, c'est qu'on ne peut pas rendre compte de l'univers culturel de l'immigrant si on ne connaît pas l'univers culturel de l'émigrant » (Ibid. p. 15). Ensemble, cette approche est considérée par certains auteurs comme primordiale, dans la mesure où « Thomas et Znaniecki ont fortement contribué à rejeter ce réductionnisme biologique, en montrant que l'état mental des

immigrants n'était pas lié à un problème physiologique mais était directement lié aux changements sociaux intervenus dans leur vie quotidienne » (Coulon, 2012 : paragraphe 12).

Au-delà de l'impact de ses productions spécifiques, la reconnaissance de l'héritage global de l'École de Chicago est fondamentale pour comprendre le devenir de la théorie sur les migrations internationales. D'ailleurs, celle-ci est un point de repère obligatoire pour analyser le développement de la sociologie des migrations. Cela semble être clair pour les sociologues Andrea Rea et Maryse Tripier (2008) qui, en utilisant le cas de la France, essayent de rendre compte du processus de configuration d'une 'sociologie de l'immigration en Europe' [23] . D'abord, les auteurs exposent que l'École de Chicago a contribué à la pensée des migrations à travers une approche où le centre de l'attention est les migrants eux-mêmes, l'unité d'analyse est la communauté et la situation des immigrants est enquêtée du point de vue de l'inscription spatiale et de la mobilité résidentielle. Ensuite, tout au long de leur argumentation nous pouvons trouver des comparaisons entre la sociologie des migrations des États-Unis et celle de l'Europe. À savoir : « L'école de Chicago a élaboré très tôt une série de problématiques que la sociologie de l'immigration en Europe découvrira plus tard : les concentrations résidentielles, la formation de communautés d'origine, la différenciation sociale et, plus fondamentalement, une question scientifique qui devient directement une question politique : l'assimilation des nouveaux venus » (Ibid. 16). D'autre part, quant aux différences avec la sociologie française qui s'est intéressée aux migrations, ils remarquent l'importance accordée par la sociologie étasunienne à la dynamique interne des groupes des étrangers et à l'interaction entre groupes d'origines diverses, versus l'importance accordée par la sociologie française à l'interaction entre ceux-ci et l'État et les institutions ; et la tradition de la sociologie étasunienne du traitement conjoint de l'étude des migrations et des rapports raciaux versus une sociologie française qui s'intéresse seulement aux racismes et aux relations inter-ethniques après l'acceptation du fait d'une installation inattendue.

Plus spécifiquement, Rea et Tripier nous expliquent que l'Europe s'est considérée historiquement elle-même comme un continent d'émigration ; dans

[23] Nous voudrions remarquer que le travail de Rea et Tripier parle d'une 'sociologie de l'immigration' et que nous avons opté pour utiliser le terme ' sociologie de la migration'. À ce sujet, voir page 11, chapitre introductif 'Une étude des *sujets en mouvement*'.

l'appropriation française de ce récit, d'une part l'émigration n'est pas rapportée à la colonisation et la figure de l'émigre a été remplie par l'aristocrate échappant à la Révolution française et d'autre part, la place de l'immigrant a été restreinte aux « artistes et hommes célèbres » (Ibid. 18). Dès lors, il ne faut pas s'étonner que l'arrivée massive des immigrants post Deuxième Guerre mondiale ait paru un fait inédit. En accord avec ce dernier élément, les sociologues exposent qu'au moment de cette arrivée en France, il n'y avait pas de disciplines qui consacraient une partie de ses efforts exclusivement à l'étude systématique de la migration. Cela ne signifie pas l'absence de travaux sur la matière, mais leur position marginale au sein des sciences sociales et humaines[24]. Ce diagnostic de marginalité, et de sa persistance dans les années suivantes, sera en accord avec une sociologie européenne et française qui, loin d'avoir prêté attention à la migration, a visé à traiter « la reproduction sociale, l'égalité des chances, l'évolution du travail et la modernisation des institutions » (Ibid. p. 20). La question sociale et la classe ouvrière ont été les protagonistes du débat académique, laissant de côté des sujets aussi sensibles que les effets de la colonisation et la décolonisation. L'année 68 est arrivée avec de multiples mobilisations et changements à l'intérieur de la société, mais la place des immigrés a continué à être perçue comme transitoire et/ou mineure.

Alors, même si dans les années 70 les travaux de l'École de Chicago sont connus de certains sociologues en France, selon Rea et Tripier, il y aurait deux traditions dont l'importance en France serait fondamentale pour comprendre 'le retard' dans la prise en compte de la question de la migration dans le processus de configuration de la sociologie française : l'héritage d'Émile Durkheim qui a marqué sa sensibilité aux processus d'intégration sociale, en laissant de côté la problématisation des différences ; et l'importance de la perspective structuraliste, et en conséquence l'abandon de la question de la subjectivité et des représentations individuelles et collectives. Cependant, « plus l'immigration s'installe et interroge les institutions, plus la sociologie prend de l'importance » (Ibid. p. 23) et sollicité pour étudier la santé, le logement et le travail, concernant les étrangers. Les résultats de ces recherches ont montré les fiables conditions de vie de ceux-ci et « la sociologie de

[24] À ce sujet, en parlant des difficultés pour l'historicisation des migrations en France, Gérard Noiriel (2006) signale qu'un des éléments dommageables a été le « désintérêt des sciences sociales jusque dans les années soixante pour cette question » (Ibid. p. 27) et en contrepoint, Rea et Tripier (2008) indiquent que « en 1970, la sociologie ne dispose que d'éléments épars sur l'histoire des migrations » (Ibid. p. 19).

l'immigration apparaît sous sa modalité dénonciatrice et critique » (Loc.cit.), principalement quant au rôle de l'État. Il est de plus en plus évident que la 'migration de travail' attendue s'est transformée dans une 'migration de peuplement» inattendue et souvent rejetée. D'après les sociologues cités, ce contexte complexe, où se sont conjugués des intérêts économiques et politiques par rapport à l'immigration avec une sociologie naissante à ce sujet, à conduit à réduire le travail sociologique à une réponse à des interrogations normatives à l'égard de l'intégration des étrangers[25].

Donc, du point de vue de Rea et Tripier, ce qu'ils nomment aujourd'hui comme 'sociologie de l'immigration', apparaît en France en 1977 avec les travaux d'Abdelmalek Sayad sur la migration, et particulièrement sur la situation des immigrés algériens en France. D'après lui, tel que nous l'avons exposé dans notre chapitre introductif, la relation entre la sociologie de la migration et la sociologie elle-même est particulièrement étroite, dans la mesure où la première exige plus que dans l'étude des autres sujets, une réflexion sur les conditions de possibilité de celui-ci et sur ses effets : « On ne peut écrire innocemment sur l'immigration et sur les immigrés ; on ne peut écrire sans se demander ce que c'est qu'écrire sur cet objet ou ce qui revient au même, sans s'interroger sur le statut social et scientifique de ce même objet » (Sayad, 1997 :20). À cet égard, selon lui, « toute la problématique de la science sociale de l'immigration (…) est une problématique imposée. Et l'une des formes de cette imposition est de percevoir l'immigré, de le définir, de le penser ou, plus simplement, d'en parler toujours en référence à un problème social » (Ibid. p.63).

En conséquence, le travail de Sayad sur les migrations a intégré l'enquête critique d'une 'pensée d'État', où « il a pu mettre à l'épreuve les raisons d'intervention et les techniques d'objectivation de cette gardienne qui veille sur sa souveraineté et qui rappelle à l'ordre les gens qui ne sont pas conformes à son

[25] À cet égard, nous remarquons les critiques de Sayad (1999) – intellectuel dont nous parlerons plus loin – qui semblent dénoter la persistance des tensions exposées, même si la distinction entre science et mythe qu'il mobilise dans son argument exige une discussion approfondie. Sayad signale : « Le discours sur l'intégration, qui est nécessairement un discours sur l'identité, propre ou autre, et en dernière analyse, sur le rapport de forces inégal dans lequel sont engagées ces identités, n'est pas un discours de vérité, mais un discours fait pour produire un *effet de vérité*. En cette matière, la science sociale hésite encore entre la science et le mythe. Le discours sur l'intégration est un discours fondé dans la croyance (et le préjugé), même s'il regarde ou louche vers la science. C'est un discours qui entremêle deux principes opposés de cohérence : d'un côté une cohérence proclamée, d'allure scientifique, qui s'affirme *officiellement* par la multiplicité des signes extérieurs de la scientificité et par la production d'arguments pseudo-techniques (ou bureaucratiques) ; de l'autre, une cohérence cachée, mythique dans son principe » (Ibid. p. 308).

'habitus national' » (Pérez, 2009 : paragraphe 15). Ainsi, Sayad indique : « le phénomène migratoire ne peut trouver une intelligence totale qu'à la condition que la science renoue les fils rompus et recompose les morceaux brisés – la science et non pas la politique, voire la science contre l'acharnement que le politique met à maintenir la division » (Sayad, 1999 :15). Selon lui, recomposer les fils impliquerait, très *grosso modo,* un traitement de l'immigration conjointement à l'émigration, l'étude des conditions sociales à l'origine et issues d'elles-mêmes, sa non-réduction aux problématiques des tensions culturelles, l'entendement du lien entre les 'immigrations des travailleurs' et les 'immigrations de peuplement' et la compréhension de ce que « immigrer c'est immigrer avec son histoire – l'immigration étant elle-même partie intégrante de cette histoire –, avec ses traditions, ses manières de vivre, de sentir, d'agir et de penser, avec sa langue, sa religion ainsi que toutes les autres structures sociales, politiques, mentales de sa société, structures caractéristiques de la personne et solidairement de la société » (Ibid. p. 18). Car, même si « on découvre cela aujourd'hui et on s'étonne – pour ne pas dire qu'on s'en scandalise –, (…) la chose était prévisible dès le premier acte de l'immigration, c'est-à-dire dès l'arrivée du premier immigré » (Loc.cit.).

D'après Rea et Tripier (2008), à partir de ce moment-là, dans le développement de la sociologie de l'immigration cesse la primauté du sujet des classes sociales, et l'analyse des rapports du pouvoir et de domination sort du cadre de l'exploitation capitaliste, et interroge d'autres sujets et phénomènes, de pair aussi avec de nouvelles formulations théoriques. À cet égard, la 'sociologie de l'immigration' s'est ouverte à étudier de manière empirique les relations inter-ethniques et le racisme, et aujourd'hui, les multiples figurations de l'altérité. Donc, en reprenant le repère du rôle de l'École de Chicago dans la configuration de la sociologie des migrations, il est intéressant de mentionner que, même si ces débats dans la sociologie française constitueraient un point d'arrivée ou plutôt un exemple de maturité de la pensée, ils ont toujours été présents dans la réflexion étasunien. D'après Jean-Michel Chapoulie, celle-ci semble, à un certain niveau, avoir parcouru un chemin inverse à la réflexion française. Selon lui, aux Etats-Unis, « à partir de la crise de 1929, l'interrogation sur l'émigration, qui était à l'arrière-plan de tous les problèmes sociaux de la période précédente, fut remplacée par d'autres questions d'actualité : les différences sociales, le chômage de masse, les effets de la publicité et de la

propagande, et l'avenir des relations avec les Afro-américains » (Chapoulie, 2001 : 163)

Maintenant, pour avancer vers la présentation générale du développement de la théorie sur les migrations internationales, nous voudrions remarquer que Rea et Tripier (2008) signalent que, de manière générale, la 'sociologie de la immigration' a travaillé traditionnellement autour et de deux problématiques : les flux migratoires et l'installation. À cet égard, « les objets d'étude de la première portent principalement sur les causes des flux migratoires, leurs modalités, leurs logiques différenciées et leur impact sur les sociétés de départ, de transit et d'arrivée (Simon, 1995). La seconde se concentre sur ce qu'on nomme communément l'intégration, à savoir l'installation des immigrés, leur acculturation et leur acquisition d'une position sociale, économique et politique dans l'État d'installation » (Ibid. p. 5). En bref, nous pouvons dire que ces problématiques attirent l'intérêt de différents chercheurs – économistes, sociologues, géographes – dont le travail a eu pour résultat un ensemble très étendu de théories, que nous regrouperons ici selon leur effort pour répondre à trois questions considérées fondamentales quant aux migrants : *Pourquoi viennent-ils?, Pourquoi continuent-ils à venir*?, mais aussi, *quelles sont leurs modalités d'installation ?*

1.3.1. Le développement des théories sur les migrations internationales

1.3.1.1 Pourquoi viennent-ils ?

Comme nous l'avons déjà mentionné, divers auteurs identifient l'origine des explications à propos des migrations dans les travaux de Ernest Georg Ravenstein sur les « lois des migrations » (1885, 1889). D'après Joaquin Arango (1985), celles-ci « inaugurent une ligne de réflexion et d'enquête qui se poursuit à ce jour : la recherche de régularités empiriques en matière de migration » (Ibid. p. 8). Toutefois, selon le même auteur, l'intérêt des travaux avant les années soixante est essentiellement historique, parce que les 'théories' à propos des migrations apparaissent à partir de la deuxième partie du XXe (Arango, 2003). Du point de vue d'Amparo Micolta (2005), l'œuvre de Ravenstein est un reflet du moment historique où « l'homme a été conçu comme un être libre et rationnel qui choisit parmi plusieurs alternatives pour obtenir les meilleurs résultats au moindre coût possible. C'est-à-dire,

à partir des paramètres basiques de l'économie politique de l'époque : le rationalisme, l'individualisme et le libéralisme » (Ibid. p. 67). De façon cohérente, elle aurait contribué au développement d'une ligne d'étude des migrations dont les premiers efforts ont été tournés vers la recherche des dimensions matérielles liées aux déplacements, pour comprendre leurs causes. Ainsi, il a été conclu que les migrations avaient une correspondance avec les inégalités économiques entre les pays d'origine et les pays d'accueil : disparité des revenus, du volume de travail et de sa distribution territoriale. À partir de là, selon la chercheuse, sont nées, d'une part des théories proches du paradigme fonctionnaliste, comme celles de l'Economie Néoclassique, du *Push-Pull* et de la Nouvelle économie des migrations de main d'œuvre ; et d'autre part, des théories proches du paradigme structuraliste, comme celles du Système mondial et des Marchés fragmentés.

Selon Joaquin Arango (2003), tout effort pour rendre compte du développement de la pensée universitaire à propos des migrations internationales, commencera par la théorie **Économique néoclassique** étant donné son ancienneté et son niveau d'influence sur les exercices explicatifs ultérieurs. Evidemment, nous parlons d'une application de la théorie économique à l'étude du phénomène migratoire, et non d'une théorie conçue spécialement pour son analyse. Ainsi, la perspective de l'Économie néoclassique dans l'étude des migrations englobe deux approches : macroéconomique et microéconomique. D'après Durand et Massey (2003), **l'approche macroéconomique**, dans laquelle la plupart des auteurs soulignent les contributions des économistes Arthur Lewis, Gustav Ranis, John Fei, John Harris et Michael Todaro entre les années 1954 et 1976, s'inscrit dans l'étude de la migration de travail dans le développement économique. De ce point de vue, les migrations internationales seraient dues aux différences régionales dans la demande et l'offre de main d'œuvre, à partir de la relation entre la réserve de capital et la réserve du travail. Ainsi, les pays où la réserve de capital est supérieure à la réserve de travail, se caractériseront par leurs salaires élevés et pour être des pôles attirants, et les pays où la relation entre les réserves est inverse, se caractériseront par leurs bas revenus et par les mouvements de leurs travailleurs vers les premiers. Ces déplacements provoqueraient un 'rééquilibrage' entre les salaires et l'offre de travail dans les différents pays impliqués. Selon Rea et Tripier (2008), cette approche, a influencé fortement les politiques publiques, promouvant l'action gouvernementale sur les

marchés du travail pour contrôler les flux migratoires. Par ailleurs, bien que jusqu'ici nous ayons exposé les prémisses caractéristiques d'approche macroéconomique de la théorie néoclassique, selon Durand et Massey (2003), en parallèle aux flux déjà signalés, il existe aussi les flux de capitaux des pays riches vers le pays pauvres, en raison du taux élevé de retour qu'ils offrent à l'investissement. Ces flux incluent le déplacement des travailleurs hautement qualifiés qui seraient bien rémunérés en fonction d'une insuffisance de capital humain compétent dans ces pays.

Dans le cas de **l'approche microéconomique**, qui place au centre le choix des individus, la migration est conçue comme l'addition de projets individuels et « une façon d'investissement en capital humain » (Durand et Massey, 2003 : 15). Ainsi, les personnes migreraient dans le cadre d'une analyse rationnelle des coûts et des avantages. Par rapport à ces derniers, l'approche souligne l'attente de salaires plus hauts, en comparaison au contexte de départ. Du point de vue des coûts, Durand et Massey font référence au travail de Todaro et Marusko en 1987, qui inclurait une vision sur les coûts au-delà de l'économie. À cet égard : voyage et subsistance, mais aussi adaptation et impact psychologique. Toutefois, malgré les potentialités qu'offrent ces nuances, même Durand et Massey (2003) indiquent que à partir de cette perspective : « un migrant potentiel se déplace vers n'importe quelle zone où il attend que les rendements nets de la migration soient plus élevés » (Loc.cit.). Ainsi, nous pouvons synthétiser la perspective néoclassique des migrations en disant qu'elle part de l'idée d'un *homo economicus* qui migre dans le cadre d'un exercice de sa rationalité, en cherchant à maximiser les bénéfices sur la base des attentes salariales. D'après Amparo Micolta (2005), dans cette perspective est assignée une direction principale aux mouvements migratoires - des pays aux salaires bas vers les pays aux salaires élevés - et on s'attend, sous l'influence du paradigme fonctionnaliste, à ce que les déplacements exercent une pression bilatérale sur les rémunérations, en permettant d'arriver à l'équilibre.

En ce qui concerne la **Théorie *Push-Pull*** ou Théorie des facteurs d'attraction et d'expulsion, associée au travail du sociologue Everett Lee en 1966, Alejandro Portes et Josef Bôrocz signalent qu'elle présente « des listes de facteurs d'expulsion – mauvaises conditions économiques, sociales et politiques dans les régions pauvres du monde – et de facteurs d'attraction – avantages comparatifs avec les États-nations plus développés –, comme des variables causales qui déterminent la magnitude et la

direction des flux migratoires » (Lacomba, 2001 : paragraphe 8). D'après Joaquin Arango (2003), cette approche ne correspond pas à une théorie proprement dite, mais plutôt à un cadre conceptuel. Cela étant dit, à partir de cette perspective, les personnes se déplacent vers les lieux où les facteurs d'attraction sont multiples et puissants, une estimation qui serait liée à l'existence de facteurs d'expulsion dans les lieux de départ. Dans une vision similaire à celle évoquée précédemment, l'approche d'attraction et d'expulsion remarque les motivations personnelles, les choix individuels et la rationalité instrumentale des migrants potentiels (Micolta, 2005). Par ailleurs, au niveau des mouvements migratoires, elle estime que ceux-ci sont une réponse spontanée aux inégalités globales et qu'ils sont formés par les individus les plus vulnérables des pays pauvres (Lacomba, 2001).

Pour sa part, la **Nouvelle économie des migrations de main d'œuvre,** théorie liée aux travaux de l'économiste Oded Stark dans les années 1990, est considérée comme une partie ou un développement de la « tradition néoclassique » (Arango, 2003). Elle propose un déplacement de la conduite rationnelle des individus vers l'unité familiale, les groupes familiaux ou les communautés, lesquelles définissent ensemble celui ou ceux de leurs membres qui migrera, avec l'objectif de diversifier leurs revenus dans un contexte où le marché menace leur bien-être matériel (Durand et Massey, 2003). Ainsi, l'attente derrière ces déplacements serait de se protéger des risques économiques quant aux rémunérations, à la production ou à la propriété et/ou d'accéder au capital de consommation ou d'invertissement à petite échelle. Face à l'Economie néoclassique, la Nouvelle économie des migrations ne considère pas les différences salariales comme le déterminant décisif dans les mouvements migratoires. De ce fait, non seulement elle examine d'autres causes, mais l'importance des rémunérations est évaluée en relation aux contextes particuliers où les familles sont insérées. C'est-à-dire, cette perspective est sensible à la distribution locale des revenus et à ses inégalités. Par ailleurs, elle apprécie le rôle des transferts de fonds pour les familles et les foyers (Massey et al, 1998). En accordant de l'importance aux contextes locaux, la Nouvelle économie des migrations estime que la migration est liée aux attentes économiques par rapport aux revenus et à la diminution de risque, mais aussi à l'amélioration du statut dans les localités de départ (Durand et Massey, 2003). De ce point de vue, « l'envoi d'un membre de la famille à l'étranger donne l'espoir d'obtenir un certain avantage relatif par rapport à la communauté. En outre,

des problèmes dans le marché du travail local, qui limitent les possibilités pour les familles pauvres, peuvent également augmenter l'attractivité de la migration, parce qu'elle constitue une possibilité d'obtenir un certain gain en termes relatifs » (Ibid. p. 17).

Jusqu'ici nous avons rendu compte des 'réponses' par rapport aux causes des migrations, susceptibles d'être encadrées dans le paradigme fonctionnaliste à partir duquel les pays se développeront évolutivement vers l'industrialisation et la modernisation. Spécifiquement, par rapport à notre sujet d'intérêt, *grosso modo* l'ensemble des théories ici présentées partage un regard sur les migrations selon lequel la disparité économique est leur élan, l'avancement vers l'équilibre est résultat de leur concrétisation et l'absence des inégalités, est le signe de leur disparition. Cependant, maintenant, nous voudrions présenter les théories caractérisées par une perspective historique structurelle, selon laquelle « en raison de la répartition inégale du pouvoir politique dans les nations, l'expansion du capitalisme mondial conduit à la perpétuation des inégalités et au renforcement d'un ordre économique stratifié. Au lieu de vivre un progrès inexorable vers le développement et la modernisation, les pays pauvres sont piégés dans une situation désavantageuse à l'intérieure d'une structure géopolitique inégal qui perpétue la pauvreté » (Durand et Massey, 2003 : 24). D'après Amparo Micolta (2005), les théories émanant de cette perspective ont en commun une conception de la migration selon laquelle les mouvements de population sont insérés dans un contexte de capitalisme mondial, caractérisé par l'échange inégal entre les économies et la division internationale du travail. De ce point de vue, les migrations ne sont pas conçues comme des faits isolés ou conjoncturels, mais comme structurelles et sous-jacentes au système économique. En conséquence, d'une part le regard sur l'équilibre est déplacé par l'examen des inégalités, des exploitations et des conflits, et d'autre part, l'axe des décisions individuelles ou familiales est dépassé par les conséquences de l'expansion capitaliste.

À ce sujet, la **Théorie du système mondial,** étroitement liée aux théories de la dépendance[26] des années 1960-1970**,** basée conceptuellement sur le travail du sociologue Immanuel Wallestein (1974), mais comptant aussi parmi ses développeurs Alejandro Portes et Saskia Sassen, conçoit les migrations comme « un autre produit de la domination par les pays du centre sur les régions périphériques » (Arango,

[26] Dans lesquelles se distinguent les travaux de Celso Furtado, Fernando Cardoso, Enzo Faletto, entre autres.

2003 :17). D'après Amparo Micolta (2005) : « les migrations, loin d'établir un équilibre, contribuent à l'accroissement des inégalités, laissant le tiers monde encore plus impuissant pour aborder son propre développement et encourageant les plus puissants en augmentant leur main-d'œuvre bon marché » (Ibid. p. 71). La Théorie du système mondial expose que dans un contexte de globalisation de l'économie de marché, l'expansion du modèle de production capitaliste est remarquable. Cette expansion, autrefois soutenue par les régimes coloniaux et aujourd'hui par les gouvernements néocoloniaux et les entreprises transnationales, a provoqué la transformation des schémas non capitalistes d'organisation sociale et économique – particulièrement dans l'agriculture et la petite manufacture. À partir de ces processus sont apparus dans la périphérie un changement des modes de vie traditionnels, un excédent de main d'œuvre et une population ouverte à la migration après la 'spoliation'.

Ces déplacements, d'abord internes et puis internationaux, doivent être compris dans un cadre où l'influence économique va de pair avec des influences au niveau de la culture, du transport et des communications. À cet égard, Durand et Massey (2003) exposent : « Afin d'expédier des marchandises, de livrer des machines, d'extraire et d'exporter des matières premières, coordonner des opérations commerciales et de gérer les usines d'assemblage et les *maquiladoras*[27], les investisseurs construisent et développent les transports et la communication avec les pays périphériques dans lesquels ils ont investi. Ces moyens non seulement facilitent le transit des marchandises, des produits, des informations, et des capitaux, mais aussi promeuvent le mouvement des populations, dans un véritable circuit migrateur » (Ibid. p. 28). En même temps, au-delà des transports et des communications, ces circuits sont liés à une mondialisation qui « crée des liens matériels, militaires et idéologiques avec les lieux d'où provient le capital » (Ibid. p. 27)

Par ailleurs, Jorge Durand et Douglas Massey (2003) signalent que selon la **Théorie des marchés fragmentés**, dont l'origine remonte au travail de l'économiste Michael Piore en 1979, la migration internationale est déclenchée par le besoin structurel des sociétés industrielles modernes en travailleurs. Ainsi, l'élan des

[27] Usines souvent placées dans les zones frontalières qui profitent des avantages fiscaux et produisent des marchandises avec des matières premières importées pour une exportation ultérieure. Les *maquiladoras* se caractérisent par les faibles conditions de travail et les bas salaires qu'elles offrent à leurs travailleurs. À ce sujet le cas le plus célèbre est celui des *maquiladoras* au Mexique, mais elles sont aussi présentes en Amérique Latine et en Asie.

mouvements de population, dans ce cas de main d'œuvre, rendrait des facteurs d'attraction des pays de destination et non des facteurs d'expulsion des contextes de départ. Le diagnostic placé par cette théorie indique que dans les marchés du travail des économies industrielles existait une division entre un secteur primaire et un secteur secondaire. Le premier d'entre eux offrirait de la stabilité, de hautes rémunérations, de bonnes conditions de travail et de bénéfices, tandis que le deuxième se caractériserait par des emplois instables et de mauvaise qualité (Micolta, 2005). D'après Joaquin Arango (2003), la demande structurelle de travailleurs pour le secteur secondaire qui s'explique parce que « les travailleurs locaux rejettent ces emplois, car ils confèrent un statut faible et peu de prestige, offrent peu de possibilités de mobilité sociale et ne sont pas stimulants » (Ibid. p. 15), ne peut pas être résolue à travers l'augmentation des salaires à cause des effets inflationnistes que cela occasionnerait. Elle ne peut pas non plus être résolue par l'employabilité des femmes à cause de la professionnalisation progressive de celles-ci, ni car de l'employabilité des jeunes, en raison de la faible natalité et de l'augmentation de la scolarisation. Par conséquent, même en périodes de chômage, les marchés des économies industrialisées auraient besoin de main d'œuvre pour le secteur secondaire (Rea et Tripier, 2008), besoin rempli par les travailleurs étrangers qui se déplacent en fonction de l'estimation des salaires et des positions sociales que ces marchés leur offrent par rapport à leurs contextes d'origine.

Nous avons parlé jusqu'ici des différentes perspectives et théories qui ont essayé de répondre à la question sur l'origine des mouvements migratoires. Nous voudrions nous concentrer maintenant sur les tentatives pour aborder les questions sur leur 'perpétuation' des mouvements migratoires et sur l'installation des migrants dans les sociétés d'accueil – transition de l'émigration à l'immigration. Quant à ces interrogations, nous considérons très intéressant le lien qui existe entre les efforts explicatifs et les propositions méthodologiques. À cet égard, nous avons déjà fait référence à la distinction entre des lignes qui ont guidé les études sur les migrations : celle qui a rendu compte des migrations à partir de la recherche des causes matérielles, et celle qui l'a fait à partir de la collecte des témoignages des migrants eux-mêmes et leur interprétation (Micolta, 2005). Quant à cette dernière, elle se situe à l'origine des propositions qui envisagent la continuité des flux migratoires et les processus d'installation, dont nous donnerons un aperçu global ensuite.

1.3.1.2. Pourquoi continuent-ils à venir ?

D'après Amparo Micolta (2005), il existerait deux positions relatives à la perpétuation des mouvements migratoires. D'une part, celle qui considère que la durée de chaque migration est définie par un projet migratoire, et d'autre part, celle qui considère la migration comme un processus dynamique. Quant à la première, deux regards sur le retour au lieu d'origine peuvent être dégagé. Pour l'un la migration étant entendue comme un départ définitif, le retour serait toujours un échec. Par l'autre, la migration étant entendue comme la poursuite des objectifs spécifiques, le retour après leur atteinte représente un succès. Quant à la deuxième proposition, elle estime que « les déplacements peuvent être produits par une variété de raisons, qui peuvent être différentes de celles qui les perpétuent dans le temps et l'espace » (Ibid. p. 72). Ainsi, cette dernière donne la place à la diversité des motivations et aussi à la possibilité de leur resignification. Cela ouvre la voie à une approche différente des processus migratoires qui ne se focalise ni au niveau des décisions individuelles, ni au niveau des déterminants structurels, et qui se manifeste actuellement dans la Théorie des réseaux sociaux, la Théorie institutionnelle et la Théorie de causation cumulative.

En ce qui concerne la **Théorie des réseaux sociaux,** il faut dire d'abord que, en conformité avec ce qui a été exposé précédemment, l'étude des réseaux sociaux pour comprendre les mouvements migratoires remonte au travail de Thomas et Znaniecki au début du XXe siècle (Arango, 2003). Ensuite, il faut expliciter qu'aujourd'hui – depuis les années 1980 – ils sont compris comme des « ensembles de liens interpersonnels qui relient des migrants avec d'autres migrants qui les ont précédés et avec des non-migrants dans les zones d'origine et de destination, par des liens de parenté, d'amitié et de concitoyenneté. Ces liens accroissent la probabilité de déplacement international, car ils réduisent les coûts et les risques de ce mouvement et augmentent le bénéfice net de la migration » (Durand et Massey, 2003 :31). Ainsi, quant à la 'probabilité de déplacement international', on considère que les réseaux participent aux différentes étapes du processus migratoire : à la décision de migrer, à l'adaptation au pays de destination et à la constitution et au maintien des liens avec les sociétés d'émigration (Lacomba, 2001). Plus intéressant encore, on évalue qu'ils sont très importants dans la multiplication et la perpétuation des mouvements migratoires. À ce sujet, on considère que les liens avec des personnes qui ont migré,

contribueraient à l'élan migratoire parce que « après le départ des premiers migrants, (...) les coûts potentiels de la migration se réduisent considérablement pour les amis et les parents qui sont restés » (Durand et Massey, 2003). Cet effet serait particulièrement ressenti dans un contexte de restrictions aux déplacements humains, car la réduction affecterait aussi les risques de la mobilité. Par exemple, « lorsque le nombre de connexions connaît un seuil critique, la migration peut être maintenue et les flux migratoires arrivent à déjouer ou éviter les politiques publiques de contrôle » (Rea et Tripier, 2008 :31).

Donc, une fois le réseau formé, il devrait grandir , « car chaque déplacement constitue une ressource pour ceux qui restent derrière et facilite d'autres mouvements ultérieurs, qui à leur tour développent les réseaux et leur probabilité de s'étendre dans l'avenir » (Arango, 2003 :20). En conséquence, on estime que « le développement des réseaux sociaux peut expliquer que l'immigration continue, quelles que soient les causes qui ont conduit au déplacement initial » (Loc.cit.). Par ailleurs, il nous semble pertinent de souligner que, même si cette proposition a été historiquement liée au concept de 'capital social', car on estime que les relations établies dans un contexte de tentatives migratoires et de mouvements déjà concrétisés, sont susceptibles d'être converties en d'autres formes de capital, spécialement en « capital financier » (Arango, 2003 ; Durand et Massey, 2003) en même temps il est possible de trouver des propositions qui élargissent l'importance des réseaux sociaux au-delà du bénéfice économique. À ce sujet nous pouvons nommer le travail de Douglas Gurak et Fe Caces (1998)[28] dans lequel il est fait référence à la diversité des fonctions attribuées aux réseaux par les travaux scientifiques actuels. Quoique nous ayons déjà mentionné certaines d'entre elles, il y en a d'autres que ils remarquent aussi, notamment : définir qui, dans un contexte de départ, sont les personnes qui migrent et quels sont leurs lieux de destination, atténuer le vécu de «rupture vital» qui signifierait la migration, agir en tant que canaux d'information et d'autres ressources, et fournir des structures normatives

Pour sa part, la **Théorie institutionnelle** – considérée comme complémentaire à celle des réseaux sociaux – repose sur les travaux du sociologue Anthony Giddens (1990 ; 1995) et des des géographes urbains Jonc Goss et Bruce Lindquits (1995). En ce qui concerne à cette théorie, bien que l'élément commun soit le rôle des institutions

[28] Cité dans Lacomba, 2001.

publiques ou privées en relation à la continuité des flux migratoires, nous pouvons trouver deux perspectives. D'une part, le travail d'Amparo Micolta (2005) se concentre sur le soutien que ces institutions offrent aux migrants dans la mesure où elles « sont établis dans les pays développés pour travailler pour les droits et chercher à améliorer le traitement des travailleurs migrants en situation régulière et irrégulière » (Ibid. p. 72). D'autre part, Durand et Massey (2003) réfléchissent sur l'occasion économique qu'offre la tension entre les attentes migratoires et les restrictions aux déplacements, pour la constitution d'un ensemble « des agents, des institutions et des mafias, dédiés à la promotion du mouvement international, et [qui] crée ainsi un marché noir pour la migration » (Ibid. p. 33). Alors, ce serait les conséquences de cet ensemble – exploitation et victimisation – qui contribueraient, selon Durant et Massey, à l'émergence d'organisations d'aide aux migrants. Malgré des approches différentes, en reprenant les sources de la théorie (Goss, Lindquist et Giddens), on considère que leur contribution générale à l'étude des migrations serait de penser leur origine au-delà des actions individuelles et des structures, et leur perpétuation au-delà du rôle des relations interpersonnelles. Donc, à partir de la Théorie institutionnelle, les migrations sont analysées dans le cadre de « l'articulation des agents ayant des intérêts particuliers qui jouent des rôles spécifiques au sein d'un cadre institutionnel, et qui gèrent adéquatement les ensembles de règles et les règlements afin d'accroître l'accès aux ressources » (Loc.cit.).

Finalement, la **Théorie de causation cumulative,** dont l'antécédent est le travail de l'économiste Gunnar Myrdal en 1957, a été reprise et diffusée dans les années 1990 par le sociologue Douglas Massey, avec l'intérêt d'envisager la tendance de la migration internationale – vue comme un processus dynamique – à persister dans le temps, quelles que soient les conditions qui l'ont provoquée originellement. Dans cette théorie, on propose que chaque déplacement a un impact dans les perceptions et les motivations des sujets, mais aussi dans les groupes et communautés dont ceux-ci font partie dans les lieux de départ et de destination. Ainsi, le travail de Douglas Massey est remarquable par l'importance qui assigne à l'interprétation que font les migrants potentiels des mouvements migratoires antérieurs et de leurs conséquences. À ce sujet, les migrations modifieraient les contextes de prise de décision migratoire à travers divers processus socioéconomiques et feraient pencher la balance en faveur des mouvements additionnels. Selon l'analyse de Joaquin Arango

sur le travail de Massey (Arango, 2003), parmi ces processus se trouvent : « la privation relative [liée à la redistribution des ressources dans la communauté de départ], le développement d'une culture de l'émigration, la distribution perverse du capital humain et la stigmatisation des travaux effectués généralement par des immigrants » (Ibid. p. 22). Par ailleurs, du point de vue d'Amparo Micolta (2005), « les changements sociaux, économiques et culturels produits par la migration internationale dans pays les émetteurs et récepteurs donnent au mouvement un pouvoir interne qui augmente la résistance aux tentatives de contrôle et de régulation» (Ibid. p. 73).

Or, bien que les questions continuent, il n'en est pas moins vrai que nous sommes arrivés à la limite des propositions traditionnellement reconnues comme 'théories sur la migration internationale'. Par conséquente, traiter le sujet de l'installation exige que nous recourions à d'autres sources dans le cadre des études des migrations, aussi importantes pour le développement disciplinaire, même si elles ne partagent pas le statut des théories précédentes. Par ailleurs, si, selon Rea et Tripier (2008), la 'sociologie de l'immigration' s'est concentrée sur les problématiques de l'origine des mouvements migratoires et de l'installation, nous considérons que cette dernière problématique, plutôt que traiter la question des *pourquoi,* sont les réponses seraient déjà multiples et particulières, il s'agit de la question des *comment*.

1.3.1.3. La question de l'installation

Lorsque l'on parle de l'installation des migrants, nous sommes confrontés à des sujets tels que les modèles d'intégration, les pratiques d'établissement, les première et deuxième générations, etc. Ce premier sujet – l'intégration – qui touche la question de l'installation, dépasse largement le domaine de déplacements de population[29]. Nous avons choisi de présenter ici des théorisations qui le traitent – en même temps qui le font avec les autres sujets mentionnés – dans le cadre des études

[29] D'après Dominique Schnapper (2008), le sujet de l'intégration, au niveau du processus et au niveau des politiques publiques, dépasse largement la problématique des migrations, touchant à l'ensemble de la société. A cet égard « L'intégration de tel ou tel groupe particulier à la société déjà constituée n'est qu'une des dimensions de l'intégration de la société dans son ensemble ou de l'intégration systémique. Les deux phénomènes sont indissociables. On ne peut séparer l'intégration des individus – migrants ou non migrants – à la société, de l'intégration de la société dans son ensemble » (Ibid. paragraphe 10)

de migration : les théories sur l'Assimilation classique ou convergente, l'Assimilation segmentée et le Transnationalisme. Celles-ci obéissent à une tradition étasunienne des études sur l'immigration, d'abord concentrée sur l'immigration européenne et donnant lieu à la proposition de l'assimilation classique, et ensuite concentrée sur l'immigration d'autres origines et contestant ce paradigme. Quant à cette tradition, la sociologue Mirna Safi (2011) signale que l'École de Chicago a été la promotrice d'une perspective assimilationniste qui a dominé plusieurs années les études sur l'immigration dès 1920 et que, même si celle-ci a été mise en question ultérieurement, son influence a touché fortement les idées françaises sur la matière. Cependant, d'après Rea et Tripier (2008), la sociologie européenne a présenté des réserves par rapport à la notion d'assimilation, en faisant écho au devenir particulier de ses mouvements de population – par exemple, le colonialisme et post colonialisme. Ainsi, dans le contexte français, ce serait la notion d'intégration « à laquelle sociologues et politiques s'échinent à donner un contenu depuis que l'assimilation est devenue un gros mot » (Tribalat, 2011 : paragraphe 3). Par conséquent, il semble difficile d'établir un parallèle en définissant deux traditions bien délimitées, et de plus ce ne sera pas notre objectif. Nous voudrions surtout relever les tensions partagées par rapport aux problématiques de l'intégration et de l'appartenance. Deux problématiques qui sont au cœur du développement de la pensée sur l'installation des migrants dans les sociétés d'accueil.

Selon Mirna Safi, les travaux de l'École de Chicago ont relevé que l'intégration est « un **processus individuel de convergence** des caractéristiques des immigrés vers les caractéristiques moyennes de la société d'accueil » (Ibid. paragraphe 3). Donc, une fois les immigrants arrivés, même si le rapport avec la société d'accueil est marqué par des périodes de conflit, le résultat sera indéfectiblement l'assimilation[30]. D'après Safi, la contribution de cette école a été de

[30] Pour illustration, d'après le travail de Park et Burgess à propos du « cycle de relations raciales » (1921), « l'assimilation est un processus d'interpénétration et de fusion dans lequel des personnes et des groupes acquièrent la mémoire, les sentiments et les attitudes d'autres personnes et groupes et, en partageant leurs expériences et leur histoire, sont incorporés avec eux dans une vie culturelle » (Cité in Rea et Tripier 2008, p. 12). La compatibilité de cette notion d'assimilation avec le vécu du conflit serait liée à l'influence de Georg Simmel sur la réflexion de Park. Ainsi, celui-ci a intégré une perspective dans laquelle le conflit, comme toute action réciproque en Simmel, a une fonction socialisante, dont le rôle n'est pas seulement d'assurer la préservation des liens à différentes échelles, mais plus encore, d'être un de ces éléments constitutifs. Selon Simmel (2013) dans l'unité de l'individu et de la société, «la contradiction et le conflit non seulement précèdent cette unité, mais ils sont aussi à l'œuvre à chaque instant de sa vie » (Ibid. p. 266). Ainsi, il est compréhensible que dans le cycle des relations de Park et Burgess, lequel finit par l'étape de l'assimilation, le conflit soit le moment de la « prise en conscience » des concurrents ou rivaux et « une source de rencontres d'intérêts » (Rea et Tripier 2008 :11).

faire face aux modèles idéologiques, d'abord à l'*americanization* et ensuite *melting pot*, à travers « le projet scientifique précis de l'étude de l'assimilation, en forgeant un arsenal d'outils conceptuels toujours utilisés aujourd'hui : acculturation, assimilation, communauté, ségrégation, etc. » (Ibid. paragraphe 10). Ainsi, même si n'existait pas dans cette école un auteur spécifique de la théorie assimilationniste par rapport à l'intégration[31], ses chercheurs ont contribué à la configuration du paradigme classique basé sur la notion d'intégration « comme un parcours individuel dont la vitesse et le résultat final dépendent des caractéristiques des migrants et de leur durée de séjour » (Safi, 2006 : paragraphe 1) ; et l'assimilation comme un processus naturel et définitif où l'attente est la « convergence uniforme et unilatérale (*straight line*) des caractéristiques des immigres vers une sorte de caractéristiques moyennes de la société d'accueil » (Safi, 2011 : paragraphe 8).

Concernant le cas français, d'après Catherine Wihtol de Wenden (2011), dans les périodes de l'entre-deux-guerres et des 'Trente glorieuses' l'incorporation des étrangers a été marquée par une perspective notamment assimilationniste. Ainsi, ce serait à la fin de cette période que le sujet de l'intégration acquiert de l'importance, au milieu des processus de regroupement familial des immigrants pour lesquels l'installation n'était pas visée[32]. Ce changement aurait impliqué la mise en jeu d'une autre conception sur la coexistence des nationaux et des étrangers. Ainsi, par rapport à

---

[31] Selon Safi, il s'est passé des années avant qu'un auteur développe une théorie explicitement sur l'assimilation. Ainsi, en 1964 l'ouvrage *Assimilation in American life : the role of race, religion and national origins*, du sociologue Milton Norton, a vu le jour. Du point de vue de Safi, les contributions de ce travail analytique pour l'étude des migrations sont importantes à deux titres. D'abord, la distinction entre l'assimilation et l'acculturation. L'assimilation correspondrait à « l'ensemble de la dynamique du devenir des populations minoritaires et se compose de plusieurs autres dimensions : l'intermariage, la dimension structurelle (…), la dimension identitaire, l'absence de discrimination et d'hostilité de la part de la société d'accueil et enfin la participation civique et politique » (Ibid. paragraphe 13). L'acculturation pourrait exister et se maintenir sans que d'autres dimensions de l'assimilation se manifestent. Ensuite, la place donnée à la dimension structurelle dans le processus assimilateur, dans la mesure où elle aurait un impact sur les autres dimensions. Celle-ci participerait à la diminution de la discrimination et l'hostilité, augmenterait la probabilité des mariages mixtes, impliquerait un affaiblissement du 'sentiment identitaire' et, en conséquence, renforcerait les liens des immigrés avec les institutions de la société d'accueil. Compte tenu de tous ces éléments, d'après Mirna Safi, ce travail « reste assez intrinsèquement lié au paradigme classique ; le dessein de Gordon était d'ailleurs d'élaborer une formalisation théorique de ce dernier plutôt que l'attaquer. L'élément crucial de ce lien réside dans la conception toujours unilatérale de l'assimilation ; il s'agit d'un ensemble de transformations du groupe minoritaire vers le *mainstream* » (Ibid. paragraphe 16).

[32] Selon Wihtol de Wenden (2011), à l'époque, la fermeture des frontières « a accéléré le mouvement de regroupement familial amorcé auparavant, amenant femmes et enfants sur le territoire français quand les migrant ont craint de ne plus pouvoir faire des allers retours avec leur pays d'origine comme ils le faisaient jusqu'alors » (Ibid. paragraphe 3)

la perspective assimilationniste de la période antérieure, cette nouvelle conception « ne requiert plus l'abandon de toutes les caractéristiques culturelles et linguistiques au moment de l'entrée ou de l'installation en France » (Ibid. paragraphe 2). Par ailleurs, selon la sociologue et politologue, si pendant les années 70 voit le jour la notion d'intégration, le début des années 80 se caractérise par une « frénésie législative » où se régule « non seulement l'entrée et le séjour des étrangers – ce qui hypothèque souvent les conditions de l'intégration –, mais aussi le droit de la nationalité, la lutte contre les discriminations, la politique de la ville et la laïcité » (Ibid. paragraphe 3).

Toutefois, selon Rea et Tripier (2008), le paradigme classique de l'assimilation que nous venons d'énoncer ne serait pas absent de certaines propositions en France et se traduirait en un entendement de l'intégration où cette dernière signifie l'incorporation des individus dans une seule communauté d'égaux, au-delà des appartenances individuelles. Cette communauté correspond à la nation régie par l'État, dont les coordonnées de l'intégration de ses membres seraient la séparation de la sphère publique et privée et la prééminence des droits individuels. Dans ce contexte, la coexistence de cultures diverses que suppose la présence d'étrangers est conçue d'une part comme une problématique qui fait partie de la sphère de la vie privée et d'autre part, comme momentanée à l'attente du processus d'acculturation. Par conséquent, à partir d'une telle perspective sur l'intégration, on pourrait comprendre que le grand défi que celle-ci devrait surmonter pour se matérialiser, se trouverait dans les appartenances et les identités communautaires qui peuvent être mobilisées avant l'identité nationale.

Le paradigme classique de l'assimilation a été critiqué des deux côtés de l'Atlantique. Aux Etats-Unis, même si l'effort de l'École de Chicago pour contrebalancer les réductionnismes dans l'étude des migrations est reconnu, il n'est pas surprenant que les critiques à ce paradigme ou plutôt à leur application radicale, se concentrent sur les conséquences d'un regard objectivant et hiérarchisant des cultures, et d'un regard naturalisant et individualisant du devenir des processus migratoires. Ensuite, en considérant aussi des appropriations ultérieures de la pensée de Chicago, les critiques au paradigme traditionnel débutent en 1960 à partir de l'observation du devenir de l'immigration non européenne. D'après Mirna Safi, ces critiques peuvent être divisées entres un approche culturaliste et un structuraliste.

D'une part, l'approche culturaliste expose que la continuité des différences ethniques dans la société américaine obéit à une prise de choix et, par conséquent, que l'assimilation est loin d'être un processus inévitable. Les groupes ethniques ne seraient pas des vestiges des migrations, mais des formes alternatives de lien social en eux-mêmes. Ainsi, par exemple, des travaux comme *Beyond the Melting Pot*, des sociologues Nathan Glazer et Daniel P. Moynihan (1963), indiqueraient qu'aux Etats-Unis, « les appartenances ethniques sont loin de disparaître, mais elles seraient en plus en perpétuelle création et recréation, même au-delà de la troisième génération. Cette persistance de l'ethnicité s'explique selon eux par les liens familiaux, les intérêts économiques de la communauté et l'organisation politique et sociale de cette dernière » (Safi, 2011 : paragraphe 19). D'autre part, l'approche structuraliste également remet en question l'inéluctabilité de l'assimilation, mais aussi l'individuation du processus. Donc, ses critiques se concentrent sur l'existence des mécanismes structurels qui empêchent ou retardent l'intégration, parmi lesquels : la racialisation, la discrimination directe et/ou indirecte et les rapports de domination dans un cadre de relations interethniques. Un exemple de cette approche serait les travaux de la sociologue Mary Waters sur les immigrants des Caraïbes aux États-Unis (1990,1999). Dans ceux-ci, elle expose que « conscients du désavantage qui pourrait découler de leur identification aux Afro-Américains, les Caribéens de couleur de peau foncée ne cessent de tenter de se démarquer de ce groupe. En vain, car les inégalités socio-économiques et spatiales les en rapprochent souvent. Cette absence de choix de ces populations contraste avec la marge d'instrumentalisation que des immigrés de couleur de peau plus claire ont quant à leur identification ethnique » (Safi, 2011 : paragraphe 21)

En ce qui concerne la France, même si nous ne présentons pas des propositions qui distinguent analytiquement les orientations des critiques au paradigme classique de l'assimilation, nous pouvons noter qu'il existe une demande pour la compréhension de l'intégration des migrants comme un processus de grande complexité, de multiples dimensions et de tensions internes. À partir d'une telle perspective il serait possible, par exemple, de réfléchir sur des problématiques comme celles exposées dans le travail de Dominique Schnapper (2008) où elle indique : « Comparés aux descendants des migrants en Angleterre et en Allemagne, les enfants de migrants en France sont les plus ignorants et les plus détachés de la culture

d'origine de leurs parents, les plus totalement acculturés (…) mais ce sont aussi ceux pour lesquels l'accès au monde du travail est le plus difficile. Leur scolarité est la plus longue et leur niveau de diplôme le plus élevé, mais leur 'intégration structurelle', ou 'intégration sociale', la plus problématique. De plus, dans la mesure où ils sont désocialisés et ne participent guère à la vie religieuse, ils ne bénéficient pas de la solidarité communautaire» (Ibid. paragraphe 11) et, d'ailleurs, « les liens communautaires, plus ou moins encouragés par la société d'installation au Royaume-Uni et en Allemagne, sont, en tout cas à court terme, plus protecteurs que la politique d'intégration individuelle fondée sur l'école et l'emploi, qui est propre à la tradition française » (Loc.cit.)[33]. Nous pouvons remarquer également ce qu'énonce Catherine Wihtol de Wenden (2011) à propos du rapport du Haut Conseil à l'intégration sur les défis de l'intégration à l'école dans l'année 2011. Selon la sociologue et politologue, « rappeler le respect de la laïcité quand l'égalité (ethnique, religieuse, sociale) n'est pas respectée et que la fraternité fait défaut dans bien des épisodes du vivre ensemble risque de lui retirer beaucoup de poids » (Ibid. paragraphe 5). Ainsi, « il conviendrait que l'école se penche sur cette nouvelle fracture qui fait qu'en France, ceux qui sont français ne sont pas toujours tous considérés comme tels et que certains Français ('de souche' selon eux) se considèrent plus Français que d'autres, parce que ces derniers sont 'visibles', soupçonnées d'être mal intégrés – d'après la couleur de leur peau – et musulmans » (Ibid. paragraphe 6).

Compte tenu de ces questionnements de l'assimilation convergente, il nous semble très pertinent de considérer l'indication de Mirna Safi concernant le positionnement des travaux critiques aux États-Unis. Ainsi, la sociologue expose que la plupart de ces travaux intègrent les deux approches (culturaliste et structuraliste) pour discuter le décalage entre la proposition assimilationniste et la réalité des immigrés. D'après Safi, un grand exemple de cet assemblage serait la théorie de l'**Assimilation segmentée.** Même si cette théorie est développée par rapport au

[33] Même si les travaux de Dominique Schnapper ont été catalogués par certains auteurs comme l'exemple français du paradigme traditionnel d'assimilation (Rea et Tripier, 2008), il nous semble fondamental de mentionner sa conception de l'intégration comme un processus social, car à notre avis elle contribue à une pensée complexe sur l'intégration. Selon Schnapper (2008), l'entendement de l'intégration comme processus social impliquerait d'abord que celle-ci est en relation avec les différentes dimensions de la vie collective, et ensuite, qu'elle ne se caractérise pas par sa cohérence, sa progressivité ni par l'uniformité de ses mesures. L'intégration comme processus ne représenterait pas un état de fait une fois pour toutes, mais des tensions permanentes entre dynamiques d'inclusion et d'exclusion.

contexte étasunien et ses particularités, sa contribution au niveau de la proposition d'un cadre d'observation du devenir des migrants en sociétés d'accueil est largement reconnue et, à notre avis, très significative pour le sujet qui nous intéresse ici, c'est-à-dire, l'installation des migrants. Par ailleurs, dans le cadre des études des deuxièmes générations dans lequel s'inscrit la perspective de l'assimilation segmentée, on peut souligner également des recherches européennes comme l'étude *Effectiveness of National Integration Strategies Towards Second Generation Migrant Youth in a Comparative Perspective* (2001), qui – faisant honneur à son contexte de formulation et d'application, ne se concentre pas sur l'assimilation, mais sur l'« intégration » des enfants des immigrés (Moncusí, 2007)[34].

Alors, succinctement la théorie de l'Assimilation segmentée traite «le caractère multidimensionnel du processus d'intégration et (…) la diversité des parcours des migrants » (Safi, 2011 : paragraphe 23) et a été développée par le sociologue Alejandro Portes et ses collaborateurs dans les années 90. Cette proposition part de la constatation des défis actuels que doivent affronter les fils des immigrants aux Etats-Unis – marché segmentée du travail, discrimination, racisme et marginalisation en zones urbaines déprimées – par rapport à leur intégration, et comment ces difficultés définissent le devenir des groupes ethniques (Portes, Fernandez-Kelly et Haller 2006). À cet égard, les 'deuxième générations'[35] ne suivent

[34] Selon Albert Moncusí (2007), cette étude, dont les résultats correspondent à l'année 2001, a défini que pour rendre compte de l'intégration il faut comprendre qu'elle est un processus qui implique différentes dimensions – structurelle, sociale, culturelle et identificatrice – et qui se passe en accord avec chaque 'contexte national' – composé par le système d'éducation, le système de travail, la législation relative à la citoyenneté et les différences entre des groupes qui le forment – et avec les rayons des opportunités qu'il offre aux immigrants et à leurs fils. L'étude a suggéré que chaque contexte national est marqué par une proposition à propos de l'intégration sur la base de trois grands modèles : la France et l'assimilation, l'Allemagne et le concept ethnique de la Nation, et les Pays-Bas et la Grande-Bretagne et le multiculturalisme. Les résultats de cette enquête montrent des exemples d''intégration segmentée' des deuxièmes générations : « L'assimilation présente une expansion majeure de l'éducation, de l'acculturation et de l'identification, mais montre des faiblesses dans la formation professionnelle et dans l'emploi. Le modèle allemand, cependant, fournit des réalisations en matière de formation professionnelle et dans l'emploi mais des faiblesses dans l'éducation, l'intégration légale et l'appartenance. Enfin, dans le multiculturalisme, l'emploi et la formation sont combinés avec une éducation assez réussie, mais restent des structures ethniques spécifiques qui compliquent l'intégration culturelle et l'identité » (Ibid. p. 474).

[35] La notion de 'deuxième génération' est problématique dans la mesure où elle fait référence à des personnes nées et/ou ayant grandi dans des lieux qui ont fait partie des trajectoires migratoires de leurs parents, et surtout dans la mesure où elle est utilisée dans le cadre de distinctions qui essayent de perpétuer ou de produire de l''étrangeté' entre des ressortissants. Néanmoins, dans le cadre de la recherche en sciences sociales, « le concept vise à répondre au fait démographique que les immigrants ont des enfants et au fait sociologique qu'ils partagent avec leurs parents des formes de discrimination et parfois un statut social issu de la trajectoire migratoire de ceux-ci. Ce groupe social éprouve des

une trajectoire ni indéfectible ni linéaire vers l'incorporation à la société où ils sont nés et/ou ils ont grandi ; au contraire leur intégration est étroitement liée à la stratification de cette société. Les 'deuxième génération' sont confrontés à une société non-homogène, donc leurs trajectoires pourraient s'orienter vers les différents secteurs de celle-ci, dans un parcours dont l'origine était l'itinéraire de leurs parents[36]. En conséquence, « la question fondamentale n'est pas si la seconde génération sera intégrée à la société américaine, mais à quel segment de celle-ci elle sera intégrée » (Ibid. p. 9), car « il y a une grande différence s'ils le font en atteignant le niveau d'une classe moyenne éduquée et prospère, ou s'ils sont unis aux classes plus faibles de la population, les victimes du racisme et appauvris de façon permanente » (Ibid. p. 13).

D'après Portes et d'autres, les possibilités qu'ont les 'deuxième générations' pour faire face aux difficultés du contexte de réception sont liées à la place de leurs familles dans la distribution des capitaux économique, social, culturel et symbolique. Cette place aurait alors un effet cumulatif des différentiels de capital qui aboutirait à des résultats adaptatifs divers, où la disposition de capital social fait une grande différence. En prenant compte ce dernier élément, d'après Rumbaut et Portes (2001)[37], l'assimilation pourrait se développer selon l'une des manières suivantes : acculturation dissonante, acculturation consonante et acculturation sélective. La première d'entre elles se produit dans un contexte caractérisé par l'hostilité de la société d'accueil et des liens familiaux et/ou communautaires déstructurés. Ainsi, dans des conditions de faible capital humain pour faire face aux difficultés, émergeraient des attitudes et des styles de vie socialement conflictuels et une assimilation descendante. La deuxième résulte d'une situation où d'une part, l'accueil de la société est neutre ou favorable, et en conséquence facilite la mobilité socio-économique ; et d'autre part, le soutien familial est fort, et en conséquence neutralise

---

difficultés et des stratégies d'adaptation dans une nouvelle société, liées au fait qu'ils sont descendants d'immigrés » (Moncusí, 2007 :464)

[36] Par rapport à ce dernier, un exemple dramatique de cette réalité sera le cas des fils des immigrants en situation irrégulière. Alejandro Portes indique que la « répression frontalière a encouragé des anciens immigrés clandestins à rester en Amérique du Nord et à abandonner le modèle cyclique de retour à leurs communautés d'origine, en amenant éventuellement leurs familles. Cette consolidation des familles en situation irrégulière pose les bases démographiques pour l'émergence d'une deuxième génération dans des conditions de désavantage social et économique total » (Portes, 2004: 8) et que, «à cause de leur très grande vulnérabilité, les enfants d'immigrés clandestins sont parmi les plus susceptibles de faire face à des défis dans la société d'accueil sans aide et donc à un risque accru d'assimilation à la baisse » (Loc.cit.)

[37] Cité in Moncusí 2007, pp. 468-469.

la discrimination. La troisième sorte d'assimilation se passe dans un contexte similaire à l'antérieur, avec la différence que dans celle-ci les liens les plus importants sont ceux du type communautaire, qui soutiendraient l'insertion au niveau de l'éducation et du travail, et en même temps contribueraient à une bonne réception de la part de la société d'accueil. Cette modalité se caractérise par une ouverture au biculturalisme et de ce fait, par une compréhension de l'acculturation comme un processus où les individus sont tout aussi actifs et créatifs. Ainsi, selon Moncusí (2007), pour Portes et Rumbaut, l'acculturation sélective serait la forme la plus favorable parmi les trois, dans la mesure où elle renforce les liens familiaux et ethniques sans empêcher l'incorporation à la société d'accueil.

Jusqu'ici nous sommes restée à l'intérieur des limites de l'assimilation pour parler de l'installation des migrants dans les sociétés de destination. Toutefois, à partir de maintenant et pour conclure cette partie, nous voudrions explorer une autre perspective qui à notre avis contribue à la discussion de sujets très intéressants quant aux cadres d'inscription des migrations actuelles. Ainsi, la perspective est remarquable, non parce qu'elle affine ou élargit la proposition assimilationniste, mais parce qu'elle commence à soulever la question des appartenances. Nous faisons référence ici, au regard du **Transnationalisme** dans les migrations.

En 1995, Nina Glick Schiler, Linda Bach et Cristina Szanton Blanc ont signalé l'apparition d'une nouvelle conception sur les migrations et les migrants en Europe et aux Etats-Unis, à partir de l'incorporation de la perspective du transnationalisme dans les études sur la matière. Bien que l'applicabilité de l'adjectif 'transnational' dépasse le phénomène des migrations, selon les auteurs, celles-ci sont très intéressantes à enquêter dans la mesure où elles sont liées à la transgression des frontières et au paradoxe de la simultanéité de l'interconnexion et de la différenciation, à la base de la dynamique transnationale. En conséquence, les notions de 'migration transnationale' et de 'transmigrant' voient le jour. La première rendrait compte de déplacements qui se traduisent par « la consolidation de nouveaux espaces sociaux qui dépassent les communautés d'origine et de destination : il s'agit d'une expansion transnationale de l'espace des communautés à travers des pratiques sociales, dispositifs et des systèmes de symboles transnationaux » (Canales et Zlolniski, 2001:229). La deuxième, distinguerait des personnes « dont les vies quotidiennes dépendent des interconnexions multiples et constantes à travers les frontières internationales et dont

les identités publiques sont configurées par rapport à plus d'un État-nation (...). Ils ne sont pas des occupants provisoires parce qu'ils s'installent et deviennent incorporés dans l'économie et les institutions politiques, les localités et à la vie quotidienne du pays dans lequel ils résident. Cependant, au même moment, ils sont engagés ailleurs dans le sens où ils maintiennent des liens, construisent des institutions, effectuent des transactions et influencent des événements locaux et nationaux dans les pays d'où ils ont émigré » (Glick Schiler, Bach et Szanton Blanc, 1995 : 48).

Plus précisément, prenant en compte le champ des migrations, le transnationalisme se développerait principalement à partir de l'initiative des immigrants et de leurs familles, mais également à partir des associations. À ces initiatives individuelles et/ou collectives il est nécessaire d'ajouter l'influence des efforts des gouvernements et des institutions liées aux États qui, sans être les déclencheurs de pratiques transnationales, ont découvert leurs avantages et donc les ont facilitées et soutenues. Les activités transnationales sont très diverses, en fonction des caractéristiques de chaque contexte et des communautés de migrants. Très succinctement, elles correspondraient aux commerces – alimentaires et d'objets provenant des pays d'origine, livraison de colis, transfert et l'échange d'argent, recrutement des travailleurs, etc. – aux envois de fonds, aux groupes politiques, aux groupes religieux et aussi aux associations culturelles, sportives et de loisirs. Si nous considérons des contextes spécifiques, selon Alejandro Portes (2005), la recherche sur les activités transnationales des migrants aux États-Unis [38] montrent, de façon combinée, que les facteurs qui contribuent à la participation à celles-ci sont : le lieu d'origine (petites villes ou localités rurales), la motivation de la migration (non liée à la violence), le niveau éducatif (haut), le niveau des revenus (haut), l'installation (communautés concentrées), les réseaux sociaux locaux et extra-locaux (haute participation) et la réception de la société d'accueil (hostile). Cependant, la participation ne semble pas être une pratique générale parmi les migrants, même si la valeur ajoutée de chaque initiative a un impact économique, social et culturel dans les communautés d'origine et même dans les pays dans leur ensemble[39].

[38] Même si, selon le sociologue, la recherche empirique a démontré que, sans être la norme, les « pratiques transnationales peuvent être aussi courantes chez les immigrants d'Europe que chez ceux des Etats-Unis » (Portes, 2004:5).

[39] Un grand exemple de cet impact est l'inclusion des envois de fonds dans le PIB de certains pays d'origine ou les lois de double nationalité et double citoyenneté qui approuvent ces pays pour maintenir la «loyauté» de ses émigrés (Portes, 2005).

Toutefois, au-delà de la quantité des pratiques transnationales, et de ce fait, du rapport entre théorie et pratique, il est très intéressant de souligner que la seule considération du sujet du transnationalisme dans le cadre de l'étude des migrations a permis de repenser certaines de ses approches et de formuler de nouvelles questions de recherche. A cet égard, d'abord l'idée de migration transnationale a remise en question la distinction entre migrations permanentes, migrations temporaires et migrations circulaires. D'après Canales et Zlolniski (2001) : « À partir du début des années quatre-vingt-dix (…) différentes études ont montré que ce schéma d'analyse ne semble pas être utile pour comprendre les caractéristiques et les formes prises par le processus de migration au niveau international depuis les dernières décennies du XXe siècle » (Ibid. p. 227). Cependant, les pratiques transnationales ne représentaient pas une nouveauté en elles-mêmes, car des expressions de transnationalisme existaient déjà dans l'histoire de la migration internationale, mais leur configuration actuelle se distingue plutôt par l'appropriation des moyens de transport et moyens technologiques qui sont disponibles massivement à l'heure actuelle (Portes, 2005). Ainsi, ces nouvelles formes, ayant capitalisé ces nouvelles conditions, se caractériseraient par une concomitance entre l'installation et le déplacement, qui entraine la création d'espaces de contact et d'échange quotidien entre de multiples communautés et localités.

Par ailleurs, la perspective transnationale nous invité à repenser l'idée de l'appartenance des migrants dans un contexte de globalisation. À ce sujet, elle a rendu visible des dynamiques d'appropriation, de recréation et d'actualisation des appartenances nationales 'à distance', parmi lesquelles s'exprimeraient certains degrés de créativité des migrants, mais en même temps les exigences d'homogénéité et de cohérence d'un ou plusieurs contextes nationaux. Donc, ce qui serait remis en cause est la notion du migrant comme un individu indéfectiblement déraciné (Glick Schiler, Bach et Szanton Blanc, 1995). Après cela, il existerait à notre avis deux perspectives : d'une part celle où le cadre de l'appartenance nationale resterait intouchable, et la question ne serait pas si les limites de l'appartenance coïncident ou non avec les limites de l'État-nation, mais on se considérait que celles-ci s'élargissent et se diversifient pour accompagner le migrant partout où il va. D'autre part, celle qui

admettrait la coexistence des différentes appartenances, où la nationale ne serait que l'une d'elles. De plus, au-delà de cela, cette perspective reconnaît la valeur, la potentialité et le caractère distinctif des appartenances dotées de sens par les migrants eux-mêmes et leurs réseaux, dont les limites dépassent les frontières des États-nations ou ne les considèrent pas comme leurs référents.

Finalement, et étroitement liée au changement de perspective par rapport au déracinement des migrants, l'idée d'une migration transnationale a été une invitation directe à reconsidérer la question de l'assimilation. D'après Alejandro Portes, « le transnationalisme évoque l'image d'un mouvement imparable d'aller et retour entre les pays d'origine et d'accueil, permettant aux migrants de maintenir une présence dans les deux pays et les deux cultures et d'exploiter les opportunités économiques et politiques de ces vies duales » (Portes, 2004 :4-5). Mais si au début, il a été estimé qu'il serait devenu un 'modèle normatif' qui surpasserait celui de l'assimilation, les études ultérieures ont montré que la conception d'une relation dichotomique entre les deux processus n'était pas pertinente. Bien que l'étude du transnationalisme dans les migrations permis de rendre visible des trajectoires adaptatives non considérées par le cadre assimilationniste, en même temps elle a révélé que ceux qui développent des pratiques transnationales semblent souvent être intégrés dans les sociétés d'accueil. Ainsi, la recherche sur la migration transnationale paraît apporter des résultats plus proches des idées d'« intégration simultanée » et de « participation renouvelée » (Portes, 2005 :15), les deux jouant en faveur de la vie quotidienne des migrants et de leurs familles, ici et ailleurs.

1.4. Les migrants dans les explications sur les migrations internationales

Au début de ce chapitre, nous avons fait valoir que nous étions inspirée par l'exercice de penser les théories migratoires comme une trajectoire à partir des modèles jusqu'aux narrations, mais que, cependant, nous savions que toute attente de linéarité dans ce parcours serait vaine. Donc, ce qui nous a intéressée à propos de cet exercice était la distinction entre le modèle et la narration, qui a été intégrée à l'analyse de l'étude de la migration pour rendre compte d'une certaine gradation dans l'anonymat des migrants. À cet égard, nous pouvons reconnaitre que chaque explication sur les migrations réserve une place aux migrants – parle d'eux – mais dans la plupart des cas la définition de cette place oscille entre l'abstraction, la

simplification et la généralisation, qui finissent par les rendre invisibles et par désancrer leurs mouvements.

Comme nous l'avons dit déjà plusieurs fois dans ces pages, la question primaire et fondamentale des théories sur la migration – primaire puisque l'installation est un phénomène non prévu et de ce fait pas immédiatement enquêté, et fondamentale dans la mesure où elle traverse tous les développements ultérieurs, y compris la question de la perpétuation des migrations – a été *pourquoi les personnes migrent-elles ?* et nous considérons que les réponses à cette question sont très intéressantes pour illustrer notre point de vue sur la dérive qu'ont suivie les exercices explicatifs sur notre sujet de recherche.

Ainsi, de façon générale, nous pouvons dire que, d'une part on a répondue à la question à partir des 'facteurs migratoires' – démographiques, politiques, écologiques, culturels –, qui même s'ils sont abordés de façon conjointe ou séparée, font référence à des circonstances dans lesquelles les personnes sont prises et qui produisent comme résultat leur déplacement, mais qui ne donnent pas d'espace à la première personne pour le récit d'un élan migratoire hors du cadre de l'impuissance. D'autre part, on a répondue à la question à partir des intérêts et des motivations des migrants eux-mêmes, où les circonstances continuent à être importantes, mais pas plus importantes que ce qui configure un 'désir migratoire' lequel, de plus, implique une définition particulière et partielle de celles-ci. Malheureusement, plusieurs fois en travaillant cette question ont arrivé à une réponse en sélectionnant une motivation unique ou centrale. Pire encore, l'élément sélectionné a souvent été utilisé comme le descripteur principal pour répondre à une autre question beaucoup plus complexe et abandonnée : *qui sont les personnes qui migrent* ? Cette dernière interrogation, à notre avis, fondamentale pour commencer toute discussion sur les migrations, perd ainsi sa potentialité du fait des réductions et des fragmentations.

En même temps, cette dynamique semble toucher aussi aux analyses critiques sur le devenir de la théorie sur les migrations internationales. Ainsi, le questionnement du travail fait jusqu'à présent se concentre, sur les limites des explications qui ont été élaborées en fonction des contextes et flux spécifiques ou sur les traitements isolés des facteurs qui seraient à la base du déclenchement des déplacements, la migration étant un phénomène multi-causal. Par exemple, Durand et Massey (2003) ont proposé qu'une théorie pertinente sur les migrations doit prendre en compte simultanément

quatre éléments qui jusque-là avaient été traités de façon indépendante par les théories que nous avons présentées : les forces structurelles d'expulsion, les forces structurelles d'attraction ; les motivations, les objectifs et les aspirations des migrants ; et les structures qui connectent les lieux d'origine et les lieux de destination des migrations. Par conséquent, selon les sociologues, la mise en vérification conjointe de ces théories serait fondamentale pour approfondir la connaissance du phénomène. De leur point de vue, l'ensemble des théories «sont nécessaires pour parvenir à une compréhension globale et complète de la migration internationale au XXIe siècle » (Ibid. p. 39).

Néanmoins, à notre avis, la contribution de ce dialogue entre les propositions explicatives n'est pas évidente, dans la mesure où les perspectives qui se concentrent sur les forces structurelles réduisent les migrations au déplacement de force de travail, celles qui s'intéressent aux motivations réduisent le désir migratoire aux attentes de mobilité sociale et celles qui se focalisent sur les structures qui font des ponts et qui placent les migrants à l'intérieur des collectivités à différentes échelles, réduisent les réseaux et les liens à des rapports de type instrumental. Alors, le regard économique de la migration continue à s'imposer malgré, les approches le traitement conjointe des approches et de ce fait, c'est la dimension économique de l'expérience migratoire qui fonctionne comme un cadre interprétatif de n'importe quel de ses aspects. À cet égard, même si Castles et Miller (2004) nous disent que la perspective de la migration économique est l'une parmi d'autres pour traiter les migrations, à notre avis, que ce soit dans le travail historique ou sociologique quant aux migrations, celle-ci est loin d'être une option comme les autres. Moins encore dans un moment historique où l'économie, loin de paraître une dimension dans le cadre des faits sociaux totaux, elle exhibe plus que jamais leur autonomie, leur désancrage et leur capacité de traduction; et en conséquence, le fait que les migrations soient résumées dans les flux des envois internationaux d'argent commence à avoir du sens.

Compte tenu de ce qui précède, ce qui paraît absent dans ce tableau est la mise en question de la figuration migratoire derrière les théorisations. Même s'il existe des points de vue critiques dans lesquels la migration est considérée comme un fait complexe et divers, il semble que ces adjectifs ne soient pas transférables à ses protagonistes. Alors, quelles propositions exploreraient d'autres figurations pour les migrants et d'autres interprétations pour les migrations ? Déjà il est important de

savoir que, même sans appartenir aux théories classiques, d'autres approches et perspectives – comme pourrait être par exemple celle du transnationalisme – ouvrent la voie à repenser d'anciennes prémisses et à une série de nouvelles interrogations que la situation actuelle des migrations impose.

La question qui reste alors, est comment ces interrogations sont intégrées à l'étude des migrations, ou plutôt, quelles propositions peuvent émerger à partir d'elles. C'est à ces dernières que nous consacrons la prochaine partie de cette recherche qui traite des 'Autres sensibilité pour l'étude des migrations' et des 'Autres itinéraires pour l'étude des migrations', sur lesquelles nous nous inspirons, et nous nous appuyions, pour inviter à penser les migrations à partir d'autres référents et hors des frontières du cadre traditionnel de leur étude. Toutefois, avant de poursuivre avec elles, il nous semble indispensable faire référence aux cartographies des migrations actuelles dans lesquelles s'inscrit la migration des jeunes Chiliens à Paris, le cas d'étude de notre recherche.

Chapitre 2: Cartographies des migrations aujourd'hui

2.1. Migrations au présent

Comme nous l'avons mentionné dans les dernières lignes du chapitre précédent, les migrations sont imbriquées et caractérisées par les changements du monde actuel. En conséquence, il n'est pas surprenant qu'émerge au milieu des études des migrations l'interrogation sur la spécificité des déplacements humains au présent. À cet égard, il reste à savoir si un contexte de globalisation – défini souvent à travers l'interconnexion économique entre les pays du monde, la circulation grandissante de l'information, le progrès des transports et des technologies – affecte les migrations, comment il le fait et dans quelle mesure.

En principe, et formellement, les nouveaux moyens et manières de circulation de l'information auraient une incidence dans le déclenchement des élans migratoires, à chaque fois plus soutenus par une connaissance des différentes étapes du processus migratoire et ses possibles conditions, y compris la situation des étrangers dans les lieux de destination éventuelles. Ensuite, une fois les déplacements réalisés, le nouveau scenario aurait réduit les frais du voyage et de la communication à distance, en ouvrant la voie, par exemple, aux migrations circulaires et aux pratiques transnationales. Donc, bien que le bon sens nous conduise à penser que ces processus spécifiques ont facilité les migrations, la question est alors quels sont les projections et les limites de ce diagnostic. Chacun de ces processus susceptibles d'être considérés comme 'facilitateurs', est inséré dans un cadre global de changements politiques et culturels liés au développement du capitalisme avancé et à sa production d'inégalités, circonstances qui exigent que nous considérions les nuances de l'impact de la globalisation sur les migrations.

Nous insistons sur les nuances car, même s'il ne serait pas trompeur de parler, dans un sens contraire à ce qui a déjà été dit, des entraves que la globalisation pose aux migrations, il nous semble plus pertinent de nous référer à une coexistence des dynamiques d'inclusion et d'exclusion quant à celles-ci. Ainsi, même s'il est inexact de concevoir la globalisation du point de vue exclusif de l'assemblage des marchés, des analyses s'orientent vers la perspective d'un moment où les dynamiques de 'traduction' et 'conversion' économiques des subjectivités ont une force

particulièrement remarquable (Mezzadra, 2012; Braidotti, 2011a) et, de ce fait, où tous les éléments qui paraitraient être hors des codes et des critères d'intégration – autrement dit hors de la rentabilité programmée – ne sont pas des 'anomalies', mais des composantes structurelles (Sassen, 2003). En conséquence, une lecture du rapport entre la globalisation et les migrations qui aurait comme fondement la dichotomie entre la promotion de la mobilité des biens et la restriction à la mobilité des personnes, ne nous paraît pas tout à fait adéquat.

Par exemple, le déploiement de la part des États – individuellement ou conjointement – de mesures de contrôle, dissuasion et répression des flux migratoires, coexiste avec la présence constante de la migration irrégulière dans leurs territoires. Même si nous ferons référence plus loin au rôle créatif de ces mesures dans l'irrégularité et la précarisation des migrations, nous tenons d'abord à souligner le fait que celles-ci, pouvant être considérées non efficaces – dans la mesure où on prend en compte que leur fonction officielle est d'empêcher l'entrée de migrants en situation irrégulière sur les territoires ou, à défaut, de gérer leur expulsion – doivent être estimées à la lumière des données comme celles présentées par Cristina Ayuso en 2009, selon laquelle, « l'irrégularité est étroitement liée à l'économie souterraine (…) principalement dans les secteurs liés à la construction, à l'agriculture et au travail domestique » (Ibid. p. 14) et par Colin C Williams en 2014, qui signale que au cours de la période 2003-2013, le poids moyen de l'économie souterraine dans le PIB communautaire a été 18,4%.

Ainsi, les politiques établies par rapport aux flux migratoires, plus que situées du côté de la restriction absolue, seraient situées du côté de la flexibilisation (Cuttita, 2007) qui renforcerait la capacité des États à 'choisir' leurs immigrants. Un exemple illustratif de ce dernier point, mais cette fois en considérant les migrations régulières, est la sélection qui se fait d'une part selon des quotas d'entrée établies dans le cadre des accords bilatéraux et, d'autre part, en raison des critères comme la formation, l'activité et le soutien financier dans le cas des migrations 'autonomes'. Néanmoins, par rapport à ce dernier cas, les pays de destination non seulement sélectionnent dans les pays d'origine à partir de la demande des migrants potentiels, mais aussi établissent des politiques d'attraction, en offrant des privilèges d'entrée et d'installation sur le territoire, à travers visas et titres de séjour spéciaux pour les immigrants 'souhaités'.

Il semble alors que les perspectives centrées sur les avantages que la globalisation offre aux migrations aient comme axe d'observation les migrations dites 'spontanées', tandis que les perspectives plus critiques se concentrent sur les migrations considérées comme 'dirigées', et relèvent leur fonctionnalité pour l'économie capitaliste, ou reflétant comme des 'résultats', notant les inégalités et les polarités que la globalisation aurait mises en interaction intéressée, plutôt que corriger. Cependant, même si nous pourrions orienter et à la fois restreindre notre proposition de souligner la coexistence de ces 'deux types' de migration – un fait qui ne semble pas évident pour l'étude des migrations – il n'est pas moins vrai que cela serait reproduire un exercice analytique des 'formes pures' loin de la réalité.

Il est sûr que, en faisant écho de la flexibilisation des frontières par rapport à l'immigration, nous nous plaçons proche de l'argumentation des mobilités inégales causées par une inégalité de base (Bauman, 2011). Le problème qui résulte de l'appropriation pleine de cette argumentation est, à notre avis, les limitations qu'elle nous impose pour rendre compte des migrations, et plus spécifiquement, de qui sont les migrants. Expliquer les migrations à partir des disparités signifierait, d'une part poursuivre dans la voie de la décision individuelle ou familiale basée sur le calcul des bénéfices ou du déterminisme suprême de l'économie ; et d'autre part, nous obliger à conclure que, si les inégalités étaient corrigées, les migrations disparaîtraient. Nous considérons qu'en poursuivant cette voie, nous participerions à la réduction des processus migratoires aux dites 'migrations économique', et des élans migrateurs à la recherche du bien-être matériel. Par conséquent, nous participerions à limiter l'observation des migrations à leur lien avec les développements des marchés de travail et leurs conditions d'entrée et de sortie et, de ce fait, à renforcer l'ensemble fini de répertoires de ce que les migrants sont et pourraient être. Tandis que, par contre, nous voudrions insister sur l'idée que les migrations sont et seront liées à la mise en mouvement d'*inquiétudes* diverses avec des conséquences inattendues pour la subjectivité.

Donc, de notre point de vue, l'alternative serait d'avancer vers une réflexion sur la multiplicité interne des processus migratoires et leurs tensions sous-jacentes. Réflexion qui réclame que nous soyons attentive à ce que sont les transformations des migrations dans un contexte de globalisation – transformations que certains auteurs ont caractérisées comme leur accélération, leur différenciation, leur féminisation et

leur politisation (Castles et Miller, 2013) – et en même temps à ce que sont les entendements que des tels changements nous demandent. Par conséquent, nous présentons ci-dessous, une cartographie des migrations actuelles, dans laquelle nous soulignons cinq dimensions : le profil des migrants, leurs motivations, leurs destinations, les flux liés à celles-ci et leurs pratiques, pour ultérieurement commencer à discuter ce que signifie parler de 'nouveauté' par rapport aux migrations et quels sont les défis compréhensifs que les dites 'nouvelles migrations' nous posent.

2.2. Cartographie globale et cartographie locale

Nous voudrions maintenant rendre compte des tendances globales identifiées dans les migrations aujourd'hui. La présentation de cette information générale sera accompagnée par des données et/ou des extraits de témoignages concernant les participants de cette recherche et par des données concernant les caractéristiques que ces tendances prennent dans la réalité chilienne. La décision d'exposer cette cartographie globale en parallèle à une 'cartographie locale' se justifie d'une part dans notre intérêt à montrer comment s'insère le vécu des interviewés dans ces tendances mondiales ou quel est leur degré de proximité avec elles ; et d'autre part, dans notre intérêt à montrer comme s'insère le Chili dans cette vague, étant celui-ci le contexte d'origine des déplacements des protagonistes de cette enquête. Afin de réaliser cet objectif, nous allons présenter des éléments informatifs et analytiques, sur la base des lectures traditionnelles autour de la migration, comme les rapports des organismes internationaux sur la matière – élaborés dans leurs sièges centraux et locaux – en complémentarité avec les perspectives des différents chercheurs intéressés par le phénomène migratoire. Tout cela, accompagné les cas échéant des récits provenant des entretiens réalisés.

2.2.1. Le profil des migrants

Quant au profil des migrants, selon l'Organisation Internationale pour les Migrations (IOM) si l'on considère les différents flux migratoires, la plupart des migrants sont des hommes à l'exception du flux Nord-Nord[40]. Toutefois, il y a des divergences sur ces données. Par exemple, la Banque Mondiale a identifié dans les flux Sud-Sud une plus grande présence de femmes que des hommes et le Département des Affaires Economiques et Sociales de Nations Unies (DAES-ONU) a identifié la même relation par rapport à des flux Nord-Sud (IOM, 2013). Au-delà du désaccord sur les chiffres, il est déjà connu depuis des années que les flux migratoires font face au processus nommé 'féminisations des migrations». Ce processus indique une participation accrue, et dans certains cas majoritaire, des femmes dans les flux migratoires. Cependant, cette participation ne signifierait pas seulement qu'il existe davantage de femmes qui migrent, mais aussi que de plus en plus de femmes migrent de manière indépendante ou en exerçant le rôle de 'chefs de famille', autrefois réservé aux hommes et qu'elles seraient maintenant les actrices principales des transferts de fonds. Toutefois, il est fondamental de reconnaître à la base que les femmes ont toujours migré et qu'une grande partie de leur invisibilité antérieure et de leur visibilité actuelle tien aux cadres analytiques utilisés, qui ont considéré traditionnellement la migration féminine comme une réponse mécanique à la migration masculine.

En ce qui concerne la 'féminisation des migrations', il est évident que le sujet mérite une analyse approfondie et particulière, et nous ne voudrions pas nous arrêter sur les impacts de la participation des femmes et leurs rôles dans les processus migratoires, sans avoir réalisé le travail en profondeur que nous croyons nécessaire pour ne pas reproduire des propositions essentialistes à ce sujet. Toutefois, comme cette discussion est installée dans les études des migrations, il nous semble fondamental d'indiquer, au moins, que la féminisation des migrations est plus qu'un accroissement statistique et qu'un processus d'émancipation des femmes. D'après Saskia Sassen (2003), la 'féminisation des migrations' serait liée à la 'féminisation de

[40] À ce sujet, « (...) de manière générale 'Nord' veut dire des pays avec des revenus élevés et 'Sud' des pays avec des revenus faibles et moyens, en accord avec la classification de la Banque Mondiale » (IOM, 2013:36).

la survie', à la réaffirmation de la division sexuelle du travail et à de nouvelles formes d'exploitation des femmes au niveau global.

Par ailleurs, de même que les analyses sur le sexe des migrants se sont développées, en même temps, la période de la vie où les personnes migrent est devenue une donnée intéressante pour l'étude des migrations. Cet intérêt serait justifié d'une part, en relation à l'impact de la variable générationnelle dans les motivations, le développement et les projections de l'expérience migratoire, et d'autre part, en relation à des problématiques spécifiques liées à l'âge des migrants comme le cas, par exemple, des 'mineurs non accompagnés' et la retraite des étrangers dans les pays de destination. Cependant, la sélection d'un groupe d'âge pour les participants d'une enquête sur les migrations peut aussi être liée au choix d'examiner une période historique de celles-ci, comme c'est le cas de cette recherche[41].

En ce qui concerne le profil des migrants par rapport à l'âge, les statistiques internationales notent que les migrants qui proviennent du Sud sont plus jeunes que les migrants du Nord. En même temps, le Nord concentrerait la plus grande partie des migrants entre 24 et 49 ans et le Sud aurait la présence la plus importante de personnes âgées (IOM, 2013). Par ailleurs, le pourcentage des migrants âgés de moins de 24 ans est plus grand dans le Sud que dans le Nord (IOM, 2013). Dans la même période, l'Organisation Internationale du Travail relève qu'il existerait 28,2 millions de jeunes migrants dans le monde (OIT, 2014) et les Nations Unies indiquent que, 30 % des migrants de l'année 2013 ont moins de 29 ans (Centro de Noticias de l'ONU, 2014). Des chiffres globaux comme ceux-ci prennent en compte généralement les migrations autonomes et même les processus de réunification. Simultanément, ils considèrent aussi les migrations dites volontaires et involontaires.

Par rapport à cette dernière donnée, des chercheurs comme Jorge Martinez (2000) ont indiqué que la jeunesse, apporterait certaines spécificités aux mouvements migratoires. D'une part, les jeunes sont des personnes vulnérables en raison de la période de la vie dans laquelle ils sont qui se caractérise par un moment des changements internes et de définition du rapport au collectif. D'autre part, car ils représentent une force de rénovation à l'intérieur des sociétés de destination du fait notamment de leur entrée potentielle sur le marché du travail, leur début dans la constitution d'un foyer familial et la finalisation ou l'extension de leur formation

[41] À ce sujet, voir pages 26-27 le chapitre d'introduction 'Une étude des *sujets en mouvement*'.

éducative. Malheureusement, la cohérence formelle entre la jeunesse et la catégorie de 'population économiquement active', contribue à ne voir dans les processus migratoires des jeunes que des déplacements dont les motivations et les conséquences sont du type exclusivement économique.

Un troisième élément qui paraît intéresser les organismes internationaux est les qualifications professionnelles des migrants. À cet égard, l'IOM (2013) indique que les migrants actuels sont principalement des personnes peu ou faiblement qualifiées. Selon son rapport, cette caractérisation serait plus évidente parmi les migrants qui participent aux flux Sud-Sud, car ceux-ci représentent comparativement des coûts avantageux et des distances plus courtes, et donc une plus grande accessibilité. D'autre part, les migrants plus qualifiés au niveau éducatif seraient ceux qui participent aux flux Nord-Nord et Sud-Nord. Quant à ces derniers, le rapport de Rodolfo Cordova (IOM, 2012a) sur la migration depuis l'Amérique latine et les Caraïbes vers et les pays de l'Union Européenne, montre que le flux des personnes hautement qualifiées est lié à l'augmentation des étudiants qui font des études supérieures depuis les cinquante dernières années, aux taux locaux de chômage et à l'employabilité dans des conditions de surqualification. Toutefois, il faut prendre en compte que les migrations de personnes hautement qualifiées font aussi partie des nouvelles tendances des cadres migratoires, tout comme les bourses d'études à l'étranger et la mobilité des travailleurs d'entreprises transnationales.

Au niveau de la recherche, les compétences des migrants sont un élément fondamental pour les études qui proposent un lien entre la migration et le développement, et, par conséquent, estiment que les déplacements peuvent avoir une incidence sur la croissance socio-économique des pays d'émigration et aussi sur la prospérité des migrants eux-mêmes. Par rapport aux migrations qualifiées et leur impact dans ces pays, il existerait deux tendances générales dans ces études. D'une part, la perspective qui se concentre sur les bénéfices que peuvent représenter ces migrations, et qui relèvent leur contribution dans la formation et l'expansion des réseaux sociaux et l'augmentation des fonds internationaux. D'autre part, la perspective qui se concentre sur les pertes qui peuvent résulter de ces déplacements, et qui relèvent les déficits causés par la fuite des cerveaux et des travailleurs compétents dans des secteurs fondamentaux pour la production et la création de savoirs, avec le risque, en plus, de la rupture des liens avec les lieux d'origine.

Prenant en compte ces trois caractéristiques, nous pouvons avancer un profil de l'immigrant au Chili et de l'émigrant du Chili, ce dernier étant notre sujet de recherche. Quant au premier, la recherche de la sociologue Carolina Stefoni (IOM, 2011) montrerait une féminisation croissante et une concentration entre 15 et 44 ans. Par ailleurs, les données indiquent une moyenne de 12,3 ans de scolarisation (Matus, 2014). Quant au deuxième, l'information est insuffisante et peu actualisée. Le gouvernement chilien, à travers l'Instituto Nacional de Estadísticas et le Ministerio Relaciones Internacionales, a organisé un enregistrement volontaire des Chiliens à l'étranger pendant la période 2003-2004. D'après ces données, il y aurait 857 781 personnes, dont 50,3 % de femmes et 49,7 % d'hommes. Concernant les groupes d'âge, les données ne sont pas claires, mais quant aux compétences le rapport indique que 24 % des Chiliens à l'étranger auraient fait des études techniques ou universitaires, 73 % auraient fait des études secondaires (complètes ou incomplètes) et 2,5 % n'auraient aucun type de formation (DICOEX et INE, 2005). Enfin, chez les personnes participant à cette recherche, comme nous l'avons déjà indiqué, 52% sont des femmes et 48% des hommes. Au moment de l'entretien, l'âge moyen était de 31 ans, et 85 % avaient fait des études universitaires complètes[42], 9 % des études universitaires incomplètes[43] et 6 % des études techniques. Parmi les participants qui ont fait des études universitaires complètes, 59 % avaient un master[44] et 7 % un doctorat.

2.2.2. Les motivations pour migrer

Les motivations des migrants restent une question centrale pour l'étude des migrations, et simultanément une question très difficile à répondre. Ainsi dans le chapitre précédent nous avons présenté des tentatives classiques pour traiter le sujet, et en même temps nous avons essayé d'exposer leur insuffisance. À cet égard, comme nous l'avons déjà énoncé, des études contemporaines ont montré les limitations du lien entre les déplacements et les facteurs économiques. Parmi les exemples

[42] C'est-à-dire des participants qui ont fait des études de Licence au Chili (4 ou 5 ans de formation universitaire) ou des études de Licence en France (3 ans de formation universitaire).

[43] C'est-à-dire des participants qui, au moment de l'entretien, faisaient des études de Licence ou qui les ont faites sans les terminer.

[44] C'est-à-dire des participants qui ont obtenu le diplôme de Master 2.

intéressants sur ces limitations, nous pouvons faire référence au rapport de l'IOM de l'année 2012, qui indique que contrairement à l'idée derrière les tentatives classiques pour dévoiler les motivations des migrants, le chômage ne serait pas déterminant dans le déclenchement de la migration. À cet égard, l'étude montre que le désir de migrer est présent parmi les personnes les plus qualifiées dans leurs sociétés d'origine – lesquelles dans des conditions idéales, devraient être les plus intégrées au marché du travail – comme parmi les personnes qui sont au chômage. La dissemblance entre les deux groupes serait, bien sûr, la capacité de concréter ce désir. Ainsi, il semblerait évident que les personnes dans une situation de vulnérabilité comme l'inactivité économique ne pourraient pas satisfaire un désir de migration si celui se manifeste, à cause de l'insuffisance des ressources économiques associée à leurs conditions. Cependant, l'intérêt de l'étude est, à notre avis, son argumentation en faveur de l'importance que d'autres variables – la satisfaction de l'emploi et la préexistence de liens sociaux dans les pays de destination – pourraient avoir dans la configuration des motivations pour la migration (IOM, 2012a).

Une autre étude intéressante quant à son effort de nuancer le rôle majeur des facteurs économiques pour expliquer les migrations, est celle de Cai *et al* (2014). Cette enquête vient s'ajouter à d'autres recherches préoccupées par le lien entre la satisfaction générale face à la vie et la migration au niveau régional (Chindarkar, 2014 ; Otrachshenko et Popova, 2014), mais cette fois la tentative est globale. Ainsi, le travail de Cai *et al* – à partir des données de l'enquête *Gallup World Poll* pour la période 2007-2012 – est concentré sur la recherche non de causalités mais d'un indicateur intégral pour les migrations. Ainsi, cette étude quantitative signale l'importance de la variable 'revenus' tant pour le bien-être subjectif que pour la migration, et de ce fait, plutôt que rejeter le rôle des revenus dans la migration, elle essaie de le relativiser en montrant que la performance compréhensive du bien-être subjectif face aux migrations est supérieure. Ensuite, au niveau des résultats obtenus, ceux-ci indiqueraient que le désir de migrer est associé négativement avec le bien-être subjectif. Toutefois, les auteurs avertissent que les résultats ne contredisent pas la pertinence de la variable revenus dans la migration car, d'une part l'indicateur de bien-être l'intègre ainsi que d'autres éléments liés à la qualité de vie, et d'autre part, parce que dans l'analyse par pays, l'indicateur de bien-être offre plus de rendement dans les pays riches, tandis que le montant est plus parlant dans les pays pauvres. Par

conséquent, leur préconisation n'est pas d'exclure ce facteur économique de l'analyse des déterminants migratoires, mais d'intégrer dans celle-ci le bien-être subjectif, en évaluant sa pertinence cas par cas.

Donc, ils sont nombreux les 'rappels à l'ordre' à propos de la façon dont sont entendues et traitées les motivations de la migration, même si des réductions d'ordre économique et autre restent en vigueur. Par exemple, une autre manière dont s'expriment ces réductions est les explications qui assimilent les motifs officiels d'entrée dans un pays aux motivations des personnes pour migrer. Ainsi, même si les statistiques de délivrance de titres de séjour pourraient être une information importante pour la formulation des politiques à propos des migrations, les problèmes commencent quand ces données sont interprétées d'une façon mécanique ce qui entraîne la considération qu'un immigrant avec un titre de séjour de travail est une personne qui s'est déplacée exclusivement pour des motifs économiques, un immigrant avec un titre de séjour d'étudiant est une personne qui s'est déplacée uniquement pour des motifs de formation professionnelle et un immigrant avec un titre obtenu dans le cadre d'une réunification est une personne qui s'est déplacée purement pour des motifs familiaux. Laisser de côté ce type d'analyse simplificatrice permettrait de comprendre, par exemple, des informations comme celle qui suit : « Selon une étude du ministère de l'Intérieur, portant sur les étrangers entrés comme étudiants en 2004, environ un tiers semble s'être installé durablement en France fin 2012. Ils sont mariés, ont trouvé un emploi ou détiennent encore un titre de séjour 'étudiant' (doctorants, étudiants en médecine, etc.) » (IAU, 2015 : paragraphe 14). Alors, plutôt que renforcer l'idée selon laquelle derrière chaque motif officiel d'entrée il existe des motifs cachés, nous voudrions relever que les motivations pour migrer sont multiples à la base, et aussi, qu'elles sont resignifiées au cours des processus migratoires.

Toutefois, compte tenu de tout ce qui précède, il n'est pas surprenant que pour le cas qui nous intéresse – l'émigration chilienne – les motivations continuent à être simplifiées d'une façon qui laisse clairement entendre que, au milieu d'un contexte historique régional, les années 70 ont été une période de migration politique et les années 80, une période de migration économique (IOM, 2012b). Or, des raisons pour l'espoir arrivent cette fois du même organisme qui a été la source de l'étude qui vient d'être citée. Ainsi, dans un rapport ultérieur, l'IOM indique que pour comprendre les

migrations, il faut intégrer la notion que les personnes qui se déplacent, volontairement o non, le font en cherchant à améliorer leur vie de toutes les façons et que la question la plus importante est finalement s'ils réussissent à le faire et s'ils sont heureux grâce à leur migration. Plus encore, que pour s'approcher de la réponse à ses questions, « au lieu d'être les sujets passifs de la recherche, les migrants doivent avoir l'occasion de raconter leurs propres histoires » (IOM, 2013 :184). De notre part, nous voudrions exprimer que – comme nous l'exposerons plus loin - les migrations 'à la première personne' ne nous semblent pas une garantie pour d'autres entendements possibles, mais nous considérons que, à partir cette indication, la question qui reste ouverte est si, par exemple, avec ce changement de sensibilité, nous arriverons à une complexification de la compréhension de la migration chilienne pour les périodes ultérieures.

En principe, même si nous avons réservé une autre partie de ce travail pour traiter cette question de façon plus approfondie, nous pouvons indiquer déjà que, à partir des récits des participants, nous nous approchons des motivations pour la migration comme celle qui suit :

Je crois qu'il y a des choses qui on ne voit très clairement au début quant au pourquoi on est venu. Alors je crois que la première raison est car je m'ennuyais à Santiago. J'habitais à Santiago et je travaillais dans un centre municipal de santé (…). Depuis longtemps j'étais en colocation avec une amie et j'avais déjà fait des rites de passage classique. Alors, à la fin c'était en raison de l'ennui, mais surtout pour passer à une autre étape. Il n'y avait pas beaucoup de choses qui me feraient sentir attachée au Chili. Je sentais que je pourrais… j'avais déjà accompli une étape dans le travail, une étape quant à ma famille, comme d'être loin mais avoir une bonne relation aussi. Il y avait certaines choses qui me faisaient sentir très indépendante et cela m'a permis de penser pourquoi pas partir ? Après il y avait l'intérêt d'apprendre une deuxième langue (…) [Aussi] dans ma famille, la sœur aînée de ma mère, qui est une tante très proche, elle a été exilée ici en France (…). Au fond je sens que le voyage de ma tante a eu une influence dans ma famille et dans ce qui nous a été transmis quant à certaines valeurs familiales qui en réalité coïncident avec les choses qu'on vit hypothétiquement ici. Surtout quant à la place de la connaissance, que celle-ci soit une société laïque et ma famille l'est aussi. Je crois qu'il y a toute une

histoire, il y a quelque chose par rapport à cela. Ma mère, avant de nous avoir, elle a voulu venir. Elle allait venir voir sa sœur et peut-être rester ici. Ainsi je crois qu'il y a une histoire familiale qui s'est unie au moment où j'ai dit ' Bon, je peux partir maintenant' (…) Aussi une troisième chose a été qu'en Psychanalyse, qui était ce qui m'intéressait, c'était un lieu excellent pour venir. C'était lié aux superviseurs que j'ai eus en clinique qui étaient d'orientation lacanienne. Alors, à la fin, elle réunissait… la France, et aussi Paris, cette idée de 'Pourquoi pas ? Ça va être utile au niveau professionnel et aussi au niveau personnel'. Donc, il avait ces trois choses : l'ennui, le sujet de la France et l'histoire, et aussi le sujet professionnel. C'était un mélange très bon à la fin (Catalina)

2.2.3. Les destinations de la migration

A propos des destinations, selon toute apparence il existe des changements. D'abord, les trajectoires traditionnelles basées sur des liens historiques entre des pays semblent se transformer à notre époque. Par exemple, des pays qui ont été caractérisés comme destination d'installation, sont devenus aussi dans certains cas des pays de transit. C'est le cas tristement célèbre du port de Calais en France, considéré comme une zone stratégique par les migrants qui veulent aller en Angleterre. En parallèle, nous sommes face au débordement tragique des lieux de transit comme l'île de Lampedusa en Italie, qui a reçu entre janvier et août 2014 plus de 100 000 personnes, fuyant les crises en Erythrée, Syrie, Libye, entre autres (Magi, 2014) et qui veulent arriver dans les pays d'Europe du Nord, comme la Suède. Ensuite, nous assistons à la reconversion de pays nommés ailleurs 'd'immigration' en pays 'd'émigration'. Toutefois, l'inversion n'est jamais réellement définitive, mais c'est plutôt que des flux dans des directions différentes coexistent. Un exemple est le cas de l'Espagne et son émigration à partir de la crise économique des dernières années, qui se déroule en même temps que des migrants bataillent pour entrer dans le pays depuis les villes de Ceuta et Melilla. Par ailleurs, bien que les migrations Sud-Nord restent significatives à cause de leur place historique et de leur continuité au présent, les déplacements Sud-Sud ont pris de la force. Selon des données de l'année 2010, «plus de la moitié des vingt corridors migratoires principaux dans le monde, sont constitués par des personnes qui migrent depuis le Sud vers le Sud. » (IOM, 2013 :55).

Donc, il semble que nous ne sommes pas dans un moment de transformations définitives et consolidées, mais plutôt au milieu d'un processus de changement des destinations de la migration, dont les organismes internationaux, la presse et d'autres acteurs ont commencé à rendre compte. Ainsi, un troisième processus à regarder serait le déplacement des lieux habituels de réception de migrants vers de nouvelles destinations. À ce sujet, les voix du *Migrant Policy Institute* et des NationsUnies se sont rejointes en janvier 2014 pour expliquer à la presse que, même si les destinations classiques – Europe, États-Unis et Canada – allaient continuer à recevoir des flux migratoires, d'autres pays allaient assumer des rôles principaux comme destinations dans le continent asiatique (Chine, Inde, Turquie, Indonésie) en Afrique (Maroc) et même en Amérique latine (Brésil, Mexique[45]). A ce sujet, il devrait être pris en compte que, par exemple, entre 2000 et 2010 40 % de l'augmentation globale des migrations correspondraient à des mouvements vers l'Asie (Paone, 2014).

Etant donné le contexte d'origine de la migration que nous traitons dans cette recherche, nous voudrions indiquer comment les tendances que nous avons évoquées se manifestent au Chili. Ainsi, les données indiquent d'abord qu'en ce qui concerne l'immigration les choses ont évolué. Si dans la première moitié du XXe siècle, le pays a été une destination d'immigration européenne (70 % entre 1930 et 1950), dans la deuxième moitié du même siècle, le Chili est devenu un pays où l'immigration provenait principalement de l'Amérique latine (50 % en 1980)[46]. Ce changement s'expliqué en raison de la diversification des origines de l'immigration, de la consolidation de flux internes en Amérique Latine, et du manque de rénovation de l'immigration européenne (IOM, 2011). Ensuite, compte tenu de cette transformation, pendant les premières années du XXIe siècle jusqu'a présent, l'immigration serait en

[45] Le cas du Mexique est particulièrement complexe, car le pays est aussi un lieu de transit pour des adultes et des mineurs non accompagnés, ressortissants des pays de l'Amérique Centrale, qui veulent arriver aux États-Unis. Compte tenu de ces éléments, il n'est pas surprenant qu'une partie importante des développements théoriques contemporains sur les migrations se basent sur le cas des migrations Mexique-Etats-Unis.

[46] Il est très important de préciser que la 'représentation' de la prééminence de certaines origines dans l'immigration ne doit pas être confondue avec sa magnitude. Les premières mesures de l'immigration au Chili ont eu lieu en 1854 (1 %). Ensuite, nous avons des données en1907 (4,1 %, le pic historique), 1920 (3 %), 1970 (1 %) et 1982 (0,7 %). Les explications de l'augmentation dans les premières années du siècle sont les politiques pour attirer les colons européens et les migrations spontanées vers l'industrie minière. Les causes de la diminution pendant la deuxième moitié du siècle sont le développement des économies européennes, la croissance économique des autres pays latino-américains et le climat d'insécurité qu'a créé la dictature de1973 à 1990 (IOM, 2011a).

augmentation progressive[47] : 0,9 % (1992), 1,2 % (2002) (Ibid.) et 2,5 % (2014), et l'origine des flux migratoires les plus importants (73 %) continue à être régionale. À ce sujet, les données de résidences de longue durée au Chili, diffusées par le Departamento de Extranjería y Migración, indiqueraient que les cinq premiers pays avec le plus grand nombre de résidents au Chili sont le Pérou, l'Argentine, la Bolivie, l'Équateur et la Colombie (Matus, 2014).

Toutefois, malgré la croissance de l'immigration au Chili, l'émigration a été et est encore un sous-processus significatif. Ainsi l'ont exprimé les chercheuses Veronica Cano et Magdalena Soffia en 2009, en concluant que « le nombre des ressortissants qui ont émigré a dépassé historiquement la quantité des immigrants dans le pays, l'émigration étant la face la plus visible des processus migratoires au Chili » (Ibid. p. 141). Un diagnostic qui coïncide avec celui indiqué par l'Instituto Nacional de Derechos Humanos : « Au Chili, la population étrangère a augmenté de façon constante au cours des dernières décennies, même si en termes nets le pays est encore un pays d'émigrants » (INDH, 2013 :7). Situation qui a été confirmée par l'État du Chili qui, dans l'année 2010, « a rapporté que pour chaque immigrant au Chili, trois émigrants chiliens restent à l'étranger » (Loc.cit.)

À ce sujet, et en dépit des difficultés pour rendre compte de l'émigration chilienne, il est possible de trouver des antécédents, même si limités et non actuels, cohérents avec l'interprétation des chercheuses et de l'Institut que nous venons de citer. D'abord, pour la période 2000-2002 les données ont montré que l'immigration représentait 1,3 % de la population nationale, tandis que l'émigration 2,9 % (CEPAL, 2006). Ensuite, comme nous l'avons déjà mentionné, le rapport du DICOEX et INE (2005) a présenté parmi ces résultats que le nombre de Chiliens à l'étranger pour la période 2003-2004, était de 487 174, la population nationale étant estimée pour l'année 2004 à 16 093 378 personnes. Malheureusement, pour la même période, nous

[47] Il y a divers arguments pour essayer de comprendre ce scénario. Même si nous sommes consciente de la nécessité de les traiter en considérant des cas particuliers où la perspective des immigrants eux-mêmes doit être un élément indispensable, nous pouvons souligner le travail de Carolina Stefoni (IOM, 2011a) qui fait référence à une série de conditions positives que présente le Chili pour l'immigration d'origine latino-américaine. Parmi celles-ci la croissance économique et la stabilité politique après la récupération de la démocratie, semblent fondamentales. De plus, des facteurs tels que la proximité géographique, les frais de voyage et la continuité historique de certains flux, qui a permis de construire des réseaux migratoires, sont considérés aussi comme des 'attracteurs'. Enfin, un contexte de contrôle et de découragement des tentatives migratoires de la part des pays de l'Union Européenne et des États-Unis, versus une politique chilienne d'entrée sans visa, aurait aussi un rôle significatif.

n'avons pas de données sur l'immigration au Chili. Après, et pour continuer avec la comparaison, nous pouvons mentionner le projet *Peoplemovin. Migration flows across the world* selon lequel durant l'année 2010 l'immigration au Chili a été de 1,9 % tandis que l'émigration chilienne était de 3,7 %[48].

Comme l'émigration chilienne est notre centre d'intérêt, nous voudrions aller plus loin en disant que, bien que l'information par rapport à celle-ci porte principalement sur la deuxième partie du XXe siècle, il n'est pas surprenant que cette époque ait une place privilégiée, car elle est sans doute le moment du plus grand mouvement international de personnes dans l'histoire du pays. Ainsi, dans un contexte de dictature, les principales destinations des Chiliens ont été : la France, la Suède, l'Italie, l'Allemagne, le Canada, l'Australie, les États-Unis, le Mexique, l'Équateur, le Venezuela, le Costa Rica et l'Argentine (IOM, 2011a ; Cano et Sofia 2009). Cependant, la quantification de l'exil chilien a été et continue d'être une tâche très difficile à accomplir[49]. Même si nous pouvons les considérer comme provisoires, pour le cas de la France les données indiqueraient un nombre d'exilés provenant du Chili variant entre 10 000 (Bail, 2004 ; Morales de la Mura, 2014) et 15 000 (Jedlicki, 2001; Rebolledo, 2012) exilés provenant du Chili. Ainsi, en France, « la communauté chilienne était devenue la communauté latino-américaine la plus importante, suivie par les communautés brésilienne, argentine (…) et mexicaine » (Gonzalez, 2007 : 10).

Quant à cette 'communauté chilienne', les familles de certains des participants de cette recherche en ont fait partie. Ainsi, parmi les 54 personnes interviewées, 9 sont des fils ou des filles d'anciens exilés. Parmi ces derniers, 5 participants sont nés en France :

Je n'ai jamais vécu avec mon père car il est parti avant que je naisse. Pour des motifs politiques, il a dû de partir en exil et la première fois que je l'ai vu, j'avais déjà 8 ans. Il a fait sa vie ici en France et je l'ai connu comme un visiteur. C'était une relation à

[48] Information disponible sur: Http://peoplemov.in/#f_CL

[49] À cet égard, Ana Vásquez-Bronfman et Ana María Araujo (1990) nous offrent l'interprétation qui suit : « En principe, les exilés ont fui, ils arrivent sans passeport et doivent adhérer au statut juridique des réfugiés. Mais déjà dans les premières vagues d'exilés il a été constaté que ceux qui avaient réussi à partir avec leur passeport ont fait de leur mieux pour le préserver. Être accroché au passeport répondait à un désir très profond: marquer avec un document la volonté de retour. Cette attitude a eu comme corollaire une énorme difficulté pour apprécier la taille de la communauté des exilés, car à côté de ceux qui ont un document administratif officiel, il y a une énorme quantité d'exilés de fait, survivant avec des papiers provisoires, avec des titres d'étudiant, avec des permis de touriste et même avec la double nationalité » (Cité en Rebolledo, 2012, p. 179).

distance, quelque chose de très intangible. Il s'agit d'une personne que tu ne connais pas, il n'y a pas de photographies, il n'y a rien, car l'époque ne le permet pas. Ça a toujours été plutôt une relation à travers ma mère, elle me le faisait connaître (…) En Première au lycée je suis venue pour la première fois à Paris. Je crois que mon père avait tout planifié avant, il a tout fait pour que moi, petit à petit, je sois enchantée. Il y a eu une préparation pour une migration éventuelle (…) Je suis venue en 2008. Le voyage me rendait nerveuse, je savais que c'était un changement de vie. J'allais cesser d'être avec ma famille et j'allais vivre avec mon père, deux choses que je n'avais jamais faites avant. Je venais chez mon père, mais il était aussi un inconnu (Isabel).

Bon, je suis arrivé en 2003, en avril. Il y a déjà 10 ans. Je suis venu pour faire des études supérieures car j'avais toujours été dans le système scolaire français. Là-bas [au Chili], j'avais été à l'Alliance Française[50] *avec une bourse parce que je suis français, j'ai la nationalité (…) J'ai très peu de souvenirs de mes premières années en France. Il y a toujours, je ne sais comment te dire, ce réseau. On peut arriver à créer ou à recréer certains souvenirs à travers ce qu'on te raconte ou à travers des photographies ou des vidéos, du peu de vidéos que nous avions à cette époque. Alors je sais quelques choses, qui sont les choses les plus traumatiques d'une certaine façon. Ce sont des souvenirs, cela est clair, mais il y a d'autres choses que je suppose on essaye de recréer, nous recréons l'histoire* (Teo).

Ultérieurement, dans la dernière décennie du XXe siècle, l'émigration chilienne a été principalement régionale, mais les déplacements vers les États-Unis ont doublé (IOM, 2011a). Selon l'enregistrement volontaire de la période 2003-2004 déjà cité, l'Argentine et les États-Unis accueillent le plus grand nombre de Chiliens résidants à l'étranger (DICOEX et INE, 2005). En même temps, prenant en considération les changements dans le contrôle migratoire et les régimes du visa dans ce dernier pays, les flux migratoires d'Amérique Latine ont été ouverts aussi vers l'Europe (Ayuso, 2009). À cet égard, les données indiquent que pour l'année 2010,

[50] À Santiago du Chili, le lycée de l'Alliance Française, ou Lycée Antoine de Saint-Exupéry depuis 1967, est un établissement d'enseignement dont la particularité est de dispenser une éducation bilingue de la petite section de maternelle à la Terminale.

presque 55 % de l'émigration chilienne a été extra régionale et que 24 % de ces émigrés résident dans un pays de l'Union Européenne (IOM, 2012a). Parmi ces derniers, les données des recensements français des années 1999 et 2007 ont montré que les Chiliens résidents en France étaient respectivement 9 638 (Gonzalez, 2007) et 11 055 (INSEE, 2007)[51]. Ensuite, pour l'année 2010, selon IOM 14 615 Chiliens habitaient en France et ce pays occupait la troisième place mondiale parmi les pays accueillant des Chiliens résidents (IOM, 2012a).

Après avoir traité le sujet des destinations de la migration actuelle, il nous semble cohérent de parler des changements par rapport aux flux migratoires dans un monde global. Examiner ces flux reste un travail intéressant et nécessaire au milieu de l'étude des migrations, dans la mesure où ils reflètent des cadres dans lesquels des mobilités se concrétisent, la plus part des cas, sous des formes pas complètement autonomes, mais non plus forcées, et plutôt bien comme un exemple des différences par rapport à l'accès à la mobilité. À cet égard, nous avons déjà explicité que nous ne partageons pas le regard strict qui, en analysant les migrations, les réduit à une réponse mécanique aux inégalités et de ce fait à une expérience exclusive des 'exilés' des modèles économico-politiques. En conséquence, nous nous appuyons sur des données provenant des rapports, qui même avec des perspectives traditionnelles sur le phénomène, soutiennent, à sa manière, la proposition à notre avis primordiale, sur la diversité des processus migratoires.

2.2.4. Flux migratoires contemporains

Les flux migratoires actuels s'inscrivent au milieu de transformations paradoxales, dans un spectre qui va de la massification de l'accès au passeport à la flexibilisation, la multiplication et au contrôle des frontières. Bien sûr qu'il existe un lien de rétro-alimentation entre transformations et flux, ces derniers se configurent des manières différentes et spécifiques. Toutefois, nous avons décidé de les illustrer à travers les exemples du déplacement d'étudiants, du mouvement de travailleurs d'entreprises, de la chaîne mondiale des soins, du trafic des migrants et de la traite de

[51] Cette dernière donnée, correspondant au travail de l'INSEE, a été obtenue à travers une demande d'information à l'Institut National d'Études Démographiques (Dauville, M. communication personnelle, 2 juillet 2012).

personnes. Chacun de ces exemples est complexe et nous sommes consciente de notre incapacité à faire honneur à cette complexité ici. Nous nous concentrerons donc à présenter des éléments qui permettent d'avoir une idée générale sur la situation ces dernières années.

En ce qui concerne les étudiants internationaux, selon l'OCDE et UNESCO « au cours des trois dernières décennies, le nombre d'étudiants inscrits en dehors de leur pays de citoyenneté a augmenté considérablement, passant de 0,8 million dans le monde en 1975, à 4,1 millions en 2010 » (OCDE, 2012 : 368). Par ailleurs, les étudiants internationaux se déplacent dans des directions différentes, mais certaines d'entre elles sont plus importantes au niveau statistique. Par exemple, d'après les données de l'année 2013, la France est le troisième pays dans la réception des étudiants étrangers. La primauté d'une destination sur les autres serait liée à des facteurs divers comme l'homologation de diplômes et de programmes d'études, les programmes d'échanges internationaux, les programmes nationaux de bourses, l'inégalité dans le développement scientifique et technique et la recherche du prestige que donnent les diplômes de certains centres universitaires. Ainsi, il n'est pas surprenant que la majeure partie des déplacements des étudiants se concentre dans les flux Sud-Nord (535 694 - 51 %) et Nord-Nord (297 102 - 29 %) (IOM, 2013).

Dans le cas du Chili, nous pouvons indiquer que depuis l'année 2008 il existe un programme de bourses pour des études à l'étranger (*Becas Chile*) qui a massifié la mobilité des étudiants chiliens pour suivre des formations de 2e et 3e cycles et des spécialisations. Pour illustrer leur importance, selon les statistiques internes du programme, en 2007, avant sa mise en œuvre, 144 bourses pour études de doctorat à l'étranger avaient été attribuées. Ensuite, au début du programme en 2008, 665 bourses ont été attribuées. De plus, entre 2009 et 2012, 4 132 bourses (master, doctorat et spécialités) ont été concrétisés sur un total de 5 809 bourses attribuées pendant la période 2008-2011. Selon les statistiques[52] de la Comisión Nacional de Investigación Científica y Tecnológica (CONICYT), il y a 110 boursiers du gouvernement chilien en France, faisant des études de master et de doctorat. Ils sont répartis dans 31 institutions d'éducation supérieure. Parmi eux, 75 se trouveraient dans la région parisienne, répartis dans 10 institutions d'éducation supérieure. Enfin,

[52] Information disponible sur http://visualizador.becasconicyt.cl/

quant aux participants de cette recherche, au moment de l'entretien, 7 d'entre eux ont étaient boursiers du gouvernement Chilien.

En ce qui concerne la mobilité de travailleurs dans le cadre des entreprises transnationales, ses modalités sont diverses. D'une part, il existe un mouvement de travailleurs entre les filiales de grandes entreprises autour du monde, analogue au mouvement de travailleurs dans des organismes internationaux. Quant à ce dernier cas, une participante qui est employée dans un organisme des Nations–Unies, signale : *L'organisation m'a payé tout le déplacement, alors un jour j'ai mis… j'ai embauché une entreprise qui a pris tous mes meubles, nous les avons mis tous dans un conteneur et j'ai pris un avion et je suis venue (…) L'organisation est responsable de la demande de visa. Ils font la démarche d'un titre de séjour qui est accordé par le ministère des Affaires internationales. Toi, tu as un statut diplomatique automatiquement ici et ils facilitent tout* (Rocío). Ces mobilités, souvent ne sont pas considérées comme des processus migratoires, à cause de leurs conditions avantageuses comparatives – concernant, par exemple les régimes de visa et les conditions d'installation – par rapport à d'autres déplacements de travailleurs, en conséquence, les données correspondantes sont rares.

D'autre part, il existe des entreprises internationales qui passent des accords avec des entreprises de sous-traitance à l'origine, lesquelles sont chargées de sélectionner et faire des contrats avec des travailleurs qui migrent alors. L'information à cet égard indique que cette modalité implique des conditions précaires, peu sûres et aussi d'exploitation pour les étrangers, ces travailleurs étant même des victimes potentielles des réseaux de traite d'êtres humains. En conséquence et spécialement à l'égard de ce deuxième type de mobilité des travailleurs, mais pas exclusivement, l'OIT a développé des cadres régulateurs – par exemple les conventions de 1949, 1970 et 1990 – pour protéger leurs droits et ceux de leurs familles. Ainsi, faisant honneur aux principes de sa constitution, l'OIT est engagée dans le bien-être de tous les travailleurs, y compris ceux employés à l'étranger et cela a été l'esprit de leurs orientations pour la législation sur le travail et sur la migration dans les différents pays.

À ce sujet, l'organisation a préconisé l'importance de la promotion et du respect du 'Travail décent' pour les travailleurs migrants, et a signalé que au niveau des normes locales, « une attention particulière devrait être accordée aux nombreux

désavantages et à la discrimination à laquelle ces travailleurs sont souvent confrontés en raison du sexe, de la race ou du statut de migrant » (OIT, 2007 :3). Ces indications semblent être pertinentes si nous observons, par exemple, la situation du Chili où d'après le profil migratoire réalisé par l'IOM l'année 2011a, les immigrants travaillent dans des conditions plus précaires que les nationaux – présence/absence de contrat, type de contrat et type de journée du travail – et selon le rapport : « En regardant le type de travail où se concentrent les étrangers, les différences contribueraient à un processus de stratification sociale à partir de la condition migratoire et de la nationalité dans certains cas. Les secteurs de travail où les immigrants participent ont tendance à être de faibles revenus, à exiger un niveau inférieur de qualification et à être plus instable » (Ibid. p. 48). D'autre part, quant aux participants de cette recherche, à part Rocío, aucune autre n'a été déplacé ou ne travaille dans le cadre des organisations ou des entreprises transnationales, mais comme nous l'avons dit, parmi les 54 interviewés, 19 sont des travailleurs et 20 travaillent et font des études simultanément. Dans ces deux 'groupes', un élément que à notre avis mérite d'être souligné dans le cadre de la discussion qu'ouvrent les indications de l'OIT est que parmi ces 39 personnes, seulement 14 travaillent dans un domaine directement liée à leur profession et 5 le font dans des contextes qui sont associés d'une façon plus ou moins directe à leur métier ou leurs études.

Par ailleurs, en reprenant le récit de Rocío – qui formellement n'est considérée comme un travailleur immigrant ni par les organismes internationaux ni par la recherche sur les migrations – leurs réflexions nous paraissent particulièrement intéressantes quant à la complexification des catégorisations car, malgré les particularités de leur entrée en France, leur installation en région parisienne ne s'est pas faire sans difficultés : *D'abord, ça a été très complexe car j'ai trouvé un appartement et comme toujours tu commences à faire la queue avec des gens qui sont venus pour le voir aussi… au début je suis arrivée avec beaucoup de confiance et j'ai dit 'Bon j'ai un statut diplomatique' et les personnes m'ont répondu ' d'accord, on va vous appeler'. Donc, je me suis dit 'alors, j'ai déjà trouvé un appartement', très naïve (…) En plus mon français n'était pas assez bon, n'était pas assez bon pour atteindre un niveau de négociation dont tu as besoin pour être convaincante. J'étais très certaine que la lettre du directeur général de mon organisation serait assez pour louer quelque chose (...) quand j'ai vécu l'expérience du rejet, j'ai été angoissée.* Au

moment de demander à Rocío, *tu te considères toi-même une immigrante?*, sa réponse a été : '*Toujours, sans doute. Toujours'*.

En ce qui concerne la chaîne des soins, comme nous l'avons déjà mentionné dans ce chapitre, les femmes migrent comme jamais auparavant dans l'histoire. Toutefois, au milieu de ces déplacements il existe un flux qui semble avoir été abordé de manière approfondie qu'après la dernière décennie : le flux des nounous, des filles au pair et des domestiques dans le cadre du transfert des soins. Ce phénomène a été défini comme « des chaînes de dimensions transnationales qui sont formées avec l'objectif de soutenir la vie quotidienne et dans lesquelles les foyers transfèrent des uns vers les autres les travaux des soins sur la base des axes de pouvoir, au nombre desquels il convient de signaler le sexe, l'origine ethnique, la classe sociale et le lieu d'origine » (Orozco, 2007 :3)[53]. Dans le cadre de la migration internationale, le transfert entre les foyers se manifesterait dans la mesure où « les femmes pauvres des pays en développement migrent vers les pays développés pour travailler comme des domestiques et des nounous, pour élever les enfants d'autres personnes, mais elles ne peuvent pas élever leurs propres enfants dans leurs pays d'origine » (Ehrenreich et Hoschschild, 2002:21).

Les causes invoquées pour cette chaîne sont multiples et couvrent des processus et des agents divers. Brièvement, nous pouvons indiquer que dans les foyers qui font appel au travail de soin, on assiste à l'entrée des femmes dans le monde du travail sans une diminution ou redistribution de leurs responsabilités quant à la reproduction sociale. Cette diminution ou redistribution n'est pas prise en charge ni par les hommes au niveau de la famille ni par l'État au niveau institutionnel (Cerruti et Maguid, 2010) et, en conséquence, les femmes sont obligées d'embaucher d'autres femmes pour les assister ou les remplacer dans cette responsabilité féminisé[54]. Ainsi,

[53] Cité par Cerrutti et Maguid, 2010, p. 13.

[54] Ceci non pas pour dire que la chaine est un problème à résoudre entre les femmes, même s'il n'est pas moins vrai que : d'une part ce sont les femmes qui sont responsables de trouver leur remplacement à la maison. A cet égard, nous trouvons l'exemple de la recherche de Correa et Vidal (2013) qui, en analysant les données relatives à l'emploi domestique des étrangers du Centro Integrado de Atención al Migrante (CIAMI) à Santiago du Chili, pour la période 2004-2011, ont montré que, parmi les personnes qui arrivent à l'institution pour trouver un travailleur des soins, 85 % sont des femmes. D'autre part, même si les hommes migrants travaillent aussi dans la sphère des soins, en suivant la tendance déjà énoncée, « leur départ ne donne généralement pas lieu à une réorganisation majeure du foyer d'origine (…) Les hommes, ni avant ni après leur migration, n'assument la responsabilité d'être les soignants principaux de manière régulière, et de ce fait ne forment pas de chaînes » (Orozco, 2010 : 9)

des recherches montrent que « l'importation de main-d'œuvre féminine pour faire le travail de la reproduction sociale est une stratégie de plus en plus utilisée par les familles, tant dans les flux migratoires Sud-Nord que dans les Sud-Sud » (Acosta, 2010 :78). Cependant, face à l'absence de relève à l'intérieur des familles et d'une réponse institutionnelle, se produisent une forte différenciation et une stratification dans l'accès aux soins, car « la capacité des foyers à trouver une solution qui permet l'accès aux soins et / ou de soigner avec dignité dépend directement de leurs ressources économiques et sociales » (Molano et al, 2012 :19).

Par ailleurs, quant aux femmes qui se déplacent le long de cette chaîne, les interprétations des facteurs push-pull abondent, mais ils sont progressivement accompagnés d'entendements plus complexes qui intègrent des motivations multiples. Ainsi, si a pauvreté a d'abord été considérée comme la raison principale de la participation des femmes dans la chaîne, aujourd'hui il est connu que les raisons sont diverses y compris l'abandon des dynamiques familiales abusives et/ou violentes, la réponse à la fin des mariages, et la recherche d'indépendance économique et d'autonomie pour développer des projets personnels. Toutefois, le motif de la pauvreté a été déplacé non seulement en raison d'autres motivation, mais aussi par des données qui indiquent que les migrants ne proviennent pas des secteurs les plus pauvres de leur population d'origine et que parmi eux, les femmes ont des niveaux de scolarité plus élevés que les hommes. La question est alors, pourquoi quand elles migrent, travaillent-elles principalement dans le secteur des soins ? (Orozco, 2010). La réponse semble être d'une part dans les politiques des pays de destination qui accordent des permis de travail au sein d'une division sexuelle: permis de travail pour les soins et les services dans le cas des femmes, et pour la construction et l'agriculture dans le cas des hommes, auxquelles il faut ajouter la difficulté pour la reconnaissance des diplômes universitaires dans les deux cas (Molano, 2012) ; et d'autre part, dans les politiques des pays d'origine qui encouragent les femmes à migrer, même si leurs possibilités d'insertion sur les marchés du travail étrangers sont limités, car elles sont protagonistes des envois de fonds. Elles envoient à leurs pays d'origine un pourcentage de leur salaire qui est supérieur au pourcentage envoyé par les hommes (Molano, 2012).

Par rapport à la situation des participants de cette recherche, face aux chaines des soins, nous pouvons exprimer que même si certains d'eux aient travaillé ou travaillent encore dans le secteur des soins, ils ne participent pas à la formation des chaines, car ils n'ont pas confié leurs enfants à leurs familles au Chili. Toutefois, nous considérons pertinent d'ajouter l'information que parmi eux, 6 ont travaillé comme nounou (4 femmes et 2 hommes) et 2 ont travaillé comme filles au pair, pendant leur processus migratoire. Parmi ces 8 personnes, 6 ont fait cette activité en complémentarité avec leurs études. Au moment de l'entretien, seulement une participante travaillait comme nounou, en activité principale. Ici nous présentons le témoignage d'une participante qui a travaillé comme fille au pair :

Il s'agit d'habiter dans la maison, s'occuper des enfants et dormir là-bas. Ils te donnent un argent de poche (…) Je vais te raconter en quoi consiste le travail. D'abord il dépend de chaque famille, ils te demandent de réveiller les enfants, cela dépend si la mère travaille ou pas. Ils étaient des bourreaux de travail. Ça a été : 'Tu le réveilles, tu l'habilles, vous prenez le petit déjeuner et toi tu l'amènes à l'école.' (…) Ensuite j'avais eu le matin libre, alors j'allais à l'université. Je m'inscris toujours au cours du midi. Je n'ai jamais pu choisir le cours que j'aurais voulu. Jamais. (…) C'était la routine de toutes les semaines à midi, sauf le mercredi. Le mercredi les enfants n'ont pas école, alors je l'emmenais à ses cours d'anglais le matin. Puis je prenais la voiture et la conduisais à ses leçons de golf. Après le déjeuner nous partions pour le cours de danse (…). Le jeudi nous répétions la routine. Se réveiller, l'habiller. À la fin c'est comme d'avoir… çà semble lourd, mais tu te réveilles tôt et c'est comme d'avoir une petite sœur, un enfant, je ne sais pas (…) Je crois qu'ils étaient une famille riche normale, mais j'ai commencé à m'épuiser. Tout a commencé à me manquer. Je n'avais jamais été avant au service de personne. J'étais professeure et j'avais de l'autorité et la liberté de dire 'au revoir' le vendredi. Honnêtement je me suis sentie comme une esclave et cela a commencé à me baisser le moral complètement (Macarena).

En ce qui concerne le trafic de migrants, il s'agit aujourd'hui d'un phénomène global et croissant. Comme modalité de déplacement, il est très difficile à contrôler car, contrairement aux idées reçues, c'est une pratique consentie par les migrants, qui

paient des sommes d'argent importantes aux trafiquants en échange de leur assistance pour traverser les frontières. Ainsi, le trafic consiste à transporter des gens – sans papiers, avec de faux papiers ou avec des papiers dont la validité est locale – à travers les frontières, sans respecter la procédure de chaque pays. De ce fait, le trafic implique la participation des réseaux délictuels et représente un risque énorme pour l'être humain et ses droits. Cependant, malgré sa gravité, les données sont assez faibles, parce que la recherche des agences internationales directement liées au phénomène migratoire se concentre plus sur la migration irrégulière que sur le trafic. Rendre compte du trafic des migrants est une tâche qui a été transférée aux divisions en charge des problèmes de criminalité. Par exemple, c'est le Bureau des Nations Unies contre la Drogue et le Crime qui a informé que les trafiquants obtiennent 6,75 milliards de dollars par an pour transporter des migrants entre l'Afrique et l'Europe et entre l'Amérique Latine et l'Amérique du Nord (UNODC, 2012). Une information préoccupante, spécialement si nous considérons que dans l'année 2010 les données pour les mêmes circuits ont été de 3 750 millions de dollars par an (UNODC, 2010) et dans les années 90, de 3 500 par an (Sassen, 2003).

Par ailleurs, le fait que le cadre de la discussion sur le trafic soit la délinquance est, à notre avis, problématique, dans la mesure cela où risque de réduire la compréhension du phénomène et de soustraire du débat le rôle des politiques de contrôle migratoire dans la redéfinition des trajectoires migratoires et de ce fait, dans la vulnérabilité des migrants à l'utilisation des réseaux du trafic et à l'exposition à d'autres dangers, y compris la mort[55]. Cependant, cela n'est pas un débat complètement laissé de côté par l'organisme en charge des enquêtes mentionnées ci-dessus. Ainsi, au milieu de son travail nous trouvons des réflexions comme celle qui suit : « En raison des inégalités mondiales et du durcissement des politiques d'immigration, de nombreux travailleurs dans les régions en développement sont prêts à s'endetter fortement avec leurs communautés et à risquer leur vie pour accéder aux pays riches. Comme ils ne peuvent pas le faire légalement, ils emploient souvent des criminels organisés afin qu'ils leurs portent assistance et cela probablement va devenir de plus en plus fréquent dans le mesure où les contrôles de l'immigration

[55] À ce sujet l'UNODC a indiqué que « les migrants sont vulnérables à l'exploitation, et leur vie est en danger plusieurs fois: des milliers de victimes du trafic de migrants ont suffoqué dans des conteneurs, ont péri dans les déserts ou se sont noyés en mer. Souvent les trafiquants effectuent leurs activités avec peu ou aucune considération pour la vie des personnes dont les difficultés ont généré une demande pour leurs services » (UNODC, 2009 : paragraphe 1).

seront plus stricts » (UNODC, 2010 : 6). À cet égard, des chercheurs comme Saskia Sassen ont déjà exposé des exemples concrets des risques de cette dynamique. Selon elle, « la tentative de faire face à l'immigration et au trafic illégal avec plus des contrôle de frontières, rend plus probable que les femmes utilisent des trafiquants pour traverser les frontières, et certains d'entre eux peuvent être des organisations criminelles liées à l'industrie du sexe » (Sassen, 2003 :58).

Comme nous l'avons déjà mentionné, le trafic de migrants est un phénomène présent dans plusieurs pays du monde. Quant à sa manifestation au Chili, l'information et très faible est souvent mélangée avec des données sur la traite d'êtres humains. Cela n'est pas surprenant, considérant que la loi qui distingue et qui sanctionne les deux délits n'est entrée en vigueur que depuis 2011. Le trafic, étant une problématique à singulariser et à enquêter au Chili, nous pouvons seulement rendre compte des informations isolées, mais qui indiqueraient une connexion entre cette pratique et le pays. Ainsi, dans les conclusions du rapport de l'Instituto Nacional de Derechos Humanos sur la situation des migrants à la frontière nord du pays, on indique que « il est préoccupant de constater que la migration irrégulière a augmenté et que le trafic de migrants est commun » (INDH, 2013 : 30), et que « des bus et des vans déplacent des gens à travers des points de passage frontaliers non autorisés avec la vulnérabilité que cela implique » (Loc.cit.). De plus, et « ces réseaux fonctionnent sur la base de la corruption, en gagnant la complicité de certains fonctionnaires. Plusieurs migrants ont été escroqués et floués avec la promesse d'une entrée régulière » (Loc.cit.).

Finalement, quant aux flux, nous voudrions faire référence à la traite des êtres humains, exemple brutal parmi eux. Contrairement au trafic, dans la traite il n'y a pas de consentement et les personnes qui en sont victimes sont déplacées à l'intérieur de chaque pays ou internationalement, même si le déplacement n'est pas une condition nécessaire pour diagnostiquer une situation de traite. Plus spécifiquement, la traite est « l'acte de recrutement, d'hébergement, de transport, de la fourniture ou de l'obtention d'une personne pour le travail forcé ou le commerce sexuel à travers l'usage de la force, la fraude ou la coercition » (Department of State, United States of America, 2015 :7).

Les données globales pour la période 2010-2012 indiquent que 510 flux de traite ont été identifiés dans le monde. Par région, l'exploitation sexuelle est la forme

la plus importante de la traite en Afrique et au Moyen-Orient (53%) et en Europe et Asie centrale (66%). Par contre, en Asie de l'Est, Asie du Sud et Asie Pacifique, le travail forcé est la forme prédominante (64%). Dans le cas de la région d'Amérique, il existe un équilibre entre l'exploitation sexuelle (48%) et le travail forcé (47%). Selon l'information globale disponible les formes de la traite dans le monde sont réparties comme suit : exploitation sexuelle 53%, travail forcé 40 %, prélèvement d'organes 0,3 % et autres formes de traite 7 %[56]. Par ailleurs, les victimes de la traite appartiennent à 152 nationalités différentes. Parmi celles-ci, 49 % sont des femmes, 18 % sont des hommes, 21 % sont des filles et 12 % sont des garçons. Les hommes et les garçons sont les principales victimes dans la région américaine (68 %), l'Europe et l'Asie centrale (69 %). Les femmes et les filles sont les principales victimes de la région de l'Afrique et du Moyen-Orient (55%) et en Asie de l'Est, Asie du Sud et du Pacifique (77 %) (UNODC, 2014, pp. 9-13).

En ce qui concerne la situation du Chili face à la traite, le rapport *Trafficking in persons* (2015) du Département d'État des Etats-Unis a exprimé que : « Le Chili est un pays d'origine, transit et destination pour des hommes, des femmes et des enfants victimes du trafic sexuel et du travail forcé. Les femmes et les enfants chiliens sont exploités dans le trafic sexuel dans le pays, comme le sont les femmes et les filles d'autres pays d'Amérique latine et, éventuellement, de l'Asie. Hommes, femmes et enfants – principalement d'autres pays d'Amérique latine, ainsi que de l'Asie – sont exploités dans le travail forcé dans les mines, l'agriculture, la construction, la vente ambulante, les secteurs de l'hôtellerie et de la restauration, le secteur textile, et dans le service domestique » (Department of State, United States of America, 2015 :118). Par ailleurs, les rapports de l'Instituto Nacional de Derechos Humanos des années 2011, 2012 et 2013, montrent leur accord sur l'idée que le Chili est devenu progressivement un pays d'origine, de transit est de destination de la traite d'êtres humains pour l'exploitation sexuelle et le travail forcé. Par exemple, la recherche du Ministerio del Interior pour la période 2007-2011 – c'est-à-dire avant la promulgation de la loi sur la traite des personnes et le trafic de migrants – aurait constaté 113 plaintes pour traite et 220 victimes concernées, dont 64 % étaient des femmes et 38 % des enfants (INDH, 2012). À cet égard, une donnée à relever est que pendant l'année 2013 a eu lieu la

[56] Outre l'exploitation sexuelle et le travail forcé, il existe aussi d'autres formes de traite, certaines reconnues par les protocoles internationaux comme le prélèvement d'organes, et d'autres qui ne sont pas reconnues, comme l'adoption illégale, les mariages forcés, la mendicité forcée, le recrutement militaire forcé, entre autres (UNODC, 2012).

première condamnation au Chili pour traite à des fins d'exploitation au travail (INDH, 2013).

2.2.5. Une fois installés

Comme nous l'avons déjà exposé, l'installation des migrants a été l'un des sujets centraux pour la théorie à propos des migrations. La réflexion sur cette question a donné naissance à des travaux sur les réseaux sociaux, les liens entre migrants et institutions et la réévaluation en permanence des motivations pour les déplacements. Toutefois, bien que les questions traditionnelles à propos de l'installation aient été pourquoi les migrants qui sont arrivés, sont restés dans les pays de destination et pourquoi d'autres continuent à venir, il nous semble pertinent de renouveler cette question et de commencer à nous demander comment les migrants se placent dans le monde aujourd'hui. En conséquence, nous allons traiter deux pratiques des migrants qui revêtent une grande importance dans le moment actuel : l'envoi de fonds et la création d'associations de migrants.

L'envoi de fonds est l'une des pratiques des migrants qui d'une part, impacte leurs formes d'installation et leurs activités dans les pays de destination, et d'autre part constitue une forme de lien avec les pays, les communautés et les familles d'origine. Plus spécifiquement « les envois de fonds sont composés d'espèces et de biens qui sont envoyés aux foyers et aux individus par les migrants qui sont en dehors de leurs communautés d'origine, dans d'autres régions du pays et à l'étranger » (Gomez, 2013 :161)[57]. Cette pratique a gagné progressivement de l'importance dans le monde et, d'après les données de la période 2009-2010 de l'enquête *Gallup World Poll* dans 135 pays, « environ 3 % des adultes dans le monde vivent dans des foyers qui reçoivent des envois de fonds – sous forme d'argent ou de biens – de quelqu'un dans un autre pays » (OIM, 2011b:44) et « ce pourcentage est de 10 % de plus dans 35 pays, représentant une ressource vitale pour des millions de personnes » (loc.cit.). Parmi ces derniers pays le plupart d'entre eux se trouveraient dans la région subsaharienne (OIM, 2011b) et cela est cohérent avec les données du rapport d'IOM de l'année 2013 qui signalent qu'en 2010, la plus grande partie des transferts de fonds se sont faits en direction Nord-Sud (43 % à 62 %). Toutefois, il faut prendre en compte l'existence des circuits informels pour les transferts qui seraient très difficiles

[57] Cité dans IOM 2015, p. 37.

à déterminer et que, en conséquence, les envois de fonds dans d'autres directions sont un phénomène très difficiles à quantifier, même s'il y a déjà des antécédents qui rendent visible la participation d'autres flux dans la circulation d'argent provenant de la migration internationale. À ce sujet, nous savons aujourd'hui que les migrants des flux Sud-Sud – un tiers des migrants au niveau global – réalisent 25 % des envois d'argent dans le monde (IOM, 2013).

Une autre perspective pour estimer l'importance de cette pratique, et cette fois plus connectée avec notre cas d'étude, se concentre dans les envois de fonds entre l'Amérique Latine et les Caraïbes et l'Europe. À ce sujet, le rapport d'IOM 2015 indique que les principaux pays récepteurs de fonds envoyés par l'Union Européenne en 2012 sont le Brésil, l'Équateur, le Pérou, la Colombie, la Bolivie et la République dominicaine; et que le montant total des fonds reçus au niveau du continent était de 7 397 millions de dollars. En 2013, les pays européens qui étaient les contextes les plus actifs pour les transferts étaient l'Espagne (62 %), l'Italie (11 %), l'Angleterre (10 %), le Portugal (5 %), la France (4%) et l'Allemagne (4 %). En sens inverse, d'après le même rapport, les principaux pays récepteurs de fonds envoyés par l'Amérique Latine et les Caraïbes en 2012 étaient l'Espagne, la France, le Portugal, l'Italie, l'Allemagne et la Belgique ; et le montant total des fonds reçus au niveau communautaire a été de 4 606 millions de dollars. Dans la même année, les pays de l'Amérique Latine et les Caraïbes qui étaient les contextes les plus actifs dans les transferts étaient l'Argentine (29%), le Brésil (21%), le Venezuela (16%), le Mexique (8 %), le Chili (6%), l'Équateur (4 %), l'Uruguay (4 %) et la République dominicaine (4 %). Cela étant dit, il faut avoir à l'esprit que « seulement dans 40 % des pays de l'UE le flux des envois de fonds vers l'ALC est supérieur à celui reçu depuis les pays des Amériques » (IOM, 2012a :71). Parmi les pays avec un solde net positif, il y a l'Espagne, l'Angleterre et l'Italie ; et parmi ceux avec un solde net négatif, il y a le Portugal, la France et la Belgique.

Dans le cadre des envois de fonds, le Chili montre une participation comparativement discrète, mais qui semble se développer progressivement. Par exemple, d'après une enquête de la Banque mondiale pour la période 2007-2009, le Chili a reçu une moyenne annuelle de 240 millions de dollars et a été le lieu d'envoi d'une moyenne annuelle de 135 millions de dollars (IOM, 2011a). Cependant, des chiffres ultérieurs indiquent une augmentation, au moins des transferts qui sont faits

depuis le pays. Ainsi, prenant le cas des envois de fonds entre l'Amérique Latine et Caraïbes et l'Union Européenne, le Chili n'apparaît pas dans les statistiques de réception, mais les données sur l'envoi montrent que dans l'année 2010, depuis le pays ont été transférés approximativement 230 millions de dollars, principalement vers l'Espagne (49 %), la France (21 %), la Belgique (14 %), l'Allemagne (13 %) et l'Italie (3 %) (IOM, 2012a), et que la contribution du pays à l'envoi de fonds entre l'Amérique Latine et Caribes et l'Union Européenne en 2012 a été de 279 millions de dollars (IOM, 2015).

Concernant les participants de cette recherche, l'envoi de fonds n'est pas une pratique commune, certaines personnes le font de manière sporadique :

J'ai toujours été proche de ma famille (…) la question est qu'ils ont vécu des processus très durs pendant le temps où j'ai été ici. Je n'ai pas vécu les processus familiaux qui ont tout changé dans ma famille, et alors nous nous sommes rapprochés beaucoup plus, car je suis aussi un soutien, même en termes…bon s'ils sont vraiment pas bien, j'ai un travail stable… il ne s'agit pas du présent, ils sont bien maintenant, mais à des moments qui ont été difficiles pour eux, ça a été un soulagement de savoir que je suis bien ici et qu'ils peuvent compter sur moi (Louise). Seulement l'une d'entre eux le fait de façon régulière : *Quand nous pouvons, nous aidons certains membres de notre famille avec de l'argent. Bon, avec une bourse tu ne peux pas faire grand-chose, mais de toute façon nous nous organisons pour aider quelqu'un de temps en temps. Au début, Gloria m'a dit 'Excuse-moi d'utiliser ta bourse' et je lui ai répondu 'Gloria, c'est notre argent à tous les deux'* (Sebastián) *J'étais le soutien économique et je me suis dit 'Bon, je peux être le soutien économique peu importe où je me trouve'. Alors, je suis arrivée ici et d'abord çà a été difficile, mais j'ai trouvé un travail et je continue à aider économiquement ma mère, de la même manière que je l'aidais avant. Donc je suis ici, mais les choses se tiennent, je suis ici pour les maintenir* (Gloria).

Enfin, nous voudrions faire référence au phénomène des associations de migrants, une pratique très intéressante et dont les potentialités sont à considérer. D'après Canales et Zlolniski (2001), il ne s'agit pas d'une nouvelle tendance, mais d'une pratique qui a toujours accompagné la migration internationale. Alors, peut-être que la nouveauté dans le cas des associations est représentée par les possibilités

(technologiques, communicationnelles) que lui donne le contexte actuel pour conserver des liens avec les lieux d'origine des migrants et mettre en jeu des pratiques transnationales. Ainsi, il serait possible de constater des continuités entre leurs fonctions et leurs objectifs ultérieurs et actuels, lesquels toutefois peuvent profiter au présent d'un contexte formel moins adverse pour leur réussite. Selon les auteurs déjà cités et d'autres qui ont étudié le contexte des Etats-Unis et de l'Espagne (Alvarez de los Mozos, 2007), les associations ont contribué historiquement à l'intégration et à la mobilité sociale des immigrants dans la société d'accueil et aussi à la conservation et la reproduction des liens parmi les immigrants eux-mêmes.

Dans le cas des participants de cette recherche et leurs processus migratoires, il y a seulement trois personnes qui participent ou qui ont participé activement au milieu associatif. À l'égard de la perspective académique que nous venons de citer nous trouvons des récits qui l'interpellent :

J'ai fait le projet d'une installation artistique et l'association est apparue pour pouvoir transporter cette installation au Chili (…) j'ai découvert les associations et j'ai pensé que c'était un bon pas pour concrétiser cette idée après, donc j'ai créé une association (…) Ce qui m'a le plus marqué en venant ici, c'était de trouver des gens du monde entier, pour moi cela a été impressionnant, et tous mes travaux avec l'association viennent de cela. Je pense que la richesse et tout ce que tu peux apprendre au niveau du contact avec un autre, cet autre qui vient avec une autre expérience de vie, une autre expérience culturelle, une autre expérience de tout ; pour moi c'était génial (…) mais dans la mesure où tu commences à t'impliquer, tu te rends compte qu'à la fin ce sont des ghettos latino-américains (…). J'avais une idée très naïve de mélanger les gens, mais il y a aussi des obstacles socio-économiques, si toi tu habites en banlieue ou une autre chose, ça ne marche pas, à moins que tu aies une chose forte, comme par exemple que la mairie te parraine. Dans tous les événements que j'ai faits, je vois les mêmes personnes, dans le fond c'est un ghetto intellectuel associatif. Il faut chercher une autre manière (Jimena).

En conséquence, les manifestations concrètes de la contribution évoquée par les universitaires, doivent être, à notre avis, problématisés en considérant les interprétations des migrants eux-mêmes.

Ce qui précède, n'est pas en contradiction avec le fait qu'aujourd'hui, de façon générale, les associations aient des objectifs et des modalités de fonctionnement divers et qu'on reconnaisse leurs impacts dans la création de liens avec les pays d'origine, mais aussi dans la construction de réseaux de protection – diffusion et formation autour des droits des migrants, etc. –, d'assistance – juridique, psychologique, etc.–, d'accompagnement – soutien à l'intégration au marché du travail, à la sécurité sociale, etc. – et d'échange culturel – célébrations, commémorations, rencontres – dans les pays de destination (IOM 2012b, IOM 2011a). Par ailleurs, si nous pouvons mentionner des actions que réalisent les associations ayant pour objectif leurs membres et autres immigrants, il n'en est pas moins vrai qu'elles mobilisent aussi des demandes ayant comme objectif les gouvernements des lieux d'origine et des lieux de destination.

Concernant ces demandes – même si elles sont assez variées – les plus transversales sont l'amnistie, la régularisation et l'accès aux droits sociaux et politiques. Donc, il n'est pas surprenant que l'IOM considère que « les réseaux et les associations ont une grande valeur parce qu'ils sont un instrument de grand potentiel pour l'intégration sociale et culturelle de leurs membres, en même temps qu'ils leur permettent d'avoir un impact sur la politique des sociétés d'origine et de destination » (IOM, 2012b : 58). En allant encore plus loin, compte tenu des potentialités des organisations, la pratique associative commence à être considérée comme une nouvelle forme non traditionnelle d'exercice de la citoyenneté et, dans certaines analyses, une alternative à l'exercice de la citoyenneté même – sujet qui nous traiterons ultérieurement – et cela devient plus intéressant encore si nous considérons le fait que bien qu'il existe des associations qui réunissent des personnes d'une seule nationalité, il y a de plus en plus d'associations qui sont formées par des migrants de différentes nationalités et aussi qui intègrent des personnes non migrantes. Par rapport au premier cas, nous trouvons chez nos participants des récits comme ceux-ci :

Il n'y avait pas d'autre objectif que de travailler comme collectif sur des actions pour soutenir ce qui se passe au Chili de nos jours, c'est quelque chose que nous considérons très important, historique et nécessaire (….) pour nous tous il y avait déjà ces inquiétudes. C'est-à-dire, ce n'est pas que l'intention de soutenir les luttes sociales ait émergé ici, mais quand nous étions au Chili, nous l'avions déjà fait, d'une manière ou d'une autre (…) Bien sûr nous le faisons parce que nous croyons que

c'est nécessaire, que c'est juste et que ça fait partie de notre vie. En d'autres termes, ce n'est pas que nous ayons inventé un telos à partir d'un regard intellectuel, c'est une chose très concrète, corporelle. Nous avons vécu… j'ai vécu la répression, j'ai vécu la faim. Je ne sais pas, toutes ces choses, je les ai vécues (…) Le militantisme c'est une chose vitale pour moi (…) maintenant il se place ici, mais cela ne veut pas dire que nous n'essayons pas d'être en contact avec les gens là-bas (…) Nous essayons de communiquer et c'est vrai qu'au niveau de l'écrit et de la communication c'est plus froid, mais c'est quelque chose. Nous essayons de… il y a beaucoup de gens qui font partie du collectif qui vont rentrer au Chili et qui vont continuer à travailler là-bas. Peut-être que je rentrerai, peut-être pas. Je ne sais pas. Tant que nous serons ici, nous ferons tout ce que nous pourrons. C'est ça. C'est une logique de survie que nous avons depuis l'enfance. Faire ce que nous pouvons faire (Hugo).

Il m'est arrivé ici… bon, une chose qui m'a marquée aussi c'est que je suis arrivée en août et en octobre sont arrivés les dirigeants [chiliens] du mouvement des étudiants et cela a été très émouvant. Ça a été très émouvant, comme pouvoir dire ' De ce Chili je me sens partie, même si je suis d'une génération avant et nous ne l'avons pas fait, je veux faire quelque chose sur ce dont ils parlent' ou 'Je veux faire partie, je veux réfléchir à cela'. Il y a aussi cette question de voter à l'étranger et je me suis sentie touchée par cela, je ne l'ai jamais vécu avant non plus (…) Alors ça a été comme ça. Mon rapport avec le Chili… j'ai eu plus l'envie de participer à des choses plus pratiques et d'être présente et me mettre… me mettre à réfléchir en groupe à certaines choses qui se passent au Chili, cela m'inspire. Cela m'inspire car je sens que les petits groupes et le niveau local te permettent de faire du pouvoir quelque chose de plus relatif (Catalina).

2.3. Nouvelles migrations, nouvelles compréhensions

Dans ce chapitre nous avons essayé de présenter une image des migrations actuelles construite à partir des données provenant de sources variées. Procéder de la sorte pour tramer les traces d'un 'paysage', d'une part répond à notre proposition méthodologique, mais d'autre part répond à une conviction sur le résultat hétéroclite de la tentative de 'prendre une photographie' à un instant des mouvements migratoires contemporains. Donc, même si les rapports des agences internationales montrent un

haut degré d'accord avec les analyses du milieu académique, l'introduction des récits des participants nous a permis de mettre en évidence des tensions par rapport aux versions que nous choisissons de raconter sur ce qu'est la migration. Cependant, en même temps, avoir essayé d'ouvrir l'espace à ces tensions, nous a distanciée du confort qu'implique le fait de trouver 'une' réponse sur les particularités du rapport entre les migrations et la globalisation, et de ce fait, sur ce qu'il y a de nouveau quant aux premières. Ainsi nous arrivons aux dernières lignes de ce chapitre avec la question encore ouverte de ce qui est entendu par 'nouvelles migrations' et quelles sont les limites de cette caractérisation.

En conséquence, nous voudrions reprendre la discussion en évoquant d'abord l'article « Un essai de typologie des nouvelles mobilités » de Catherine Wihtol de Wenden dans le numéro 1294 de la revue *Hommes & Migrations (2001),* intitulé 'Nouvelles mobilités ». Quant à ce numéro, il faut dire que la notion qui apparaît dans son titre, fait référence aux changements quant aux motivations et aux destinations pour migrer et aussi à l'émergence de cadres institutionnels inédits à partir desquels s'organisent les déplacements aujourd'hui (Dewitte, 2001). Tous ces diagnostics sont cohérents avec les données que nous avons exposées auparavant. Cependant, une fois dépassées les consignes introductoires de l'édition, le travail de Wihtol de Wenden (2001) nous permet d'aller plus loin dans la discussion et de penser dans quelle mesure la notion de 'nouvelles migrations' nous parle de 'nouveaux migrants'.

Alors, si d'une part, la sociologue et politologue dédie une grande partie de son article à renseigner des transformations diverses qui configurent le scenario où se placent les migrations actuellement, d'autre part – à notre avis, plus important encore – elle pose les bases pour le débat sur qui sont les migrants aujourd'hui et comment, à partir du domaine des sciences sociales, nous pouvons rendre compte des processus migratoires dans lesquels ils s'investissent. Alors, de notre point de vue, l'intérêt de la perspective de Wihtol de Wenden réside dans la question qu'elle pose sur ce que serait la performance des anciennes typologies migratoires au moment des ' nouvelles migrations'

Prenant en considération les changements du monde actuel, les déplacements qu'il abrite et les efforts précédents pour classifier et analyser ces derniers spatialement, socio-culturellement, par flux migratoires, par logiques migratoires, et d'autres ; elle avance : « la meilleure typologie est sans doute celle qui, loin d'être

construite artificiellement autour des critères abstraits, a une valeur explicative utilisable pour le contexte que l'on étudie. À l'heure de la mondialisation, une typologie distinguant les formes, les facteurs et les objectifs de la mobilité est peut-être la plus pertinente. Mais il faut toujours se garder de s'enfermer dans des modèles trop restreints car il y a, in fine, autant de types de migrations que de migrants eux-mêmes… » (Wihtol de Wenden, 2001 :12). Donc, si cette fois-ci la chercheuse nous propose de reconnaître et d'assumer les limitations des typologies, en même temps elle semble se prononcer en faveur de leur perfectionnement et non de leur abandon.

Cependant, douze ans après la publication de l'article que nous venons de citer, la chercheuse reprend le sujet dans son ouvrage *Les nouvelles migrations. Lieux, hommes, politiques* (2013), et reprend également son argumentation sur les difficultés des catégorisations : les "nouvelles migrations' étant représentées par des migrants qui, par exemple, « empruntent plusieurs profils au cours de leur vie et qui appartiennent à plusieurs profils à la fois » (Ibid. p. 9), les catégories seront rapidement dépassées par une diversité non maîtrisable. En plus, au-delà de leur insuffisance ou de leur inadéquation, cette fois Wihtol de Wenden s'etend sur les conséquences des typologies pour les individus à propos desquels elles sont employées et pour leur vécu migratoire. À cet égard, elle indique que des catégories autour la migration peuvent participer à la stigmatisation, l'enfermement, l'immobilité et la discrimination des migrants. Toutefois, dans la même ligne du travail antérieur, cette information vient précédée de l'idée qu'« il n'existe pas de classification unique ni parfaite : chacune correspond plutôt aux finalités de l'analyse que l'on cherche à approfondir » (Ibid. p. 10).

Quant à nous, nous avons décidé d'intégrer les critiques ici soulevées, mais non avec l'intérêt de trouver les 'bonnes' typologies ou catégorisations. Avec l'apport d''autres sensibilités', nous avons choisi de poursuivre d''autres itinéraires' qui admettent la possibilité de figurations exprimant des localisations diverses, internements multiples et plusieurs fois contradictoires, coexistant sur la scène migratoire actuelle ; et qui admettent aussi la possibilité narrative de rendre compte de ces localisations non comme une amélioration des catégories, mais comme un chemin alternatif aux dichotomies et aux réductions. Cependant, une fois que nous avons fait le choix – propre à tout processus de recherche – il reste à savoir si ce geste est situé au niveau des exigences, de la hauteur, de la nouveauté quant aux migrations, ou plus

proche d'un exercice d'autocritique par rapport à tout ce qui est nommé comme 'nouveau', mais qui à la fin fait partie du spectre de ce qui n'a pas été écouté sur l'expérience migratoire et en conséquence, n'a pas obtenu de place dans les explications universitaires.

À l'égard de ce doute, trouver une réponse claire n'est pas facile car si, d'une part il est délicat d'affirmer que la diversité des migrants eux-mêmes est un fait de nouvel ordre et doc soutenir la perspective que cela qui a été nommé 'migration économique' ou 'migration politique' a été plus que des catégories d'analyse, rendant compte de l'expérience de personnes de chair et d'os ; d'autre part, il est indéniable qu'aujourd'hui cette diversité compte sur de nouvelles conditions pour sa caractérisation et son déploiement – capitalisme avancé, technologie, communication, transport, politique migratoire globale et locale – qui touchent fortement les migrations.

Ainsi, dans tous le cas, nous considérons que s'il y a un défi que nous pose la compréhension des migrations aujourd'hui, il faut l'affronter en ayant à l'esprit que *« la solution du mystère était toujours inférieure au mystère lui-même* (Borges, 1977:98) et ainsi résister aux restrictions et aux silences que nous imposent des catégories, avec le bruit d'une pluralité située de réponses possibles sur ce qui sont les migrants et ce que sont les migrations actuellement. Par conséquent, les chapitres suivants, consacrés à ce que nous avons nommé 'autres sensibilités' et 'autres itinéraires' pour l'entendement des migrations, n'envisagent pas d'être une proposition d'une connaissance ni plus vraie ni plus juste, mais plus ajustée à la complexité des mobilités humaines. De ce fait, notre intention est d'accentuer la potentialité d'ouvrir l'entendement sur la migration à des perspectives théoriques qui, d'une part ne discutent pas sur 'les migrants', mais sur ceux qui habitent, qui incarnent, la possibilité de mettre en mouvement la subjectivité, cette fois en se déplaçant dans le monde.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 3 : Autres sensibilités pour l'étude des migrations

3.1. Une raison sensible et plurielle

En considérant le chapitre antérieur, il est très clair que, si d'une part les mouvements migratoires et leurs contextes ont changé, d'autre part il y a des éléments qui peuvent être présentés comme des nouveautés, mais qui obéissent plutôt à un repositionnement de contenus souvent négligés par nos cadres interprétatifs. Ainsi, tant pour ce de 'nouveau' qu'ont les nouvelles migrations, comme pour ce qui a été 'mis de côté', nous avons besoin d'autres sensibilités pour rendre compte des migrations aujourd'hui. En accord avec Papadopoulous et al. (2008), une autre sensibilité est liée non seulement avec le fait de voir d'autres choses, mais avec une autre façon de voir. Donc, il ne s'agit pas uniquement d'arriver à une vision différente du milieu, mais de notre propre transformation en tant qu'observateurs.

D'après Michel Maffesoli, faire de la rationalité et de l'économie, les principes d'interprétation de la vie sociale est un geste d'indifférence à la complexité de nos formes de vivre ensemble. Au contraire, la vie sociale nous demanderait un entendement différent de celui du mouvement des moyens et des fins, de l'objectivation des liens sociaux dans un système autorégulé; un entendement plus proche du mouvement des sens et des affects qui soutient le déploiement de la subjectivité. Selon le sociologue, « le savoir lié à la 'raison instrumentale' est un savoir lié au pouvoir » (Maffesoli, 2005 :16), non dans le sens de sa fonctionnalité, mais en tant qu'il construit une image de la vie sociale vide de puissance – celle-ci «incarnée, organique » (Maffesoli, 2002). Ainsi, la raison instrumentale contribuerait à rendre invisible la tension propre de la réalité sociale, entre pouvoir et puissance, et en plus, à oublier que au milieu de cette tension, « la résistance (…) est 'structurelle' ou déjà là, autrement dit toute domination est menacée et l'ordre précaire qui existe repose aussi sur le fait que les dominés mènent leurs affaires, bref, vivent – dans la perspective vitaliste de Maffesoli – une existence dont le merveilleux n'est pas absent » (Watier, 2004 :155).

Maffesoli (2007a) expose que les grands récits et leurs propositions explicatives sont les fils d'une époque marquée par la recherche d'homogénéisation en accord à un modèle de sujet et de société. Ainsi, sa 'saturation' actuelle est due à la 'découverte' de son insuffisance et de ses prétentions d'universalisation forcées. Cependant, il n'est pas surprenant que depuis le mouvement rationnel, passionné du progrès et de la taxonomie qui est venue avec la philosophie des Lumières, les sciences sociales aient choisi de continuer le chemin tracé, en cherchant des lois de la vie sociale. D'une part, en raison de la perte de la place des référents religieux et imaginaires et d'autre part, comme une stratégie de différentiation de la pensée métaphysique. Aujourd'hui, « Au-delà de l'attitude réductionniste caractéristique de l'épistémologie moderne et contemporaine, on accepte ainsi de décrire la vie sociale comme un mixte inextricable d'intelligible et de sensible, de *sapiens* et de *demens* » (Ibid. p. 80). Toutefois, selon le sociologue, il ne s'agit pas d'un renoncement au savoir sociologique ni du fait que leurs conditions de possibilité se résument dans la prévalence du subjectif sur l'objectif ou dans leur opposition, mais d'un *va-et-vient* constant entre les deux dimensions (Maffesoli, 2010). Rendre compte de ce mouvement signifie, par exemple, faire une lecture qui intègre la réflexion que, même quand l'ordre social organisé à partir des critères du marché a augmenté la force du nécessaire, il ne faut pas ignorer la force du désirable là où elle s'exprime. Alors, l'idée n'est pas de « dépasser les catégories d'analyse qui ont été élaborées durant la modernité. Non qu'il faille les nier, mais plutôt les élargir, leur conférer un champ d'action plus vaste, leur donner les moyens d'accéder à des domaines qui leur étaient jusqu'alors interdits : par exemple ceux du non-rationnel ou du non-logique » (Maffesoli, 2005 : 69), en considérant l'importance de leur rôle dans tous les domaines de la vie sociale.

Cette proposition nous incite à ne pas réduire la connaissance au cognitif, mais à mettre le sens au service du savoir. Cela signifie développer non pas une connaissance uniquement rationnelle ou exclusivement sensible, mais mobiliser une pensée avec les sens (Maffesoli, 2012) : « une raison complexe s'enrichissant de l'expérience des sens » (Maffesoli, 2010a :44). Selon le sociologue, si à partir du rationalisme abstrait on vise à trouver un dénominateur commun pour expliquer les phénomènes sociaux, la raison sensible prend en charge l'hétérogénéité du monde pour arriver à sa compréhension d'une manière holistique (Maffesoli, 2012).C'est-à-

dire, en mettant en valeur les éléments souvent marginalisés des explications, mais jamais absents du vécu courant : les émotions, les croyances, les souvenirs, les imaginaires, etc. Donc, la proposition est de mettre en jeu l'exercice d'une « raison sensible » (2007a), où « la sensibilité et l'entendement se fécondant mutuellement et participant, de ce fait, à l'accroissement de la réalité rachitique – économique, politique, sociale – en un 'Réel' autrement plus complexe, plus généreux, plus riche en vie » (Maffesoli, 2012 :283).

Cette 'fécondation mutuelle' dont parle le sociologue, nous permettrait, une fois la dichotomie pour avancer dans un dialogue non fragmentaire laissée de côté, d'être capable de montrer la complexité de chaque phénomène à étudier et ses configurations diverses. Par rapport à celles-ci, et comme nous avons déjà énonce, prendre l'option par la non-fragmentation est beaucoup plus qu'ouvrir les yeux aux pièces manquantes dans un casse-tête. Cela représente plutôt une façon différente de se déplacer à l'intérieur des distinctions historiquement hiérarchiques entre les savoirs, leurs sources et leurs approches – sujet/objet, objectivité/subjectivité, raison/émotions, esprit/corps – en encourageant des horizontalités et des ponts entre eux. De plus, en syntonie avec les orientations de cette recherche, une horizontalité avec d'autres savoirs, car « tous les sens et les sens de tous étaient sollicités pour la compréhension du monde » (Maffesoli, 2010a:63).

Par ailleurs, la pratique d'une raison sensible ou d'un 'ratio-vitalisme' dans la recherche de n'importe quel sujet, nous «introduit à une pensée caressante, se préoccupant peu de l'illusion de la vérité, ne se proposant pas un sens définitif des choses et des gens, mais s'employant toujours à rester en chemin » (Maffesoli, 2005: 150). La raison sensible est cohérente avec notre orientation vers les savoirs situés et partiels où le processus de recherche ne tient pas dans un horizon de résultats, mais de perspectives. Le travail reste inachevé et peut être toujours recréé. Ainsi, l'exercice de la raison sensible nous place dans l'ordre d'un savoir différent, « non pas un savoir surplombant, mécaniquement appliqué à une réalité réduite à sa part rationnelle, mais une connaissance venue du bas, inductive, organiquement liée à cela mémé qu'elle décrit. La pensée mécanique raisonne, l'organique résonne » (Maffesoli, 2010a : 64) et elle le fait non seulement avec son sujet d'intérêt et ses protagonistes, dans toute sa complexité, mais aussi, idéalement, avec les efforts d'autres chercheuses et chercheurs, compagnons dans le 'faire chemin'.

3.2. La sociologie compréhensive

Cohérente avec la proposition de 'raison sensible', nous trouvons la notion de 'connaissance ordinaire' de Michel Maffesoli. Cette notion se place à l'antipode des approches basées sur l'abstraction, et près de l'empathie. La pensée ordinaire est une pensée d'accompagnement (2007a). Cet accompagnement ne se réduit pas à la recherche en fonction de la connivence, mais vise à l'élargissement et l'enrichissement des catégories de la pensée moderne, pour leur faciliter l'accès aux domaines du non-rationnel négligés. Cette connaissance se développe à partir d'une observation immergée dans l'organicité de la vie par la considération de tous ses éléments (mutuellement affectant) comme susceptibles d'être recherchés. Donc, désormais le défi serait comment rendre compte de cette organicité.

À cet égard, Michel Maffesoli – inspiré par le travail de Georg Simmel – nous propose le *formisme*, à partir duquel nous pouvons nous approcher des structures du social en respectant leurs différents éléments et leurs modulations, « formes, dans la mesure où, quels que soient les contenus qu'elles organisent, elles vont entrainer un certain type de relation des individus les uns aux autres » (Watier, 2000 :168). Cependant, le guide de la recherche formiste n'est pas les contenus ou le rapport entre eux, mais la manière dont ceux-ci apparaissent à la surface, comment ils se montrent, comment ils se laissent voir. Cette recherche s'inspire d'une phénoménologie de la vie sociale à partir de laquelle, d'une part « L'origine de toute réalité est subjective, tout ce qui éveille et stimule notre intérêt est réel » (Schutz, 1987 :103) et d'autre part, « La sauvegarde du point de vue subjectif est la seule garantie, mais elle est suffisante, que le monde de la réalité sociale ne sera pas remplacé par un monde fictif et inexistant que l'observateur scientifique aura construit » (Ibid. p. 96). Cette dernière idée, de notre point de vue, ne signifie pas une défense de l'irresponsabilité du chercheur, mais qu'en soulignant la connexion empathique entre chercheur et sujet de recherche, on attend de celui-ci qu'il soit dépourvu des prétentions normatives et qu'il présente alors la 'réalité' comme elle est et non comme elle 'devrait être'.

Le formisme est une lecture du présent, et dans le présent, qui nous permettrait de lier le pluralisme et le relativisme dans le travail intellectuel, car « à l'hétérogénéisation du monde doit correspondre une compréhension systémique au spectre des plus étendus » (Maffesoli, 2007a :25). Ainsi, cette lecture intègrerait la

polyphonie manifeste de la vie sociale où chaque dimension a sa place et son importance, y compris celles dites *non rationnelles* comme, par exemple les sentiments et les imaginaires, en considérant que chaque élément a du sens dans le collectif auquel il appartient. En conséquence, le formisme nous aiderait à rendre compte des situations ou des espaces partagés où le sens vient de l'expérience d'être ensemble. Fidèle à cette perspective, la sociologie que Michel Maffesoli nous propose, une « sociologie du dedans» (Ibid. p.19) qui s'intéresse aux formes de la socialité, de l'imaginaire et de la vie quotidienne, à partir d'une approche compréhensive.

D'après Maffesoli, « plus qu'une raison a priori, il convient de mettre en œuvre une compréhension a posteriori, s'appuyant sur une description rigoureuse faite de connivence et d'empathie (Einfühlung). Cette dernière, en particulier, est d'une importance capitale. Elle nous fait entrer au cœur même de notre objet d'étude, vibrer de ses émotions, participer à ses effets, comprendre la complexe arabesque des sentiments et des interactions dont il est pétri. Par là même, l'observateur social n'a pas de prétention à l'objectivité absolue, il n'a pas une position surplombante, il n'est pas le simple adjuvant d'un pouvoir quel qu'il soit, il est, tout simplement, partie prenante de l'objet étudié » (Maffesoli, 2005 : 59-60).

À l'intérieur des propositions de Michel Maffesoli nous pouvons trouver les traces de la philosophie et la sociologie sur la compréhension d'auteurs comme Dilthey, Simmel et Weber. Ainsi, d'après le travail de Patrick Watier nous arrivons à une certaine 'biographie' de la sociologie compréhensive dont les travaux de Michel Maffesoli font partie. Dans un regard historique de leur développement, « la perspective compréhensive (…) s'intéresse non seulement à l'interprétation des actions, elle intègre aussi des réponses sur la constitution du monde social par les sujets à partir d'un monde pré donné et déjà interprété » (Watier, 2002 :9).

D'abord, la pensée de Wilhelm Dilthey s'est concentrée sur la distinction entre Sciences de la Nature – qui s'intéressent à la nature ou à la physique des phénomènes – et Sciences de l'Esprit – qui s'intéressent à l'activité humaine. D'après lui, les « faits spirituels qui se sont développés historiquement à l'intérieur de l'humanité, et que l'usage courant a nommés sciences de l'homme, de l'histoire, de la société, forment la réalité que nous voudrions non pas régenter, mais tout d'abord comprendre » (Dilthey, 1992 :157) et « Puisque l'objet des sciences de l'esprit est

compris bien avant d'être connu, et cela par la totalité de notre âme, les méthodes des sciences de l'esprit sont très différentes de celles des sciences de la nature » (Ibid. pp. 281-282). De ce fait, Watier nous indique que ces 'méthodes' sont liées d'une part aux rapports entre observateur et phénomène, et de l'autre aux observations des relations entre individus ou des résultats de leurs productions intentionnelles. Par ailleurs, selon Dilthey, dans les Sciences de l'esprit il n'existerait pas de séparation entre la pensée et le rapport quotidien au le monde, qui caractériserait les Sciences de la Nature. Donc, le chercheur des Sciences de l'Esprit, en tant qu'individu, participerait à l'exercice compréhensif qu'implique l'existence sociale – la compréhension de ses propres actes et de ceux des autres – et qui, en même temps, est la méthode d'interprétation – la compréhension des compréhensions – de son domaine scientifique. Toutefois, toujours d'après Patrick Watier (2002), dans les travaux de Dilthey il serait possible d'identifier une évolution par rapport à sa notion de compréhension, de ses reconstructions des fondements psychologiques, vers l'interprétation des significations objectives cristallisées.

Pour sa part, le travail de Georg Simmel sur la compréhension serait indissociable du débat sur les moyens de connaissance, et de la question sur le rôle de l'entendement mutuel dans la constitution de la société. Selon Watier, si dans la première étape de sa réflexion, le philosophe et sociologue se concentre sur les processus de compréhension et d'interprétation entre les individus – condition ontologique de l'existence –, dans la deuxième, il traite le rapport entre les hypothèses de la vie quotidienne et la connaissance historique – second niveau d'interprétation – où « la reconstitution des états de conscience d'autrui implique dans tous les cas que nous soyons capables de reproduire ses états de conscience en nous-mêmes. Une telle reproduction est indissolublement liée à la notion de compréhension » (Simmel, 1984 :88).

Donc, en prenant en compte les deux étapes, « La compréhension sociologique n'est pas purement et simplement une méthode d'une discipline, elle est déjà active dans les relations entre individus, et renvoie en amont à la socialisation et aux liaisons sociales que les individus entretiennent » (Watier, 2002 :77). Par ailleurs, la compréhension de l'autre sera en relation avec la typification où se mettent en jeu des expériences passées entre individus comme des outils pour l'interprétation, en laissant de côté la particularité du vécu et en se concentrant dans la réitération. Les

typifications proviennent des attributions réciproques entre individus et sont à la base de leurs liens, qui constituent la réalité sociale. En conséquence, la notion d'altérité sera aussi fondamentale dans les 'Sciences de l'Esprit' comme le seraient les causes dans les 'Sciences de la Nature'.

Finalement, quant à Max Weber, il nous dit que « nous appelons sociologie (…) une science qui se propose de comprendre par interprétation (*deutend verstehen*) l'activité sociale et par là d'expliquer causalement (*ursächlich erklären*) son déroulement et ses effets. » (Weber, 1995 :28). Alors, la méthode de la sociologie serait la compréhension dans la mesure où elle serait sensible à la signification des pratiques humaines. Dans ce cas, la compréhension est plus intellectuelle (Morin, 1999), bien une forme d'explication liée à l'intelligibilité des comportements à partir du savoir sur les valeurs, représentations et conditions derrière l'agir des individus. Ainsi, « dans l'activité interprétative le sociologue recourt à une connaissance tacite, pratique, courante, des motifs plausibles, il reconstruit des motifs typiques » (Watier, 2002 : 135), et à partir de ce processus, les 'Sciences de la Culture' pourraient élaborer des concepts et déterminer des causalités. Toutefois, elles s'intéressaient à des phénomènes en rapport avec des « relations de sens liées à l'association de consciences » (Ibid. p. 102), à partir desquels elles peuvent arriver à des interprétations, à un savoir sociologique, qui est en accord avec un savoir nomologique, savoir soutenu par l'expérience courante des individus de leur propre comportement et de celui des autres, dans des situations spécifiques. Même quand ce savoir ou cette 'compréhension ordinaire' se forme aussi à partir des points de vue, des comparaisons et des mises en relation contextuelles qui impactent la compréhension sociologique (Watier, 2000).

Donc, en replaçant ce développement dans le travail de Michel Maffesoli, la compréhension, plus qu'une méthode sociologique serait la question sur l'existence de la société à travers l'entendement entre ses membres – lié à l'empathie et à la coparticipation. De ce fait, la compréhension serait une condition ontologique et la 'compréhension sociologique' une interprétation de deuxième ordre (Watier, 2000). Toutefois, il serait impossible d'arriver à cette interprétation si ce n'est depuis l'intérieur de la société elle-même, depuis le savoir incarné de celui qui participe du social. De sorte que la compréhension sociologique est une relation avec le monde à partir d'une raison sensible.

La sociologie compréhensive ne sépare pas sujet et objet, mais pratique la reconnaissance du sens subjectif. D'ailleurs, elle ne cherche pas d'explications ni lois, mais la description de phénomènes que le chercheur observe et auxquels il participe aussi. Selon Edgard Morin, « l'explication est suffisante pour la compréhension intellectuelle ou objective des choses anonymes ou matérielles, mais est insuffisante pour la compréhension humaine » (Morin, 1999 :47). D'après Maffesoli, l'idée est de mettre une distance avec la sociologie qui cherche à représenter le vécu social, et se concentrer à le présenter tel qu'il est. Cela signifie accepter ses contradictions, ses paradoxes, et tout ce que nous n'arrivons même pas à nommer encore : « C'est bien sûr ce à quoi s'emploie la sociologie compréhensive ou qualitative qui se conçoit comme essentiellement inachevée et provisoire, tant il est vrai qu'on ne peut, en aucun cas, construire un système lorsqu'on est confronté à un monde en perpétuelle mutation sans repères fixes (Maffesoli, 2005 :154-155). Si la connaissance ordinaire est une connaissance d'accompagnement, la sociologie compréhensive semble être une sociologie de l'écoute qui n'attend pas de cohérence dans le temps.

Avoir à l'esprit la compréhension est un élément central pour cette recherche, dans la mesure où ses possibilités reposent sur l'existence d'un autre que je peux comprendre et à travers qui je peux me comprendre à moi-même[58], car « sans toi, il n'y a pas de compréhension, ni de l'autre, ni a fortiori de soi » (Watier, 2000 :100). L'altérité est un sujet très important dans l'œuvre de Maffesoli et sa rencontre est considérée comme le but de toute mobilité, thématique que nous développerons dans notre prochain chapitre. En ce qui nous concerne ici, à partir de la sociologie compréhensive, tout effort pour connaître doit se confronter à la complexité du monde social dont chacun des cadres ou formes est constitué sur la base d'éléments multiples, soit en harmonie soit dans un rapport conflictuel. Penser n'importe quel phénomène social à partir d'une perspective simplificatrice, serait une réduction non seulement des contenus de l'expérience sociale, mais aussi du sujet de l'expérience. Comme Edgar Morin l'a dit, « l'intelligence parcellée, compartimentée, mécaniciste, disjonctive, réductionniste, brise la complexité du monde en fragments distincts, sépare ce qui est uni, rend unidimensionnel ce qui est multidimensionnel» (Morin, 1999 :18).

Par ailleurs, comme nous l'avons déjà énoncé, dans les travaux de Michel

[58] Par ailleurs, il est intéressant de noter la place assignée par Edgar Morin (1999) à l'incompréhension humaine dans les causes des racismes, des xénophobies et des mépris.

Maffesoli nous trouvons un questionnement de la modernité. Particulièrement sur la réduction des liens sociaux aux relations de type économique, sur la surestimation de la rationalité et la linéarité du progrès. Il apparaît que la scène qui s'est construite avec ces tendances a rendu invisible la diversité d'éléments significatifs de la vie sociale, mais aussi les dimensions du sujet qui les déploie et les recrée de façon quotidienne. Pour mieux comprendre sa perspective, il faut avoir à l'esprit la distinction que Maffesoli fait entre l'expérience du social et l'expérience de la *socialité* (2007a, 2008, 2012).

D'une part, l'expérience du social serait celle qui est définie par les limites du contrat. Le social, représenté dans le rapport entre le sujet et les institutions, est recréé à partir d'un ensemble d'interactions normées avec des conséquences prédéfinies et attendues selon les critères de l'utilité. Le social serait l'expérience de la procédure qui est résolue à l'intérieur des limites de la rationalité. Celle-ci étant ses frontières, le social serait l'expérience caractéristique de la modernité. D'autre part, la *socialité* est l'expérience de la vie quotidienne et du lien affectif. La *socialité* serait recréée depuis l'émotion signifiée et partagée avec des résultats incertains, donnant lieu à des attractions et à des refus. La contradiction entre ces deux types d'interaction serait le propre d'une dimension de la vie sociale où les sens ne sont pas en rapport avec les fins, mais avec les affects. Donc, l'expérience de la *socialité* serait le vécu caractéristique de la postmodernité et l'expérience réprouvée par la modernité, qui en devenant souterraines s'est maintenue toujours en vigueur.

Toutefois, cette distinction est un exercice d'analyse, et non une proposition de 'formes pures'. Au contraire, il s'agit de penser les fractures, les interstices et les croisements entre ces deux expériences, et d'élaborer une proposition pour les comprendre depuis la Sociologie. Spécialement quand on observe que, malgré les efforts pour nier les aspects non rationnels de la vie courante, ceux-ci retrouvent toujours des passages par où se glisser. La vie sociale semblerait résister à une domination généralisée, les individus vivent plutôt en tension entre les limites imposées et leur transgression (Maffesoli, 2008).

À ce sujet, il est intéressant de mentionner la perspective de Michel Maffesoli sur la pensée de Georg Simmel. Faire référence à cette dernière est pertinent pour cette recherche. D'abord parce qu'elle nous offre – depuis la sociologie

compréhensive – une approche directe, mais non exclusive[59], à notre sujet de recherche[60]. Ensuite, car comme l'indique Maffesoli (2001), Simmel « a toujours en vue la totalité de l'homme par opposition au clivage en fonctions que lui impose la vie moderne » (Ibid. p. 5) et de ce fait il nous a donné des outils pour la réflexion sur la réalité actuelle.

Le champ d'observation du Simmel a été la ville, selon sa perspective, lieu par excellence de la manifestation de la rationalisation et de l'objectivation des liens sociaux, à partir de leur détachement des 'contraintes' propres de la tradition dans leurs expressions collectives. À cet égard, comme l'indique Maffesoli, « le processus d'urbanisation et plus précisément la métropolisation est celui-là même qui par *le rapprochement dans l'espace finit par éliminer l'union dans le temps* » (Ibid. p. 6). Cependant, l'attention accordée par Simmel aux phénomènes groupaux à petite échelle et leurs interactions dans cette même scène, contribuerait d'une part à la 'relativisation' de l'individualisme et à la pensée des réactualisations et des recréations de la socialité. D'autre part, la constatation de l'émergence de petits groupes en fonction des affinités électives, permet de mettre sur la table, la coexistence des conflits et des harmonies au cœur de leur continuité. Concernant ce dernier point, la figure de l'étranger est particulièrement illustratrice.

D'après Simmel (2013), dans un contexte de modernité caractérisé par l'individualisation et la différenciation, la définition de ce qui est un lien proche et de ce qui est un lien éloigné, est affectée. La possibilité de partager l'espace n'est pas garantie de 'proximité', en même temps que, la magnitude physique de la distance ne l'est non plus de l'étrangeté. Dans ce cadre, selon Simmel, l'étranger – celui qui « vient un jour et reste le lendemain » (Ibid. p. 663) – approche le lointain. L'étranger interpelle le groupe et sa participation est fondamentale, précisément par son extériorité, pour son manque de lien organique avec celui-ci. Cette 'position' tout à

[59] D'après Simmel (2013), l'étranger est une "forme sociologique" (Ibid. p. 663) et non un individu. Par rapport au groupe, l'étranger peut être l'immigrant, mais peut aussi être « les pauvres et les divers 'ennemis de l'intérieur' » (Loc.cit.).

[60] D'abord car elle nous offre des éléments d'intérêt pour réfléchir à la place de l'immigrant dans les sociétés de destination. Ensuite car sa pensée a eu une influence dans les premiers pas pour la formalisation des études sur la migration, représentés par les travaux de l'École de Chicago ; et après, car elle nous donne des éléments pour penser l'être étranger non comme une 'condition', mais comme une « forme d'action réciproque » (Simmel, 2013:663). A partir de cela, d'une part, toute personne peut être un étranger pour quelqu'un et vice versa, et d'autre part, l'étrangeté n'est pas une position attachée au fait du franchissement des frontières extérieures.

fait particulière, serait celle à laquelle Simmel attribue de l'objectivité et de la liberté. Objectivité qui le fait participer de façon intéressée et indifférente en même temps, donnant l'élan pour l'émergence des révélations ; et liberté qui lui permet de vivre et d'agir sans la mesure qu'imposent les attachements propres du lieu de destination. L'étranger est étrange non car il est loin, mais car nous pouvons le rencontrer à tout moment, et à travers cette rencontre identifier et reproduire les limites de l'appartenance. Ainsi, même sans avoir un lien organique, l'étranger serait pour Simmel « un membre organique du groupe » (Ibid. p. 668) dont la position est « un composé de certains degrés de proximité et certains degrés d'éloignement, qui, caractérisant chaque relation par telle ou telle quantité, produisent dans une proportion particulière et une tension mutuelle le rapport formel spécifique avec 'l'étranger' » (Loc.cit.). Compte tenu ce qui a été dit, Maffesoli indique : « L'étranger, mais aussi l'étrange dans sa dimension sensible, jouent, pour lui, un rôle indéniable dans les interactions sociales. Ils servent d'intermédiaires avec l'extériorité, et par là, avec les diverses formes de l'altérité. De ce point de vue, ils sont partie intégrantes du groupes lui-même, et le structurent en tant que tel » (Ibid. p 9).

Après cette petite digression sur l'étranger, ce qui nous intéresse est de remarquer que Maffesoli voit en Simmel un exemple de pensée où se montrent bien les tensions entre le social et la socialité. À cet égard, le rôle de l'étranger et son rapport au groupe qui lui définisse comme tel, montrerait la persistance de liens qui se soutiennent dans des référents d'un ordre différent de celui du processus de l'institutionnalisation du social. Cependant, à partir de cela, Maffesoli nous mène un pas plus loin, en explorant les potentialités de la mobilité – incarnée dans la figuration du nomade – au moment de l'irruption d'autres rapports à l'altérité. Ce dernier est un argument que nous développerons dans le chapitre qui suit, cependant, maintenant, ce que nous voudrions souligner c'est l'ouverture de Maffesoli à l'idée de la tension entre l'instituant et l'institué, et de fait à la créativité dans les configurations d'une socialité qui bouge. Cela est cohérent avec la proposition celui-ci où d'une part l'idée est de appeler à la 'relativisation' comme stratégie d'estimation des dimensions réelles et limites de la modernité, et d'autre part, de « souligner ce qui *s'entre*-appartient, la vie en ce qu'elle a d'holistique » (Maffesoli, 2010 :64). La relativisation et la perspective holistique nous permettraient de rendre compte des manifestations de la vie sociale qui fuient la formalisation économique et politique, sans compromettre

leur potentiel à ce propos.

À ce sujet, la créativité qui se déploie au niveau de la vie quotidienne est un élément très important et a été bien soulignée dans le travail de Michel de Certeau, autre influence intellectuelle de Michel Maffesoli (1990). Au-delà d'un regard sur la reproduction irréfléchie ou l'interaction significative, De Certeau pense la quotidienneté quant au potentiel créatif des personnes 'ordinaires' pour défier l'ordre social, en mettant en jeu le mouvement et l'hétérogénéité. Ce rapport créatif se manifestera dans la tension entre les stratégies et les tactiques, où les premières font référence à des opérations dans l'espace caractérisé par la production et l'imposition, tandis que les deuxièmes le font à des opérations d'utilisation et de détournement. Ainsi, les pratiques quotidiennes seraient conçues par De Certeau comme de type tactique : « bons tours du 'faible' dans l'ordre établi par le 'fort', art de faire des coups dans le champ de l'autre, astuce de chasseurs, mobilités manœuvrières et polymorphes, trouvailles jubilatoires, poétiques et guerrières » (De Certeau, 1990:64), dont les sujets prennent l'ordre existant à différents niveaux et le manipulent, à travers de multiples gestes résistants de « faire avec » (Maffesoli, 2012)

Ainsi, un regard intentionné sur la quotidienneté signifierait prendre en considération l'expression de la subjectivité dans les configurations du 'non-rationnel', comme le sont la mémoire et l'imaginaire, dans leurs expressions individuelles et collectives (Maffesoli, 1993b). Car, par exemple, « l'imaginaire est parvenu à se maintenir dans les confins de l'institution sociale, dans des espaces sociaux interstitiels qui ont été réticents à leur colonisation par la raison moderne aseptique et hégémonique » (Carretero, 2004: paragraphe 14). Compte tenu de ce qui précède, le quotidien ferait alors référence à ce domaine de la vie sociale qui accueille « les *libertés interstitielles* qui, sous forme de *micro-utopies*, se trouvent au sein de nos sociétés. » (Carretero, 2009 : paragraphe 4).

Par conséquent, comme nous l'avons déjà dit dans notre introduction, nous sommes intéressée par cette perspective dans la mesure où nous voudrions promouvoir une 'conversation sur les migrations' qui, d'une part, mette en valeur des dimensions de la vie sociale, et donc des processus migratoires, souvent négligée par la théorie sociologique qui en fait son sujet d'étude ; et d'autre part, fasse une lecture de celles-ci à partir de leur potentialité d'agir comme une réplique face à l'exercice du pouvoir (Carretero, 2002), en dressant un flux créatif en dialogue constant avec la

réalité sociale. D'après Maffesoli, « par sédimentation progressive, c'est dans la vie de tous les jours que se reconstitue le terreau à partir duquel peuvent croître et se conforter les nouvelles manières d'être et de penser » (Maffesoli 2012 :42).

Cependant, cela ne signifie pas partir à la recherche d'une connaissance plus réelle ou plus véritable, mais ouvrir des sentiers vers des savoirs partiels capables de problématiser, entre autres, la possibilité des migrants de participer à la création du quotidien, en transformant ce qui est disponible et en construisant des chemins nouveaux pour la disponibilité, à l'égard de tout ce qui est indisponible. En considérant ce dernier processus, non exclusivement à partir d'une logique de manque, mais à partir d'une perspective de négociations et de résistance face aux constrictions et carences. C'est là que s'offre l'occasion de comprendre les trajectoires migratoires comme espaces pour l'appropriation et la création. Là, migrant peut être compris comme un 'bricoleur' d'ici et de là, qui, par exemple, élabore des pratiques et des récits nouveaux par rapport à l'appartenance, lesquels sont aussi réélaborés avec de l'inventivité dans leurs narrations. En conséquence, nous parlons des savoirs sensibles au fait que, parfois, les migrants ne se reconnaissent pas eux-mêmes dans la figure de la victime d'un destin, mais qu'ils se sentent créateurs et gérants de leur propre mobilité. Autrement dit, des savoirs capables d'interroger la notion du migrant comme un sujet imaginé (Smith, 2006) à travers la notion du migrant comme un sujet qui imagine et qui par conséquent, contribue à la modulation de la vie quotidienne, là où il est, et aussi où il n'est pas.

Pour terminer, je voudrais souligner la remarque de Patrick Watier, quand il dit : "Il me semble qu'une sociologie compréhensive est en effet, dans notre tradition, le mode de faire et de traitement des données, qui a le plus accentué les thématiques de l'imagination, de l'expérience, de l'intrigue » (Watier, 2004 :147). Donc, à partir de maintenant, nous voudrions rendre visibles certaines coordonnées compréhensives quant aux migrations. C'est-à-dire, proposer un impact de la sociologie compréhensive dans l'étude des migrations à partir de la perspective épistémologique, non exclusivement du rapport entre chercheuse et participants de la recherche à la base des possibilités de la connaissance – laquelle, sans doute, fait partie implicitement des orientations de cette recherche –, mais des dimensions de la vie sociale sur lesquelles celle-ci a pris part dans la restitution de son statut des sujets de recherche d'importance, et qui à notre avis sont fondamentales pour mieux connaître

les migrations aujourd'hui. Ainsi, en prenant compte des potentialités de participation créative qui s'expriment au niveau de la vie quotidienne, nous voudrions explorer autres dimensions de la vie sociale, étroitement liées au quotidien et aussi revalorisées par la sociologie compréhensive, lesquelles nous considérons très intéressantes pour réfléchir d'une autre façon sur les migrations : l'imaginaire et la mémoire.

3.3. Explorations inspirées par la sociologie compréhensive

Notre intérêt de recherche étant les potentialités transformatrices de l'expérience migrante, nous abordons les reconsidérations diverses suscitées par cette expérience ; c'est-à-dire, reconsidérations par rapport au passé dans le présent et par rapport aux possibilités du vécu dans celui-ci. Ainsi, il nous paraît pertinent de traiter les développements théoriques à l'égard de deux dimensions de la vie sociale particulièrement sensibles au milieu des mobilités : la mémoire et l'imaginaire. Ceux-ci seront d'abord présentés au singulier, ensuite en dialogue avec l'étude des migrations, puis avec les approches qui nous semblent les plus stimulantes pour notre sujet de recherche et notre façon de le comprendre.

Le choix d'explorer la relation entre la mémoire, l'imaginaire et les migrations, une fois placées les sensibilités qui guident notre travail, est justifié dans la mesure où nous considérons qu'une partie des processus de devenir sujets en mouvement pendant le vécu migratoire est de faire face à une série de reconsidérations, d'une part, quant au passé dans le présent et d'autre part quant au degré de coïncidence entre ce dernier et les limites du possible. Ainsi, par rapport à la mémoire, les reconsidérations comprennent les exercices d'appropriation singulière et d'identifications collectives dans le cadre d'une lecture sur la place actuelle des souvenirs, tant au niveau des continuités que des changements. En ce qui concerne celles-ci, la migration ouvrirait la voie pour le développement de processus de resignification actifs, non seulement en termes d'ajustements fonctionnels à un nouveau contexte de vie mais, plus important pour notre recherche, à l'égard des désaccords et des tentatives de 'se défaire', en syntonie avec ce qui est vécu et l'orientation que l'on souhaite donner à ces 'mouvements'. Par rapport à l'imaginaire, les reconsidérations ne se limitent pas à la problématique des attentes créées à propos d'un ailleurs et leur réalisation ultérieure ou non. Au contraire, nous plaçons notre

intérêt dans l'ordre des reconsidérations qui conduisent à la 'désacralisation' des imaginaires dominants et à l'émergence de nouvelles perspectives sur ce qui est possible à l'égard des figurations de la subjectivité et des pratiques où celle-ci se déploie. En conséquence, l'imaginaire et la mémoire nous permettraient d'explorer les possibilités de la multiplicité à l'intérieur de chaque sujet, dans la mesure où ils constituent des éléments structurants et des processus qui abritent et nourrissent leurs transformations.

3.3.1 Brèves remarques sur l'imaginaire

Dans le cadre de leur travail *Sociologie de l'imaginaire* (2006), d'abord Patrick Legros, Fréderic Monneyron, Jean-Bruno Renard et Patrick Tacussel, indiquent que « La sociologie de l'imaginaire n'est pas un champ spécifique de la sociologie, défini par un *objet* (…) Elle est un *point de vue* sur le social : elle s'intéresse à la dimension imaginaire de toutes les activités humaines. C'est pourquoi cette sociologie investit *transversalement* la société » (Ibid. p.1). Ensuite, que cette sociologie est étroitement liée à d'autres disciplines (Histoire, Anthropologie et Psychologie) qui ont contribué à sa légitimation, à la reconsidération de ses notions, et avec lesquelles elle partage des intérêts de recherche, comme les représentations sociales, les croyances, les mythes, les idéologies, entre autres[61].

Pour sa part, Enrique Carretero (2006) expose que la considération théorique de l'imaginaire social implique un positionnement critique par rapport à la modernité et au projet des Lumières, en deux sens : quant à la saturation du programme rationaliste et positiviste, et quant à la crise des méta-récits d'un ensemble social face aux micro-mythologies des réalités multiples. Ainsi, nous trouvons dans la perspective de Carretero une cohérence avec celle exposée par Legros et al (2006) à propos des antécédents du développement de la sociologie de l'imaginaire. Ces derniers nous disent que « Aux définitions négatives, en creux, données par la tradition philosophique occidentale – l'imaginaire, c'est l'inexistant, le faux, le mensonger ou l'irrationnel – le courant de l'anthropologie de l'imaginaire, initié par Jung, Eliade, Bachelard, Durand, oppose une définition positive, 'pleine' :

[61] À ce sujet, Gilbert Durand dit que « l'imaginaire n'est pas une 'discipline', mais un tissu conjonctif 'entre les disciplines' (Durand, 1996a :215) et ainsi, « l'interdisciplinarité d'où a émergé historiquement la notion d'imaginaire – sans être la notion 'pas excellence' – est cependant la notion la plus pertinente (…) en notre fin de siècle pour 'localiser' 'l'entre-savoirs' » (Ibid. p. 224).

l'imaginaire est le produit de la *pensée mythique*[62] » (Ibid. p. 2), une pensée différente, mais pas inférieure à la pensée rationnelle. Alors, « affirmer un pluriel à la vérité, c'est non seulement bouleverser la logique, mais suppléer à la transparence du *logos* par l'épaisseur et la complexité du *mythos* » (Durand, 2010:669)

Il est certain que, à la base du débat sur la légitimation des études de l'imaginaire, il y a une mauvaise compréhension qui distingue entre l'imaginaire, la rationalité et la réalité. En ce qui concerne la distinction entre imaginaire et réalité, le philosophe Jean-Jacques Wunenburger remarque que, même si cette distinction se produit pour des raisons méthodologiques, « il faut pas oublier que la plupart du temps, la réalité commence par un rêve, un projet, avant de devenir quelque chose de concret, visible, dont la présence physique fera partie de l'imaginaire social » (Wunenburger, 2008:7), en nous renvoyant à la discussion sur le rapport entre imaginaire et situation que nous traiterons plus loin pour le cas des migrations. Toutefois, Michel Maffesoli va plus loin de l'avertissement d'un oubli, pour nous dire que la distinction entre l'imaginaire et la réalité reste impertinente et qu'elle est seulement le produit d'un regard réductionniste sur le présent et l'avenir. À ce sujet, selon lui, « La fonction imaginale n'est pas cette folle du logis, selon l'expression classique, dont il faut se protéger, ou, ce qui revient au même, qu'il faut valoriser et abstractiser, c'est une fonction où s'exprime au mieux l'imbrication organique du banal et du fantastique, du quotidien et du fictionnel » (Maffesoli, 2008 :779).

Cette fonction est bien montrée dans le dernier travail de Molly Andrews (2014) sur l'imagination narrative dans la vie quotidienne, où elle indique qu'une fois unies notre capacité de narrer et notre capacité d'imaginer[63], les récits peuvent être envisagés comme des manifestations de notre liberté créative et de nos désirs,

---

[62] Selon les auteurs, cette pensée se caractérise comme « une pensée concrète qui, fonctionnant sur le principe de l'analogie, s'exprime par des images symboliques organisées de manière dynamique. Elle détermine des perceptions de l'espace et du temps, des constructions matérielles et institutionnelles des mythologies et des idéologies, des savoirs et des comportements collectifs » (Legros et al, 2006 :2)

[63] D'abord, il faut avoir à l'esprit que ce travail est rédigé en anglais, langue dans laquelle il n'existe pas de traduction précise pour le mot 'imaginaire'. Ensuite, que selon Molly Andrews (2014), dans la notion 'monde imaginaire', l'adjectif imaginaire fait référence à « cet extra que nous apportons à notre perception » (Ibid. p. 4). Toutefois, sa compréhension de la capacité d'imaginer dépasse l'idée d'une faculté psychologique, pour envisager l'existence d'une 'imagination sociale'. Nous faisons cette précision en raison de l'avertissement de Legros et al (2006) sur la confusion entre 'imagination' et 'imaginaire', à propos de laquelle les auteurs indiquent que l'imagination « est à la fois une 'représentation' (…) et un 'imaginaire' en acte » (Ibid. p.83). Cela étant dit, la représentation sera l'acte de « mettre en 'image mentale' soit une réalité perceptive absente, soit une 'conceptualisation' » (Loc.cit.) Et l'imaginaire « un dépassement de la simple reproduction générée par la représentation, en une image créatrice » (Loc.cit.).

puisqu'ils constituent des expressions de notre regard sur ce que nous connaissons de la réalité et de la considération de ses possibles transformations. Donc, selon Andrews, le 'réel' et l''irréel' n'agissent pas comme des éléments opposés, mais dans un lien qui met en tension nos référents quant au temps et à l'espace. Si d'une part nous pouvons considérer des résolutions alternatives quant au passé et évaluer que les faits du présent ne correspondent pas nécessairement avec les limites du possible, d'autre part notre notion de l'espace, spécialement d'ailleurs, peut être étroitement liée au vécu sensible et affectif, et aux gestes créatifs face au caractère indirect de la présence. D'après Andrews (2015), à travers notre imagination narrative nous sommes, en même temps, ancrés et transportés.

Par ailleurs, quant à la distinction entre imaginaire et rationalité, Michel Maffesoli nous expose que « On peut dire que ce qui est non logique n'est pas illogique, ou que ce qui est non rationnel n'est pas irrationnel, mais peut avoir sa logique ou sa rationalité propre » (Maffesoli, 1993a :129). Cela nous renvoie à l'influence de la contribution d'Emile Durkheim à la notion d'imaginaire social[64], particulièrement à partir de son élaboration sur les « représentations collectives », qui commence à se dévoiler dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1895), continue dans *Représentations individuelles et collectives* (1898) et est formulé plus concrètement dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) (Carretero, 2006). Ainsi, les travaux de Durkheim nous conduisent vers l'autonomie des représentations sociales sous-jacentes à toute société.

D'abord, nous trouvons que « la conscience collective est autre chose qu'un simple épiphénomène de sa base morphologique, tout comme la conscience individuelle est autre chose qu'une simple efflorescence du système nerveux. Pour que la première apparaisse, il faut que se produise une synthèse *sui generis* de consciences particulières. Or, cette synthèse a pour effet de dégager tout un monde de sentiments, d'idées, d'images qui, une fois nés, obéissent à des lois qui leur sont propres. Ils s'appellent, se repoussent, fusionnent, se segmentent, prolifèrent sans que toutes ces combinaisons soient directement commandées et nécessitées par l'état de la réalité sous-jacente » (Durkheim, 2002a : 399-400). Il ajoute : « Si l'on peut dire, à

[64] À ce sujet, le travail de Legros et al (2006) souligne également la contribution des autres précurseurs de la discipline sociologique aux études de l'imaginaire et à la reconnaissance de l'importance de la dimension de l'imaginaire pour comprendre la vie sociale; dont: Karl Marx, Friedrich Engels, Alexis de Tocqueville, Gustave Le Bon, Gabriel Tarde, Vilfredo Pareto, Max Weber et Georg Simmel (pp. 17-57).

certains égards, que les représentations collectives sont extérieures aux consciences individuelles, c'est qu'elles ne dérivent pas des individus pris isolément, mais de leur concours » (Durkheim, 2002b :17). Ainsi Émile Durkheim a posé l'idée d'une entité immatérielle, la « conscience collective », qui naît dans la société et y retourne pour consolider la vie sociale (Grassi, 2005).

La pensée de Michel Maffesoli[65] nous indique de façon globale que l'imaginaire n'est pas quelque chose de rationnel ou de psychologique, l'imaginaire est une dimension environnementale, une atmosphère, « perceptible, mais non quantifiable » (Maffesoli, 2001 :75). Selon le sociologue, « La polysémie des situations et la polysémie des mots entrent dans un ballet sans fin, renvoient sans cesse l'une à l'autre, et s'insèrent en fin de compte dans un vaste tableau scénique qui n'est pas autre chose que ce que l'on peut appeler au sens fort du terme un imaginaire social » (Maffesoli, 2008:901). Donc, « L'accent mis sur l'imaginaire, d'une part montré très bien la priorité de la structure globale sur les différents éléments qui la composent, et d'autre part, l'impossibilité de privilégier un de ces éléments » (Maffesoli, 1993a :8)

Par ailleurs, l'imaginaire dépasserait la personne et, même face à des énonciations telles que 'mon' imaginaire ou 'ton' imaginaire, on retrouverait des correspondances avec l'imaginaire d'un groupe dont elles font partie. L'imaginaire serait toujours un état d'esprit de groupe et comme tel, il établirait des liens. Bien sûr, l'imaginaire a des conséquences au niveau des individus, car « chaque sujet est capable de lire l'imaginaire avec une certaine autonomie » (Maffesoli, 2001:80). Toutefois Maffesoli observe que « lorsqu'on examine attentivement la question, je le répète, on voit que l'imagination d'un individu est très peu individuelle ». Quant à ce rapport entre la dimension de l'individu et la dimension de la société, le sociologue nous dit que d'après le travail de Gilbert Durand – ancien élève de Gaston Bachelard et maitre de Michel Maffesoli –, l'imaginaire « est cette relation entre les intimations objectives et la subjectivité » (Loc.cit.) dont ces intimations objectives seraient les limites que la société impose à chaque personne, mais qu'en mettant en valeur cet 'entre', nous pouvons identifier « un va-et-vient entre les intimations objectives et les subjectivités. Les unes ouvrent des lacunes dans les autres » (Loc.cit.).

[65] Celui-ci intègre des influences des sciences sociales riches et diverses parmi lesquelles se trouvent les travaux de Émile Durkheim, Max Weber, Georg Simmel et Vilfredo Pareto, mais aussi de Karl Jung, Gaston Bachelard, Henry Corbin et Gilbert Durand.

En continuant avec cette dernière référence théorique, il faut mentionner que l'œuvre de Gilbert Durand, dont nous soulignons particulièrement *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* (1960) et *L'Imagination symbolique* (1964), est une contribution fondamentale dans les études de l'imaginaire en général, et notamment dans le travail de Michel Maffesoli. Par rapport à cette dernière œuvre mentionnée, l'auteur indique que « La conscience dispose de deux manières pour se représenter le monde. L'une *directe,* dans laquelle la chose elle-même semble présente à l'esprit, comme dans la perception ou la simple sensation. L'autre *indirecte* lorsque, pour une raison ou pour une autre, la chose ne peut se présenter 'en chair et en os' à la sensibilité (…) Dans tous ces cas de conscience indirecte, l'objet absent est re-présenté à la conscience par une *image*, au sens très large de ce terme[66] » (Durand, 2008 :7-8). Le symbole fait partie de ce deuxième processus. Par ailleurs, nous serions face à l'imagination symbolique quand « le signifié *n'est plus du tout présentable* et que signe ne peut se référer qu'à un sens non à une chose sensible » (Ibid. p. 10)[67]. Alors, une conception symbolique de l'imagination « postule le sémantisme des images, le fait qu'elles ne sont pas des signes, mais contiennent matériellement en quelque sorte leurs sens » (Durand, 1969 :60)

Les travaux de Gilbert Durand font partie d'un projet qui interroge la place consignée à la dimension symbolique et à l'imaginaire, par la pensée rationaliste et iconoclaste. Par conséquent, nous trouverons chez lui une remise en question de cette distinction, dans la mesure où il affirme : « il n'a pas de coupure entre le rationnel et l'imaginaire, le rationalisme n'étant plus, parmi bien d'autres, qu'une structure polarisante particulière du champ des images » (Durand, 2008 :88). Selon lui la fonction imaginaire se comprendrait comme 'transcendantale» (non réductible à la capacité perceptive), mais cependant soumise à des configurations. Ainsi, dans *Les*

[66] À cet égard, des images textuelles ou visuelles.

[67] Toujours dans *L'Imagination symbolique*, Durand indique que dans le structuralisme de Lévi-Strauss et la psychanalyse de Freud (herméneutiques réductives), nous pouvons reconnaître des avances de récupération de statuts pour l'imaginaire et pour le symbolisme, mais ces lectures sont encore évaluées comme limitées. Elles « ne découvrent l'imagination symbolique que pour essayer de l'intégrer dans la systématique intellectualiste en place, que pour tenter de *réduire* la symbolisation à un symbolisé sans mystère » (Durand, 2008 :43). Par ailleurs, il existerait les possibilités d'une 'herméneutique instaurative' à partir de Cassirer, Jung et Bachelard, qui laissent de côté l'exercice de déchiffrement du symbolique, mais qui continuent d'une certaine façon à renforcer la distinction entre la dimension de l'imaginaire et du rationnel, et qui aussi peuvent élargir encore leur regard sur les différentes manifestations de l'imaginaire, au-delà de la rêverie. Au moment de la sixième édition *de L'Imagination symbolique*, Durand diagnostique un avancement dans cette 'remythification' du monde, que l'auteur lie aux travaux des multiples figures de la pensée, dont ceux de Michel Maffesoli.

Structures anthropologiques de l'imaginaire, Durand nous présente deux polarités, deux régimes de représentation du monde : diurne (de l'antithèse) et nocturne (de l'euphémisme) : « des attitudes, des comportements, qualitatifs véritablement premières – ou derniers » (Durand, 2010 :508), « recouvrant les trois grands orients structuraux » (Loc.cit.) caractérisés, très *grosso modo,* par des logiques de séparation, logiques d'agglutination et logiques synthétiques. Donc nous pourrions comprendre leurs configurations des images à partir d'une lecture de leurs transformations[68]. À ce propos, la notion de 'bassin sémantique' est très importante, car elle fait référence aux « constellations d'imaginaire » (Durand, 1996a :222) à l'intérieur des ensembles culturels qui, sans disparaître, subissent des transformations, et dont l'auteur a essayé de distinguer les phases[69]. D'autre part, la conception du 'bassin sémantique' implique l'incorporation de la perspective diachronique à la perspective synchronique quant aux structures. Ainsi, la notion « fait intervenir à la fois la permanence et le changement (Durand, 1996b : 129). Finalement, il faut souligner que d'après Gilbert Durand « La raison et la science ne relient les hommes qu'aux choses, mais ce qui relie les hommes entre eux, à l'humble niveau des bonheurs et des peines quotidiennes de l'espèce humaine, c'est cette représentation affective parce que vécue, et qui constitue l'empire des images » (Durand, 2008 :124).

Alors, compte tenu de ses référents, Michel Maffesoli se concentre dans la compréhension du rôle de l'imaginaire dans la vie quotidienne. À ce propos, il nous parle de l'importance de la dimension créative de l'imaginaire et de la vitalité que celui-ci apporte à la vie de chaque jour. Dans le cadre des différentes formes de la socialité, laquelle « repose sur la trame d'images partagées » (Maffesoli, 2006: 86), l'imaginaire sera très important au moment de créer et recréer, par exemple, le sentiment d'appartenance. Cependant, de même qu'il a un rôle dans la légitimation et la durée de certaines formes d'organisation, de même il participe à des processus instituant de nouvelles formes de vivre ensemble. Ces deux potentialités sont liées à la dynamique entre subjectivités et intimations objectives, où la verticalité et les impératifs sont déplacés par le mouvement, le va-et-vient et la relation. Donc, comme

[68] À ce propos il faut avoir à l'esprit que pour le philosophe, anthropologue et sociologue, la structure implique (…) un certain dynamisme transformateur » (Durand, 1969 :65), elle est «une forme transformable, jouant le rôle de protocole motivateur pour tout un groupement d'images, et susceptible elle-même de groupement en une structure plus générale que nous nommerons *Régime* » (Ibid. p.66).

[69] En l'occurrence: ruissellements, partage des eaux, confluences, au nom du fleuve, aménagement des rives et épuisement des deltas (Durand, 1996b :80-129).

les imaginaires peuvent participer à la détermination de la vie en société (Maffesoli, 1993a), aussi « les pratiques conditionnent la construction de l'esprit » (Maffesoli, 2001 :77).

Bien sûr, parmi les auteurs qui contemplent l'existence d'un imaginaire individuel et d'un imaginaire social, cette première configuration est directement liée aux grands symboles et récits, qui auraient une incidence sur les représentations du territoire, du pouvoir institutionnel et de la transformation sociales, entre d'autres (Wunenburger, 2008). Cependant, il est crucial de considérer que l'imaginaire est plein de petites histoires et de micro-situations où sont exprimées des formes alternatives de compréhension de l'espace, du temps, et l'influence créatrice du sujet (Maffesoli, 2008). À ce propos le phénomène migratoire n'est pas exempt de cette dynamique et, par exemple, « Les catégorisations construites de l'altérité s'élaborent à divers niveaux: celui des interactions sociales quotidiennes, celui des représentations sociales, celui des institutions étatiques » (Rea et Tripier, 2008:58). Alors, il faut garder présent, que l'imaginaire, comme atmosphère, n'est pas insufflé par une seule sphère du social ou par certains sujets spécifiques, et que, en continuant avec l'exemple de la migration et la notion de altérité, nous pouvons trouver une clé en comprenant la bilatéralité des processus de signification. Ces derniers, comme exercice créatifs, sont un mouvement où se conjuguent des personnes, des liens, des corps, des émotions, des récits, des lieux etc. et tous simultanément, pour configurer des imaginaires à propos de la migration et des migrants, mais également des imaginaires des migrants, à propos de leurs expériences et leurs possibilités.

3.3.2. L'imaginaire et les migrations

Quant aux imaginaires sur la migration et les migrants, nous voudrions souligner les travaux de Felipe Aliaga (2008, 2012) qui, en se concentrant sur l'immigration dans l'Espagne, interroge les imaginaires sociaux [70] autour l'immigrant et nous offre une définition, même s'il la qualifie de tentative, par rapport à l''imaginaire social migratoire'. Celui-ci « serait constitué par la représentation faite

[70] Aliaga comprend 'les imaginaires sociaux' en intégrant les perspectives systémiques et phénoménologiques de Juan Luis Pintos (Espagne) et de Manuel Antonio Baeza (Chili), respectivement. À ce sujet, l'auteur exprime que « L'union entre l'individu et les systèmes sociaux, serait donnée par l'imaginaire social, où celui-ci fonctionnerait comme un mécanisme transversal quel que soit le sommet considéré comme le point de départ de la réalité, puisque la masse nucléaire de la réalité est composée par l'imaginaire, lequel lui apporte soutien » (Aliaga, 2008 :3).

de la migration par rapport aux éléments qui permettent d'identifier un groupe, soit les propres migrants, soit les individus locaux, les unissant quant à ce qui est communiqué et ce qui est caché autour le processus migratoire » (Aliaga, 2012 :4). Par ailleurs, cet imaginaire impliquerait des communications diverses selon le moment et le contexte migratoire, il agirait par des moyens différents et serait vulnérable à des transformations à cause des pratiques à son entour.

D'après Aliaga (2012), les imaginaires sur les migrations : « nous permettent d'observer le traitement que la société fait aux migrants et le type de société qui prend forme » (Ibid. p. 6), « nous offre [nt] une compréhension sur la réalité migratoire et sur la forme sous laquelle ses diverses interprétations sont confrontés » (Ibid. p. 9) et sont « un élément fondamental de la compréhension de la forme qui assume la réalité postmoderne et ses transformations » (Ibid. p. 7). Chacune de ses réalités à observer, et à comprendre, serait étroitement liées aux autres dans la mesure où supposent la distinction entre des locaux et des étrangers, où « les asymétries dans les conceptions des immigrants se font sentir au niveau de *l'intérieur* / *l'extérieur* de la société, dans toutes ses structures » (Aliaga, 2008 :9). La notion de migrant fait partie de la définition des frontières et limites décidant qui est intra-muros, qui est définitivement en dehors, qui peu transiter et quelles sont les conditions de ce transit, dans un contexte où coexistent les célébrations de et les restrictions à la mobilité.

Selon Aliaga, dans la configuration de l'imaginaire migratoire, le protagoniste, l'immigrant, devient la figure de l'altérité. Cette figure sera conformée à partir d'une pluralité des imaginaires, en raison d'une diversité des 'systèmes', leurs constructions et leurs légitimations, et aussi d'une diversité de 'fondements' (selon le cas, réels ou perçus) : statut légal, apparences, différences culturelles, classe ou tout mélangé (Penninx et Martiniello, 2006)[71], de façon spécifique et contextuelle[72]. Ces imaginaires pourraient 'se fonder' à partir d'un regard stigmatisant de l'altérité et aussi à partir d'un regard plus nuancé, les deux avec des conséquences pour la vie quotidienne des immigrants. De ce fait, si d'après Aliaga, « la construction principale de ce sujet [l'immigrant] commence par l'imaginaire social de l'existence d'un autre »

[71] Cité dans Aliaga, 2012, p. 9

[72] À ce sujet, il serait très intéressant de pouvoir discuter à l'avenir la perspective de Saskia Sassen quand elle dit : « Actuellement la différence dans la culture ou la religion ou le phénotype est considérée comme une différence «objective» et donc «problématique». Mais en regardant le passé de l'Europe, il indique clairement que le simple fait que l'immigrant soit un outsider pourrait être le facteur principal derrière l'expérience de la différence » (Sassen, 1999 : XVI).

(Aliaga, 2008:9), il serait intéressant, même si cela mérite une discussion indépendante et plus élargie, de réfléchir sur les récits qui participent à la création et à la recréation de ces imaginaires. Ainsi, nous pouvons trouver des auteurs qui remarquent la contribution, entre autres, des perceptions du rapport entre des pays de départ et d'accueil migratoire, des mémoires sélectives quant aux migrations passées, des politiques de contrôle migratoire et des médias, dont nous présenterons certaines références.

Par exemple, Saskia Sassen (1999) se montre critique sur la vision de l'Europe occidentale comme une région d'émigration et aux potentialités de ce récit pour rendre invisible le rôle de l'immigration dans son histoire et élaborer des 'récits d'expulsion'. Ainsi, elle indique que « Les migrations internationales se tiennent à l'intersection d'un certain nombre de processus économiques et géopolitiques qui lient les pays concernés, elles ne sont pas simplement le résultat de personnes à la recherche de meilleures opportunités. Une partie du problème de la compréhension de l'immigration est de reconnaître comment, pourquoi et quand les gouvernements, les acteurs économiques, les médias et les populations en général dans les pays hautement développés participent au processus d'immigration » (Ibid. p. 1). De ce fait, le récit de « l'Europe de l'émigration », « ne peut pas être dit sans tenir compte des représentations culturelles et politiques des migrants dans différentes périodes et dans des conditions différentes » (Ibid. p. 4).

Ensuite, Mereike Köning et Rainer Ohliger (2006) indiquent : « L'Europe a hérité d'une histoire riche de diverses formes de migrations. Cependant, cette histoire ne fait pas habituellement partie de la narration générale européenne » (Ibid. p. 13). Ce diagnostic coïncide avec celui exposé par Gerard Noiriel à propos du développement du travail historique en France au début des années 1980 : « L'immigration était alors un 'non lieu de mémoire', en dépit de son importance extrême pour l'histoire contemporaine de la France » (Noiriel, 2006:1). Selon Köning et Ohliger (2006), le travail historique sur les migrations de ces dernières années serait un exercice très intéressant de décentrement d'une mémoire historique, concentrée jusque-là sur les limites nationales et leurs élites. Spécialement par le rôle attribué de manière consensuelle à la mémoire dans la conformation des identités collectives et politiques d'appartenance. Dans la même optique, l'absence de ces travaux, mais plus largement, l'impact quotidien des représentations et des récits sélectifs par rapport aux

migrations a été illustré d'une façon dramatique par l'écrivain José Saramago en 2009, quand il a dit « Celui qui auparavant avait été exploité et avait perdu sa mémoire de l'avoir été, il explosera. Celui qui a été méprisé et qui prétend l'avoir oublié, il affinera sa propre façon de mépriser ».

Par ailleurs, d'autres récits sur la migration qui participeraient à la conformation des imaginaires proviendraient du travail des médias. À ce sujet, Helen Creighton (2013) remarque que « Les médias jouent un rôle majeur dans la diffusion d'une certaine image de l'immigration et des immigrants, et, à notre avis, ils contribuent à constituer l'idée de la *différence* » (Ibid. p. 85). Les médias peuvent promouvoir des représentations qui stigmatisent, soit à travers un 'dramatisme', à travers d'un 'paradigme négatif' et aussi à travers de l'invisibilité. En cohérence avec cette vision critique, Rutvica Andriajasevic (2000) a mis l'accent sur la participation des médias dans la création d'une image de la migration comme 'problème', en signalant le travail de Teresa Fiore dans l'identification des pratiques spécifiques à ce sujet. Ainsi, les médias agiraient « en fournissant des chroniques partielles, mettant l'accent sur l'information non pertinente pour l'analyse des faits – comme les caractéristique somatiques ou le pays d'origine–, en omettant d'autres points de vue – les points de vue des migrants ne sont pas signalés–, instrumentalisant les faits – couvrant la plupart des cas où les migrants sont les agresseurs et non les victimes – et en ayant des titres d'articles sensationnalistes » (Ibid. paragraphe 13). Toutefois, d'après Creighton (2013), les médias ont eux-mêmes le potentiel pour 'déconstruire' ce chemin et promouvoir des images alternatives des immigrants et des minorités. Il semblerait alors que l'identification de ce potentiel est liée à la reconnaissance des contextes changeables, dans lesquels les médias s'inscrivent comme pratiques plus que contenus, et dans lesquels circulent et s'informent des différents récits ici mentionnes, et d'autres.

Compte tenu de cette dernière idée, différents auteurs soulignent la participation des politiques migratoires dans l'élaboration des représentations spécifiques sur les migrations. Ainsi, il serait fondamental d'avoir un regard complexe par rapport au contrôle migratoire, et de comprendre que celui n'a pas seulement une dimension limitante quant aux flux migratoires, mais aussi une dimension créative quant à la image des migrations. Du point de vue pratique, cette dernière aurait une relation directe avec la redéfinition des trajectoires migratoires. Cependant, un autre

visage de cette dimension nous intéresse, lié au discrédit des migrants. Selon les chercheurs de Cultures & Conflits (2002), les impacts des politiques de contrôle migratoires sont émotionnels et instrumentaux, de façon simultanée et complémentaire. C'est-à-dire, d'une part elles ont des conséquences sur la façon de concevoir la migration comme phénomène, le migrant comme sujet et ses liens avec les sociétés d'accueil. D'autre part, elles ont des conséquences sur la planification, l'implémentation et la légitimation des mesures concrètes pour affronter ce qui a été avant défini négativement et pour recréer cette image. Par exemple, dans le cas particulier des centres d'enfermement pour les migrants en situation irrégulière, selon Intrand et Perrouty (2005), nous serions face à une « déshumanisation des migrants à l'intérieur du camp qui se double d'une criminalisation à l'extérieur » (Ibid. paragraphe 37). Pour sa part, Mathieu Bietlot (2005) nous rappelle qu'à travers la 'stigmatisation des étrangers' sont obtenus des dividendes quant à la cohésion au niveau national et communautaire, ainsi que le contrôle et la précarisation au niveau des populations immigrantes. De ce fait, d'après Bietlot, « L'ensemble du dispositif de contrôle des flux migratoires contribue à confiner l'étranger dans l'image, la place et le rôle que lui réservent nos sociétés » (Ibid. paragraphe 20).

Alors, nous pouvons saisir un regard éminemment critique et l'absence de nuances dans le diagnostic sur les perceptions à propos des migrants circulant dans les sociétés d'accueil. De ce fait, à partir d'un tel scénario, il nous semble que la considération de l'analyse du rapport entre l'imaginaire et les migrations, à partir des protagonistes de la mobilité eux-mêmes, acquiert une importance singulière. Si la conception de l'altérité semble fondamentale pour comprendre les imaginaires autour de l'immigration et des migrants, l'éveil du désir migratoire, ses motivations et sa concrétisation, sont au centre de la discussion sur les imaginaires des migrants.

3.3.3. L'imaginaire des migrants

Le rôle de l'imaginaire dans le développement des désirs migratoires a été abordé, entre autres, par Arjun Appadurai (2005), dans le cadre de son diagnostic sur le monde actuel, « un monde où la modernité est assurément insaisissable» (Ibid. p.29). Ainsi, il expose que dans ce contexte, les médias électroniques contemporains ont un caractère transformateur, dans la mesure où ils donnent à leurs audiences de nouveaux matériaux pour la construction de l'auto image et de l'image du monde. D'ailleurs,

selon Appadurai, la rencontre entre les migrations, qui ont toujours existé, et ces moyens de communication récents, c'est-à-dire le fait que « les téléspectateurs circulent en même temps que les images » (Ibid. p. 31), générerait des changements dans la production de la subjectivité au présent.

D'après l'anthropologue, sous l'influence des médias, de plus en plus de personnes imaginent vivre ailleurs ou elles le souhaitent pour leurs proches, en même temps que d'autres sont forcées à un éloignement. Pour toutes, sera présente la notion de déplacement comme une façon d'améliorer sa vie. Tandis qu'Appadurai (2013) concentre cette attente sur le niveau matériel et sécuritaire, comme il a été mis en évidence, nous aspirons à une compréhension plus élargie et complexe du terme. Néanmoins, la référence nous semble pertinente car, d'une part, il met l'accent sur la capacité de toutes les personnes et tous les groupes migrants – au-delà de leur motivation et leur niveau de volontarisme – et non migrants – d'imaginer et de considérer des modes de vie alternatifs. D'autre part, il relève le potentiel transformateur de cette mise en considération, même si celle-ci n'arrive pas à se concrétiser dans un déplacement – argument que nous développerons plus loin–; et le fait qu'une telle considération recevrait le soutien des médias et de tout type de circulation d'images et de narrations, procédant au-delà des frontières et des contextes locaux.

Cette perspective est secondée par d'autres chercheurs comme Noel B. Salazar (2011), qui expose que, « difficilement les personnes voyagent vers *terrae incognitae* de nos jours, mais vers des lieux et des gens qu'ils 'connaissent' déjà virtuellement à travers des imaginaires circulant largement à leur sujet» (Ibid. p. 577). Ces imaginaires – assemblages d'idées et d'images – transitent par de multiples chemins, sont transmis par des narrateurs également divers et interagissent avec des rêveries personnelles. Selon Salazar (2013), la valeur des médias dans cette dynamique réside dans leur capacité à globaliser ces imaginaires et, en conséquence, à transformer « la façon dont les gens envisagent collectivement le monde et leur propre position et mobilité en son sein » (Ibid. p. 234), portant de plus, le potentiel de l'imaginaire pour se placer à la source des différentes formes de déplacement et pour la création de liens au-delà des frontières locales.

D'après Salazar (2011), les motivations, les configurations et les directions des mobilités, sont liées aux imaginaires par rapport à la vie ailleurs, se manifestant à

travers la circulation globale des personnes, des idées et des choses, même avant complètement inconnues. Cependant, l'influence des imaginaires se passe plus proche de la rencontre et de l'appropriation, que de l'obligation. Ce dernier point est très important pour avancer vers la discussion sur la place de l'imaginaire dans les migrations, spécialement quand celle-ci est mise en question par rapport aux décalages possibles entre les imaginaires qui éveillent les désirs d'émigration et le vécu de l'immigrant, et aussi par rapport à son rôle effectif dans la réalisation de la mobilité.

Quant au premier questionnement, le travail de Salazar présent une réflexion intéressante à partir du cas de jeunes Tanzaniens, chez qui se montraient des nuances, d'abord en relation à l'influence actuel des imaginaires coloniales sur la mobilité dans des pays postcoloniale, ensuite en relation à la passivité des personnes susceptibles de devenir migrants ; et de plus en relation au caractère *processuel* des imaginaires. D'après l'anthropologue, si « Dans les temps anciens, les gens ont peut-être surestimé grandement l'impact des mouvements migratoires et conceptualisé ceux-ci dans leur vision du monde et les attentes pour leur avenir. Aujourd'hui, les choses semblent avoir changé. Les jeunes sont mieux informés et ont un état d'esprit plus critique qu'auparavant » (Salazar, 2011 :590).

Cependant, ce type de rapport critique ou de négociation parait avoir été présent même avant de la disponibilité des informations comme à l'heure actuelle, parce que les migrations non seulement ont des biographies étendues, mais ont toujours compté avec le témoignage de narrateurs qui ont partagé des expériences venus d'ailleurs. Ainsi, dans le célèbre entretien d'Abdelmalek Sayad à Abbas – ancien ouvrier en retraite arrivé en France depuis l'Algérie en 1951 –, consacré dans le chapitre « La Malédiction » dans *La misère du monde* (1993), nous pouvons lire la déclaration suivante : «Quand j'entends dire que c'est parce que nous nous imaginions que la France c'est le paradis, que nous avons tous émigré vers la France, je me demande si on ne nous prend pas pour des enfants ! Nous savions que la France, ce n'est pas le paradis ; nous savions même que, par certains côtés, c'est l'enfer » (Sayad, 1993 :1280-1281).

Après cette dernière lecture, il nous semble que derrière la suspicion par rapport à la dynamique de l'imaginaire dans l'éveil des désirs migratoires, existe la préoccupation de la souffrance des immigrants qui tombent de périphéries en

périphéries. Toutefois, à un moment où les limitations des théories *push-pull* pour rendre compte des mouvements migratoires sont un consensus, cette recherche essaie de participer à la discussion sur les mobilités sur la base d'une lecture plus complexe que la victimisation des migrants à cause des attentes tronquées ; et de réfléchir, par exemple, sur ce qui pourrait survenir des décentrements des imaginaires dominants Nord-Sud, et sur la participation de ce décentrement à la transformation de la subjectivité dans les processus migratoires.

Quant au deuxième questionnement, nous y trouvons au milieu deux idées fortes : d'une part que l'imaginaire des migrants et des migrants potentiels est située, et d'autre part, que la réalisation de la migration est étroitement liée à l'accès aux différents capitaux, distribués inégalement (Smith, 2006)[73]. Face aux deux, qui de plus sont imbriquées nous sommes entièrement d'accord. Par contre, face à leur transformation en justifications pour reproduire la dichotomie entre imaginaire et réalité, et discréditer les potentialités de l'imaginaire dans les processus migratoires et autres, nous manifestons notre désaccord.

À partir du travail de Noel B. Salazar (2011) nous comprenons qu'il est important que la recherche sur la mobilité arrête de scinder l'impact de l'imaginaire des pratiques et nous sommes ouverte à l'idée qu'« «imaginer est une pratique incarnée de transcender tant la distance physique que socioculturelle » (Ibid. pp. 577-578) et, en conséquence, que parler des migrations c'est faire référence à des imaginaires autant qu'à des possibilités de mouvements physiques. Si d'une part l'effectivité des déplacements géographiques est liée à la capacité de mise en jeu de différentes ressources – économiques, mais aussi de sociabilité – et de négocier avec des axes de différenciation comme le genre, l'âge et le handicap – en comprenant leur interaction et solidarité –, il est important aussi de remarquer le rôle de l'imaginaire dans les changements dans la vie quotidienne qu'impliquent les migrations, lesquelles parfois reflètent de longues préparations, comprennent de multiples déplacements et

[73] Andrew Smith (2006), sociologue d'orientation marxiste, se montre méfiant vis-à-vis des discours des migrants où au milieu des narrations de leurs trajectoires, l'imaginaire a un rôle de l'ordre de l'« autoréalisation ». Rôle qu'il admet seulement dans les cas des migrants de classes moyennes et supérieures à qui l'accès aux capitaux permettrait de faire 'réalité' leurs rêveries, et pour qui, en conséquence, 'la volonté' a une part très importante dans leurs récits sur la migration.

des trajectoires non linéaires, où la resignification des motivations est active dans les reconfigurations.

Par ailleurs, d'après Marcel Stoetzel et Nira Yuval-Davis (2002)[74], qui reprennent la notion des savoirs situés que nous avons développée dans notre chapitre méthodologique, l'imaginaire peut être théorisé comme 'situé' aussi. C'est-à-dire, «comme façonné et conditionné – bien que non déterminé – par le positionnement social» (Ibid. p. 315), positionnement qui sera toujours entendu comme incarné et multiple, enraciné et déplacé. Alors, ils proposent que le rapport entre l'imaginaire et la connaissance soit conçu comme « des moments dialogiques dans un processus mental multidimensionnelle » (Ibid. p. 326), où « d'une part l'imagination *construit* ses significations tandis que, d'autre part, elle les étend et les transcende » (Ibid. p. 316). En conséquence, sous l'influence d'auteurs tels que Castoriadis, Adorno, Marcuse et Spinoza, Stoetzel et Yuval-Davis s'approchent d'une théorie de l'imaginaire qui le définisse comme individuelle et collective, créatif, et « comme enraciné dans la corporéité ainsi que dans la société ; comme la construction du monde social et de ses significations, et aussi comme la fourniture des 'désirs anticipatoires' et la résistance au 'principe de réalité' de la société » (Ibid. p. 324).

Tout en continuant avec la réflexion, Il est évident quelles que soient les positions, des plus adverses aux plus favorables, il faut mobiliser des ressources pour concrétiser des voyages internes ou internationaux dans le monde. Cela est indiqué par de nombreuses études (par exemple IOM, 2012a; IOM 2013) qui ont contribué à transformer des imaginaires traditionnels sur les migrants et à la connaissance de la diversité des 'profils migratoires'. Toutefois, il est très important de prendre en compte des théories sur la migration qui mettent en valeur les rapports sociaux dans les différentes étapes des trajectoires migratoires, et parmi ces études, celles qui les

[74] Le travail de Stoetzel et Yuval-Davis (2002) vise à positionner l''imagination située' au centre de l'épistémologie 'du point de vue' (*standpoint*) féministe, compte tenu de ses potentialités pour répondre à la question sur la possibilité du passage du positionnement aux pratiques et des pratiques au point de vue. En comprenant que connaissance et imagination sont des processus complémentaires et que, de plus, l'imaginaire est modulé par la société, mais aussi par l'expérience sensible des individus, l'incorporation de la notion d'imagination située serait cohérente avec une histoire des études féministes opposées à la vision réductionniste de la connaissance. Par ailleurs, à partir de leurs référents théoriques, Stoetzel et Yuval-Davis soulignent d'une part « le *rôle créatif* de l'imagination » (p. 321) et d'autre part, « leur relation mutuellement constituante avec la *politique* et le *social* » (Loc.cit.). Toutefois, par rapport à ce dernier point et comme l'a déjà exposé Michel Maffesoli (2001), définir une lecture révolutionnaire de l'imaginaire serait extrêmement complexe car : « L'imagination qui permet l'émancipation et le passage des frontières c'est la même faculté qui construit et fixe les frontières » (Stoetzel et Yuval-Davis 2002 :324). Face à un tel diagnostic, la perspective des auteurs est que l'agencement des sujets aurait un rôle principal dans les transformations de l'imaginaire social, des significations et des valeurs dans la société.

considèrent au-delà de leur potentiel de transformation en ressource économique et reconnaissent leur rôle dans des comportements liés à la mobilité et aussi à l'immobilité, comportements qui sont attachés aux imaginaires des migrants à propos d''ici' et d''ailleurs'.

À ce sujet nous trouvons les exemples, entre autres, du Rapport Mondial sur le Développement Humain en 2009, où l'on apprend que les revenus sont effectivement très importants dans les mouvements migratoires, en distinguant, plusieurs fois, entre les possibilités de la non migration, la migration interne et la migration internationale (régionale et extra régionale). Cependant, dans la définition de la destination migratoire, non seulement les coûts du déplacement – d'après le rapport sont liés aux distances et également aux restrictions à la mobilité – seraient importants, mais aussi, par exemple, la possibilité de partager la langue et la religion avec la société d'accueil. Également, nous pouvons relever des travaux plus spécifiques, comme l'article de Irwin et al (2009) sur l'influence du contexte dans la mobilité individuelle aux Etats-Unis où les auteurs nous racontent que les caractéristiques individuelles et la situation familiale sont significatives pour le début des mouvements migratoires, mais que les particularités du contexte le sont aussi. Spécialement les caractéristiques qui soutiennent la configuration d'un sentiment d'appartenance locale. Donc, en nuançant l'influence du calcul économique dans 'les comportements migratoires individuels', Irwin et al soulignent le rôle de facteurs comme la présence d'entreprises d'intérêt local de longue date, de lieux de culte et de lieux de loisirs, dans la disposition des individus à l'immobilité.

Dans cette même veine, l'attention au contexte et particulièrement à la vie quotidienne dans la configuration des mobilités et imaginaires sous-jacents est, à notre avis, un exercice pertinent dans le moment actuel où la lecture de l'individualisme des 'décisions migratoires', de leur enracinement dans des estimations de coûts et d'avantages et de leur conséquence directe des positions économiques, est progressivement dépassée en faveur d'un regard complexe qui met en valeur le fait que, si les personnes migrent à la recherche d'une autre vie qui est évaluée comparativement non seulement comme différente mais potentiellement meilleure, elles envisagent une définition du bien-être dans un sens élargi et la considération du collectif à des échelles diverses, dans un cadre d'entendement du migrant comme un sujet qui imagine.

C'est dans ce même esprit que nous avons essayé de souligner l'importance de l'inclusion de l'imaginaire dans l'étude des migrations. En effet, « d'une part, c'est dans et par l'imagination que les citoyens modernes sont disciplinés et contrôlés par des États, des marchés et d'autres intérêts puissants. Mais l'imagination est aussi la faculté par laquelle émerge l'ensemble des modèles de dissidence et de nouvelles idées pour la vie communautaire » (Appadurai, 1999 : paragraphe 12). Pour des auteurs comme Enrique Carretero, « la vie sociale, à travers l'imaginaire, est amplifiée en introduisant en elle le rêve, la fantaisie, la magie, la fiction (…). L'imaginaire se transforme, ainsi, en une 'ressource anthropologique' à travers laquelle s'ajoute et s'insuffle de la créativité dans la vie quotidienne » (Carretero, 2012 :26).

Dans le cas spécifique des migrations, Noel Salazar (2011) nous propose que la diversité des expériences de traversée des frontières a en commun une rencontre avec l'altérité et le caractère transformateur de cette expérience. Ainsi, les acteurs impliqués participeraient à une remise en question de leur auto-image, leur savoirs et formes de vie. Alors, il serait très important d'avoir à l'esprit que l'imaginaire sur les migrations et l'imaginaire des migrants sont dans un dialogue constant, malgré la présence d'inégalités dans leur spectre de diffusion. Si d'une part les imaginaires sur les migrations peuvent avoir une incidence significative en restreignant la définition des trajectoires de la mobilité et ses projections, d'autre part, les imaginaires des migrants peuvent troubler, modifier ou participer à l'élaboration de nouveaux imaginaires d'ailleurs et de l'altérité.

Toutefois, si nous localisons souvent les tensions entre ces imaginaires dans le rapport migrants-société d'accueil, Felipe Aliaga nous dit : « Les migrations constituent des actions humaines qui peuvent altérer et construire des imaginaires sociaux dans les sociétés d'origine, de transit et de destination, en produisant des ruptures dans les façons de comprendre les interactions sociales traditionnelles » (Aliaga, 2012 :6). Alors, comme nous l'avons déjà mentionné et nous l'approfondirons dans le chapitre suivant, les migrations peuvent représenter des forces instituantes, dans la mesure où elles ouvrent la voie à la redéfinition des liens avec l'altérité dans les 'espaces de la mobilité' contemporaine, conformés à la fois par ceux qui migrent et par ceux qui ne le font pas.

3.3.4. Brèves remarques sur la mémoire

La mémoire est un outil pour mettre en rapport le passé, le présent et le futur, individuel et collectif. Toutefois, la pratique de tisser des expériences est loin d'un intérêt chronologique et se situe proche de la construction et de l'attribution de significations, en relation avec le vécu passé et à venir, dans le temps présent. Ainsi, la possibilité de la mémoire, avec un sens social, réside dans la capacité de narrer et d'interpréter des faits, et non dans leur succession ou leur exactitude. Plutôt, le passé sera continuellement resignifié et recréé en accord avec les intérêts du temps présent.

Belén : À chaque fois que je te dis 'Pendant ces 15 ans, toi…' cela me parait énorme…
Marcos : Effectivement, c'est énorme ! D'une certaine façon j'ai grandi ici.
Belén : Bien sûr, alors il me semble que je te pose un grand défi !
Marcos : (des rires)

En nous remémorant, nous nous embarquons dans l'effort de donner du sens à nos expériences vécues et à celles vécues par d'autres, mais ce travail ne se produit pas dans un espace vide ni de manière autonome. En conséquence, la mémoire est un autre signal d'avertissement de notre manque de suffisance comme individus. Nous 'faisons mémoire' dans le cadre d'une culture et d'un contexte sociohistorique où nous somme insérés, en recourant à des instruments symboliques et des matériaux disponibles. À ce sujet, et en soulignant la notion de disponibilité, quand nous parlons de mémoire sociale ou collective, nous faisons référence, entre autres choses, à la possibilité de participer à une « communauté de mémoire » (Chronis, 2006), aux limites à notre participation et aux limites de la communauté elle-même. C'est pourquoi, des auteurs ont contribué à renforcer l'idée que la possibilité de comprendre la mémoire comme une action, est basée sur la mise en commun de référents significatifs dans un contexte déterminé (Vázquez, 2001, Halbwachs, 2002).

Par conséquent, cette 'mise en commun' serait un indicateur de ce que les contenus de la mémoire ne proviennent pas exclusivement des trajectoires individuelles, mais aussi de celles d'autres autour du monde. 'Notre' mémoire – avec toutes les nuances que l'adjectif peut supporter – est nourrie de ce que nous avons lu,

écouté et observé de l'histoire présente et passée ; et qui aujourd'hui se trouve plus disponible que jamais, à travers de ce que Andreas Huyssen (2000) appelle de façon critique, une 'culture de la mémoire'. Alors, la mémoire participe du jeu de donner une signification au vécu des autres et au lien que nous établissons avec eux, dans tous les sens, y compris « l'attraction et le refus » (Maffesoli, 2007b). Ainsi, l'élaboration de souvenirs se passe dans le cadre de l'interaction et elle doit faire face, sans cesse, à la négociation (Guggenheim, 2009).

Cette notion est un élément essentiel pour rejeter l'opposition, souvent établie, entre mémoire et oubli, et souligner, peut-être de façon contre-intuitive, qu'oublier et se remémorer, sont deux processus indissociables au moment de 'faire mémoire'. Plus encore, que si la mémoire a un ou plusieurs adversaires, ce sont d'autres mémoires. La mémoire n'est pas une bataille contre l'oubli, c'« est une opposition entre des mémoires rivales –chacune avec ses propres oublis. Il s'agit plutôt de mémoire contre mémoire » (Jelin, 2005 :225). Donc, nos souvenirs ne sont pas communs *per se*, ce sont des référents à partir desquels nous nous situons plus ou moins ouverts à l'interaction et toujours en mettant en jeu nos appartenances et nos identités (Piper et al, 2008). Ces différences imposent un défi au moment de la configuration des mémoires collectives, lesquelles s'avèrent, évidemment, une construction à partir du conflit, et comme nous le présenterons plus loin, à partir du mouvement des personnes qui se remémorent et de leurs souvenirs.

S'il y a quelque chose qui pourrait donner de la consistance à la mémoire c'est les lieux proclamés comme ses dépositaires ou ses représentants, parce que parler de mémoire c'est aussi parler de matérialité : des lieux, des objets, des corps. Donc, il serait possible de faire valoir que cette dimension matérielle est ce qui le donnerait de la stabilité et de la reproductibilité à la mémoire (Guggenheim, 2009), car bien qu'elle soit immergée dans le jeu de signification d'expériences, celles-ci sont situées. Comme l'avait indiqué Maurice Halbwachs en 1925, l'espace et le temps constituent des cadres où se placent notre vécu, nos sens et affects. En conséquence, toute étude par rapport aux mémoires en circulation doit mettre en valeur les 'scénarios matériels' de leur déploiement, l'impact de la matérialité dans la mémoire et l'impact des mémoires matérialisées dans les sujets et les communautés qui se remémorent à partir et avec elles (Piper et al 2008).

Toutefois, souligner le rôle de la matérialité dans le devenir de la mémoire n'est pas équivalent à proposer que s'il existe des ' lieux', la mémoire se stabilise ou assure sa permanence. Plutôt que, à partir d'eux, nous serions face à des « nœuds de la mémoire » (Stern, 2002) dont l'exigence « de penser, de sentir, de faire attention » (Ibid., p. 22) a des résultats insoupçonnés. Ainsi, nous pourrions considérer que les 'espaces de la mémoire' existeraient dans la contradiction entre les attentes d'universalité de leur récit et l'impossibilité de clôturer celui-ci. En conséquence, l'institutionnalisation de la mémoire est un objectif difficile à accomplir car même dans les meilleurs 'scénarios', elle ne se passe jamais avec l'homogénéité désirée par ceux qui cherchent à imposer des mémoires 'officielles'.

Au contraire, tous les espace de mémoire semblent accueillir la rencontre de « au moins trois types de souvenirs en dispute : les dominants, les souterrains et les rejetés » (Da Silva, 2010 :46), qui, une fois « en compagnie » (Young, 2007) se confrontent à leurs multiples fissures et donc, à la fragilité de leurs positions. À cet égard, tout effort pour les 'placer' et la matérialité qui sous-tend cet effort, se montrent vulnérables face à l'interaction des récits, des marques, des rituels, qui font de la mémoire un processus et jamais un résultat. Donc, attendre de la mémoire authenticité semble un contresens face au processus de réinterprétation, de resignification et de co-construction qui la garde en vie. Un élément qui nous permet de commencer à introduire la discussion suivante sur la mobilité et la mémoire.

3.3.5. Études sur la (les) mémoire (s)/ Études sur les migrations

Les études sur la mémoire plus qu'un corpus homogène de théories, de méthodologies et de pratiques de recherche, représentent une convergence de différentes disciplines des sciences sociales et des sciences humaines – anthropologie, sociologie, psychologie, philosophie histoire, littérature –, avec leurs propres perspectives, objectifs et enjeux, ancrés de plus dans différentes « cultures académiques nationales » (Erll, 2008) liées aux processus sociaux et politiques contextuels. Cependant, si en tenant compte de ces éléments l'absence d'une réponse universelle à la question sur ce qui est la mémoire n'est pas surprenant (Roediger et Wertch, 2008), il existerait certaines prémisses partagées entre des approches, à cause de la généalogie des études de la mémoire et des appropriations ultérieures de celle-ci

(Glynn et Kleist 2006). Ainsi, des « termes, y compris 'culturel', 'publique' et 'sociale' ont été annexés à la mémoire pour commencer les explorations de la complexité des relations passé / présent, dans la mesure où elles sont médiatisées par des matérialités, des pratiques et des processus publics, sociaux et culturels » (Radston, 2008:33).

D'après différents exercices de reconstruction du développement historique des études de la mémoire (Olick et Robbins, 1998 ; Erll, 2008 ; Mendlovic, 2014), même si celui-ci remonte à la Grèce antique, la discussion moderne sur le sujet commencerait à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, et plusieurs années après aurait débuté ce qui a été nommé la 'nouvelle vague' en 1980. En considérant le rôle de la sociologie dans le développement des études de la mémoire la contribution de Émile Durkheim et plus spécifiquement celle de son élevé Maurice Halbwachs, est indéniable, dans le cadre du débat moderne. Par ailleurs, les différentes études accentuent le rôle fondateur, mais souvent oublié, de l'historien de l'art Aby Warburg[75] à la même époque. Ensuite, tout effort de reconstruction biographique de ce champ soulignera l'importance du travail de Pierre Nora[76] pour la période suivante.

D'une part, dans la première étape la réflexion serait imprégnée par un exercice de différenciation entre disciplines, spécialement avec la philosophie et la psychologie, qui permettrait une compréhension de la mémoire en rendant compte du rôle de la temporalité et en contestant les limites du cadre mental individuel (Olick et Robbins, 1998). D'autre part, la deuxième étape se caractériserait, selon Andreas Huyssen (2000) par la crainte de l'oubli et le paroxysme de la mémoire. Elle commencerait avec des analyses de l'Holocauste en Europe et aux États-Unis, s'intensifierait avec les génocides dans les années 90 et serait marquée aussi par les récupérations des démocraties dans le Cône Sud. Tous dans un contexte de

[75] D'après Olick et Robbins (1998) et Mendlovic (2014), dans les mêmes années où Maurice Halbwachs publiait *Les cadres sociaux de la mémoire*, Warburg parlait, de façon indépendante, de la 'mémoire sociale' et du rôle des images dans sa transmission.

[76] Pierre Nora a laissé une marque indélébile dans les études de la mémoire avec sa direction de l'ouvrage *Les lieux de mémoire* où il a exprimé que cette notion correspond avec « toute unité significative, d'ordre matériel ou idéel, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté » (Nora, 1992 :20). Même si sa recherche est ancrée dans le contexte et l'histoire française, la notion qui donne son titre à cet ouvrage célèbre, a été analysée, appliquée et contestée à de très nombreuses occasions et dans différents pays du monde, en devenant une référence inévitable pour toute personne intéressée par la thématique de la remémoration individuelle et collective.

globalisation et de développement technologique croissant.

Par ailleurs, il serait possible de parler d'un troisième étape dans un moment de progrès des interconnexions mondiales, d'élargissement des réseaux de communication et d'accroissement des mobilités, où les études de la mémoire feraient face à de nouveaux défis car les processus et les pratiques de remémoration le feraient au même temps. D'après Bertha Mendlovic (2014), cette étape se caractériserait par la relation entre des exercices et des récits de mémoire qui circulent dans le monde, et qui semblent situés dans un cadre qui dépasse les limites nationales. À titre d'exemple, Astrid Erll (2008) nous dit que l'Holocauste et les épisodes du 11 septembre 2001, peuvent être considérés aujourd'hui comme des 'lieux de mémoire transnationaux'. Toutefois, la constitution des référents transnationaux pour la remémoration serait un processus plein de contradictions, et pas indemne de conflits et des tensions entre des dynamiques homogénéisantes et particularisantes liées à l'élaboration des récits de mémoire. À ce sujet, Huyssen (2000) exprime que, même si le mouvement transnational des discours de mémoire – soutenu par l''industrie culturelle occidentale' – paraît contribuer à la légitimation des faits dramatiques comme l'Holocauste en référents universels pour l'analyse des crises politiques et sociales dans des contextes éloignés avec leurs propres particularités, les discours de la mémoire continuent à être liés aux réalités locales. Plus encore, il ajoute que, même si nous arrivions à l''intégration mondiale' et à un moment où émergerait quelque chose rassemblant à une 'mémoire globale', celle-ci aurait un caractère prismatique et hétérogène, et non holistique et universel.

Compte tenu de ces éléments, nous voudrions reprendre l'idée des notions transversales au champ d'étude, malgré la diversité dont nous avons fait mention précédemment. À ce sujet, Irial Glynn et J. Olaf Kleist (2006) indiquent que des conceptions communes seraient la conception de la mémoire comme individuelle et sociale, et la considération de l'interdépendance entre ces deux dimensions dans le processus de remémoration. Finalement, une troisième conception, très pertinente pour le cas des migrations en raison de son rapport avec la configuration des appartenances à des différentes échelles, serait que les mémoires sont politiques : importantes pour l'action politique et contestées politiquement. Par rapport à cette dernière conception, nous parlerons plus loin de la relation entre mémoire et migrations, non seulement à partir du regard des mémoires des migrants, mais

particulièrement de la possibilité de penser les mémoires en migration. Par rapport aux premières conceptions, leur attachement aux ouvrages de ceux qui sont reconnus comme les 'pères fondateurs' des études de la mémoire passées et contemporaines, il nous semble incontestable. Parmi ceux-ci nous voudrions faire une brève référence au travail de Maurice Halbwachs.

Le travail de Maurice Halbwachs a légué deux notions fondamentales pour les études de la mémoire : la proposition que la mémoire est encadrée socialement (1925) et la possibilité de la concevoir dans une dimension collective (1950). En 1925, Halbwachs affirmait déjà l'existence d'une mémoire collective dont la vitalité et la continuité seraient conditionnées par l'encadrement social de la pensée individuelle et la participation de celle-ci à la remémoration groupale. Par conséquent, nous allons présenter ces deux notions ensemble.

Ainsi, « on peut parler de mémoire collective quand nous évoquons un événement qui tenait une place dans la vie de notre groupe et que nous avons envisagé, que nous envisageons maintenant encore au moment où nous nous rappelons, du point de vue de ce groupe » (Halbwachs, 2001 :14). De ce fait, pour avoir des souvenirs nous avons besoins de notions partagées avec d'autres, condition qui sera possible seulement en ayant une société en commun, ancrée dans un temps et un espace concret. Il faudra avoir à l'esprit alors, que d'une part le rapport entre des mémoires individuelles et la mémoire collective ne sera pas d'addition ou d'archive – l'entrée des souvenirs personnels dans la mémoire collective demandera leur transformation et la perte de leur qualité individuelle –; et d'autre part, que si la mémoire individuelle peut se considérer comme « un point de vue sur la mémoire collective » (Halbwachs, 2001 :23), ce point de vue dépend des positions à l'intérieur de la société et de la participation à des liens spécifiques avec des ensembles collectifs. De ce fait, il sera possible d'envisager des changements et des diversifications des mémoires collectives, et jamais une mémoire universelle.

Par ailleurs, les cadres sociaux de la mémoire « ne seraient que le résultat, la somme, la combinaison des souvenirs individuels de beaucoup de membres d'une société » et « les instruments dont la mémoire collective se sert pour recomposer une image du passé » (Halbwachs, 2002 :7). Instruments qui sont vulnérables au devenir du temps et des circonstances dans la société qui les transforme, en transformant de plus, nos souvenirs. Halbwachs a exploré des cadres spécifiques : familial, religieux et

de classe ; en reconnaissant qu'ils ne sont pas les seuls, mais ceux « où tous les hommes, ou la plupart d'entre eux, passent leur vie » (Ibid. p. 202) et également des cadres généraux : temps, espace et langage. Nous ne développerons pas les particularités de chaque cadre, car nous nous sommes intéressés à la notion dans son ensemble pour mieux comprendre sa performance dans les études de la mémoire. Si d'une part, selon Halbwachs, les cadres sont soutenus par l'activité des sujets qui les utilisent pour remémorer et reconstruire le passé et leurs souvenirs individuels, à travers du collectif. Ces souvenirs, « il nous suffit de regarder autour de nous, de penser aux autres, et de nous replacer dans le cadre social, pour les retrouver » (Ibid. p. 201). D'autre part, d'après le sociologue « il n'y a pas de mémoire possible en dehors des cadres dont les hommes vivant en société se servent pour fixer et retrouver leurs souvenirs » (Ibid. p. 63). Ainsi, la proposition du rapport entre la mémoire et les cadres serait fondamentale, dans la mesure où elle permettrait d'envisager le collectif comme capable de remémoration et la possibilité de mémoires groupales.

La réception et l'incorporation de l'ouvrage de Halbwachs ont été très importantes pour les études de la mémoire, et il en est résulté de multiples valorisations. Par exemple, Bertha Mendlovic (2014) a souligné l'importance de la proposition d'une notion de mémoire non comme capacité ou faculté liée à la constitution biologique des individus, mais comme construction sociale dans le temps présent. Pour sa part, Astrid Erll (2008) identifie trois contributions fondamentales. La première, selon laquelle à partir de la notion de cadres sociaux, l'influence constante des contextes sociaux devient visible dans les mémoires individuelles. Ce qu'apprécie aussi Mendlovic, d'où elle dégage que « le passé construit comme mémoire est assumé comme changeant et multiple ; et continuellement reconstruit par les différents groupes sociaux, en accord avec des intérêts et des considérations présents » (Ibid. p. 299). La deuxième, selon laquelle l'étude de Halbwachs des mémoires intimes a influencé les développements ultérieurs de l'histoire orale ; et la troisième, selon laquelle, en traitant les mémoires des groupes religieux, il a souligné la possibilité des mémoires au-delà du temps présent et le caractère topographique de celles-ci, même avant l'émergence de la notion de 'lieux de mémoire'. Quant à cette dernière contribution, selon Mendlovic, à travers elle Halbwachs ouvrirait une voie à la considération de la transmission intergénérationnelle de la mémoire.

Par ailleurs, des questionnements sont présents ainsi que des critiques de ceux-

ci. Par exemple, le travail de Jeffrey K. Olick et Joyce Robbin (1998) se réfère à a question si à partir de la notion de 'mémoire collective', on pourrait extrapoler que les individus agissent de façon passive et mécanique face à leur incorporation au récit collectif et à sa reproduction. Cependant, Elizabeth Jelin (2002) discute ces critiques en indiquant que, au lieu de se concentrer dans le débat sur la pertinence de la réification de la mémoire collective, il serait plus intéressant de le penser en liaison avec la notion de 'cadres sociaux'. À partir de celle-ci, la mémoire collective peut être comprise « dans le sens de mémoires partagées, superposées, résultat d'interactions multiples, encadrées dans des contextes sociaux et dans des rapports de pouvoir. Ce qui est collectif dans les mémoires c'est l'imbrication des traditions et des souvenirs individuels, en dialogue les uns avec les autres, dans un état de flux constant, avec une certaine organisation sociale (…) et une certaine structure, donnée par des codes culturels partagés » (Ibid. p. 22)[77].

Compte tenu de ce qui précède, au-delà de la reconnaissance de l'importance des contributions des auteurs classiques et des exercices d'appropriation locale de leurs travaux, au milieu des études de la mémoire mêmes apparaissent, en outre, des limitations de ces approches traditionnelles sur la mémoire par rapport au contexte actuel et comment ces limitations affecteraient directement le dialogue entre les études sur la mémoire et les études des migrations. Ainsi, des auteurs comme Irial Glynn et J. Olaf Kleist (2006) indiquent que « les mémoires sont hautement sélectives et politiquement contestées, et des acteurs divergents citent souvent des souvenirs contrastés du passé pour plaider en faveur de l'inclusion ou de l'exclusion de nouveaux migrants » (Ibid. p. 6). Donc, il existerait un rapport étroit entre les récits de mémoire dans les différents pays – exemples des 'mémoires collectives' – et la façon de gérer le spectre d'appartenance des migrants. À cet égard, non seulement il serait important que les deux 'champs' de recherche se prennent mutuellement en compte, et, en plus, se remettent en question l'un à l'autre.

Selon Glynn et Kleist, aujourd'hui les études de la mémoire doivent élargir

[77] D'après Jelin, une telle approche nous permettrait de faire attention aux processus d'élaboration des mémoires, aux acteurs impliqués, leurs controverses et négociations, et aux positions inégales qu'engendrent ces conflits Néanmoins, en même temps, elle exigerait que nous soyons vigilants à la mobilisation des ethnocentrismes et essentialismes dans la recherche, et au contraire, que nous comprenions que ces processus sont inscrits dans des représentations diverses culturellement et historiquement.

leur intérêt au-delà du rôle de la mémoire collective dans la construction de l'identité nationale et ses limites, dans la mesure où maintenir une telle approche cantonne la position des migrants dans l'élaboration et la recréation des mémoires aux alternatives d'invisibilité, d'exclusion ou d'assimilation à un répertoire unique d'adhésion. Ainsi un autre regard sur la mémoire collective pourrait exploiter son potentiel, en diversifiant les notions d'appartenance en fonction de la configuration des autres dynamiques de convivialité; et même s'orienter vers une perspective 'transculturelle'. Par rapport à cette dernière, les auteurs soulignent, entre autres, la vision de Wolfgang Welsh (1990) selon qui « des mémoires transculturelles sont alors, non seulement des mémoires de migrants, mais des mémoires qui transcendent les frontières nationales » (Glynn et Kleist, 2006 :12).

Même si la proposition de ces chercheurs se concentre principalement dans le cadre du rapport d'intégration entre migrants et sociétés d'accueil, et moins sur des espaces de la mobilité plus complexes, multiples trajectoires, appartenances plurielles, etc., leur travail s'ouvre aux possibilités de transformations de la notion de mémoire à partir de sa mise en relation avec le phénomène migratoire. Donc, il est clair que le dialogue entre les études de la mémoire et les études de la migration est fondamental, et plus encore qu'il faudrait problématiser ces suppositions à la lumière des transformations actuelles. À ce propos, Berta Mendlovic (2014) indique : « Il est inéluctable de considérer les changements sociaux profonds qui jaillissent sous l'impact des processus actuels de globalisation et de mobilité croissante, dans les processus et les pratiques de la mémoire. Le lien de ceux-ci avec les discours globaux ainsi que leur entrée récente dans le champ transnational – ce qui implique de nouvelles revendications, des transferts, des *agendas*, des valeurs et des acteurs sociaux – a affecté le débat sur la mémoire et sa praxis » (Ibid. p. 292-293). Alors, compte tenu de ces changements, il semble que la considération de la mémoire des migrants sur la base que la mémoire est elle-même toujours 'en mouvement', nous donnerait des éléments pour la compréhension de notre sujet de recherche dans le contexte actuel.

3.3.6. La mémoire et les migrants

En 2011, Julia Creet et Andreas Kitzman ont édité le livre *Memory and Migration. Multidisciplinary approaches to memory studies*. Dans ce travail collectif, ont été discutées, à partir de registres différents, les tensions engendrées par les théories sur la remémoration individuelle et collective qui ont diffusé un amalgame entre mémoire et lieu, soit pour sous-tendre la reproductibilité de la mémoire soit pour signaler sa décadence. Également, ont été discutées les conséquences de cet amalgame dans l'entendement du lien entre les migrations et la mémoire, spécialement quand celles-là sont comprises comme des processus de perte ou d'abandon des lieux 'propres et originaux' dans le monde. À ce sujet, des chercheurs comme Susannah Radstone (2008) indiquent que les études de la mémoire ont toujours été au milieu de la discussion et de la confrontation politique, y compris la problématique traditionnelle de la performance du passé dans le présent et le défi actuel qu'imposerait le 'déracinement' de la matérialité des mémoires à cause des mobilités.

À propos de ce type d'interprétation, dans le cadre de l'introduction de l'ouvrage mentionné, Julia Creet manifeste son accord avec le rôle prépondérant de la mémoire dans les processus de dislocation et relocalisation identitaire. Ainsi, la chercheuse semble être d'accord avec Elizabeth Jelin (2001) quand elle indique qu'une 'rupture' dans la vie quotidienne met en jeu des affects, des émotions et même encourage une recherche de sens à travers la narration. Cependant, même en reconnaissant ce rôle, la chercheuse exprime une préoccupation par rapport au caractère conservateur des propositions qui revendiquent la dichotomie et la hiérarchie entre mémoires 'authentiques' et mémoires 'artificielles'. Quant aux premières, elle les met en question à cause de leur légitimité soutenue dans un tracé des limites de la mémoire, coïncidant avec une série d'attachements formels et symboliques, qui naturaliseraient les notions de foyer et d'appartenance. Alors Creet se demande : si les limites de la mémoire sont les limites d'un lieu d'origine, que reste-t-il pour les mémoires des migrants ? Et plus encore, que reste-t-il pour les mémoires migrantes ? Quant aux mémoires nommés 'artificielles', nous ajoutons une autre question : quelle est alors la place des imaginaires créatifs et transformateurs, et de la fiction comme éléments structurants de la vie sociale ?

Ayant en considération ces questions pour aborder le problème de la remémoration de ceux qui migrent et l'impact de la mobilité dans la remémoration même, Creet nous propose d'abandonner la recherche de stabilité et d'assumer que la mémoire « est toujours en compagnie des migrations » (Creet, 2011: p. 5). Alors, sa proposition nous interpelle dans la mesure où elle nous invite à réfléchir sur les frontières des mémoires, en considérant celles-ci non seulement à partir de leurs contenus, bien sûr divers, mais aussi à partir des conséquences de la mobilité dans leurs configurations. Donc, en faisant écho à cette proposition, nous pouvons reconnaitre d'autres référents théoriques cohérents et qui nous permettraient d'approfondir le rapport entre la mémoire et les migrations. À ce sujet, nous croyons que les approches de Michel Maffesoli, Rosi Braidotti et d'autres, peuvent être très utiles pour continuer la discussion.

Dans le travail de Michel Maffesoli, nous trouvons des pistes pour remettre en question la stabilité de la mémoire à partir de l'interaction entre les lieux et les individus. D'après le sociologue, les espaces deviennent des lieux en fonction de leur potentialité pour créer des expériences du « sentir et de ressentir en commun » (Maffesoli, 2007c :42). Toutefois, pour que cela soit possible, il est nécessaire d'assurer la continuité du flux de sens partagés qu'ils peuvent accueillir. En définitive, c'est l'abri que l'espace procure à ce qui est commun, qui fait de lui un lieu vivant. À cet égard, le lien entre le devenir de la mémoire et le rapport entre des personnes et des espaces, semble indéniable. Pour que les récits de mémoire restent en vie, quelle que soit leur manifestation dans le présent, ils doivent être continuellement remis en cause à travers la resignification.

Par ailleurs, dans le travail de Rosi Braidotti, la matérialité est incarnée et, par conséquent, nos corps sont gravés avec notre localisation dans le monde à la façon d'un récit de mémoire. Cette gravure particulière est située, et cela a des conséquences au niveau global et même au niveau de la vie quotidienne. D'une part, empêche la généralisation des singularités de chaque localisation et des contextes historiques qui celles-ci traversent. D'autre part, cela renforce l'alliance des différences et la notion d'un monde partagé qui ne se dissout pas en référence à la centralité (Braidotti, 2006). Ainsi, chaque sujet porterait dans son corps une 'contre mémoire' qui lui permettrait de construire des liens horizontaux, de notre point de

vue, à la façon de 'constellations', autrement dit, en traçant des lignes imaginaires pour la rencontre.

Ces perspectives nous inspirent pour réfléchir à l'incidence que la migration peut avoir sur la mémoire, ou plutôt sur les mémoires, en ébranlant et en complexifiant la centralité des récits officiels. Cela aussi bien si elle a un impact sur la création d'autres mémoires qui se battent contre les silences et pour la pluralité du récit central, que si elle a des conséquences dans l'appropriation de la marge comme un exercice créatif dans lequel on ne renonce pas à l'extériorité, mais où cette position se transforme en un outil fondamental. Par exemple, si nous nous concentrons sur les symboles, les commémorations et les monuments nationaux, il n'est pas difficile de conclure que ce sont des instruments de reproduction des limites entre un 'nous' officiel et l'altérité, où même les gens qui ont la permission d'y habiter participent seulement comme des spectateurs. Cependant, si nous changeons de perspective et nous nous tournons vers la vie quotidienne qui coexiste avec une administration officielle, plus ou moins centralisée, de la mémoire, peut-être trouverons-nous des actions à une autre échelle, entreprises par des personnes diverses, dont le potentiel reste inconnu. Au niveau de la vie courante, la remémoration serait une pratique des multiples sujets et sujets multiples qui, en conséquence, participent à la définition de limites de l'appartenance beaucoup plus diffuses, dynamiques et conflictuelles.

Ainsi, ces tracés alternatifs pourraient naitre de petits gestes qui combattent les positions de subordination ou d'invisibilité dans le cadre des récits officiels, qui luttent infatigablement pour les fissurer ou pour trouver des fenêtres à partir desquelles les remettre en question de l'intérieur, des gestes dont l'aspiration définitive est d'inverser les positions et de parvenir à la centralité, et également d'autres qui, en surmontant leur propre absence, conçoivent la marginalité comme un espace fertile pour la création d'autres narrations sans avoir comme référent le récit central. Toutefois, même ces derniers ne sont pas exempts de la création des limites propres à la participation. Pour cette raison la meilleure alternative semble que les mémoires 'nouvelles' soient des processus et non des transformations définitives, que la tension se maintienne et que les marges restent en mouvement.

À ce sujet, le phénomène des migrations est un allié, car elles sont toujours en train d'interpeller les mémoires collectives. Elles peuvent interpeller les mémoires considérées comme 'immobiles', comme certaines expressions du nationalisme et

aussi les mémoires déguisées d'oubli, comme celles auxquelles nous sommes habitués par rapport aux passés migratoires de certains groupes humains. (Creet, 2011). Par ailleurs, les migrations peuvent interpeller aussi les migrants en ouvrant les portes à l'interrogation de leurs anciens récits et à la construction de nouveaux, mais aussi à l'obligation d'un devoir de mémoire sans droit à la resignification. Ensuite, quant à la confrontation avec les autres communautés des mémoires, peut-être que la position d'extériorité des migrants leur donne un élan pour trouver des interstices depuis lesquels demander 'un lieu propre', mais aussi donne un élan pour resignifier cette position dans un mouvement d'appropriation affirmative. Bien sûr, toutes ces interpellations peuvent se produire en même temps, parce qu'aujourd'hui, plus que jamais, les flux migratoires ont multiplié leurs directions et nous devons être plus ouverts à comprendre leurs multiples sens. Après le bouleversement, l'impact des migrations dans l'élaboration des mémoires est varié, non seulement car celle-ci affecte des collectivités et des individus différents, mais parce qu'elle déclenche des processus de resignification aussi particuliers.

Peut-être que la façon de nous approcher d'une relation entre mémoire et lieu qui exprime mieux une autre sensibilité face aux migrations, serait liée à la possibilité d'incarner les mémoires. Cela veut dire non seulement que nos souvenirs deviendraient nos compagnons de voyage, mais que les lieux pourraient être compris non plus à partir de leur localisation géographique, mais à partir de l'affectivité. À ce sujet, Sarah Ahmed (1999) nous donne un exemple très clair : « être dans le foyer », n'est pas une position dans l'espace, mais une question sur comment nous nous sentons ou nous n'arrivons pas à nous sentir. Dans le même esprit, nous pouvons illustrer la notion de lieu comme une expérience affective, à partir des paradoxes que représente le vécu du foyer. À cet égard, selon Avtar Brah (2001), le foyer a au moins deux significations. D'une part, celle qui fait référence à la nation et qui mobilise souvent la distinction entre appartenir à un lieu et être dans un lieu ; et d'autre part, celle qui fait référence à la vie quotidienne où les fait mondains créent un sentiment d'enracinement. Toutefois, comme le foyer est une expérience affective, nous pouvons trouver des sujets qui ont un sentiment d'appartenance à leur lieu de résidence, malgré l'étrangéité qui lui est attribué et qui inhibe leurs tentatives revendicatrices ; et par ailleurs, des sujets pour qui mêmes les endroits 'd'origine', les plus connus et routiniers, les font se sentir étrangers et insécurisés. En conséquence,

nous sommes invités à interroger les récits à propos de la perte et de la mélancolie des déplacements, lesquels peuvent représenter des visions réductrices par rapport à l'expérience migratoire, soit qu'ils diffusent une perspective exclusivement victimisante des migrants ou une vision idéalisée par rapport à leur lieu d'origine.

Toutefois, Il est indéniable que dans la vie de tous les jours les expériences et processus mentionnés ici se vivent de manière complexe et dépendent qualitativement des localisations et des possibilités de les remettre en question. Pour 'faire migrer' la mémoire et pluraliser les appartenances, il faut au moins avoir un lieu que l'on ressent comme propre, et cette possibilité n'est souvent pas loin d'être un privilège. Alors, il faut se demander à quel niveau sont surprenantes les revendications des subjectivités, des identités et des mémoires au singulier. Ainsi, quand les déplacements sont difficiles, ils produisent de l'anxiété et réveillent la nostalgie, développer des narrations qui expriment des appartenances multiples est un énorme défi politique, mais c'est avant tout un défi affectif. D'ailleurs, ces processus aussi intimes que collectifs, ne se produisent pas exclusivement à travers la mobilisation des désirs, et donc, la préoccupation pour la célébration sans nuances de la mobilité reste en vigueur.

Compte tenu de ces difficultés, il nous paraît très pertinent de réfléchir aux lieux comme des expériences affectives dans la mesure où ils nous placent en relation avec d'autres, indépendamment du caractère de ce lien. Après, tout malaise associé à un ou plusieurs lieux, peut être l'occasion de la configuration de nouveaux sens et récits quant à l'appartenance. D'après Maya Aguiluz (2004), l'importance de l'interaction entre sujets, mémoires et lieux, se trouve dans la possibilité d'une 'communauté des émotions'. À cette perspective, nous pouvons ajouter celle de Michel Maffesoli, en disant que cette communauté est possible même si ce qui les unit ne sont pas des choses en commun, mais la mise en pratique de l'empathie, la compagnie, la solidarité et, pourquoi pas, l'occasion d'une autre communauté de mémoire future, construite jour après jour dans le présent.

3.4. Le retour à l'intimité des migrations

> *« Une société repose certes sur des présupposés socio structurels, mais elle ne pourrait s'installer si elle ne s'appuyait aussi sur des sentiments, des croyances, des obligations, des représentations imaginaires, des désirs, des aspirations. »*
> (Watier, 2000 :167)

Au cours de ce chapitre nous avons essayé de présenter les lignes fondamentales de ce que nous avons nommé 'autres sensibilités pour l'étude des migrations', incarnées principalement par le développement de la sociologie compréhensive de Michel Maffesoli et par des explorations thématiques inspirées par celui-ci. Nous avons décidé de nous approcher d'un autre spectre d'observation pour le phénomène migratoire, mais aussi d'une autre façon de regarder celui-ci pour participer à l'élaboration des savoirs, et notamment à l'exploration de dimensions qui, bien que fondamentales pour la vie en société et pour divers phénomènes enquêtés par les sciences sociales, sont souvent laissées de côté car considérées comme marginales par rapport à d'autres aspects ou sont intégrées aux analyses à partir d'interprétations qui, à notre avis, restreignent leurs performances.

Donc, notre intérêt dans cette partie de la thèse a été de relever des propositions que nous considérons pertinentes pour notre enquête, dans la mesure où elles font attention à la complexité et à l'hétérogénéité de la vie sociale, non à partir de l'élargissement des problématiques examinées sous le principe de réussir une connaissance plus 'véritable', mais à travers leur considération pour revisiter des prémisses antérieures, traverser d'anciennes distinctions et suivre ces déploiements irréguliers dans des contextes changeants. Toutes, dynamiques concordantes avec notre objectif d'arriver aux perspectives partielles et situées sur les migrations contemporaines.

Alors, de manière plus spécifique, l'adoption de ces nouvelles sensibilités nous guide et soutient dans la mise en valeur des possibilités de la créativité, la négociation et la résistance des migrants, et par conséquent dans une lecture affirmative des processus migratoires face aux analyses traditionnelles de la victimisation - lecture que nous développerons plus largement dans le chapitre suivant. À ce propos, la mise en jeu d'un 'autre regard' signifie non seulement l'incorporation de l'imaginaire et de la mémoire dans cette enquête comme un témoignage de la reconnaissance de leur

importance pour notre sujet d'étude, mais délibérément nous faire accompagner par des auteurs et des perspectives qui nous aident à repenser des interprétations précédentes sur ces dimensions par rapport aux migrations. Cela nous amène, à reconsidérer d'une part le rôle de récepteurs passifs des représentations des migrants, et d'autre part la caractérisation de leur relation avec l'imaginaire et la mémoire comme aliénante et signée par la perte, respectivement. Ensuite, à positionner les récits des migrants au centre des déplacements alternatifs quant aux représentations pour avancer vers l'exploration des possibilités de la mise en mouvement de la subjectivité, et l'impact que cela a dans les liens inscrits dans les espaces de la mobilité.

Cependant, si nous nous approchons de cette *sociologie du dedans* pour retourner à l'intimité des migrations, c'est beaucoup plus que mettre en protagoniste la première personne et son ressenti quant à la mobilité. Comme nous verrons plus loin, cela signifie défaire le chemin, peut-être défaire des généalogies disciplinaires, ou construire de nouvelles trames, pour revenir à 'accompagner', à 'écouter' et dialoguer sur la base que « ce que les individus disent de la vie sociale, la manière dont ils rendent compte de ce qu'ils font n'est pas le décor ou l'ornement de la vie sociale, ni de pures et de simples illusions ou fantasmagories, car les manières de nous voir, de nous représenter, d'imaginer ce que nous sommes ou ce dont nous sommes capables contribuent à rendre possible nos actions et ce que nous pourrions éventuellement faire » (Watier, 2000 :100).

Finalement, nous estimons indispensable d'insister sur le fait que nous n'envisageons pas un renversement des interprétations normatives et, par conséquent, nous ne prétendons pas remplacer une lecture qui accentue la souffrance des migrations avec sa célébration à outrance. Au contraire, nous adoptons d''autres sensibilités' dans l'attente de rendre compte de la diversité de l'expérience migratoire, y compris des lumières et des ombres, et plus délicat encore, des instants de confusion, de contradiction et même d'autres qui semblent inclassables. Par ailleurs, même si nous avons choisi de suivre 'autre itinéraires' par l'étude des migrations nous reconnaissons que l'incarnation des questionnements et des oppositions fait partie d'un exercice constant de réélaboration et de resignification des distinctions, des distances et des proximités, où la multiplicité se joue à chaque pas, et plusieurs fois entre la réprobation de la créativité et les seuils personnels de résistance.

Chapitre 4: Autres itinéraires pour l'étude des migrations

4.1. L'insuffisance de l'« expérience subjective » des migrations

Comme nous l'avons exposé dans l'introduction de ce document, notre intérêt est de développer un itinéraire alternatif pour essayer de comprendre les processus migratoires. Itinéraire qui est guidé par la question autour des potentialités de la mobilité à accueillir des processus de changements à l'intérieur de chaque migrant, à partir de la mise en considération des récits sur la rencontre avec une altérité extérieure et une altérité intérieure pendant l'expérience migratoire. Autrement dit, notre objectif est de réfléchir d'une manière sensible à la transition possible des sujets migrants en *sujets en mouvement* ou nomades. Toutefois, même ce point de départ, le sujet migrant, n'est pas assuré dans l'étude des migrations. Si d'une part, certainement il faut souligner certainement la valeur d'études qui ont donné un rôle de plus en plus important aux perspectives et aux voix des migrants eux-mêmes, pour rendre compte des processus migratoires et répondre à des interrogations traditionnelles de la sociologie concernant les migrations, d'autre part, nous voyons avec préoccupation le manque de diversité par rapport aux considérations sur qui sont les migrants et qui ils pourraient devenir.

Par exemple, bien que la transition depuis les modèles abstraits vers les récits des migrants pour rendre compte des migrations (Lacomba, 2001)[78], ait mis en valeur le vécu personnel et particulier des protagonistes au niveau de la recherche académique sur les migrations, ces expériences sont souvent interprétées dans le registre de l'impuissance. Également, au niveau des associations et militants critiques des conséquences du néolibéralisme et de la globalisation, les migrants sont considérés comme l'un de leurs effets tragiques. Ils deviennent ainsi une composante de la liste des personnes et groupes représentés comme « (…) de simples victimes, en les privant d'une position en tant que protagonistes ou des sujets sociaux actifs dans les processus contemporains de transformation globale. » (Mezzadra et Neilson, 2003 : paragraphe 5). Au contraire, d'après Sandro Mezzadra (2005), si nous comprenons les mouvements migratoires comme une transgression des frontières

[78] Joan Lacomba (2001), face au diagnostic de l'usure des analyses économiques classiques par rapport aux migrations, propose la confrontation de la performance des nouvelles et des anciennes perspectives théoriques avec les récits des immigrants en étape d'installation.

nationales, il paraît évident que ceux-ci, en tant que des comportements sociaux, interpellent la généalogie de la globalisation.

La présence de la subjectivité dans l'étude des migrations, en général, semble avoir des difficultés à dépasser la narration sur la nostalgie, la souffrance ou le traumatisme attribués au processus, et aussi à se mettre en dialogue avec d'autres dimensions du vécu. Donc, la considération de la subjectivité comme objet d'étude ou comme axe d'analyse dans les migrations, ne garantit pas un changement par rapport au regard qui existe sur les migrants. À ce sujet, et en reprenant ce que nous avons exposé dans l'introduction, nous considérons très important de réfléchir sur ce qui a été suggéré par Michel Wieviorka (2011)[79], car, nous sommes d'accord que la prise en compte de l''expérience subjective des migrants' pour mieux comprendre le phénomène ne se traduit pas nécessairement dans une considération des migrants comme sujets 'créatifs', mais qu'il faut développer un effort intentionnel d'écouter et de mettre en valeur la diversité et la complexité du vécu par les migrants, avec leurs nuances, tensions et contradictions.

Par ailleurs, quant aux pratiques militantes, la mise en question que nous avons mentionnée suivrait un chemin différent. Ainsi, lorsque Sandro Mezzadra expose ses doutes sur la suffisance d'une représentation 'victimisante' à propos des migrants, il ne considère pas qu'il existe une prise en compte de la subjectivité réductrice, mais plutôt une absence qui peut être corrigée à travers la recherche. Donc, par rapport au contexte italien, le théoricien nous dit « (…) il est nécessaire de reconnaître que la plupart des travaux effectués au nom de la solidarité avec les migrants en Italie les ont traités comme des victimes, comme des gens qui ont besoin d'aide, de soins ou de protection. Sans doute, ce travail a été inspiré par des motifs nobles, mais il a aussi une certaine ambiguïté. En explorant l'aspect subjectif de la migration, on est capable d'aller au-delà de cette vision paternaliste et de voir les migrants comme les protagonistes centraux des processus actuels de transformation globale » (Mezzadra et Neilson, 2003 : paragraphe 26).

D'un autre côté, mais en cohérence avec cette argumentation, il serait très important de prêter attention aux positions actuelles qui mettent en question la distinction entre migrations volontaires et migrations forcées et de problématiser leurs conséquences. Par exemple, selon Irantzu Mendia (2000), quoique la notion de

[79] À ce sujet, voir page 12, chapitre introductif 'Une étude des *sujets en mouvement'*.

migration forcée ait été élaborée par opposition à la notion de migration volontaire, la distance entre elles peut devenir opaque en raison de la complexité des situations qui sont à l'origine des déplacements. Ainsi, d'après Mendia, les migrations économiques qui sont couramment considérées comme volontaires, en réalité se caractérisent par l'absence ou la faiblesse de pouvoir de décision des personnes. En conséquence, la proposition de Mendia est d'établir une graduation pour évaluer le caractère forcé des mobilités, en concluant que toute migration peut être forcée, mais à des degrés divers. Bien que des propositions comme celle de Mendia visent à promouvoir une sorte de protection des 'migrants économiques', souvent utilisés comme boucs émissaires dans le cadre des discours anti immigration[80], il est très important de penser aux les conséquences, inattendues ou imprévues, d'une telle 'démocratisation' de la figure de la victime, pour la subjectivité des migrants[81]. En même temps, il convient de garder à l'esprit que « au milieu des tensions et des contradictions, la migrante (ou le migrant) se forge une nouvelle subjectivité qui ouvre des possibilités de changement, car même si elle demeure sujette aux dynamiques de la globalisation capitaliste, elle est aussi sujet de transformation » (Bedford, 2009:23).

L'interrogation qui guide ce chapitre alors, est comment diversifier au cœur de l'étude des migrations, la lecture sur la subjectivité des migrants pour, par la suite, ouvrir une réflexion sur une subjectivité qui migre aussi; deux gestes que nous évaluons comme nécessaires pour rendre compte des migrations contemporaines ou des 'nouvelles migrations'. À cet égard, nous considérons que les développements sur la « subjectivité migrante » de Sandro Mezzadra (2003 , 2005) et sur l'« autonomie des migrations » de Dimitris Papadopoulos, Niamh Stephenson et Vassilis Tsianos

[80] Un exemple de cette pratique commence à se développer au milieu des années 80, à partir de la distinction entre réfugiés et « faux réfugiés » (Kobelinsky, 2005). Alors, depuis cette époque il est diffusé institutionnellement la notion de 'flux mixtes', autrement dit, l'idée que « quelques réfugiés s'entremêlent au flot des migrants économiques » (Valluy, 2005 : paragraphe 30). C'est ainsi que débute un discours officiel qui affirme que la cause de la crise de l'asile réside dans les 'faux demandeurs' qui abusent du système, étant en réalité des migrants économiques. Par rapport aux conséquences de ce discours, d'après Zigmunt Bauman, « on espère que les barrières frontalières, consciencieusement établies pour éviter l'entrée des 'faux' réfugiés politiques et des 'simples' immigrants économiques, servent pour fortifier une existence instable, irrégulière et imprévisible » (Bauman, 2009 :27)

[81] Par exemple, nous pouvons trouver des exemples d'appropriation de ce discours de la part des migrants eux-mêmes. Ainsi, si au Chili, la notion d'exil a toujours été liée à la politique et particulièrement au contexte dictatorial, aujourd'hui il existe un groupe d'étudiants universitaires chiliens en Argentine qui, dans le cadre des manifestations pour le droit à l'éducation gratuite et de qualité entamées depuis l'année 2006 au Chili, se dénomment eux-mêmes « Des exilés à cause de l'éducation » (*Exiliados por la educación*).

(2008) nous permettraient de nous approcher d'une interprétation différente de la subjectivité des personnes qui se déplacent autour du monde, même quand le point de départ de ces chercheurs est souvent les personnes les plus vulnérables parmi elles, raison pour laquelle cette sorte d''air frais' est encore plus significatif. D'ailleurs, le « nomadisme » de Michel Maffesoli (1997, 2010b et d'autres) et le « sujet nomade » de Rosi Braidotti (2011a, 2011b et d'autres), sont les théorisations/figurations qui nous permettraient d'avancer dans la compréhension des possibilités de se transformer pendant les processus migratoires.

4.2. Des subjectivités migrantes

4.2.1. La « subjectivité migratoire »

D'après Sandro Mezzadra, la subjectivité des migrants est une question susceptible d'être abordée théoriquement et même politiquement. Du point de vue théorique, la considération de la dimension subjective des migrations nous aiderait à comprendre la décision de migrer, « (…) de laisser des conditions défavorables ou des conditions indésirables dans un lieu spécifique » (Mezzadra et Neilson, 2003 : paragraphe 26). Ainsi, Mezzadra semble laisser ouverte la porte à une diversité des interprétations et des évaluations, de la part des migrants, sur ce qui est favorable et ce qui est désirable dans leur propre vie ; ouverture qui implique une distanciation des interprétations et modélisations exclusivement économiques pour 'expliquer' les mobilités.

En accord avec la transition explorée par Lacomba (2001), Mezzadra souligne la contribution de la recherche ethnographique dans la promotion d'une compréhension plus dense et complexe des migrations, et dans la visibilité de leur dimension subjective. Selon le chercheur, le potentiel de l'approche ethnographique est de placer la migration dans le cadre d'une historie de vie particulière et, en conséquence, de poser un défi à des narrations stéréotypées sur la décision de migrer. De ce fait, il ne serait pas difficile de se rendre compte que les motivations de la migration sont diverses ; y compris les difficultés économiques, mais aussi des problèmes 'existentiels – et bien sûr, l'éventail des possibilités entre les unes et les autres, agissant individuellement ou en groupe. Toutefois, peut-être que la difficulté

est localisée dans l'étape suivant l'identification des motivations multiples, c'est-à-dire, dans le dépassement de la tendance habituelle à hiérarchiser les motivations, et l'adoption de la perspective de Mezzadra pour qui où « ce genre de motifs subjectifs ['banals'] sont tout aussi valables que ceux associés à des problèmes économiques ou des conditions sociales plus générales » (Mezzadra et Neilson, 2003 : paragraphe 26).

Ceci est cohérent avec la façon dont Sandro Mezzadra (2005) comprend les migrations, qui est aussi, en fin de compte, le reflet d'un effort de discussion de la notion de sujet et de citoyenneté. Evidemment, cette discussion dépasse largement le cadre de cette recherche qui, en outre, n'est pas centrée sur le rapport entre les migrants et les institutions, mais nous voudrions explorer de façon brève certains de ses aspects, car ils éclairent de nouvelles perspectives par rapport à la compréhension de la subjectivité des migrants.

Ainsi, la réflexion du théoricien italien vise, d'une part, à rendre visible l''ambivalence' de la mobilité, c'est-à-dire, la tension entre le vécu de la coaction et la poursuite de liberté qui la caractérise, au-delà des origines des migrants; et d'autre part, à mettre en valeur les résultats des recherches et pratiques politiques sur et autour de la matière, lesquels montreraient une « redéfinition de la géographie global » (Ibid. p. 25). dont les migrants sont protagonistes : selon Mezzadra, les mouvements migratoires seraient un exemple d'une « globalisation par le bas » (Ibid. p. 33). Donc, en cohérence avec le rôle que le théoricien assigne aux migrants – contestataires des frontières nationales– dans les origines des processus de globalisation, sa lecture est que les espaces diasporiques, le transnationalisme et l'hybridité qui peuvent caractériser les processus migratoires, montrent des tensions par rapport à la distinction traditionnelle entre nationaux et étrangers.

Sandro Mezzadra s'appuie sur les travaux de Michel Foucault, et d'autres inspirés par ce dernier, pour dire que la subjectivité est modulée par de multiples pratiques disciplinaires, mais qu'il existe aussi un espace pour que l'action subjective produise des transformations à l'intérieur des institutions comme, par exemple, à l'intérieur de la citoyenneté. En conséquence, Mezzadra (2003) nous dit qu'il est possible de penser celle-ci en deux dimensions : d'une part la dimension institutionnelle, et d'autre part, la dimension des pratiques sociales qui défient la dimension précédente, où se pose la question de la subjectivité ; et qui nous permettrait de débattre sur la position des migrants dans ce cadre.

D'après le théoricien, quant à cette place et la dimension non institutionnelle de la citoyenneté, « (…) il est possible de parler des migrants comme citoyens *au-delà* et – dans le cas des migrants sans un titre de séjour régulier – *contre* le droit de citoyenneté. » (Mezzadra, 2005 : 50). À titre d'exemple, à propos du développement des mouvements de 'sans papiers' dans différents pays européens et aux Etats-Unis[82][83], Sandro Mezzadra exprime que « (…) ces sujets, construits juridiquement et politiquement comme 'illégaux' et stigmatisés socialement comme 'clandestins', semblaient destinés, tout au plus, à une existence souterraine, marquée par le peur et soumise à des dossiers et des subterfuges. Cependant, les 'sans papiers' ont occupé les églises et les parcs, ont construit des alliances et ont négocié avec les institutions » (Mezzadra, 2013 :16). Toutefois, ces négociations peuvent être problématisés à la lumière des antécédents apportés par le même auteur dans des recherches plus anciennes, qui indiquent que les migrants montrent un intérêt à exercer des droits connectés au statut de citoyen, mais pas nécessairement à la citoyenneté ni à naturalisation (Mezzadra, 2005).

Cette perspective est cohérente avec le développement de la part de Mezzadra de sa proposition de 'droit de fuite', autrement dit, le droit du migrant à contrôler son mouvement. Ainsi, Mezzadra (2005) présente la notion de 'fuite'[84] , pour souligner la

---

[82] Spécifiquement à propos du cas français et espagnol, Laura Krueger (2001) indique : « Pour répondre à leur précarité juridique, des immigrés ont décidé de se réunir et de former des groupes de sans papiers. En signe de protestation, ils se sont logés dans les églises où ils ont fait des grèves de la faim. Avec ces actions collectives ils se sont introduits dans la sphère publique pour faire valoir leurs droits comme tout citoyen. Tout cela remet en cause les concepts fondamentaux de la citoyenneté et de l'État-nation » (Ibid., paragraphe 1)

[83] Dans un registre similaire, Rutvica Andrijasevic (2000) mentionne, entre d'autres exemples, les mobilisations anti-expulsion des migrants en situation irrégulière qui s'opposent à cette procédure forcée, en même temps qu'ils dénoncent publiquement les conditions de sa mise en acte, en utilisant les symboles des lignes aériennes, mais avec des images des expulsions précédentes. Ainsi, elle souligne que, d'une part « À travers cet acte subversif les images sont resignifiées et utilisées à des fins 'pour lesquelles elles ne sont pas explicitement conçues' » (Ibid., paragraphe 15), et d'autre part, que derrière ces mobilisations qui appellent un public élargi, il y a un effort pour « soulever la question de la relocalisation des migrants en tant que sujets de la loi plutôt que ses objets » (Ibid., paragraphe 17).

[84] Inspiré par le travail de Max Weber sur les migrations des paysans allemands du XIXe siècle, Mezzadra analyse : « Dans les travaux de Weber sur la question agraire, l'attention aux dynamiques migratoires, comme il a été dit, est constante. Ce qui impressionne, d'abord, c'est la grande lucidité avec laquelle lui, sans s'arrêter simplement à la dimension quantitative du processus –et non plus à l'évident pouvoir d'attraction exercé par les salaires plus élevés de l'industrie–, pose au centre de l'analyse les motivations *subjectives* des migrants *allemands*. Sur ces bases, les mouvements migratoires se montrent pleinement comme des *mouvements sociaux*, irréductibles à la lecture 'hydraulique' des migrations, qui même aujourd'hui a des adeptes, et que les réduit à des réactions 'automatiques' à l'action des facteurs 'objectifs' » (Mezzadra, 2005 : 62). Ainsi, selon l'analyste, la lucidité de Weber par rapport à la migration des paysans allemands est soutenue par un contexte historique, la dernière décennie du XXe siècle, où les préoccupations ne sont pas encore l'intégration à partir du point de vue des sociétés d'accueil, axe d'analyse développé a posteriori par l'École de

dimension subjective des migrations ou leur caractère social. Caractère qui contredirait leur naturalisation comme processus déterminé pour 'causes objectives', économiques ou démographiques. Cependant, de son point de vue, la pratique de la fuite, cette 'soustraction' des conditions 'défavorables ou indésirables' liée à une relation problématique avec des appartenances, ne permettrait pas de conclure l'existence d'une modalité d'action politique, mais une continuité avec des exemples historiques de 'soustraction' qui ont été en contradiction directe avec le modèle d'accumulation fordiste dans le contexte de production capitaliste depuis les années soixante[85]. La fuite serait ainsi une réponse au mouvement contradictoire de l'histoire du capitalisme : « ce mouvement à travers lequel l'inscription du travail dans le rapport salarial, et le déclenchement et la célébration de leur 'mobilité', sa libération des chaines féodales, corporatives et 'locales', allaient toujours avec l'institution de systèmes nouveaux de fixation et de limitation de la circulation libre du travail même » (Mezzadra, 2005 :109).

Par ailleurs, l'intégration de la perspective de la fuite dans l'étude des migrations, renforcerait la particularité des vies migrantes, en dépassant l'analyse qui les positionne comme les représentants d'une culture ou communauté[86]. D'une part cette analyse devrait être mise en question, car une telle perspective tend à encourager une compréhension de la culture objectivante, originale et stable, et, en correspondance, à fixer spatialement et temporellement le spectre des liens sociaux attribués à l'altérité. D'autre part, elle attend et exige des migrants une certaine cohérence par rapport à la représentation assignée, en excluant les possibilités de conflit entre les migrants et leurs référents, et le caractère processuel de l'élaboration

---

Chicago. Ce dernier permettrait alors la prise en considération des motivations subjectives dans les migrations, comme par exemple la non satisfaction avec les liens patriarcaux qui entourent l'exercice de certaines occupations. La situation serait différente dans le cas des analyses du Weber sur les travailleurs saisonniers polonais, à l'égard lesquels les motivations subjectives semblent ne pas être importantes, mais la menace de leur faible niveau culturel pour la société allemand. Selon Mezzadra, les deux perspectives sur la mobilité des travailleurs sont en correspondance avec l'historicité du développement du capitalisme moderne.

[85] À ce sujet Mezzadra (2005) mentionne les exemples de la rupture de jeunes prolétaires avec la logique de travail de l'usine et l'abandon par les femmes du modèle de famille à la base des politiques de l'État Providence, comme partie des batailles autour du contrôle de la mobilité du travail.

[86] Dans l'introduction de ce document, nous avons illustré les conséquences négatives de l'amalgame entre migrant et culture, à travers un exemple provenant du travail d'Avtar Brah. Maintenant, Sandro Mezzadra (2005), qui s'interroge sur les conséquences imprévues de l'assistancialisme pour la subjectivité, se montre aussi préoccupé par les conséquences du discours de 'droit à la différence' que peuvent générer des attentes et des exigences de cohérence culturelle chez les migrants menaçant la multiplicité de leurs positionnements.

de ces derniers et de leurs attachements. Par contre, selon Mezzadra, la notion de fuite nous permettrait d'accentuer la singularité des protagonistes des mouvements migratoires – et à notre avis, d'incorporer l'idée du changement –, bien qu'elle n'envisagerait pas de donner de l'importance et de réfléchir au caractère ambivalent (liberté/oppression) qui, d'après le théoricien, fait partie des expériences migratoires.

Finalement, nous voudrions exposer que Mezzadra ne vise pas à masquer l'intentionnalité de son approche, au contraire, il nous dit ouvertement : « La proposition d'insister sur la subjectivité des migrants, les éléments de richesse qu'ils portent, cherche à s'opposer à l'image du migrant comme un sujet faible, marqué par la punition de la faim et de la misère, et ayant besoin, surtout, d'assistance et de soins » (Mezzadra, 2005 : 46). Toutefois, en accord avec la perspective sur la mobilité présentée dans l'introduction, le théoricien nous prévient : « faire attention à la subjectivité des migrants, même si ce n'est pas équivalent à effacer les causes 'objectives' de l'origine de la migration, ne signifie pas non plus oublier la façon sont sa condition est caractérisée profondément par des circonstances de privation matérielle et symbolique, par des processus de domination et d'exploitation, et de plus par des dynamiques spécifiques d'exclusion et de stigmatisation » (Loc.cit.).

Également, Mezzadra exprime ses doutes sur la notion du migrant comme sujet déraciné et libre pour traverser des frontières de tout type, car même si ces déplacements existent, souvent ils impliqueraient pour les protagonistes de la mobilité des souffrances que nous devons considérer avec attention. Le théoricien partage cette vision avec d'autres autres chercheurs comme, par exemple, Sara Ahmed (1999)[87] et qui nous l'aborderons ultérieurement avec les travaux de Michel Maffesoli et Rosi

[87] Par exemple, Sara Ahmed (1999)[87] expose que la migration a été utilisée par la théorie critique contemporaine comme une métaphore du mouvement, de la dislocation et de la transgression ayant deux conséquences importantes : d'abord, la transformation du migrant en un discours qui cache les conditions historiques du passage des frontières spatiales ; et ensuite la naturalisation de la migration comme un abandon transgresseur de tout référent. À ce sujet, selon Sara Ahmed, en séparant le nomadisme des nomades, des théoriciens comme Rosi Braidotti ont transformé ce qui est littéral en métaphorique. Même si nous la développerons plus loin, nous considérons, par contre, que la proposition des 'Sujets Nomades' de Braidotti est orientée vers la rupture des notions du migrant comme transgresseur et celle du sédentaire comme conservateur du statu quo. Selon Braidotti, l'action physique de la mobilité n'est pas suffisante pour le déploiement d'une conscience nomade. Alors, nous pouvons comprendre leur effort, non pas comme une naturalisation de la conscience transgressive dans des processus migratoires, mais comme une dénaturalisation de la migration 'littérale' comme une expérience transgressive en elle-même.

Braidotti. Cependant, même Mezzadra reconnaît que si la migration peut être lue comme un désir de transformation des anciennes appartenances – en tant que fuite d'un contexte déterminé –, elle ne signifie pas non plus l'expression d'un désir d'adhésion sans restrictions à d'autres. Plutôt, c'est le caractère ambivalent de l'identité des migrants que ce chercheur tient à observer et à transformer en un outil de compréhension pour l'étude des migrations.

4.2.2. L' « autonomie des migrations »

Dimitris Papadopoulos, Niamh Stephenson et Vassilis Tsianos (2008) nous proposent une lecture de l'autonomie des migrations, en la comprenant comme une forme contemporaine d'échappement qui défie les différentes configurations du contrôle à partir d'un exercice créatif. Autrement dit, « que la migration soit autonome, signifie que - malgré une longue histoire de contrôle social sur la mobilité ainsi qu'une recherche aussi oppressive dans le domaine des études sur la migration - la migration a été, et continue à être, une force constituante dans la formation de la souveraineté. » (Papadopoulos et al, 2008 : 202). Toutefois, rendre compte de cette autonomie nous demanderait une sensibilité différente. C'est-à-dire, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, nous aurions besoin non seulement de voir de nouvelles choses, mais de voir différemment pour arriver à des variantes dans l'entendement des migrations.

Selon Papadopoulos et al., penser l'autonomie des migrations est une invitation à comprendre le processus comme un mouvement social et politique, et non comme une réponse mécanique caractérisée par l'impuissance face aux nécessités sociales et économiques. Bien sûr que les migrants font partie des structures, mais la notion d'autonomie nous propose d'ouvrir le regard vers la force créative qu'ils peuvent être à l'intérieur de celles-ci. Par ailleurs, souligner le caractère actif des migrants ne vise pas à renforcer une image d'autosuffisance individualiste ni la valorisation du déplacement en lui-même, mais à insister sur le potentiel transformateur des migrants sur leur contexte immédiate et à venir.

Ainsi, à partir de cette perspective, le migrant ne serait pas conçu comme un sujet rationnel en valorisant sa mobilité à partir des calculs de coûts et bénéfices dont le résultat est la définition d'un déplacement linéaire, car, au contraire, les processus

migratoires montrent des trajectoires particulières, discontinues et en réarticulations permanentes. De plus, penser des déplacements entre lieux concrets de départ et d'arrivée serait très difficile à faire. Par exemple, à notre avis, en raison de la resignification des motivations déjà plurielles, mais aussi, selon Papadopoulos et al parce que dans une approche de l'autonomie de la migration « son objectif n'est pas la réinstallation, mais la transformation active de l'espace social » (Ibid., p. 211), transformation qui, de plus, peut affecter aussi des personnes qui bougent et peuvent devenir autres dans leurs déplacements.

Cependant, cet 'itinéraire' pour l'étude des migrations doit faire face à une réalité où les tentatives de contrôle et de traduction profitants des élans migratoires ont été historiquement présentes (Mezzadra, 2012). Ainsi une interprétation plausible du rapport entre le développement du système capitaliste et la mobilité nous dirait que la territorialisation de la force de travail dans le capitalisme traduit la potentialité de la liberté de mobilité géographique (horizontale) des travailleurs post-esclavage, dans la promesse de la mobilité sociale (verticale). De ce fait, les 'déplacements' resteraient confinés à l'intérieur des frontières du marché du travail et les individus disponibles en fonction de son intérêt. Par conséquent, la liberté de mouvement dans le marché du travail capitaliste serait la liberté de changer de patron et son impact pour la production la transforme en le principal sujet à contrôler.

D'après les auteurs derrière la proposition d'autonomie, il y a un problème majeur avec l'adoption de cet argument comme clé d'interprétation des migrations : La multiplicité et la particularité des expériences migratoires sont négligées au détriment d'une approche sur la subjectivité des travailleurs du système capitaliste. Ainsi, la subjectivité de la 'fuite' migratoire et la possible subjectivité en mouvement, sont réduites à la subjectivité de celui qui participe à la production économique. D'ailleurs, la potentialité de la mobilité est lue comme une disponibilité de force de travail et les déplacements sont conçus comme désancrés de leur vécu incarné, et de ce fait, de leur singularité et diversité. Selon Papadopoulos et al « l'histoire de la mobilité est beaucoup plus que l'histoire du capitalisme. Le capitalisme est seulement une forme de la capture de la mobilité » (Ibid. p. 207).

Alors, le registre à partir duquel ces chercheurs rendront compte de l'autonomie des migrations sont 'les devenirs mobiles', sous l'influence des travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Par la suite et en liaison avec des lectures sur le

nomadisme que nous approfondirons plus loin, Papadopoulos et al. nous proposent un regard sur des changements à l'intérieur des migrants qui définissent leurs expériences incarnées et qui, en marge des logiques de représentation, de demande de droits et leur conséquente visibilité, ont un impact sur l'impénétrabilité des frontières et nous montrent des transformations dans le cadre des stratégies migratoires. A ce sujet il faut avoir à l'esprit la prémisse de cette approche : explorer l'autonomie des migrations c'est les concevoir comme un mouvement social et politique, et, comme nous verrons par la suite, aussi se demander quelle compréhension du politique est en jeu ici.

La perspective de Papadopoulos et al. nous indique que prendre un chemin différent de la représentation et, par conséquent, passer de la visibilité à l''imperceptibilité', implique une nouvelle forme du politique et un autre sujet politique. Ainsi, bien que les mobilisations pour les droits des migrants soient encore en vigueur et exigent de la visibilité des demandeurs pour avoir des résultats, il est certain qu'ils exposent leurs origines, corps et identités, en contribuant à l'élaboration des différences. Par ailleurs, en observant le cas des migrants en situation irrégulière et autres, émergent des variantes dont l'objectif semble être d'empêcher cette connexion, cette identification, et la mise en pratique d'une nouvelle façon de gérer la 'présence'. Façon que les auteurs relient avec la proposition de Gloria Anzaldúa à propos de '*la mestiza'*, et qu'ils nous invitent à consulter.

De manière très abrégée nous pouvons exprimer que Gloria Anzaldúa nous parle, à partir de sa localisation de *chicana*[88], lesbienne et féministe, de son propre vécu frontalier en rendant compte des tensions qui le caractérisent. À ce sujet, « la conscience *mestiza* d'Anzaldúa surgit des possibilités de rendre habitable la propre position de frontière » (Eskalera Karakola, 2004:12). Quant aux tensions, l'auteure nous raconte que « comme d'autres ayant ou vivant dans plus d'une culture, nous recevons de multiples messages et souvent opposés » (Anzaldua, 1999 :100). Par conséquent, les *borderlands* seraient des espaces de désaccord, de contradiction, et la conscience *mestiza* le produit de ce mouvement discontinu, parfois violent, des indications, des points de vue, des contenus qui ne s'adaptent à la rigidité d'aucun continent.

Face aux tensions d'une localisation 'entre', l'idée serait d'arriver à un

[88] Le terme fait référence aux descendants des immigrants mexicains aux Etats-Unis.

assemblage qui n'est pas la somme ni la synthèse des éléments différents, mais une nouvelle conscience, *mestiza*, à partir d'un mouvement créateur qui défie l'unité des paradigmes. Ainsi, Anzaldúa nous dit : « Je suis un acte de pétrissage, de l'union et de la jointure, qui non seulement a produit à la fois une créature des ténèbres et une créature de lumière, mais aussi une créature qui remet en question la définition de la lumière et de l'obscurité et leur donne de nouvelles significations » (Ibid. p. 103). Donc, *la mestiza* nous place face à une dérive épistémologique, mais aussi éthique : « En créant un nouveau mythe – c'est-à-dire un changement dans la façon dont nous percevons la réalité, la façon dont nous nous voyons, et la façon dont nous nous comportons, *la mestiza* crée une nouvelle conscience » (Ibid. p. 102).

Quant à cette dernière, les analystes de l'œuvre de Gloria Anzaldúa, et de son actualité, nous indiquent que son travail a toujours été critique de la hiérarchie et de la légitimité attribué à la scientificité et l'objectivité au détriment d'autres formes de savoir comme l'imagination et la fantaisie, tandis que pour Anzaldúa, la connaissance est une expression vitale de non dualité. (Levine, 2005). Ainsi, si pour le rationalisme moderne la subjectivité est entendue comme une individualité déconnectée de son environnement à travers un rapport sujet-objet, le travail d'Anzaldúa propose une subjectivité capable de se décentrer et, par conséquent, une notion d'identité fluide qui dépasse l'individualité. En même temps, cette subjectivité établirait un rapport avec une réalité qui ne lui pas extérieure et de laquelle elle participe à travers la créativité (Caputi, 2005).

De plus, à partir d'Anzaldúa, une nouvelle forme de connaissance est en correspondance avec une nouvelle forme d'agir. La critique de la fragmentation et du binarisme, ne serait pas seulement un jugement intellectuel, mais se manifesterait dans la vie quotidienne. D'après Gloria Anzaldúa, « être humain est être en relation avec d'autres personnes, être interdépendant avec d'autres personnes » (cité en Torres, 2005 :199) car la relation est « un état de résonance avec la situation et les sentiments des autres » (Ibid. p. 202). Toutefois nous devons comprendre ces autres, dans un sens élargi du terme parce que « les alliances impliquent des relations interdépendantes avec tout l'environnement – avec les plantes, la terre et l'air, ainsi qu'avec les personnes » (Cité en Tuhkanen, 2009 : 113).

Donc, la conscience *mestiza*, comme une autre forme de connaissance et d'action dans/avec un monde divers et complexe, serait toujours ouverte à la

transformation, au devenir. C'est ici que Papadopoulos et al (2008) connectent les références de Deleuze, Guattari et Anzaldúa, car dans leur perspective « Ce que les migrants veulent vraiment est de devenir tout le monde, de devenir imperceptibles » (Ibid. p. 219). Selon Rosi Braidotti, « devenir-imperceptible c'est le point de fusion entre le soi et son habitat, le cosmos dans son ensemble. Il marque le point de l'évanescence du soi et son remplacement par un lien vivant de multiples interconnexions» (Braidotti, 2006 :154). D'après Papadopoulos et al, dans le cas des migrants, ils essayent de devenir imperceptibles « en rejetant les impératifs pour devenir intégrés et assimilés dans la logique de l'administration des frontières et du contrôle culturel » (Loc.cit.).

En conséquence, selon Papadopoulos et al, le devenir sera très important pour rendre compte des migrations, autant que la façon de se défendre face au contrôle du désir, de récupérer la liberté de mouvement et d'établir des connexions et une socialité en mouvement. Les transformations dans un sens élargi, en incluant le corps, la narration biographique, la langue, et d'autres, incarneraient des expressions d'un désir et, en même temps une façon de tracer présent et passé dans le cadre des désidentifications. Autrement-dit, des processus de « devenir plus qu'un » (Ibid. p. 217). Cependant, ce processus est caractérisé comme difficile et parfois douloureux, comme nous l'avons déjà vu à partir du travail de Sandro Mezzadra. À ce sujet, Rosi Braidotti nous rappelle que le devenir et sa viabilité « n'est pas automatique, ni un processus intrinsèquement harmonieux, dans la mesure où il implique l'interconnexion avec d'autres forces et par conséquent aussi des conflits et des affrontements » (Braidotti, 2006 : 137).

Tenant compte de ce qui précède, d'après Papadopoulos et al, les tactiques de devenir seraient la mise en action de l'autonomie des migrations. Donc, en prenant les lunettes des « politiques imperceptibles des subjectivités en fuite » (Ibid. p. 220), nous serions capables de comprendre les migrations comme une force de transformation sociale sur la base des expressions de solidarité, de coopération et de partage dans les processus migratoires, tous outils 'locaux' pour faire face au contrôle des déplacements. D'ailleurs, nous serions capables de comprendre les devenirs des migrants comme des tactiques d'appropriation et de resignification ; des possibilités de faire des espaces de la mobilité pris en otage pour l'exploitation, des foyers ou des communautés des subjectivités en fuite, qui plus que mettre en route des demandes ou

des attentes d'intégration formelle dans les lieux d'accueil, se traduisent en désidentifications affirmatives.

4.3. Des subjectivités qui migrent

Je me souviens très bien, assis dans l'avion avec un billet aller simple, d'avoir pensé 'Quand je prendrai le billet de retour, je ne serai pas le même' (Patricio)

4.3.1. Qui est le nomade ?

Au cours de ce chapitre il est évident que nous avons avancé à partir des 'alternatives' pour la lecture de la subjectivité des migrants, en nous approchant de plus en plus vers une réflexion sur la 'migration' de la subjectivité. Dans le cas de cette recherche, ce débat est présenté par des auteurs dont les intérêts dépassent le cadre des études des migrations, d'autant qu'ils ne se consacrent pas à examiner le phénomène et ses protagonistes. Toutefois, pour cette étude, le caractère tangentiel du débat sur les *sujets en mouvement* dans les études sur la migration est en syntonie avec une exploration des possibilités du nomadisme dans les migrations et non une enquête de la manifestation d'une norme. De plus, il faut avoir à l'esprit que, ainsi que nous le verrons ensuite, l'émergence des sujets nomades n'est pas considérée comme un processus réservé au des déplacements spatiaux. Dans nos termes, nomade n'est pas celui qui voyage, mais celui qui met en mouvement ces *inquiétudes*.

Par ailleurs, quand nous choisissons de travailler avec des auteurs qui sont proches au niveau de leurs perspectives théoriques – le Nomadisme et la Théorie nomade– et qui même partagent des notions – le Nomade et le Sujet nomade –, nous le faisons à partir d'une considération de base sur les potentialités d'enrichissement qui supposent leur mise en dialogue à l'intérieur de notre recherche. Cependant, leur proximité exige de nous d'être attentive aux nuances existant entre leurs approches. Par conséquent, pour introduire la lecture sur la 'migration' de la subjectivité, nous voudrions commencer en présentant les travaux de Michel Maffesoli et Rosi Braidotti à partir de leur compréhension du sujet[89].

[89] Évidemment ceci impliquera une réduction analytique dans la mesure où ceci désancre la perspective sur le sujet de la figuration du nomade chez les deux auteurs. Toutefois nous avons choisi de le faire

D'abord, Michel Maffesoli (2004) exprime que l'une de nos expressions caractéristiques comme êtres humains est le geste de nous raconter à nous-mêmes. En même temps, notre trajectoire historique nous a montré que ces narrations, « un aller et retour entre mythes et logos » (Ibid. p. 21), vivent au fil du temps leur saturation et cèdent la place à d'autres. Par exemple, dans le cadre d'une rupture avec les liens traditionnels, religieux et imaginaires, comme forme d'explication et légitimation de l'existence, émergerait la question du sujet. Celui-là serait convoqué à être le nouveau fondement stable, cohérent et absolu de la reproduction du social ; et la raison, le garant de la connaissance et la reconnaissance : « (...) combattant puis vainquant les forces obscures de l'irrationalisme, les représentations individuelles permettaient à tout un chacun de diriger sa vie, selon ses convictions, pour le plus grand bien de son épanouissement » (Maffesoli, 2002 :149). D'une manière cohérente, dans le cadre d'un contexte de perte des anciens référents pour rendre compte du vécu, et comme une stratégie de différentiation avec la pensée métaphysique, les sciences sociales auraient choisi de continuer leur chemin en cherchant identifier les lois de la vie sociale.

Ainsi, si nous considérons, de façon schématique, qu'une narration comprend une perspective sur l'individu et sur son entourage, d'après Maffesoli (2004) la modernité nous lèguerait le récit sur l'idéal de rationalité et d'autonomie, le rapport sujet-objet et le lien contractuel comme fondement du social. Par contre, d'après le sociologue, nous vivrions maintenant la saturation de l'idée du sujet et d'un imaginaire moderne basé sur une conception logocentrique du monde. Toutefois, en syntonie avec la mobilité des récits, cela ne signifie pas un espace vide, mais le moment pour les sciences sociales de partir à la recherche de nouvelles notions pour rendre compte du vécu présent, au-delà de l'idéal de maitrise rationnelle du sujet par rapport au monde. D'une part, la 'narration' élaborée à partir d'une sensibilité postmoderne métrerai en valeur une perspective de l'être humain où il y a la place du cognitif, mais en même temps du corps et du sensible. D'autre part, quant au rapport avec l'entourage, l'expérience ne serait pas de séparation et de domination, soutenue avant par la notion d'auto-construction et construction de l'environnement social et naturel, mais d'un accueil non possédant. Donc, dans la postmodernité, l'être humain

pour clarifier des débats à la base de notre proposition des autres itinéraires depuis lesquels comprendre les processus migratoires.

sera impliqué dans un devenir constant à partir du lien avec l'altérité, dans un sens élargi du terme.

Dans des travaux ultérieurs, Maffesoli (2007) continue la recherche d''autres mots' pour la situation du sujet dans la postmodernité. À ce propos, il nous indique qu'« il existe un autre mode d'approche qui va penser le sujet à partir de l'autre ou de l'altérité. Celle-ci pouvant désigner les autres autour de moi, ou les autres en moi-même » (Ibid. p. 249). A partir de là, nous serions dans un contexte de remise en question de la logique de l'identité particulière et stable, et la mise en jeu de la démarche de l'identification plurielle et changeante, où émergerait la 'personne', en signant la transition depuis l'individualisme moderne vers une dynamique supra individuelle et multiforme : « à travers la personne le moi social est totalement investi par l'Autre, déterminé par les diverses modulations de l'altérité » (Ibid. p. 254) dans le cadre d'une organicité.

Cependant, en 2012, cette recherche des notions sensibles pour la lecture du temps présent a conduit Maffesoli à rejeter l'idée de sujet, au bénéfice de la notion de 'surjet', avec l'objectif d' « envisager un autre rapport à l'Autre » (Ibid. p. 93) dans un contexte de revalorisation des éléments non rationnels de la vie sociale et des liens affectifs qu'ils soutiennent, en mobilisant une 'éthique de l'esthétique' –éthique des émotions partagés. Ainsi, le sujet rationnel et autonome, dans un rapport de maitrise et de domination de l'entourage humain et naturel, est dans la pensée de Maffesoli, déplacé par le surjet. Celui-là sera l'expression de la coprésence où l'altérité est la limite de la soutenabilité de l'organicité, autrement dit, du sujet et de l'environnement; et, en même temps la source de toute potentialité. Cette perspective, qui à première vue peut paraître paradoxale, est soutenue par le diagnostic de Maffesoli dans lequel « La perte de soi, dans l'autre, la perte du petit soi dans un Soi plus vaste étant, dès lors, gage d'un surplus d'être. La sagesse populaire déclare, avec justesse, *qui perd gagne!* » (Ibid. p. 113)

Pour sa part, Rosi Braidotti exprime que pendant les processus de mutations (sociales, économiques, politiques) les référents et modes de pensée subissent un impact significatif. En conséquence, dans de tels contextes, il faudra reprendre des questions que nous avons entendues comme déjà 'résolues', et les regarder à la lumière des nouveaux temps et les interrogations que ceux-ci nous posent. Alors, le sujet, qui sous l'époque des Lumières était conçu dans les cadres du rationalisme et de

l'individualisme inscrits dans une vision du progrès, maintenant sera revisité à partir d'une perspective qui remet en question l'amalgame subjectivité-rationalité et, en même temps, « (…) incorpore les ressources créatives de l'imagination à la tâche de performer des relations et des actions transformatives dans le présent » (Braidotti, 2011b:210).

Le contexte actuel qui déclenche une telle perspective est identifié par Rosi Braidotti comme postmoderne et de capitalisme avancé, où des changements profonds dans l'économie, parmi lesquels la flexibilité du marché du travail et la multiplication des différences, dont les options sont limitées à la dévaluation ou à la consommation, et l'interdépendance entre les corps et la technologie, ont des conséquences au niveau des structures, mais aussi au niveau de notre façon de vivre ensemble, et les liens et l'imaginaire qui la soutiennent. Donc, il faut prendre en compte d'une part que dans la réflexion de l'auteure à propos du sujet et de la subjectivité, il n'existe pas de dichotomies exclusives, plutôt, dans sa perspective sur l'assemblage qui constitue le sujet, coexistent la raison, les affects, le corps, la mémoire, l'imaginaire, tous exprimant leur potentiel relationnel[90]. D'autre part en considérant que, « dans la logique inflammatoire du capitalisme avancé, cette prolifération des différentes formations des sujets perpétue les exploitations, mais aussi exprime de nouveaux acteurs émergents et positivement 'autres' auto-définis » (Braidotti, 2011a:12), il n'existe pas non plus une séparation entre une approche critique et une approche créative.

Alors, d'après Rosi Braidotti, la subjectivité émergerait au milieu des flux du pouvoir et c'est un effet de cet 'entre' ou d'une interconnexion de leurs facettes négatives et affirmatives. Ainsi, nous pourrions considérer que la « subjectivité c'est le prénom du processus consistant à l'enchainement des instances du pouvoir actives (*potentia*) et réactives (*potestas*) sous l'unité fictive du 'je' grammatical» (Braidotti, 2011a :18) et que « la formation et l'émergence des nouveaux sujets sociaux est toujours une entreprise collective 'extérieure' à l'individu, en même temps qu'elle le

[90] La proposition de la Théorie Nomade nous invite à réfléchir depuis le corps (Braidotti, 2002) et ainsi nous place dans les frontières du 'matérialisme incarné' qui a été développé à partir du XVIIe siècle par des intellectuels français comme Gaston Bachelard, Luce Irigaray et Gilles Deleuze (entre autres). Cette école matérialiste met au centre les thématiques de la sexualité, le désir et l'imagination. En même temps, elle valorise l'expérience intime du sujet avec le monde. La Théorie Nomade fait partie de la philosophie poststructuraliste, mais dans une version qui embrasse le matérialisme au lieu du tournant linguistique. Alors, en donnant primauté à la matière et la concevant comme intelligente, sexuée et auto organisée, elle ouvre les portes à un processus complexe de formation du sujet.

mobilise dans des structures profondes et singulières » (Loc.cit.). Par ailleurs, la théorisation sur la subjectivité chez Braidotti, met une distance conceptuelle avec l'individualisme et pose une critique de la conception libérale de celui-ci en plaçant avant la capacité de choisir entre une diversité quantitative d'options identitaires enfermées en elles-mêmes, de multiples connexions à partir de la mobilisation des désirs, des passions et de l'empathie (Braidotti, 2002) et une éthique des transformations qualitatives. Alors, à partir de ces coordonnées, l'invitation reste ouverte à la réflexion des possibilités du sujet, au présent et à l'avenir.

Dans les travaux de Rosi Braidotti que nous présentons, nous trouvons un diagnostic sur l'existence d'un décalage entre nos formes de vie actuelle et la façon dont nous concevons ce vécu au niveau théorique et discursif. Toutefois, bien que les changements soient considérés de l'ordre de la structure de la subjectivité, et non de termes ou de métaphores, toute transformation aurait besoin de récits ou d'images pertinentes. D'après Braidotti, « nous devons adopter une vision du sujet qui englobe les changements dans les structures en profondeur. Il s'agit non seulement de la simple déconstruction, mais de la délocalisation des identités dans des fondements nouveaux qui représentent des appartenances multiples, autrement dit, une vision non unitaire d'un sujet » (Braidotti, 2011a:10). Alors, le fait de penser un sujet non unitaire, dynamique et changeant, remet en question la notion d'identité en la confrontant avec la subjectivité. Là où l'identité est une configuration des frontières du 'soi' qui mobilise des individualités, la subjectivité serait un processus ouvert à l'interaction complexe, et parfois contradictoire, avec une multiplicité d'autres. En conséquence, une telle perspective nous placerait, d'une part dans un regard affirmatif des processus de changement, et d'autre part, dans un rapport éthique avec l'altérité, condition impérative pour le développement des potentialités du sujet[91].

À ce propos, aujourd'hui nous serions face à la nécessité de repenser le sujet connaissant à partir de l'affectivité (Braidotti, 2006). Sous l'influence de Baruch Spinoza et de Gilles Deleuze, l'auteure comprend l'affectivité comme une force qui donne au sujet l'élan nécessaire pour le développement de sa faculté d'interagir avec

[91] À ce propos, ce rapport ne se soutiendrait pas dans un sujet autonome, auto-suffisant et qui a construit tout ce qui existe autour de lui, mais dans un sujet qui se laisse affecter et qui fait des connexions avec d'autres. Cette perspective invite à la compréhension de l'altérité qui est simultanément à l'extérieur et à l'intérieur du sujet. Donc, on peut réfléchir aux différences avec d'autres, mais aussi avec soi-même. Finalement, nous pouvons penser un sujet qui est intérieurement toujours 'différent'.

d'autres et de poursuivre sa liberté. Ensuite, dans la recherche d'autres figurations pour rendre compte du sujet, nous devrions réfléchir aux racines corporelles de la subjectivité (Braidotti, 2012). Le corps – lieu de superposition des dimensions physiques, sociales et symboliques – sera le fondement matériel et vital de celle-ci et le support de la capacité humaine à se localiser sans compromettre des possibilités de dépasser ces mêmes localisations structurantes. Compte tenu de ces éléments, la proposition est de penser le sujet au-delà des essentialismes et même des transformations comme points d'arrivée ou expériences de restructurations de l'identité. Au contraire, l'idée sera d'être attentif aux processus de devenir.

Dans un contexte de changements accélères, les processus de devenir rendraient compte des manières différentes de constituer la subjectivité et d'habiter les corps, à partir du dépassement de la critique négative vers une créativité affirmative. Donc, ces processus de transformation demandent une compréhension du présent non pas attaché à la nostalgie[92], à la perte ou à la sécurité des positions prédéfinies, mais avec l'intention de se mettre en mouvement. Arriver à une telle compréhension est aussi un processus de transformation au niveau éthique où se produit la reconnaissance des limites imposés et le désir de les dépasser, mais toujours dans le cadre d'un monde partagé. En conséquence, « cela se traduit dans la liberté d'affirmer notre essence comme une joie, à travers des rencontres et associations avec d'autres corps, entités, êtres et forces. L'éthique signifie la fidélité à cette *potentia*, ou le désir de devenir » (Braidotti, 2006 :134). Ainsi, comme nous le verrons en profondeur plus loin, à partir du travail de Rosi Braidotti, la subjectivité sera reconçue comme un processus de devenir nomade.

Par conséquent, les perspectives de Michel Maffesoli et Rosi Braidotti, provenant respectivement de la sociologie et de la philosophie, partagent, à notre avis, une critique du constructionisme, de la conception du sujet où priment sa rationalité et son autonomie, et de la logique de l'identité unitaire. En même temps, le deux mettent en valeur le corps, les sens et les affects, comme des supports du rapport avec le milieu. Cependant, dans un contexte de postmodernité et ses impacts dans la subjectivité, les théoriciens diffèrent dans leur réponse face à l'inadéquation des

[92] Par rapport à ce sujet délicat, Rosi Braidotti (2010) explique que sa position reconnaît la place de la mélancolie dans la formation des liens. À travers l'empathie et l'identification avec la souffrance des autres (on pourrait même ajouter, avec la souffrance partagée, le cas échéant), il est possible de mobiliser des appartenances, par exemple, à partir de la promotion de la mémoire collective sur des faits douloureux. Toutefois, le problème est que comme politique, la mélancolie est devenue dominante, laissant peu de marge à des approches différentes par rapport au passé dans le présent.

représentations appropriées au vécu. Tandis que Rosi Braidotti explore le décentrement du sujet et nous propose la figuration alternative du sujet nomade, Michel Maffesoli, considère que la chose pertinente à faire est d'abandonner la notion du sujet, étant entendu qu'elle est à la modernité, ce que *la persona* est à la postmodernité.

Compte tenu de ce qui précède, nous considérons que la rencontre entre les deux théoriciens se produit dans le geste de situer le 'sujet' ni dans l'extrême de l'individu ni dans celui de l'identité, et de le comprendre dans le mouvement de liaisons multiples et contradictoires où cela ne signifierait pas l'abandon du 'soi' mais une ouverture au monde par des processus de devenir. Quant à ces derniers, ils ne seraient jamais conçus comme une construction, mais plutôt comme 'un ressortir' de l'intérieur à partir de la rencontre avec l'altérité dans un sens élargi du terme[93]. En conséquence, les deux théoriciens pensent à la localisation du sujet dans une dimension « éco-philosophique » (Braidotti) ou de l' « écosophie » (Maffesoli).

Michel Maffesoli (2010a) nous indique que se distancer de l'ordre dichotomique des représentations du sujet et du monde signifie remettre en question le paradigme de la modernité, où l'acte de séparer va de pair avec l'acte de dominer. C'est-à-dire, dans cet ordre nous sommes face à la disjonction, mais aussi à la hiérarchie –corps/esprit, raison/émotion, matériel/spirituel etc. Donc, repenser le sujet hors du cadre de la raison souveraine et de l'autosuffisance, nous permet, par exemple, de reconsidérer le lien entre sujet et nature (objet), à partir d'une lecture de la correspondance entre l'homme et son environnement, et de la durée à l'instant présent. Cette dernière serait étroitement liée au déploiement d'une éthique de l'interaction, où chaque participant subsiste en tant que mis en relation avec l'altérité et, par conséquence, dans un cadre de viabilité communautaire.

D'après Rosi Braidotti (2010), une perspective sur le sujet non-unitaire engagé dans une éthique affirmative, nous place dans un cadre des interrelations entre le soi et les autres où la notion d'altérité n'est pas limitée à l'humain. Cela étant dit, l'ouverture à la compréhension du rapport éthique entre l'humain et le non-humain et

[93] À ce sujet, les derniers travaux de Rosi Braidotti (2013) avancent vers une perspective post humaniste non anthropomorphiste où le sujet non seulement perd sa centralité, mais se place dans un égalitarisme bio-centré avec des êtres humains et non humains. Cela signifie non seulement une lecture des conséquences des transformations sociales sur l'individualisme, mais aussi sur l'humanisme, où les changements à partir de l'interdépendance entre les corps et la technologie ont un rôle fondamental (Braidotti, 2010). Malgré l'intérêt que suppose cette réflexion pour une continuation de la discussion autour des sujets nomades, celle-ci dépasse le cadre de cette recherche et sera seulement traitée dans une mention très abrégée de la perspective de Braidotti sur l'éco-philosophie.

le post-humain (Braidotti, 2013), s'inscrit dans une éco-philosophie, sur la base d'une reconnaissance de la codépendance avec l'environnement. D'ailleurs, en étendant le rapport éthique au-delà de l'être humain, d'une part, nous serions face à un équilibre qui déplace l'individu autonome, en réaffirmant l'idée d'une multiplicité qui constitue et qui habite le sujet. D'autre part, on donnerait de l'importance à des interconnexions dans une conception de bien-être collectif, qui soulève un défi intéressant à explorer quant à la diversification des appartenances.

Alors, à propos de cette rencontre, on ne peut mieux le dire : à partir des travaux des deux théoriciens, nous sommes tous concernés[94] (Rosi Braidotti), nous avons une maison en commun (Michel Maffesoli). Conformément, leur façon de revoir de la notion de sujet dans un contexte de postmodernité et la proposition de rapport à l'altérité qui s'en dégage, est inséparable de leur perspective sur le nomadisme.

4.3.2. Le nomadisme chez Michel Maffesoli

Dans son travail sur le nomadisme, Michel Maffesoli indique que le voyage est une structure anthropologique, et le nomadisme une métaphore, donnant à ces deux caractérisations des objectifs très spécifiques dans son argumentation. D'abord, comme le montrent diverses études historiques et anthropologiques, et le diffusent toutes les études sur les migrations, le déplacement géographique des groupes humains sous la forme de processus d'adaptation aux changements environnementaux, d'échanges économiques, de rituels de passage, entre autres ; a été une constante au cours de l'histoire, avec d'innombrables conséquences structurantes pour la vie en société. D'une façon très simple, les migrations ont toujours existé, et aujourd'hui ce que nous faisons est d'observer leurs diversifications et leurs complexifications. Ainsi, en concordance avec sa formation et sa perspective théorique, quand Michel Maffesoli parle du voyage comme une structure anthropologique, il fait référence à la notion de Gilbert Durand : « quelque chose perdurant au travers des siècles, et trouvant toujours, tant bien que mal, le moyen de s'exprimer » (Maffesoli, 1997 :118) et à son potentiel compréhensif. Celui-ci nous permettrait « d'étudier les caractéristiques d'une constante à un moment donné, tout

[94] La phrase originale est : '*We are in this together'*.

en tenant compte de ses diverses modulations. Il faut insister sur l'aspect heuristique de cette proposition : ce n'est pas un modèle permettant d'établir des 'lois scientifiques', mais plutôt une 'figure' théorique possible élaborée à partir d'éléments qui, quoique hétérogènes, ne manquent pas de s'ajuster entre eux » (Maffesoli, 2007b :42).

Ensuite, quand le sociologue appelle le nomadisme une métaphore, il fait référence à une figure qui, selon son point de vue, 'laisse voir' et souligne des caractéristiques de la vie sociale sans imposer de limites aux phénomènes observés[95] (Maffesoli, 2007a). Cela nous permettrait d'élaborer une perspective complémentaire quant à l'historicité des migrations, notamment car le nomadisme chez Maffesoli, bien qu'il considère à la base le déplacement géographique, le fait en incluant ses diverses modalités et même s'ouvre à la considération des 'voyages immobiles', mettant en valeur la fonction de l'imaginaire et aussi des narrations d'ailleurs : « on doit reconnaître qu'il est certainement possible de vagabonder sans bouger, ou que l'immobilité peut se nourrir des nombreuses aventures » (Maffesoli, 1997 :92)[96]. Par conséquent, en envisageant différentes réalités des déplacements, cette perspective s'approche de la discussion sur la mobilité traitée dans notre introduction et s'efforce de trouver des éléments communs au niveau des élans migratoires et aussi au niveau des conséquences de ces processus pour ceux qui les mènent.

D'après Michel Maffesoli, le nomadisme existe dans le cadre d'un « consensus organique » fondé sur la reconnaissance de l'altérité (Maffesoli, 2008). Ainsi, celui qui se déplace trouve son élan dans la différence, signe qu'il y a des choses à découvrir hors de soi-même. Cependant, comme nous le verrons après, le nomadisme n'est pas une norme, au contraire, le nomade est un étranger intentionné, quelqu'un qui devient étranger car il veut le faire, parce qu'il doit le faire, et dont la

[95] Par conséquent, les métaphores restent ouvertes à la diversité interne des phénomènes sociaux et à leurs changements, participant ainsi à l'élaboration de connaissances provisoires toujours en ajustement à la vie sociale.

[96] À ce sujet, l'anthropologue Noel Salazar indique que « Même quand une personne est 'liée à un lieu', son imagination peut être en mouvement, en voyage dans d'autres endroits et d'autres temps' (Rapport et Dawson 1998). Par extension, on pourrait faire valoir que, même lorsque l'on est en mouvement, notre imagination peut se concentrer sur un lieu singulier – par exemple, des gens de la diaspora en recréant leur 'patrie' imaginée – et que ces imaginaires de fixité peuvent influencer notre expérience de mobilité (Easthope, 2009) » (Salazar, 2011:577).

motivation sera le « désir d'évasion » (Maffesoli, 1997 :48). Autrement dit, la recherche du changement des contextes, des habitudes, des relations, etc. pour l'éveil de la complexité et de la multiplicité qu'existe en chacun, s'exprimerait dans des formes spécifiques du rapport à l'entourage. Donc, le nomadisme serait la force pour le 'ressortir' de l'existence, c'est-à-dire, selon Maffesoli, pour sortir de soi-même et mettre à distance tout ce que nous reconnaissons comme propre, comme familial, pour être ouvert à l'altérité. Une fois encore, il ne s'agit pas d'une pratique constructive, mais d'une réappropriation affirmative des potentialités aliénées. C'est-à-dire, de « se perdre afin de se retrouver » (Ibid. p. 148).

En prenant en compte la diversité des déplacements des personnes, cette proposition nous indique que, d'une part les mobilités ne sont pas déterminées exclusivement par des motivations économiques, et d'autre part, que même les déplacements où les besoins économiques ont un rôle plus important, ils impliquent une dose d'aventure, caractéristique des nomadismes. En conséquence, la proposition de Maffesoli nous place face à des déplacements souhaités, assumés ou simplement supportés, ayant en commun d'être des modulations d'un désir d'ailleurs. Ainsi, il serait possible de penser que le nomadisme, malgré ses particularités, à quelque chose d'utopique[97] parce que sa mise en pratique oppose à l'imposition d'un vécu l'imaginaire des autres mondes possibles. Alors, « le désir de ne plus se plier à une logique de la *séparation,* mais au contraire de comprendre la réalité comme un tout où l'image a sa place. On est là au cœur même du nomadisme postmoderne » (Maffesoli, 2010b:124).

Nous sommes face à une compréhension du sédentarisme comme une condition qui ouvre la voie à la domination (Maffesoli, 1997 ; Appadurai, 1999) et à l'expérience rachitique du vécu dans la modernité. Beaucoup plus que l'assignation à résidence, dans cette perspective, le sédentarisme implique une identité unitaire, une définition de la famille, une pratique professionnelle, une idéologie politique etc., et

[97] Dans son livre « Après la Modernité ? » (2008) et spécifiquement dans la partie "La logique de la domination", Michel Maffesoli expose le rapport entre l'imaginaire et l'utopie. Ainsi, le sociologue indique que l'utopie accueille dans son intérieur les forces contradictoires de la raison et de son dépassement. Considérée comme un aspect de l'imaginaire, elle impliquerait d'abord une forme d'approche de la réalité à partir d'un sujet conçu de façon complexe. Ensuite, son déploiement supposerait une fonction sociale créatrice, en tant que moteur des rêves et pratiques collectifs par rapport à des alternatives libératrices, à travers la mise en question de la définition du donné et du possible. Finalement, sa promotion supporte la tension entre le mouvement qui demande de faire face à la réalité et le jour après sa réussite. Cette tension que Maffesoli a bien montrée avec la distinction entre le drame et la tragédie, nous place face au défi de la coexistence entre la mobilité constante de l'utopie et les possibilités de son caractère affirmatif.

en fait toutes les pratiques de domestication des passions (Maffesoli, 1997). Au contraire, le nomadisme nous rappellerait que « la seule loi irréfutable de la vie sociale : (est) celle qui rend compte du va-et-vient incessant s'établissant entre l'institué et l'instituant » (Maffesoli, 2002 :87). De ce fait, le nomadisme dépasse aussi un non conformisme et nous propose une occasion créatrice. Les transgressions, même si elles peuvent paraître à première vue simplement anomiques, doivent être aussi considérées dans leur rôle fondateur ou structurant (Maffesoli, 2010b).

Le nomade mettrait en jeu une révolte, une protestation. Mobilisé par ses désirs, son insatisfaction, mais plus encore par « le fait de vouloir être ici et ailleurs » (Maffesoli, 1997 :71), il va à l'exploration des distances. Ce processus, ni évident ni indolore, toutefois est, d'une certaine façon, lu comme une réinterprétation affirmative de la notion du 'mal de l'infini' chez Émile Durkheim. Ainsi, si selon Durkheim, « Un besoin, un désir qui s'est affranchi de tout frein et de toute règle, qui n'est plus attaché à un objet déterminé et, par cette détermination même, limité et contenu, ne peut plus être pour le sujet qui l'éprouve qu'une cause de perpétuels tourments. Quelles satisfactions, en effet, pourrait-il nous apporter puisque par définition, il ne peut plus être satisfait ? Une soif insatiable ne peut être apaisée » (Durkheim, 2008 :33). Pour sa part, Michel Maffesoli, qui d'abord ne pense pas un individu solitaire comme le fait Durkheim, ne minimise pas les difficultés des processus nomades mobilisés par des désirs puissants. Cependant, il met en valeur les tensions, en nous expliquant que la potentialité des nomadismes repose non pas sur une non résolution synthétique, mais sur des processus de devenir. Ce regard a des conséquences tant pour la compréhension de ce qu'est le nomade que pour l'évaluation des résultats des expériences nomades. Ainsi, d'après Maffesoli, la transfiguration du moment actuel où le rationalisme perd sa centralité en faveur d'autres dimensions de l'humain, « devrait nous inciter à constater en quoi les phénomènes qui peuvent paraître anomiques, et qui certainement le sont par rapport aux normes établies, peuvent être considérés comme les *indices* (index) les plus sûrs pointant une nouvelle socialité en gestation » (Maffesoli, 2010b :125).

Par rapport au nomade, il convient de rappeler que dans le travail de Michel Maffesoli, celui-là n'est pas une expression du narcissisme. Au contraire, tout déclanchement d'une affirmation de soi dans le nomadisme se passerait dans le cadre du collectif, du corps social. Ça poursuite, animée par l'imaginaire d'autres mondes

possibles et, par conséquent, d'autres formes de l'être ensemble, n'est pas un exercice de l'individu « économe de lui et économe du monde » (Maffesoli, 1997 :64), mais de *la persona*. Ainsi, à partir de cette perspective, celui qui met en route la mobilité, met en route des identités plurielles. D'après Maffesoli, « l'errance et les multiples identités qu'elle suscite, est avant tout un signe de vitalité, elle est l'expression d'une véritable sagesse du précaire s'employant à vivre intensément le présent » (Ibid. p. 109). À ce sujet, d'une part le nomade agit à partir d'un regard non progressiste du monde, et sa puissance vitale est marquée par un devenir en permanence ; d'autre part, il établit un rapport de consumation intense et non de consommation profitante par rapport à l'espace, entendu comme expérience sensible. En conséquence, le nomade s'inscrit dans, et déclenche la circulation. D'abord minimum il participe au mouvement des idées, des narrations, des affects et des choses. Ensuite, il s'enracine mais de façon multiple et dynamique. Quant à cette forme d'enracinement, qui exprime une forme de socialité et de rapport à l'autre, nous serions face à « la nécessité d'un lieu matriciel, et la non moins forte nécessité de son au-delà » (Ibid. p. 91)[98]. Ces expériences en tension ne diminuent pas la puissance libertaire de celui qui peut s'enraciner n'importe où et nulle part de manière définitive. Toutefois, comme nous l'avons déjà énoncé, nous parlons ici, selon Maffesoli, de cette liberté qui permet l'expression des potentialités humaines d'une façon holistique et non consacrée exclusivement au bien-être matériel.

Par ailleurs, la révolte du nomadisme a toujours du sens par rapport à une limite à dépasser : « pour que la fuite ait un sens, il faut qu'elle s'opère à partir de quelque chose qui soit stable » (Ibid. p.72). Ces limites, pour sortir, et même pour entrer, sont très importantes et nous rappellent que l'étranger représente le risque de la nouveauté des multiples façons d'être humains, et à la fois un rôle structurant. L'étranger[99], médiation avec l'extérieur et avec l'altérité, « fait ressortir que l'être social est fluidité, circulation, qu'il est perpétuel devenir » (Ibid. p.42). Ainsi reste illustrée la correspondance entre le nomade et son entourage ; pour les deux, la

[98] Ce sujet nous renvoie à la proposition d'Avtar Brah (2011) par rapport à la notion de diaspora où se « met en tension créative le discours du 'foyer' et de la 'dispersion', s'inscrit un désir de foyer en même temps que sont critiqués les discours qui parlent des origines fixes » (Ibid. p. 224) et où, « la double, triple ou multi-situation du 'foyer' dans l'imaginaire des personnes (…) ne signifie pas que ces groupes ne se sentent pas enracinés dans le lieu où il se sont établis » (Ibid. p. 226).

[99] Il ne faut pas oublier que, d'après Simmel (2013), être étranger est toujours une forme de relation.

connexion avec un lointain, la mise à distance, est l'occasion d'un éveil des multiplicités endormies.

Ainsi, les frontières qui définissent des points de départ pour l'être ailleurs, doivent être continuellement actualisées pour aider à la continuité du mouvement de l'existence – le sortir de soi pour s'ouvrir aux autres – qui permet le déploiement d'une forme de socialité marquée par l'intensité et la densité des liens dans le présent, autrement dit : une « distance reliée »[100] (Ibid. p.76) avec l'altérité. Cependant, bien que le nomadisme puisse nous permettre d'arriver à un 'ordre' plus complexe, ce qui est important n'est pas la stabilité d'une chose acquise de façon immédiate ou vers la fin d'un processus, mais la 'garde' d'une démarche permanente, toujours renouvelable. Franchir des limites et des frontières n'est jamais une chose facile à faire. Cependant il faut avoir à l'esprit que plus que jamais ces deux coexistent avec multiples narrations de déplacement et d'images de la distance (Appadurai, 2005). Ainsi, il n'est pas surprenant que d'après Maffesoli (1997), la mobilité 'fourmille' dans les lieux les plus inattendus, spécialement si nous réfléchissons à l'occasion que cela suppose pour la mise à jour de qui nous sommes et qui nous ne sommes pas, et à l'opportunité que cela nous offre de recommencer.

4.3.3. Le sujet nomade chez Rosi Braidotti

D'après Rosi Braidotti (2011a), nous sommes dans une époque où les identités sont multiples et instables. Cette secousse interne à l'identité unitaire est cohérente avec un moment historique où la circulation traverse l'existence. Il n'est pas nécessaire d'enclencher sa propre mobilité – parfois il est impossible de le faire – pour être en contact, d'une part avec le système économique global et changeant, la flexibilité du travail ou la précarisation de l'habitat, d'autre part avec des histoires, des traditions, des souvenirs, des sentiments, des imaginaires, des moyens d'agir, des

[100] Cela nous renvoie à la notion de 'reliance' travaillée par Marcel Bolle de Bal (1985), aussi utilisée par Edgard Morin, et qui étymologiquement correspond à l'acte de relier, de rattacher. Pour sa part, au cours de son développement théorique, Michel Maffesoli fait une connexion entre 'reliance' et *religare*, son choix dans la discussion sur l'étymologie du terme religion, et qui fait référence à la notion de lien. À ce sujet, il faut dire que l'insistance sur les références religieuses dans son travail n'est pas un geste anodin. Il indique d'abord que « Même si l'étymologie est sujet à discussion, la religion (r*eligare*), la *re-ligation* est un moyen pertinent pour comprendre le lien social » (Maffesoli, 2004 :161); et plus tard que « il est, en effet, frappant de voir que ces nouvelles formes de socialité sont d'une part traversées par l'intensité propre à la religiosité, et d'autre part expriment une débordante intensité dans le rapport à l'autre » (Maffesoli, 2010b :125).

codes d'interprétation et de communication, etc. venant d'ailleurs (Sayad, 1999). Comme l'a dit Arjun Appadurai (1999), nous sommes tous en contact ou nous connaissons quelqu'un qui vit dans un autre lieu ou est venu d'un autre lieu. Nous connaissons tous au moins un narrateur qui raconte son propre vécu dans des terres lointaines ou même celui des autres, et qui, en le faisant, développe une certaine socialisation migratoire.

Nous devons faire ici une parenthèse pour clarifier que la simple exposition à la diversité des formes d'existence ne signifie pas un abandon mécanique des arrangements traditionnels de l'identité, ni l'agitation automatique par rapport aux désirs de quitter la localité. D'après John Tomlinson (2001), la globalisation est un processus où s'expriment simultanément des forces de déterritorialisation et des forces de reterritorialisation. Selon cette perspective, l'impact radical de la globalisation ne passe pas par la production et la distribution transnationales de ressources et produits, mais par la mise en question de l'expérience de la localité. Toutefois, à son avis, il est impossible d'arriver à une fracture définitive avec la localité, car de façon parallèle à ce questionnement, nous sommes au milieu de l'émergence des processus de reterritorialisation, agissant comme une force compensatoire.

D'après Appadurai (2005), cette 'compensation' est un exemple des fictions aliénantes du local qui, dans un effort pour cacher la dispersion, altère son rôle principal dans la production d'éléments significatifs. Ici, la reterritorialisation est considérée comme une menace, en tant que manifestation d'une lutte entre l'identité et la différence. Par contre, pour Tomlinson, la compensation est en rapport avec une identité vécue et définie comme processus, qui n'a plus une base seulement locale, mais qui circule constamment entre les deux côtés de sa frontière dynamique. Comme l'a dit Noel Salazar : « des particularités locales, des cultures et des identités sont toujours juxtaposées avec des influences extra-locales, produisant des résultats uniques » (Salazar, 2011:577). Alors, la dialectique entre la localité et la globalité semblerait non pertinente à notre époque et les expériences migratoires pourraient en être un bon exemple. Personne mieux que le migrant ne connait le caractère arbitraire et à la fois mutable des frontières de tout genre. Dans ce sens, la migration – comme d'autres phénomènes – nous permettrait de développer un regard distinct et plus complexe sur la coexistence de la déterritorialisation et de la reterritorialisation.

Notamment le 'va et vient' que porte le migrant et qui à chaque pas est 're-signifié' nous oblige à interroger à nouveau ce qui a été considéré comme des abandons ou des résistances d'une façon catégorique.

Par ailleurs, bien que le monde semble souvent organisé autour des libertés du mouvement des biens et des restrictions au déplacement humain, les limitations à la mobilité des personnes, au lieu d'y mettre fin, ont contribué à dessiner de nouvelles formes pour y parvenir. D'après Rosi Braidotti (2011a), de nouvelles subjectivités alternatives se manifestent dans le capitalisme avancé. Alternatives, mais également vulnérables à l'exercice du pouvoir, ces subjectivités expriment des positions du sujet qui se caractérisent par ses multiples strates et sa contradiction interne, en laissant les sciences sociales un peu perplexes face à l'inadéquation de leurs travaux antérieurs. Ainsi, le capitalisme avancé est le moment de la prolifération extrême de différences comme élément clé de son économie politique, et en même temps de l'émergence des subjectivités réclamant affirmativement un espace dans les étroites représentations disponibles jusqu'ici. L'importance de ces subjectivités dépasse l'exercice intellectuel, et signifie plutôt des possibilités de transformation dans la vie collective de chaque jour.

Donc, selon Rosi Braidotti, étant dans un contexte plus flexible à la prolifération de différences, la manière dont le capitalisme avancé traite avec celles-ci est de les transformant en biens de consommation. C'est-à-dire, en expériences lucratives ou jetables de l'altérité. D'une part, dans un contexte de tendances contradictoires, la globalisation au niveau économique et culturel pareil élargir les possibilités de bien-être à travers la consommation, les communications et la technologie. D'autre part, l'accès à ce bien-être est caractérisé par de multiples inégalités, accroissant la marginalisation et l'exclusion d'une grande partie de la population mondiale. Ces paradoxes affectaient aussi les différences et leurs axes de sexualisation, racialisation et naturalisation. Elles se multiplieraient et se répandraient autour du monde, mais dans des cadres économiquement instrumentaux, et en souffrant le désancrage de leurs référents matériels. Par conséquent, les différences auraient conditionné leur 'droit d'existence' aux avantages économiques qu'elles pourraient procurer.

Cependant, face à un tel tableau de la situation, l'indication de Rosi Braidotti est d'éviter de tomber dans les analyses réductionnistes et négatives, et de conserver

l'esprit ouvert à tout ce que ce moment nous offre de transformation. Ainsi, il faut garder un œil sur le diagnostic critique, et l'autre fixé sur l'identification de points de fuite à partir desquels élaborer des propositions. Ainsi, vu d'une autre sensibilité, notre moment historique est le moment du décline des prémisses de l'époque des Lumières et leur idéal de sujet. La postmodernité apparaît comme un moment d'émancipation pour les 'autres' de la modernité. Ces 'autres', dans leur ensemble, expriment la crise du centre ou de la majorité, et les formes de devenir des minorités. Nous avons donc besoin d'arriver à distinguer entre les différences promues par le capitalisme avancé pour son bénéfice, et les différences émancipatrices et alternatives à cette économie politique[101]. En conséquence, rendre visible ces deux côtés de la même réalité nous demande une pensée nomade pour éviter la seule constatation d'une catastrophe ou nous reposer dans la subversion mécanique de la dialectique.

Face à l'accroissement quantitatif de l'altérité, la Théorie Nomade de Rosi Braidotti, fortement influencée par les travaux de Gilles Deleuze, Felix Guattari et d'autres, nous propose une éthique de la transformation qualitative, et une politique de la complexité et de l'affirmation, en considérant que les localisations des différences méprisées sont aussi, mais pas automatiquement, les lieux pour la redéfinition de la subjectivité par des processus de 'devenir minorité'[102]. Ces processus de devenir ne seraient possibles qu'à partir du désir – force ontologique du devenir selon Spinoza – et en même temps, de l'autoréflexivité qui résiste à la reproduction des différences pour la consommation. Par ailleurs, le temps de devenir ne sera pas progressif, le processus se passera depuis un sujet non unitaire et dynamique, enraciné de façon plurielle, et qui s'engage dans un lien éthique avec l'altérité qui le constitue. Le temps de devenir est plutôt dispersé, et il est là où s'inscrivent les mouvements d'éloignement des représentations dominantes.

---

[101] Alors, selon Rosi Braidotti (2009), face à la dégradation ou à la consommation des différences, il y a des identifications alternatives qui sont déjà les mouvements féministes, antiracistes, de décolonisation, environnementaux, entre autres.

[102] Par exemple, le point de départ de ces processus, le 'devenir femme', en accord avec l'influence de Luce Irigaray sur la formation et le travail de Rosi Braidotti, exige le dégagement de l'identité sexuelle basée dans l'opposition des genres, qui situe les femmes dans une position de subordination, et place les autres identités sexuels dans une position d'anormalité, en faisant du sujet masculin hétérosexuel 'Le Sujet' de la pensée occidentale. D'ailleurs, il y a ce mouvement du pouvoir où, « les autres sont inclus dans ce scénario comme l'extérieur nécessaire pour soutenir la vision dominante de ce que signifie être humain » (Braidotti, 2009 :75).

Rosi Braidotti (2011b) nous explique que la pensée nomade vise à nommer différentes 'figurations' d'une subjectivité décentrée. En effet, le sujet nomade est lui-même une figuration[103]. Celle-ci exprimera des réalités constitutives de la subjectivité. Au niveau critique, l'histoire inscrite dans le sujet, une forme incarnée de rapports du pouvoir qui le traversent. Au niveau créatif, les avancements relatifs à la transformation du sujet hors des limites que le système de représentation dominant lui ont imposées. Ainsi, une figuration est une carte des positions incarnées qui nous offrirait une image du sujet comme une entité dynamique et changeante, dans le cadre des places socio-économiques et symboliques disponibles et disputées. Une figuration exprime une 'localisation' spécifique de notre situation dans le monde. Dans le travail de Rosi Braidotti la localisation est, d'après l'influence d'Adrienne Rich, un élément informatif sur la diversité du vécu et en même temps sur sa particularité. Elle provient de la conscience d'une occupation dans l'espace et le temps, qui est fondée et habitée collectivement – même si cette notion de collectivité est basée sur des relations imaginaires. Ces exercices de localisation produisent des cartographies, c'est-à-dire une lecture du présent qui nous donne les positions face au *potestas* et face au *potentia*. À partir de cet effort, nous pouvons arriver à une carte qui montre les effets des relations du pouvoir oppressant sur les sujets (niveau critique), mais aussi des espaces de résistance ou de fuite (niveau créatif)[104]. On pourrait ainsi dire qu'un positionnement peut être exprimé dans des exercices d'auto-narration « qui par cette prise de parole même, se transforment en généalogies relationnelles tournées vers l'extérieur » (Braidotti, 2009 :53)

Suivant son raisonnement, Rosi Braidotti expose que le sujet nomade est déjà un déplacement désiré et réflexive, à partir des systèmes de représentations dominants. Le sujet n'est pas nomade, mais devient nomade. Donc, quelles sont les possibilités du nomadisme dans les migrations? D'abord, il faut dire que dans le travail de Braidotti (2011b) être nomade n'est pas la même chose qu'être migrant ou être exilé. Quant aux exilés, elle indique que la figuration centrale de la subjectivité

[103] Ici nous profitons de l'article indéfini pour donner des attributs au nomade et aussi pour souligner que derrière ce 'une' se cache aussi la perspective, non moins importante, sur un sujet nomade qui ne dois pas être compris comme la figuration universelle de la condition humaine au présent (Braidotti, 2009; 2011a).

[104] À ce sujet, il faut avoir à l'esprit que la recherche ne définit pas la localisation des autres, mais elle peut participer à l'interprétation de cette position à partir des narrations. Bien sûr, l'interprétation est aussi une pratique localisée et il serait responsable de l'expliciter.

postmoderne est un nomadisme actif et non un sujet détaché et marginalisé, déplacé souvent par des motifs politiques. Évidemment, nous pouvons avoir des doutes quant aux victimisations, cependant, le but est d'éviter des images qui arrivent à promouvoir un regard romantique ou esthétique sur le vécu de l'exile et qui paraissent oublier la souffrance associée à l'expérience[105]. Quant au migrant, Rosi Braidotti le définit comme un sujet souvent lié à la classe ouvrière, qui choisit une destination spécifique et qui se déplace avec un objectif très clair. Toutefois, pour les deux cas, le but sera d'empêcher des généralisations grossières en les remplaçant par la rigueur cartographique et la responsabilité sur la mobilisation des différences.

Face à l'exilé et au migrant, le nomade est la figuration du sujet décentré, désirant le changement et la mobilité constante dans son intérieur. Ainsi, cette figuration exprime un défi à l'unité du sujet et, de ce fait, nous confronte à la mobilité au-delà du déplacement géographique. Par ailleurs, la figuration se place en-dehors du récit de la perte et de la nostalgie. Les temps, les lieux, la marche, les pratiques et les narrations du sujet nomade sont autres : « le temps *nomadique* est l'imparfait : actif, continu ; la trajectoire nomade est vitesse contrôlée. Le style nomade est autour de transitions et passages sans un destin prédéterminé ou une patrie perdue. Le rapport du nomade avec la terre est un attachement transitoire et une fréquentation cyclique : le nomade est l'opposition de l'agriculteur, le nomade rassemble, récolte, et échange, mais n'exploite pas » (Braidotti, 2011b :61). Toutefois, être nomade ne signifie pas l'impossibilité d'avoir une identité qui permet l'établissement de liens et même la participation à une communauté. Être nomade signifie, délibérément et consciemment, n'embrasser aucune identité comme permanente, mais créer des attachements précis *pour assurer* l'existence, sans compromettre la mobilité.

---

[105] Le sujet de l'exil est complexe, est comme tel exige de nous une recherche indépendante, hors du cadre de cette enquête. Toutefois, nous voudrions souligner que ces tensions ont été aussi mentionnées par d'autres auteurs. À titre d'illustration, nous pouvons citer le travail d'Edward Saïd (2000), issu des Études Postcoloniales, qui en considérant sa propre expérience, des témoignages de poètes et écrivains ayant vécu l'exil, de même que des sources littéraires ayant abordé le sujet, nous dit que « L'exil, s'il constitue étrangement un sujet de réflexion fascinant, est terrible à vivre » (Ibid. p.173) et que dans cette dimension du sujet, le vécu « est parfois mieux que de rester derrière ou ne pas sortir, mais seulement parfois » (Ibid. p. 179). Quand cela arrive, nous serions face à la possibilité de vivre au milieu des différentes cultures, configurations symboliques, appartenances, à la façon du mouvement musical de contre point (coexistants, enchainés, mais indépendants) et en conséquence d'arriver à une vision plurielle et originale du monde. Ce plaisir, non moins vrai, cohabiterait avec le défi existentiel d'un habiter précaire, dans les mots de Saïd « décentré, nomade » (Ibid. p186). Pour sa part, Michel Maffesoli (1997), qui se concentre plus sur la figure de l'exil souhaité, sur le désir d'exil, analyse l'archétype de l'exode en soulignant des expériences d'apprentissage, d'adaptation, de construction des solidarités et de cohésion dans une distance partagée. À partir de cela, il indique que celui-ci peut être compris comme la dynamique de « partir en ayant un centre, fût-il symbolique, solide. Revenir en sachant qu'il y a toujours un ailleurs où peut s'exprimer une partie de soi-même » (Ibid. p. 140).

Toutefois, dans la vie courante ce processus se passe de manière complexe et qualitativement dépendante des positions de départ et des possibilités de les déplacer. Le *décentrement* sera seulement possible à partir du devenir minoritaire (Braidotti, 2002). D'une part, il demande de se libérer du dualisme entre minorité et majorité, de la domination attachée à la dialectique et du désir négatif pour une autre position fixe ; d'autre part, la minorité est parfois une position qui ne nous appartient même pas et qui peut nous faire tomber dans la célébration de l'identité. En raison de leur position, les minorités vivent ce processus avec difficultés et sont quelquefois limitées à choisir entre l'assimilation à la majorité et le désir d'une inversion dialectique. Par conséquent, tant pour la majorité que pour la minorité, nous avons besoin de cartographies qui rendent compte de l'hétérogénéité à l'intérieur de chaque pôle de la dualité, avant même de penser à décomposer. Par exemple, dans le cas des migrants, le déracinement, la nostalgie et même le chemin prédéfini – une chose ne vous protège pas contre l'autre –, peuvent être traduits positivement en formes d'appartenances et de loyautés multiples et 'rhizomiques' » (Braidotti, 2006).

Néanmoins, le déplacement est difficile, et plusieurs fois vraiment douloureux. Donc, développer de nouvelles images et des narrations qui expriment des expériences d'appartenance multiples et en mouvement, sera un grand défi intellectuel, politique et vital; une demande de créativité et de courage dans tous les sens. Nous ne pouvons pas oublier que le nomadisme comporte un enrichissement qualitatif et non un accroissement quantitatif de portes d'entrée, bien que parfois la quantité de ces portes soit le signe d'une expérience qualitativement différente d'habiter le monde. A ce sujet Nancy Bedford, relate que, « sous le règne de la globalisation, les inégalités sociales et la distribution des privilèges se mesurent aussi en passeports, visas et permis de travail, en possibilités d'aller passer les fêtes en famille, ou d'arriver à temps pour les cérémonies funéraires » (Bedford, 2009 : 22).

Compte tenu de ce qui précède, une telle transformation qualitative provient de l'exercice de regarder en face la tristesse, la nostalgie et l'anxiété propres à tout *désancrage* ; et de les traverser énergiquement, en activant le point de départ d'un nouveau rapport éthique avec l'altérité : « L'éthique *nomadique* n'est pas d'éviter la douleur, mais plutôt de transcender la résignation et la passivité après d'être blessé, perdu et dépossédé. Nous devons devenir éthiques, en opposition à l'application de normes et protocoles moraux comme une forme d'auto protection » (Braidotti, 2006

:84). Ainsi, notre relation avec d'autres dépasse la réduction *contrôlante* et nous permet de comprendre notre *coprésence* au-delà de la dialectique, à partir d'une éthique de la complexité de notre vie ensemble et notre de condition partagée. Par conséquent, elle nous situe en même temps dans une pratique de la *dépersonnalisation* vers une organicité.

4.4. De la subjectivité dans les migrations aux possibilités du sujet nomade

Au cours de ce chapitre nous avons essayé de présenter les coordonnées principales de ce que nous avons nommé « Autres itinéraires pour l'étude des migrations ». Ainsi notre objectif a été de dévoiler les approches qui nous ont aidée à réfléchir aux potentialités de la mobilité pour accueillir des processus de changement à l'intérieur des personnes, pendant les processus migratoires. Ces transformations, que nous avons nommées 'la transition possible des sujets migrants en sujets en mouvement' nous ont mise en confrontation avec l'importance de commencer cette exploration appuyée sur des propositions ouvertes à considérer les migrants d'une façon complexe et diverse.

Si dans le chapitre antérieur nous avons développé une réflexion sur d'« Autres sensibilités pour l'étude des migrations », ici nous avons essayé de montrer des approches qui incorporent ces sensibilités au moment de penser qui sont les migrants, avec une ouverture suffisante pour penser aussi à ce qu'ils puissent devenir. Ainsi, le chapitre a été centré, d'abord, sur des lectures alternatives sur la subjectivité des migrants[106] qui 'dénaturalisent' la conception de la migration comme un processus

[106] De même que dans notre chapitre méthodologique nous avons reconnu l'importance des études féministes par rapport à certaines problématiques et notions de notre enquête, ici il semble incontournable de faire référence aux études postcoloniales, localisation académique de plusieurs auteurs présentés dans ce chapitre, et leurs contributions à l'étude des migrations. Une fois de plus nous reconnaissons notre manque d'expertise dans la matière, mais ceci ne nous empêche pas, depuis notre propre localisation, d'essayer de mettre en valeur, au moins à travers l'énonciation, des apports généraux comme la mise en question de l'unilatéralité de la pensée et des hégémonies représentationnelles, la promotion de l'importance de l'explicitation des localisations dans le processus d'élaboration de la connaissance et des exercices de réflexivité, le regard critique des constructions de subalternités et de subordinations et la valorisation de la diversité des savoirs pour une compréhension intégrale des phénomènes ; et des apports spécifiques comme la mise en question de la réduction de la migration à des problèmes culturels, négligeant contextes et historicités ; et accompagnés d'une chosification de la culture et de la fixation des hiérarchies entre cultures. Aussi la critique de l'homogénéisation des migrants, leur objectivation, victimisation et attribution de passivité ; et la contribution aux analyses des racismes, entre autres processus de mépris de la différence.

exclusivement déterminé par des raisons économiques et, de ce fait, l'individualisme des migrants et la valorisation des déplacements en eux-mêmes ; et ensuite sur lectures sur une subjectivité qui migre aussi, lesquelles, sans travailler directement le phénomène des migrations, nous accompagnent au moment de réfléchir à la pluralité des motivations migratoires et des manières d'exercer la mobilité, mais qui au-delà de cela, se montrent attentives aux possibilités des transformations à partir du contact avec l'altérité et à la façon dont ces changements sont imbriqués avec de nouvelles formes du lien social.

L'incorporation de ces dernières lectures pour l'étude des processus migratoires est un sujet particulièrement sensible si nous examinons les influences théoriques des auteurs ici présentés et, par conséquent, nous prenons en compte la généalogie de la théorie nomade et la contribution de Gilles Deleuze à son développement. Ainsi, il reste impossible d'ignorer sa perspective par rapport au fait que « le nomade ce n'est pas forcément quelqu'un qui bouge : il y a des voyages sur place, des voyages en intensité, et même historiquement les nomades ne sont pas ceux qui bougent à la manière des migrants, au contraire ce sont ceux qui ne bougent pas, et se mettent à nomadiser pour rester à la même place en échappant aux codes » (Deleuze, 2002 :362).Toutefois, à ce sujet, nous nous sentons inspirée par les mots de Rosi Braidotti et nous essayons au moins de nous approcher d'un exercice où « L'habitude clé de la 'fidélité au texte' et de la citation comme répétition de la signification prévue par l'auteur se déplace. Au lieu de cela, ce qui vient à l'avant-plan est la capacité créatrice qui consiste à être capable de rendre les lignes, les forces ou charges affectives les plus inhabituels de tout texte ou auteur donné » (Braidotti, 2011b :235).

Dans ce chapitre qui est un exercice de présentation des autres façons de comprendre les migrants et les processus migratoires, où d'un part nous avions souligné l'insuffisance de l'inclusion de la première personne dans les études sur la migration, quand le changement qui est en suspens est dans l'approche que nous faisons de la subjectivité; et d'autre part, nous avions promu la possibilité, même dans un contexte adverse, que la migration soit une expérience qui abrite des transformations qualitatives dans les personnes. Pour conclure, nous voudrions insister sur les potentialités des propositions sur le nomadisme pour comprendre le

sujet qui migre et l'impact des déplacements au niveau des subjectivités et de la socialité. Comme l'a dit Michel Maffesoli, « Le nomadisme reste un rêve prégnant qui rappelle l'instituant, et par là relativise la pesanteur mortifère de l'institué » (Maffesoli, 1997 :38). Alors, la migration pourrait être observée comme des processus qui peuvent accueillir une mise en mouvement des *inquiétudes* qui nous transforment, parce que *changer de réalité c'est une perturbation vers ton corps, vers toi-même* (Ricardo) : *Tout est différent et cela m'a permis de me voir avec d'autres yeux. De me voir encore, voir qui je suis. De me voir en face de ma famille, mais aussi devant mes amis, devant des gens que je trouve dans la rue, en face de ma fille. Qui suis-je aujourd'hui ?* (Diana).

TROISIÈME PARTIE

Chapitre 5: Moi migrant, toi migrant

5.1. La question sur la migration

Tout au long de cette recherche nous avons essayé de placer la discussion sur les silences des études sur la migration à propos des processus migratoires-mêmes et à propos des sujets de ces processus, ces silences étant l'élan pour explorer les possibilités du nomadisme dans la migration. À cet égard, nous avons pris deux décisions : partir à la recherche des approches théoriques qui nous permettent d'éclairer des dimensions négligées de l'expérience migrante et développer un travail d'entretiens où les sujets en débat soient cohérents avec d'autres sensibilités pour enquêter le phénomène.

Comme nous l'avons précisé dans l'introduction de ce travail, le processus de l'entretien et les témoignages qui en sont le résultat ne sont pas considérés ici comme des outils de réfutation ou de validation théorique, mais comme des outils pour l'émergence de la sensibilité des processus migratoires qui de ce fait, nous aident à mettre en tension des entendements traditionnels. Plus important encore, le dialogue entre ces deux référents a été permanent, et dans la plus grande partie de la démarche de cette recherche, ce sont les considérations des participants eux-mêmes qui nous ont fait partir à la recherche d'autres propositions pour rendre compte des migrations au présent.

Compte tenu de ce qui précède, en envisageant comme point d'arrivée les processus de nomadisation pendant la migration, nous avons considéré fondamental non seulement d'approfondir sur ces silences depuis une lecture critique des théorisations, mais d'accompagner aussi cette lecture avec l'interrogation sur ce qu'est ce phénomène d'après les points de vue des migrants eux-mêmes. La mise en marche de cet exercice nous a ouvert la voie à deux questions, à notre avis, d'une extrême importance: la figuration des migrants et leur imaginaire ; autrement dit, le moment où les participants nous offrent les premiers éléments pour comprendre leur « localisation » dans le monde (Braidotti, 2011b) en mettant en évidence leur capacité

de mobiliser une « relation entre les intimations objectives et la subjectivité » (Maffesoli, 2001:80) qui relie.

Donc, ce premier chapitre de la présentation des résultats est consacré à la question sur ce qu'est la migration, mais le sujet sera traité à partir du sous-processus de l'immigration, et particulièrement à travers l'imaginaire de qui est l'immigrant pour les participants de cette recherche. À cet égard, la possibilité de rendre compte de ces imaginaires, ou plutôt des notions qui participent à ces imaginaires, est liée au moment où les participants ont confronté leurs processus migratoires à ceux d'autres en région parisienne pour se définir ou non comme des immigrants ou pour s'exprimer sur la spécificité de leur immigration.

5.2. Après les exilés, nous…

Le gouvernement de l'Unité Populaire – ayant à sa tête Salvador Allende – a été brusquement interrompu le 11 septembre 1973, lors du coup d'État orchestré par les forces armées et les civils opposés au projet du 'socialisme à la chilienne'. Ainsi commençait une étape douloureuse de l'histoire du Chili – la dictature d'Augusto Pinochet – qui a duré 17 ans et qui tourmente encore le pays avec ses conséquences à plusieurs niveaux : des violations des Droits de l'homme à l'instauration pionnière du modèle économique néolibéral.

Le début de la dictature au Chili a provoqué le départ massif des Chiliens, soit à cause des décrets d'expulsion, soit à travers la demande d'asile dans les représentations consulaires étrangères, soit par leurs propres moyens. À ces modalités nous devons ajouter le fait des interdictions de rentrée pour certains Chiliens qui étaient à l'extérieur au moment du coup d'État et aussi pour d'autres qui étaient sortis volontairement après. Comme nous l'avons déjà introduit dans le chapitre consacré aux cartographies, établir un chiffre exact de l'exil chilien a été et continue à être une tâche difficile, et – parmi d'autres éléments – les différentes modalités de départ et la dispersion des déplacements contribuent à cette difficulté. Par ailleurs, il faut prendre en compte l'absence de statistiques officielles sur le phénomène et que, en conséquence, les estimations connues – correspondant à des efforts indépendants d'organismes divers – nous offrent une information disparate et morcelée. Il n'est donc pas surprenant que le calcul de l'exil chilien oscille entre 200 000 et 400 000 personnes (Rebolledo, 2012).

Si d'une part l'exil a été divers dans ses modalités et ses destinations, d'autre part il l'a été aussi quant à ses protagonistes. D'après Rebolledo et Acuña (1999), « l'exil chilien était aussi un phénomène multi-classe qui a concerné des ministres d'État, des fonctionnaires de rang supérieur, des intellectuels et des professionnels, des paysans, des employés et des ouvriers, qui à leur sortie du Chili étaient accompagnés de leurs familles. Pour ces raisons, les expériences avant et après l'exil, ont été très diverses étant donné les différences éducationnelles, l'emplacement dans la structure sociale (Kay 1987) et l'appartenance générationnelle et du genre » (Ibid. paragraphe 3). Cependant, cette diversité semble ne pas s'être manifestée avec la même intensité dans les différents pays d'accueil. Ainsi, à propos des exilés en France, Nicolas Prognon (2014) signale : « la diaspora chilienne est en grande partie composée de cadres moyens, de cadres politiques et/ou syndicaux, alors que la proportion d'ouvriers et de paysans est faible. Initialement, la majorité d'entre eux ont une formation scolaire solide et un niveau socioculturel élevé ; on constate aussi une forte représentation du secteur tertiaire, marque d'un enseignement prolongé » (Ibid. p. 26).

Dans ce dernier pays, le gouvernement de l'Unité Populaire a attiré l'attention des militants et des sympathisants de gauche, qui ont suivi avec beaucoup d'intérêt le devenir du projet politique. Ainsi, il n'est pas étonnant qu'une fois reçues les nouvelles du coup d'état, que ce soit eux – organisés en partis politiques et syndicats – qui ont commencé un travail de sensibilisation de l'opinion publique quant à la dictature et aux violations des Droits de l'homme (Franco, 2007). Du point de vue de Nicolas Prognon (2014), « jamais une vague de migrants n'avait suscité un tel engouement (…), et ce flux migratoire a eu une incidence sur l'organisation des réseaux d'accueil[107] » (Ibid. p 31). Ensuite, l'arrivée des exilés chiliens en France a été aussi vue comme l'arrivée des représentants d'un mouvement révolutionnaire avec lequel, à l'époque une partie de la société française sensible aux causes de la gauche a sympathisé. Selon Fanny Jedlicki (2001), « l'exilé chilien incarnait le militant d'un mouvement auquel pouvaient s'identifier les militants français, et le martyr des forces militaires, capitalistes et impérialistes : il faisait véritablement figure de héros, à l'allure exotique » (Ibid. paragraphe 42). En plus, « ils sont (…) constitués

[107] À cet égard, Marina Franco (2007) indique que « c'est d'ailleurs l'arrivée des exilés chiliens en France qui élargit le système de refuge et le premier dispositif français de logements et d'alimentation pour les demandeurs de refuge et les réfugiés » (Ibid. p. 23).

collectivement comme la figure idéale du réfugié politique, persécuté pour son engagement politique par un État. Ils bénéficient objectivement d'un accueil solidaire et d'une identité valorisée les démarquant des autres migrants » (Jedlicki, 2007 :52). Tous ces éléments ont formé une image qui a rapporté une fraternité envers les exilés dès 1973, qui s'est réactualisée en France au moins jusqu'après l'arrestation d'Augusto Pinochet en 1998 (Jedlicki, 2001).

Aujourd'hui, toutefois, Qu'est-ce qui reste-t-il de l'imaginaire de l'exilé chilien en France ? Quel est le lien des migrants actuels avec ce flux et leur mémoire ? Qu'ont-ils en commun ? Qu'est-ce qui les distingue ?... ils répondent à ces questions dans leurs propres termes.

Il y a de nombreux français qui ont soutenu la cause, qui ont travaillé pour les exilés et cette affection a été transmise. Il y a une affection… putain nous sommes comme des nations qui sont liées (Camille). *Je pense que les gens ici sont politiquement engagés, alors quand tu leur dis que t'es chilien, ils pensent immédiatement à l'année 73, à l'exil, aux personnes qui sont arrivées. Beaucoup de gens m'ont parlée de leurs amis chiliens qui sont arrivés à cette époque là.* (Ignacio). *Ici il y a de nombreux exilés politiques qui ont fait connaître le Chili d'une façon différente. Pas comme l'immigrant commun, celui qui vient pour avoir une vie meilleure que celle qu'il peut avoir dans son pays, mais de manière forcée* (Diana). *Il existe des personnes qui sont encore sensibilisées par les années de l'exil après le coup d'État. Il y a des gens qui me surprennent. L'autre fois dans la boucherie un monsieur connaissait un tas sur Allende, beaucoup de choses (…) D'autre gens n'ont pas idée où se trouve [le Chili]* (Nicole). *Je suis arrivée à l'Université avec des gens plus jeunes et je pense que parmi le jeune ce lien ne se fait autant* (Émilie).

Il y a une chose très politique avec le Chilien. D'une certaine façon il est très présent chez les Français durant les quarante dernières années. Le Chili est à l'ordre du jour pour la France. Il y a une sorte de reconnaissance presqu'étatique de ce qui a été le Chili ou de qui s'est passé au Chili (Raphaël). *Je me suis rendue compte que pour le quarantième anniversaire du coup d'État, la région Île-de-France a publié un petit livre avec la quantité des activités qui allaient se faire et c'était une brochure de 40 pages. En plus il y a des communes communistes qui ont soutenu à fond les Chiliens qui sont arrivés ici. Alors tu te dis que tu n'es pas désemparé. Il y a des associations*

de Chiliens à Bobigny, à La Courneuve, il y a eu une exposition au Musée de l'Immigration. Donc je crois qu'il y a une certaine visibilité (Camille). *Je crois que [être immigrant à Paris] est encore lié à l'exil à cause de la dictature, ce qui n'est pas mal, c'st une constatation. Je crois que la relation qui a le Chili avec la France est très riche et elle est très bien… il y a des structures qui te permettent, comme chilien, d'avoir accès à l'information et de t'établir, tant au niveau des associations que des structures culturelles, par exemple le Théâtre Aleph*[108] *avec lequel j'ai été assez en relation* (Liliana).

Il est ainsi reconnu l'existence, dans la région parisienne, d'une sorte de mémoire collective sur l'exil chilien. Des manifestations de cette mémoire – plus ou moins nostalgiques le cas échéant – apparaîtraient dans la vie quotidienne, aux moments de la rencontre avec ces 'autres' Chiliens, ceux arrivés 30 ou 40 années après. Comme si, d'une certaine façon, constituaient, conjointement avec les anciens exilés résidants, leurs organisations et leurs activités publiques, « des nœuds de la mémoire »[109] (Stern, 2002) de l'exil chilien en France. Faire partie de ces nœuds signifie contribuer – de manière non intentionnelle [110] – à la construction des liens entre le passé et le présent. Les nœuds attirent notre attention et nous invitent aujourd'hui à évoquer l'hier. Ils soutiennent la réactualisation, et de ce fait, la reconfiguration des souvenirs dans les conditions de ce temps.

Cette possibilité de jeter des ponts entre les migrations passées et actuelles est reconnue et, dans certains cas, appréciée par les participants. Spécialement dans la mesure où elle est susceptible d'être traduite en gestes d'accueil de la part d'une partie de la société française, et en une ouverture au dialogue avec ses membres au jour le

[108] Le Théâtre Aleph voit le jour au Chili en 1967. Après le coup d'État en 1973, son fondateur, Oscar Castro, est arrêté et trois ans après il part en exil, arrivant à Paris. Ainsi en 1976 le Théâtre Aleph reprend son travail en France et en 1995 s'installe de manière permanente à Ivry-sur-Seine.

[109] Selon Steven Stern (2002) « il y a trois types de nœuds – nœuds qui sont des groupes humains, nœuds 'des faits et des dates' et nœuds qui sont des sites ou des restes physiques – qui convoquent de multiples mémoires et qui exigent de construire de ponts vers la mémoire et l'oubli collectifs » (Ibid. p. 13).

[110] En disant cela, nous nous distançons de la proposition de Stern (2012) car sa notion de « nœuds humains» est liée au rôle de « porte-parole » (Ibid. p. 21). C'est-à-dire, aux groupes et aux personnes qui – organisés de manières plus ou moins formelles – délibérément diffusent et insistent sur l'importance de leurs mémoires. En tenant compte de cela, il est très probable que ce sont les exilés et leurs pratiques commémoratives qui s'ajustent le plus à la proposition de l'auteur. Toutefois, les récits des participants de cette recherche continuent à être liés à celle-ci, dans la mesure où par leur seule présence, ils font irruption dans une quotidienneté présente, en provoquant la remémoration du passé.

jour. Cependant, cela ne signifie pas l'appropriation et la reproduction d'un discours de continuité entre le déplacement des exilés et celui des participants, qui pourrait être connecté avec ces réémergences de la mémoire. Au contraire, les participants distinguent leur migration de celle des exilés et, tandis que Diana indique que ces derniers ont collaboré à rendre visible la réalité de la migration forcée en France, d'autres participants envisagent que le rôle des déplacements actuels est de mettre en avant– des deux côtés de l'Atlantique – un autre visage de la migration. Cette fois non seulement par rapport à d'autres migrants, mais par rapport à l'émigration chilienne, son historie et sa situation présente.

Je crois que la migration des jeunes marque une rupture avec l'ancienne migration des Chiliens à cause de la dictature, pour des raisons politiques (…) La nôtre était une décision, mais ça été aussi très facile (Olivia). *Comme étudiants nous sommes un secteur très favorisé pour pouvoir sortir et nous sentir…peut-être que nous avons changé un peu le concept, comme c'est très différent d'être étudiant-migrant que de venir à cause de l'exil* (Catalina). *Cela n'a rien à voir avec les gens qui sont venus pour le contexte politique, les exilés, qui ont vécu des précarités au 100% et qui ont cette nostalgie qui gangrène* (Olivia) *où les oiseaux chantent dans une autre langue, le repas a une autre saveur. Alors ils souffrent de ce déracinement. En fait il y a plusieurs chansons folkloriques qui parlent de ça, de ne pas être dans ton terroir et du désir de retour* (Ingrid). *Les exilés ont été obligés de quitter leur pays et ils ont eu toujours ce lien qu'ils n'ont pas voulu couper car ils savaient qu'un certain jour ils allaient rentrer* (Samuel). *Il est très dur d'être dans un autre pays contre ta volonté, c'est comme d'apparaître. Apparaître comme Chilien, apparaître en Europe. Pour moi c'était difficile, c'était très dur. Donc j'imagine que pour quelqu'un qui vient obligé, ça doit être trois fois plus dur* (Ingrid).

Il est nécessaire d'abord, de situer la 'discontinuité' avec l'exil dans le contexte historique qui est à l'origine des processus migratoires. Du cela il s'ensuit deux conséquences, l'une moins contestée que l'autre. D'une part, il est évident que nous parlons de deux générations différentes. Comme nous l'avons soulevé dans notre section méthodologique, les participants de cette recherche avaient un âge moyen de 8 ans au début du premier gouvernement démocratique après la dictature, et 25 ans en

moyenne à leur arrivée en région parisienne depuis 1999[111]. Dans le cas des exilés, au moment de leur arrivée dans leurs destinations diverses depuis 1973, leur âge moyen était déjà de 35 ans (Rebolledo, 2012). Cependant, en prenant compte cette information, il ne faut pas en conclure qu'il n'existe aucune connexion entre les participants et l'exil parce que, comme nous l'avons dit dans le chapitre consacré aux cartographies, 9 d'entre eux sont des fils ou des filles des anciens exilés, et parmi ces derniers, 5 sont nés en France en raison de l'éloignement forcé de leurs parents.

D'autre part, il est évident aussi que, de l'inscription historique du déplacement se dégage une lecture spécifique sur ses causes. À cet égard, pour les participants les raisons de l'exil sont politiques, et ils mettent au centre de la définition du caractère 'politique' de celles-ci, pas l'engagement politique des exilés pendant le gouvernement de l'Unité Populaire, mais leur victimisation postérieure, c'est-à-dire, l'expulsion ou l'obligation de partir. Par ailleurs, dans leur récit n'apparaît pas l'émigration chilienne qui a été caractérisée comme de type économique (IOM, 2012B ; Rebolledo 2012 ; Prognon 2014), dans le cadre de la crise de même teneur qui a vécue le pays pendant les années 80 – c'est-à-dire une décennie avant la fin de la dictature. Cela nous paraît notable, mais pas surprenant. Dans un contexte où 3 500 personnes environ 'ont été disparus', 27 000 arrestations ont eu lieu, plus de 20 000 individus ont été torturé et 1 200 centres de torture ont été établis ; bien que nous soyons fondé à nous demander à quel point des milliers de gens ont quitté le pays pour les mêmes motifs, il est très difficile d'envisager la polyphonie de ces derniers.

Ensuite, cette 'discontinuité' s'appuie aussi sur le caractère volontaire/involontaire des déplacements et sur les conditions dans lesquelles ils se sont concrétisés. D'une part, les Chiliens exilés et ceux qui font partie des mobilités actuelles, se différencieraient par le caractère forcé de l'éloignement des premiers, face au propos délibéré du déplacement des deuxièmes, face à 'leur décision'. Cette distinction est – à notre avis – particulièrement intéressante et le sera encore plus, en dialogue avec la réflexion académique. À cet égard, d'après Rebolledo et Acuña (1999), le caractère forcé de l'exil serait le facteur déterminant dans l'impossibilité de l'exilé de se percevoir lui-même comme migrant. À ce propos – même si la différenciation des flux migratoires à partir de leur caractère volontaire/involontaire

[111] Date du déplacement le plus ancien parmi les participants.

est aujourd'hui un sujet de débat (Mendia, 2000) – sur la base du récit des participants il serait plausible d'envisager que le caractère de décision qu'ils attribuent à leur mobilité fait partie – parmi d'autres éléments – de l'entrave au moment d'une identification avec les exilés.

Cependant, il y a une autre connotation de la notion de 'décision' dans le déclenchement des migrations, qui pourrait prêter à confusion, et dans cette éventualité il nous semble fondamental de préciser que : le fait que les participants considèrent que leur mobilité a eu un caractère volontaire, dans la mesure où elle a été une décision, ne signifié pas qu'ils mobilisent l'argument qu'elle a été la concrétisation immédiate d'un désir. Toutes les données et les perspectives que nous avons présentées dans les chapitres précédents indiquent que ce type de description est loin d'être sensible à la complexité des processus migratoires ; et ceci est confirmé par les résultats du travail des entretiens et, de ce fait, par le vécu des participants. Donc, de notre point de vue, ce qu'ils se visent à renforcer à travers la notion de 'décision', est l'absence de persécution et/ou d'expulsion qui conduit à un éloignement forcé et non désiré du pays d'origine.

Par ailleurs, quant aux conditions dans lesquelles s'est concrétisé le déplacement, le spectre des référents pour la comparaison dépasse les limites des exilés en s'étendant vers d'autres processus migratoires, mais toujours vers ceux avec qui se partage le lieu de départ. Autrement dit, vers d'autres Chiliens en région parisienne. Ainsi, la différence concernant ses conditions est particulièrement pertinente pour les étudiants boursiers du gouvernement chilien et/ou français, qui ont eu leur subsistance économique assurée à destination et leur référent pour la comparaison, plus que les exilés, sont les étudiants non boursiers. Après, tant pour les boursiers que pour les non boursiers, les groupes qui auraient plus de difficultés au milieu des migrations actuelles, seraient ceux qui travaillent pour leur subsistance – sans faire d'études en parallèle – et qui feraient face à l'irrégularité de leur situation. Or, le fait que la dimension matérielle du séjour soit couverte bien sûr 'allège la charge', mais ne garantit pas un processus migratoire dépourvu de difficultés. À cet égard, il semble pertinent de parler des écueils de nature différente, et des gradations entre des obstacles communs, mais non des processus où ceux-ci seraient complètement absents.

Ensuite, en reprenant le sujet des exilés, malgré la présence des dispositifs institutionnels d'accueil et la solidarité des individus et des collectifs, les exilés ont vécu des épreuves : la 'reconstruction' dans un contexte du manque de réseaux, de logement et du travail ; la non reconnaissance des titres professionnels et des formations précédentes ; la méconnaissance de la langue ; et même l'adaptation aux conditions climatiques avant inconnues (Rebolledo, 2012). Toutefois, il est intéressant de mentionner que selon la perspective de Fanny Jedlicki (2007), les exilés en France «échappent aux stigmates ethnico-raciaux pesant sur les migrants économiques, d'autant plus rejetés et dévalorisés en période de crise, à l'instar des actuels demandeurs d'asile soupçonnés d'usurper leur statut » (Ibid. p. 61).

Enfin, les participants relèvent le caractère nostalgique du vécu des exilés. À ce sujet il y a un consensus parmi ceux qui ont étudié le phénomène. Ainsi, il est considéré que l'abandon forcé et soudain du pays a causé une tristesse énorme chez exilés. Tristesse concernant le projet politique tronqué et concernant la condamnation ultérieure du déracinement. Les deux ont contribué à l'idéalisation de tout ce qui avait été laissé en arrière et à la construction d'un imaginaire du pays lourd de mélancolie. En outre, la départ obligé et brusque a contribué à un entendement de ce qui était vécu comme une 'pause' – même si douloureuse, transitoire – qui a placé au centre du devenir l'idée du retour. À propos du cas spécifique qui nous intéresse ici, Jedlicki (2014) indique : « L'investissement affectif, temporel et financier est tourné vers le militantisme, le Chili, et le projet de retour, plutôt que vers la construction d'une vie en France » (Ibid. p. 36). De notre part, nous considérons possible d'envisager un 'devoir de nostalgie'. D'une part, cohérent avec l'identité d'un refuge de caractère politique, qui, entre autres, était nourrie par le travail de dénonciation et de sensibilisation face à la communauté internationale sur les évènements au Chili. D'autre part, cohérent avec l'effort de reproduction et de socialisation de la culture et de l'histoire chiliennes, visant la deuxième génération qui est née ou a grandi pendant l'exil de ses parents, et de qui a été attendue une identification avec ce 'pays de la mémoire'. Une préoccupation pas tout à fait absente dans nos interviewes. À ce sujet l'une d'eux signale :

Je vais m'occuper de lui transmettre ce côté chilien. Je vais essayer d'aller au Chili, qu'il aille au Chili chaque année, pour qu'il puisse s'imprégner de l'histoire, du côté

familial aussi. Je ne sais pas, je veux qu'il ait ce côté latino-américaine. Cela est très important pour moi (…) c'est important de lui donner un certain héritage. Je ne veux pas être latino-américaniste, mais il y a quelque chose intangible, quelque chose que je ne sais pas comme expliquer, qui est important pour moi de lui donner à mon fils (Émilie).

À cet égard, établir que la nostalgie est un caractère distinctif parmi des processus migratoires et de ce fait l'absence totale de celle-ci dans les déplacements contemporains, semble peu plausible. Plutôt, nous croyons pertinent d'indiquer que la différence résiderait au fait que les contours du récit nostalgique des participants ne désignent pas les frontières nationales, mais le vécu de la localité et, particulièrement, les liens plus étroits, une question sera développée dans le chapitre suivant, mais qu'est possible d'illustrer ainsi :

Ils me demandent toujours si le Chili me manque et je dis 'Non, le Chili ne me manque pas, les gens que j'aime, les paysages, me manquent' (Hugo).

Or, penser que ce qui est proposé est 'un autre visage' des migrations chiliennes en région parisienne, sous la forme d'un remplacement, ne semble pas très juste. La lecture est plutôt que, après l'exil, l'immigration chilienne s'est diversifiée. Nous pouvons alors dire que pour les participants, si jamais il y avait 'un' visage pour celles-ci, c'était la figure du réfugié politique, et que aujourd'hui ce visage est multiple, incluant aussi des exilés. Cela n'est pas surprenant si nous prenons en considération que, bien que le rétablissement de la démocratie au Chili ait déclenché la retour massif des exilés, dans le cas de la France ce retour concerne approximativement 30 % des exilés. (Jedlicki, 2007).

Je pense que la société chilienne est très segmentée, beaucoup plus qu'ici (…). Il y a beaucoup moins d'inégalités que là-bas, car en réalité le Chili est dans les top 10 de ce type de choses. Alors, les profils des personnes qui viennent ici sont très différentes (….). J'ai l'impression que parmi les Chiliens il y a des groupes distincts. Certains étaient plus âgés et sont, par exemple, des exilés politiques. Certains qui viennent pour des raisons de travail, je pense qu'ils sont un peu moins (…). En plus il y a

certains qui viennent pour l'études. (Tania). *Je crois que la personne qui appartient au domaine des sciences sociales, elle vient car elle sait que la France est traditionnellement importante, elle a les plus grands penseurs. Les artistes, ils viennent car ils savent qu'ils auront une meilleure chance ici pour développer des projets. Sinon, quoi d'autre ? quelles sont les autres raisons pour lesquelles les gens viennent ?. Il y a des personnes qui sont venues car elles sont épuisées, épuisées d'un modèle tellement étasunien. Je crois que les gens qui sortent de la norme, ils savent qu'il y a beaucoup plus de possibilités ici. Je veux dire ceux qui ne veulent pas se marier à 25 ans, avoir des enfants, acheter une voiture, une maison et qui a une perspective comme 'je veux être libre, vivre en union libre et errer dans divers lieux (…)'. Je pense que ce qui est recherché est une alternative à une société si traditionnelle* (Camille) *Je vois un dénominateur commun entre les Chiliens qui sont ici et c'est que tous critiquent ce que je te dis de la société chilienne. Le fait qu'elle est peu ouverte, qu'elle donne peu d'importance à la richesse culturelle, qu'elle est peut-être centrée sur le matérialisme capitaliste, dans l'économie. Tous nous discutons cela, comme une critique, et tous nous trouvons que la société chilienne est peu ouverte à des nouvelles idées et des nouveaux concepts* (Irene). *Avec la plupart de mes amis chiliens qui sont ici (…) avant nous étions tous dans la même situation. Nous sommes tous venus et nous sommes tous restés pour des raisons différentes, mais nous partageons cette critique et cet amour envers le Chili (…) c'est cela que je sens quant aux Chiliens* (Marcos).

Dans ce patchwork s'introduit la perspective que l'émigration d'un pays qui est identifié comme inégal[112], est cohérente dans sa diversité avec cette inégalité. Ainsi il est attribué à l'inégalité la capacité de transformer un flux migratoire national en une mobilité, en négligeant la contributions d'autres facteurs. Autrement dit, la

[112] À ce sujet, nous pouvons signaler que, même si le panorama de la croissance économique semble avoir changé récemment – avec une projection pour 2015 de 2, 1 % et de 2,9 % pour 2016 (World Bank Group, 2016) – ces dernières années, le Chili se distingue par ses bons résultats pour la croissance économique et ses mauvais résultats pour la répartition des revenus. A cet égard, en 2013 la croissance économique du pays a été de 4,2 %, par rapport à une croissance de 3,3 % dans la région et de 2, 4 % au niveau mondial (World Bank Group, 2016). Cependant, ces données doivent être contrastées en prenant en compte que pour la même année, l''Indice de Gini' du Chili a été de 50,5, faisant du pays celui de la plus grande inégalité parmi les pays membres de l'OCDE. Ainsi, la polarité dans la répartition des revenus indiquerait que les revenus des 10 % les plus riches de la population chilienne, seraient 26 fois plus élevés que les revenus des 10 % les plus pauvres (OCDE, 2015). Pour leur part, la recherche des économistes Ramón López *et al* (2013) sur les « super riches » au Chili, conclurait que les revenus par habitant du 1% le plus riche de la population seraient 40 fois plus élevés que les revenus par habitant des 81 % les plus pauvres.

notion mobilisé remarque que étant donné les disparités, l'émigration d'un pays abriterait processus des migratoires multiples et dissemblables les uns aux autres. Cet argument est harmonieux avec le savoir sur les migrations qui montre que la concrétisation des déplacements implique la mise en jeu des ressources sociales et économiques qui sont distribuées inéquitablement à l'intérieur d'une société. Même si, au niveau de la reproduction des inégalités, les études sur les migrations sont allées plus loin des configurations diverses du départ pour indiquer que les trames diverses de l'iniquité peuvent se reproduire dans les pays destination. À ce sujet, la recherche sur les communautés transnationales et les associations de migrants a exposé que ceux-ci « sont infiltrés par des différences de classe, de sexe et de pouvoir politique » (Canales et Zlolniski, 2001:245) et même si cette situation pourrait être due à des reconfigurations des rapports dans les pays d'accueil, souvent elles sont le reflet des asymétries qui précèdent la migration même.

Comme nous avons déjà laissé entrevoir, cette interprétation de la diversité des processus migratoires basée dur une inégalité d'origine nous pose problème, non seulement parce qu'elle contraint la notion de diversité à la disparité des ressources matériaux, mais aussi parce qu'elle propose une identité entre la place des individus au milieu des inégalités et leurs motivations pour migrer. Ainsi, bien que dans certains cas cette identité puisse avoir un corrélat empirique, notre recherche nous a permis de constater que ce genre d'affirmation n'est pas ajusté car elle est incomplète. En conséquence, nous voudrions souligner l'existence de motivations multiples derrière chaque processus migratoire et entre des processus migratoires mêmes, liées à la complexité du vécu de chaque personne qui migre. Idée qui nous avons déjà mise en considération avec le récit de Catalina – qui fait partie du chapitre sur les cartographies des migrations contemporaines (p. 114) – et sur laquelle nous insistons maintenant en présentant le récit de Boris :

Quand j'étais enfant j'ai dit 'je veux voyager, je veux sortir'. Depuis l'enfance j'étais très studieux, j'avais de bons résultats à l'école et faire des études de doctorat ne me paraissait pas impossible. Donc, j'ai pensé que l'un pourrait être l'excuse pour l'autre. Voyager et faire des études de doctorat. Alors c'est une décision que j'ai prise il y a longtemps (…). Après on voit les possibilités et que là où il y a plusieurs bourses c'est aux États-Unis et en France. En fait, quand je suis venu il y avait un accord

spécial entre l'ambassade française et CONICYT. Alors une option était de venir en France, être pauvre, étudier beaucoup ou aller aux Etats-Unis où je n'aime la culture, mais toi t'as beaucoup d'argent (…) Donc je me suis dit là dite 'moi je vais à Paris', j'adoré l'idée de venir à Paris.
C'était le rêve, le rêve de voyager. Quand j'étais enfant j'ai voyagé très peu, ma famille et mes petits frères ont voyagé peu aussi (…) L'essentiel était de venir pour connaître l'Europe. En fait, je n'aurais pas fait un doctorat au Chili. Si j'étais resté là-bas, je n'aurais pas de doctorat (…). L'idée était de venir en Europe, connaître les gens et vivre un échange culturel, c'était ce qui m'intéressait. L'excuse, la manière de financer cela, était à travers un doctorat (…) Par ailleurs, bon, même peut-être ce n'est pas une raison, mais chez moi il y a beaucoup de personnes, il y a mon père, mes frères, nous sommes une grande famille et il y a beaucoup de problèmes familiaux. Alors j'avais déjà pensé à quitter ma maison, je voulais le faire il y a long temps. J'avais déjà pensé à vivre seul et même si j'avais pu le faire à Santiago, je pouvais aussi le faire à Paris… c'était un moment de tranquillité, pour se détendre (…) comme je te disais, je voulais sortir, j'avais besoin d'un temps pour me déconnecter de ma famille. [Par ailleurs] Je m'ennuyais au Chili, je me rappelle que c'était une raison pour laquelle je voulais voyager et sortir. C'était une raison, surtout les dernières années, qui était de plus en plus forte (Boris)

Autrement, dans le patchwork construit à partir des entretiens de Tania, Camille, Irene et Marcos, on perçoit que – si les exilés sont caractérisés pour avoir un rapport nostalgique avec le pays d'origine – les personnes qui se déplacent aujourd'hui partageraient un regard critique sur celui-ci. Cependant, dans le cas de Camille, ce regard critique a le statut de motivation, tandis que pour Irene et Marcos, c'est plutôt un élément en commun parmi les gens qui ont migré, au-delà de leurs diverses motivations de départ et d'installation. De notre part, nous considérons que cette critique, sans articuler un discours politique – comme pourrait l'être l'auto-identification transversale dans la figuration de l'exilé d'un modèle économique (Morales de la Mura, 2014) – rend certainement compte d'un 'malaise' de quelques-uns des participants, qui accompagne le processus migratoire en permanence ou qui émerge dans différents moment de celui-ci. Dans les chapitre qui suit, nous traiterons les différents impacts de la distance et dans ce cadre, l'émergence d'une 'distance

critique' pendant la migration. Toutefois, nous voudrions exposer ici un petit patchwork qui exprime ce malaise au moment du départ :

*Je ne me suis jamais sentie bien à Santiago (…) Je veux dire que je me sentais toujours dehors en de certaines pratiques sociales (…) Je sais que je n'ai pas quitté le Chili parce que j'avais une situation familiale difficile au niveau personnel, mais certainement j'avais un problème familial avec le Chili. Un problème avec sa politique, avec la façon de parler (*Bárbara). *J'étais toujours une étrangère et je n'ai jamais aimé le Chili. Il y a des millions de choses, et l'idiosyncrasie, qui ne me satisfont pas. Je voulais partir* (Jimena). *L'idée de venir en France n'a jamais été claire pour moi, du point de vue du pays. La seule chose qui ait été claire était le désir de sortir de mon pays, car je ne voulais pas suivre le cours habituel que suivent tous les Chiliens, qui est d'étudier une carrière, d'avoir une maison, d'avoir une voiture, de se marier et voilà, c'est la fin de la vie !* (Tamara).

Or, en choisissant d'intituler cette partie de notre recherche « Après les exilés, nous », nous avons exprimé que le lien migratoire entre le Chili et la France est de longue date ; qu'au milieu de celui-ci il y a eu un flux qui a été spécialement important et remarquable comme l'exil ; que les protagonistes des déplacements actuels incarnent une sorte de mnémotechnique sur ce dernier, mais que sans détriment de cela, ils mettent en valeur leur singularité et différence par rapport aux déplacements qui les précèdent. Ainsi les patchworks qui nous avons présentés ici remarquent la perspective des participants concernant tant les éléments communs comme les particularités de leurs déplacements, qui les distinguent de ce des exiles, reste à savoir de quoi ils parlent quand – pour se référer aux migrations actuelles - mentionnent à « les gens qui viennent » (Tania) ou à « la migration avec des noms » (Daniela) ? Dans cette recherche qui essaie de générer une discussion sur les entendements traditionnels sur la migration face aux propositions du nomadisme, il nous semble inéluctable de faire un pas en arrière pour nous demander : les participants se considèrent-ils comme des immigrants à Paris ?

5.3. Qui est l'immigrant ?

Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre méthodologique, nous avons fait une invitation explicite aux participants pour être interviewés dans le cadre d'une recherche sur les jeunes Chiliens en région parisienne. À partir de ce moment, nous avons réussi à nous mettre en contact avec des personnes qui nous ont dit qu'elles ne correspondaient pas avec les critères de notre échantillon théorique, soit en raison de leur âge, soit en raison de la durée de leur séjour en France. Cependant, une fois que le processus des entretiens a démarré, nous avons pris conscience qu'à chaque fois qu'une personne a accepté de participer –se considérant comme faisant partie de 'notre groupe d'intérêt' –, nous avons assumé automatiquement qu'elle se reconnaissait dans la figuration des 'immigrants'. De ce fait, nous avons été désorientée au moment où – pendant l'entretien – 14 interviewés ont manifesté de la surprise et ont exprimé des doutes face à cet énoncé et à la catégorisation qui était faite d'eux, ou ont manifesté directement un refus de se reconnaître comme des immigrants. Or, après l'étonnement initial, nous avons considéré que cette situation rendait notre travail plus riche et, de ce fait, nous avons décidé de lui donner une place d'importance dans la présentation de nos résultats.

Si dans le chapitre introductoire nous avons placé la discussion de la notion de migration versus la notion de mobilité – cette dernière notion permettant de penser de manière conjointe, mais non homogénéisante, les différents processus migratoires – la mise en parenthèse de la notion d'immigration à laquelle nous invitent les participants signifierait un débat de l'idée reçue sur la migration internationale comme un déplacement vers un autre pays et sur l'immigration comme l'établissement de sa résidence dans ce même pays. En conséquence, nous révélerons par la suite les patchworks et les récits discontinus qui mobilisent les imaginaires des participants sur l'immigration, et comment ces derniers se placent dans leur intérieur et par rapport à eux. Par ailleurs, c'est à partir de ce moment que les participants ouvrent le débat au-delà des différenciations avec d'autres Chiliens en région parisienne pour exprimer des positionnements par rapport aux déplacements migratoires avec d'autres lieux de départ.

Nous avons choisi de souligner d'abord trois patchworks sur l'imaginaire à propos de l'immigration qui est à la base de la différenciation que font certains participants, entre eux et la place de l'immigré. Quant à eux, le premier laisse

entrevoir comment les participants s'auto-définissent par rapport à ce que, par exemple, ils considèrent qu'ils 'sont' ou 'sentent'. Concernant les deuxième et troisième patchworks, ceux-ci présentent une logique contraire et nous permettent d'accéder à cette autodéfinition à travers ce que les participants considèrent qu'ils 'ne sont pas' ou qu'ils 'n'ont pas vécu'. Cela dit, nous voudrions commencer par dire que, concernant la remise en question des notions de migration et particulièrement d'immigration, les participants ne méconnaissent pas le concept de frontière, leur traversée, l'émigration et le fait qu'ils résident en Île de France depuis, au moins, trois ans. En conséquence, nous considérons que leurs questionnements sont d'un ordre différent.

Je ne me vois pas moi-même comme un immigrant. Je sens que je suis en transit (León). *Je veux dire que je suis intéressé à vivre au Chili, je crois que c'est cela peut-être la raison pour laquelle je ne… ou un immigrant pourrait être aussi quelqu'un qui veut saisir quelque chose pendant un certain temps ?* (Omar) *J'ai une date de retour, essentiellement par cela. En fait, j'y ai pensé à propos de ça aujourd'hui, car un homme dans le métro lisait le journal et il y avait une chose sur les immigrants de quelque part. Donc, je pensais, 'Je ne suis pas un immigrant' et je me suis dit cela parce que je suis de passage (…) Pour moi, l'idéal de l'immigrant est une personne qui s'installe avec 'camas y petacas'*[113]*, mais je ne suis pas installée* (Paloma). *À mon avis, être immigrant c'est s'installer. Je veux dire que je connais des gens qui sont venus faire des études pendant un an, deux ans, trois ans, quatre ans, cinq ans, mais après ils partent et cela je le considère une immigration brève, mais à mon avis l'immigrant est un mec ou une femme ou une famille, qui arrive, qui arrive n'importe comment, mais s'installe d'une certaine façon et s'adapte à ce qui se passe ou, parfois, ne s'adapte pas* (Marcos).

Ce premier patchwork est sensible à l'une des grandes incertitudes sur les processus migratoires : quel est le paramètre – quant au séjour dans un pays étranger – qui nous permet d'accréditer que nous sommes ou ne sommes pas face à une immigration. À cet égard, ce récit place la question : que signifie l'installation ? et

[113] L'expression "*con camas y petacas*" fait partie des dictons populaires chiliens. Elle fait référence à l'idée de voyager avec des bagages nombreux qui comprennent tout ce dont le voyageur a besoin pour son installation ultérieure dans un autre lieu.

deux sous-questions dérivées : quelle est la durée du séjour qui nous permet de penser que nous sommes installés ? Et l'installation est-elle compatible avec l'idée du retour ?

Quant à la première question, nous voudrions souligner 'l'appropriation' de l'espace domestique comme l'action à la base de la notion d'installation des participants. En conséquence, l'idée de s'installer « *con camas y petacas* »[114] est ici fondamentale. La plupart des participants de cette recherche – et cette fois nous faisons référence au total – habitent dans un logement qu'ils ont loué meublé. Cette situation est liée, d'une part aux restrictions de bagages imposées aux passagers des avions, et à un déplacement où le déménagement international n'est pas assuré. D'autre part, et plus important encore, elle est liée au fait que, pour la plupart des participants (40 des 54) leur séjour en France est le premier séjour hors du foyer familial, et de ce fait leurs biens personnels sont limités.

Ainsi, l'appropriation d'un espace comme le foyer s'est passé en tension avec la définition particulière des restrictions pour cet effort. C'est-à-dire que, au début, pour réussir à 'construire un foyer propre' les participants ont recours aux petits gestes de personnalisation comme la construction des 'lieux de leurs mémoires':

C'était un studio très petit, une chambre de bonne dans le 11e. J'étais heureuse, c'était mon espace. Évidemment la première chose que j'ai faite a été de coller toutes les photos sur le mur. C'était impressionnant. Ça me plaît cette chose de s'approprier de nouveaux lieux. Cette chose amusante de construire la maisonnette (Leonor).

Et dans plusieurs cas, ils se sont confrontés à la décision de s'investir plus loin que cela, la projection de leur séjour en France étant incertaine ou, dans le cas contraire, très claire quant à sa 'courte durée' :

La seule personne que je connais qui pourrait être considérée comme un immigrant c'est mon frère [Patricio, 11 ans en France] *(…), mais mon frère, comme je le connais, je sais qu'il a l'idée de partir. Alors, je sens que lui est en transit, peut-être beaucoup plus long, mais sa maison, tu entres chez lui et tu dis 'Ce mec s'est installé*

[114] Voir note 113.

il y a trois mois' (…) il a acheté trois choses chez Ikea pour s'asseoir et manger et avoir un tapis, mais il n'est pas installé (Paloma).

D'ailleurs, le geste de s'investir est évalué aussi comme un signe du passage entre l'émigration et l'immigration :

Le fait de ne pas avoir maintenant une date dans le calendrier qui indique 'je pars' cela fait aussi que mon comportement est diffèrent, car avant je faisais tout en fonction de 'quand je retournerai au Chili' et actuellement je fais plus de choses pour ici. Ce sont des choses bêtes et quotidiennes comme acheter des appareils électroménagers. Nous avons acheté une télévision et nous allons acheter un réfrigérateur (…) Je sais que cela implique de commencer à rester, même si jusqu'ici les choses matérielles ne m'ont jamais attachée (…), mais de toute façon on ne sait pas… Je n'avais jamais acheté un réfrigérateur non plus ! (Isabel).

Par ailleurs, les deuxième et troisième questions sont beaucoup plus difficiles à aborder et à notre avis elles sont très imbriquées. Définir une durée 'suffisante' pour parler d'une immigration est très complexe ; il y a plusieurs critères en discussion, et il n'existe pas de consensus sur la matière. Cependant, nous avons l'impression que ce qui est à la base de la perspective des participants est l'existence, ou non, d'une certitude quant au retour. Ainsi, ce que le récit exposerait est que lorsque les participants ont quitté le Chili en ayant en tête une date de retour ou en pensant qu'ils allaient revenir, cette pensée serait déterminante dans la difficulté pour se reconnaitre comme des immigrants, à qui ils attribuent une conviction de non-retour.

Or, à cette idée nous voudrions ajouter trois appréciations complémentaires : d'abord que dans le cadre des théorisations sur la migration, le retour n'est pas incompatible avec la définition du phénomène. Par exemple, si nous reprenons l'un des arguments d'Amparo Micolta (2005) que nous avons présenté dans notre chapitre « Migrations, des modèles aux narrations », le retour au pays d'origine ne sera pas contradictoire avec la notion d'immigration. Plutôt il est pris en compte dans la mesure où il est important dans l'évaluation des processus migratoires que font ceux qui se sont déplacés. Bien sûr, un individu qui rentre dans son pays d'origine ne continuerait pas à être formellement 'un immigrant', pouvant être considéré un

'revenant' ou comme un 'rapatrié', mais cela ne remet pas en question la qualité du processus antérieur.

Ensuite, au milieu du récit des participants, l'existence d'une date plus ou moins fixée pour le retour, et même le cas de sa concrétisation, n'est pas interprétée d'une seule manière. Si pour León cette date est très importante dans son autodéfinition comme non-migrant, pour Marcos le retour est un élément qui justifie de parler encore d'une immigration, mais cette fois d'une 'immigration brève'. Au-delà du récit, nous pouvons ajouter la perspective de Bárbara. Cette dernière renforce l'idée de la diversité des processus migratoires où le retour potentiel n'invaliderait pas le fait d'avoir migré :

Je vis dans mon environnement une immigration bien spécifique. Toutes les personnes que je connais viennent pour quelque chose de spécifique et ensuite veulent partir.

Finalement, étendant la discussion, le départ du Chili avec une idée de retour, même si cette idée est très précise, attachée à l'atteinte d'un objectif défini, n'empêche pas les processus de resignification des motivations dans le pays de destination, et de ce fait explique le changement ou les changements de cette date, autrefois considérée comme définitive.

En ce qui concerne le deuxième patchwork, il nous convoque à une analyse plus complexe, car il nous place face à l'exercice de distinction entre les cultures, geste historiquement lié d'une part, à leur hiérarchisation et d'autre part aux exigences de cohérence, homogénéité, atemporalité et fixation spatiale. Cette problématique que nous venons d'énoncer a suscité un grand débat à l'intérieur des sciences sociales qui dépasse le cadre de notre recherche. Cependant, de notre part, comme nous l'avons dit plusieurs fois dans cette recherche, nous nous positionnons dans l'un entendement de la culture qui *grosso modo*, la conçoit comme un processus conflictuel, toujours inachevée et de ce fait avec des contours mobiles.

À mon avis la chose c'est la culture. Je veux dire que déjà entre la culture française et la culture chilienne il y a des affinités et il faut adapter peu de choses, mais si tu es d'un pays d'Afrique où se pratique la polygamie, la culture est complètement

différente, celle-ci est déjà une personne immigrante (Gaspar). *Je ne sens pas qu'il y a beaucoup de différences entre la vie à Santiago et la vie ici. Je veux dire qu'il ne s'agit pas d'un changement du sol au plafond, comme dire 'J'ai perdu tous mes éléments de référence'* (Olivia). *Pour moi, l'immigrant est quelqu'un qui habite dans un pays et qui n'arrive pas à s'adapter ou qui se sent comme à côté de la plaque. Pour moi, le sujet de l'immigration est très lié au choc culturel ou avec le fait de trainer ta culture avec toi. Moi, j'ai décidé de quitter mon pays justement pour connaître de nouvelles choses. Donc, à mon avis l'immigrant est quelqu'un qui pourrait être un peu fermé à cette connaissance de la société ou qui sent que cette société se ferme pour lui* (Tamara)

Dans le patchwork qui précède, nous pouvons trouver trois idées fortes : d'abord que l'immigration impliquerait un déplacement vers un milieu culturel entièrement différent que celui où nous provenons. Ensuite que dans cette situation, l'adaptation des immigrants deviendrait une chose très difficile à atteindre ou même impossible; et finalement, que cette difficulté reposerait d'une part sur la rencontre même avec les différences culturelles, mais aussi sur la résistance que celles-ci provoqueraient chez les immigrants.

Prenant en compte ces trois idées, nous nous apercevons que les participants remarquent les affinités entre 'la culture' chilienne et la française, comme l'un des éléments clé de leur distinction à l'égard de la place d'immigrant. À ce sujet, il nous semble intéressant d'ajouter que c'est un diagnostic partagé par des participants qui ne mettent pas en question leur immigration, qui signalent :

Peut-être que la raison est que nous venons aussi d'occident, tandis que les autres cultures ont d'autres religions, d'autres formes de vie ; et nous, au Chili, nous ne sommes pas si loin de la manière de vivre en France. Je veux dire vin, riz avec des œufs, nous sommes catholiques, les mêmes codes (Raphaël). *Nous considérons que la cuisine française elle est bonne et les Français considèrent que la cuisine chilienne elle est bonne. Nous nous habillons pareil, nous nous coiffons pareil, nous nous maquillons pareil, nous utilisons les mêmes chaussures, les mêmes choses nous semblent jolies (…) Nous nous intégrons bien dans les détails de la vie quotidienne et cela ce n'est pas une chose sans importance* (Diana).

De ce fait, dans 'l'adaptation' à laquelle font référence les participants, les éléments implicites (codes, croyances, valeurs) et explicites (nourriture, vêtements) de la culture française ne représenteraient pas un défi, étant conçus comme non complètement 'étrangers'. Cette situation aurait des conséquences dans leur expérience en région parisienne, évitant la désorientation et la frustration que suppose le vécu du choc culturel. Cependant, dans le contexte auquel nous faisions référence – la migration internationale –, l'adaptation est un processus où le rapport avec la société d'accueil a un rôle important, et alors il pourrait être surprenant que son impact sur l'adaptation des participants soit absent du récit, et soit seulement évoqué comme un élément relevant pour l'adaptation d'autres, ceux qui 'sont immigrants'. Si d'une part l'entendement traditionnel de l'adaptation suppose un processus d'apprentissage, cette fois celui-ci pourrait être entendu comme pré-fait, dans la mesure où, pour les participants, il existe un partage de références antérieur au déplacement, même si cette perspective peut seulement émerger après-coup. D'autre part, les participants rendent compte de difficultés après l'arrivée, mais qui seraient attachées à une négociation personnelle avec des résultats singuliers, quant à la souffrance associée à la distance. Toutefois, il y a un élément que nous voudrions ajouter à ce scénario, en étendant la discussion au-delà des limites du deuxième récit,

Ainsi, il est intéressent de mettre en considération des perspectives comme celles qui suit concernant la vie quotidienne :

Tu n'as pas un passé ici, alors comme tu n'as pas de passé, tu ne peux pas approfondir… même dans le langage, qui est ce qu'impliquent les plaisanteries, les histoires. Les parallèles que les gens font à travers le langage, sont liés à leur histoire et cette histoire, tu ne l'as pas vécue ici (Rocío)

Et concernant la vie professionnelle :

Je sens mon handicap étant immigrant. Je le sens quant à la langue, quant au fait de ne pas connaître ce monde français. Le français il va avoir toujours ce background que nous n'avons pas. Ce background de connaître des choses qui appartiennent à la

culture française et à l'école française qui est comme une 'marque enregistrée' (Lucía).

La distance culturelle avec la société de destination en raison du manque de passé dans les lieux de destination peut, de notre point de vue, nous aider à penser de manière conjointe et contradictoire les deux distinctions pour se distancier de la position de l'immigré : la durée du séjour et l'adaptation culturelle. Ainsi, nous pouvons proposer comme interprétation que, si d'une part la distance s'appuie sur l'idée de ne pas rester le 'temps suffisant' pour passer de la place de l'émigré à l'immigré, d'autre part la place de l'immigré pourrait être définie, non de manière exclusive, par la même conviction de 'ne pas rester le temps suffisant', mais liée cette fois à l'idée d''être arrivé tard'.

Or, reprenant la troisième idée forte que nous avons identifiée dans le récit, il nous semble fondamental de souligner la perspective d'un manque de résistance culturelle de la part des participants. Cela nous intéresse dans la mesure où elle nous permet de nous approcher des résultats face aux possibilités du nomadisme dans les processus migratoires – une thématique que nous traiterons dans le troisième chapitre de cette partie – étant entendu qu'il s'agit d'une mise en 'incommodité' intentionnelle. Autrement dit, d'une recherche pour mettre à l'épreuve la subjectivité à travers la rencontre avec une altérité, à ce moment-là, extérieure. Toutefois, nous nous demandons pourquoi il n'y a pas l'expression de frustration face à cette attente, si le récit accentue les similarités plutôt que les différences entre le lieu de départ et le lieu de destination.

À cet égard, nous pouvons tenter de répondre en disant que d'abord le rapport des Chiliens avec la société française est un sujet que nous aborderons dans la deuxième partie de ce chapitre et nous pensons que c'est là que nous pourrons rendre visibles les nuances de la similarité, celles-ci liées particulièrement au vécu de la socialité au jour le jour. Ensuite l'estimation de la possibilité de rencontre avec cette altérité en région parisienne est, de notre point de vue, aussi liée à la notion *qu'à Paris tout monde vient d'un autre pays* (Bianca), *il y a des immigrants partout* (Felipe) *et chaque jour tu peux connaître quelqu'un qui migre* (Hugo). De ce fait, cette considération dépasse largement le vécu d'interagir avec ce que les participants identifient comme 'la culture française'.

Le terme immigrant je l'associe, probablement de manière inculte, aux gens qui travaillent dans un pays étranger (…). À ce que j'ai vu avec mes collègues de Master qui devaient travailler, à l'exploitation que je vois avec les immigrants dans le travail que je fais maintenant, à ce que j'ai aussi entendu (…) Je ne me sens pas immigrant car je sens que maintenant c'est encore une période pour faire des études, j'ai pas la sensation de devoir rester ici après pour chercher un travail (…) à cela il faut ajouter que j'ai une bourse et à cause de ça je n'ai pas la pression liée au travail et surtout je ne vis pas l'exploitation que vivent ou que je crois que vivent les immigrants. En conséquence, la mienne c'est une immigration, mais avec des nombreux noms (Daniela). *L'immigrant à Paris est une personne qui vient pour travailler, qui doit accepter toutes les humiliations, tous les mauvais traitements, parce qu'elle n'a pas toujours de papiers. J'ai des papiers, je peux travailler et je peux faire toutes les demandes d'une travailleuse normale. L'immigrant est un mal traité, peut-être pas dans tous les cas, mais il a des emplois précaires (…) Le fait de faire des études ici et d'avoir mes papiers, cela change tout. Je ne viens pas ici à me faire éclater en travaillant dans n'importe quoi et n'importe comment, en acceptant n'importe quoi pour pouvoir envoyer de l'argent à ma famille, c'est ça ce qui arrive aux gens. C'est de vivre une vie d'humiliations* (Isabel).

En ce qui concerne le troisième patchwork, nous pouvons trouver une imaginaire et une figuration de l'immigration liée à l'activité réalisée dans les lieux de destination et aux conditions dans lesquelles se développe cette activité. Ainsi, nous trouvons au centre de cette configuration l'activité économique réalisée par les immigrants, perspective qui comme nous l'avons signalé plusieurs fois dans ce travail, participe à la réduction de la mobilité au déplacement de main d'œuvre. Cependant, nous considérons que les participants de cette recherche nous offrent des points de vue remarquables pour approfondir la discussion. Ainsi, après avoir identifié l'élément clé de la distinction, nous pouvons proposer l'existence de deux référents pour celle-ci : dans le cas des participants qui sont boursiers, la comparaison serait avec l'étudiant non boursier qui travaille ; dans le cas des participants qui travaillent et font des études ou travaillent exclusivement, la comparaison serait avec les travailleurs sans papiers.

Compte tenu de ces deux référents, nous voudrions reprendre le problème de la réduction économique, pour proposer que cette fois il n'existerait pas une assimilation unanime entre les activités dans le pays de destination et les motivations pour le déplacement, même si cela n'implique pas l'absence totale de réductionnisme. Ainsi, nous considérons que dans le cas des étudiants boursiers, le travail réalisé par des personnes qui font des études en parallèle est signifié comme un moyen d'assurer la subsistance en destination, la motivation de la migration étant une autre activité : les études. D'autre part, dans le regard des participants qui travaillent, le lien entre l'activité des sans-papiers et leur motivation pour se déplacer paraît évidente, dans la mesure où les personnes viendraient et accepteraient n'importe quelles conditions de travail pour envoyer des fonds à leur famille restée au pays. Les mauvaises conditions de travail, y compris l'exploitation et la maltraitance est un sujet particulièrement sensible pour les participants, et il est à la base de la difficulté d'imaginer d'autres scenarios possibles où pourraient être inscrits ces déplacements. Par exemple, il reste difficile d'envisager la possibilité d'autres motivations qui coexistent avec le mandat familial de soutien économique, où le travail serait une façon d'assurer la subsistance de l'immigrant dans le pays de destination et de la famille au pays, mais non la raison exclusive de la migration, reste difficile à envisager.

Or, il y a des éléments particuliers pour se positionner comme non immigrant face aux éléments de comparaison, que nous voudrions approfondir ici. Dans le cas des étudiants boursiers, d'une part le fait d'avoir l'argent assuré pour leur subsistance en région parisienne leur permet un dévouement exclusif à leurs études. Mais cette situation est évaluée aussi en raison des conditions de vie plus générales. Ce dernier élément est particulièrement évident pour les personnes qui sont arrivées sans avoir obtenu de bourse et dont la situation matérielles a changé une fois à destination.

C'était un changement de vie total. 2400 euros [la somme de la bourse de la participante et de son conjoint] je pense que c'était une fortune. Nous avons commencé à aller dans des bars, une chose que nous ne faisions pas avant, à acheter des choses dans le Franprix au lieu de Lidl, et même chez Monoprix. Ce sont des détails, mais ils changent beaucoup la vie. C'était de ne pas nous préoccuper de l'argent en général, et cela c'est un grand changement. Bien sûr que ça continue à être un sujet car il y a toujours des choses que tu ne peux pas faire, mais nous faisons

tout ce que nous voulons. Nous mangeons bien, nous partons en vacances, nous allons au musée, nous achetons des bouquins, des choses que nous ne pouvions pas faire avant (Bianca).

D'autre part, d'une certaine façon être boursier est considéré aussi comme une sorte de 'protection' face à la nécessité d'entrer sur un marché du travail dont les conditions d'insertion pour les immigrants sont identifiées comme dures et difficiles, impactant négativement le vécu. Cela est remarqué spécialement par les personnes dont la bourse s'est terminée avant qu'ils finissent leurs études et qui peuvent, de ce fait, faire une comparaison directe entre leur situation antérieure et celle du moment de l'entretien :

J'ai des collèges qui sont étrangers et sans bourse. Ils s'épuisent au travail et en plus ils doivent gérer le titre de séjour. Moi je suis arrivée comme boursière et il y a un autre traitement. Maintenant peut-être que je ne suis pas dans mon meilleur moment, mais en comparaison à eux, c'était beaucoup plus facile pour moi (Leonor).

Toutefois, la situation 'protégée' des étudiants boursiers non seulement est affectée dans la mesure où ils arrivent à la fin de leur financement sans avoir terminé leurs études, mais aussi pour ceux qui ont fini leur formation en étant boursier. Alors, qu'arrive-t-il après la fin des études ?

L'expérience de mes amis a été bonne en général, jamais personne n'a eu de problèmes avec la police ou l'entourage, sauf quand tu veux travailler. La plus grande barrière est quand tu veux travailler (Boris). *Même si je finis mon doctorat et je finis bien, je ne pourrai pas travailler en France* (Daniela).

Au niveau administratif, la fin des études, unie à un intérêt pour rester en France, suppose un changement de statut sur le titre de séjour, changement qui est de plus en plus difficile à obtenir. À ce sujet Patricio raconte :

Changer de statut d'étudiant à salarié est très complexe, c'est très compliqué au niveau administratif. Je ne sais pas si maintenant c'est plus simple, mais c'était un

problème avant (…) J'ai trouvé une entreprise qui voulait m'engager, mais ils n'ont pas eu beaucoup d'expérience dans l'embauche des étrangers. Ils ne savaient pas qu'il avait tous ces problèmes. Alors, nous nous sommes rendu compté en même temps qu'il avait cette difficulté et c'était un rapport de force des deux côtés. Je suis passée beaucoup de temps chez la Préfecture de Police en faisant la démarche.

Dans ce cas il a réussi à gérer cette complication, mais dans le cas de Marcos, les choses se sont passées autrement :

J'avais déjà trouvé un emploi et tout allait bien. À un moment mon titre devait changer d'étudiant à salarié et ils ne l'ont pas accepté. L'État ne l'a pas accepté, pourquoi ? Parce que je ne gagne assez. Ensuite, j'ai été forcé de faire des études à nouveau.

Cependant, même sans considérer cette difficulté, comme nous l'avons signalé dans notre chapitre consacré aux cartographies, l'insertion des immigrants dans les marchés de travail des pays de destination pourrait être caractérisée comme limitée et de ce fait discriminatoire:

Une fois j'avais trouvé un très bon travail dans un projet d'intégration dans l'éducation nationale. Ils m'avaient proposé de faire partie du projet d'espagnol et d'art. Pour moi c'était le rêve, le travail de mes rêves, ici, au Chili, n'importe où, c'était ça le travail. L'équipe était très bonne et j'ai passé les entretiens. Tout s'est passé très vite et à la dernière minute, ils m'ont dit non car j'étais étrangère, ils m'ont dit que le rectorat voulait dans cette fonction un Français (…) cela m'a marquée profondément. Là j'ai éprouvé le poids de ne pas être française. Je l'ai éprouvé complètement car j'étais très enthousiaste. J'étais arrivée à la dernière étape, j'avais rencontré toute l'équipe de travail et presque au moment de signer le contrat ils m'ont dit non (…) Là, peut-être, j'ai senti une sorte de discrimination (Louise, Photographe, Master en Esthétique).

En conséquence, l'occasion de travailler dans un domaine cohérent à la formation est signifié comme suit :

Je pense que la chose qui te fait le plus sentir le poids d'être immigrant c'est le boulot. Jusqu'à présent cela n'a pas été très difficile pour moi et je me sens chanceux de pouvoir travailler dans le domaine audiovisuel (Salvador, réalisateur).

Dans le cas particulier des travailleurs et des travailleurs/étudiants et leur différenciation avec des travailleurs sans papiers, concernant l'activité économique à réaliser à destination, les participants considèrent que face aux sans-papiers ils ont un certain degré de liberté. Comme nous l'avons déjà traité et nous le ferons aussi ensuite, cette liberté n'est pas liée à la possibilité de choisir leur domaine de travail, mais à l'alternative de ne pas accepter de mauvaises conditions de travail. Cette liberté que les participants s'attribuent à eux-mêmes est basée sur deux arguments qui sont enchainés. D'abord, l'absence d'obligation quant aux envois de fonds vers le pays de départ et ensuite le fait que – dans l'absence de cette obligation – face aux conditions défavorables, le processus migratoire peut être interrompu à tout moment, étant soumis à la décision des participants. Bien sûr, à partir de ces arguments, s'exprime une imaginaire de l'immigré sans-papiers dont les participants se distancient. C'est-à-dire, des personnes qui se déplaceraient motivées par la nécessité de travailler pour assurer la subsistance de leurs familles qui sont restées dans les pays de départ. Ainsi, à notre avis, ressort la notion de déplacement et d'installation non volontaire, que nous avons mentionnée auparavant, dans le cadre de la discussion sur les exilés. Alors, la notion d'exil économique que nous avons écartée précédemment, semble avoir une place ici, au moment de parler des travailleurs sans-papiers.

En reprenant l'idée de la liberté des travailleurs et des travailleurs/étudiants en situation régulière, comme nous l'avons expliqué dans notre cartographie, seulement deux personnes participent à l'envoi de fonds et seulement l'une d'elles le fait de manière constante. Ainsi, la différenciation se renforce, le diagnostic étant qu'il existe une combinaison très dangereuse, des personnes qui ont un besoin impératif de travailler et un marché qui leur offre dans leur situation irrégulière, une insertion précaire et vulnérable à l'exploitation. Dans des perspectives qui s'étendent au-delà de la différenciation avec la place de l'immigrant, on remarque un parcours de précarisation dont le travail est l'une des dimensions :

À un certain moment, j'ai eu plusieurs amis sans-papiers et bien sûr leur condition est complètement différente de ceux qui ont des papiers (Noemí). *Les Chiliens sans papiers que j'ai rencontrés ici, ils devaient échapper à la police, ils ne pouvaient pas avoir un compte bancaire, etc. Pour eux c'est difficile au niveau matériel. Ils ne peuvent pas louer un appartement et il y a d'autres choses qui sont limitées pour eux* (Émilie).

Ainsi, l'irrégularité est un statut qui enchaine de multiples aspects du vécu des immigrants, dont le travail, mais aussi le logement, la formation, l'accès aux soins médicaux. Par ailleurs, un autre visage de cette liberté s'exprime comme suit :

Je ne vais pas accepter tout ce qu'ils me proposent, je ne vais pas accepter certaines choses et si les choses ne marchent pas bien, je rentre. Rien ne m'empêche de rentrer (Isabel).

Interprétation qui n'est pas non plus absente parmi les participants qui sont boursiers :

Aussi on doute et j'ai dit,' le doctorat sera très difficile?', 'ce sera une chose pour moi ?'. Mais aussi j'ai pensé 'dans le pire des cas je pars en France, je commence le Master et si ça ne me plait pas je rentre'. La décision de venir ça n'a pas été une question de vie ou de mort, si ça ne te plait pas tu peux toujours partir (Boris)

Dans les deux cas, la liberté est un élément fondamental pour prendre la décision de migrer et pour gérer l'anxiété dans les moments difficiles des processus migratoires. Cependant, c'est une possibilité que les participants considèrent impossible dans la situation de l'irrégularité, car comme l'une d'entre eux l'exprime : *Quand je pense à qui sont les immigrants, je pense à des gens qui n'ont pas d'alternative* (Catalina).

Maintenant, nous voudrions souligner un autre patchwork, d'une tournure très différente, qui nous place face au désir de ne pas être immigrant ou de ne pas être considéré comme tel :

Parfois la culture ou mes conditions me font sentir immigrante, mais je ne veux pas avoir ce rôle (Tamara). *Elle est tellement négative l'image, que peut-être qu'il s'agit d'une auto-défense, ça ne peut pas être moi, tu vois ?* (Daniela). *J'ai vécu des choses d'immigrant, mais il semble qu'il y ait quelque chose en moi qui résiste, qui résiste à être catégorisée, a être placée dans ce lieu. Peut-être à cause de cette charge négative, peut-être pour l'envie de dire 'Non, je veux rentrer au Chili' ou de dire 'Je peux rentrer' (…). Je sais qu'ici je peux être considérée une immigrante, mais il y a une sorte de résistance en raison du contenu, du contenu le plus négatif, c'est comme si je ne veux pas faire partie de cela. C'est comme une négation qui fait partie de la même définition* (Catalina)

Ici, nous sommes confrontée d'une façon implicite à une image négative sur l'être immigrant. Nous disons 'implicite', car même si la caractérisation est évidente dans le patchwork, nous ne pouvons pas accéder de manière immédiate aux éléments qui la justifient. Par ailleurs, il nous semble que les récits précédents – liés à la durée du séjour, au vécu du choc culturel et/ou de la résistance culturelle et à l'entrée sur le marché du travail – ne semblent pas suffisants pour comprendre ce malaise face à la possibilité de se reconnaitre ou d'être reconnu à la place de l'immigrant. Ainsi, si dans les quatre patchworks, se mobilise la notion que 'l'immigrant est un autre' – du fait ou par la voie du désir qu'il en soit ainsi– ce dernier nous amène à nous demander, qui est cet autre dont la possibilité de l'identité génère une telle résistance.

Nous avons intitulé cette partie du chapitre « Qui est l'immigrant ? » et nous avons essayé de répondre à cette question 'en négatif'. C'est-à-dire en plaçant les patchworks sur les points de vue des participants, qui nous parlent de pourquoi ils ne seraient pas des immigrés. D'une part, comme nous l'avons déjà dit, nous avons pris cette option en raison de la richesse que cette discussion apporte à la recherche selon nous, mais, d'autre part, il n'est pas moins vrai que quand les participants n'ont pas mis en question la possibilité d'être immigrant, les éléments constitutifs de cette localisation ont été énonces d'une façon plus diffuse. À cet égard, les participants ont commencé à raconter immédiatement des expériences particulières de leur vécu et ont laissé de côté l'exercice de positionnement explicite. Toutefois, pendant le développement des entretiens, nous avons pu constater une caractérisation récurrente concernant l'immigration des jeunes Chiliens à Paris que nous présenterons ensuite et

qui pourrait nous permettre de percevoir d'une manière plus claire la résistance que Daniela, Tamara et Catalina signalent, à s'identifier et à être identifiée comme des immigrants.

5.4. Une immigration privilégiée et qui ne pose pas de problèmes

Cette fois, au-delà des positionnements à partir des imaginaires sur l'immigration, nous sommes face à une caractérisation d'un mouvement migratoire. Nous avons choisi de l'inclure dans cette partie de la réflexion, dans la mesure où elle établit des différenciations sur ce qui est considéré comme d'autres immigrations en région parisienne. Cette interprétation pourrait être délicate, dans la mesure où en s'appuyant sur une estimation implicite de la 'non appartenance' elle ouvre le spectre de ce qui est l'immigrant à des localisations qui au niveau formel, administratif, ne seraient pas considérées comme telles. Nous disons cela, car les participants mettent en jeu la coprésence en région parisienne avec ces 'autres immigrations', en se concentrant sur la figure de l'installation passée et présente des ressortissant des anciennes colonies françaises. De notre part, nous considérons que dans cet exercice, il n'y pas une méconnaissance des statuts administratifs, mais une prise en compte du fait *qu'il y a des générations de gens qui sont français, mais qui continuent à être traités comme des immigrants* (Raphaël). Ayant cela à l'esprit, les récits que nous présentons ci-dessous participent également à l'expression des imaginaires sur ce qu'est l'immigration et au positionnent des participants à son égard. Tenant compte de la complexité de ce sujet, nous avons choisi de commencer par le patchwork lié à l'idée d'une « immigration privilégiée » pour continuer avec le patchwork lié à « une immigration qui ne pose pas de problèmes ».

Je trouve que [mon immigration] est privilégiée en comparaison avec les Africaines et les Arabes. En général, comme j'ai la peau blanche, j'ai des racines polonaises, je n'ai pas l'air d'être chilienne, j'ai l'air d'être européenne (…) Je ne sais pas, mais à cause de ça je n'ai pas senti beaucoup de discrimination (Bianca). *J'ai connu un Argentin qui était ami d'un mec arabe qui a habitait en banlieue et qui travaillait dans une boulangerie à Paris et chaque jour de sa vie, dans l'aller-retour au travail, la police lui faisait un contrôle d'identité. Tous les jours de sa vie ! Personne ne peut*

vivre comme ça ! Chaque jour tu descends à Gare du Nord, et que la police te fasse un contrôle d'identité, qu'est-ce qu'il fait le Français ? Il te dit 'Ne viens pas à Paris, reste dans ton putain de lieu (…) Je m'appelle Diana, je n'ai rien de française, même je ne parle pas bien français et jamais dans ma vie j'ai vécu un contrôle d'identité dans la rue (…) Nous ne sommes pas tous égaux et nous, nous sommes très privilégiés (Diana). *Quand j'ai fait le doctorat, dans mon ancien bureau il y avait trois arabes, et il y en avait un qui m'a dit – et avec lui nous discutons le sujet d'être étranger – 'c'est que toi, tu n'as pas une tête d'arabe. Tu es étranger, mais tu n'es pas arabe'. Il m'a dit, je ne se pas si ça s'est passé à Chatelet ou Gare du Nord, mais il m'a dit 'je marchais et je me suis fait arrêter pour un contrôle d'identité seulement car j'ai une tête d'arabe'. Ce type de choses arrive à Paris* (Boris). *J'ai senti comme une sorte de discrimination quand les gens ont pensé, à cause de l'accent ou je ne sais pas quoi, que je suis un arabe et là on sent 'putain le mec est pas sympa' et après on pense 'et si je suis arabe, c'est quoi le problème ?' (…) Être chilien avec la peau blanche c'est plus tranquille, malheureusement c'est comme ça. Tu le vois, les Chiliens qui ont la peau plus foncée ils sont de suite confondus et la police les stoppe et leur font des contrôles d'identité, le garde les suit au supermarché* (Raphaël). *La seule fois où ils m'ont contrôlé dans la voiture [il était dans une situation d'irrégularité] le mec m'a dit 'Heureusement tu n'es pas noir car dans ce cas-là tu serais en prison. Dans ce cas on ne fait pas que le contrôle, nous te trouvons sans papiers et on t'arrête immédiatement' (…) Nous ne sommes pas des noirs ni des arabes et ici la discrimination physique c'est avec les noirs et les arabes. Nous, en tant que Chiliens, n'allons pas subir cette discrimination, sauf s'il s'agit d'un Chilien avec les traits indigènes, mais cela n'est pas mal non plus, celui-ci passe pour exotique* (Eduardo).

Ce premier patchwork caractérisant l'immigration des jeunes Chiliens montre le lien étroit entre l'identification d'une position privilégiée et le vécu limité de la discrimination. D'abord, il nous semble très important d'ajouter une précision concernant l'utilisation que font les participants de la notion de discrimination. Nous estimons que l'idée de discrimination qui est manifestée dans le récit, étant attachée à l'apparence physique et particulièrement à la couleur de la peau, nous place face à un type spécifique de discrimination : la discrimination raciale. Ensuite, nous nous sentons dans l'obligation d'accentuer l'idée d'une discrimination 'limitée', car même

si elle peut avoir du sens au milieu de la comparaison avec 'd'autres plus discriminés' – notion à la base de la perspective de la plupart des participants – et c'est l'idée forte du récit qui nous venons de présenter, elle ne doit pas être confondue avec l'idée de 'zéro discrimination'. À ce sujet, il y a d'autres participants qui nous offrent des témoignages comme ceux qui suivent :

Même s'il y a une histoire longue de, je ne sais pas, de lutte ou des Droits de l'Homme, il y a un certain racisme culturel, idéologique, qui est beaucoup plus subtil et qui s'exprime de manières moins directes, mais qui s'exprime quand même (Hugo). *C'est ce type de discrimination qui n'est pas directe, qui est intangible, ce sont des regards, et tu te demandes 'est-ce que je suis paranoïaque?' (…) Ils n'ont jamais dit 'Toi, chilienne…', mais il y a des regards qui rendent mal à l'aise, je crois que ça se passe, plusieurs fois quand même* (Macarena).

Et aussi nous en pouvons trouver d'autres qui révèlent des expériences plus directes de la réception de la discrimination dans le cadre de la vie quotidienne :

Une fois j'ai mal acheté un ticket et le contrôleur m'a dit que je ne peux pas passer (…) Il m'a dit ' Tu crois que parce que t'es latina et tu viens dans ce pays nous allons te laisser passer ? À chaque fois que tu peux, tu profites de la situation, tu crois que je ne connais pas les gens comme toi ?' (Liliana) *Dans la queue à la FNAC j'étais en train de parler avec une amie et quelqu'un nous a dit « Espagnoles, rentrez chez vous ». Le mec était un peu perdu car nous ne sommes pas des espagnoles, mais ce type de choses se passe ici* (Diana).

Et dans le cadre de la vie professionnelle :

Un professeur [son collègue au travail] m'a parlé très mal un jour et cela a été le choc. Je ne m'étais jamais senti discriminé et ce mec a fait une réflexion du genre : Ce que tu dis ne m'intéresse pas car tous les Argentins, tous les Chiliens, sont des mal élevés. Je n'ai pas compris pourquoi il a eu cette réaction et alors il m'a dit 'Je ne parlerai plus jamais avec toi' (Samuel).

Cela dit, même s'il serait possible de penser que, ayant présenté cette partie comme une caractérisation d'un mouvement migratoire, nous essayons de dire que la position de privilégié correspond à la migration chilienne en elle-même, à notre avis il est plus précis de dire que cette position manque de solidité, car elle est vulnérable à la possibilité des participants de 'jouer' avec une indifférenciation qui cependant n'est pas assimilable à un anonymat. Plus clairement, de notre point de vue, le récit ne nous offre pas d'éléments pour conclure que l'argument des participants est qu'ils ne sont pas (assez) discriminés car ils sont chiliens, mais plutôt qu'ils ne sont pas (assez) discriminés parce que leur apparence est ambiguë et elle peut 'tromper' l'œil qui distingue. Cependant cette tromperie est fragile. Hors de leur contrôle émergent des éléments qui les révèlent et parmi ceux-ci l'accent est très puissant.

De ce fait, quand nous avons dit que la possibilité de l'indifférence n'est pas la même chose que la possibilité de l'anonymat, nous faisions allusion au fait d'une interprétation spécifique que nous suggèrent les participants, concernant l'indifférence et aussi la révélation de son contraire. Ainsi, l'ambiguïté de l'apparence évoque la circonstance d'être considérés comme 'des Européens' et en conséquence d'être blindés face à la discrimination, et les limites de cette ambiguïté évoquent la circonstance d'être considérés comme 'des arabes' et en conséquence d'être placés au cœur de la réception de la discrimination. Toutefois, du point de vue des autres participants, l'équivalence des apparences sur la base de la couleur de peau n'a pas besoin de ces éléments pour manquer de consistance :

Quant à l'apparence physique, je ne suis pas trop typée d'Amérique latine. Alors, d'une certaine façon, si tu n'es pas vigilante, ils peuvent te placer dans une catégorie de white trash*, car c'est vrai tu es blanche et tout, mais t'es sud-américaine* (Ingrid).

Un élément remarquable concernant ces distinctions est la mobilisation d'appréciations où à la base nous pouvons reconnaître un regard homogénéisant. Ainsi, même si cela se manifeste d'une façon plus directe dans les cas de la description 'des Européens' – ceux dites de 'peau blanche' –, il est aussi présent dans le cas 'des arabes' – ceux dits de 'peau foncée'. Cela est plusieurs fois en contradiction avec le diagnostic de diversité que les participants expriment quant à la

société d'accueil dans le lieu de destination, mais c'est cohérent avec un certain niveau d'intégration de la distinction à laquelle nous avons déjà fait référence dans notre chapitre concernant la sociologie des migrations, c'est-à-dire, la distinction d'autochtonie – qui amalgame apparence et nationalité – qui se révèle à travers l'expression 'français de souche'. À ce sujet une participante nous offre son explication particulière du terme :

[Mon quartier] est très bourgeois, d'abord tu le notes par le style des maisons, les personnes et au moins au premier regard tu vois de nombreux Français de souche (…) Le Français blond, yeux bleus, celui que si tu le vois en Amérique latine tu dis 'Il est français'. Le stéréotype du blond, yeux clairs ou les filles de grande taille, minces, type top model (Isabel).

Nous voudrions maintenant approfondir la performance des apparences et les conséquences de leur interprétation dans la vie quotidienne. À cet égard, les participants nous fournissent des pistes intéressantes pour le faire :

À la fin ils te reconnaissent par ta couleur de peau, par tes gestes. Je veux dire qu'il y a une première identification identitaire d'une personne à travers son apparence et c'est énorme quand les autres peuvent croire que tu viens d'un lieu d'où tu ne viens pas (Bárbara). *Le visage te parle. Tu vois les visages et tu dis 'Celui-ci est très mexicain, lui il est très de ….' . Les Chiliens nous avons aussi une manière différente* (Antonella).

Et ainsi il peut arriver que *:*

J'avais un examen théorique et je me suis rendu compte que parmi toutes les personnes il y en avait deux qui avaient l'air d'être chiliens, dont les mouvements étaient comme ceux des Chiliens. Je ne les avais pas entendus parler, mais je me suis approché et je leur ai demandé 'Vous êtes chiliens ?' et ils m'ont répondu 'Oui'. (Omar).

Nous étions dans la queue pour voir un film et elle [Lucia] était la dernière personne et nous nous sommes regardées mutuellement et c'était comme si nous entendions des clochettes, je ne sais pas, une cueca[115] *de 18*[116]*. Nous nous sommes regardées et j'ai dit 'On dirait que cette fille est chilienne'* (Fernanda).

Tenant compte de ces derniers récits, nous voudrions souligner l'idée des participants concernant la capacité des apparences à parler à propos des personnes qui les incarnent. Ainsi, les visages, les gestes et les mouvements de chacun offriraient à ceux qui regardent des éléments pour élaborer une histoire de chaque personne qu'on croise sur le chemin, et dans ce cas-là, une histoire concernant ses origines. La particularité de la narration des participants est qu'elle dépasse le niveau d'une classification et, de ce fait, même si le regard pourrait ne pas être toujours mutuel – comme dans le cas du témoignage de Omar comparé à celui de Fernanda – à notre avis, cela peut produire de toute façon un 'enlacement' auquel a fait référence Simmel (2013). Cela dans la mesure où celui-ci pourrait ne pas de 'dissoudre' et pourrait laisser des 'traces', non dépendantes de la conservation du geste. Cette fois, les traces seraient soutenues par la possibilité de la reconnaissance d'un autre avec qui nous avons des choses intangibles en commun qui nous donnent l'élan et la force de traverser des barrières implicites de la vie des grandes villes et de nous approcher avec des résultats incertains, car, comme l'insinue Bárbara, les apparences peuvent être trompeuses.

Une fois que nous avons envisagé cette possibilité, il nous semble que les approches d'Avtar Brah (2011) sont fondamentales pour la compréhension des 'rendements' divers de la mise en jeu des différences. Selon l'auteure, ce que nous appelons 'différence' est constituée dans les « interstices » des rapports entre sujets individuels et collectifs, où les deux positions sont des fictions de la cohérence. À cet égard, ce qui est indispensable de retenir d'après Brah, c'est que tout rapport de différence se forme dans le cadre des rapports de pouvoir et de ce fait, « il est important d'identifier quand les différences s'organisent d'une façon hiérarchique et non horizontal» (Ibid. p. 118). Cela, car les pratiques de donner des significations à

[115] Danse nationale du Chili. Dans ce cas, Fernanda fait référence à la musique qui accompagne cette danse et qui porte le même nom.

[116] La participante fait référence au 18 septembre, date de la fête nationale chilienne.

l'altérité peuvent avoir comme résultat « des interpellations qui diminuent » et en même temps « des processus de configurations des récits de l'appartenance » (Loc.cit.). Dans ce qui nous intéresse ici, nous rendre sur la vie quotidienne des processus migratoires est un terrain fertile pour l'enquête des manifestations des catégories spécifiques, diffuses et situées de la différence. Donc, il faut essayer de comprendre comment ces catégories se déploient dans chaque contexte et quelles sont les conséquences de ce déploiement pour l'expérience migratoire.

Dans cette tâche, des fois ils nous semblent plus évidents celles s'encadrant dans l'ordre des hiérarchisations : la dégradation, l'exclusion, et aussi la mise en jeu du désir de ce qui est l'étranger, dont l'exotisation est une de ses manifestation :

Pour la culture française nous ne sommes pas des occidentaux. Je veux dire que déjà si tu pars de cela, nous sommes des palmiers, des noix de coco, du rhum (Ingrid). *Ici l'Europe est où s'était développée la civilisation, c'est ici le monde, tu comprends ? C'est ici le monde et les autres pays sont bananeros*[117]*, salsa, soleil, plages, mais ici c'est le monde et ici se donnent les leçons pour le reste du monde* (Isabel).

Toutefois, nous ne pouvons pas oublier les horizontalités dont parle Brah. Alors, plus complexe encore, d'une part il est plausible de soulever que les différenciations positionnent les autres et nous positionnent, de manières diverses cas pas cas, et d'autre part que, en opposant la hiérarchisation à l'horizontalité, nous ne pouvons pas attribuer à cette dernière la configuration de l'appartenance, car celle-ci implique une différenciation horizontale quand le groupe regarde vers l'intérieur des limites qui le définissent, mais souvent verticale, quand il regarde vers l'extérieur, depuis le bord de ces mêmes limites. Les différenciations apportent de la cohésion à l'intérieur d'un groupe et de ce fait, elles ne constituent pas des fractures sociales en elles-mêmes, mais, en observant cette dynamique, la question indispensable est : qui reste dehors ? Cette dernière question sera plus évidente au moment où nous traiterons les récits sur 'une immigration qui ne pose pas de problème'. Cependant, en faisant écho des outils pour la réflexion que nous avons présentés, nous comprenons que l'interprétation des apparences à laquelle font allusion les participants n'est pas 'innocente', tant dans les versions qui 'protègent' que dans celles qui 'rendent

[117] Terme espagnol péjoratif pour désigner les pays sous-développés ou du tiers-monde.

vulnérables' et, en conséquence, nous devons être attentive à la façon dont elles se mobilisent et à aux expériences du vécu auxquelles elles donnent lieu.

Dans ce cadre, les discriminations que les participants identifient au niveau des institutions sont préoccupantes – tenant compte de la récurrence de la mention des policiers comme agents des pratiques discriminatrices – et plus encore le fait de la cohérence entre les témoignages des participants et les résultats des études des associations et du milieu universitaire. À cet égard, nous pouvons citer le travail de *Open Society Institute* (2009) qui explore « les probabilités respectives de contrôle [d'identité] des différents groupes » (Ibid. p. 27) et montre, d'une part, que concernant « les Noirs » (Ibid. p. 28) « ils ont six fois plus de risques d'être contrôlés que les Blancs (Loc.cit.) et que en prenant un lieu spécifique comme la station de métro Chatelet, cette probabilité monte à 11,5 fois ; et d'autre part que concernant « les Arabes » (Loc.cit.) « dans l'ensemble, leur probabilité de contrôle est 7,8 fois plus forte » (Loc.cit.) et à Chatelet, cette probabilité monte à presque 15 fois. Aussi nous pouvons souligner l'analyse du sociologue Emmanuel Blanchard (2014) qui – en ajoutant des éléments à l'analyse – signale : « les hommes de couleur noire ou d'apparence arabe sont systématiquement surcontrôlés. En fonction de leur âge et de leur apparence vestimentaire, ils ont deux à quinze fois plus de probabilités de se voir demander leurs papiers que d'autres fractions de la population (plus blanches, plus âgées, plus 'respectables » dans leurs apparence…) » (Ibid. p. 12). Enfin, pour illustrer les tensions sur l'exercice de la différence que nous a montré Avtar Brah, nous trouvons l'analyse des sociologues Fabien Jobard et René Lévy (2010) qui indiquent : « Dans un pays comme la France, qui a au fil de l'évolution du droit de la nationalité, érigé la carte nationale d'identité comme symbole fort de l'appartenance à la communauté nationale, le contrôle d'identité, quel que soit son bien-fondé en termes d'opportunité policière, mobilise le sentiment d'appartenance, la légitimité d'appartenance à la communauté nationale, et ce de manière publique puisque le contrôle est effectué devant les passants » (Ibid. p. 182)

Nous allons maintenant nous concentrer sur la caractérisation de l'immigration des jeunes Chiliens en région parisienne, comme une immigration qui ne pose pas de problème :

J'ai appris, et mon copain me l'a dit aussi [ce dernier est français], que quand les Français ont des problèmes avec les immigrants, ils ont des problèmes avec les

immigrants arabes ou qui viennent d'Afrique, mais pas avec les Chiliens car nous ne sommes pas nombreux, il n'y a pas une menace (Boris). *Nous ne sommes pas nombreux, alors les Français ne sentent pas que les latino-américains nous allons les envahir, comme ça se passe avec les latino-américains en Espagne. Là-bas ils sont plus nombreux et ils ne sont pas très bien reçus (…). Je crois que nous sommes un groupe semi-privilégié d'immigrants en France. Pas autant que les Allemands ou les Anglais, je ne sais pas, pas autant que les européens, mais après eux, nous* (Diana). *À mon avis, dans l'ensemble de la France il peut y avoir des avis très divers et très ignorants sur les gens qui viennent d'ailleurs ou sur les latino-américains, mais il me semble que ces derniers ne sont pas le groupe qui leur cause le plus de problèmes. À mon avis, en France ils ont plus de problèmes dans le rapport qu'ils ont avec les pays qui ont été leurs colonies* (Tania). *Les latino-américains sont bien acceptés en général ici. Tu es comme tropical, comme chaleureux et comme des bonnes vibrations. Je te jure que c'est comme ça, c'est stupide, mais c'est comme ça. Par contre si tu viens de l'Afrique subsaharienne ou du Maroc, c'est beaucoup plus difficile* (Émilie). *Nous ne sommes pas perçus comme une menace. Cela me faisait peur avant de venir vivre ici, la xénophobie. Moi je me trouvais foncée, j'avais peur d'être traitée comme étrangère. Je n'ai rien compris (…) tu imagines comment ça doit être de vivre ici pour les gens des ex-colonies ?* (Nicole). *Les Chiliens que je connais, ceux qui sont venus ici, d'une certaine façon ils arrivent à trouver… à faire ce qu'ils veulent, faire ces choses pour lesquelles ils sont venus. Je veux dire que c'est plus facile d'être chilien et de venir à Paris, que d'être africain et de venir à Paris, que d'être chinois et de venir à Paris. Nous avons encore une espèce d'exotisme, c'est ça qu'ils m'ont dit, c'est comme si encore les gens qui viennent d'Amérique du sud, ils attirent positivement l'attention. Je ne veux pas laisser entendre que cela facilite de trouver un appartement, d'avoir la sécurité sociale, de la santé. Je ne trouve pas que cela soit une aide dans ces cas, je veux dire que le rapport est plus facile. Il y a moins de préjugés qu'avec les gens africains, chinois, arabes* (Renata).

De manière générale, nous trouvons dans ce patchwork une incorporation du discours du 'problème de l'immigration' qui est plutôt un discours sur 'une immigration qui pose des problèmes'. De notre point de vue, la dissemblance entre les deux est que le premier se concentre sur le défi de la gestion des flux, tandis que le

deuxième le fait sur les impacts dits négatifs de l'immigration dans les pays d'accueil. À cet égard, prenant en compte le cas de la France, dans notre chapitre « Migrations, des modèles aux narrations » nous avons fait allusion au fait que depuis la deuxième moitié du XIXe siècle jusqu'à la période après la Seconde Guerre mondiale, le pays a vécu un déficit démographique qui a aggravé son besoin de travailleurs et de soldats, le cas échéant. Dans les différentes circonstances de cette phase historique, le pays a recouru à l'immigration des pays voisins et de ses anciennes colonies, de manière programmée ou spontanée. À ce sujet, l'immigration a toujours été considérée une solution aux problèmes de la France, même si d'une part, l'installation définitive de ces immigrants n'était pas prévue, et d'autre part, les discours anti-immigration n'étaient pas absents.

Cependant, depuis la deuxième moitié du XXe siècle jusqu'à présent – où l'installation est devenue une pratique consolidée et l'arrivée des immigrants a continué parallèlement à la formation d'une deuxième et troisième génération – l'immigration n'est pas conçue comme la solution aux problèmes, mais comme le phénomène qui les pose. À l'égard de cette définition, dans les récits nous ne trouvons pas de pistes pour identifier quelle est la spécificité de ces problèmes, mais nous pouvons identifier cette idée de se sentir menacé face à la possibilité d'une invasion de la part des immigrants et ses conséquences. Ainsi, nous pouvons dire que les participants limitent leur interprétation à des éléments qui évoquent l'existence d'un climat d'appréhension sur l'immigration en France. En même temps, ils parlent dans un moment où cette appréhension paraît se concrétiser concernant certaines immigrations, en parallèle à d'autres que ne sont pas caractérisées de la même façon. Ainsi, le récit laisse entrevoir l'idée que l'immigration ne serait pas une menace en elle-même, mais que cette qualification est liée à un critère particulier, que nous traiterons ensuite et qui justifierait le fait que des personnes qui partagent une 'origine', dans ce cas la provenance d'un même continent, peuvent être considérées comme une menace dans un pays et non dans un autre.

Cela dit, avant d'aborder ce critère, il nous semble fondamental d'essayer de mieux comprendre les problèmes concrets que poserait l'immigration dans les pays de destination. Ainsi, sur la base d'une lecture générale, nous pouvons avancer de manière simplifiée que la rhétorique à ce sujet vise à transmettre l'idée que l'immigration, d'une part, est responsable du déficit dans l'État providence et de

l'augmentation du chômage ; et d'autre part, elle compromet l'identité nationale et le modèle de société en France. Donc, nous considérons important de clarifier que quand nous avons dit, au début, que les participants semblent avoir incorporé cette rhétorique, ce n'est pas notre objectif de laisser entendre que cela signifie leur adhésion. Plutôt, dans ce cas nous parlons du fait qu'ils se servent d'elle pour caractériser leur immigration en région parisienne en traçant une frontière qui les différencie. Néanmoins, de notre part, nous considérons que cette fois, leur perspective n'est pas 'l'immigrant est un autre' ni que 'l'immigrant qui pose des problèmes est un autre', mais plutôt 'l'immigration que des Français considèrent qu'elle leur pose des problèmes est une autre', et cette dernière coïnciderait avec celle qui leur permet de se dénommer comme une 'immigration privilégiée'.

Maintenant, nous voudrions nous exprimer quant à des éléments constitutifs de cette différenciation caractérisante. À cet égard, dans le patchwork nous identifions deux relations à partir desquelles les participants comprennent leur position dans cette ville où *il y a des immigrant partout* (Felipe) ; d'abord l'identification entre quantité et menace, et ensuite l'opposition entre être 'exotisé' et être considéré comme un problème. La coexistence de ces deux relations au milieu du récit serait cohérente avec ce que nous avons signalé précédemment concernant la perspective d'Avtar Brah (2011). Ainsi la 'réception' de la différence, cette fois représentée par le phénomène migratoire, se déplacerait entre la menace et l'exotisation, c'est-à-dire que d'une certaine façon elle oscillerait entre la peur et le désir, entre l'attraction et le refus. Tenant compte de la perspective des participants, des deux relations découlent des significations de l'immigration et de l'expérience migratoire dans les pays de destination.

Quant à la première d'entre elles, sa considération nous demande une estimation des données disponibles concernant la quantité de l'immigration. À cet égard, il nous semble important de remarquer que, comme le signalent les participants, l'immigration chilienne en France – sans compter avec des données au niveau régional – elle est effectivement peu nombreuse par rapport à d'autres mouvements migratoires et également par rapport à l'ensemble de la population française. Toutefois, à cette dernière estimation nous devons ajouter que par rapport à l'accueil général de l'immigration au niveau de l'Union Européenne, l'immigration en France ne représente pas le plus grand accueil. À cet égard, comme nous l'avons déjà

signalé dans ce travail, la dernière mesure de l'immigration chilienne en France a eu lieu en 2010 et indiquait une population de 14 615 personnes (IOM, 2012a). Prenant cette année comme référence, nous avons utilisé les données du projet *Peoplemoving. Migration flows across the world*[118], pour signaler que cela correspond à 0,2 % du total de la population immigrante en France (6 684 842) et à 0,02 % du total de la population (64 768 389). En comparaison, les trois premiers lieux de départ de l'immigration en France sont l'Algérie (913 768 personnes / 13,6 % - 1,4 %), le Maroc (840 985 personnes / 12,5 % - 1,3 %) et le Portugal (762 411 personnes / 11,4 % - 1,1 %). Par ailleurs, la même source nous permet d'indiquer qu'à l'égard de la population immigrante en France (10,32 %)[119], la population immigrante est de 14,84 % en Espagne, 13, 18 % en Allemagne et 11, 16 % au Royaume-Uni.

Cependant, au-delà des chiffres sur l'immigration en France et l'existence d'un décalage ou non quant à 'l'immigration sentie' qui mettrait en tension la notion d'invasion, il nous semble également important d'essayer d'élucider quel est l'impact de l'installation des migrants. De ce fait, l'estimation de l'impact culturel étant très difficile à faire, nous nous concentrerons sur l'un des bastions du discours politique médiatisé sur l'immigration qui pose des problèmes, autrement dit, sur son impact dans la dépense sociale. À ce sujet, le rapport de l'OCDE (2013) sur l'impact fiscal de l'immigration dans les pays membres – c'est-à-dire sur sa contribution nette ou sa ponction nette dans les finances publiques, liées de manière significative à l'âge, au niveau d'éducation et à l'accès au marché du travail des immigrés – indique que, quant à la France, la contribution nette est négative (-0,3 du PIB). Toutefois, en considérant que d'après le rapport l'emploi est le facteur le plus déterminant pour la contribution fiscale, spécialement dans les pays avec une protection sociale forte, l'organisme signale que pour le cas français, les foyers des immigrés contribueraient plus s'ils accédaient au marché du travail avec les mêmes chances que les foyers des nationaux. Selon l'OCDE, si les immigrants avaient le même taux d'emploi que les nationaux, l'impact fiscal dépasserait 0,5 % du PIB.

[118] http://peoplemov.in

[119] Or, si nous voulions observer l'évolution de ce chiffre au cours du temps, il serait important d'avoir à l'esprit l'information suivante, transmise par l'INSEE : « Chaque année, en moyenne, entre 2004-2012, 200 000 immigrés sont arrivés en France (soit 0,3 % de la population), 50 000 sont décédés et 60 000 ont quitté le territoire, par exemple à la fin de leurs études ou de leur séjour professionnel en France » (Brutel, 2014 : paragraphe 3).

Par ailleurs, de notre point de vue, la deuxième relation nous place face à une complexité d'un ordre différent que les chiffres ne peuvent pas illustrer. À ce sujet, la notion d'exotisation, qui a déjà été évoquée, fait allusion à la rencontre avec, et au rapport à, une altérité extérieure qui est signifiée comme porteuse d'une série de traits conçus comme naturels, propres et particuliers. D'ailleurs, la définition des contenus qui correspondent à l'altérité n'est pas un geste innocent, surtout quand ceux-ci sont classés dans les derniers échelons de l'évaluation des différences. De plus, si l'exotisation peut être comprise comme l'attribution d'un répertoire de contenus limités et spécifiques, sur ce répertoire est projetée une permanence au fil du temps. Ce dernier élément est fondamental dans la mesure où il soutient et assure la ligne de démarcation entre nous et l'altérité. Ainsi, dans le cadre de l'exotisation, les différences sont amplifiées et sont considérées comme définitives.

Cela dit, nous trouvons que dans les témoignages liés au patchwork de l'immigration chilienne comme privilégiée, l'estimation qu'ont faite les participants de l'exotisation bascule entre une reconnaissance de la hiérarchisation, de l'homogénéisation et de l'objectivation qui leur sont attribuées, mais également il existe le point de vue que, face à la discrimination raciale, l'exotisation est moins nuisible quant à son impact sur la quotidienneté du vécu migratoire. Toutefois, dans le cadre du récit sur l'immigration qui ne pose pas de problème, nous trouvons une acceptation plus complaisante de l'exotisation, qui ouvre même la voie à une sorte d'appréciation de celle, dans la mesure où elle est assimilée à l'existence d'un rapport d'attraction envers l'immigration. À cet égard, en sortant du cadre du récit sur ce sujet, nous trouvons des éléments pour mieux comprendre cette réponse face à l'exotisation. Ainsi, cette dernière étant comprise comme liée à l'attraction, nous pouvons placer sa considération dans la perspective des participants où le manque d'intérêt accordé à celui qui arrive d'ailleurs, est situé dans le spectre des réactions négatives face à l'immigration en région parisienne :

Je sens qu'il y a un dégout face aux immigrants, alors il n'y a pas un grand intérêt. Cela [l'intérêt] nous l'avons avec les gens qui viennent d'ailleurs, si quelqu'un vient d'Iran nous voudrions savoir de quoi il s'agit. Nous avons une curiosité qu'ils n'ont pas (Leonor). *Ici, comme tout le monde vient d'un autre pays, personne ne s'intéresse, ce n'est pas quelque chose de spécial. Vraiment on est comme tous les*

autres (…) Je pense aussi que les Français qui ne sont pas intéressés c'est parce qu'ils ne sont pas d'accord, il y en a beaucoup qui ne sont pas d'accord (Bianca).

Or, nous considérons nécessaire de problématiser ces interprétations dans la mesure où elles touchent une idée que nous trouvons à la base de la caractérisation que les participants font de l'immigration des jeunes Chiliens en région parisienne, l'idée d'une 'immigration à laquelle sont attribués les caractères de 'bonne' et de 'souhaitée':

Je me suis rendu compte qu'il y a différents types d'immigration et que je suis dans un groupe qui est plutôt accepté car j'étais étudiante, j'étais chilienne (Macarena). *D'une certaine façon, c'est très clair pour moi que je suis un bon immigrant, un immigrant souhaité* (Ernesto).

Cependant, tenant compte de l'ensemble des patchworks et des récits discontinus que nous avons présentés jusqu'ici, nous comprenons que l'estimation de ces caractérisations est très liée aux conséquences qu'elles peuvent entrainer quant à la socialité dans la vie quotidienne. De ce fait, qualifier les participants d''acritiques' et 'indifférents' face à des gestes qui d'une certaine façon les protègent tout en révélant la place de leur antipode, ne nous semblait pas un diagnostic juste. Avant, il faut se souvenir d'un récit que nous avons laissé ouvert, dans l'attente de pouvoir le comprendre à la lumière de la caractérisation que nous avons placée dans cette partie, un récit où Daniela remarque que concernant l'immigration en région parisienne, *l'image [pourrait en être] tellement négative que peut-être qu'il s'agit d'une auto-défense* face aux conséquences possibles de cet imaginaire.

Cependant, nous accordons de l'importance à élucider des tensions possibles entre d'une part l'imaginaire de l'immigrant que nous proposent les participants, et d'autre part, cette caractérisation qui paraît singulariser leur situation en région parisienne. À notre avis, ces tensions se concentrent spécialement dans l'expérience du passage annuel à la Préfecture de Police. Cela dans la mesure où être immigrant, *ça se sent quand tu dois faire face à l'administration. C'est là quand, pour faire la démarche des papiers, ils te maltraitent, ils te traitent comme anormal ou comme*

quelqu'un qui vaut moins que le reste (Ernesto) *Je ne connais personne d'étranger qui dit quelque chose de positif de cette expérien*ce (Hugo).

5.5. Un passage ingrat

Il nous semble important de préciser que si cette fois nous accordons de l'importance au rapport entre les participants et une institution du pays de destination – c'est-à-dire, à l'expérience du social d'après Michel Maffesoli – nous le faisons précisément pour rendre visible à quel niveau une expérience dite de l'ordre de l'institutionnel, du 'procédural', nous permet de parler de l'expérience affective de l'ordre de la socialité. Cette possibilité est cohérente avec une distinction qui, plus que remarquer l'existence des formes pures, tend à montrer comment il y a quelque chose de chacune dans l'autre (Maffesoli, 2007). À cet égard, nous pouvons penser à la fonction de la Préfecture comme une expression de la multiplication et de la flexibilisation des frontières dans le moment actuel (Cuttitta, 2007). De ce fait, au niveau pratique, quand les personnes franchissent une frontière extérieure, elles vont continuer à trouver des frontières intérieures qui remettent en cause le geste de traverser qui permet de se comprendre comme 'à l'intérieur de'. Quant à ces frontières intérieures, il en existerait deux 'types'. D'une part la frontière intérieure qui appartient à l'ordre institutionnel et participe à la distinction juridique et formelle entre nationaux et étrangers. D'autre part la frontière intérieure qui appartient à l'ordre de la mise en mouvement des significations et des émotions sur la différence pour soutenir la même distinction. En conséquence, nous pouvons lier cette classification à la différenciation qui existe en langue anglaise entre *border* and *boundaries* (Fassin, 2012). Une différenciation très importante pour l'entendement de l'expérience migratoire. Cependant, le vécu des participants de cette recherche quant à la Préfecture nous invite à nous demander : est-ce que ces deux types de frontières intérieures confluent ? Est-ce qu'il est possible de les penser séparément ? Et plus important encore : Est-ce que l'expérience de faire face aux frontières à un impact au niveau des expériences collectives concernant la migration? [120]

[120] Nous considérons ici important d'accompagner la présentation des résultats avec des informations, sur les participants. À cet égard, parmi les 54 personnes interviewées, 6 ont été, pendant une période de leur processus migratoire, dans une situation irrégulière quant à leur titre de séjour. Parmi les 6, seulement une personne était en situation irrégulière au moment de l'entretien. Ensuite nous voulons ajouter que les témoignages que nous avons sélectionnés ici, correspondent tous à la demande de

Nous avons choisi de présenter ce vécu en trois parties. D'abord, la procédure, ensuite la considération de celle-ci, et enfin le rapport entre cette considération et l'estimation du processus migratoire par les participants. Concernant la procédure, il faut prendre en compte qu'elle démarre de façon différente à Paris et dans les autres départements de la région parisienne. Sur les personnes qui habitent hors de Paris :

Ceux qui vont pour avoir leurs papiers, ils sont obligés d'arriver avant 8h pour voir s'ils peuvent obtenir un numéro et être reçus ce même jour. Le fait d'avoir un numéro veut dire que tu peux être reçu à 13h. Une fois j'ai eu le numéro 200, mais de toute façon il y a des personnes qui n'obtiennent pas de numéro dans la journée. Toi tu attends qu'ils t'appellent, ils t'appellent pour passer au bureau et là-bas, ils s'occupent de ton dossier (Isabel).

En ce qui concerne les personnes qui habitent à Paris, même si nous n'avons pas trouvé de différences de procédure à l'intérieur de la Préfecture, elles ont la possibilité de demander un rendez-vous sur internet et d'arriver directement le jour et l'heure indiqués pour entrer à la Préfecture où la situation se développe comme suit :

Je perdais une matinée à aller à la préfecture, une autre matinée, et après je passais des heures à préparer les documents (Ernesto). *Tu as toutes tes pièces justificatives, tu vas à la préfecture et toujours il manque quelque chose. Il manque une signature, il manque un document, le document n'est pas bien fait, la photo n'est pas bien prise* (Gabriel). *S'il y a un document qui te manque et tu ne peux pas expliquer pourquoi, ils se transforment en un mur. Si tu ne leur explique pas dans leur langue, ils ne font pas l'effort de te comprendre, ils décident (…). Quand tu arrives et tu ne parles pas leur langue ils se transforment* (Eduardo). *Alors il y a ce document, et ce document et ce document. Des documents qui bien sûr sont très difficiles à obtenir, et tout est lourd et très inconfortable. Tu es là comme 'Je vous jure que j'ai le droit, je vous jure que oui, mais le document est en retard'. Alors tu es là comme en t'excusant tout le temps. T'excusant et t'excusant face à une personne qui a beaucoup de pouvoir sur toi* (Isabel). *Je me rappelle que l'année où j'ai soutenu, je me suis inscrite en Master*

---

renouvellement d'un titre de séjour d'étudiant. Celui-ci est le titre le plus demandé par les participants, dont 30 font des études, et aussi le titre considéré comme le moins complexe à obtenir et à renouveler.

en Éducation et je suis allée à la Préfecture. La femme m'a dit qu'elle n'allait pas me renouveler le titre. Elle m'a dit 'Je ne vais pas faire le renouvellement parce que tu ne peux pas faire un autre Master'. Elle m'a dit 'Et qu'est-ce que tu veux faire après ? et alors je lui ai répondu 'Je veux faire un Doctorat'. Là elle m'a dit ' Et jusqu'à quand tu penses faire des études ? Quel âge as-tu ? Tu ne penses pas que tu es trop vieille pour faire un Doctorat ? Moi je reste comme… 'Non, je ne crois pas'. Là, elle m'a dit 'Non, je ne vais pas faire le renouvellement' et je me suis mise à pleurer (Noemí).

En gardant à l'esprit l'ensemble des patchworks et des récits discontinus sur l'imaginaire à propos de l'immigrant, la caractérisation que proposent des participants concernant leur immigration et le fait que l'expérience de la Préfecture a été signifiée comme celle qui 'te fait sentir comme immigrant', il n'est pas étonnant que la 'visite' annuelle dans ce lieu soit un moment difficile pour les participants et que leur ressenti soit manifesté comme nous le verrons tout de suite :

Bon, le rapport avec la Préfecture, il est toujours traumatique pour tout étranger (Hugo). *La chose c'est qu'on vient et on sait qu'on va y souffrir un peu pour les papiers, mais c'est une chose qu'il faut faire et point. Quant au traitement des étrangers il est parfois dénigrant, ils te font attendre et ils peuvent te lancer des regards noirs. Je ne l'ai pas trop vécu, mais je sais que cela arrive et m'est arrivé aussi* (León). *C'est cela la question : contrariété, stress, une chose très désagréable, peur. Les dernières années non, mais je me souviens des premières années avec beaucoup de crainte et d'angoisse* (Leonor*). J'y allais tranquille avant, mais maintenant c'est terrible. J'ai mal au ventre, je perds les documents, je deviens nerveuse* (Noemí).

Alors, de notre point de vue, les croisements entre l'expérience du social et de la socialité commencent à se dévoiler. Cela, dans la mesure où cette dernière ouvre la voie, avec les mêmes possibilités, à des expériences d'attraction et de refus, mais aussi car les remarques que font les participants nous permettent d'observer qu'il existe sous la formalité de la procédure, des 'informalités' qui rendraient impossible de 'domestiquer' la situation par la voie de conditions explicites pour réussir. De ce fait, pour leur visite à la Préfecture, les participants se préparent en réunissant la

documentation demandée, qui est déjà une chose complexe à réaliser, mais, plus important encore ils se préparent à faire face à une expérience caractérisée comme dénigrante et sachant que même en s'y préparant, on n'est jamais prêt :

C'est un sentiment que je n'avais jamais eu. Je sais qu'à chaque fois je serai confronté à cela, mais même si je sais ce qui va se passer, je ne suis jamais prête pour être si mal traitée (Isabel).

En conséquence, le vécu de la Préfecture est principalement affectif et se raconte à travers le langage des émotions. La remise en question est toujours sensible, aucun participant ne remarque positivement la réussite du renouvellement, même si toutes les personnes qui participent à ces récits l'ont obtenu avec plus ou moins de difficultés.

Ainsi, si le passage par la Préfecture est considéré comme une expérience négative, la raison de cette évaluation n'est pas strictement liée au résultat de la démarche, même si celle-ci est très complexe à réussir. De notre point de vue, le caractère négatif est lié à deux appréciations qui sont connectées, de manière telle qu'elles manifestent la réunion de l'estimation du rapport social avec celui de la socialité : d'une part la perception de maltraitance, d'autre part la perception que la procédure se base sur des pratiques avec des objectifs inavoués. À cet égard, Léonor exprime : *Là-bas [à la Préfecture] c'est un lieu où on a senti cette espèce de maltraitance, on a senti 'On s'en fout de toi et nous te provoquons afin que tu partes'* (Eleonor). Cette provocation serait liée à ce que signale Gabriel dans le récit précédent : les participants présentent un dossier comportant les documents expressément demandés par la Préfecture, mais de toute façon il semble qu'il y ait toujours des documents manquants. En conséquence, les émotions agissent comme signaux d'alarme, offrant des éléments pour penser qu'il y a quelque chose qui est hors de l'échange proposé explicitement par l'institution – pièces justificatives contre titre de séjour – qui semble immaîtrisable. Nous devons nous demander alors quels pourraient être les impacts de ce diagnostic.

Ils te découragent d'être ici et ils le font exprès bien sûr. Ils le font avec toutes les intentions, avec toutes les envies et avec tous les mécanismes de l'État pour te presser

de ne pas vivre ici, de ne pas rester, car tu n'es pas bienvenue. Donc, 'pendant que t'es jeune et tu viens ici pour faire une thèse et tu mets le nom Université de Paris très joli, mais après tu pars, personne ne veut que tu restes' (…) Je crois que la Préfecture c'est le point fondamental à cause duquel je ne voudrais jamais vivre ici car c'est la chose la plus hostile du monde (Diana). *Cette chose, cette bureaucratie, qui rend tout difficile pour voir si à un certain moment tu renonces, pour voir si à un certain moment tu n'as plus la force suffisante pour continuer à combattre et tu dis 'D'accord, je pars, je ne vais pas faire ces papiers'. C'est tellement épuisant que tu dis 'Ça y est, je rentre'* (Isabel). *Alors je sens à chaque fois une distance et surtout une envie de vivre dans mon pays. Après dix ans à être immigrante, je sens le désir de ne pas l'être, de ne pas faire le titre de séjour chaque année, de me sentir tranquille, qu'il ne me manque pas un document et qu'ils n'aillent pas me faire souffrir à la Préfecture et me faire revenir cinq fois* (Lucía).

Si nous intégrons le diagnostic concernant la flexibilisation et la multiplication des frontières aujourd'hui, il est possible que nous soyons ici face au plus grand des rendements de ce processus : le moment où le rapport sujet/frontière n'est plus situé dans des institutions concrètes ou des interactions spécifiques dans la vie quotidienne. Plus clairement, et prenant en compte notre cas de recherche, le rapport sujet/ frontière ne finit pas à la porte de la Préfecture, une fois renouvelé le titre de séjour, mais la frontière s'installe dans le migrant et l'invite à repenser son expérience et ses projections. Le migrant qui a fait corps avec la frontière place au-dessus des développements possibles de son devenir migratoire, l'idée du retour. Plus encore, il pourrait participer à la dissuasion d'autres tentatives migratoires et de ce fait contribuer à la délocalisation de la frontière à travers un nombre indéfini d'ambassadeurs. À cet égard, Marcos nous raconte :

Les premières années, j'ai mis ma queue entre mes jambes et je n'ai rien dit, mais ces dernières années où mon français était mieux, j'ai commencé à discuter, à critiquer, à dire aux flics qu'ils font un mauvais travail et que c'est de leur faute si personne ne vient en France 'parce que vous les traitez très mal' (Marcos).

Toutefois, il y a une autre possibilité – et bien sûr d'autres qui n'ont pas émergé dans notre travail d'entretiens – sur laquelle l'attention devrait être portée, celle de la résistance dont nous parle Hugo :

En se confrontant à l'institution on apprend à anticiper les jeux de l'institution. Je veux dire… à savoir que quand ils te demandent certains documents, ils vont t'en demander d'autres, et à anticiper et à les amener. On apprend à élaborer des stratégies de survie (Hugo).

Un témoignage comme ce dernier nous offre la possibilité de parler des expressions de la socialité qui apparaitraient au moment des difficultés avec les institutions du pays d'accueil. Ainsi, si dans les multiples destinations des flux migratoires, il peut exister des groupements formels – comme les associations de migrants dont nous avons parlé dans nos cartographies – qui peuvent orienter et assister les étrangers dans leurs démarches, quant à notre cas d'étude, nous avons trouvé des exemples de collaboration non formalisée dont le partage quotidien est la base :

Les démarches, la Préfecture, la CAF. Tout implique une série de sous-démarches qu'il faut faire et sur cela, avec les autres Chiliens qui sont venus avec la même bourse, nous nous sommes aidés. Quelqu'un écrivait 'Je suis allé à tel endroit et il faut faire cela…'. Nous nous écrivions par mail, ça a été l'initiative d'un des mecs. Après nous nous sommes connus (Daniela).

Comme nous le montrerons dans le chapitre suivant, ce type de coopération a un impact bénéfique sur le processus d'installation, mais plus encore ce peut être le premier geste dans la formation des liens ou faire partie de ceux qui contribuent à leur reproduction. Liens dont l'impact est fondamental pour le vécu des participants en région parisienne. Or, reprenant la problématisation que nous avons lancée ici, nous estimons que dans cette collaboration se manifeste une mise en commun des expériences affectives du vécu institutionnel qui non seulement correspond au partage d'un savoir sensible, mais aussi à la source de la créativité résistante, en nous rappelant la perspective de Michel Maffesoli (2012) sur la potentialité du faire

collectif pour relativiser le pouvoir de l'ordre rationnel. En outre, la possibilité de ce faire collectif met en évidence la force du vécu des expériences partagées, pour agir à la base des figurations qui expriment des emplacements collectifs dans le monde. Par ailleurs, il serait possible de proposer ici une piste – même si elle mérite une poursuite indépendante et approfondie – à propos de la force de l'imaginaire d'une expérience partagée et de sa potentialité pour habiliter un dépassement des limites déjà collectives, de la caractérisation que nous avons présentée ici. Cela se manifesterait au moment où des participants comme Isabel signalent : *ça n'est pas arrivé qu'à moi, quand je faisais la queue, il y avait de nombreuses personnes dans la même situation (…) Je sais que comme moi, il y a 10 000 personnes et que pour tous c'est la même chose* (Isabel).

5.6. Les réponses à une question complexe

Ce chapitre, le premier présentant les résultats de cette recherche, est une tentative d'aborder l'expérience migratoire par la voie des imaginaires des participants sur l'immigration. Le sous-processus de l'immigration étant au centre de la discussion, a fait ressortir la coïncidence en région parisienne entre les participants et les protagonistes d'autres processus migratoires. Ces derniers, et leur rapport avec la société d'accueil, ont été constamment évoqués par nos interviewés au moment de leur positionnement en ce qui concerne leur situation d'immigration. Autrement dit, les imaginaires à propos des autres, ont émergé vivement à chaque fois qu'ils ont justifié leurs considérations sur la possibilité d'être ou pas des immigrants ou, dans ce premier cas, d'appartenir à un 'type' d'immigration spécifique.

À ce point-là nous voudrions, plus que nous limiter à résumer les principaux résultats obtenus, nous concentrer sur deux dynamiques émergées au milieu des questions que nous avons traitées ici qui, de notre point de vue, sont très significatives pour parler d'autres compréhensions quant au phénomène migratoire : l'imaginaire des migrants (Appadurai, 2005, 2013 ; Salazar, 2011, 2013) et les rapports de différence (Brah, 2011). Plus spécifiquement, nous voudrions approfondir les imaginaires de la différence participants à la constitution des rapports de différence. Pour développer notre réflexion, nous avons pensé les patchworks et les récits

discontinus comme reflets d'un mouvement d'ouvertures et de fermetures qui exprime, depuis l'imaginaire, des positionnements conditionnels.

Ainsi, en suivant la ligne argumentaire du chapitre, le moment où nous avons illustré la rencontre des participants aves les anciens exilés chiliens en région parisienne, des différences ont été indiquées par rapport à la spécificité de ce dernier déplacement suite à une conjoncture historique particulière et à la spécificité des déplacés eux-mêmes. Face à ces spécificités, ont émergé des distinctions qui relieraient l'ensemble des personnes participantes aux mobilités contemporaines depuis le Chili vers Paris. Cependant, en avançant sur ces distinctions, ont affleuré d'autres niveaux de différence à travers lesquels ces personnes, précédemment reliées, semblent se disséminer.

Si jusqu'à ce moment, 'le mouvement' des différences était contenu à l'intérieur des immigrations 'chiliennes', quand nous avons abordé la question sur qui est l'immigrant, le spectre des référents pour la différenciation s'est étendu à des mouvements migratoires d'origines diverses y compris ceux d'origine chilienne. Quant à ces mouvements, des différences ont été signalées qui particularisaient encore plus les trajectoires à l'intérieur d'un cadre qui n'est plus national.

Ensuite, quand nous avons traité la caractérisation d''une immigration privilégiée' et d''une immigration qui ne pose pas de problème', à nouveau les limites ont paru s'ouvrir pour convoquer l'ensemble de l'immigration provenant du Chili, en région parisienne. Cette fois, en opposition à d'autres processus migratoires dont l'origine et les caractéristiques sont singularisés. Enfin, lorsque nous avons rendu compte d'une expérience concrète en ce qui concerne le vécu migratoire des participants – le passage à la Préfecture de Police – des ouvertures et des fermetures montrent leur simultanéité. Les rapports de collaboration exprimant des affinités se concentrent à l'intérieur des marges qui relient les immigrants chiliens, mais semblent s'étendre au moment où pourrait émerger une 'communalité' imaginée de l'expérience où les origines des déplacements ne configureraient pas des limites.

On pourrait dire alors que concrètement il n'y pas d'horizons d'identification complètement homogénéisants – même pas au niveau des appartenances nationales communes – mais des processus d'identification et de désidentification dans une logique de dispersion. Au cours des patchworks et des récits, les 'communalités' se montrent contingentement harmonieuses, toujours instables face à l'épreuve du

changement d'échelles, chacune ayant à la base la notion d''un autre'. Ainsi, tout indique que ce que nous trouvons ici est une sorte de 'niveaux de différence' et leurs imaginaires. De ce fait, nous serions face non seulement à des dynamiques d'exclusion, mais aussi à des intersections où l'importance semble se concentrer dans le mouvement de leurs limites et non dans l'intégrité des différences qui ceux enferment. En conséquence, il est très pertinent de comprendre quels sens et processus (politiques, économiques, culturels) affectent la construction de ces limites, leurs dynamiques et comment les subjectivités s'attachent à eux. Or, essayer de comprendre l'immigration en mettant en valeur les rapports de différence qui secouent cette localisation, ne signifie pas renoncer à la question sur qui est l'immigrant, mais mettre en valeur les complexités du vécu de chaque processus migratoire et de comprendre que la réponse à cette question est loin de la cohérence et de la finitude, et s'exprime ici à travers des narrations qu'illuminent un multi-positionnement récréé en permanence.

Or, avant de finir, nous voudrions faire certaines remarques concernant les imaginaires des migrants. D'abord, nous estimons que déjà leur prise en considération dans l'étude des migrations est un pas important. Comme nous l'avons indiqué dans cette recherche, le traitement du sujet ne manque pas d'exemples, mais la valeur accordée en général à celui-ci montre une disparité avec celle accordé aux imaginaires sur les migrants. Plus important encore, cette inégalité est le reflet non simplement de la mise en place des intérêts d'investigation, mais des sensibilités et des itinéraires particuliers pour rendre compte du phénomène. Ainsi, il existe un rapport étroit entre un regard de la migration comme une réponse mécanique à la détermination économique, la victimisation des migrants et la possibilité de relever que le migrant n'imagine pas, mais est un sujet imaginé (Smith, 2006).

Ensuite, tout au long de cette recherche nous avons fait allusion à la potentialité instituante des imaginaires à partir de leur force créatrice et troublante face à ce qui est institué et celle-ci est une possibilité que nous pouvons projeter quant aux interprétations traditionnelles à propos des processus migratoires Toutefois, cela étant une 'potentialité' de l'imaginaire, elle ne représente pas l'expression d'une norme et cela s'est manifesté très clairement au moment où les participants ont exprimé des imaginaires sur les motivations d'autres immigrants où la diversité n'a pas eu de place. Par contre, nous avons trouvé en même temps des signaux sur la

possibilité de l'émergence des 'communalités' ayant à la base des imaginaires d'affinité quant à l'altérité – déjà définie à travers des horizons changeants – non fixés dans la dichotomie entre des nationaux et des étrangers qui serait à la base des imaginaires sur les immigrants ; et très significatifs en termes de générer des déstabilisations et relativisations des ordres imposés à la subjectivité migrante et d'ouvrir des espaces à la subjectivité qui migre.

Chapitre 6: La/Ma Migration

6.1. Une forme de liaison

À partir de maintenant, nous nous approchons de la manière dont les participants comprennent la migration, tenant compte des deux sous-processus migratoires, c'est-à-dire de l'immigration et de l'émigration. Aborder le processus dans son ensemble dépasse l'action de relever l'exercice de remémoration qui est la base de leurs entretiens, se manifestant spécialement au moment de réfléchir au contexte de départ, mais aussi au moment où ils utilisent le temps passé pour raconter leur vécu même si leur trajectoire est encore en cours. Notre intention est de remarquer la simultanéité de ces deux sous-processus, qui évidemment sont consécutifs sur un axe temporel, mais qui sont coexistant si nous nous concentrons sur le rapport des migrants avec la société de départ et la société d'accueil. Ainsi, nous essayons de relever le fait que les participants sont parallèlement des immigrants par rapport à la société française et des émigrants de la société chilienne. Faire attention à cette situation est très important dans l'entendement des migrations en général et permet aussi d'éclairer d'autres échelles et d'autres motivations pour la pratique transnationale.

Cela dit, désormais nous nous concentrerons sur la compréhension de la migration 'comme une forme de liaison', autrement dit comme une manière d'être avec les autres. Elle ouvrirait la voie à un autre regard sur l'entendement de la migration, dans la mesure où elle ne se limite pas à la discussion des motivations de départ et des activités à destination, mais relève le phénomène de la migration à partir d'un ensemble complexe et dynamique de formations de liens, et de ce fait comme une expérience relationnelle qui, comme nous le verrons, se 'raconte' toujours au pluriel. Ainsi, des sujets individuels et collectifs, disponibles dans l'interaction quotidienne face à face ou par la voie de la mémoire et l'imaginaire, sont évoqués, rendant visible que la migration est loin d'être un vécu des individus.

De manière cohérente avec tout ce que nous venons d'exposer, quand nous avons identifié une compréhension de la migration comme une forme de liaison dans les perspectives des participants, nous n'avons pas identifié une notion de lien liée à

l'idée des rapports institutionnels, mais liée au vécu de la socialité dans le cadre de la vie quotidienne. Ainsi, la migration comme une forme de liaison, remarque l'importance des rapports affectifs pendant les trajectoires migratoires, spécialement ceux de l'amitié et de la famille, et dans une moindre mesure, ceux amoureux ; et nous donne les points pour tracer la constellation que nous avions appelée 'l'espace de la mobilité' des jeunes Chiliens à Paris. À cet espace participent les liens avec les membres de la société d'accueil, les liens avec d'autres immigrants – d'origine chilienne et d'autres origines – dans le lieu de destination, et les liens avec des membres de la société dans le lieu de départ. Dans tous les cas, les participants ont concentré le débat sur les liens du type affectif, soulignant leur importance dans le vécu migratoire, les défis concernant leur formation et les défis concernant leur conservation.

6.2. Un processus à long terme

Comme nous venons de le signaler dans le cadre de ce que nous avons appelé la migration « comme une forme de liaison », le fait de concentrer la discussion du rapport entre les participants et les membre de la société d'accueil sur les liens affectifs, se justifie de deux manières : d'une part, à cause du poids qu'ils ont attribué eux-mêmes aux liens amicaux comme un élément déterminant du vécu migratoire, et d'autre part, car ceux-ci, considérés comme fondamentaux, seraient difficiles à forger avec les membres de la société d'accueil.

Ainsi, les entretiens avec les participants nous ont montré qu'une fois à destination, ils sont confrontés à la réalisation de l'importance de l'amitié dans la vie quotidienne :

L'isolement est très déprimant et les gens commencent à se démoraliser quand ils n'ont pas d'amis, quand tu n'as pas qui appeler et que personne ne t'appelle. Donc, à cet égard, l'amitié n'est pas seulement instrumentale, mais elle est nécessaire. Ça ne m'était jamais arrivé avant, je n'avais jamais eu la 'nécessité' d'un ami. Ce n'est pas une chose que tu veux ou tu ne veux pas, s'ils sont sympas ou pas, c'est que tu as besoin d'eux pour vivre (Diana). *Je faisais face à ma propre sociabilité. Je me suis aperçue que j'avais besoin d'amis (…) Alors j'étais comme 'Coucou', comme cherchant des amis* (Lucía). *Le fait d'avoir un contact physique et humain régulier, je*

crois que c'était indispensable pour la stabilité émotionnelle au début. Je compare mon expérience à celle de ma sœur qui est venue seule et sans amis, elle a dit toujours que ses deux premiers mois ont été un enfer, car elle n'avait aucun ami (Ernesto). *Tu ne peux pas vivre sans amis, qui peut vivre sans amis ? C'est très difficile. Que pouvons-nous dire de plus de l'amitié ? (Hugo).*

Prenant en compte le récit précédent, l'importance de l'amitié acquiert un caractère particulier dans la mesure où celle-ci dépasse la potentialité des liens pour être capitalisés dans le cadre des réseaux sociaux. D'après les participants, l'amitié, le fait 'd'avoir des amis' est conçu comme un élément vital pour leur maintien et leur bien-être. À cet égard, de notre point de vue, ce n'est pas que ce statut de l'amitié émane du processus migratoire, même si celui-ci contribue à lui donner des nuances particulières, mais c'est plutôt que ce contexte permet aux participants de percevoir son incidence. Ceci à travers le regard d'une carence qui est spécialement forte durant la première période après l'arrivée et qui en plus, revêt une importance quand les participants comprennent la difficulté de la conservation à distance du même type de liens établis dans le lieu de départ.

Quant à cette difficulté, elle se manifeste de manière diverse dans le vécu des participants. Ainsi il y a des cas où ces amitiés ont une place active dans l'espace de la mobilité au présent :

Quand je suis venue, je pensais que j'allais perdre tous mes amis. Je pensais que, après 4 ou 5 ans, ils n'allaient pas se souvenir de moi et ce n'était pas du tout comme ça. Cela m'a surprise (Diana). *Il y a un certain nombre d'amis avec lesquels il peut passer 5 ans et ça va être encore la même chose. Ils vont être encore tes amis et avec eux la distance n'est pas très importante.* (Bianca). *Je suis un peu 'l'étranger' parce que je suis parti il y a longtemps, mais grâce aux réseaux sociaux numériques ils savent ce que je fais et je suis au courant pour eux. Nous regardons les photos. Nous restons super amis, mais à distance (…) Ça fait toujours plaisir, comme on dit ici, qu'ils pensent encore à moi et me demandent quand je vais rentrer* (Felipe).

Et il y en a d'autres où la distance a joué un mauvais tour :

J'avais un super fort groupe d'amies et la relation est complètement dissoute. Le lien a été maintenu par courriers électroniques et progressivement les courriers sont devenus moins fréquents (Ingrid). *Avant je parlais beaucoup avec mes amis, par chat, par Facebook et après tout ça c'était perdu. Je veux dire, pas la première année, mais il y a trois ans et demi que je suis ici* (Isabel) *Quand je suis partie du Chili, il y avait des gens à l'aéroport et maintenant quand je vais au Chili, personne ne m'attend. C'est comme ça, c'est brutal. Il y a une grande distance psychologique avec mes amis, à cela il faut ajouter que nous avons des familles maintenant et à cause de ça, le fait de nous retrouver c'est plus compliqué… or, imagine que à cela tu ajoutes la distance physique* (Patricio).

Cela dit, et reprenant le vécu à destination, il nous semble pertinent de préciser que nous ne voulons pas laisser entendre que cette 'nécessité' puisse être satisfaite exclusivement à travers des rapports avec les membres de la société d'accueil, même si cela aurait sans doute un impact dans le vécu des participants. Par conséquent, nous traiterons aussi le même sujet concernant cette fois le rapport des participants avec d'autres immigrants et avec des membres de la société de départ. Toutefois dans tous les cas, il n'en est pas moins vrai que dans la perspective des participants sur leur rapport avec des membres de la société d'accueil, il existe aussi le point de vue selon lequel :

Le fait que [un ami] soit français, allemand, chinois, cela ne veut rien dire. Je veux des amis qui m'écoutent, qui soient sympa (Eduardo). *Je m'intéresse beaucoup plus à avoir des affinités avec les gens en raison des choses que je pense et des choses que je fais, que par la nationalité qui ne veut rien dire non plus* (Fernanda). *Moi, je ne cherche pas des nationalités dans cette ville, je cherche seulement des gens qui soient des bonnes personnes* (Tamara).

Or, l'importance de la constitution des liens amicaux étant établie par la voie de l'ensemble des témoignages, il nous semble pertinent de signaler que parmi les

54 participants, 30 nous racontent n'avoir aucun ami français. Dans ce dernier groupe, il y a des participants qui sont en couple avec un Français ou Française, c'est-à-dire qu'ils ont établi un lien considéré plus étroit que l'amitié. Dans ce cas, ceux-ci signalent ne pas avoir d'amis français, en estimant qu'ils n'ont pas d''amis propres' et que leur entourage des membres de la société d'accueil correspond à des liens de leur conjoint/e. Par ailleurs, pour la plupart des 24 autres qui ont au moins un ami français, arriver à ce point-là ne s'est pas fait du jour au lendemain.

En conséquence, nous voudrions approfondir cette situation depuis le vécu des participants et leur point de vue sur ce vécu. D'abord, nous allons nous concentrer sur les différences entre Chiliens et Français, identifiées par les participants. Bien sûr, dans ce cas, il s'agit des différences qui auraient un impact dans la constitution des liens amicaux. Ensuite, nous allons rendre compte du processus du devenir amis entre des français et des chiliens, à partir du regard de ces derniers.

Concernant les différences, les participants signalent :

Ils [les Français] sont très rigides, très peu spontanés et très peu expressifs. Ils sont très plats, car ils ne se permettent aucun autre type d'émotion (Jimena). *On connaît d'autres lieux et c'est immédiatement différent. Tu te rends compte instantanément que dans d'autres lieux c'est beaucoup plus facile de connaître des gens, l'ambiance est plus détendue et ici c'est… je veux dire regarde tous les sites d'internet pour trouver un partenaire. Cela c'est un symptôme très fort que les gens ne se rencontrent pas dans la rue* (Paloma).

Ainsi, dans ce récit où s'exprime un regard sur les différences, en même temps se signalent des possibles difficultés pour connaître des membres de la société d'accueil. Le deux correspondent aux points de vue configurés une fois à destination, mais il existe aussi des témoignages concernant des interprétations transmises sur le même sujet, dans le lieu de départ. Celles-ci proviendraient des employés de l'Institut de Culture Française au Chili et elles sont partagées dans le cadre de la préparation des étudiants qui viennent pour travailler comme assistants d'espagnol :

La chose qu'ils nous ont beaucoup répétée c'est 'ne touchez pas les gens parce que ce n'est pas l'habitude là-bas, ne les embrassez pas, la chose la plus commune c'est

qu'ils tendent la main, mais ce n'est pas un signal d'impolitesse, donc ne le prenez pas mal (Isabel).

Aussi dans le cadre de cours de français pour futurs étudiants de deuxième et troisième cycles en France :

Pendant la deuxième séance, le professeur a dit 'quand vous allez là-bas, vous devez avoir de la patience car les gens ne sont pas sympa. N'ayez pas l'idée de bousculer involontairement une femme dans le métro car elle va vous dire tout et n'importe quoi (Ricardo).

À cet égard, ce type de messages pourraient avoir un impact sur des prédispositions contraintes sur l'agir des participants après leur arrivée, dans la mesure où ils anticipent le processus de réussir les 'distances justes' pour une interaction satisfaisante. Quant à ce processus, concernant le message transmis, Ricardo signale : *ces choses sont devenues la réalité en général*. Tandis que Gerardo exprime : *Mais quand nous cherchons des contre-exemples, il y en a des millions*. Ceci nous donne l'occasion de rappeler – ainsi que nous l'avons fait précédemment à propos de l'exotisation – le potentiel homogénéisant des discours sur la différence, tant pour celui qui les prononce que pour celui à qui ils se réfèrent.

Maintenant, nous voudrions souligner une dernière distinction mentionnée par les participants, que nous considérons très sensible quant au processus de constitution de liens amicaux avec les membres de la société d'accueil. À ce sujet, l'une des participants indique : *Ils [les Français] sont choqués par les personnes qui parlent comme moi : d'une façon passionnée, avec une voix forte, qui gesticulent* (Nicole). De notre part, nous apprécions que ce qui est dit par Nicole est très important, dans la mesure où cela remarque des éléments 'formels' de la communication (usage du corps, volume, etc.) et nous permet d'introduire dans la discussion la performance de ces éléments quant à la construction de liens. À cet égard, Sebastián dit :

Une théorie que nous avons avec un ami, c'est que nous sommes un peu écrasants. Nous parlons fort, nous bougeons beaucoup, et bon pour nous cela peut paraître

rigolo, mais pour l'autre la chose c'est que je les envahis. Peut-être, c'est une hypothèse, que cela fait qu'ils se renferment.

Mais, d'autre part, cela nous amène également à nous interroger sur la dimension des contenus, et à ce sujet Nicole signale aussi :

La différence entre eux et moi, c'est que je suis une personne qui dit les choses directement, alors quand il y avait quelque chose qui ne me plaisait pas, je le disais immédiatement. Cette façon d'être directe les a choqués.

Ainsi nous pouvons avancer vers le fait que, outre les 'formes' dans la communication, et leurs effets ambigus ou clairement négatifs sur la constitution des liens, il y a aussi un sujet dans l'interaction qui devient particulièrement sensible dans le processus qui nous intéresse : les vicissitudes de la vie des migrants. À cet égard, Gabriel exprime :

Par exemple nous parlons de cela avec mon colocataire [Leonardo]. Parfois nous parlons aussi tellement de cela que nous nous disons qu'il faut changer de sujet de conversation. Il a une copine française, et quand nous parlons devant elle, parfois elle se fâche. Moi je la comprends, parce que comme française, elle se sent attaquée et se sent fière de son pays, mais elle regarde les choses depuis son contexte de française, où peut-être que la façon dont elle est traitée peut être différente de la façon dont nous sommes traités, étant étrangers. Je veux dire, elle ne fait pas la queue pour le titre de séjour ou elle ne doit pas supporter que le policier la traite mal. Elle ne vit pas ça.

De ce fait, il nous semble très cohérent qu'une fois constitué le lien amical, on remarque la possibilité de trouver de la compréhension sur ces vicissitudes :

J'ai une amie française qui m'a donné un soutien énorme pendant mes études de Master. Même si maintenant je la vois une fois par an, je crois que nous avons créé un lien très fort. Elle est ce type de personne qui te soutient, qui est là pour toi et qui comprend ta situation d'étranger (León).

Ainsi, si dans ce cas il n'y aurait pas une attente sur des expériences en commun à partager – une chose qui est très importante dans la constitution d'autres liens qui font partie de l'espace de la mobilité que nous essayons de définir ici – il y a une mise en valeur de l'empathie quant au vécu des migrants comme un élément stimulant pour la constitution et la persistance des liens.

Or, par-dessus tout ce que nous avons signalé ici, il y a un sujet que nous ne pouvons pas omettre : la langue. À cet égard, tant à leur arrivée qu'au moment de l'entretien, le niveau de connaissance de la langue française parmi les participants est inégal. Il oscille entre ceux qui ont fait leurs études primaires et secondaires à l'Alliance Française au Chili, ceux qui ont pris des cours juste avant de partir, et ceux qui sont arrivés sans connaître un mot de français. Chacun d'eux est confronté à ses propres difficultés:

Même si j'ai fait mes études dans une école et un lycée français, la langue ne m'est pas venue immédiatement à l'esprit. Je veux dire que ça n'a pas été facile non plus (…) Il y avait plusieurs choses que je savais déjà, alors bien sûr que c'était beaucoup plus facile que pour quelqu'un qui n'avait jamais parlé français, mais j'avais passé trois ans sans dire un mot de français (Patricio).

Quand tu arrives, toi tu te rends compte que le français qu'ils t'ont enseigné au Chili n'a rien à voir avec le français qui se parle ici (Samuel) *Tu jures que tu parles français car tu as réussi les cours et avec la professeure tu as parlé très bien, et tu arrives ici et tu ne comprends rien* (Leonor).

Apprendre une langue est très épuisant. Je me rappelle avoir trop dormi au début. J'avais le cerveau fatigué d'assimiler des choses (Bernardo).

Alors, que signifie pour les participants ne pas maitriser la langue du pays de destination ?

J'étais très bavarde et je n'arrivais pas à m'exprimer. Je te jure que d'une certaine façon j'ai senti que j'avais perdu mon essence car je me suis rendu compte que la

manière dont tu parles, les mots que tu utilises, sont des reflets de ta personnalité (Émilie). *Je sentais que je ne pouvais pas parler, alors je ne me suis pas sentie moi-même dans plusieurs circonstances* (Catalina). *Je n'étais pas la même personne que j'avais été jusque-là car je n'arrivais pas à m'exprimer et c'était très, très frustrant* (Diana). *Un enjeu important pour la socialité c'est la langue, et je me suis sentie très handicapée pour communiquer et m'exprimer. Si je voulais faire une blague ou quelque chose comme ça c'était pas facile, alors je ne me sentais pas spontanée et je vouvoyais tout le monde* (Lucía).

À travers ce petit patchwork, nous pouvons apercevoir l'importance assignée à la connaissance de la langue française par les participants. Le scénario où cette connaissance est absente ne représente pas seulement un obstacle pour la communication, mais un obstacle pour se situer dans le lieu de destination. Plus clairement, une personne qui est habituée à partager des expériences et des points de vue avec son entourage dans son lieu de départ, et qui est incapable de le faire dans le lieu de destination car elle ne maîtrise pas la langue, commencerait à devenir une sorte d'autre moi pour elle-même, une autre dans laquelle elle ne se reconnaît pas. Par ailleurs, quand cette personne arrive à s'exprimer, ses limitations renforceraient l'idée d'être une autre à destination. Les destinataires de la communication répondraient à ces limitations, et fonctionneraient comme une sorte de miroir duquel les participants reçoivent une compréhension d'eux-mêmes à partir des caractéristiques qu'ils considéraient avant comme 'étrangères'. Ainsi, celle qui était 'la bavarde' au Chili, dans la mesure où elle se reconnaît comme telle et elle est reconnue de la même façon par les autres, pourrait devenir 'la timide' aux yeux de son nouvel entourage.

Concernant le rapport entre le processus d'apprentissage d'une autre langue et l'auto-image, il est vrai que trouver 'une voix propre' dans une autre langue que la maternelle, implique passer l'épreuve des essais et des erreurs où le pluriel des deux est très accentué. En plus, une chose à prendre en compte c'est que ces 'répétitions' avec des résultats à chaque fois moins incertains, et le vécu des expériences qui les accompagnent, peuvent ne pas avoir comme résultat la 'conservation', mais devenir une expression de la transformation : cette personne qui arrive à un certain moment à s'exprimer dans cette autre langue, pourrait ne pas être une 'traduction de' ou 'une version de', mais une autre.

Quant au rapport entre le processus d'apprentissage d'une autre langue et l'interaction et la construction de liens avec les membres de la société d'accueil, les participants indiquent :

Au début il n'y avait pas beaucoup de liens parce que je ne parlais pas français. Cela a duré jusqu'au moment où je pouvais mieux gérer la langue (Jimena). *J'ai eu beaucoup de mal à socialiser avec un Français, même si j'étais en rapport avec des collègues français. J'ai mis longtemps à comprendre les blagues, je ne pouvais pas rigoler avec eux parce que je ne savais pas comment le faire* (Bianca).

Ensuite, une fois les liens établis, peuvent se produire des situations comme :

Évidemment que nous parlions des langues différentes, mais dans ma tête je pensais que je disais une chose et lui dans sa tête décodait différemment. Donc il y avait des malentendus invraisemblables (Olivia). *Il y a toujours un mot mal prononcé ou quelque chose mal dit et nous sommes en train de parler et il dit 'Quoi ? je ne comprends pas' ou il comprend et te dit 'Non, cela ne se dit pas comme ça' et il coupe l'interaction et c'est très embêtant* (Boris).

Considérant toutes les différences identifiées par les participants, on peut se demander maintenant comment le processus de constitution des liens amicaux entre les participants et des membres de la société d'accueil se passe.

Arriver à connaître les Français prend beaucoup plus de temps que de connaitre les Chiliens, ce sont deux cultures très similaires, mais un peu différentes aussi. Un facteur important c'est qu'ils sont plus fermés per se *et cela c'est bien sûr une chose que j'ai vue aussi* (Ernesto). *Ils sont différents. La forme dans laquelle ils établissent des rapports est différente. Cette forme va de la méfiance absolue à la confiance maximale. Le Chilien ou les latinos, s'ils prennent l'ascenseur, pendant 6 étages ils ont raconté toute leur vie à celui qui se retrouve à côté. Alors, s'il y a une connexion tu continues la relation, s'il n'y a pas de connexion tu ne lui reparleras jamais, mais tu lui as déjà raconté ta vie* (Gloria). *Ici c'est tellement important de protéger l'intimité. L'intimité, ta vie en couple, tout cela, il faut le maintenir aussi dissimulé*

que possible ou aussi secret que possible ou ne laisser personne entrer, et à cela je ne suis pas habituée (Isabel). *De toute façon tu peux connaitre des gens très sympa, des gens qui parfois ne s'ouvrent pas à toi immédiatement. Donc, on a besoin de les connaître trois, quatre, dix fois et à ce moment-là la personne s'approche d'une autre manière. Les deux premières fois, ils peuvent paraître un peu froids* (Raphaël*). On ne peut pas nouer une relation rapidement avec quelqu'un, ça prend du temps, d'une certaine façon ils te testent, te regardent* (Isabel). *Au début il [leur collègue à l'Université] m'appelait 'l'ami'. Je n'étais même pas 'Benoît', c'était 'ça va l'ami ?'. Ça c'était pendant un certain temps. Après, nous sommes allés parfois prendre une bière. Nous nous retrouvions une fois ou deux fois par semaine dans un bar jusqu'à ce que soudain le mec me dise 'Tu veux venir chez moi ?'. C'était 'Wow', tu vois ? Après des mois ! Donc, je me suis dit 'D'accord, les choses fonctionnent comme ça ici'. Je devais me souvenir. C'était amusant* (Benoît). *Je pense que quand un Français t'ouvre la porte de son foyer c'est comme si… je crois que au Chili c'est pas pareil, ici c'est une démonstration profonde de confiance et d'acceptation. Je veux dire qu'ici même si les gens sont des amis, ils se rencontrer dans un bar pour prendre une bière, ils ne s'invitent pas. Quand un Français t'invite chez lui, tu t'assieds sur ses coussins, tu bois son café ; quand il te montre sa vie quotidienne, ses activités, c'est une super démonstration de confiance* (Diana).

Ainsi, la constitution de liens amicaux entre les membres de la société d'accueil et les participants serait une découverte au niveau des rythmes pour ces derniers. L'amitié dans le lieu de destination se montre un processus de multiples rencontres, d'intimité progressive où il faut s'ouvrir à de nouveaux codes pour interpréter de gestes et faire appel à la patience pour ne pas casser le tempo. En même temps, ce serait une découverte d'autres manières de comprendre l'intimité et ses espaces. À cet égard – en suivant la perspective que place le patchwork précédent – les participants indiquent que pour eux, arriver à l'intimité serait une chose qui semble très insaisissable, plus liée au fait d'être en syntonie avec un autre, qu'au dévoilement des faits (vie privée) et au partage des lieux (espaces privés) considérés formellement comme intimes. Celle-ci est une mise en commun qui semble ne pas les compromettre obligatoirement dans le développement ultérieur d'un lien. Par contre, d'après leur point de vue, dans la société d'accueil ces actions seraient déterminantes et une fois

survenues, elles sont interprétées par les participants comme un signal clair qu'il y a quelque chose qui se passe finalement 'entre' des personnes. À cet égard, renforçant ce que dit Diana, Gerardo raconte :

Pour moi c'était très important le fait qu'il y a un mois, mon ancienne directrice de recherche nous a invités [lui et son conjoint] à diner chez elle. Là j'ai rencontré ses filles, son mari et un ancien collègue à elle qui travaille aux Etats-Unis. Ce jour-là, pour la première fois, après deux ans en France, j'ai senti que j'avais une amie française (Gerardo).

Donc, même si nous avons signalé que la plupart des participants indiquent ne pas avoir d'amis français, il y en a d'autres pour qui la situation est différente. Dans le cas de ceux-ci, ils nous donnent des pistes pour comprendre quel est l'impact de leurs liens dans leur vécu :

Connaître des Français est important car cela t'aide à améliorer ta connaissance de la langue, néanmoins c'est pas seulement pour parler en français, mais aussi pour connaître un peu plus la culture, la façon d'interagir avec les gens et bien sûr car tu trouves des personnes exceptionnelles ici. Cela nous arrive à tous. D'abord, moi j'ai commencé à apprendre beaucoup plus le français, j'ai commencé à connaître la nourriture qui est tout un monde en France ; et la vie normale des Français, leurs habitudes (Leonardo).

À ce sujet, Léonor, qui a été en couple avec un jeune Français nous dit :

C'est le fait de parler en français toute la journée, d'être attentive à ce qui se passe en politique, d'aller chez ma belle-mère, d'aller au marché avec elle et de l'entendre m'expliquer comment elle prépare les plats, tu comprends ? C'était le moment où j'étais le plus en France.

Toutefois, reprenant l'identification des différences qu'ont faite les participants, il ne s'agirait pas d'un processus dans une seule direction où les places de la

transmission et de la réception sont définies à perpétuité. À ce sujet, concernant la rigidité qu'ont mentionnée les participants, Jimena signale :

Précisément car je ne suis pas française et j'ai un autre caractère, ce qui peut choquer, qui peut paraître étrange, te permet d'arriver à une sympathie. Les gens se relaxent, se relaxent beaucoup plus avec nous et ils se révèlent. Ils se permettent des choses qu'ils ne se permettent pas avec leur cercle (Jimena).

D'ailleurs, quant à la langue, elle se dévoile aussi comme un outil tant pour la communication que pour l'échange. À cet égard, établir une relation avec une personne membre de la société d'accueil pourrait être compris aussi comme *une bonne forme de traduire des choses* (Hugo), de déclencher un va-et-vient où la connaissance de la langue non seulement ouvre la voie à l'entendement de ce que la société d'accueil a pour me parler d'elle, mais aussi à ce que je peux raconter de moi et de mon lieu de départ. Ainsi, selon Raphaël *:*

Là où le Français peut être plus fermé et croire que toutes les choses sont comme ça dans le monde parce qu'elles sont comme ça en France (…) parler la langue française est très important pour montrer à ceux qui ne connaissent pas ta culture, de quoi il s'agit, ce que nous mangeons, la façon dont nous sommes et pouvoir l'expliquer cela dans leur langue. D'une autre façon il est clair que la langue enferme beaucoup… le truc de la langue est d'une certaine façon une chose très hermétique. Nous pouvons ségréguer des gens ou les inclure avec que ça, seulement avec des mots (Raphaël).

En plus, ce va-et-vient peut aller plus loin quand les participants sont en couple avec un membre de la société d'accueil et quand la langue française arrête d'être le seul code pour l'échange. Ainsi, des interviewés nous ont raconté *:*

Je lui déjà montré beaucoup de choses de ma culture et de la culture latino-américaine, il sait beaucoup de choses et il parle déjà espagnol (Isabel) ; *Elle a aussi appris l'espagnol avec moi et nous nous sommes servis mutuellement de traducteurs (…) ça c'est un lien très fort, nous avons appris des choses ensemble* (Hugo).

Prenant en compte ces deux extraits, nous considérons qu'ils peuvent être stimulants pour penser un échange qui ne se fait pas à partir des assemblages du sens avec des limites précises et intérieurement cohérentes. Ainsi, nous voudrions accentuer les paroles d'Isabel quand elle dit 'ma culture', pour penser l'éventualité de la possibilité de ne pas agir comme des 'représentants de', mais de mettre en commun une expression particulière et située des processus de socialisation. Aussi nous voudrions souligner les paroles d'Hugo concernant l'acte de la traduction mutuelle et la potentialité de 'trahir' des uniformités imposées, ouvrant la voie à la créativité des codes partagés, au bricolage, sans 'une' langue ciblée comme référente.

6.3. Des complicités et des redécouvertes

Nous voudrions nous concentrer maintenant sur d'autres liens qui font partie de l'espace de la mobilité des jeunes Chiliens à Paris : les liens avec d'autres immigrants. À la différence de ce que nous avons exposé concernant les liens avec la société d'accueil, ici nous trouvons que ce qui est remarqué par les participants sont les éléments en commun qui jetteraient les bases pour la formation de liens. À ce sujet, le fait d'être migrants occupe la place principale, dans la mesure où il est transversal. Cette prépondérance est loin d'être un élément sans importance, car elle nous permet d'envisager l'ouverture du spectre des liens à une diversité d'origines migratoires. Toutefois, en explorant ce spectre, nous nous rendons facilement compte qu'il y a des situations où le fait d'être migrants n'est pas suffisant pour la formation des liens, et d'autres où dans cette formation, c'est un élément parmi d'autres égaux ou plus importants.

En ce qui concerne le partage de l'expérience d'immigration, l'une des participants nous parle de l'existence d'un entendement de base que :

Personne d'autre que celui qui est dans la même situation, qui vit la situation de vulnérabilité où tu ne peux pas compter sur ta famille, sur tes amis, où en plus le système te repousse tout le temps [pourrait comprendre]… à cause de ça se génère un lien entre les étrangers (Diana).

De ce fait, cet entendement serait susceptible de se traduire, quant aux liens amicaux, dans une situation où *Nous représentons le seul appui dans cette ville. Donc, c'est une amitié de soutien et de collaboration* (Tamara), et quant aux liens amoureux, *[dans] une compréhension mutuelle qui dépasse le fait d'être en couple et que… cela d'une certaine façon contribue aussi à ce que la relation perdure* (Hugo).

En prenant en compte ce qui vient d'être indiqué, mais aussi l'ensemble des différenciations que les participants ont fait quant à d'autres mouvements migratoires, nous estimons intéressant d'explorer qui peuvent être ces autres immigrants avec lesquels se constituent des liens en région parisienne. De plus, nous considérons important d'explorer aussi si, au-delà d'une situation migratoire en commun, il existe d'autres éléments ouvrant la voie pour le rapprochement entre des étrangers.

D'abord, si nous nous concentrons exclusivement sur la situation migratoire, les liens qui se distinguent sont les liens amoureux avec d'autres immigrants européens. À cet égard, des participants signalent :

[Avoir cette relation] était bien, mais je crois que la raison c'est qu'il y a cette proximité et ces expériences aussi. Même s'il n'était pas très loin de son pays, il y a aussi cette expérience de venir en France, de changer de pays, de faire des études, de vivre dans le même type d'endroit. Alors il y avait des choses qui coïncidaient (Paloma, copain italien) *[Dans la relation] ce qui a aidé aussi c'est le fait d'être étrangers ici. Nous pouvons critiquer sans problème ! C'était important aussi pour lui, car il a compris mon processus avec le titre de séjour et le fait qu'il est européen et que je n'ai pas les mêmes droits que lui* (Lucia, copain allemand). *Je ne cherchais pas une relation de couple, mais je me suis rendue compte [une fois qu'elle est arrivée] que c'était quelque chose de très important pour moi parce que je sentais qu'il y avait beaucoup de choses sur cette expérience, que je n'avais pu partager avec personne (…) Je crois que partager quelque chose, qui n'était pas sa maison ou la mienne, a beaucoup aidé à ce que nous sommes en train de construire aujourd'hui* (Catalina, copain italien).

Toutefois, même si comme le dit Lucia, le fait d'être des étrangers est un élément important pour la formation et la reproduction des liens, cela n'est pas

suffisant pour effacer les tensions propres de la vie commune entre des personnes venant d'ailleurs et habitant dans un pays tiers. À ce sujet, l'un des participants indique :

Quand j'ai vécu avec une copine qui venait de Russie, je me suis trouvé avec des choses tellement froides que tu dis 'Merde, peut-être qu'elle ne m'aime pas'. Après, quand tu entres dans son entourage familial et tu te rends compte que, par exemple, ils ne chantent même pas le 'joyeux anniversaire', alors tu dis 'c'est un choc culturel' (Ignacio).

Par ailleurs, il peut survenir qu'à ces tensions culturelles s'ajoute le fait d'être étrangers dans le lieu de destination, dans la mesure où les personnes en rapport peuvent avoir des points de vue divergents sur leur vécu en France. À cet égard, un autre participant nous raconte :

Elle a eu sa propre histoire avec la France. J'ai acquis la mienne et elle a acquis la sienne (…). Donc, elle a une autre vision de Paris, une autre vision des Français, ses propres relations interpersonnelles à l'école. Nous parlons de cela, nous échangeons des points de vue, nous sommes d'accord, nous ne sommes pas d'accord, etc. Il y a une grande… il y a plusieurs discussions autour de ceci. C'est très complexe, très riche, mais très complexe. On marche sur des œufs (Patricio, conjointe suédoise).

En conséquence, ceux qui sont en lien ont en commun, d'abord le fait d'être partis de leur pays 'd'origine', d'être installés dans un autre pays et d'être loin de leur réseau familial et amical. Ensuite, en raison de ces expériences, ils vivraient l'émergence d'une sensibilité partagée concernant le fait d'être étrangers en France, laquelle serait un élément fondamental pour la formation et la conservation de leur lien. Toutefois, les deux processus – formation et conservation – continueraient à être interpellés, d'une part, par des différences et d'autre part, par des vécus migratoires singuliers – spécialement quand nous parlons des liens avec des ressortissants de l'Union Européenne – et par des points de vue également particuliers sur ces vécus. Ainsi, si le fait d'être étrangers reste un grand facteur de liaison, il n'efface pas les défis que posent la migration même et la vie d'un couple interculturel.

Or, si nous allons plus loin que le fait de partager une situation de migration, les liens que se distinguent sont liens amicaux avec d'autres immigrants d'Amérique latine. Nous considérons indispensable avoir à l'esprit que nous parlons des liens qui se constituent dans le cadre des processus migratoires et même que c'est ce cadre qui leur donne une certaine spécificité. Cependant, étroitement liée à la formation de ces rapports concrets, il semble qu'il y ait une sorte de réalisation de la proximité qui bénéficierait du contexte de migration, mais qui n'est pas complètement attachée au fait d'être immigrants. Evidemment nous parlons d'un élément qui serait stimulant pour la formation des liens, mais cette réalisation est très difficile à définir comme antérieure ou ultérieure au même processus. Cela dit, ce qui paraîtrait clair pour les participants que nous citons ici, c'est que la seule rencontre avec ces immigrants latino-américains en région parisienne laisse en eux des traces et pour certains d'entre eux a un impact transformateur.

Pour en venir au sujet, en cohérence avec ce que nous avons dit quant à l'importance accordée aux coïncidences pour se référer à ces autres immigrants, des participants comme Diana nous permettent de percevoir un équilibre précaire entre contexte et affinités de base, qui est présent dans la formations de ces liens :

Avec les latino-américains nous nous entendons bien. En général nous avons un bon rapport. Je pense que nous vivons des expériences semblables. Nous ne nous entendons pas de la même façon qu'avec les Chiliens, mais nous vivons des expériences semblables. À cet égard, clairement… bon, nous parlons la même langue et c'est facile de communiquer… mais en plus nous nous ressemblons.

Par exemple, si nous nous plaçons du côté du contexte, les participants nous donnent des éléments pour comprendre le rapprochement entre des immigrants chiliens et d'autres immigrants latino-américains où les caractéristiques communes sont toujours implicites :

[Les latinos] ont cette envie de se réunir avec leurs amis. Moi je le comprends, c'est une manière de se protéger dans une société qui va à mille à l'heure où si tu dors, tu laisses passer ta chance (Salvador). *Moi, j'ai connu un groupe de latinos qui aimaient faire la fête et je me suis intégrée beaucoup à cela. C'était aussi une manière de*

s'échapper, tu vois ? Travailler dans le restaurant avec que des Français et la même chose à l'université.... j'avais vraiment besoin de cela… comme d'une fête latina (Noemí).

En outre, si nous nous plaçons du côté des affinités, les participants évoquent une sorte d'auto-reconnaissance des éléments partagés déclenchée à destination. A ce sujet, ils font référence à : *une composante latino qui est très affective et qu'on ne sent pas lorsqu'on est dans son pays, mais qui est très évidente ici* (Isabel) ; ou parlent de s'être rendu compte : *d'un tempérament que moi, j'attribue à être latino-américaine et qui s'est traduit dans le fait d'être plus détendue* (Ricardo). Ils peuvent même dire qu'il y a : *des Européens dans lesquels est reconnaissable un côté plus latino, plus désordonné, plus chaleureux* (Olivia)

Par ailleurs, si la précarité de l'équilibre continue à se distinguer dans les patchworks sur le rapport avec des latino-américains, d'une façon très intéressante cela nous permet de nous approcher de quelque chose de nouveau concernant la dimension des liens :

Moi je comprends la communauté latino-américaine différemment qu'auparavant car il se passe que… quand nous nous retrouvons avec des latino-américains, peu importe d'où nous venons, il y a toujours des bonnes vibrations. Je veux dire que Paris c'est très beau à ce niveau, car vraiment nous pouvons retrouver des gens d'Amérique latine que même au Chili nous retrouverions avec beaucoup de difficulté. C'est ici que j'ai connu plus de latino-américains que dans toute ma vie, et j'ai pu connaître leurs propres cultures (…) des unions se génèrent du fait d'être latino-américains et il y a comme une movida *latino-américaine* (Benoît). *Entre latino-américains nous nous rapprochons beaucoup, un Brésilien te fait une blague, un Argentin… et on oublie tous les problèmes que nous avons avec eux et on devient un peu égal* (Felipe). *J'ai découvert beaucoup de gens qui sont, je ne sais pas si c'est dans la même situation que moi, mais rapidement je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul (…) d'une certaine façon le fait d'être latino-américain c'était une autre chose ici que là-bas* (Raphaël).

Ainsi, les affinités de base dont nous a parlé Diana semblent être implicitement présentes, avoir une densité qualitativement différente dans le contexte de migration et accompagner l'émergence d'une autre forme de liens qui dépasse le niveau personnel pour se placer plus près du niveau collectif.

Ici j'ai vécu un sentiment plus latino-américaniste, en plus de la nostalgie pour mon pays j'ai développé ce sentiment lié à toute l'Amérique-latine, un sentiment que nous sommes des frères, que nous avons tous été colonisés, que, à tous, on nous a volé des richesses. Ce sentiment beaucoup plus… même si je l'ai déjà senti au Chili, ici c'est beaucoup plus profond et beaucoup plus marqué. Il sert beaucoup aussi pour expliquer aux autres un peu comment tu es (Isabel). *À travers l'expérience de connaître des latino-américains, rapidement je sentais que nous étions très proches en comparaison des Français, alors je me suis dit que, au fond… pour la première fois je me suis défini comme quelque chose par rapport à ça, et ça c'était* latino *(…) avoir connu des Cubains et partagé leurs problèmes et ceux des Portoricains, le joug des Etats-Unis dans les deux cas. Des Colombiens et le problème de la drogue et l'intervention de la CIA et des FARC, et toute cette conjoncture. Partager cela et sentir que ça me concerne. Ce n'est pas comme ça avec d'autres immigrants provenant d'autres lieux, cela est clair pour moi. Ce n'est pas que je ne suis pas intéressé, en fait j'ai eu une copine de Côte d'Ivoire et pendant tous ces mois, j'ai été très intéressé par tout ce qui se passait dans la conjoncture de la Côte d'Ivoire, mais c'était toujours quelque chose d'externe* (Ernesto).

Plus encore, le patchwork précédent nous approche d'une dimension du collectif attaché à la notion d'avoir une histoire et une mémoire en commun et dans le cas contraire face à la difficulté de l'émergence de cette dimension. Ici, la mémoire joue un rôle très important dans la mesure où, comme nous l'avons indiqué dans notre chapitre consacré à d'autres sensibilités pour l'étude des migrations, parler de la mémoire hors du cadre individuel et intrapsychique (Halbwachs, 2002 ; 2002) nous place face à la possibilité de participer à une « communauté de mémoire » (Chronis, 2006). Ainsi, les perspectives des participants nous donnent des pistes pour penser que la réalisation des affinités dans un contexte de migration, pourrait être interprétée comme des manifestations d'intersections. Celles-ci appelleraient à ce qui est partagé

et à l'empathie en ce qui concerne les singularités, comme base pour la constitution d'alliances, étendant les cadres de l'appartenance.

6.4. Nous rencontrer ailleurs

Compte tenu de ce qui précède, parler de la migration comme une forme de liaison implique de nous interroger sur tous ceux qui font partie de l'espace de la mobilité des jeunes Chiliens en région parisienne. À cet égard, la rencontre avec d'autres immigrants a une place d'importance et elle arrive non seulement avec des immigrants d'origine européenne, d'origine africaine et d'autres origines latino-américaines. À Paris, les participants rencontrent aussi des immigrants avec lesquels ils partagent leur lieu de départ et c'est à ceux-ci que nous voudrions dédier les pages qui suivent. Quant à la compréhension de l'immigration que nous proposons ici, les liens avec d'autres Chiliens en région parisienne peuvent être très significatifs dans la mesure où nous intégrons la perspective de Bianca quand elle dit que se sentir immigrant :

Est remarqué par la tendance à te débrouiller avec tes proches. J'ai un copain chilien, j'ai des amis chiliens (…) des gens que je connais du Chili et des gens que j'ai connus ici, car nous avons des amis en commun en général. Il y a une bulle… une chose très endogamique. Alors cela renforce la sensation d'être immigrant.

D'abord, comme nous l'avons laissé entrevoir dans le chapitre précèdent, les participants de cette recherche ne sont ni les premiers ni les derniers Chiliens qui arrivent pour s'installer à Paris. En conséquence, une partie d'entre eux ont bénéficié de l'aide d'autres Chiliens venus avant, et ils ont également aidé certains venus après :

Je suis arrivé dans l'appartement d'un ami qui était venu un an plus tôt que moi et je suis resté deux mois, pendant que je cherchais mon propre appartement. En parallèle, d'autres amis sont arrivés et nous avons fait ensemble la démarche de nous inscrire à l'université, d'ouvrir un compte bancaire. Alors c'était beaucoup moins difficile (…). Quand je dansais le tango et la salsa au Chili, j'ai rencontré un ami. Nous étions dans le même groupe et nous faisions des choses ensemble, etc. Toutefois, nous avions

cessé de nous retrouver et tout à coup lui me contacte et me dis 'Je vais à Paris pour faire un doctorat'. Là, j'ai commencé à jouer le rôle qu'avait joué mon ami avec moi avec des questions et tout cela. Il m'a demandé de se loger dans mon appartement et il est resté un mois, pendant qu'il cherchait le sien (Boris).

Cependant, au-delà des enjeux pratiques concernant le premier logement et toutes les démarches propres au processus d'installation dans un autre pays, le rapprochement avec les Chiliens qui sont arrivés avant ou qui sont venus en même temps que les participants, peut avoir une densité et une tournure différentes :

Pendant cette époque, pendant la première année, je me suis enfermée avec les gens que je connaissais déjà. J'étais beaucoup avec mes amis du Chili et avec deux collègues du lycée avec lesquels je n'étais pas proche, mais ici nous nous sommes rapprochés et nous sommes devenus de meilleurs amis. Nous étions toujours ensemble et c'est vrai que maintenant quand nous nous souvenons de cette période, nous nous rendons compte que nous étions très déprimés, tu vois ? Le changement d'ambiance nous a affectés très durement (Benoît).

Dans cette même veine, Camille signale :

Nous avions beaucoup d'amis qui étaient très seuls ici, tous ceux qui étaient étés seuls ont passé une longue saison de dépression la première année en vivant dans des 'boites d'allumettes'[121]*. C'était dur, le dur hiver c'était très dur. Nous étions hors de cela parce que nous étions trois [elle, son copain et leur fils] et nous étions en famille (…) La chose qui a fait que la grande majorité est resté c'est le réseau des chiliens que nous rencontrons les samedis, les vendredis et où si une personne avait besoin de quelque chose, tous essayaient de l'aider. Alors, c'est le soutien.*

Le récit discontinu à partir de l'entretien de Camille nous permet d'avancer une forme de lien très importante dans le cadre de la rencontre entre des Chiliens en région parisienne, qui est la reproduction de la famille au-delà de la consanguinité et de l'alliance ; et son impact sur le bien-être. À cet égard, Noemí nous raconte :

[121] Expression qui fait référence au fait que les appartements des Chiliens en France étaient très petits.

Quand je suis arrivée, je me sentais très étrangère et la chose qui m'a beaucoup aidée à me sentir plus à l'aise c'est mon groupe d'amies (…) Elles sont devenues ma famille d'une manière très forte. Peut-être que c'est à cause de ça que je ne sens pas que ce soit très bizarre d'être ici, car je suis avec elles et je me sens en famille, très 'à la maison'.

Toutefois, nous nous demandons comment se passe ce processus car, si nous intégrons la perspective d'Isabel qui dit que quand on part vers un autre pays, en laissant sa famille derrière, on laisse derrière *ces gens qui t'aiment et pensent à toi*, sans doute cette reproduction n'est pas une chose évidente. Par ailleurs si nous intégrons des perspectives où la famille constitue un réseau de soutien très concret et pratique, cela ne l'est pas non plus. Alors, il est indispensable de se demander comment on arrive à la situation où *personne ne choisit d'être amis et tout à coup, non seulement nous étions amis, nous étions une famille* (Diana). En conséquence, nous allons nous référer au processus des rencontres qui précèdent la constitution de liens et aux défis que les participants ont trouvés sur ce chemin.

Quant à la rencontre d'autres Chiliens en région parisienne, l'effet boule de neige semble déterminant. Ainsi, dans le cas des participants qui connaissaient avant d'autres Chiliens qui avaient migré, ces derniers seraient leurs premiers contacts, en mettant en marche une réactualisation des amitiés construites préalablement au Chili :

Je pense que les premiers contacts avec des gens de ma génération ont été, d'une part les gens à qui je ne pense pas beaucoup [comme des liens créés ici] parce qu'ils étaient déjà, ils étaient des liens qui ne s'expliquent pas par le fait d'être à Paris, mais parce que ce sont des gens de ma vie passée. Ce sont des collègues du lycée, des amis, des connaissances (…) Cela a toujours été une base, retrouver des gens de mon ancien lycée ou de l'Université c'était avoir une base très importante (Catalina).

Cependant, ceux qui sont arrivés avant ont d'autres liens construits à destination qui sont portés à la connaissance des primo-arrivants, ouvrant la voie pour que ceux-ci puissent établir de nouvelles amitiés :

En général, c'est grâce à quelqu'un qu'on connaît déjà qu'on construit les amitiés les plus proches ici (Camille).

Ensuite, à mesure que le temps passe, les nouveaux arrivants connaîtront de façon indépendante d'autres personnes qui pour leur part leur présenteront des tiers :

Lorsque j'ai rencontré ces gars du Chili, mon monde a commencé à s'ouvrir beaucoup plus, mais beaucoup plus. Ils connaissaient un grand nombre de gens, presque tous les Chiliens qui sont à Paris. Ils m'ont invité partout : à des fêtes, à des barbecues, à jouer au football (…) C'est vrai que mon monde qui était composé de deux personnes, est devenu beaucoup plus grand (Gabriel).

Quant aux 'défis' que doivent relever les participants, nous en avons identifié plusieurs : la période de la vie, la diversité des Chiliens qu'ils ont croisés dans leur trajectoire migratoire, les attentes sur le lien même et la fin ou le 'réveil' de la migration. À propos de la période de la vie des participants, nous voudrions souligner le fait qu'en changeant de pays, ils sont confrontés à la difficulté de recommencer un processus qui souvent à leur âge, est assez consolidé. Ainsi, Tito signale :

Si tu me demandes ce qui serait arrivé si j'étais resté au Chili, je ne sais pas si je me serais fait beaucoup plus d'amis que ceux que j'avais déjà, parce que j'ai déjà mon cercle et se faire des amis prend du temps.

D'ailleurs, connaitre de nouvelles personnes susceptibles de devenir ou non des amis, non seulement se passe dans une nouvelle ambiance, mais aussi arrive à une personne qui a changé ses habitudes, ses manières de s'approcher des autres, qui n'est plus celle qui s'est fait des amis au lycée ou à l'université comme nous a dit Catalina :

Il y a des Chiliens qui sont venus et ils n'ont plus l'âge pour se faire des amis et c'est difficile pour eux. Ils ne font pas d'études, n'ont pas de fêtes, alors ils restent plus isolés (Felipe).

Et aussi leurs attentes de ce qu'est l'amitié ne sont pas celles de l'enfance ou de l'adolescence :

Il y a eu des amis circonstanciels qui ont disparu avec le temps. Je veux dire que, à un certain moment nous nous sommes demandé pourquoi nous sommes les amis de ces gens si nous n'avons rien en commun ?... évidemment c'était par nécessité (Lucía).

Concernant cette dernière nuance Tito ajoute :

Je crois que cela fait partie du jeu de la perméabilité que signifie changer de pays. Tu dois jouer ce jeu et revoir tes attentes à la baisse sur l'amitié, ou accepter parfois des personnes que tu n'aimes pas trop ; être à nouveau enfant et chercher des amis.

Par ailleurs, si dans le chapitre précédent nous avons fait référence à la diversité actuelle des processus migratoires des Chiliens que les participants ont mis en relation avec l'inégalité sociale du contexte de départ, nous nous concentrons maintenant sur les défis auxquels ils confrontent au moment d'établir des liens avec d'autres Chiliens à destination et de ce fait, nous voudrions rendre compte du rapport entre cette diversité et le développement des liens. Ainsi, des participants comme Benoît soulignent que la diversité pourrait être un facteur qui complexifie l'interaction parmi les Chiliens en région parisienne, dans la mesure où plus grande est la diversité des processus migratoires, plus nombreuses sont les frontières intérieures à franchir pour la rencontre:

Chaque petit monde a ses traditions. Je veux dire celui des exilés avec leur histoire, celui de ceux qui sont venus avec les mains… avec les poches vides à essayer de s'inventer une histoire, ceux de l'Alliance Française ont leur propre monde, tu vois ? (…) D'une certaine façon je sens qu'ils sont tous dans leur vie et peut-être qu'il n'existe pas cette intention de chercher des points communs parce que également est présent le sujet des contextes sociaux, aussi fort qu'au Chili.

Même si les narrations des participants mettent en évidence qu'à l'intérieur de *chaque petit monde* il y en a de multiples autres, plus petits encore, il n'est pas

étonnant que pour certains participants, les disparités sociales d'origine, c'est-à-dire enracinées dans un contexte national qui est identifié comme inégalitaire, relient et aient un poids sur les possibilités de la rencontre entre les immigrants chiliens en région parisienne. D'après cette perspective :

Cela dépend aussi de qui migre. Bien sûr que parmi les gens que je connais et qui font partie de mon cercle il y a des caractéristiques communes : vivre dans une chambre de bonne, faire des travaux au noir, travailler et faire des études. Ce type de choses et aussi flâner. Flâner c'est une chose qui peut paraître vaine, mais qui est très importante. Il y a des rapports très aléatoires qui se passent dans la rue (…) Cela ne peut pas se produire dans un espace universitaire, même si tu peux connaître des gens très différents, à l'université tu ne trouves pas des gens qui ne sont pas des étudiants ou s'ils sont là, ils sont très peu nombreux (…) Il y a des strates d'expérience. Moi je le crois et je l'ai perçu de manière proche dans certains cas qui sont liés à l'immigration qui fait partie d'une élite. Il y a des choses qui sont beaucoup plus coordonnées et des structures. Certes, ils ne voient pas cette partie plus… de tout le monde, des gens qui migrent de manière autonome, avec leurs propres ressources et avec un peu d'aide, mais qui n'appartiennent pas à une famille possédante (Hugo).

Toutefois, si l'installation des migrants qui partagent une origine nationale dans une destination commune signifie plusieurs fois la reproduction des différences configurées dans le lieu de départ (Canales et Zlolniski, 2001), il est aussi vrai que les processus migratoires peuvent ouvrir un espace pour la rencontre et l'interaction avec une altérité non seulement définie par d'autres origines nationales – comme ce serait le cas des liens entre les participants et des Français ou entre eux et des immigrants d'autres origines, en région parisienne – mais aussi par des immigrants qui, provenant d'un même pays, appartiennent à d'autres 'contextes', comme le dit Benoît. Ainsi, depuis une perspective différente de celle que nous avons tracée à travers le récit de Hugo, Diana signale qu'à Paris :

Beaucoup de gens différents passent, mais tous nous comprenons le pays d'où nous venons et cela est très significatif parce que nous savons parler la même langue. Alors nous pouvons être des amis. Avec les Chiliens nous nous comprenons, peut-être

que tu ne sympathises pas, que la personne ne te plait pas, mais tu la comprends, tu comprends les motivations derrière ses décisions.

Compte tenu de ce dernier point, nous reprenons l'entretien avec Benoît. Même s'il a dessiné un scénario où l'interaction entre les Chiliens ayant différents parcours est limitée, son vécu rend compte des rencontres possibles. Son récit place la ville même comme un lieu de rencontre, mais particulièrement, il nous apporte un autre regard sur l'université, un endroit qui selon Hugo, étant un lieu où on ne rencontre que des étudiants, est très homogène. Au contraire, Benoît indique :

[Dans ma famille] nous ne sommes pas des gens riches, mais nous appartenons à la classe supérieure, tu vois ? Alors, j'étais à l'Alliance Française avec plusieurs personnes riches. J'ai eu beaucoup de chance de recevoir une éducation de qualité, mais en même temps j'étais toujours ouvert à tous les gens et c'était très bien de pouvoir rencontrer ici des gens de tous côtés, tu comprends ? (…) Il y a tout ce groupe de Chiliens que j'ai connus ici en France, qui n'ont rien à voir avec l'Alliance et avec qui j'ai aussi développé des liens. Je veux dire, j'ai deux collègues de l'université qui sont chiliens (…) ils sont mes copains de l'université et avec eux j'ai pu connaître un monde différent de celui de l'Alliance (…) C'était grâce à eux que j'ai pu connaître un groupe de Chiliens différents. Bon, tout cela fait partie de la musique aussi, car nous sommes tous musiciens, nous avons joué ensemble et partagé cela. Je parle d'un groupe de Chiliens qui ont été ici depuis longtemps et qui sont des gens de tous types, comme de toutes provenances sociales.

À ce sujet, nous considérons pertinent d'ajouter que cette possibilité de rencontre entre des Chiliens de différentes 'provenances sociales' à l'université, ne pourrait pas être comprise sans prendre en compte le scénario des inégalités au Chili. Comme nous l'avons déjà indiqué, il existe un corrélat entre la perception des participants quant aux inégalités et, par exemple les données concernant la distribution des revenus. Cette situation, ayant un impact sur l'ensemble du vécu de la société chilienne, s'exprime aussi dans la disparité et l'absence de garantie dans l'accès à l'éducation supérieure. Ayant cela à l'esprit, ce qui est dit par l'une des participants nous semble fondamental :

Je connais des immigrants chiliens qui sont arrivés sans papiers, qui ont réussi à avoir des papiers et qui sont entrés à l'université, quand cela était simplement inimaginable au Chili, compte tenu de la condition sociale d'où ils provenaient (Lucía).

Ainsi, la migration vers la France de Chiliens d'origines sociales différentes ouvre l'accès à l'éducation supérieure à des personnes qui auraient pu difficilement y accéder au Chili[122]. Certes, cela place l'université comme un espace de rencontres possibles, mais nous ne voulons pas laisser entendre qu'il existe un passage mécanique de la rencontre aux formations des liens amicaux. À cet égard, si pour finir nous voudrions mettre en dialogue les perspectives de Hugo et de Benoît, nous trouvons un allié dans le point de vue de Gerardo. Celui-ci, mettant en valeur les possibilités des processus migratoires, nous raconte *:*

Ici on a des amis qui viennent des parties différentes du monde, on se retrouve avec des Chiliens de classes sociales différentes. Également, on finit par se lier d'amitié avec des personnes auxquelles on ressemble, mais vraiment tu as davantage de possibilités d'abattre les barrières et je crois que la distance te permet de regarder avec beaucoup plus de couleurs, et de mettre en valeur la diversité.

Donc, la migration peut ouvrir la voie, secouer l'imaginaire, mais à la fin c'est celui qui migre qui embrasse ou pas les potentialités de la mobilité.

[122] D'une manière très simplificatrice, mais également illustratrice de la réalité que nous essayons de montrer, nous pouvons indiquer qu'en janvier 2016, le Smic en France est de 1 466 euros et le Smic au Chili est de 333 euros. Maintenant, si nous prenons comme axe de comparaison l'argent à dépenser pour faire des études en sociologie à l'Université Paris Descartes et à l'Université du Chili, tous deux établissements publics d'enseignement supérieur, nous trouvons que : à l'Université Paris Descartes les droits d'inscription sont de 184 euros (Licence), 256 euros (Master) est 391 euros (Doctorat), et ce sont les seuls frais à payer à l'institution. À l'Université du Chili, les familles et/ou les étudiants doivent payer des droits d'inscription et aussi des frais annuels. En conséquence, l'argent à verser pour la Licence est de 169 euros (inscription) et 3 997 euros (frais annuels), pour le Master, 169 euros et 4 179 euros ; et pour le Doctorat, 169 euros et 5 788 euros.

Nous voudrions faire référence maintenant au dernier des défis identifiés : les attentes concernant la rencontre avec d'autres Chiliens en région parisienne. À ce sujet, si nous nous concentrons sur le rapport à établir, nous pouvons souligner le récit de Catalina à propos de son travail avec une famille franco-chilienne :

Il y a trois ans que je travaille avec une famille… bon, je suis arrivée là-bas parce que la mère de cet enfant elle est chilienne et elle est la tante d'une de mes amis au Chili (…) Ils ont une manière particulière de voir l'immigrant (…) et si on y pense, c'est très absurde car ils sont un couple mixte. Elle est chilienne et il est français. Lui est de droite et elle est très catholique, au Chili nous associons ces deux choses, mais ici elles ne sont pas nécessairement associées. Elle est du centre, mais d'une certaine manière ils ont élevé cet enfant – qui est le fils unique d'un couple âgé – d'une façon où… la façon dont il se met en rapport avec les autres, cela te parle de la façon dont ils regardent la personne qui est différente et la personne non française. Donc, je crois qu'à partir de cela je me suis sentie un peu dévaluée et dans un niveau différent étant étrangère (…) [ils] ont une approche du monde où les gens ont de la valeur en fonction de leur profession et de leurs revenus. Je veux dire que ce sont des critères qui n'ont rien à voir avec… ou avec l'appréciation que je fais du monde, mais d'une certaine façon je recevais ce regard parce que j'étais en rapport avec cet enfant qui ne m'appréciait pas comme personne (…) Donc, je crois que dans le contact avec cette famille, dans cette expérience de travail – que je trouvais très absurde, car la mère est chilienne aussi – la valeur de ce que je faisais était absente.

Par ailleurs, si nous nous concentrons sur la formation des liens amicaux, les attentes qui existaient sur la ressemblance entre Chiliens et sur la protection que ces derniers pourraient offrir aux primo-arrivants sont remarquables :

Ici, au début, on se lie d'amitié avec tout le monde. D'une certaine façon c'est comme si tu n'avais pas le droit de choisir. Tout le monde peut avoir de la place, il n'y a pas de filtre, spécialement avec un Chilien. Tu dis 'je vais faire amitié avec lui car nous venons de la même partie du monde, nous voyons les mêmes couleurs, nous sentons les mêmes arômes. C'est comme avoir la même perspective et alors c'est beaucoup plus facile de se lier d'amitié avec cette personne'. Bon et je me suis trouvée avec des

personnes qui vraiment n'étaient pas comme moi, qui avaient d'autres façons de vivre – parmi lesquelles il y a certaines que je désapprouve complètement – des valeurs différentes et tout cela (Macarena).

Au moment de mon arrivée je pensais que tous les Chiliens allaient être de bonnes vibrations, des amis, en vivant la même chose, mais l'expérience m'a fait comprendre que ce n'était pas tellement comme ça. Ils n'avaient pas tous de bonnes vibrations et ce n'est pas parce que j'étais aussi Chilienne, qu'ils allaient être en bonnes vibrations avec moi. Je suis arrivée avec une idée très romantique de la communauté chilienne ici, et il m'est arrivé d'être très déprimée dans les premières fêtes (…) Tu es venue et tu as un million de questions et tu as envie de demander plusieurs choses et ils étaient comme 'Je ne fais pas attention'. Cela je l'ai trouvé une mauvaise vibration. Moi, si je peux aider quelqu'un avec des informations, je le fais, tu vois ? (…) Alors, maintenant ce n'est pas comme… ce n'est plus une protection possible. Je ne vois pas les Chiliens comme 'là-bas je pourrais me sentir à la maison'. Non, pas du tout (Paloma).

Nous considérons que ces attentes présentent un intérêt particulier à côté de la discussion sur le rapport entre la diversité des processus migratoires et l'établissement de liens. L'intérêt vient du fait que ces attentes ont seulement du sens par rapport à une perspective d'homogénéité quant à ce que sont les Chiliens. Ainsi, au fond, ce serait cette homogénéité qui justifierait une expectative concernant le rapport à établir et/ou le lien à créer. En plus, si nous avons traité le ressenti de trouver une famille ailleurs, un fait *a posteriori* qui caractériserait la migration comme une forme de liaison, ici nous serions face à la tension entre des espoirs soulevés a priori et un vécu qui montre un décalage. Ce phénomène, qui peut être effectivement une expérience difficile au niveau émotionnel pour les participants, pourrait ouvrir une perspective pour un regard plus incarné sur les Chiliens en France, et de ce fait, vers une complexification des rapports avec l'altérité.

Ainsi en sommes-nous arrivée au dernier défi identifié : la fin ou le réveil de la migration. Celui-ci est attaché au fait que les liens établis dans un contexte de migration doivent faire face souvent à la remise en mouvement des parties impliquées. Donc, des amis connus ou re-connus pendant l'installation dans un autre

pays, reprennent parfois leur migration par la voie du retour vers le lieu de départ ou par la voie d'un nouveau déplacement. En conséquence, selon les participants, il est inévitable que l'amitié construite ailleurs soit distincte de l'amitié qu'ils avaient établie avant au Chili ou qu'ils pensent qu'ils vont établir s'ils rentrent :

Ce sont des liens avec lesquels on est projeté dans le futur, parce que tous nous espérons retourner au Chili à un certain moment, mais ce n'est pas comme au Chili. Là-bas tu te lies d'amitié avec quelqu'un et tu ne t'attends pas à ce qu'il parte, qu'il rentre et que d'une certaine manière il ne soit pas là. On a des amis qui sont toujours là, tous les week-ends. Cette personne sera ton amie jusqu'à ce que tu t'ennuies d'elle ou tu te disputes avec elle, mais ces interruptions géantes ou cette incertitude n'existent pas (Diana)

Tandis qu'à partir de ce que dit Diana nous accédons à une analyse des faits accomplis, nous avons trouvé aussi des témoignages de participants qui ont incorporé dans leur processus de construction des liens, la possibilité du départ de leurs amis et qui ont choisi de prendre 'des mesures' pour se protéger des conséquences éventuelles de ce fait :

Ce week-end nous avons retrouvé des amis pour une fête d'anniversaire et pour prendre le petit déjeuner et ce sont des amis qui vont rester ici. Ils sont des latinos qui sont ici et qui vont rester et des Français en couple avec des latinos. Je crois qu'avoir cet espace c'est très important parce que, par exemple, une partie de mon cercle ce sont des chiliens étudiants comme toi et des fois je me sens triste quand je suis avec… ce n'est pas… mais il y a des jours où je le pense… et tu vas partir et moi je vais rester ici (…) Je serai triste et je ne peux pas rester seule, tu vois ? Je dois me préoccuper de ma santé mentale et sociale. Il y a des amis qui vont partir, d'autres peut-être pas, mais par contre il y en a d'autres qui vont rester. Nous avons plusieurs amis déjà qui vont rester (Tito).

Toutefois, pour d'autres participants le départ des amis fait partie du vécu migratoire même, et ils le vivent avec moins de préoccupation. Ils se montrent plus ouverts, ou peut-être avec plus d'acceptation, face à l'idée du caractère instable des

amitiés. Autrement dit, face à l'idée qu'il y a des personnes qui quittent la France en même temps que d'autres personnes arrivent, et que ces dernières pourraient être aussi de nouveaux amis :

Pendant toutes ces années, ce qui s'est passé c'est qu'il y a beaucoup de gens qui sont partis. Cela arrive à Paris. Moi je pourrais dire que vraiment, depuis que je suis à Paris, la moitié des gens que j'ai connus sont partis. Mais on peut dire que ces gens se sont renouvelés. Je connais beaucoup de gens qui sont partis d'ici, mais mon cercle s'est étendu aussi à travers le travail, à travers des amis que j'ai ajoutés à mon cercle personnel (Patricio).

En conséquence, concernant ce dernier défi, nous pouvons observer différentes manières dont les participants font face au départ des amitiés renouvelées ou forgées dans le lieu de destination. Ainsi, l'éventualité de la perte de ces liens affectifs et de collaboration ou, avec plus d'intensité, de ces liens que nous considérons comme une tentative de reproduction de la famille ailleurs, est une expérience que les participants vivent avec différents degrés de désagrément. Parmi eux, bien sûr ceux qui n'ont jamais envisagé la possibilité du départ de leurs amis, n'ont pas eu d'autre alternative que de faire usage de capacités d'adaptation sur le moment. D'autres pour qui cette possibilité était plus présente dans leur devenir à destination, peuvent intégrer dans leur 'parcours amical' la planification et la prise de mesures de protection comme celle de distribuer leurs affects en incluant parmi leurs récepteurs des personnes qui vont rester à destination. Finalement, pour ceux qui ont été confrontés avec une plus forte récurrence aux déplacements hors de leur cercle, ils sembleraient accepter, avec autant de résignation que d'optimisme, le va-et-vient des amitiés dans un contexte migratoire.

6.5. La famille revisitée

Maintenant, comme nous l'avons mentionné dans l'introduction de ce chapitre, nous voudrions souligner ici que l'espace de la mobilité des jeunes Chiliens à Paris inclue les rapports des participants avec des personnes qui sont dans leur lieu de départ. Parmi ces dernières, les interviewés ont accordé une importance spéciale

aux membres de leur famille et aux amitiés établies avant leur déplacement. Comme nous avons déjà mentionné le rapport à distance avec des amis, ici nous allons nous concentrer sur les liens familiaux. À cet égard, il faut préciser que quant à ces derniers, ceux qui sont pris en compte par les interviewés sont ceux qui appartiennent à la famille nucléaire. Ainsi quand nous parlons de la participation de ces liens à l'espace de la mobilité, nous faisons référence aux rapports qui existent avec les parents, et dans certains cas les frères et sœurs, mais non avec d'autres membres de ce qui pourrait être compris comme la famille élargie.

Cela dit, nous voudrions commencer par souligner que la façon dont certains participants donnent du sens à leur départ sera, à notre avis, très déterminante de la façon dont ils construisent leur lien avec leurs familles à distance. À ce sujet :

C'est plus fort pour ceux qui restent parce que quand on s'en va, pour soi-même c'est bon et tu vas connaître beaucoup de choses nouvelles (Antonella) *Je veux dire que moi, celui qui est parti, c'est celui qui a abandonné un peu ses amis et sa famille. Nous sommes ceux qui sont partis et les gens restent avec leur dynamique* (Benoît) *Tu vas faire face à de nouveaux défis qui vont te maintenir en alerte, en mouvement et à apprendre des choses. Par contre, ceux qui restent au Chili restent avec un espace vide. Ils continuent dans la même vie et ils manquent de quelque chose* (Louise)

Ces points de vue qui mettent en relation le départ avec l'émergence d'un espace vide ou qui le relient à un abandon, soulignent la situation d'absence des participants dans le lieu d'origine et leur ressenti à ce sujet, nous permettant d'avancer vers la spécificité du rapport de ces derniers avec leurs familles. À cet égard, nous trouvons deux manifestations de cette absence : d'une part celle qui est liée à la vie quotidienne où les rôles des participants à l'intérieur de la famille soit souffrent des reconfigurations à cause de la distance, soit sont exercés par d'autres ou restent vacants sans leur consentement :

Concernant mes parents, je ne sais pas s'il s'agit d'un rôle autoproclamé ou si vraiment c'est le mien, mais j'ai le rôle de les protéger des frustrations car ils sont un couple qui reste ensemble, mais qui a toujours beaucoup de conflits (…) Alors, j'ai toujours senti une responsabilité qui est très bizarre, car je n'ai pas été beaucoup là-

bas. C'est une chose paradoxale, d'une part sentir cette responsabilité quant à leur bien-être et d'autre part, ne pas être là et que ce soit ma sœur qui doive les soutenir comme elle est là-bas (Bianca).

Maintenant que je suis loin et après la mort de mon frère et la séparation de mes parents, ma sœur me reproche mon absence. Elle pense que je devrais la soutenir un peu plus, que je devrais l'avoir soutenue, que je devrais la … ce n'est pas qu'elle m'accuse, mais elle ressent que je suis loin parce que je joue un rôle de soutien affectif dans la famille. Bien sûr que parfois ils m'ont soutenue, mais en général, avec mes frères et mes sœurs, je suis celle qui a joué ce rôle de protection et de soutien pour eux (Diana).

Le rapport avec ma famille était toujours très proche. Très proche avec mes frères et avec mon père très bon, mais un peu plus distant. Nous avons toujours parlé, ce n'est pas une mauvaise relation, c'est normal. Maintenant, depuis que je suis venue, pour eux c'est comme 'Samuel est parti, il a fait sa vie'. J'ai été négligé, je suis resté de côté (Samuel). *Les gens [sa famille] sentent que je n'appartiens pas, que je ne fais pas partie d'eux. C'est ça l'image des gens. Mon avis ne vaut pas parce que je ne vis pas là-bas* (Eduardo). *Je me rappelle que quand je suis allé au Chili, il y a eu un conflit familial dans lequel j'ai essayé de prendre part et j'ai été traité comme 'Tu viens de Paris', tu vois ? Comme s'ils me reprochaient ma biographie* (Tito).

D'autre part, l'absence qui est liée à certains évènements particuliers du devenir familial, parmi lesquels se distinguent ceux considérés comme les plus joyeux (mariages, naissances et autres) et ceux considérés comme les plus tristes (crises, décès et autres) :

Maintenant, la dernière fois où j'y suis allé, je sentais qu'il y en avait qui étaient très mécontents avec moi. Cet été j'y suis allée deux mois, de la mi-janvier à la mi-mars, parce qu'un de mes cousins germains se mariait. Il sait que j'ai fait tout ce que je pouvais, que j'ai dépensé même l'argent que je n'avais pas pour y aller. Je voulais rester le temps suffisant pour être avec la famille l'été et je sens qu'il a été indifférent avec moi. Je veux dire, pas indifférent mais 'D'accord, c'est bien, à tout à l'heure'

c'est tout. J'ai senti qu'il y avait une rancœur (…) [attribueé] au fait d'être absente. Au fait que des milliers de choses se sont passées et que nous n'étions pas là (Camille).

Le seul impact de la distance a été, comme je te l'ai dit, la mort de mon oncle. C'était la seule fois où la distance m'a touchée, où ça m'a fait mal. Je sentais le besoin d'être là. Depuis tous les mois que je suis ici, c'était la première fois que cela m'arrivait (…) Ma seule approche de cela, c'était quand je parlais à ma mère. Nous parlions plus d'une fois par semaine, mais c'était toujours une médiation. C'était par email, par téléphone ou par Skype. Donc, pour moi c'était comme un deuil intermittent car j'étais ici, je faisais ma vie et quand je devais parler à ma mère c'était autre chose. Après, quand je raccrochais le téléphone c'était terrible (Olivia).

Compte tenu de ce qui précède, nous pouvons dire que l'absence aux évènements familiaux joyeux suscite particulièrement le reproche de l'entourage, même si bien sûr les participants ne sont pas indifférents à ceux-ci et manifestent leur désir d'avoir été présents dans ces occasions spéciales de la vie de leurs proches. Cela est spécialement évident au moment où ils commencent à percevoir l'impact de leur absence dans l'affaiblissement des liens. Par ailleurs, quant à leur absence dans les évènements familiaux tristes, personne ne va leur exprimer des reproches, et en conséquence ce qui se remarque c'est leur propre regret. Dans ce cas, le vécu le plus difficile à supporter est la perte d'un être cher pendant la migration. Là, si la perte en elle-même provoque une souffrance, celle-ci est accentuée s'il existe une impossibilité de voyager pour participer au rite funèbre, moment très important pour le processus de deuil individuel et collectif. A ce sujet, quant à son absence dans ce rite au moment du décès de son grand-père et de son père, Bianca et Ingrid ont dit respectivement : *Je n'ai jamais senti qu'il est mort parce que je n'étais pas là-bas et je ne suis pas allée à son enterrement / J'ai eu à inventer un rite parce que je n'arrivais pas à assimiler. J'étais ici et je n'arrivais pas à saisir le fait.*

Ainsi, il semblerait que le vécu de la distance avec la famille d'origine a une interprétation univoque de malaise. Cependant, nous estimons fondamental contraster cette interprétation en examinant les conditions de la conservation et de la réactualisation du lien familial pendant la migration. Nous avons choisi de nous

étendre sur la forme de la communication à distance (régularité, moyens), les expectatives concernant cette communication et les limitations et les occasions qu'elle offre au lien-même.

D'abord, quant à la régularité de la communication, parmi les participants, les femmes paraitraient se communiquer plus habituellement avec leur famille que les hommes :

J'ai une super forte connexion avec elle [sa mère]. Nous parlons tous les jours par caméra, par téléphone. Nous sommes très proches, si quelque chose lui arrive je meurs (Gloria).[123]

[La communication] est régulière, mais éloignée, car parfois nous ne parlons pas pendant un mois, mais des fois nous restons une heure à parler sur Skype. Cela dépend aussi de ce qui se passe (Raphaël).

Concernant cette possibilité, nous avons essayé de trouver une interprétation 'locale' parmi les participants, mais cette tentative n'a pas eu de résultats au-delà de la confirmation:

Depuis que je vis avec ma femme, j'ai remarqué qu'elle parlait très souvent avec sa famille. Je pense que les femmes parlent davantage avec leur famille, j'ai cette sensation (...) j'ai parlé de ça à mes amis et ils sont plus ou moins comme moi (Marcos).

Si je fais la comparaison avec mon partenaire, sur la façon dont il communique avec sa famille, c'est beaucoup moins. Je le fais au moins une fois par semaine et lui, dans le meilleur des cas, il communique une fois par mois (Bianca).

Bien sûr parmi les interviewés nous trouverons des exceptions, mais cela n'enlève pas l'intérêt de la tendance. Nous pouvons signaler que si dans la partie de

[123] Si le fait que Gloria appelle spécialement sa mère pourrait être surprenant, il faut tenir compte du fait qu'elle a grandi dans un foyer monoparental avec sa mère.

nos cartographies qui a été consacrée aux chaines de soins nous avons indiqué le rôle prépondérant des femmes migrantes dans l'envoi transnational de fonds, des études indiquent que, à travers les possibilités de la communication transnationale, elles continuent à exercer à distance des rôles liés à la reproduction, y compris le soutien émotionnel (Centeno, 2007). Toutefois, ces études s'intéressent principalement au phénomène de la maternité transnationale et, comme nous l'avons indiqué, les participantes de cette recherche n'ont pas laissé leurs fils ou leurs filles en charge de leurs proches au Chili. En conséquence, il serait fondamental de mettre en dialogue l'information que nous offrent les participants avec des études concernant des jeunes femmes sans enfants, même si peut-être celles-ci ne nous donnent pas de pistes interprétatives différentes. Nous disons cela car, dans la recherche concernant les adolescentes en situation de migration, la communication transnationale se révèle aussi comme une pratique différentielle entre les hommes et les femmes, et ceci continue à exposer l'importance des rôles sociaux et familiaux genrés (Huertas et Martinez, 2012).

Ensuite, quant aux moyens de la communication, la mise en contact transnationale est un phénomène très soutenu par le développement technologique :

[Il y a 11 ans] avec ma famille au Chili c'était des courriers, je veux dire des courriers électroniques, des appels téléphoniques. À cette époque c'était très cher (…) Tu devais avoir une carte pour que ce soit meilleur marché. C'était très cher d'avoir l'internet à la maison (Patricio*) J'achetais une carte de téléphone qui coûtait entre 6 et 10 euros pour pouvoir appeler 10 minutes au Chili* (Ignacio).

[La communication] est beaucoup plus régulière avec toute la technologie qui existe maintenant. Même appeler c'est gratuit. C'est beaucoup plus… nous sommes beaucoup plus unis. C'est plus facile maintenant. Il y a Whatsapp, j'ai Line et je peux appeler sans frais les téléphones mobiles. Parfois je me sens comme si j'étais au Chili. Ce n'est déjà pas comme 'Wow, je n'ai pas parlé', si j'ai des envies de parler avec quelqu'un, je compose son numéro et c'est 'Ça va ?', peu importe le lieu où ils sont (Ignacio).

Par conséquent, des moyens comme les courriers électroniques, les vidéo-appels et les réseaux sociaux numériques sont très importants pour les participants. Cependant, le téléphone continue à être un moyen efficace pour la communication transnationale. D'une part, parce que la majorité des forfaits de téléphonie en France incluent des appels gratuits vers d'autres pays du monde, rendant le téléphone toujours disponible dans l'éventualité d'un manque de connexion à internet. D'autre part, parce qu'il s'agit d'un moyen indispensable pour la communication avec des membres de la famille qui ne maîtrisent pas d'autres technologies. À ce sujet, la situation est très variée :

Quand je parle avec ma famille c'est une question générationnelle aussi, car avec ma mère l'ordinateur n'est pas utile parce qu'elle ne sait pas allumer un ordinateur. Donc nous utilisons le téléphone et j'ai la facilité d'appeler sans aucun coût économique (Bruno).

Avec ma famille ces deux dernières années nous nous sommes liées par Skype. Cela ne se passait pas avant, nous ne savions pas que nous pouvions le faire. Comme ça je ne perds pas grand-chose (Daniela).

Je dirais que Facebook c'est très important, surtout avec ma mère et ma petite sœur. Quand je vois ma petite sœur connectée sur Facebook nous parlons par chat et même si c'est bref, c'est bien. Je vois ses photos et elle voit mes photos. Nous nous envoyons des messages. Je sais que par téléphone, cela ne pourrait pas arriver, tu vois ? C'est bizarre cela quand même. Quant à ma mère c'est aussi important parce qu'elle adore voir des photos, surtout les photos de son petit-fils. Alors c'est photo, photo, photo (Camille).

Par ailleurs, les considérations des possibilités qu'offrent ces moyens, concernant la qualité de la communication sont aussi bigarrées. Il y a des participants pour qui l'occasion de partager de manière immédiate des petits faits de la vie quotidienne est estimée très positive pour le renforcement du lien affectif et pour établir une sorte de présence ailleurs :

Maintenant ma mère m'a offert un de ces téléphones nouveaux et j'ai Whatsapp. C'est la première fois que je peux parler quotidiennement avec les personnes de choses bêtes, mais qui à mon avis, sont les liens les plus importants. Dire 'Je prends le métro' déjà cela te lie avec un ici et maintenant qui est diffèrent d'envoyer un courrier électronique de 25 pages quand l'expérience est déjà passée, quand c'est plus la rationalité qui raconte que le vécu émotif. La technologie m'a faite m'insérer réellement dans le monde chilien (Bárbara).

Toutefois, il y a d'autres participants pour qui le moment où la communication se base sur ces petits détails est interprété comme une perte de densité du lien à distance :

Au début, quand je suis arrivé, je parlais avec mon père presque tous les jours, une fois par semaine et après j'ai cessé d'appeler un peu jusqu'à ce qu'il me dise 'Et alors ?'. Moi, je lui ai dit 'Mais j'ai rien à raconter, il faut laisser passer le temps. Je t'appelle et tu me demandes comment j'étais hier et c'est comme parler de rien' (Ignacio).

Ainsi, il est remarqué le fait d'apprendre à communiquer à distance pour ne pas tomber dans un échange considéré, négativement, comme superficiel :

Nous parlons par Skype une fois par semaine, les dimanches. Je n'ai pas de Smartphone et je ne suis pas trop… alors nous parlons une fois par semaine et après certains courriers électroniques. Je crois que c'est assez, il y a des personnes qui parlent plus, mais pour moi ça serait trop. Alors, une fois toutes les deux semaines, en général le dimanche. Je sens qu'avec mes parents nous avons atteint une profondeur en parlant via Skype. Nous avons appris à parler par Skype (Tito).

Ce contraste nous invite à nous demander quelles sont les attentes des participants quant à cette communication.

Avec ma mère nous parlons beaucoup, nous parlons presque tous les jours une paire d'heures. Nous parlons de n'importe quoi, des nouvelles, de que j'ai un ongle cassé,

de tout, comme si nous prenions le thé ! Cela c'était très important pour moi et pour elle aussi. C'est comme pouvoir être proches, parce que plusieurs fois nous avons eu besoin l'une de l'autre (Diana).

À travers internet nous avons eu beaucoup de contact avec mes parents (…) Je passais tout le temps à converser [avec eux], je leur disais tout ce que je faisais. Nous avons parlé très souvent, même plus souvent que quand j'étais au Chili, et qui c'était une des choses que mes parents me reprochaient à l'époque. À ce moment-là j'étais moins attentif, plus distant, mais quelque chose m'est arrivé. Je suis arrivé en France et je sentais le besoin de leur dire ce qui m'arrivait, tu vois ? D'une certaine façon quand quelque chose m'est arrivé, j'ai eu le besoin de raconter (Gabriel).

Ma mère, elle est au courant que j'ai un chat et que le chat, je ne sais pas…il nous saute dessus chaque matin. D'une façon telle qu'elle a une représentation meilleure de notre vie quotidienne que quelqu'un qui sait que je suis ici, mais qui ne sait rien de ma vie quotidienne. Parce que s'il y a une chose difficile, c'est de maintenir la quotidienneté à distance. Ne pas tomber dans des conversations du type 'comment ça va ?, tu travailles sur quoi ?' (Louise).

Quand je suis allé [au Chili] pour la première fois c'était dur. C'était comme si toute cette année et demie, tout le temps qui s'est passé, il devenait ou il prenait la force d'une énergie qui s'est manifestée en une seconde. Je pleurais sans arrêt et mon frère me disait 'Pourquoi tu pleures ?'. Il ne savait pas tout ce que j'avais vécu, peut-être je n'avais pas tant vécu, mais il ne pouvait même pas avoir une représentation de ce monde que j'avais. 'Tu ne sais pas ce que j'ai vécu, bien que je vous aie parlé ou je vous aie écrit'. Je ne sais pas pourquoi, mais cela incarnait ma distance (Teo).

Ainsi, nous pouvons envisager que pour les participants la communication transnationale est un outil pour 'mettre à jour' leur vécu et le vécu de leur famille pendant le processus migratoire. Le fait d'être à jour ou plutôt de se 'sentir à jour' serait déterminant dans le ressenti de la proximité (affective), de la continuité du lien, malgré la distance (physique). Cependant, pour certains d'eux, comme c'est le cas de Teo, raconter ces petites histoires sur la vie quotidienne n'empêche pas que quelque

chose du vécu en région parisienne reste insaisissable pour ceux qui sont au Chili. Plus important encore, ce que Teo veut nous dire c'est que cela poserait des difficultés face au désir d'une représentation 'ajustée' du monde que les participants habitent pendant leur migration. De ce fait, leur point de vue nous permet d'avancer vers celui d'autres participants qui considèrent que c'est précisément ce qui reste 'dehors' qui donne la force créatrice aux représentations, aux imaginaires, sur leur vie. À cet égard, il nous semble fondamental d'approfondir le rôle des participants eux-mêmes concernant ce que leurs familles ignorent de leur processus migratoire. Autrement dit, si ce qui se raconte permet de la proximité, qu'est-ce qui se raconte ? Ainsi, nous voudrions nous approcher de la question sur les limites de ce partage et qui les trace.

Quand nous nous concentrons sur quelles sont les informations qui sont portées directement à la connaissance dans la communication transnationale, il semblerait que les participants autant que leurs familles agissent en les filtrant. Selon les participants, ce geste est motivé par l'intérêt de ne pas provoquer de la contrariété chez les destinataires, ceux-ci étant les membres de la famille ou le participant lui-même, le cas échéant. De ce fait, ce qui n'est pas mis en commun dans la conversation, ce sont des faits négatifs ou les nuances négatives des faits concrets que l'on communique :

Il y a des choses qu'ils ne te disent pas, mais j'étais généralement au courant (…) Ils te cachent [des choses] et ils te les disent après. Ils te les disent après un certain temps et tu restes comme 'Non, mais qu'est-ce qui s'est passé ?'. C'est étrange, mais c'est l'une des choses qui arrivent quand on est loin. Vraiment on ne peut rien faire de cela (Macarena).

Si je parlais une fois par mois ou une fois tous les deux mois, c'était une heure par téléphone; mais je me suis aperçue que le lien se fanait parce que je ne lui disais pas [à ma mère] toute la vérité ou je ne partageais pas avec elle ce qui se passait vraiment, mais je lui faisais un résumé des meilleures choses (...) Ce n'était pas bien de lui dire au téléphone toutes mes angoisses d'ici, j'allais la laisser très angoissée là-bas. Donc, je la protégeais de cela (Ingrid).

Toutefois, de la part des participants si comme nous l'avons dit, le fait de communiquer pour être à jour est fondamental pour la conservation du lien avec leur famille ou pour la création d'un lien avec elle, cette fois à distance, le rôle de ce qui est tu peut être paradoxal. D'une part, protéger l'autre des 'angoisses' possibles serait également une façon de protéger l'intégrité du lien. À ce sujet Pablo signale :

J'ai décidé d'appeler moins ma famille d'une certaine façon parce que je retardais quelque chose qui devait arriver. Ma mère était très inquiète, mon père aussi, mais je préfère appeler une fois tous les deux mois et ils ont compris (Pablo).

D'autre part, en faisant attention à ce qu'a dit Ingrid, la sélection des contenus provoque un affaiblissement du lien lui-même. À cet égard, le tri des contenus de l'échange met en évidence les transformations du rapport familial, lorsqu'il y a des choses qui semblent ne pas avoir de place au milieu du partage. De plus, cette évidence sera accentuée pour les participants, car la possibilité de filtrer les communications est très déterminée par l'éloignement et dans cette situation, ce sont eux qui ont été les plus actifs, en prenant la décision de migrer.

Par ailleurs, si nous intégrons leur perspective sur le fait d'être les plus exposés à de nouvelles expériences à cause de leur situation de migration, et si nous la mettons en dialogue avec l'ensemble des récits sur leur vécu que nous avons présentés dans cette recherche, on pourrait penser qu'il y a des conjonctures qu'ils ne veulent pas raconter à leurs familles. Mais que se passe-t-il quand ce sont celles-ci qui imposent des silences à l'élan de mise en commun de vicissitudes qui parfois sont cachées ?

Il y a un truc très fort d'idéalisation. Cela m'arrive aussi avec mon père. Il n'est jamais venu et alors j'exige qu'il vienne et qu'il connaisse vraiment ici. Ils imaginent que la vie est plus facile ici, que tu t'amuses, tu vis en France, tu voyages. C'est comme si tu ne vivais pas de difficultés (…) Parfois cela arrive avec ma famille proche et tu dis 'Comment ils ne réalisent pas que c'est pas comme ça ? (Noemí).

Les commentaires que je reçois toujours c'est que je vis une vie admirable, je vis à Paris, je voyage. Tout cela ils le voient encore à ce jour comme une vie exceptionnelle (…) mais ils ne m'ont pas permis de dire ma version de la vie ici. Leur dire que ce

n'est pas facile d'aller à la préfecture chaque année, se réveiller tôt pour obtenir un numéro, le fait qu'ils peuvent te dire 'Non, nous ne vous donnerons pas le titre de séjour'. Je ne peux pas leur dire non plus si les choses vont bien ou non avec mon copain (Bruno).

Quant à ma famille, c'est très difficile de leur faire comprendre les difficultés que je vis au jour le jour parce que leur principe de base c'est que tout est mieux ici. Alors c'est très difficile de pleurer (Bárbara).

Ainsi l'imaginaire des familles restées au pays, sur le lieu de destination et sur les conditions de vie des participants dans celui-ci, a un impact sur les contenus de la communication transnationale, et de ce fait dans ce dernier lien dans l'espace de la mobilité. La difficulté à constituer un espace de parole où il y ait la place pour les difficultés du vécu migratoire et pour les émotions que celles-ci provoquent, est acceptée avec malaise. Nous disons 'acceptée' dans la mesure où les participants comprennent des différentes manières la puissance de cet imaginaire, soit à travers l'empathie, soit à travers la relativisation de leurs propres expériences, cette dernière, que nous avons déjà mise en évidence à travers le récit sur l'immigration privilégiée. En conséquence, ils signalent :

Quand je suis venue, ils pensaient que j'allais travailler en Europe et j'allais gagner beaucoup d'argent. C'est leur vision jusqu'à aujourd'hui. Je cherche toujours à leur expliquer que ce n'est pas comme ça, mais ils ont dans la tête cette idéalisation que j'avais avant aussi (Boris).

Ma mère elle me dit toujours 'Sois forte, sois solide. Tu ne peux pas pleurer pour ça. Il y a des personnes qui vivent des choses pires' et bon, cela c'est vrai (Bárbara).

Par ailleurs, concernant les tensions que provoque cet imaginaire dans l'échange, les participants considèrent que cela met à l'éprouve la densité du lien familial même et que suite à cette épreuve, celui-ci en sort, renforce. À cet égard, il y a des participants comme Émilie qui mettent en rapport cette force avec la spécificité de la biographie de leurs parents :

J'ai eu la chance de partager ce type de choses avec des gens proches, des gens qui connaissent et qui ont un lien avec la France. Ce n'était pas la même chose que pour quelqu'un qui, par exemple, n'a pas de papiers, dont les parents ne sont jamais sortis du Chili et qui n'en ont aucune idée. Mes parents ont été aussi des immigrants, ils se sont aussi déplacés d'un pays vers d'autre, ils ont un lien avec la France, ils connaissent la situation ici (Émilie).

En général, les participants estiment que à condition d'un partage fluide et honnête de la part de ceux qui communiquent et de l'ouverture intéressée et empathique de la part des récepteurs, le lien affectif reste en vigueur à distance. Dans le cas contraire, celui-ci est considéré comme faible et superficiel et sa continuité est en conséquence compromise. Face à cette distinction, les liens avec les membres de la famille, même s'il y a des difficultés, sont toujours placés dans la première catégorie :

Il y a plusieurs préjugés et des idées préconçues. Je crois, par exemple, que dans ma famille, tous ont pensé qu'arriver ici c'était déjà gagner. Je veux dire avoir tout gagné. (…) Je crois que tout dépend de la capacité de relation que tu as avec les gens là, parce que si tu n'as pas ce contact ils vont commencer à se faire des idées (Hugo).

Evidemment ma famille connaît ma réalité. La première année quand je suis allée au Chili, j'étais comme si comme ça et alors ils me disaient 'dommage que tout soit si difficile'. Au fil des années la situation s'est améliorée et j'ai reçu d'autres commentaires. Or, une personne que je croise dans la rue, avec laquelle je ne partage pas plusieurs détails, bien sûr elle aura d'autres points de vue (Jimena).

Par ailleurs, dans la deuxième catégorie :

Ce sont des gens qui ne te connaissent pas et qui te placent dans un grand stéréotype qui est le stéréotype simple de l'identité entre pays développé et bonheur. Je veux dire qu'ici il n'y a pas de pauvreté, il n'y a pas de problèmes et que par conséquent si tu vis dans un pays où il n'y a pas de problèmes – ce n'est pas vrai, mais cela pourrait être l'image qu'il y a au Chili – toi tu dois être un mec heureux et sans problème. Celui-ci c'est un stéréotype très basique et si cette personne le soutient, même quand tu es là-bas [au Chili] et il le répète et le répète c'est que … moi je l'ai compris comme ça 'ce mec ne me connaît pas et n'a pas intérêt à me connaître' (Tito) .

Jusque-là nous avons mis l'accent sur le fait que dans la distance géographique il y a des possibilités pour la proximité affective et que les liens familiaux peuvent donc se tenir et jouent un rôle actif dans le vécu migratoire des participants et dans l'espace de la mobilité des jeunes Chiliens à Paris. Ainsi, 'étant loin nous avons l'occasion de nous rapprocher' et de ce fait reproduire ou travailler pour l'adaptation du lien à de nouvelles conditions, mettant en marche une sorte de dynamique de contrebalance concernant un départ entendu sous l'idée de l'abandon de la famille et sous l'expérience de l'absence au pays. Or, pour finir avec cette proposition de la migration comme une forme de liaison et avec l'exploration de l'espace de la mobilité des participants à travers les différents liens qui le composent et ses complexités, nous avons jugé d'importance – au-delà de tout souci de rééquilibrage – de nous interroger sur les possibilités d'un effet bénéfique d'être tout simplement loin sur les liens familiaux En explorant les réponses à cette interrogation, nous en avons identifié certains qui sont remarquables et qui apparaissent dans les patchworks qui suivent :

[La distance] est 100% positive quant aux rapports avec ma famille, soit avec ma mère, avec ma sœur, avec mon père. Ça a été 100% avantageux. Avantageux car il y a une relation de meilleure qualité à distance. Honnêtement je préfère que ce soit ainsi, à distance (Bruno) *Avec ma mère nous avons toujours eu une relation compliquée et quand je suis venu – j'imagine qu'à nous deux il est arrivé la même chose – nous nous sommes rendus compte de la place que chacune avait dans la vie de l'autre. Notre relation s'est énormément améliorée. Parler au téléphone et avant de raccrocher dire 'Maman je t'aime beaucoup', cela je ne le faisais pas avant de venir ici* (Leonor). *Je trouve que mon rapport avec ma famille est mieux en étant loin que près. Quand je suis là-bas je provoque davantage de conflits, surtout avec ma mère. Avec elle nous avons une bonne relation en parlant au téléphone, par Skype et quand je suis là-bas commencent les frictions* (Bianca).

La distance est en rapport avec la confiance en moi. La permission que moi-même je me suis donné pour être différente, pour penser différemment, pour faire des choses d'une manière différente de la manière dont elle [sa mère] avait fait les choses. Je ressemble à ma mère, ça c'est vrai, mais je ne suis pas une extension de ma mère. Nous ne sommes pas la même personne et nous ne sommes pas d'accord sur les mêmes choses en aucun cas (…) La distance a été très bonne pour grandir et être

adulte et rester tranquille. Aussi pour voir ma mère comme une personne affectueuse et non comme le porteur de la vérité (Diana). *Je veux dire qu'on prend des décisions et des chemins parfois de manière un peu inconsciente, mais pour moi à chaque fois l'idée que j'avais besoin de m'éloigner de ma famille pour pouvoir me comprendre mieux, pour pouvoir m'écouter intérieurement et comprendre mes propres idées politiques – qui sont très éloignées des leurs – et mes propres perspectives sur la société, devient plus consciente* (Liliana). *Soudain vivre ici c'est une espèce de statut d'indépendance, on dit 'Maintenant c'est moi, peut-être que les choses sont comme ça au Chili, mais ici c'est différent et moi aussi je pense différemment'. Donc, d'une certaine façon…. une espèce d'autonomie qui se construit. Une personne qui n'est déjà pas influençable par la pensée de son père, de sa mère ou de sa famille* (Raphaël).

La distance m'a aidé à comprendre beaucoup de choses. Je voulais prendre ma vie en mains. J'ai toujours eu des problèmes avec les libertés : 'ne sors pas tant' 'cela est dangereux'. J'ai toujours voulu davantage de liberté que ce que j'ai eu. Je la cherchais, je la voulais (Ernesto) *Je sens que je peux faire ma vie de manière indépendante de ma famille. Je vais être encore préoccupé par eux, mais je ne sens plus un poids au-dessus en étant loin de mon papa, loin de mon frère. Je ne le sens pas comme ça. L'évolution positive est que je me sens plus indépendant et avant je me sentais plus dépendant émotionnellement. Cette distance et le fait que ça fait si longtemps que je suis loin de la maison, cela m'a rendu plus indépendant (…) Maintenant, je sens que je suis celui qui doit construire sa vie. La distance a signifié cela pour moi, elle m'a fait me sentir plus autonome dans ma vie* (Gabriel) *Il y avait ce moment très fort, qui semble triste ou peut-être que juste cette année et demie [la première année en France] apporte des moments difficiles ou des situations subies, mais au fond ce sont des larmes à cause d'un ressenti fort d'indépendance* (Teo).

Ainsi, dans les conditions de la distance se sont développées des améliorations du rapport familial, des remises en cause de la socialisation à la base du lien du même type, et des occasions pour l'autonomie des participants. À cet égard, il pourrait paraître contre-intuitif de caractériser ces processus comme bénéfiques pour la relation entre les personnes interviewées et leurs familles, cependant, de notre point de vue, pour comprendre cette caractérisation il faut être sensible aux potentialités de

la migration et de la distance en résultant. D'abord, au-delà des hiérarchisations ou des appréciations évolutionnistes, la migration est une occasion de s'approcher des « mondes parallèles » (Maffesoli, 2004 :43) où le savoir sur les possibilités de l'existence s'amplifie non seulement à travers la rencontre avec ce qu'il y a de nouveau dans un autre entourage, mais aussi avec ce qu'il peut y avoir de nouveau en moi-même. Ensuite, la migration est aussi l'occasion pour la distance dans des sens multiples qui dépassent le seul sens géographique, donc cette multiplicité permet la reconsidération des liens affectifs et de leurs possibilités.

Quant à cette reconsidération, l'ensemble des récits sur les liens entre les participants et leurs familles ont mis en évidence que la compréhension de leurs impacts sur la vie quotidienne est d'une complexité qui va du vécu du manque de liberté à l'inconditionnalité de l'affect. Toutefois, compte tenu des perspectives des participants, ces significations contradictoires ne constitueraient pas leurs motivations pour une séparation, mais leur élan pour atteindre à une distance « reliée » (Maffesoli, 2004 :86). Ainsi, nous devons être sensibles au fait que des processus comme, par exemple, la remise en question de la socialisation à la base des liens familiaux, plus que promouvoir la rupture, ont un rôle fondamental pour la survie de ces liens pendant des processus migratoires qui placent ailleurs les parties impliquées. Ici, la distance qu'offre le déplacement semble avoir été intégrée dans le vécu des participants comme une très bonne occasion pour revisiter ces liens et leur accorder un nouveau sens et une nouvelle place dans leur espace de la mobilité. En d'autres termes : *La distance n'est pas une rupture, c'est un outil pour résoudre des choses* (Ernesto).

6.6. La liaison et l'appartenance

Compte tenu de l'importance accordée par les participants aux liens amicaux et familiaux dans leur trajectoire migratoire, nous voudrions explorer les rapports entre la création et recréation des liens affectifs et la notion d'appartenance. À cet égard, nous voudrions reprendre ici ce qui nous avons signalé dans l'introduction de cette recherche et également dans notre chapitre sur d'autres sensibilités pour l'étude des migrations. Dans les deux cas, nous avons remarqué la possibilité de comprendre les lieux comme une expérience affective (Ahmed, 1999) et de ce fait, de mettre en valeur leur impact dans la constitution des liens (Maffesoli, 2007c). Cette

compréhension ferait ressortir l'émergence d'un sentiment d'appartenance aux lieux qui peut défier et concourir avec d'autres définitions institutionnelles de l'appartenance.

Dans la même veine, comme les participants ont montré l'importance des liens amicaux dans la recréation de la famille ailleurs et la mise à jour des liens familiaux à distance, le vécu de la famille pourrait être considéré comme une piste fondamentale pour développer une réflexion sur le devenir de l'appartenance pendant les processus migratoires. À ce sujet, la perspective d'Avtar Brah (2011) sur les connotations de la notion de foyer, lieu familial par excellence, nous semble spécialement éclairante. Comme nous l'avons déjà dit dans ce travail, elle nous propose que le foyer, d'une part nous connecte avec l'idée de nation où la revendication de l'appartenance est contrainte à une définition institutionnelle de celle-ci, et d'autre part nous connecte avec le vécu quotidien où la revendication de l'appartenance est liée à un sentiment à propos de celle-ci. Ainsi, cette notion double nous permet de remarquer d'abord, des tensions entre un vécu de l'appartenance depuis la socialité et un vécu de celle-ci sur la base de l'adhésion formelle au collectif ; et ensuite, des entendements de l'appartenance qui sont variés selon l'échelle, de la nationale à la locale et jusqu'à la plus intime.

Alors, nous voudrions souligner deux perspectives des participants qui nous approchent de cette 'autre' compréhension et expérience de l'appartenance, loin de toute formalisation. Ainsi, nous voudrions remarquer d'abord, la perspective qui nous invite à envisager l'importance de se sentir à l'aise dans un lieu pour l'émergence d'un ressenti d'appartenance à celui-ci :

Je ne suis pas une personne qui va parler des merveilles du Chili, pas du tout, mais quand je pense à un lieu cool pour être, dans une certaine mesure, je reviens à celui-ci (Catalina). *Le Chili a été toujours quelque chose de proche, il a été toujours présent. L'idée de rentrer ne me gêne pas, je veux le faire. Je sens que c'est mon lieu, je me sens bien là-bas* (Gabriel).

Récemment, je suis retournée au Chili et j'y ai passé un long moment, et étant ici je passe un long moment aussi. Alors, ce n'est pas un problème de… je crois que ce n'est pas tant un problème d'où tu es. Je veux dire que, évidemment il y a des choses différentes, des cultures différentes et tout cela, mais je crois qu'il s'agit d'une chose

personnelle d'être bien ou pas dans un lieu (Pablo). *Je ne sais pas, pour moi le foyer c'est où je me sens bien et où je veux vivre. C'est cela* (Olivia).

Ensuite, nous traiterons la deuxième perspective à travers l'interrogation suivante : si l'appartenance est liée à se sentir à l'aise et si les participants ont attribué un rôle important au rapport familial dans leur bien-être, que se passe-t-il avec l'appartenance au lieu de départ si la famille quitte ce lieu ?

Le Chili je le vois… je devrais le voir comme pays, mais je le vois comme ma famille et mes amis (Tamara).
Le Chili a une place très importante parce là-bas est ma famille, surtout ma mère, les parents de Sebastián (…) Je crois que s'ils n'étaient pas là-bas ce serait différent. Je me suis déjà rendue compte que le Chili n'est pas le centre du monde. Quand tu arrives à en sortir tu te rends compte qu'il y a d'autres lieux (Gloria).
Si ma famille n'était pas au Chili, j'irais très peu voir les amis, à la fin je ne sais pas ce qui construit un lien avec un pays… le lien c'est la famille, les amis (…) Moi, j'aime bien le Chili et je t'ai dit que je veux que mon fils ait un lien avec le Chili, mais si ma famille ne vivait pas au Chili… je ne sais pas (Émilie).

De notre part, nous considérons que ces perspectives – l'une forgée depuis le vécu des participants et l'autre issue d'un positionnement face à une situation hypothétique – ouvrent le spectre de l'appartenance aux lieux de destination de l'immigration où il est possible de se sentir à l'aise et en même temps révèlent une instabilité en ce qui concerne l'appartenance aux lieux de départ de l'émigration, donnée formellement pour certaine. En conséquence, les deux mettent en valeur l'ensemble des liens affectifs qui font partie de l'espace de la mobilité pour étendre la compréhension de l'appartenance au vécu de la socialité. Nous continuerons en développant cette compréhension de l'appartenance dans notre prochain chapitre, où nous développerons la possibilité de pluraliser les appartenances.

6.7. Entre la reproduction et la transgression

Dans ce chapitre, le deuxième concernant la présentation des résultats de cette recherche, nous avons présenté notre proposition compréhensive de la migration comme une forme de liaison, et une définition de 'l'espace de la mobilité' des jeunes Chilien en région parisienne sur la base de leurs liens affectifs. Ainsi, nous avons développé ici un travail interprétatif sur des patchworks et des récits discontinus qui nous donnent à voir le dynamisme des participants dans la recréation des liens établis avant le début du processus migratoire, et la découverte et redécouverte des différences et des affinités pour la création des liens, pendant le même processus. Dans ce dynamique, les participants ont relevé ici deux types spécifiques de liens, les liens amicaux dans le lieu de départ et à destination – sur lesquels, à notre avis, se place une attente de reproduction de la famille – et les liens familiaux, concernant principalement leurs parents et leur frères et sœurs au Chili. Comme nous l'avons mentionné, l'importance accordée à ces liens les situe à une place fondamentale en ce qui concerne le bien-être des participants et en conséquence, il s'agit d'une notion de bien-être qui s'appuie sur une appartenance au collectif définie à des échelles variées (Maffesoli, 2010a ; 2012).

Compte tenu de ce dernier, nous pouvons envisager des conséquences sur la définition des appartenances, nous permettant de développer une réflexion sur elle, liée au vécu affectif et soutenue par la socialité. Cependant, si d'une part, nous avons pu identifier que plusieurs fois les appartenances au collectif semblent se détacher des contours de l'appartenance nationale et être très soutenues par la rencontre des communalités attachées à la situation de migration elle-même, d'autre part, il y a des exemples où ces contours semblent être renforcés par la voie des attentes de confort, de sécurité et de compréhension mutuelle sur le partage d'une origine commune. Alors, il était, à notre avis, fondamental d'interroger les cadres de ce qui est collectif, pour identifier si dans le processus migratoire, les participants s'approchent de la reproduction des anciennes appartenances ou de leur transgression.

Toutefois, le développement de cet exercice de réflexion a mis en évidence la résistance des vécus des participants et de leurs considérations sur ce vécu, pour s'adapter à cette dichotomie. Cela s'explique d'une part, car les désirs de conservation ou de reproduction des liens sont très puissants parmi eux, et d'autre part car les circonstances finissent par leur indiquer que la seule façon de réussir un certain degré

de concrétisation concernant leurs désirs est à travers leur ouverture à la transformation des liens eux-mêmes. En conséquence, les dynamiques d'une « distance reliée » (Maffesoli, 1997 :76) et d'un « enracinement dynamique » (Ibid. p. 91) se montrent plus pertinentes pour comprendre les dynamiques de l'espace de la mobilité et les liens qui le composent.

Or, nous ne pouvons pas ignorer qu'en réfléchissant de façon expresse sur les possibilités de la transgression nous mettons, en même temps, en valeur l'idée de quelque chose d'identifiable et de consolidé à enfreindre. À cet égard, il est très important de prendre en compte si cet effort contribue à renforcer une dichotomie qui raccorde la recréation et la création des liens avec l'existence de formations plus authentiques que d'autres, en tant qu'originelles et naturelles. Une notion qui, de notre point de vue, est très accrochée au ressenti de l'abandon et de l'absence concernant les liens affectifs. En poursuivant cette perspective, il serait possible de laisser dans l'ombre le fait que les processus migratoires, comme changements de la vie quotidienne, participent de manière active à la formation des limites de la socialité et à la reconfiguration de celles-ci.

En conséquence, laissant de côté toute promotion d'une pensée dichotomique, notre intérêt était de relever comment la migration peut – à petite échelle, depuis la socialité – contribuer à une compréhension plus fluide de l'appartenance. Dans celle-ci seraient conjugués en temps présent les liens anciens, les actuels et ceux à venir, chacun se confrontant à des remises en question pour arriver à avoir une place dans l'espace de la mobilité. De ce fait, à partir de cette compréhension, il serait possible, dans une certaine mesure, de relativiser le sentiment de la perte à travers la redécouverte et découverte de l'empathie et de la solidarité ailleurs et le potentiel de celles-ci pour ouvrir la voie à de nouveaux assemblages avec des contours continuellement traversés par le mouvement, mais non moins significatifs pour le bien-être.

Chapitre 7 : Le nomadisme dans la migration

7.1. La possibilité de devenir *sujets en mouvement*

Ainsi que nous l'avons indiqué dans les premières lignes de ce document, notre recherche interroge les transformations des sujets depuis les processus migratoires, et particulièrement la possibilité des migrants de devenir *sujets en mouvement* ou nomades (Braidotti, 2011a, 2011b ; Maffesoli, 1997, 2010b). Cette possibilité signifierait que celui qui migre, même s'il n'est pas en dehors du scénario figuré par le capitalisme avancé et sa marchandisation de la différence (Braidotti 2011b) continue à être un « sujet de transformation » (Bedford, 2009). À cet égard, la mise en examen des possibilités du nomadisme pendant la migration ne vise pas à une célébration de la mobilité à outrance ni à promouvoir une lecture du processus comme la manifestation d'une victimisation qui dans ses développement re-victimise. Il s'agit plutôt d'explorer le processus migratoire comme une conjoncture habilitante d'une remise en cause des appartenances sans remplacements visés ni résolutions synthétiques à partir d'une logique de libre choix, qui ouvre la voie à d'autres rapports à l'altérité. Cela dans la mesure où les processus d'identification et de désidentification, emmêlés et conflictuels – mais affirmatifs –, en vue d'un enracinement dynamique, contestent l'unité du sujet, en relevant l'impact de la possibilité d'« autres en moi-même » (Maffesoli 2007 :249) dans l'individualité, et de la coprésence avec l'altérité autour, dans la soutenabilité (Maffesoli, 2012).

Comme nous l'avons indiqué dans le chapitre « Autres itinéraires pour l'étude des migrations », développer une discussion sur la subjectivité qui migre exige de nous une reconsidération de la manière dont a été abordée la subjectivité des migrants. Ainsi, notre démarche de terrain a été développée en tenant compte du fait que le geste de mettre en valeur la première personne dans la recherche – et ainsi faire valoir ce que les protagonistes de n'importe quel phénomène à enquêter ont à nous raconter sur celui-ci – est important, mais insuffisant. Ainsi, nous avons essayé de remarquer que – dans le cadre des études des migrations – aussi bien le fait de partir à la recherche des migrants en ayant comme prémisse la victimisation comme l'élément de base des motivations pour les déplacements, que le fait de développer un travail interprétatif des données sous le cadre de la souffrance comme la caractéristique qui

résume l'expérience, impliquent la reproduction d'un regard réductionniste sur les processus migratoires et les sujets qui les incarnent. Cela avec des conséquences aussi bien pour la justesse au niveau de la recherche que pour le renforcement des imaginaires de l'impuissance à propos des sujets.

Par conséquent, les données que nous présenterons dans ce chapitre proviennent d'un travail d'entretiens et d'un travail de construction de récits (patchworks et récits discontinus) développés expressément depuis une sensibilité qui permette de valoriser la particularité, la diversité et la complexité du vécu migratoire, avec ses nuances, tensions et contradictions. Cela dit, pour rendre compte de l'émergence du nomadisme dans la migration, nous avons choisi de nous étendre sur quatre processus spécifiques : d'une part, la mise au jour des imaginaires et les changements vécus comme manifestations des transformations subies pendant la migration ; d'autre part, la révolte contre l'unité et la distance critique comme manifestations des transformations recherchées et intentionnées, où la migration est habilitante.

7.2. La mise à jour des imaginaires

Comme nous l'avons déjà mentionné, notre recherche accorde de l'importance à l'imaginaire des migrants dans le cadre des processus migratoires. Nous considérons qu'il s'agit d'un élément indispensable dans la reconsidération de la subjectivité des migrants. Cela dit, nous traiterons maintenant une question qui a été particulièrement sensible au moment de la mise en valeur de cet imaginaire au milieu des études des migrations et qui à la fin touche la mise en valeur de la dimension de l'imaginaire elle-même dans la vie sociale. Nous faisons référence à la pensée dans laquelle les potentialités affirmatives de l'imaginaire des migrants sont remises en question par rapport aux attentes quant à la vie ailleurs, dont l'aboutissement pourrait être compromis. Dans cette perspective, le rôle de l'imaginaire des migrants est restreint à la création et reproduction de faux espoirs. De ce fait, d'une part la dichotomie entre réalité et imaginaire est renforcée, et d'autre part le regard condescendant à propos des migrants est maintenu. Par ailleurs, il n'est pas moins vrai qu'il est possible d'identifier au milieu des études des migrations une attente d'idéalisation et une attente de désillusion ultérieure de la part des migrants, étroitement liées à la notion que les personnes auraient une motivation unique et cohérente pour se déplacer.

De notre part, nous ne prétendons pas rejeter a priori l'existence des écarts possibles entre les attentes et les vécus dans la migration. En conséquence, au moment où nous avons estimé que la recherche de bien-être était à la base des déplacements, nous n'avons pas fini par la négliger, mais par essayer de remettre en question la vision unidimensionnelle en ce qui concerne ce bien-être. Cela est très important pour notre enquête, dans la mesure où les participants ont partagé avec nous des perspectives comme celle qui suit :

Les gens pensent que je faisais un choix de vie incroyable et que je vis une vie incroyable, je vis à Paris (...) Eh bien, en général, je leur explique que ce n'est pas comme ça. Je leur dis qu'ils ont aussi une vie incroyable, ils vivent dans de grandes maisons, ils dépensent très peu d'argent pour les choses. Bien sûr, Santiago n'est pas... J'ai vécu dans le centre de Santiago et je ne les envie pas pour cela, parce que j'aime beaucoup plus vivre à Paris, mais le niveau de vie qu'ils ont à Santiago est beaucoup plus élevé. Ce sont deux choix de vie différents et l'un n'est pas mieux que l'autre, ils dépendent de tes priorités (Boris).

Ainsi, notre proposition est et sera d'explorer les décalages éventuels loin des caricatures méprisantes et au plus près des points de vue des protagonistes de la mobilité eux-mêmes. Par conséquent, il nous semble pertinent d'abord de remarquer le lien évident entre les motivations (ou élans) pour les déplacements et les attentes (évaluation des potentialités de leur concrétisation) et aussi le fait que les deux se distinguent par leur multiplicité et leur diversité. Par exemple, nous avons signalé dans notre chapitre « Moi migrant, toi migrant » l'existence d'un malaise chez certains participants à propos de leur pays de départ. Cela spécifiquement à l'instant où ils ont confronté la nostalgie des exilés vis-à-vis du Chili à leur regard critique sur le même pays. Toutefois, nous avons aussi été explicites sur le fait que si ce malaise pouvait être commun à une partie des participants, il ne constituerait pas l'une des motivations, pour tous ceux qui le sentent et d'ailleurs qu'il est fondamental de ne pas manquer que, même dans le cas où on accorde à ce malaise le statut de motivation, il ne représente pas la seule motivation pour migrer. Or, la chose significative quant à la question du malaise est qu'elle nous permet d'introduire le sujet de la mise en jeu des imaginaires concernant le lieu de départ et le lieu de destination, tous deux

spécialement importants dans la configuration des attentes sur la migration. Ainsi, pour les personnes chez qui il y avait n'importe quel type de non-conformité avec le lieu de départ, celle-ci est accompagnée par une attente implicite sur un changement d'ambiance où les situations concrètes qui contribuent à cette non-conformité ne soient pas présentes.

Pour illustrer ce dernier point, nous utiliserons l'entretien avec Camille au moment où elle nous permet d'accéder à une estimation, que nous pouvons cette fois considérer comme positive, des attentes explicites qui s'inscrivent dans sa non-conformité avec le lieu de départ[124].

Nous sommes venus directement à Paris tous les trois – avec mon fils et mon partenaire – parce que nous allions étudier ici. Au fond, nous avons réalisé qu'au Chili la situation serait très compliquée. Nous étions jeunes avec un bébé, nous voulions étudier et d'une certaine façon la société joue en notre défaveur. Particulièrement avec moi parce qu'il a pu continuer à étudier tandis que j'étais enceinte et aussi après, mais j'ai dû cesser mes études (…) Nous avons dit 'Même avec un petit travail, en faisant des études, nous n'allons pas pouvoir être indépendants donc essayons quand même ailleurs'. [Au Chili] c'était comme 'La pauvre fille qui n'a pas utilisé de préservatif et maintenant elle est grillée à vie'. Cela n'était pas mon point de vue des choses, mais cela c'était la façon que la société te fait sentir. Il y a aussi le poids de la famille : 'Tu te maries, les hommes sont méchants il va t'abandonner. Dès que le bébé sera né, il va partir avec une autre' Ce n'était pas des mauvaises vibrations, d'une certaine manière c'était pour me préparer. À cette époque le divorce n'existait pas au Chili et j'ai dit 'Non, je ne me marie pas, même pas en rêve'. C'était comme si… la société chilienne m'étouffait, même si mes parents nous ont soutenus à 100 % et ils ne nous ont pas pressés [Je crois que dans ma famille j'ai livré la bataille et ils ont compris que moi je n'allais pas me marier, que je n'allais pas être femme au foyer et que je n'allais pas me plier au modèle chilien de famille ou de société. Alors c'était comme facile pour eux de me laisser

[124] En ce qui concerne l'entretien avec cette participante, nous voudrions revenir sur ce que nous avons remarqué de sa narration, dans le cadre de notre interprétation à propos de l'existence d'un regard critique sur le Chili : *Il y a des personnes qui sont venues car elles sont épuisées, épuisées d'un modèle tellement étasunien. Je crois que les gens qui sortent de la norme, ils savent qu'il y a beaucoup plus de possibilités ici. Je veux dire, ceux qui ne veulent pas se marier à 25 ans, avoir des enfants, acheter une voiture, une maison et qui ont une perspective comme 'je veux être libre, vivre en union libre et errer dans divers lieux (...)'. Je pense que ce qui est recherché est une alternative à une société si traditionnelle* (Camille).

partir, je le dis par rapport à mon père et à mon grand-père. Mon père a été avec moi dans toutes les luttes, il sait comment sont les choses. Il est le premier machiste qui a sa femme à la maison, mais il sait que nous étions différents parce que ma mère était très libertaire. Mon grand-père (...) lui aussi le savait, parce qu'il connaît la société française aussi… il la connaît à travers les livres, par le biais des philosophes et à travers la loi, alors il savait qu'elle était beaucoup plus adéquate pour mon projet de vie]
Mon fils était bébé et c'était très difficile parce que l'on vient avec un bébé déjà né et tout ici est très bureaucratique (…) Nous arrivons en étant deux étudiants sans argent et ils nous ont regardés comme 'Quoi ?' Ici, les gens ont des enfants à 40 ans et nous sommes arrivés à 19 ans avec un bébé, ils n'avaient jamais pensé à cette possibilité. Donc, rien, c'était très difficile et nous n'avons jamais réussi à avoir une place à la crèche. Nous devions nous passer notre fils dans le métro pour aller aux cours (…) De toute façon tu livres la bataille et je crois qu'ici c'est plus facile de la livrer qu'au Chili. Au Chili c'était un autre type de pression [liée au fait d'être une mère jeune sans être mariée avec son partenaire], au moins ici les mecs ne te regardent pas pour cela (Camille).

Maintenant, avant de continuer avec le contraste, c'est-à-dire avec le vécu des attentes non accomplies, nous voudrions approfondir la discussion sur l'existence de ces attentes et leur connexion à des lieux spécifiques où leur projection se localise. Ainsi, nous considérons que la possibilité que ces attentes soient très liées au vécu à destination, après une considération critique du lieu de départ, ne peut pas nous conduire à laisser de côté des expériences migratoires où elles sont très difficiles à lier aux frontières d'un lieu de départ comme l'emplacement de leur élan et aux frontières d'un lieu de destination comme le contexte de leur accomplissement. D'ailleurs, même dans le cas où ce dernier lieu est défini, la 'recherche' qui attire le déplacement n'est pas aussi simple à relier à une localisation distinctive. À cet égard, nous identifions le cas où la migration est signifiée comme un processus personnel d'ouverture à la rencontre avec l'altérité dans un sens étendu :

Ce n'était pas de chercher quelque chose de différent du Chili, cela n'a pas été la motivation. C'était de trouver quelque chose de différent, quelque chose de nouveau,

quelque chose d'intéressant, quelque chose à connaitre, quelque chose à découvrir (Diana).

Je ne suis pas parti fâché avec le Chili, je suis parti seulement pour tenter ma chance ailleurs. Il n'y avait rien qui me poussait …ou des circonstances où j'avais senti que je ne pouvais pas faire ma vie là-bas. C'est clair que je pouvais la faire là-bas, mais je me suis dit 'Allons voir au-delà' (Raphaël).

J'avais envie de faire tout l'effort, de résister, de connaître. J'avais faim d'aller au-delà. Au Chili ça se passait très bien. Je faisais des projets intéressants et je participais à beaucoup de choses qui m'intéressaient, mais à l'intérieur je sentais l'envie d'aller dans un autre pays, d'aller loin, de connaître d'autres choses (Bernardo).

D'autre part, il y a aussi des situations où la définition de la destination ne paraît pas liée à des attentes concrètes par rapport à la vie dans cet autre lieu. C'est, par exemple, le cas où les déplacements s'insèrent dans des processus de rencontres familiales ou des processus où la présence de la famille ailleurs définit la destination de la migration sans mettre en jeu de grands questionnements ou des expectatives particulières. Toutefois, nous voudrions préciser que nous parlons encore des processus migratoires indépendants – l'un des critères de notre échantillon théorique – et que nous faisons seulement référence au moment où le choix du lieu de destination de ce processus est fait sur la base de l'existence des membres de la famille déjà à destination :

Je suis venu ici parce que ma mère vivait ici avec mon frère. Alors, j'ai dit 'Je vais me donner un temps pour moi, je vais aller voir ma mère pendant deux ou trois mois' et finalement je suis resté et il y a six ans que je vis ici (…) Je suis venu pour visiter et peut-être pour voir s'il y avait la possibilité de rester et ce que je pourrais faire ici, le travail. Comme j'avais déjà terminé mes études de théâtre au Chili, j'ai dit 'Nous allons voir, nous donner un temps pour nous-mêmes, visiter ma mère' eh bien, je suis resté (...) Si ma mère n'avait pas été là, je n'aurais pas choisi Paris. Maintenant, elle

s'en va et peut-être nous irons à San Francisco bientôt, mais la raison pour laquelle je suis venu à Paris c'était une rencontre familiale (Ignacio).

Ma mère a rencontré un Français au Chili, ils ont vécu ensemble pendant un an, un an et demi et après ils sont venus ici (...) L'idée c'était que ma mère allait venir avec lui et ma sœur cadette. Elle nous a demandé notre avis et nous avons été d'accord parce que ma mère a toujours voulu faire des études et prétendument cela c'était aussi une des raisons pour venir. Ici l'université n'est pas chère et ce serait plus facile d'étudier, une chose que ma mère a toujours voulu faire et qu'elle n'a jamais pu faire. Elle est venue avec ce rêve et nous l'avons soutenue évidemment (…) La vérité est que je lui ai dit 'je termine [l'université] et je pars'. Nous n'avions aucun plan, nous ne sommes pas du genre à planifier les choses, nous agissons à la dernière minute. L'idée c'était 'Je termine et je pars'. Je savais que je viendrais en France, cela oui, totalement (Jimena).

Or, nous voudrions rendre compte maintenant de la manifestation des décalages concernant les expectatives qui, comme nous le voyons, peuvent être en rapport avec des notions souples de la recherche d'un vécu différent de celui du lieu de départ, avec des mises à jour des imaginaires forgés au pays et avec des mises à jour des imaginaires forgés à destination à partir d'autres formes de la mobilité.

Si tu m'avais demandé [à propos de Paris] il y a quatre ans, je t'aurais dit que tout est merveilleux, parce que je la trouvais très belle et je la trouve encore super belle, mais maintenant ma perception a changé considérablement. Si tu parles de la ville en ce qui concerne les bâtiments, je la trouve très jolie, elle est très jolie. Or, si tu me parles de ces bâtiments plus les gens et plus la vie urbaine, là je ne peux pas la trouver si jolie. Il y a des choses que j'ai vues et que je n'aime pas. Je me sens un peu frustré parce que je pense que je suis venu en cherchant quelque chose de différent et j'ai trouvé les mêmes choses que je vivais au Chili ou pire. Le traitement des personnes, l'indifférence, la froideur des personnes (Gabriel). .

Je pense que je l'ai vécu ce stade où tout était merveilleux et tout était parfait. Tout était heureux, tout a bien fonctionné. Après c'était normal, tout n'était pas aussi

merveilleux, mais ce n'était pas mauvais (…) Je ne sais pas, c'est cet imaginaire qu'on a de la France : pays développé, tout est parfait, tout marche bien. Un peu innocent et un peu ridicule. La chose que j'attendais vraiment et que je n'ai pas trouvée c'est cette image romantique de mai 68, des débats politiques, d'aller aux cafés et voir les vieux en train de discuter. Cela je ne l'ai jamais trouvé (Daniela).

Le voyage d'études ici, quand j'avais 17 ans c'était crucial. Je me disais "Wow", surtout pour le côté artistique, culturel, littéraire. C'était comme 'Un jour je dois venir ici', particulièrement pour l'expérience de 'vivre ici' (…) Le touriste a cette vision très romantique, mais nous vivons à Paris. On voit qu'il y a cette vision partout dans le monde lorsqu'on parle de Paris. Maintenant, après avoir senti tout ce désir et cet amour pour la France et sa culture et son esthétique, après cela il ne reste pas beaucoup et c'est super triste pour moi (...) clairement il y a une énorme différence entre vivre ici et venir en tant que touriste. Je pense que c'est beaucoup mieux de venir en tant que touriste et de rester avec cette idée romantique. C'est plus agréable. Ici c'est difficile, c'est difficile (Paloma).

De notre part, comme nous l'avons déjà exprimé dans cette recherche – même en reconnaissant la possibilité de la 'déception' et le fait que le vécu de l'échec des attentes sera, sans doute, une expérience difficile à vivre –, nous considérons que celle-ci peut représenter l'occasion pour la reconsidération des imaginaires dominants, pour leur complexification et pour une ouverture à leur recréation de la part des migrants. Ainsi, il n'est pas moins vrai que les exercices de rétrospection montrent des reconsidérations des imaginaires de la part des participants qui, plus que se focaliser sur les attentes non satisfaites, soulignent leur participation créative. Cela dans la mesure où cette fois, les interviewés agissent comme transmetteurs des imaginaires en mettant en valeur leurs propres expériences et interprétations.

À cet égard, la mise à jour de l'imaginaire peut se manifester à propos du lieu de destination de l'immigration :

Paris est une ville où tous les jours toi tu peux connaître quelqu'un qui migre. Cela j'aime parce que ça te met dans une situation qui n'est ni privilégiée ni subordonnée. Toi tu peux établir des relations plus horizontales avec les gens. C'est une ville qui est

habituée à la migration. Or, cela ne veut pas dire en aucun cas qu'il n'existe pas de racisme et de ségrégation, mais la puissance de vivre à Paris quand tu es migrant, je crois que cela, que tu peux trouver des gens dans une situation semblable et partager des expériences (…) Paris est une ville qui migre elle-même, toujours elle migre. Malgré les vieux bâtiments, les imaginaires de Paris sont essentiellement migratoires et c'est ça qui fait... je pense ... c'est super paradoxal parce que quand on est étranger et on n'a pas vu Paris, on a cette image très romantique de la 'Ville lumière' associée à une culture franco-européenne, mais quand tu arrives tu te rends compte que bien sûr architecturalement c'est une question très européenne, française, mais au niveau humain et de culture vécue, elle est très cosmopolite. Même si on peut le pressentir, le vécu de la ville migrante qu'est Paris, c'est très difficile de réaliser quand tu n'es pas ici. Cela je le dis à partir de mon expérience (Hugo).

Et à propos du lieu de départ pour l'émigration :

La distance m'a fait aussi me rendre compte que la société chilienne est extrêmement intéressante. Je le savais, mais maintenant je le sens plus profondément. C'est une société très belle. Je pense que le peuple chilien est un peuple beau (...) Il semble vraiment bizarre, mais ... je pense c'est une société où on peut construire des choses, elle n'est pas grillée à vie, et en tant que sociologue et anthropologue je ne pouvais pas dire qu'elle est grillée à vie. En voyant de l'extérieur, en regardant et en comparant les différentes réalités, je pense que le Chili est un lieu où tu peux construire des choses. Je pense que le Chili est un lieu où tu peux faire des choses et je vois aussi qu'il y a une société pleine de démons qui sont présents. Je ne sais pas, j'ai espoir que la maturité qu'a la société chilienne face à un certain type de choses va compenser des dettes ou va produire des dettes qui ont d'autres dimensions (…) Peut-être ce qui se passe c'est que tu vois moins les choses négatives de la vie quotidienne et tu considères les choses positives comme plus probables. Parce qu'il y a des choses qui sont de la merde comme la Constitution en vigueur, le pouvoir de la droite 'pinochettiste', les médias, ce sont des choses qui… le Léviathan par-dessus, mais aussi tu te rends compte qu'il y a une série de canaux de conscience croisés ou parallèles qui construisent des choses, et cela je le trouve non négligeable (Tito).

Par ailleurs, une chose fondamentale pour mieux entendre ce rôle actif que nous attribuons aux interviewés, est d'avoir à l'esprit qu'eux, ainsi qu'ils l'ont fait pendant le processus de l'entretien, contribuent à la socialisation de ces imaginaires, que ceux-ci aient été resignifiés de façon plus positive, de façon négative ou de façon plus neutre. Dans tous les cas, ce que nous voudrions remarquer ici c'est la mise en commun des imaginaires auxquels ils participent de façon créative :

La première chose que je voudrais dire à quelqu'un qui veut venir et faire quelque chose pendant plus de trois mois, je veux dire quelqu'un qui ne vient pas pour des vacances, mais peut-être je le dirais aussi à quelqu'un qui vient pour des vacances... Je leur dirais que Paris, d'une part est un mélange parfait entre ce qui est esthétique, et fashion – je ne le dis pas péjorativement, je me réfère à une expression artistique, à ce qui est esthétique, de comment ils s'habillent jusqu'à comment ils construisent quelque chose – c'est le mélange parfait entre cela et la décadence maximale. Il y a aussi la question des relations sociales, l'indifférence qu'il y a des autres, qui n'est pas la même chose que ce qui se passe au Chili (Sebastián).

Lorsqu'on vit ici, tu te rends compte que tu n'es pas venu sur une autre planète. Ceci est un monde où il y a des problèmes sociaux, il y a la pauvreté. Je l'ai vu, c'est une réalité qui me touche de très près parce que je vis dans un quartier pauvre. Je dis que, parfois, je ne sais pas, je vois qu'il y a des problèmes auxquels je ne faisais pas face au Chili. Donc, d'une certaine façon, tu dois clarifier ce genre de choses. Les amies de ma tante me disent 'Oh c'est bien que tu aies quitté le Chili!', elles idéalisent d'une certaine manière, et disent 'C'est très intelligent' (...) Je leur dis... de ne pas idéaliser le fait d'aller dans un autre pays, européen, parce que finalement c'est pas la gloire. Il ne s'agit pas que tu trouveras le paradis perdu que tu n'as jamais vécu dans ton pays (Leticia).

Jusqu'à maintenant nous avons fait référence à des réélaborations et à des socialisations des imaginaires des migrants. À notre avis, il s'agit d'un élément fondamental pour comprendre le dynamisme dans la constitution des élans et des attentes en ce qui concerne les processus migratoires (Salazar, 2011) et ce qui nous permet en plus de complexifier le rôle des migrants dans la définition de leurs

trajectoires et aussi dans les processus de resignification de leurs expériences. Ensuite, nous voudrions nous concentrer sur les changements vécus par les participants pendant leur migration. Nous estimons que donner de la place aux transformations singularisées par les participants eux-mêmes, nous permet de renforcer la perspective que nous avons développée tout au long de cette recherche sur la multiplicité et la diversité des motivations pour les déplacements, sur la reconsidération de ces dernières au cours du trajet, et de ce fait sur la possibilité que l'appréciation du processus migratoire et la projection de celui-ci soient attachée à des vécus qui ne sont pas directement liés aux motivations 'officielles' justifiant leur entrée dans le pays de destination.

À propos de ce dernier point, il nous semble pertinent de faire ici plusieurs remarques à propos des déplacements qui formellement pourraient être envisagés comme les plus ciblés, c'est-à-dire ceux qui suivent l'obtention de bourses pour faire des études de deuxième et de troisième cycles en région parisienne – comme nous l'avons indiqué dans notre introduction et ultérieurement à travers le récit de Boris (p. 233). D'une part, l'obtention d'une bourse peut être le moyen de financer une migration qui a d'autres motivations sous-jacentes, et d'autre part, les études étant une motivation pour migrer, celle-ci partage l'espace des élans avec d'autres motivations aussi importantes pour les participants. Ainsi, parmi les participants qui sont venus avec une bourse d'études du gouvernement chilien ou avec une bourse conjointe entre ce gouvernement et le gouvernement français, nous trouvons des motivations comme : voyager, connaître d'autres cultures, vivre hors du Chili, vivre à l'étranger, apprendre une deuxième langue, vivre une aventure, acquérir plus de liberté et d'indépendance.

En conséquence, nous présenterons par la suite des patchworks et des récits discontinus qui commencent à rendre visible que migrer peut être aussi :

Une émancipation économique, culturelle, spirituelle (Salvador). *Evidemment tu as étudié, tu as eu d'autres expériences, tu as connu d'autres choses et cela influence aussi la transformation* (Ramiro) *Il est si difficile de discerner, il y a tellement de facteurs et tant de changements qui se produisent en même temps. On grandit, on se marie, on fait des études et tu es hors du Chili. Changer est quelque chose de naturel, ne pas changer serait rare* (León). *Je veux dire, au Chili j'aurais grandi et j'aurais changé aussi. Toutes les personnes changent et c'est normal, mais je crois que le fait*

de voyager et le fait d'être là en Europe, loin de toutes les choses qui peuvent te donner sécurité dans la vie, m'a aidée à grandir, à devenir indépendante et à me former (Fernanda).

7.3. Les changements vécus

Pour rendre compte des changements remarqués par les participants, nous estimons très important d'avoir à l'esprit que ces transformations – vécues à destination et pendant un processus migratoire – sont liées à une période de la vie des interviewés et aussi aux situations particulières de leur vécu au Chili. D'une part, il nous semble significatif de considérer que pour 40 des participants cette migration représente la première fois qu'ils vivent hors du foyer familial. Ainsi Tamara nous signale ceci, parmi les choses les plus importantes qu'elle a vécues dans son processus migratoire :

Me sentir plus femme[125]*, plus adulte, plus indépendante Je crois que j'ai grandi ici parce que je suis sortie du nid des parents d'un jour à l'autre, pour une ville avec une culture et une langue complètement différentes de ce que je connaissais* (Tamara).

Par ailleurs, pour 37 d'entre eux, c'est la première fois qu'ils partagent un foyer avec leur partenaire, pour 9 c'est la période où est né leur premier enfant, pour 8 c'est l'étape où ils ont commencé des études pour la première fois, pour 10 c'est la phase où ils ont changé de métier ou ont commencé à développer un nouveau champ dans leur ancien métier, et pour 20 cela représente le moment où ils ont travaillé pour la première fois. D'autre part, pour mieux saisir l'importance accordée à certains changements sur d'autres et les impacts et nuances de ceux-ci dans le vécu des participants, il serait aussi significatif de prendre en compte ce que nous avons déjà signalé quant aux motivations pour migrer et aussi quant à la perception de Paris comme une ville de migrants, et de ce fait comme un pôle de diversité culturelle. Cela dit, nous allons nous concentrer sur des changements comme quitter la maison familiale, avoir de nouvelles expériences de travail, se développer au niveau professionnel et rencontrer la diversité culturelle.

[125] Elle fait référence au fait de n'être plus une fille.

Ainsi, en ce qui concerne le fait d'avoir quitté la maison familiale, nous arrivons à comprendre que ce changement dans la vie des participants signifie le dépassement des frontières affectives. À cet égard, même si nous avons remarqué que, pour plupart des interviewés, leur dernière habitation au Chili correspond à la maison de leurs parents, il n'est pas moins vrai que parmi les participants qui ont déjà quitté ce foyer en étant au Chili, la dépendance affective continue à être une expérience puissante. De ce fait, ce type d'indépendance est l'un des changements les plus valorisés par les interviewés.

Je crois que parmi les choses les plus importantes pour moi, en parlant depuis l'intimité et en laissant de côté l'idée de pays, c'est d'avoir coupé ce lien que je te racontais que j'avais avec ma famille, ce lien comme de dépendance émotionnelle et comme si, à un certain moment, je sentais – c'était comme après un an et demi ici – que je pouvais me débrouiller seule (Bianca).

[Ici] j'ai réussi une nouvelle relation avec ma famille. Je suis parvenu à me dénouer de la dépendance affective que j'avais avec mon père, du fait que sa souffrance m'appartenait et que je devais vivre avec ça. Je suis parvenu à me dénouer, j'ai réussi à couper le cordon avec lui, ce cordon qui m'avait attaché jusqu'au moment où je suis venu (Eduardo).

Ils [sa famille] sentent que je ne dépends plus d'eux et, en même temps, je sens et vois qu'ils ne dépendent plus de moi. Donc, cela me fait sentir tranquille. Avant je sentais qu'il y avait une dépendance mutuelle de tout type, économique ou émotionnelle. Maintenant, non, comme si ces dépendances avaient disparu, sont parties avec le temps. Maintenant ils sont un groupe et font leur vie et je fais la mienne. Cela ne veut pas dire que nous ne soyons pas intéressés par la vie de l'autre (Gabriel).

Alors, pour clarifier le sens et les impacts de cette indépendance, nous avons choisi de continuer avec les récits des mêmes participants :

Je me sentais une adulte pour la première fois, bien que, en vérité, on est supposé être adulte depuis plus jeune, mais c'était de couper ce cordon, tu vois ? Là je suis tombée

enceinte immédiatement, c'était comme si mon corps avait compris que je pouvais avoir une famille en dehors, tu vois ? (Bianca).

[Le lien avec mon père] m'a fait… m'a fait me sentir mal. Il ne croyait pas tout ce que je disais et cela jusqu'à une date récente] (…) Ici j'ai reçu une injection de confiance en moi. Je n'étais pas comme ça au Chili. Je crois que maintenant les gens me croient quand je dis quelque chose, avant non, il semblait avant que personne ne m'écoutait (Eduardo).

Au début je sentais cela [la dépendance] un peu comme un poids lourd (…) [Ma mère] comprend maintenant que nous étions à la maison, mais que nous étions comme 'prêtés' et moi je le comprends aussi. Cela m'a permis de faire ma vie. Ce n'était pas une charge aussi lourde non plus, mais je me sens plus tranquille maintenant. Cela est arrivé dans ce moment ici et c'était aussi un changement. C'est en rapport avec le fait d'être venu ici, c'est en rapport avec le fait de ne pas avoir 20 ans, j'ai 30 ans (Gabriel).

En conséquence, franchir la frontière du foyer familial, qui se caractérise par des rapports de dépendance émotionnelle, peut se traduire dans la possibilité de, par exemple, se sentir plus adulte, plus capable de résoudre des problèmes, d'avoir plus confiance en soi et construire son propre chemin dans la tranquillité. Cette dernière possibilité est très importante au moment où la migration est signifiée comme un abandon, une problématique que nous avons traitée dans le chapitre précédent. Or, il y a aussi une correspondance matérielle de ce dépassement des frontières : l'occasion d'avoir son propre foyer.

Maintenant, quand je reviens au Chili, je reviens à ce que je considère la maison de mes parents. Je ne sens pas que c'est ma maison. Quitter le Chili m'a marqué. C'était la première fois que je vivais seul. On crée éventuellement tout un nouvel univers pour soi. Il se peut alors qu'on se sente différent une fois arrivé là-bas. Arriver dans une maison qui n'est pas ta maison, parce que ta maison tu l'as construite ici (León).

Cependant, dans le cadre des processus migratoires que nous recherchons, avoir un foyer ou sa propre maison signifie donner son sens à un espace à travers la disposition des objets personnels, l'établissement des routines et d'un autre exercice des rôles. Si d'une part, ces gestes peuvent participer à la reproduction de tout ce qui s'était appris dans la maison familiale, cette fois en ajoutant une 'touche personnelle', d'autre part ils peuvent être plus dans une ' posture de confrontation' avec la socialisation reçue là-bas. De toute façon, nous voudrions remarquer ici que l'adjectif 'propre' qui accompagne l'idée du foyer, n'a pas de sens par rapport à la notion de propriété, mais est attaché au vécu de liaison à partir d'un investissement de caractérisation particulière.

La chose que j'ai vraiment voulu découvrir ici c'était comment j'allais me débrouiller seul, moi, vraiment seul dans ma maison. Construire ma maison, ranger mes petites choses, coller mes choses sur le mur et avoir à nouveau un espace où je pouvais recevoir des gens. C'est cela ma vibration personnelle, je suis une personne qui offre, qui invite les amis à diner, et tout cela. Alors là, j'ai eu cet espace et la liberté de faire ces choses (Benoît).

La distance m'a donné l'espace pour penser que les choses ne doivent pas être forcément d'une manière et de me connaître moi-même et de dire 'Pour moi c'est pas important d'avoir une place définie dans le lit, une place définie à table' Nous n'avons pas ça, nous ne regardons pas la télé, par exemple. Les choses que nous mangeons, que nous achetons, comment nous nous habillons, nous nous sommes découverts dans cela, dans à quoi nous voudrions dépenser l'argent et à quoi non. Tout cela serait beaucoup plus difficile avec mes parents à côté, aurait été plus difficile, il ne l'est pas. Plusieurs années sont déjà passées, nous avons déjà vécu trop éloignés. Maintenant nous allons au Chili et ma mère veut s'immiscer dans ma vie et (…) elle est bienvenue parce qu'elle me manque, mais elle ne peut pas me changer aujourd'hui car j'ai déjà été maman sans ma maman à côté (…) Je me suis redécouverte en faisant partie d'une autre famille, d'une autre société ou loin… de cette famille dans laquelle… laquelle m'a définie toute la vie et où j'étais incrustée (Diana).

Avant, quand je me projetais je pensais au manque de la famille, mais je pense que cela est tellement personnel et que c'est en rapport avec la relation que tu as avec ta famille, avec ta mère, avec tes sœurs. J'ai vécu [ma grossesse] très bien parce que j'ai une bonne relation avec ma mère, mais vraiment, je suis très autonome. Je l'aime, mais je déteste qu'elle me dise ce que je dois faire. Ma sœur a eu un bébé au Chili, je suis allée là-bas et ma mère était 'Qu'est-ce que tu vas lui donner à manger? Que du lait ? Pourquoi tu ne lui donnes pas…?' Je ne supporterais pas cela (…) Également, ma mère est venue me voir. Elle était ici le jour de l'accouchement et elle était ici après. Quand elle est venue, j'ai dit 'C'est une bonne chose qu'elle n'ait pas été ici pendant la grossesse' (…) La mienne c'était parfait de A à Z, même aujourd'hui. La crèche, tout c'était super bien, c'était parfait (…) Je pensais avant 'Comme c'est terrible les pauvres bébés qui sont à la crèche' et maintenant je me rends compte que je suis très transformée (Émilie).

Quant à ces derniers récits discontinus, nous voudrions remarquer le moment où Émilie nous parle de son autonomie. À cet égard, s'il existe des participants comme elle, qui considèrent qu'acquérir une autonomie a été un processus déjà débuté avant leur migration, pour d'autres arriver à ce point-là est un autre des changements fondamentaux subis pendant leur trajet. Cependant, comme cela a été manifeste à chaque pas de cette recherche, la classification des vécus des participants dans des cadres dichotomiques s'est montrée un exercice très peu fertile. Ainsi, nous devons prendre en compte que, pour certains participants le début de la vie à destination implique une perte d'autonomie. Celle-ci pourrait être considérée comme récupérée au fil du temps, mais il n'en est pas moins vrai que par rapport au vécu au pays d'origine, cette autonomie, en principe recouvrée, serait maintenant qualitativement différente. À ce sujet, Isabel nous dit que le transit du Chili vers la France a signifié un passage d'un lieu où :

Je savais tout, je connaissais tout. Je connaissais la culture, le langage, surtout les protocoles, comment tu dois traiter les gens, quelles choses sont acceptables et quelles choses ne le sont pas… (Isabel).

Pour arriver dans un autre lieu où il s'agit de :

Commencer à partir de zéro, d'être un bébé ; où on a dû m'assister dans toutes les choses et où à nouveau je devais reprendre mon autonomie (Isabel).

Or, quand nous avons dit que l'autonomie sentie comme recouvrée serait d'une certaine façon 'une autre autonomie', nous avons tenté de nous approcher du fait que, une fois maitrisés les 'codes' de la vie quotidienne ailleurs, la notion d'autonomie semble répondre à des expériences qui dépassent cette réussite. À ce sujet, pour Isabel le présent de l'entretien est compris comme un moment où :

[Je me vois moi-même] beaucoup plus autonome qu'avant, ayant ma maison, mon salaire, mes responsabilités. En vivant en couple aussi, une chose qui n'a pas été traumatique pour moi, mais qui est un changement quand même (Isabel).

Compte tenu de ce dernier extrait, même s'il y a d'autres expériences à destination qui feraient partie de cette notion d'autonomie – comme ce serait le cas d'avoir une indépendance économique à travers le travail –, le fait d'avoir un foyer (individuel ou partagé) reconnu comme le sien propre à destination, continue à montrer son importance parmi les changements dans la vie des participants quand ils sont devenus migrants.

Par ailleurs, en reprenant le cas des participants selon lesquels cette autonomie se manifesterait pour la première fois à destination, ce contexte de démarrage auquel fait référence Isabel – même si cette fois il n'est plus caractérisé à partir de la méconnaissance des codes culturels – continue à être fondamental. Cela dans la mesure où affronter le début d'une nouvelle vie à destination, dans laquelle se ressent le fait d'être hors du cadre de la vie familiale au pays, est à nouveau considéré comme une épreuve qui, une fois surmontée, permet d'atteindre une autonomie. À ce sujet, Leticia signale :

Arriver dans un pays où tu ne connais personne, quand tu n'as jamais vécu seule avant… je veux dire que mon autonomie je l'ai gagnée ici. Mon autonomie comme personne, de vivre seule, de travailler … rien n'aurait été égal si j'étais restée au Chili à travailler. Peut-être je serais restée vivre avec ma tante, je ne sais pas. Vivre

cela quant à l'autonomie, c'était directement en rapport avec mon expérience ici. J'ai conquis toute ma vie adulte. Je l'ai faite ici (Leticia).

Ainsi, d'abord l'autonomie à destination – c'est-à-dire dans le cas où elle est conçue comme récupérée après une perte momentanée pendant une période d'ajustement et aussi dans le cas où elle est conçue comme entièrement forgée à destination et un résultat des nouvelles expériences – serait un état de choses qu' atteint après un passage par des défis divers. Certains d'eux plus transversaux, comme pourrait l'être l'apprentissage ou le réapprentissage de la langue française, et d'autres plus particuliers, comme pourraient être les seuils personnels quant au vécu de la distance. Ensuite, malgré les difficultés à surmonter pour se reconnaître dans cet état des choses, l'autonomie est un changement très bien apprécié par les participants, même une sorte de fierté pour eux ; ce qui est une chose compréhensible en rapport avec ce ressenti d'indépendance et de liberté auquel elle est associée pour certains des participants.

Toutefois, nous avons trouvé aussi dans le processus des entretiens un point de vue qui oscille entre une autre connotation du vécu de l'autonomie à destination et l'estimation d'une exacerbation de celle-ci comme résultat d'un processus où *on se fait un rempart et essaye de survivre un peu* (Ramiro). Nous faisons référence à ce que nous avons interprété comme le moment où cette autonomie affirmative est signifiée comme une autosuffisance qui commence à devenir une préoccupation pour certains participants.

Le drame de ces sept années que j'ai vécues ici c'est que je suis devenu très dur et je n'étais pas comme ça. Je ne sais si cela c'est bon ou pas, mais je sens que je n'ai besoin de personne (…) Tu ne sais pas comment comprendre le fait que c'est toi qui décides ta vie, toi tu prends les décisions, toi tu décides si elles sont bien ou pas (…) Ce pouvoir que tu as sur ta propre vie fait que toi, de manière inconsciente, tu n'accordes pas d'importance aux gens qui sont à côté de toi (…) C'est cela ce qui m'arrive maintenant, je n'ai besoin de personne. Je sens que je n'ai besoin de personne et cela ne m'arrivait pas avant (…) Le résultat n'est pas mauvais, parce que moi je ne souffre pas (…) J'évalue la situation en essayant de remarquer les aspects positifs, parce que socialement ce n'est pas bon (Eduardo).

On s'habitue à cette situation d'être seul et de vouloir ton propre espace et à sentir 'personne ne me dérange' et je ne sais pas. Je vois en moi-même que je commence à m'habituer à la solitude et que cela n'est pas bien. Je veux dire que cela ne me parait pas sain, on doit se mettre en rapport avec d'autres, mais tu commences et c'est comme une spirale d'enfermement et toi tu es seule et tu descends à chaque fois un peu plus. Tu es plus seule et après cela te plaît et tu ne veux pas que les gens entrent dans ton intimité. Cela c'est compliqué, ça c'est l'une des choses les plus compliquées pour moi (…) Au fil du temps tu te crois autonome ou autosuffisante… si tu as déjà fait toute seule, pourquoi pas tu ne vas faire une chose seule aussi (Isabel).

Ainsi, si d'une part le fait d'affronter dans la solitude des situations complexes – en raison de leur nouveauté ou en raison de leurs difficultés particulières – est un motif de réaffirmation positive pour les participants, d'autre part le moment où la solitude devient une habitude et même une préférence, les alarme. Cela dans la mesure où elle a un impact sur ce qui concerne leurs rapports à l'autre. Alors, nous sommes à nouveau face au défi d'arriver aux 'distances justes' en étant ailleurs. Cela – en prenant en compte la dimension intime du bien-être qui a été définie par les participants à travers la dynamique de création et de reproduction transformatrice des liens affectifs – n'est pas une autre chose que parvenir à une « distance reliée » ou une *solitude relative* (Ernesto) où la séparation n'est pas synonyme de rupture, mais un motif pour des rapports avec l'altérité extérieure et intérieure.

Or, un autre changement que les participants mettent en valeur comme une transformation subie pendant leur processus migratoire est celui en rapport avec le fait d'avoir de nouvelles expériences de travail et de se développer au niveau professionnel. Même si les deux pourraient paraître superficiellement similaires, ils se distinguent dans la mesure où d'une part nous parlons des changements concernant l'insertion dans le marché du travail à l'étranger pour développer des tâches qui ne sont pas liées directement à leurs parcours professionnel, et d'autre part nous parlons des changements attribués à des expériences de formation en rapport direct avec leur choix professionnel. Ces deux types d'occasions ne divisent pas nécessairement l'ensemble des interviewés dans cette recherche, puisque nous ne pouvons pas oublier

que 20 des 54 participants simultanément font des études et travaillent pour financer leur vie à destination.

Cela dit, en ce qui concerne leur insertion sur le marché du travail, des participants signalent :

Travailler c'est une chose très importante. Je me compare avec mes amis au Chili qui ont 24 ou 25 ans, même avec ceux plus âgés parce que j'ai aussi des amis âgés et j'ai toujours eu des amis de différents âges ; et il y a beaucoup de gens qui ne font pas… qui n'ont jamais fait d'effort pour rien et qui ont tout sur un plateau d'argent. Ici, le fait d'avoir eu à faire face à toutes ces activités et de n'avoir eu, entre guillemets, qu'à baisser la tête, m'a beaucoup aidé à comprendre des choses de la vie qui maintenant sont fondamentales pour moi (Benoît).

Au Chili je n'aurais jamais nettoyé un bureau, je n'aurais jamais fait de baby-sitting… peut-être oui, mais ça me semble moins probable. La même chose quant au travail à l'hôtel. J'ai vraiment apprécié d'avoir pu faire ces boulots. Je me suis sentie appartenant à un secteur social qui n'est pas le secteur auquel j'appartiens dans mon pays. Comme si j'étais passée à un autre…bien sûr ce n'est pas tellement vrai parce que je fais une thèse (…) Ici si je travaille c'est parce que j'ai besoin et parce que je dois travailler (…) Alors voir mes collègues dans des situations difficiles et partager cela c'était un cadeau pour moi, un apprentissage très profond et le fait de sentir beaucoup de complicité. Je ne sais pas, c'est comme si d'une certaine manière nous sommes ensemble dans la même situation. Écouter leurs commentaires et voir comment mon employeur abuse de ses employés, c'est vivre cette expérience de première main. Il ne s'agit pas de le lire dans les bouquins ou de l'entendre dans des discours, c'est de voir vraiment qu'il y a des gens avec une mentalité de patron du siècle passé et c'est comme ça. Donc, cela me choque, cela me rend triste, mais c'était un changement fondamental. Quand tu es dans un milieu universitaire, parfois c'est comme d'être enfermé dans une bulle (Lucía).

Ainsi, pour certains participants, le fait de travailler ou d'avoir travaillé pour la première fois à destination et de l'avoir fait dans des domaines différents de ceux de leurs études, est considéré comme un apprentissage, mais surtout une expérience

transformatrice. Ils mettent en valeur d'une part la prise en charge de leur maintien économique, et d'autre part, l'opportunité de participer à un vécu collectif dans le monde du travail. Concernant ces deux valorisations, nous considérons pertinent de faire des précisions. D'abord, nous voudrions dire que, à notre avis, aucune des deux n'est en conflit avec la caractérisation des participants sur l'insertion dans le marché du travail des immigrants, que nous avons remarquée dans notre chapitre « Moi migrant, toi migrant ». Même si déjà Lucía est plus explicite quant à cela, nous voudrions remarquer que la mise en valeur de ces vécus n'est pas une remise en cause des points de vue que nous avons présentés précédemment.

Ensuite, nous voudrions signaler que pour les participants, le fait de travailler ne s'intègre pas dans la recherche volontaire de vivre une nouvelle expérience, travailler n'est pas une 'expérimentation', mais une nécessité. Toutefois, il y a une mise en doute, plus ou moins explicite, sur le fait que, dans les mêmes conditions au Chili, ils auraient travaillé dans les mêmes domaines, identifiés comme des espaces de travail pour les étrangers en France ou pour des Français dont l'insertion sur le marché du travail est précaire. Après – et très relié avec ce que nous venons de dire – si nous avons déjà fait référence aux potentialités de l'imaginaire sur les expériences partagées pour mettre en mouvement le jeu des différences, ici nous parlons d'un vécu quotidien de partage où le ressenti de communalité peut avoir des projections et des limitations à examiner. Alors, même si cela échappe aux possibilités de cette recherche, ainsi que nous l'avons laissé entrevoir à propos des universités, les lieux de travail sont aussi des espaces où les étrangers se rencontrent en région parisienne et de ce fait, ce sont des terrains fertiles pour l'enquête sur ce qu'il y a de collectif ou pas dans l'expérience migrante.

Par ailleurs, en ce qui concerne le développement au niveau professionnel, il est surtout lié à la possibilité de faire des études supérieures en région parisienne, mais aussi avec la possibilité de participer à d'autres espaces de formation plus informels. D'une part, ce qui est mis en valeur est l'occasion de retrouver ou de réaffirmer des intérêts spécifiques à l'intérieur d'un domaine préalablement choisi. Dans ce cas, ce qui ressort avec force comme une expérience transformatrice c'est la possibilité d'acquérir de nouveaux savoirs et des techniques cohérentes avec un centre d'intérêt particulier :

Je remarquerai le fait d'avoir plus de sécurité au niveau professionnel. Savoir ce que je veux et être motivée. Maintenant je suis comme sur une ligne. Avant j'étais plus dispersée et je ne savais rien. Maintenant je sais vers où canaliser mon enthousiasme. Cela c'était super bien de le découvrir. J'ai fait un détour long, la danse, le graphisme et l'architecture, plusieurs choses différentes. C'était un soulagement de sentir 'c'est ça ce que j'aime' (Bianca).

[À l'école de cinéma] on m'a enseigné une façon de travailler complètement différente que celle je connaissais et que je pratique avec mes outils de formation artistique. C'était très riche. C'était très riche et je peux découvrir des choses que je ne connaissais pas, des gens que je ne connaissais pas et des histoires que je ne connaissais pas (Fernanda).

D'autre part, et à notre avis plus intéressant encore, nous identifions une mise en valeur de nouvelles manières et de nouveaux processus pour arriver à ces connaissances. Ainsi, il est notable que, en général, ce qui est apprécié ce sont des dynamiques de collaboration, de dialogue et d'horizontalité dans la formation et dans la production du savoir. À cet égard, nous trouvons des exemples dans le milieu universitaire :

Au Chili, je sentais qu'on mettait en valeur ce que je faisais, mais que c'était un travail très dépendant, c'était le professeur qui décidait. Par contre ici tu fais partie du processus et cela c'était très positif. J'aime beaucoup cela. Peut-être que c'est le cas de mon professeur, j'ai écouté des cas où ce n'est pas comme ça, mais au moins dans mon expérience en France cela c'était très positif. Je sens que je suis vraiment au centre [du processus de recherche] et par rapport au Chili je ne peux pas dire la même chose (Gabriel).

J'ai grandi beaucoup au niveau universitaire. Je ne sais pas comment le résumer, mais d'une certaine façon je suis devenue beaucoup plus tolérante en ce qui concerne l'entendement interdisciplinaire, dans l'entendement de l'importance de dialoguer avec les gens d'autres domaines. Tout cela je l'ai appris ici (Daniela).

Mais aussi dans d'autres espaces :

Je crois que l'une des expériences les plus importantes c'était l'atelier [de poésie] que nous avons formé avec des amis et des amies. C'était un atelier sans nom. Nous nous sommes réunis pendant deux ou trois années (…) L'avantage de cet atelier était les relations horizontales où il n'y avait pas de professeur. Chacun, avec son expérience, contribuait avec ce qu'il savait en plus ou en moins, contribuait avec des sensibilités diverses. Donc, c'était un travail collectif et c'était une très bonne expérience (Hugo).

Cela dit, si la possibilité de vivre ce changement qualitatif au niveau professionnel est mise en rapport avec l'opportunité de consacrer du temps à un tel processus et de trouver des espaces où celui-ci soit possible pendant la migration, une autre chose à remarquer serait l'occasion de profiter de la distance que les déplacements offrent :

L'influence de l'école française c'est la critique, le regard critique de toutes les choses : rien n'est aussi simple qu'il n'y paraît, et si c'est simple il faut se méfier. C'est quelque chose qui va me marquer pour toute la vie. Je sens que j'ai cette empreinte… je parle de cela dans ma thèse, du fait d'être en train de faire une thèse sur le Chili en France et en français, et comment cela peut influencer ton regard à propos de la dictature, de la mémoire. Pour moi c'est fondamental d'avoir fait ce travail ici. Je crois qu'au Chili je n'aurais pas pu le faire de la même façon. Peut-être que j'aurais travaillé le même sujet, mais je ne crois pas que j'aurais eu la liberté d'ouvrir ma perspective sans avoir peur de ce que les gens allaient penser, sur la polarisation, sur la question si c'est un regard de gauche ou de droite. D'une certaine façon tout cela m'a beaucoup enrichie (Lucía).

Enfin, en ce qui concerne la rencontre avec la diversité culturelle, nous pouvons identifier deux niveaux d'impact transformateur. D'abord, le fait même de la rencontre et ensuite la réflexion qu'elle suscite. Pour comprendre le premier niveau, il faut se rappeler que quand les participants de cette recherche ont fait référence à la diversité de la société de départ, ils l'ont associée aux disparités causées par des

inégalités sociales. À cela il faut ajouter que, du point de vue de la culture, ils estiment qu'il s'agit d'un contexte très homogène et de plus, très isolé. De ce fait, ce niveau évoque avec la même intensité la connexion entre les motivations et les attentes, et le vécu du découvert, et constitue déjà un changement pour les participants. Ainsi :

Le fait d'avoir pu connaitre des gens de nombreux endroits. Je veux dire, d'avoir toutes ces expériences que je pourrais difficilement avoir eues au Chili (Hugo) Je sens que mon horizon s'est étendu, en connaissant des cultures différentes, il s'est étendu. Alors, quand je vais au Chili, c'est comme si je réaffirmais la perception que je me faisais de Santiago, qui est qu'il y a un type de gens très homogène, que tous se ressemblent beaucoup (Boris).

Par ailleurs, le deuxième niveau commence à ouvrir le spectre du nomadisme pendant la migration – sujet que nous traiterons et approfondirons plus loin – dans la mesure où il rend manifeste les questionnements que se font certains participants après cette rencontre. Dans cet exercice de questionnement, le fait d'envisager leur projection est, à notre avis, signe des transformations possibles durant le processus migratoire. Ainsi, d'une part il serait possible de :

Voir que tu stigmatises, voir comment tes propres préjugés te frappent (…) Tu regardes en face tes préjugés. Les gens disent 'Je n'ai pas de préjugés' et cela c'est un mensonge, [tous ont des préjugés] depuis les plus basiques aux plus complexes (Gloria).

D'autre part, il existerait également la possibilité d' :

Ouvrir mon esprit et mes préjugés. Ne pas considérer que ceci est bon ou mauvais, mais que simplement il s'agit qu'il y a des cultures différentes, qu'il y a des langages différents, qu'il y a des personnes différentes. Alors je crois que cela… je crois que cela c'est la chose que j'apprécie la plus de moi-même [maintenant], ne pas prétendre juger quelque chose ou quelqu'un de façon si drastique ou radicale, simplement parce que ça ne me semble pas bien. Il faut que je me demande pourquoi les choses

arrivent, comprendre leur évolution et après donner modestement un avis. Ne pas être aussi tranchant à juger quelque chose ou quelqu'un, parce que j'insiste… nous avons des cultures différentes. Donc, cet open mind*, ce respect pour les différences, j'ai aimé l'avoir compris ici* (Tamara).

Jusqu'ici nous nous sommes focalisée sur la mise à jour des imaginaires et les changements vécus comme des manifestations des transformations subies par les participants pendant la migration. Nous allons maintenant nous concentrer sur l'émergence d'une distance critique concernant le lieu de départ, et sur la révolte contre l'unité comme manifestations des transformations recherchées intentionnellement par les participants, où la migration est habilitante ; ces deux processus nous incitent à reprendre la question de l'appartenance et les tensions qu'ils impriment dans leur vécu.

7.4. La distance critique

La prise en considération d'un processus comme l'émergence d'un regard critique sur le lieu d'origine est très significative, compte tenu de l'importance accordée à la nostalgie dans les processus migratoires. Si dans le chapitre précèdent nous avons examiné l'impact de la distance sur les liens affectifs, ici nous allons nous concentrer sur l'apparition d'un regard critique à distance, c'est-à-dire, que nous ferons référence à la possibilité d'une 'prise de distance' et à des résultats de cet exercice.

D'une certaine manière, avec un but compréhensif, nous pouvons dire que ce regard viendrait s'opposer à la nostalgie, cette dernière étant un sentiment de tristesse qui est souvent proche de l'exacerbation des éléments positifs ou de l'idéalisation du lieu de départ. Face à la nostalgie, le regard critique nous parle de la possibilité de se positionner à destination, en questionnant le contexte de départ et les dynamiques qui s'y manifestent. Toutefois, comme nous l'avons mentionné auparavant, il serait possible d'envisager aussi la présence de la nostalgie chez les participants, non pas en ce qui concerne le pays de départ, mais quant au vécu de la localité et des liens affectifs qu'elle abrite.

Cela dit, il est évident que, même si nous avons déjà signalé dans cette recherche qu'il existe deux compréhensions et vécus de l'appartenance, avec des

échelles et des référents divers pour leur constitution (Brah, 2011), nous reprenons ici la question de l'appartenance nationale. Ainsi, si nous pouvons indiquer que la nostalgie renforcerait ce type d'appartenance, nous nous intéressons à identifier comment se développe la situation depuis un aperçu non nostalgique. Autrement dit, nous nous intéressons à explorer si depuis ce regard critique se formerait une distance critique à propos du lieu de départ.

Compte tenu de ce qui précède, il nous semble pertinent de préciser de quoi nous parlons en faisant référence à la possibilité d'une prise de distance :

En fait c'est un phénomène physique aussi, pour analyser n'importe quelle chose, un objet, cette tasse de thé, je peux la regarder de plus près et voir ce qui se passe, mais si je m'éloigne, je vais voir ce qui se passe avec cette tasse par rapport à la table, par rapport à l'endroit où elle se trouvait et par rapport à ce qui se passe dehors (Fernanda). *Quand tu es hors du Chili tu sens que tu vois les choses d'en haut, pas à cause d'une attitude de supériorité, mais simplement parce que tu as une vision plus élargie. Ton cerveau a été ouvert et simplement avec cela tu te rends compte de millions de choses* (Eduardo) *Au Chili nous vivons comme dans un contexte très petit et prendre de la distance, voir les choses en perspective, t'ouvre des possibilités* (Gerardo).

Cependant, pour arriver à un regard critique, il semble que la prise de distance doive être assistée par des moments de rapprochement. Ainsi, il y aurait une action conjointe entre la possibilité de réfléchir sur la réalité chilienne depuis l'extérieur et la possibilité d'être en contact avec le Chili, soit à travers la lecture de la presse à son sujet, soit à travers les visites au pays.

Quand je vais au Chili, il y a beaucoup de choses… je veux dire que je sens que je ne pourrais plus vivre au Chili, même si j'adore le Chili, les amis et la famille. J'adore y aller en visite, tu vois ? mais je l'adore un mois, si je reste plus d'un mois, je commence à vouloir rentrer chez moi, à vouloir retrouver mes affaires. Je ne sais pas, je trouve que les gens, au Chili en général… la façon dont les choses marchent… c'est comme si j'étais révoltée, car il y a beaucoup de choses qui me choquent et je dis 'comment c'est possible que les choses soient comme ça?' et pour les gens, ils

sont comme ça. Pour moi, cela m'agresse. Quand je suis rentrée pour la première fois, c'était de toute façon génial parce que c'était la première fois que je rentrais après mon départ, c'était super pour la famille et les amis, mais c'est là que je me suis guérie de la chose de ' le Chili, le Chili, le Chili' (Émilie).

[Ma relation avec le Chili] est de critique, critique, critique (…) Maintenant je suis très à jour, je lis la presse. Je vois les injustices, je vois que le pouvoir décide à ta place et que cela n'est pas le reflet de ce que la société veut. [Ce rapprochement] est dû au fait que je réalise que je vis dans une société où les droits des personnes sont respectés, où demain si je veux, je peux me promener avec mon copain en nous tenant par la main. Par exemple, au Chili les femmes qui sont violées ne peuvent pas prendre la décision de se faire avorter. À la fin on se rend compte que l'église a un pouvoir très fort et fait ce qu'elle veut en Amérique latine (…) Alors je sens que nous avons comme un double standard, que nous sommes puritains (…) À cause de cela je suis critique, je ne comprends pas le gouvernement de Piñera, la répression envers les gens, l'injustice. Mon rapport au Chili est de critique, critique (Samuel).

Par ailleurs, il nous semble important de remarquer le rôle assigné à la spécificité du vécu dans le contexte de destination pour le processus de réalisation de ce regard critique et ses particularités. À ce sujet, Catalina signale :

Je crois que la distance te permet… bon, évidemment, t'écarter et l'écart permet de penser autrement. Alors je crois que je pourrais être allée en Argentine et prendre cette distance, mais je crois qu'il y a un… le facteur distance a un rôle aussi car c'est la France et pas un autre lieu. Je ne sais pas comment l'expliquer mais, par exemple, si j'étais allée dans un pays où peut-être les droits civils, les droits politiques n'avaient pas été si avancés dans tous les sens… moi j'ai choisi de travailler le sujet de l'adoption et à partir de cela j'ai commencé à explorer le sujet de la sexualité féminine dans mon domaine et toute la thématique des droits sexuels et le droit à l'avortement. Alors, nous sommes dans une société où comparativement avec le Chili nous sommes… il y a des débats qui sont très anciens ici et qui commencent au Chili (…) Il y a des choses qui sont très courantes au Chili, et dont j'ai vécu [le manque] comme quelque chose de pas si grave, maintenant elles sont évidentes (…) ce n'est

pas seulement la distance, mais le fait d'être arrivée dans un lieu où cette distance s'était transformée en quelque chose de tellement fort par rapport au Chili que si je rentrais je ne pourrais pas retourner en arrière. C'est une distance et un contenu très transformateur pour ce que je suis politiquement par rapport au Chili (Catalina).

Or, dans les chapitres précédents nous avons fait référence à l'existence d'un malaise – particulier pour chaque vécu – parmi certains participants quant au lieu de départ. En ce qui concerne le sujet du malaise, il semble réapparaître une fois à distance. À cet égard, d'une part il peut s'agir d'une nouvelle perspective forgée à destination. Cela serait, par exemple, le cas de Bernardo, dont nous avons remarqué préalablement que l'élan pour se déplacer n'était pas lié directement à un regard critique sur le lieu de départ. Toutefois, une fois installé à destination et à propos de la conjoncture de sa deuxième visite au Chili, il signale :

En 2006, [quand je suis allé au Chili], c'était très bizarre. Le pays avait changé. Il y avait plus de routes et l'urbanisme était devenu encore plus monstrueux. Il y avait des bâtiments partout (...) J'étais heureux de voir les gens, mais je me souviens que je suis retourné [à Paris] avec l'idée que je devais rester en Europe et pas au Chili. Ce que j'ai senti c'est que tout avait changé et que tout était encore la même chose. Je ne sais pas comment l'expliquer (Bernardo).

D'autre part, nous trouvons parmi les participants, la possibilité d'un renforcement ou d'une réactualisation de ce malaise, à distance ; et aussi l'éventualité que celui-ci soit complexifié. Un exemple de la possibilité de renforcement serait illustré par le cas d'Antonella :

Maintenant que je vis ici, je vois que le Chili est trop isolé entre la cordillère et la mer, et que les personnes ne sortent pas de cet isolement. Quand je suis allée au Chili c'était horrible. J'ai dit 'Même pas en rêve je rentre'. Les gens, la seule chose qui les intéresse c'est quelle voiture tu as, de quelle école tu viens, l'argent, l'argent, l'argent. Tout est l'argent. Les gens parlent de leurs bonnes, je ne sais pas, une chose très désagréable. Ils parlent tous de leurs conjoints et je n'ai pas de mari, je n'ai pas de maison, je n'ai pas de voiture, je n'ai rien, alors, de quoi est-ce que je peux parler ? (…) Ici j'ai retrouvé à nouveau cette Antonella qui commençait à être perdue

dans ce système de merde. Ici je suis encore partie du système, je travaille dans quelque chose que je n'aime pas tant, mais je me suis rendue compte que si je restais là-bas, moi j'allais me perdre dans un monde qui même pas en rêve est celui que je veux pour moi et pour mon fils (…) Quand j'ai des amis qui aiment le Chili, qui le défendent… par exemple ces amis qui sont rentrés récemment, elle disait 'Le Chili est merveilleux' et je pensais, 'Qu'est-ce qu'il y a de merveilleux?'. Bien sûr la géographie c'est une merveille, je peux rien dire sur cela, mais il n'y pas d'aides. Ce n'est pas qu'on vive des aides, mais il n'y pas d'opportunités pour les personnes pour qu'on puisse… je ne sais pas, c'est un pays qui ne pense pas aux classes moyennes et inférieures (…) Si je rentrais, ce serait pour faire quelque chose pour aider les autres, mais je ne sais pas comment, c'est tellement difficile. Je dois attendre jusqu'à ce que les choses changent et je crois qu'elles vont changer... Je veux dire à un moment donné ces fils de pute vont mourir et il faut que de nouvelles personnes arrivent. Si un jour les choses changent et le Chili devient un pays plus humain, je pourrai revenir (Antonella).

Ainsi, le récit d'Antonella – en évoquant le sujet de la projection de ce regard critique sur le devenir du processus migratoire, et les possibilités d'agir en cohérence – nous permet d'avancer vers notre dernier point : la distance critique. Compte tenu de tout ce qui précède, nous nous demandons quel est l'impact dans l'appartenance de ce regard non nostalgique à propos du lieu de départ. Cela, en comprenant que ce regard non seulement représente une évocation particulière de ce lieu, mais aussi contribue à la définition du rapport avec ce dernier. En ce qui concerne celle-ci, nous remarquons une question qui peut nous aider à complexifier et à approfondir notre réflexion : l'intérêt des interviewés pour l'amélioration des situations qui sembleraient les mettre à distance du Chili, et même le désir de contribuer à cela.

D'une part, nous pouvons interpréter cette disposition en considérant l'attente d'un bien-être individuel face à l'éventualité du retour, et d'autre part, nous pouvons l'interpréter en considérant une définition du bien-être collectif où les limites ne sont pas très claires. Nous disons cela dans la mesure où les récits font allusion de manière plus ou moins explicite à des problématiques qui compromettraient l'ensemble de la société chilienne. Cependant il y a une autre nuance quant à ce bien-être collectif qui est liée au fait que les familles des participants et d'autres êtres chers se trouvent au

Chili. À ce sujet, nous trouvons des 'notes' diverses dans les narrations des participants.

Par exemple, en reprenant ce mouvement de distanciation et de rapprochement – où ce dernier se matérialiserait à travers la visite au Chili et la mise à jour à distance de la contingence nationale – nous remarquons, d'abord, le point de vue de Teo qui nous a dit : *Je ne veux pas m'identifier avec une communauté ou un seul pays* et qui, à l'égard de la dynamique de rapprochement, signale :

Je lis souvent la presse du Chili, j'ai un contact avec ce qui se passe là-bas, je suis relativement bien informé. Je crois que je suis presque aussi informé de ce qui se passe là-bas que de ce qui se passe ici. En plus je parle avec mes frères et mon père (…) [J'ai toujours lu la presse du Chili] et cela s'est intensifié. Je dirais que je passe plus de temps à cela maintenant. Bon, c'est par facilité car je passe beaucoup plus de temps sur l'ordinateur et je vois beaucoup de presse en ligne. Je m'informe, ça m'intéresse de savoir ce qui se passe parce que, même si cela ne me concerne pas directement, il y a des gens, spécialement ma famille, qui sont là-bas et je veux être au courant de ce qui arrive (Teo).

Et ensuite, nous remarquons le point de vue d'Eduardo qui nous a dit :

Comme territoire, il ne signifie rien pour moi, comme pays non plus. Moi, le seul lien que j'ai avec le Chili c'est ma mère et si ma mère va vivre au Pérou, elle continue à être ma mère et je n'aurai rien avec le Chili. Sentimentalement j'ai pas de lien (…) Cela je ne le trouve pas compliqué, je ne remets pas en question mon détachement (…) La liberté que te permet le fait d'être ici s'accommode beaucoup plus à ma manière d'être, et à cause de cela il m'est plus facile de me détacher du pays comme territoire, comme patrie, comme culture. C'est possible que je me sente plus à l'aise avec la culture française qu'avec la culture chilienne, sans me considérer français non plus (Eduardo).

Il nous a de plus signalé qu'à l'égard de sa visite au Chili :

En étant ici je me suis rendu compte de toutes ces choses qui peuvent faire que les gens se réveillent et je suis arrivé au Chili avec cette intention la première fois que j'y suis allé. J'ai voulu réveiller ma famille, les gens qui étaient dans mon entourage, pour les encourager [à voir] qu'il existait une autre alternative, que nous ne sommes pas dans une bulle, que c'est possible de faire une autre chose; que ces injustices, que ces méfiances sur les gens, elles ne doivent pas exister (Eduardo).

Nous considérons alors pertinent de rappeler que, comme nous l'avons indiqué dans le chapitre précèdent, le vécu des participant en ce qui concerne l'appartenance est très connecté au ressenti de bien-être que procure la liaison affective. Alors, même quand nous plaçons la discussion à l'échelle de l'appartenance nationale, le fait que cette attente sur les changements des conditions de vie au Chili soit liée à la présence là-bas d'êtres chers aux participants, nous permet d'envisager que celle-ci, autrement soutenue dans le récit collectif/exclusif de la nation et dans ses représentations matérielles, comme pourraient être les documents d'identification ou les passeports, peut être aussi comprise comme un ressenti soutenu par la socialité.

Pour moi le Chili c'est un lieu de sécurité. Je pense que [c'est un lieu où] si un jour je me sens très mal, si j'ai des points en suspens dans ma vie et j'ai besoin de trouver un lieu où m'affirmer un moment ou le temps nécessaire… en plus c'est une sécurité. Je sais que je peux aller là-bas et personne ne va me rejeter parce que ma famille est là, ma mère est là, que je sais qu'elle est le pilier de la famille et tient les bras ouverts pour me recevoir. En plus c'est un lieu que je connais très bien, je connais le lieu et la terre elle-même me donne de la sécurité, tu vois ? L'État chilien c'est pour moi plus une source de critiques que de sécurités (…), mais ce qui est séparé de celui-ci, qui est mon cercle familial, c'est la chose du Chili qui m'attire et qui joue un rôle essentiel de sécurité parce que c'est là où je sentirais que je peux être le plus tranquille possible (Benoît).

Compte tenu de cela, nous nous demandons à quel point un regard critique qui met en tension le sentiment d'appartenance au lieu de départ, peut constituer une

distance qui la fracture. À cet égard, nous trouvons une proposition intéressante dans le récit d'Hugo à propos du rapport entre son travail poétique et son processus migratoire :

Par exemple, le recueil de poèmes 'Polímetros' a trois moments : moment de voyage, moment linguistique… aussi tous ces moments qui d'une certaine façon rendent compte de la distance… et le moment de l'autobiographie. Tous ces moment doivent inévitablement rendre compte de ce 'inter' qu'il y a entre l'avant et le maintenant, qui ne sont pas isolés. Peut-être que la distance est cela, peut-être que plus que de distance il s'agit d'un pont. Un pont qui unit ces deux vies du Chili et de la France. Je ne la vois pas comme quelque chose qui peut être a priori négative parce qu'elle fait partie d'une décision de s'éloigner, en même temps qu'une nécessité et une contrainte aussi, mais il y a un désir de construire quelque chose à partir d'une nécessité. Cette nécessité, au moment où je suis venu, c'était vital, car il y a une histoire derrière, parce qu'il y a plusieurs choses. Il y a une histoire familiale, une histoire nationale, un contexte historique, une pression sociale. Je ne sais pas, le fait d'avoir vécu cette ségrégation aussi, tout cela fait partie de ce pas qui est donné pour s'éloigner. Alors, cette distance, plus que la regarder comme un vide, je la vois comme un pont, comme quelque chose qui permet l'aller-retour. Justement-là se trouve le paradigme de la migration, dans l'aller-retour. Pas nécessairement on sort complètement et on entre complètement, il y a toujours des espaces de médiation (Hugo).

Nous estimons que la perspective que nous propose Hugo nous permet de penser, dans une approche non synthétique, au dialogue entre le vécu, le regard critique et l'appartenance. Nous disons cela non seulement dans la mesure où la figure du 'pont' évoque la possibilité d'une coexistence conflictuelle de ces expériences, mais aussi dans la mesure où la même figure nous permet de nous connecter avec une notion de mouvement où les tensions ne sont pas clôturées, et à partir de laquelle sont mis en évidence les scénarios incertains quant à leur devenir. Ainsi, il n'est pas surprenant que, lorsqu'il envisage le retour, Hugo indique :

Ma sœur m'a demandé 'Quand vas-tu rentrer ?' et je lui ai dit 'Cela je ne peux pas le déduire concrètement parce que les forces d'expulsion, de refus, avec ce qui était le

Chili, je ne sais pas si elles se sont atténuées ou si elles se sont multipliées. Alors je rentrerai à un moment où ces forces me permettront d'être là sans que cela provoque en moi une fragilité extrême (Hugo).

Par ailleurs, nous voudrions remarquer que sa proposition nous permet aussi de nous approcher d'une compréhension du bien-être collectif, où la définition de cet adjectif ne se constitue pas depuis la place de celui qui observe une 'groupalité' à distance et souhaite ce bien-être pour les autres. Au contraire, il s'agirait d'une définition depuis l'intérieur de l'espace de la mobilité lui-même, les multiples localisations que celui-ci abrite, y compris celles qui mettent en mouvement des façons diverses d'atteindre ce bien-être et qui, dans ce cas, convoquent la migration. D'autre part, sa proposition nous permet d'ouvrir la voie à la discussion sur la pluralisation des appartenances et sur ces 'entrées' conditionnelles, et par conséquent, nous donne une occasion pour avancer vers le dernier processus que nous voudrions traiter ici : la révolte contre l'unité.

7.5. La révolte contre l'unité

La dernière partie de ce chapitre est dédiée à la question de la révolte contre l'unité du sujet pendant la migration. Autrement dit, il s'agit de rendre compte d'un développement actif, de la part des participants de la recherche, des processus de transformation qualitative à travers la rencontre avec une altérité intérieure. Ainsi, nous serions face à la remise en question de l'identité stable et individualisante à travers une mise en mouvement qui connecte le sujet de manières dynamiques et conflictuelles avec l'altérité, donnant l'élan pour l'éveil de notre multiplicité interne. Toutefois, il ne s'agit pas d'un processus qui vise la restructuration identitaire ou la résolution synthétique comme point d'arrivée, mais du devenir. En conséquence, ici nous irons un pas plus loin dans les dynamiques d'identification et de désidentification au cœur du processus de différenciation interne et son impact sur le rapport avec l'altérité extérieure au sens large. Cela dit, le contexte migratoire où ce processus se déclenche ne manque pas d'importance, au contraire nous pourrions voir que, tant les questionnements que les propositions auxquelles arrivent les participants, sont très investis par leur vécu migratoire.

À propos de ce dernier, nous voudrions rappeler qu'au moment où nous avons introduit la discussion sur des subjectivités qui migrent dans cette recherche, nous avons débuté avec un extrait de l'entretien de Patricio où il dit : *Je me souviens très bien, assis dans l'avion avec un billet aller simple, d'avoir pensé 'Quand je prendrai le billet de retour, je ne serai pas le même*. Nous reprenons cette citation parce qu'en elle il y a une attente qui évoque la puissance des processus migratoires pour habiliter des transformations dans ceux qui s'y engagent. Cependant, ouvrir la voie à la considération de cette possibilité, fait partie d'une interrogation et d'une proposition d'itinéraire pour l'étude des migrations, qui dialogue avec la mise en mouvement de la subjectivité. Cette dernière est représentée dans les paroles de l'une des participants à propos de ses propres transformations :

Le sujet est toujours en train de devenir, il se transforme et cherche différentes manières d'être. On ne voit pas un sujet fini. Mes perspectives à propos de tout se sont étendues, certaines sont devenues floues, certaines se sont relativisées (Leticia)

Toutefois, en contexte, ce que Leticia a voulu nous dire c'est que ce devenir est un processus en permanence et de ce fait il arrive avant, durant et après les processus migratoires ; et même sans aucune connexion avec ceux-ci et en l'absence de déplacement géographique. Quant à nous, nous avons choisi de mettre en valeur cette perspective. D'une part parce qu'elle est cohérente avec les deux propositions sur le nomadisme que nous avons intégrées dans cette recherche – celle de Rosi Braidotti et celle de Michel Maffesoli – et d'autre part, parce qu'elle nous permet ici d'expliciter que, en prenant compte de cette situation, nous avons voulu nous concentrer sur le nomadisme pendant les processus migratoires pour approfondir un exercice de complexification de la subjectivité migrante. Cela dit, nous allons commencer par remarquer le rôle potentiel des déplacements dans ce devenir et la spécificité qu'ils impriment sur celui-ci. Comme nous le montrerons par la suite, notre recherche nous a permis de remarquer que cette spécificité est liée à la mise en tension de l'appartenance nationale.

Ainsi, pour avancer dans la présentation des résultats à ce sujet, nous voudrions commencer par donner la place aux récits des participants qui ont vécu des

processus migratoires antérieurs à ceux que nous enquêtons ici, pour rendre visible l'impact qu'ils attribuent à ceux-ci dans leur subjectivité :

La sensation d'être étrangère est présente en moi depuis que je suis très petite, depuis que je suis arrivée au Chili. Je crois que j'ai eu cette sensation depuis longtemps avant [de venir ici]. Arriver au Chili c'était cela, la sensation d'être à côté de la plaque (…) Cela je le mets en rapport avec plusieurs choses qui me faisaient me sentir très différente des gens au Chili (…) Alors mes souvenirs d'enfance ont été toujours d'être outsider, même si j'ai eu des amis et j'étais très intégrée, mais c'était un problème personnel (…) D'une certaine façon être entre deux ou plusieurs identités c'était une sensation toujours présente dans ma vie. Je crois que c'est cela la raison pour laquelle s'est générée cette longue histoire de crises de panique (…) Je crois que c'est un état toujours très contradictoire. Ces structures mentales où d'une part je souffre de ne pas avoir ce ressenti d'un lieu où je vais me détendre et je vais être bien. Or, je sais que tous les lieux ont cette chose très bien et cette chose de se sentir étranger, et la possibilité de me mettre en mouvement m'attire beaucoup et je la trouve très séduisante. Je trouve que c'est bien d'avoir cette pulsion de ne pas être toujours… je trouve bien cette pulsion de se distancier un peu, se poser des questions sur les lieux, à propos de ton entourage (Bianca).

Comme depuis mon enfance j'ai été entre différents lieux, alors je sens que j'ai l'habitude de ne pas me sentir partie de quelque chose à 100%, tu vois ? (…) Alors, dans mes propres processus et périodes de crise d'identité, cette question finit toujours par se rétablir comme quelque chose de latent et… plusieurs fois j'ai essayé de trouver une réponse et je finis en prenant la décision de me considérer citoyen du monde. C'est cela… c'est cela la chose qui me va le plus, mais en même temps il existe des contradictions. Par exemple, quelque chose de très basique, mais très révélateur, c'est que quand il s'agit de défendre quelque chose qui représente un lieu où je me sens bien… il m'arrive d'avoir tendance à faire un choix (…) Je veux dire que, même si je sens qu'il y a les deux côtés en moi, le français et le chilien, quand je viens ici je prends directement la décision de venir avec le maillot du Chili (Benoît).

Ici nous sommes face au récit qui nous connecte avec des processus migratoires expérimentés à un âge précoce : Bianca (4 ans en région parisienne) est la fille d'anciens exilés chiliens au Canada et elle arrive pour la première fois au Chili à l'âge de 8 ans. Benoît (4 ans en région parisienne aussi), est le fils d'un père équatorien et d'une mère franco-chilienne qui arrive pour la première fois en France à l'âge de 13 ans, pour rester deux ans en région parisienne avant de rentrer au Chili. Les deux processus, dépendants des déplacements de leurs familles d'origine, avec leurs similitudes et leurs différences, rendent compte des traces que l'émigration et l'installation dans un autre pays laissent dans les sujets et de la façon dont elles affectent la notion d'appartenance.

À première vue, le récit de Bianca est caractéristique du vécu d'une délocalisation supportée, tandis que celui de Benoît est plus proche d'une relocalisation délibérément étendue. Cependant, dans les deux se mettent/sont mises en évidence des tensions et des contradictions. Ainsi, la narration de Bianca, qui donne une place d'importance à la souffrance, finit avec une perspective de resignification valorisante des appartenances non définitives et de la migration même. Par contre la narration de Benoît, qui ouvrirait la voie à montrer comment le questionnement identitaire peut être encouragé vers un enracinement multiple, finit par remarquer une identification singulière.

Les deux, en reflétant un chemin parcouru depuis le jeune âge en ce qui concerne la migration, nous montrent l'impact des déplacements dans la subjectivité et, en ce qui concerne les intérêts de cette recherche, l'impact ambivalent et contradictoire quant au vécu de l'appartenance. Deux caractéristiques qui, plus que relativiser ou même invalider cet impact, sont cohérentes avec le dynamisme et le manque de linéarité que ce vécu manifeste dans les processus de devenir nomade. En conséquence, la présentation de ces deux récits est notre porte d'entrée pour traiter ce même sujet, mais dorénavant dans le cadre des processus migratoires indépendants durant l'âge adulte, dont Bianca et Benoît sont aussi des acteurs à part entière.

Donc, en que ce qui concerne l'impact sur la subjectivité des déplacements qui sont au cœur de notre recherche, Bernardo indique :

On devient une personne avec deux hémisphères. Une partie de ma tête est en français, l'autre partie est en espagnol et il y a un petit morceau qui est en anglais.

[Par ailleurs] il y a clairement une influence dans ma façon de penser, de voir les choses. Si j'ai une idée je peux la comparer avec ce qu'est le Chili, ce qu'est l'Europe, comme si c'était une relation. Au Chili tout est Chili, comme si tout était circulaire et en rapport avec le Chili. Il n'y a pas beaucoup de relation avec ce qui est en dehors. Je pensais ainsi aussi et j'étais ainsi aussi quand j'étais là-bas. Maintenant que je suis ici, il y a le Chili, il y a la France, et c'est comme si cela me permet de m'ouvrir à d'autres choses. J'ai une manière de voir, de comprendre, de me comprendre moi-même qui n'est pas aussi centrée dans une seule expérience, dans un seul registre. Maintenant j'ai un autre registre qui se contraste et je pense d'une autre manière (Bernardo).

Or, comme nous l'avons déjà mentionné, une contribution du dialogue entre d'autres sensibilités et d'autres itinéraires pour l'étude des migrations est la remise en question de la valorisation des déplacements en eux-mêmes. Celle-ci serait un changement de perspective fondamental pour mettre en valeur les protagonistes des mouvements migratoires et leur 'agir' dans un cadre de resignifications qui ne sont pas exclusivement adaptatives, mais qui répondent à des pratiques actives de se défaire et refaire depuis la conjonction entre des expériences vécues et le désir qu'ils impriment à leur devenir. Depuis une telle perspective, s'ouvre la voie à d'autres entendements sur la valeur des déplacements, comme celui signalé par les participants de cette recherche :

On vit comme une double vie, pas vraiment une double vie, mais une dualité. Toute personne qui va dans un autre pays va penser sur le sujet d'où je viens, où je suis et où je vais aller (…) Je crois que [cette dualité] est enrichissante, car pas tout le monde a l'expérience d'aller dans un autre pays. Je ne peux pas dire que c'est quelque chose de négatif. Cela te montre quelque chose de toi-même (León). *Venir en France m'a servi pour me rendre compte… pour savoir qui je suis. Je crois que cela doit arriver à tous les gens. Je crois que sortir de ton pays doit être utile à tout le monde pour savoir qui on est (…) Voyager est très avantageux pour ne pas rester bloqué et dire 'J'ai soif et je veux vivre le plus possible avant de mourir. Vivre tout. Dévorer toute l'expérience' (…) voyager, être immigrant, c'est se déplacer d'un espace à l'autre, et dans ce mouvement il y a la vie et la pulsion vitale* (Ingrid).

Ainsi, remarquer l'importance de complexifier le rôle que peuvent avoir les processus migratoires en ce qui concerne le devenir de la subjectivité, n'est rien d'autre que complexifier la compréhension à propos de la migration elle-même. Cela dit, le travail d'entretiens que nous avons fait a mis en évidence la pertinence de regarder le dernier processus que nous traitons dans ce chapitre – autrement dit, la révolte contre l'unité – depuis la proposition de la migration comme une forme de liaison. À cet égard, les participants remarquent les défis que pourraient imposer à leur transformation d'une part le fait d'être immergé dans la société chilienne – étant entendu que la migration ne se serait pas produite –, et d'autre part le fait d'être 'enfermé' dans la liaison avec d'autres Chiliens une fois à destination.

Quant à la première circonstance, l'un des participants émet l'hypothèse qui suit :

[En ce qui concerne les changements], si j'avais été au Chili je ne crois pas que j'aurais été le même, parce qu'être au Chili te rend également plus conservateur dans certaines choses, comme si on avait peur de dire 'Je veux changer', tu comprends ? Comme si la société t'avait là… 'Non, vous devez aller à l'université, chercher un travail, avoir des enfants' (…) Alors je ne crois pas que j'aurais changé ainsi si j'avais été au Chili. Je ne sais pas si la France a aidé dans cela, mais le fait d'être hors du Chili, oui (Pablo).

Quant à la deuxième circonstance, des participants signalent que l'une des potentialités de la migration serait qu'elle offre à celui qui migre l'alternative de 'l'anonymat'. Dans leur réflexion, cet anonymat est défini de manières diverses, mais grosso modo, impliquerait l'opportunité de recommencer leur vie dans un espace où personne ne les connaît et où de ce fait, ils seraient libres des identifications restreintes et des exigences de cohérence concernant celles-ci. Cela dit, ils émettent l'hypothèse que l'entrée et le fait de rester dans cette 'bulle' à laquelle a fait référence Bianca, remettrait en question cet anonymat et serait en contradiction avec l'occasion de se transformer à partir de la rencontre avec l'altérité.

Quand on tombe sur des personnes de la même nationalité ou culture, d'une certaine façon l'anonymat se finit et on continue à être 'celui qui vient du Chili' et on garde

les mêmes codes, les mêmes schémas, souvent la même façon de faire la fête ou certains types de nourriture, de musique, des horaires (Raphaël).

Or, cette dernière perspective nous oblige à en reprendre d'autres que nous avons déjà placées dans la présentation des résultats et qui, à notre avis, peuvent nous aider à comprendre un abandon volontaire de l'occasion de 'l'anonymat'. À cet égard, nous considérons pertinent de rappeler l'importance et l'appréciation accordées par les participants aux liens avec d'autres Chiliens en région parisienne. Cette importance s'est justifiée depuis une valorisation au niveau de l'affect et au niveau de la collaboration qu'ils peuvent offrir durant différents moments et conjonctures de la trajectoire migratoire. Alors, face à la possibilité d'un 'espace de confort', l'anonymat pourrait être délaissé. Toutefois, il n'est pas moins vrai que cette question s'est embrouillée et prend une autre nuance, au moment où l'affecte la notion de l'appartenance. À cet égard, Lucía signale :

Il y a un phénomène bizarre qui se produit quand on est à l'étranger. C'est de vouloir se réaffirmer et pour se réaffirmer on a besoin d'une illusion du pays. Une illusion d'un pays qui est mieux que d'autres ; ou qui est pire dans beaucoup de choses, mais qui est mieux dans ce qui est vraiment important : 'Nous sommes plus sympathiques, plus amusants, plus détendus ». Comme tout cela qui fait un contraste avec qui sont les Français, bon, avec une image stéréotypée selon laquelle ils sont plus sérieux, plus ennuyeux. Tout cela, comme le contraire, est accentué. Cela c'est une question qui me semble fondamentale. Savoir à quoi répond cette construction, cette image du pays qui ne correspond pas nécessairement à la réalité ou même qui contraste avec l'image antérieure à l'immigration. Comment fonctionne ce phénomène ? Je n'ai pas de réponse, mais je le vis et parfois ça attire mon attention : 'Qu'est-ce que je dis ?, Je ne dirais jamais ça'. Quand les autres le disent c'est pire encore : 'Vive le Chili !', à cause de quoi ? Pourquoi ? (Lucía).

Ainsi, Lucía nous parle de ces stratégies de réaffirmation identitaire face à la délocalisation, où il y a une tentative pour construire une fiction de la cohérence à partir des frontières délimitées quant à la différence. De notre part, ce que nous voudrions remarquer de leur récit, ce sont les caractéristiques qui participent à la

définition des contours de cette 'illusion du pays' dont elle parle, qui à la fin n'est pas autre chose qu'une illusion sur les sujets appartenant formellement à ce pays. Nous soulignons ces caractéristiques car, si nous mettons l'accent sur cette autre façon de comprendre et de vivre l'appartenance – qui a été puissante tout au long de notre recherche – c'est-à-dire cette façon qui est fondée dans la socialité, se sentir à l'aise et bien dans les lieux est fondamental. Ainsi, la possibilité d'imaginer des espaces de partage avec des sujets qui répondraient à cette illusion (*plus sympathiques, plus amusants, plus détendus)* serait très significative et directement liée avec une notion d'appartenance secondée par une notion de bien-être dans un sens élargi.

Cependant, compte tenu ce tout ce que nous avons mentionné jusqu'ici, nous considérons pertinent de faire plusieurs remarques. D'abord nous voudrions expliciter que nous sommes consciente des récits exposés à propos des attentes sur cet espace, sur l'empathie et sur l'assistance que pourraient offrir ces 'autres Chiliens' à destination, qui n'ont pas été satisfaites et qui, de ce fait, ont remis en cause la notion d'une communauté chilienne forgée préalablement au pays. En même temps, nous tenons compte d'autres perspectives où ce bien-être ne s'épuise pas dans les liens avec des membres de la société d'origine, retrouvés à distance. Cela, non à cause de la désillusion, mais parce que l'attente n'a jamais été restreinte à ces liens. De ce fait, nous devons être aussi attentive à des perspectives comme celle de Teo, qui signale :

Je ne me sens pas attiré par le fait de rencontrer uniquement des Chiliens ou par maintenir une relation où je rencontre plus souvent d'autres Chiliens et j'aie des repas ou des discussions proprement chiliennes (...) Je ne me sens pas particulièrement bien ou mieux si je suis avec 10 Chiliens (Teo).

Ainsi, plus que nous concentrer sur la cohérence ou non des attentes et même des résultats de la réaffirmation identitaire, nous voudrions maintenant accorder un rôle aux processus de va et vient, d'identification et de désidentification, par rapport à la question de l'appartenance. Spécialement parce que nous croyons que ce sont eux qui pourraient nous aider à comprendre tout type de réaffirmation identitaire et ses conditionnalités, dans les trajectoires migratoires. Alors, nous considérons que ces réaffirmations peuvent être en rapport avec :

Ce moment où il y a la nécessité de faire partie de quelque chose et tu ne peux pas l'obtenir. C'est là où apparaît la question existentielle et où l'expérience devient difficile (…) Si on le voit du point de vue de l'anonymat dans le langage, parler une langue qui n'est pas la tienne, t'exprimer d'une façon à cause de l'usage de certains mots, qui n'est pas la façon comment tu t'exprimerais. Je veux dire que tu es une autre personne. C'est comme avoir deux identités et ça peut être comme ça si tu parles deux, trois, quatre langues. Alors il y a un jeu que tu peux maintenir qui est amusant (…) mais au moment où cela arrive dans la vie réelle, la vie quotidienne, c'est compliqué parce que tu n'arrives pas à créer ce sentiment d'appartenance (Paloma).

Alors, inspirée par le récit de Paloma, nous pouvons reprendre celui de Lucía et proposer que les réaffirmations dont cette dernière nous a parlé seraient très significatives, dans la mesure où elles émergeraient dans des moments de vulnérabilité et même d'épuisement face à l'ambivalence du sentiment d'appartenance ou face à l'impossibilité de le saisir. À cet égard, il faut prendre en compte la relevance des identifications et des désidentifications dans la construction d'alliances qui assurent le maintien pendant des processus aussi complexes que les migrations. Négliger cette possibilité en célébrant le désancrage à outrance est nuisible à la potentialité du nomadisme en ce qui concerne le rapport à l'altérité dans un cadre de viabilité collective. Par conséquent, l'inclusion de la perspective que nous révèle le récit de Paloma, et d'autres d'une tournure similaire que nous avons intégrés dans la présentation des résultats, nous permet de faire valoir que ces processus de transformation de la subjectivité pendant la migration – que nous traitons ici à travers l'exploration de la possibilité de la mise en question de l'appartenance singulière – sont complexes et difficiles pour toutes les personnes qui, dans une plus ou moins large mesure, s'y engagent. Ainsi, en principe, le meilleur des scénarios pour le maintien semble être la possibilité de la coexistence entre la considération affirmative de ces processus et l'acceptation du caractère douloureux qu'ils peuvent comporter :

Je ne me sens pas à la maison ici et je ne me sens pas non plus à la maison là-bas. Alors je dis 'Ma maison ce sont mes baskets'. Je peux vivre n'importe où, mais cela, de ne pas avoir un ici et un là-bas (…) je l'apprécie, ça me donne plus de liberté… il

y a des moments super tristes de ce… à la fin… déracinement, parce que c'est un déracinement, mais je l'apprécie parce que lui m'aide à être plus indépendante, à bouger avec plus de simplicité et à m'adapter plus facilement aussi (Fernanda).

Par ailleurs, même si nous ne voulons pas négliger des récits où les perspectives de certains participants semblent s'éloigner de la souffrance et également accentuer, d'une part des possibilités de pluraliser les appartenances :

Je suis une femme qui habite en France, je ne veux pas charger sur mes épaules une nationalité. J'ai l'héritage d'une famille, mais je ne veux pas me charger de l'héritage d'un pays (Tamara). *Ma vision c'est qu'on ne s'identifie pas par nationalité. Le fait d'être né dans un pays ne signifie pas que je sois complètement traversée par la 'chilianité'. À cet égard, le monde pourrait être ton foyer, pourquoi pas non ?* (Olivia).

Et d'autre part, des possibilités d'embrasser plus profondément l'instabilité des appartenances et de mettre en valeur ses avantages :

Je ne suis pas ici, je ne suis pas là-bas. Bon, les gens disent que c'est le problème qu'ont les migrants, que tu ne peux pas te sentir d'ici ni de là-bas, mais cela me plaît. Cela te libère des choses stupides comme c'est le cas de t'enfermer dans quelque chose, dans un langage, dans une attitude, ces choses que tu ne veux pas, mais qui font partie de toi. Le fait de ne pas être ici et ne pas être là-bas te libère de ces choses, au moins cela m'est arrivé à moi (Jimena).

Nous nous sentons en même temps obligée d'insister sur l'idée de la nécessité de trouver – au milieu de la révolte contre l'unité – un équilibrage, même précaire, pour assurer le maintien de chaque sujet et de ce fait le maintien collectif. Arriver à cet équilibre, c'est la condition indispensable pour la continuité du devenir des processus nomades et aussi pour leur approfondissement. Cela dans la mesure où le nomadisme n'est pas d'échapper à la tristesse, d'éluder le clair-obscur de la vie, mais de les traverser ; regarder les fantômes en face, les scruter, et définir quelle est la place que nous allons leur donner sur notre chemin.

Ainsi, étant attentive à la dimension du maintien et du bien-être, des perspectives comme celle de Diana prennent une importance toute particulière :

Tout est tellement relatif. Après tu vas avec tes drapeaux de ceci et tes drapeaux de cela et tu te rends compte qu'à la fin ça dépend du contexte, ça dépend de à qui tu parles, ça dépend de tant de choses (…) Quand on est capable de relativiser autant… je ne suis pas aussi capable parce qu'on est toujours encadrée, mais à chaque fois que m'arrivent et m'arrivent des choses, je perds… comme si tu commençais à te rendre compte que rien n'est aussi définitif. Je crois que cela c'est le voyage qui te l'offre et c'est cela grandir (Diana).

Donc, il est probable que ce soit cette pratique de la relativisation – de 'mettre en relation avec' – notre meilleure base pour avancer, pas à pas, vers un moment où l'on peut remettre en question l'appartenance formelle et l'appartenance au singulier, et de ce fait 'nous mettre en relation avec'. Autrement dit, vers un moment où :

Ces envies de faire du monde quelque chose de mieux, que j'ai chaque jour quand je me réveille, elles ne sont pas dues au fait que je suis chilien, mais au fait que je me sente faisant partie du monde (Pablo).

7.6. Un abri pour la transformation

Dans ce chapitre, le troisième concernant la présentation des résultats de cette recherche, nous nous sommes approchée des transformations des sujets depuis les processus migratoires, et particulièrement de la possibilité des migrants de devenir *sujets en mouvement*. Dans son ensemble, cette approche participe à la reconsidération de la subjectivité des migrants et de ce fait de la migration même. À ce sujet, pour développer notre réflexion, nous avons choisi de nous étendre sur quatre processus spécifiques qui répondent d'une part à des transformations subies par les participants pendant la migration, et d'autre part à des transformations intentionnées chez les participants pour qui la migration est habilitante.

Ainsi, nous avons débuté en faisant référence à 'la mise à jour de l'imaginaire', un processus dont nous estimons la mise en valeur indispensable pour

la reconsidération de la subjectivité migrante. À son égard, nous avons essayé de contester le regard négligent quant aux imaginaires des migrants en proposant de le complexifier. Cela signifie approfondir le rapport entre les motivations, les attentes et les vécus dans les pays de départ et de destination ; examiner les décalages entre les attentes et les vécus, et les impacts possibles de ce décalage. Alors en ce qui concerne ces derniers, nous avons remarqué la participation créative, recréative et socialisante des migrants aux imaginaires sur les lieux de départ et de destination des processus migratoires.

Ensuite, nous avons fait allusion aux changements vécus par les participants à destination, un processus dont nous estimons la mise en valeur très significative dans la mesure où elle met l'accent sur la multiplicité et la resignification des motivations pour migrer et la possibilité d'élargir la compréhension des impacts des expériences migratoires au-delà des motivations officielles qui les justifient. À ce sujet, nous avons souligné, par exemple, les impacts liés au dépassement des frontières affectives et à la reproduction ou confrontation de la socialisation de base ; à l'acquisition de l'autonomie et à l'ambivalence de sa valorisation ; au vécu des nouvelles expériences qui pourraient secouer la perception de ce qui est collectif dans l'expérience migratoire ; et aux questionnements suite à la rencontre avec la diversité culturelle.

Nous avons fait alors mention du renforcement et/ou de l'émergence d'un regard critique à propos du lieu de départ, et nous avons exploré dans quelle mesure ce regard critique pourrait devenir une distance critique. Ceci est un processus dont la mise en valeur est, à notre avis, essentielle, en vue de l'importance accordée traditionnellement à la nostalgie dans les processus migratoires. À ce sujet, nous avons remarqué comment ce regard critique se constitue dans un mouvement de prise de distance et de rapprochement ; comment il représente une évocation du lieu de départ en même temps que la définition du rapport à celui-ci ; et comment, dans ce cas, ce rapport fait ressortir à nouveau cette notion de l'appartenance liée au ressenti du bien-être que procure la liaison affective.

Enfin, nous avons fait référence à la possibilité de la révolte contre l'unité pendant la migration. Celle-ci étant notre cadre, nous avons choisi de nous concentrer sur la façon dont le vécu de l'émigration et de l'immigration marque les sujets et installe en eux une interrogation à propos de l'éventail de leurs appartenances. La prise en considération de ce processus est, à notre avis, indispensable dans la mesure

où elle rend visible le rôle actif des migrants dans les processus de resignification, à partir de l'appréciation intime de leur vécu et des désirs qu'ils veulent imprimer à leur devenir. À ce sujet, nous avons traité l'émergence des réaffirmations identitaires face aux processus d'identification et de désidentification, pour comprendre l'importance de la construction des alliances dans le maintien et le bien-être des participants ; cela en faisant écho simultanément aux potentialités et aux limitations du vécu de la mise en jeu d'une subjectivité qui migre dans les processus migratoires. De ce fait, nous avons essayé d'insister sur l'importance d'arriver à des équilibres internes pour la continuité du devenir du nomadisme, en vue d'un rapport à l'altérité inscrit dans une soutenabilité collective.

Par conséquent, ce chapitre représente la dernière étape de notre traitement de la question de l'appartenance et des tensions qui émergent dans cette dernière au milieu des processus migratoires. À cet égard, nous considérons pertinent de reprendre ici un sujet que nous avons remarqué dans notre chapitre sur d'autres sensibilités pour l'étude des migrations, mais qui cependant, n'a pas été abordé d'une manière explicite comme nous l'avons fait en ce qui concerne l'imaginaire. Il s'agit de la dimension de la mémoire dans les migrations, et spécialement de la mémoire des migrants.

Si cela peut paraître à première vue hors sujet, dans la mesure où nous n'avons pas fait usage direct de la notion dans ce chapitre, les éléments théoriques que nous avons présentés précédemment quant au sujet, indiquent comment la question de l'appartenance est traversée par la question de la mémoire. Ainsi, tout vécu de l'appartenance, quelle que soit son échelle, est aussi l'adhésion à une mémoire collective. Alors, si nous avons noté dans cette recherche l'importance de l'appartenance soutenue par l'expérience de la socialité et les potentialités que cette compréhension nous offre pour envisager sa multiplicité, nous nous demandons à quelle échelle nous pouvons placer la mémoire qui l'accompagne et la soutient.

Face à cette interrogation, nous répondons en signalant que le sentiment d'appartenance que met en jeu la socialité est lié à une mise en valeur de petites mémoires quotidiennes. Cette affirmation n'a rien d'innocent quand nous pensons les défis que la distance peut imposer à la quotidienneté. Cependant, ces petites mémoires, comme l'indique l'adjectif qui les qualifie n'ont pas de monuments pour leur commémoration, et de ce fait sont susceptibles de se mettre en mouvement. Elles

se déplacent, incarnées dans les corps qui migrent autour du monde ou dans les valises qu'ils portent. Ainsi, elles peuvent renouveler constamment leurs emplacements et en conséquence leurs sens. Toutefois, nous ne voulons pas laisser entendre qu'il n'existe pas un lieu ou des 'lieux de mémoire' pour ces souvenirs de l'intimité, mais que les mémoires quotidiennes semblent avoir des lieux quotidiens, que nous ne devons jamais surestimer. Même le geste le plus intime peut avoir un impact dans le rapport au collectif, et si nous nous arrêtons à penser au fait qu'aujourd'hui dans le monde une personne sur 35 est un migrant (IOM, 2013), une photographie familiale collée sur le mur, comme signal des liens et des loyautés indispensables pour le bien-être, peut être aussi transformatrice que le battement d'aile d'un papillon.

EN GUISE DE CONCLUSION

La migration et les *sujets en mouvement*

Tout au long de cette recherche nous avons tenté de nous approcher d'une complexification de la compréhension sur la migration avec l'expectative d'arriver à une complexification de la compréhension sur les protagonistes du phénomène. Dans le cadre de cette tentative, nous avons accordé une attention particulière à l'impact des déplacements dans la subjectivité de celui qui migre et les conséquences de cet impact sur le rapport à l'altérité et sur la notion d'appartenance.

Comme nous avons présenté des considérations à la fin de chacun des chapitres de ce document, nous allons faire un bilan de notre démarche, en précisant le rôle de chaque partie dans l'ensemble de notre réflexion.

Nous avons commencé en présentant la trajectoire des développements théoriques à propos des migrations et en signalant que chaque explication sur les migrations a réservé une place aux migrants, mais que, de notre point de vue, la définition de cette place a oscillé entre l'abstraction, la simplification et la généralisation, approches qui ont fortement contribué à les rendre invisibles et à désancrer leurs déplacements. Ainsi, nous avons remarqué que même quand ces efforts théoriques 'plaident' en faveur du traitement conjoint des déterminants migratoires qu'ils ont identifiés – comme signal d'une vocation de complexification – ils n'arrivent pas à dépasser un regard réducteur. Cela dans la mesure où, par exemple, la mise en dialogue entre les analyses des facteurs structurels, des réseaux sociaux et des motivations dans la migration, finit par être une conversation sur le déplacement de la force de travail, sur les liens instrumentaux et les attentes de mobilité sociale. De plus, même quand ont émergé des perspectives plus critiques qui visent à une considération des migrations comme des phénomènes complexes et divers, nous remarquons que ces adjectifs continuent à ne pas être transférables aux protagonistes du phénomène.

Cette démarche de présentation des théories – exercice éminemment descriptif – a été pour nous fondamentale dans la mesure où elle nous a permis de réaffirmer notre perspective sur le manque de justesse des explications à propos du phénomène migratoire. Cependant, à notre avis ce diagnostic n'aurait pas pu être complet sans rendre compte des cartographies sur les migrations aujourd'hui. À travers cet effort – où nous avons intégré des sources diverses – et en prenant en compte la remarque que les migrations actuelles imposent un véritable défi pour un exercice de catégorisation et de typologie des mouvements migratoires, nous avons pu expliciter notre intérêt de ne pas chercher à améliorer cet exercice. Donc, nous avons mis en évidence qu'à partir d''autres sensibilités' nous avons choisi de parcourir d''autres itinéraires' qui admettaient, d'une part la possibilité de penser la place des migrants, exprimant des localisations diverses, intérieurement multiples et plusieurs fois contradictoires ; et d'autre part la possibilité narrative de rendre compte de cette place comme une alternative aux réductions.

En ce qui concerne ces autres sensibilités, elles se sont faites présentes dans cette recherche à travers la proposition de sociologie compréhensive de Michel Maffesoli et ses référents, et à travers des explorations thématiques inspirées par celle-ci. Ainsi, cette perspective nous a offert non seulement un spectre d'observation plus élargi quant au phénomène migratoire, mais plus important encore, une autre façon de le regarder. Ce qui veut dire que, depuis ces 'outils' de la pensée nous ne sommes pas partie nécessairement explorer de nouveaux domaines, mais nous sommes arrivée à les comprendre autrement et de ce fait à développer une approche différente des processus migratoires et particulièrement des migrants. Accompagnée de la sociologie compréhensive, nous avons aussi appris à accompagner et ainsi, à mettre en valeur des possibilités souvent négligées ou intégrées dans l'analyse des migrations d'une façon qui a restreint leur performance. Donc, comme nous l'avons remarqué, ces sensibilités nous ont guidée et soutenue dans la valorisation des possibilités de la créativité, la négociation et la résistance des migrants, et de ce fait, dans le développement d'une lecture affirmative des processus migratoires face aux analyses traditionnelles de la victimisation. Par conséquent, notre proposition sur l'importance de l'imaginaire des migrants et sur la compréhension de la migration comme une forme de liaison, est largement inspirée par ces sensibilités.

En ce qui concerne ces autres itinéraires, ils se sont faits présents dans cette recherche à travers les propositions sur le nomadisme et la subjectivité nomade de Michel Maffesoli et Rosi Braidotti, respectivement. Ces propositions dont le sujet d'analyse déborde largement les migrations nous ont permis de réfléchir à la diversité des élans migratoires, leurs motivations et la manière dont ils s'impriment dans des façons différentes d'exercer la mobilité. Plus important encore, elles nous ont donné des outils pour être sensible aux transformations qu'accueillent les processus migratoires et aussi à celles dont ils sont le moteur principal. Ainsi, elles nous ont soutenue dans l'entendement de l'insuffisance de la mise en considération de la subjectivité des migrants dans l'étude des migrations, si cette considération n'est pas escortée par une complexification de la façon dont est entendue cette même subjectivité. Sans ce changement de sensibilité, il aurait été vain d'explorer comment la rencontre avec l'altérité est imbriquée avec de nouvelles formes de comprendre l'appartenance et de ce fait d'envisager aussi une autre forme de lien social justifié par une soutenabilité collective. En conséquence, notre proposition sur les possibilités certaines du nomadisme dans la migration et son impact dans le vécu de l'appartenance et le bien-être collectif est complètement inspirée par ces autres itinéraires.

Quant à la 'possibilité narrative' à laquelle nous avons fait allusion, elle s'est faite présente à travers la méthodologie, la pratique d'interprétation et la façon de présenter des résultats proposées par Bárbara Biglia et Jordi Bonet-Marti. Ainsi, la construction de récits, sous la forme de patchworks et de récits discontinus, a été la proposition que nous avons choisie pour travailler avec les données de cette enquête. Ce choix se justifie en fonction de l'occasion qu'elle nous a offert : d'apercevoir d'autres perspectives par rapport à notre sujet de recherche, d'être responsable et explicite sur notre rôle de chercheuse en ce qui concerne nos objectifs de recherche ; et de trouver une alternative de présentation des résultats plus sensible à une démarche compréhensive et non explicative. À cet égard, la construction de récits a été une proposition pertinente, dans la mesure où elle met en valeur la narration comme une pratique de recréation de la réalité depuis la mise en jeu de la raison, mais aussi des émotions, des affects, des croyances, et de toutes ces dimensions qui ont été conçues comme de l'ordre du non-rationnel et qui, dans notre recherche, ont une importance suprême.

Cela dit, nous considérons que l'usage simultané des récits discontinus et des patchworks nous a permis de travailler sur deux niveaux, celui des particularités des vécus et des perspectives des participants et celui des connexions entre ces particularités avec d'autres. À notre avis, la richesse de cette occasion réside dans la possibilité d'arriver à un certain degré de généralisation et d'applicabilité dans le cadre de la recherche sur les migrations – c'est-à-dire, d'arriver à de nouveaux outils réflexifs pour rendre compte des migrations –, sans compromettre le caractère singulier et de fait irremplaçable du vécu de chaque participant. Cependant, nous voudrions de toute façon remarquer que le résultat de l'exercice de construction de récits a donné lieu à des narrations avec lesquelles il n'a pas été question de 'représenter' la façon d'entendre les migrations ni un type d'expérience migratoire uniforme, mais d'exprimer de multiples positions que nous avons mises en interaction sur la base de nos objectifs de recherche.

Compte tenu de tout ce qui précède, nous sommes arrivée à des résultats sur trois thématiques fondamentales pour le cadre théorique que nous avons placé ici : l'imaginaire, la socialité et l'appartenance.

La première d'entre elles se manifeste à travers notre mise en valeur explicite des imaginaires des migrants pour comprendre l'expérience migratoire. Ainsi, quant à eux, nous avons aperçu dans le premier chapitre de présentation des résultats, comment les participants ont mis en jeu des rapports de différence à partir des imaginaires de la différence, pour se situer de manière dynamique face à la place de l'immigrant et face à des processus migratoires spécifiques à destination. De ce fait nous avons interprété les données à ce sujet, comme mettant en évidence un mouvement d'ouvertures et de fermetures à l'identification, et de ce fait des positionnements conditionnels, à partir des imaginaires des migrants. Par ailleurs, avec le même intérêt de souligner l'importance et de diversifier la performance des imaginaires des migrants dans l'étude des migrations, nous avons dédié une partie du troisième chapitre de présentation des résultats à la mise à jour des imaginaires migratoires comme un processus vécu au milieu des transformations subies durant la migration. À cet égard, nous avons examiné l'interprétation traditionnelle des décalages entre les vécus et les attentes, attribués aux imaginaires sur les lieux de destination, en la complexifiant à travers la considération de la participation créative,

recréative et socialisante des migrants aux imaginaires sur les lieux de départ et de destination des processus migratoires.

La deuxième d'entre elles se manifeste à travers notre proposition de comprendre la migration comme une forme de liaison et dans l'exercice pour définir l'espace de la mobilité des participants de cette recherche à travers leur création et recréation des liens affectifs. Ainsi, nous avons essayé de nous approcher de l'expérience migratoire en enquêtant la mobilisation de sens de la part des participants, à propos de leurs liens familiaux et amicaux. Sens qui ont mis en évidence l'importance accordée à ces liens dans leur maintien et leur bien-être. Nous avons également remarqué le rôle de ces liens dans la collaboration comme l'ont fait traditionnellement les études des réseaux sociaux dans les cadres migratoires, mais principalement nous avons souligné la mise en valeur de l'affect sans aucune attente de convertibilité, si ce n'est l'énergie, pour poursuivre une aventure qui devient parfois difficile. Alors, à notre avis, ce serait cette valorisation qui sous-tend d'une part l'émergence d'autres façons d'imaginer et de vivre la familiarité quant à de nouveaux liens à destination, et d'autre part l'entendement que parfois le maintien des liens dépend de leur transformation, en ce qui concerne les relations au lieu de départ. Tout ce que nous venons de dire est cohérent avec le fait que la migration, impliquant, entre autres, des changements de la vie quotidienne, déclenche de nouveaux processus de configuration et reconfiguration des limites de la socialité.

La troisième d'entre elles se manifeste d'abord au moment où, compte tenu de l'importance accordée par les participants aux liens amicaux et familiaux dans leur trajectoire migratoire, nous avons exploré le rapport entre la création et recréation des liens affectifs et l'appartenance. Nous sommes arrivée à une notion de celle-ci différente de l'adhésion formelle et institutionnelle, et qui cette fois est liée au vécu de la socialité et au ressenti de bien-être que procure la liaison affective. Ainsi, par exemple, nous avons remarqué les possibilités de l'élargissement de l'appartenance au lieu de destination de l'immigration et l'instabilité de l'appartenance au lieu de départ de l'émigration, sans mettre en jeu les liens institutionnels dans aucun des deux cas. Par contre, des éléments comme se sentir à l'aise dans un endroit ou que ce lieu soit l'abri des êtres chers, se sont révélés fondamentaux pour toute 'adhésion'.

Ensuite, la thématique se manifeste dans notre exploration sur les possibilités du nomadisme dans la migration, c'est-à-dire sur la possibilité des transformations à partir des remises en cause intentionnelles de la part des participants. Ainsi, à ce moment où nous avons déjà intégré cette autre notion de l'appartenance, nous avons pensé à l'éventualité de sa pluralisation. À cet égard, si depuis notre première approche du vécu de l'appartenance soutenu par la socialité, nous avons commencé à envisager l'instabilité de l'appartenance au lieu de départ, nous avons approfondi cette dernière possibilité lors de la partie consacrée au nomadisme. Alors, nous nous sommes concentrée sur la manière dont le vécu de l'émigration et l'immigration installent chez les sujets la question sur le spectre de leurs appartenances avec des résultats divers et jamais définitifs. Cette ambivalence serait compréhensible et même nécessaire dans la mesure où la mise en doute de l'appartenance est un chemin dur à parcourir. Ainsi, des processus d'identification et de désidentification conditionnelle et momentanée, coexisteraient avec des élans de réaffirmation identitaire, tous des mouvements imbriqués dans le besoin d'alliances pour le maintien de celui qui veut devenir nomade. Donc, en même temps que nous avons mis en valeur la pluralisation des appartenances pour l'occasion qu'elle nous offre d'un autre rapport à l'altérité sur la base d'un bien-être et d'une soutenabilité collectifs, nous avons essayé de faire valoir que nous parlons de processus complexes et plusieurs fois douloureux ; et que, de ce fait, de même qu'il y a une potentialité énorme dans la subjectivité nomade, il y a aussi des limitations qui sont les équilibres et les seuils personnels des sujets qui veulent se mettre en mouvement. Ainsi, penser à la pluralité des appartenances comme un processus où les migrants s'investissent activement est bien sûr contester le paradigme de leur victimisation, mais n'est à aucun moment une célébration à outrance de ces processus, à leur détriment.

Or, pour finir, nous voudrions remarquer qu'il est parfois plus facile de définir les choses en fonction de ce qu'elles ne sont pas. En mettant en essai cet exercice, nous pouvons dire que cette recherche ne traite pas de la 'vérité' de la migration des 54 jeunes Chiliens à Paris, de la 'vérité' des migrations chiliennes et moins encore de la 'vérité des migrations'. Elle traite de la manière dont les vécus des personnes qui ont participé à cette enquête et leurs interprétations sur ceux-ci, mis en dialogue avec des propositions méthodologiques et théoriques, nous ont donné des pistes pour penser les processus migratoires autrement, des pistes pour arriver à une connaissance

partielle de ce phénomène – ce qui permet, dans ce cas, de comprendre celui-ci comme :

Tenter sa chance, chercher le bonheur, tomber amoureux, connaître d'autres pays, profiter de la vie…

Où peut-être…

… la richesse est dans le lien. Il n'est ni au Chili ni en France, mais dans ce que tu peux faire avec le mélange des deux (Raphaël).

De plus, il s'agit de comprendre que ce que nous avons fait est de nous rapprocher d'un moment de ces processus, et que le fait d'avoir capté un instant de ceux-ci est fondamental, dans la mesure où cela nous parle d'un devenir qui est incertain, mais surtout d'un devenir…

Quand tu pars et tu arrives à l'aventure, celle-ci, à un moment donné, s'avère toujours routinière (…) et tu commences à planifier une autre aventure (Paloma) *Je suis sûre que je vais rentrer et je pense que cela c'est la chose que tout migrant devrait vivre à un certain moment pour pouvoir sortir du cycle et peut-être inventer une autre chose en migrant encore* (Bárbara).

Bibliographie

Ouvrages

ANDREWS, Molly. *Narrative Imagination and Everyday Life*. 2014. New York : Oxford University Press.

APPADURAI, Arjun. 2013. *La condition de l'homme global*. Paris : Payot

APPADURAI, Arjun. 2005. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Payot

BAUMAN, Zygmunt. 2011. *Le coût humain de la mondialisation*. Paris : Pluriel.

BRAH, AVTAR. 2011. *Cartografias de la diaspora. Identidades en cuestion*. Madrid : Traficantes de Sueños.

BRAIDOTTI, Rosi. 2013. *The Posthuman*. Cambridge: Polity Press.

BRAIDOTTI, Rosi. 2011a. *Nomadic Theory. The portable Rosi Braidotti*. New York : Columbia University Press.

BRAIDOTTI, Rosi. 2011b. *Nomadic Subjects. Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*. New York : Columbia University Press.

BRAIDOTTI, Rosi. 2009. *La philosophie… là où on ne l'attend pas*. Paris : Larousse.

BRAIDOTTI, Rosi. 2006. *Transpositions. On Nomadic Éthic*. Oxford : Polity Press.

BRAIDOTTI, Rosi. 2002. *Metamorphoses. Towards a Materialist Theory of Becoming*. Oxford : Polity Press.

BRINKMANN, Svend et KVALE, Steinar. 2015. *InterViews. Learning the Craft of Qualitative Research interviewing*. Los Angeles : Sage Publications.

BRINKMANN, Svend. 2013. *Qualitative Interviewing. Understanding Qualitative Research*. New York : Oxford University Press.

CREET, Julia et KITZMANN, Andrea. 2011. *Memory and Mimigration. Multidisciplinary approaches to memory studies*. Toronto : University of Toronto Press.

DE CERTEAU, Michel. 1990. *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Paris : Éditions Gallimard.

DILTHEY, Wilhelm. 1992. *Critique de la raison historique. Introduction aux sciences de l'esprit et autres textes*. Paris : Les Éditions du Cerf.

DURAND, Gilbert. 1969. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*. Paris : Bordas.

DURAND, Gilbert. 2008. *L'imagination symbolique*. Paris : PUF.

DURKHEIM, Émile. 2002a. *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie. Livre III : Les principales attitudes rituelles*. Jean-Marie Tremblay et Bertrand Gibier (Édition Électronique). Disponible en : http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/formes_vie_religieuse/formes_vie_religieuse.html

DURKHEIM, Émile. 2008. *L'éducation morale*. Jean-Marie Tremblay et Bertrand Gibier (Édition Électronique). Disponible en : http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/education_morale/education_morale.html

GRASSI, Valentina. 2005. *Introduction à la sociologie de l'imaginaire. Une compréhension de la vie quotidienne*. Paris : Ères.

HALBACHS, Maurice. 2001. *La mémoire collective*. Lorraine Audy (Édition Électronique). Disponible en : http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/memoire_collective/memoire_collective.html

HALBWACHS, Maurice. 2002. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Jean-Marie Tremblay (Édition Électronique). Disponible en : http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/cadres_soc_memoire/cadres_soc_memoire.html

LEGROS, Patrick et al. 2006. *Sociologie de l'imaginaire*. Paris : Armand Colin.

LYKKE, Nina. 2010 *Feminist Studies. A guide to intersectional Theory, Methodology and Writing*. New York : Routledge.

MAFFESOLI, Michel. 2012. *Homo Eroticus. Des communions émotionnelles*. Paris : CNRS Éditions.

MAFFESOLI, Michel. 2010a. *Matrimonium*. Petit traité d'écosophie. Paris : CNRS Éditions.

MAFFESOLI, Michel. 2008. *Après la modernité ?*. Paris : CNRS Éditions.

MAFFESOLI, Michel. 2007a. *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*. Paris : Klincksieck.

MAFFESOLI, Michel. 2007b. *Au creux des apparences. Pour une éthique de l'esthétique*. Paris : Payot.

MAFFESOLI, Michel. 2005. *Éloge de la raison sensible*. Paris : La Table Ronde.

MAFFESOLI, Michel. 2004. *El tiempo de las tribus : el ocaso del invividualismo en las sociedades postmodernas*. México/Argentina : Siglo XXI Editores.

MAFFESOLI, Michel. 2002. *La transfiguration du politique*. Paris : La Table Ronde.

MAFFESOLI, Michel. 1997. *Du Nomadisme. Vagabondages Initiatiques*. Paris : LGF-Livre de poche.

MAFFESOLI, Michel. 1993a. *La contemplation du monde. Figures du style communautaire*. Paris : Grasset.

MEZZADRA, Sandro. 2005. *Derecho de fuga. Migraciones, ciudadanía y globalización*. Madrid: Traficantes de Sueños.

MORIN, Edgard. 1999. *Los siete saberes necesarios para la educación del futuro*. Paris : UNESCO.

NOIRIEL, Gerard. 2006. *Le creuset français. Histoire de l'immigration XIXe-XXe siècle*. Paris : Éditions du Seuil.

PAPADOPOULOS, Dimitris et al. 2008. *Escape Routes. Control and Subversion in the Twenty-first Century*. Londres : Pluto Press.

PAPASTERGIADIS, Nikos. 2000. *The turbulence of migration*. Massachusetts : Blackwell Publishers Ltd.

REA, Andrea y TRIPIER, Maryse. 2008. *Sociologie de l'immigration*. Paris : La Découverte.

SASSEN, Saskia. 1999. *Guest and Aliens*. New York : The New Press.

SAYAD, Abdelmalek. 1999. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris : Editions Seuil.

SAYAD, Abdelmalek. 1997. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. Belgique : De Boeck & Lancier.

SHUTZ, Alfred. 1987. *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*. Paris : Méridiens Klincksieck.

SIMMEL, Georg. 2013. *Sociologie*. Études Sur Les Formes de La Socialisation. Paris:PUF.

SIMMEL, Georg. 1984. *Les problèmes de la philosophie de l'histoire. Une étude d'épistémologie*. Paris : PUF.

VÁZQUEZ, Felix. 2001. *La memoria como acción social*. Barcelona : Paidos.

WATIER, Patrick. 2002. Une introduction à la sociologie compréhensive. France : Éditions Circé.

WATIER, Patrick. 2000. *Le savoir sociologique*. Paris : Desclée De Brouwer.

WEBER, Max. 1995. *Économie et Société I. Les catégories de la sociologie*. Paris : Pocket.

WIEVIORKA, Michel. 2010. *Neuf leçons de sociologie*. Paris : Hachette Pluriel Editions.

WUNENBURGER, Jean-Jacques. 2008. *Antropología del Imaginario*. Buenos Aires : Ediciones Del Sol.

Chapitres d'ouvrages

ALVARAEZ DE LOS MOZOS, F. Javier. « Las organizaciones de inmigrantes como factor de integración social ». *Migraciones en un contexto global. Transiciones y transformaciones como resultado de la masiva movilidad humana*. Aitor Ibarrolla-Armendariz et Claire H. Fith (Eds.) 2007, pp. 29- 66. Bilbao : Universidad de Deusto.

ANZALDÚA, Gloria. « La conciencia de la mestiza Towards a New Consciousness ». *Borderlands La Frontera*. Gloria Anzaldúa. 1999, pp. 99-120. San Francisco : Aunt Lute Books.

BAUMAN, Zigmunt. « Confianza y temor en la ciudad ». *Confianza y temor en la ciudad. Vivir con extranjeros*. Zigmunt Bauman. 2009, pp. 7-40. Barcelona : Arcadia.

BIGLIA, Bárbara. « Avances, dilemas y retos de las epistemologías feministas en la investigacion social ». O*tras formas de (Re)conocer. Reflexiones, herramientas y aplicaciones desde la investigación feminista*. Iratzu Mendia et al (Éds.). 2014, pp. 21- 44. Bilbao : UPV/EHU-HEGOA.

BOLZMAN, Claudio. « De los europeizados a los .deslocalizados : una tipologia de las migracioens sudamericanas ». *Exiliados, emigrados y retornados chilenos en América y Europa*. José del Pozo (Coord.), 2006, pp. 13-36. Santiago : Ril Editores.

BRAIDOTTI, Rosi. « The Ethics of Becoming Imperceptible ». *Deleuze and Philosophy*. Constantin Boundas (Ed.), 2006, pp. 133-159. Edimburgh : Edimburgh University Press.

BRAIDOTTI, Rosi. « 'The notion of the univocy of Being or single matter positions difference as a verb or process of becoming at the heart of the matter'. Interviex with Rosi Braidotti ». *New Materialism : Interviews & Cartographies*. Rick Dolphijn et Iris van der Tuin, 2012, pp. 19-37. Michigan : Open Humanities Press.

CAPUTI, Jane. « Shifting the Shapes of Things to Come : The Presence of the future in the Philosophy of Gloria Anzaldúa ». *Entre Mundos/Among Worlds. New perspectives on Gloria Anzaldúa*. AnaLouise Keating (Ed.), 2005, pp. 185-193. New York : Palgrave Macmillan.

CARRETERO, Enrique. « L'imaginaire social. Une nouvelle perspective pour aborder la réalité social ». *Pouvoir et Imaginaires Sociaux. La légitimation de l'ordre social dans les sociétés postmodernes*. Enrique Carretero, 2006, pp. 104-183. Paris : L'Harmattan.

CASTLES, Stephen, MILLER, J. Mak et DE HAAS, Hein. « Introduction ». The age of migration. International population mouvements in the modern world. Stephen Castles, Mark J. Miller et Hein de Haas. 2013, pp. 1-19. London : Palgrave Macmillan.

CASTLES, Stephen et MILLER, J. Mark. « Migración internacional antes de 1945 ». La era de la migración. *Movimientos internacionacionales de poblacion en el mundo*. Sthepen Castles, et Mark J. Miller.2005, pp. 67-88. Mexico : Universidad Autonoma de Zacatecas.

CASTLES, Sthepen et MILLER, J. Mark. « La migracion a los paises altamente desarrollados a partir de 1945 » *La era de la migración. Movimientos internacionacionales de poblacion en el mundo*. Sthepen Castles, et Mark J. Miller. 2005, pp. 89-120. Mexico : Universidad Autonoma de Zacatecas.

COMBESSIE, Jean Claude. « L'entretien semi-directif ». *La méthode en sociologie*. Jan Claude Combessie, 2007, pp. 24-32. Paris : La Découverte.

CORREA, Veronica et VIDAL, Dominique. « Geografía de la crisis del cuidado en Santiago : Una aproximación centrada en la demanda de mano de obra extranjera ». Geografías de la espera. Migrar, habitar y trabajar en la ciudad de Santiago, Chile. 1990-2012. Verónica Correa, Idenilso Bortolotto et Alain Musset (Eds.), 2013, pp. 285-310. Santiago : Uqbar Editores.

COULON, Alain. « L'immigration et les relation ethniques ». L'École de Chicago. Alain Coulon, 2012, 79 paragraphes. Disponible en : https://www.cairn.info/l-ecole-de-chicago--9782130594413-page-22.htm

DA SILVA, Ludmila. «Exponer lo invisible. Una etnografía sobre la transformaciones de Centros Clandestinos de Detención en Sitios de Memoria en Córdoba Argentina ». *Recordar para pensar. Memoria para la democracia*. VV.AA. 2010, pp. 44-56. Santiago : Ediciones Böl Cono Sur.

DELEUZE, Gilles. « Pensée Nomade ». *L'Île déserte et autres textes*. David Lapoujade (Ed.), 2002, pp.351-364. Paris : Éditions de Minuit.

DURAND, Gilbert. « L'âme tigrée ». *La sortie du XXe siècle*. Gilbert Durand, 2010, pp. 505-670. Paris : CNRS Éditions.

DURAND, Gilbert. « L'imaginaire, lieu de 'l'entre-savoirs' ». *Champs de l'imaginaire*. Danièle Chauvin (Dir.), 1996a, pp. 215-227. Grenoble : Ellug.

DURAND, Gilbert. « La notion de 'bassin sémantique' ». *Introduction à la mythodologie*. Gilbert Durand, 1996b, pp. 80-129. Paris : Albin Michel.

DURAND, Jorge et MASSEY, Douglas S. « Los enfoques teóricos : una síntesis ».Clandestinos. Migración México-Estados Unidos en los albores del siglo XXI. Jorge Durand et Douglas S. Massey, 2003, pp. 11-44. México : Miguel Angel Porrua-UAZ.

EHRENREICH, Bárbara et HOCHSCHILD, Arlie Russel. « Global Woman. Nanniers, Maids and Sex Workers in the New Economy ». Global Woman. Nanniers, Maids and Sex Workers in the New Economy . Bárbara Ehrenreich et Arlie Russel Hochschild, 2002, pp. 21-33. New York : Holt Paperbacks.

ERLL, Astrid. « Cultural Memory Studies : An Introduction ». *Cultural Memory Studies. An International and Interdisciplinary Handbook*. Astrid Erll et Ansgar Nünning (Eds.), 2008, pp. 1-18 . New York : Walter de Gruyter.

FASSIN, Didier. "Frontières extérieures, frontières intérieures". *Les nouvelles frontières de la société française*. Didier Fassin, 2012, pp. 5-24. Paris : La Découverte.

GLYNN, Irial et KLEIST, J. Olaf. « The Memory and Migration Nexus : An Overview ». *History, memory and migration. Perception of the pas and the politics of incorporation*. Irial Glynn et J. Olaf Kleist (Eds.). 2006, pp. 3-32. New York : Palgrave Macmillan.

HARAWAY, Donna. « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle ». *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*. Donna Haraway, 2009, pp. 323-353. Paris : Actes Sud.

HARAWAY, Donna. « Le témoin modeste : diffractions féministes dans l'étude des sciences ». *Le manifeste cyborg et autres essais*. Donna Haraway, 2007, pp. 309-333 Paris : Exils Éditeur.

HARAWAY, Donna. « Cyborgs, coyotes and dogs: A kinship of Feminist Figurations and There are always more things going on than you thought ! Methodologies as thinking technologies. An interview with Donna Haraway. Conducted in two parts by Nina Likke, Randi Markussen and Finn Olesen ». *The Haraway Reader*. Donna Haraway, 2004, pp. 321-342. New York : Routdlege.

HARDING, Sandra. « Del problema de la mujer en la ciencia al problema de la ciencia en el feminismo ». *Ciencia y Feminismo*. Sandra Harding, 1996, pp. 15-27. Madrid : Ediciones Morata.

KÖNING, Mareike et OHLIGER, Rainer. « Facing Migration History in Europe Between Oblivion and Representation ». Enlarging European Memory : Migration Movements in Historical Perspective. Mareike Köning et Rainer Ohliger (Eds.), 2006, pp. 11-19. Osfildern : Thorbecke Editions.

JELIN, Elizabeth. « Exclusion, memorias y luchas politicas ». *Cultura, política y sociedad. Perspectivas latinoamericanas*. Daniel Mato (Ed.), 2005, pp. 219-239. Buenos Aires : CLACSO.

JELIN, Elizabeth. « De qué hablamos cuando hablamos de memorias ? ». *Los trabajos de la memoria*. Elizabeth Jelin, 2002, pp. 17-37. Madrid : Siglo XXI Editores.

KARAKOLA, Eskalera. « Diferentes diferencias y ciudadanías excluyentes : una revisión feminista ». *Otras inapropiables. Feminismos desde las fronteras*. VV.AA., 2004, pp. 9-32. Madrid : Traficantes de Sueños.

LEVINE, Amala. « Champion of the Spirit : Anzaldúa's Critique of Rationalist Epistemology ». Entre Mundos/Among Worlds. New perspectives on Gloria Anzaldúa. AnaLouise Keating (Ed.), 2005, pp. 171-184. New York : Palgrave Macmillan.

MAFFESOLI, Michel. « Yo es otro ». Debates sobre el sujeto. Perspectivas contemporáneas. María Cristina Laverde et al (Eds.), 2004, pp. 21-30. Bogotá : Fundacion Universidad Centra/ Siglo de Hombres Editores.

MASSEY, Douglas et al. « Una evolución de la teoría de la migración internacional : el caso de América del nort » Cruzando fronteras : migraciones en el sistema mundia. Graciela Malgensini (comp.) 1998, pp. 189-264. Barcelona : ICARIA-Fundación Hogar del Empleado.

MENDIA, Irantzu. « Migración forzosa ». *Diccionario de Acción Humanitaria y Cooperación al Desarrollo*. Karlos Péréz de Armiño (dir.), 2000. Disponible en : http://www.dicc.hegoa.ehu.es/listar/mostrar/143

NORA, Pierre. « Comment écrire l'histoire de France ? ». *Les lieux de mémoire. T. III Les France*. Pierre Nora (Dir.), 1992, pp. 11-32.

SAÏD, Edward. « Reflections on Exile ». *Reflections on Exile and Other Essays*. Edward Saïd, 2000, pp. 173-186. Cambridge : Harvard University Press.

SASSEN, Saskia. « Contrageografías de la globalización. La feminización de la supervivencia ». *Contrageografías de la globalización. Género y ciudadanía en los circuitos transfronterizos*. Saskia Sassen, 2003, pp. 41-66. Madrid : Traficantes de Sueños.

SAUVAYRE, Romy. « L'accès à la population : de la prise de contact au rendez-vous ». *Les méthodes de l'entretien en sciences sociales*. Romy Sauvrayre, 2013, pp. 27-41. Paris : Dunod.

SAYAD, Abdelmalek. « La Malediction ». *La misère du monde*. Pierre Bourdieu (Dir.), 1993, pp. 1267-1300. Paris : Éditions du Seuil.

STERN, Steve. « De la memoria suelta a la memoria emblemática : Hacia el recordar y el olvidar como proceso histórico (Chile, 1973-1998). *Las conmemoraciones : Las disputas en las fechas 'in-felices'*. Elizabeth Jelin (Dir.), 2002, pp. 11-33. Madrid : Siglo XXI Editores.

TOMLINSON, John. « La Desterritorialización : Condición Cultural de la Globalización ». Globalización y Cultural. John Tomlinson, 2001, pp. 125-167. México : Universidad Iberoaméricana.

TORRES, Monica. « Doing Mestizaje » : When Epistemology Becomes Ethics ». *Entre Mundos/Among Worlds. New perspectives on Gloria Anzaldúa*. AnaLouise Keating (Ed.), 2005, pp. 195-203. New York : Palgrave Macmillan.

TUHKANEN, Mikko. « Queer Hybridity ». Deleuze and Queer Theory. Chrysanthi Nigianni et Merl Storr (Ed.), 2009, pp. 92-114. Edinburgh : Edinburgh University Press Ltd.

WATIER, PATRICK. « Connaissance ordinaire et puissance sociale ». Dérives autour de l'œuvre de Michel Maffesoli. VV.AA. 2004, pp.141-155. Paris : CNRS Éditions.

WEBER, Marianne. « The New Phase ». Max Weber. A Biography. Marianne Weber. 2009, pp. 265-305 Londres : Transaction Publishers.

WIHTOL DE WENDEN, Catherine. « Introduction ». *Les nouvelles migrations. Lieux, hommes, politiques*. Catherine Wihtol de Wenden. 2013, pp. 3-22. Paris : Éditions Ellipses.

YOUNG, James. « From the Texture of Memory : Holocaust Memorials and Meaning ». Theories of Memory. A reader. Michael Rossington et Anne Whitehead (Eds.), 2007, pp. 177-184. Edinburgh : Edinburgh University Press.

Articles

AGUILUZ, Maya. « Memoria, lugares y cuerpos ». *Athenea Digital*. 2004, No 6. Disponible en : http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=53700619

AHMED, Sara. "Home and away: Narratives of migration and estrangement". *International Journal of Cultural Studie*s. 1999, Vol. 3, pp. 329-347.

ALIAGA, Felipe. "Imaginarios migratorios y geopolítica en sociedades posmodernas". *Imagonautas*. 2012, Vol. 1, No 2, pp. 2-20.

ALIAGA, Felipe. "Algunos aspectos de los imaginarios sociales en torno al imigrante". *Aposta*. 2008, No 39. Disponible en: http://www.apostadigital.com/revistav3/hemeroteca/aliaga3.pdf

APPADURAI, Arjun. "La globalización y la imaginación en la investigación". *Revista Internacional de Ciencias Sociales*. 1999, No 160, pp. 229-238.

ARAIZA, Alejandra. "Tres ensayos de epistemología. Hacia una propuesta Feminista de investigación situada. Presentación". *Athenea Digital*. 2007, No 11, pp. 263-270.

ARANGO, Joaquin. "La explicación teórica de las migraciones : luz y sombra". *Migracion y Desarrollo*. 2003, No 1, pp. 1-30.

ARANGO, Joaquin. "Las 'Leyes de las Migraciones' de E.G. Ravenstein, cien años despues". *Revista española de investigaciones sociológicas*. 1985, No 32, pp. 7-26.

AWONDO, Patrick. « Notes provisoires sur les homo-mobilités africaines vers la France : Le cas des migrants homosexuels camerounais". 2012 (Brouillon).

BAIL, Raphaële. " 'L'affaire Pinochet': rencontre entre les medias et les Chiliens en France". *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*. 2004. No 8. Disponible en: http://alhim.revues.org/416

BALASH, Marcel et MONTENEGRO, Marisela. "Una propuesta metodólogica desde la epistemología de los conocimientos situados: Las producciones narrativas". *Encuentros en Psicología Social*. 2003, Vol. 1, No 1, pp. 44-48.

BEAUD, Stéphane. "L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l' 'entretien ethnographique'". *Politix*. 1996, Vol. 9, No 35, pp. 336-257.

BEDFORD, Nancy. "La subjectivité théologique en mouvement. Vers une écologie théologique féministe de la migration". *Revue d'éthique et théologie morale*. 2009, No 257, pp. 21-54.

BELLI, Simone, LOPEZ, Cristina et ROMANO, Javier. "La excepcionalidad del otro". *Athenea Digital*. 2007, No 11, pp. 104-113.

BIETLOT, Mathieu. "Le camp, révélateur d'une politique inquiétante de l'étranger ». *Cultures & Conflits*. 2005, No 57. Disponible en: http://conflits.revues.org/1763

BIGLIA, Bárbara et BONET-MARTÍ, Jordi. "La construcción de narrativas como método de investigacion psicosocial. Prácticas de escritura compartida". *Forum Qualitative Social Research*. 2009, Vol. 10, No 1. Disponible en: ttp://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0114-fqs090183.

BLANCHARD, Emmanuel. « Contrôle au faciès : Une cérémonie de dégradation ». Plein Droit. 2014, Vol. 4, No 103, pp. 11-15.

BRAIDOTTI, Rosi. « Powers of affirmation: Response to Lisa Baraitser, Patrick Hanafin and Claire Hemmings ». *Subjectivity*. 2010, Vol. 3, No. 2, pp. 140-148.

BRUTEL, Chantal. « Les immigrés récemment arrivés en France. Une immigration de plus en plus européenne ». *INSEE Première*. 2014, No 1524. Disponible sur : http://www.insee.fr/fr/ffc/ipweb/ip1524/ip1524.pdf

CAI, Ruohong et al. « International migration desires related to subjective well-being ». IZA Journal of Migration. 2014, Vol. 3, No. 8, pp. 1-20.

CANALES, Alejandro et Zlolniski, Christian (2001). « Comunidades transnacionales y migracion en la era de la globalizacion ». *Notas de Población*. 2001, Vol. 28, No 73, pp. 221-252.

CANO, Verónica et SOFFIA, Magdalena. « Los estudios sobre migración internacional en Chile : apuntes y comentarios para una agenda de investigación actualizada. *Papeles de Población*. 2009, Vol. 15, Num. 61, pp. 129-167.

CARRETERO, Enrique « Propuesta para una aplicabilidad de lo imaginario en el estudio de las clases creativas a partir de una lectura de la sociología francesa ». *RIPS*. 2012, Vol. 12, No 2, pp. 21-31.

CARRETERO, Enrique. « Michel Maffesoli. Las aspiración a la libertad a través del conocimiento ». *Nómadas*. 2009, No 21. Disponible en : http://pendientedemigracion.ucm.es/info/nomadas/21/enriquecarretero.pdf

CARRETERO, Enrique. « La relevancia sociológica de lo imaginario en la cultura actual ». *Nómadas*. 2004, No 9. Disponible en : http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=18100906

CARRETERO, Enrique. « La quotidienneté comme objet : Henri Lefebvre et Michel Maffesoli. Deux lectures opposées. ». *Sociétés*. 2002, Vol. 4, No 78, pp. 5-16.

CHAPOULIE, Jean Michel. « Comment écrire l'histoire de la sociologie : L'exemple d'un classique ignoré, le paysan polonais en Europe et Amérique ». Revue d'Histoire des Sciences Humaines ». 2001, Vol. 2, No 5, pp. 143-169.

CHERCHEURS DE CULTURES & CONFLITS. « Une politique européenne commune sur l'immigration clandestine à Sangatte et au-delà ». *Cultures & Conflits*. 2002, No 45. Disponible en : http://conflits.revues.org/785

CHINDARKAR, Namrata. « Is Subjective Well-Being of Concern to Potential Migrants from Latin America ? ». Social Indicators Research. 2014. Vol. 155, No. 1, pp. 159-182.

CREIGHTON, Helen. « (De)construir la otredad : las mujeres inmigrantes en la prensa escrita española ». *Revista Paz y Conflictos*. 2013, No 6, pp. 78-106.

CHRONIS, Athinodoros. « Heritage of the senses : Collective remembering as an embodied praxis ». *Tourist Studies*. 2006, Vol. 6, No 3, pp. 267-296.

CUCHE Denys. « 'L'homme marginal' : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora ». *Revue européenne des migrations internationales*. 2009, Vol. 23, No 3, pp. 13-31.

Cuttitta, Paolo. Le monde-frontière. Le contrôle de l'immigration dans l'espace globalisé. *Cultures & Conflits*. 2007, No 68, pp. 61-84.

DURKHEIM, Émile. « Représentations individuelles et représentations collectives ». *Revue de Métaphysique et Morale*. 2002b. Jean-Marie Tremblay (Édition Électronique). Disponible en : http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/Socio_et_philo/ch_1_representations/representations.html

GARCÍA, Nagore et MONTENEGRO, Marisela. « Re/pensar las Producciones Narrativas como propuesta metodológica feminista : Experiencias de investigación en torno al amor romántico ». *Athenea Digital*. 2014, Vol. 14, No 4, pp. 63-88.

GLICK SCHILLER, Nina et SALAZAR, Noel. « Regimen of Mobility Across the Globe ». *Journal of Ethnic and Migration Studi*es. 2013, Vol. 39, No 2, pp. 183-200.

GLICK SCHILLER, Nina, BACH Linda et SZANTION BLANC, Cristina. « From immigrant to transmigrant : theorizing transnational migration ». Anthropological Quarterly. 1995, Vol. 68, No 1, pp. 48-63.

GONZALES, Olga. « La présence latino-américaine en France ». *Revues Hommes & Migrations*. 2007, N° 1270, pp. 8-18

GUGGENHEIM, Michael. « Building memory : Architecture, Networks and users ». *Memory Studies*. 2009, Vol. 2, No 1, pp. 39-53.

HUYSSEN, Adreas. « En busca del tiempo futuro ». Revista Puntes. 2000, No 2, pp. 12-29.

INTRAND, Caroline & PERROUTY, Pierre-Arnaud. « La diversité des camps d'étrangers en Europe : présentation de la carte des camps de Migreurop ». *Cultures & Conflits*. 2005, No 57. Disponible en : http://conflits.revues.org/1727

IRWIND, Michael et al. « Pourquoi certains ne migrent pas : l'impact du contexte local sur la sédentarité aux Etats-Unis ». *Population*. 2004, Vol. 59, No 5, pp. 653-680.

JEDLICKI, Fanny. De l'exil au retour. Les figures des familles réfugiées politiques et retornadas chiliennes » *Revues Hommes & Migrations*. 2007, N° 1270, pp. 52-62.

JEDLICKI, Fanny. « Les exilés chiliens et l'affaire Pinochet. Retour et transmission de la mémoire ». *Cahier de l'Urnis*, 2001, No 7, pp.55-73.

KALIR, Barak. « Moving Subjects, Stagnant Paradigms: Can the ''Mobilities Paradigm'' Transcend Methodological Nationalism? ». *Journal of Ethnic and Migration Studi*es. 2013, Vol. 39, No 2, pp. 311-327.

KOBELINSKY, Carolina. "Notas sobre el confinamiento y la política de asilo en Francia".*Cuadernos de Antropología Social*. 2005, No 22, pp. 137-151.

KOELSCH, Lori E. « The Virtual Patchwork Quilt. A Qualitative Feminist Research Method ». *Qualitative Inquiry*. 2012, Vol. 18, No 10, pp. 823-829.

KRUEGER, Laura. « El movimiento de los *sin papeles* en Francia en los años noventa y sus reflejos en España ». ». *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*. 2001, No 94. Disponible en : http://www.ub.edu/geocrit/sn-94-25.htm

LACOMBA, Joan. « Teorías y prácticas de la imigración. De los modelos explicativos a los relatos y proyectos migratorios ». *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*. 2001, No 94. Disponible en : http://www.ub.edu/geocrit/sn-94-3.htm

MAFFESOLI, Michel. « Eternelle jeunesse du Nomadisme ». *Synergies*. 2010b, No 7, pp. 121-127.

MAFFESOLI, Michel, « La potencia de los lugares emblemáticos ». *Convergencia*. 2007c, Vol. 14, No 44, pp. 41-57.

MAFFESOLI, Michel. « El vinculo imaginal ». *Política y Sociedad*. 2006, Vol. 43, No2, pp. 85-89.

MAFFESOLI, Michel. « O imaginario e uma realidade ». *Revista FAMECOS*. 2001, No 17, pp. 74-82.

MAFFESOLI, Michel. « The Social Ambiance ». *Current Sociologie*. 1993b, Vol. 41, No 2, pp. 7-15.

MARTÍNEZ, Antar et MONTENEGRO, Marisela. « Narrativas en torno al transtorno de identidad sexual : De la multiplicidad transgénero a la produccion de transconocimientos ». Prisma Social. Revista de Ciencias Sociales. 2010, No 4, pp. 1-44.

MARTÍNEZ, Luz María et al. « Experiencias de Investigación Feminista : Propuestas y Reflexiones Metodológicas ». *Athenea Digital*. 2014, Vol. 14, No 4, pp. 3-16.

MASSEY, Douglas S. et al. « Teorías sobre la migración internacional : Una reseña y una evaluación ».*Trabajo*. 2000, Vol. 2, N°3, pp. 5-49.

MENDLOVIC, Bertha. « Hacia una 'nueva época' en los estudios de la memoria social ? » *Revista Mexicana de Ciencias Politicas y Sociales*. 2014, No 221, pp. 291-316.

MEZZADRA, Sandro. "Capitalismo, migraciones y luchas sociales. La mirada de la autonomía". *Nueva Sociedad*. 2012, No 237, pp. 159-178.

MEZZADRA, Sandro et Neilson, Brett. « Né qui, né altrove. Migration, Detention, Desertion : A Dialogue. *Borderlands E-journal*. 2003, Vol. 2, No 1. Disponible en : http://www.borderlands.net.au/vol2no1_2003/mezzadra_neilson.html

MICOLTA, Amparo. « Teorías y conceptos asociados al estudio de las migraciones internacionales ». *Trabajo Social*. 2005, No 7, pp. 59-76.

MONCUSÍ, Alberto. « 'Segundas generaciones'. ¿La inmigración como condición hereditaria ? ». *Revista de Antropología Iberoamericana*. 2007, Vol. 2, No 3, pp. 459-487.

MORALES LA MURA, Raúl. « L'accueil des exilés latino-américains en Europe ». *Revues Hommes & Migrations*. 2014, N° 1305, pp. 17-23.

OLICK, Jeffrey et ROBBINS, Joyce. « Social Memory Studies : From 'Collective Memory' to Historical Sociology of Mnemonic Practices ». *Annual Review of Sociology*. 1998, Vol. 24, pp. 105-140.

OTRACHSHENKO, Vladimir et Popova, Olga. « Life (dis)satisfaction and the intention to migrate : Evidence from Central and Eastern Europe ». *The Journal of Socio-Economics*. 2014, Vol. 48, pp. 40-49.

PEREZ, Amin. « Le 'sens du problème' chez Sayad ». *Hommes & migrations*, 2009, No 1289. Disponible en : https://hommesmigrations.revues.org/321#quotation

PORTES, Alejandro, FERNANDEZ-KELLY, Patricia et HALLER, William. « La asimilacion segmentada sobre el terreno : La nueva segunda generación al inicio de la vida adulta ». *Migraciones*. 2006, No 19, pp. 7-58.

PORTES, Alejandro. « Convergencias teóricas y evidencias empiricas en el estudio del transnacionalismo de los inmigrantes ». *Migración y Desarrollo*. 2005, No 4, pp. 2-19.

PROGNON, Nicolas. « Réalités sociologiques et politiques des exilés chiliens en France ». *Revues Hommes & Migrations*. 2014, N° 1305, pp. 25-31.

RADSTONE, Susannah. « Memory studies : For and against ». *Memory Studies*. 2008, Vol. 1, No 1, pp. 31-39.

REBOLLEDO, Loreto. « Exilios y retornos chilenos ». *Revista Anales,* 2012, Vol. 7, No 3, pp. 177-187.

ROEDIGER, Henry et WERTSCH, James. « Creating a new discipline of memory studies ». *Memory Studies*. 2008, Vol. 1, No 1, pp. 9-22.

SAFI, Mirna. « Penser l'intégration des immigrés : les enseignements de la sociologie américaine ». *Sociologie,* 2011, Vol. 1, No 2. Disponible en : https://sociologie.revues.org/964

SAFI, Mirna. « Les processus d'intégration des immigrés en France : inégalités et segmentation ». *Revue française de sociologie*, 2006, Vol. 47, No 1. Disponible en : https://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2006-1-page-3.htm

SALAZAR, Noel. « Imagining Mobility at the 'End of the World' ». *History and Anthropology*. 2013, Vol. 24, No 2, pp. 233-252.

SALAZAR, Noel. « The power of imagination in Transnational Mobilities ». *Identities: Global Studies in culture and Power*. 2011, Vol. 16, No 6, pp. 576-598.

SHNAPPER, Dominique. « Intégration nationale et intégration des migrants : en enjeu européen ». *Questions d'Europe*. 2008, No 90. Disponible en : http://www.robert-schuman.eu/fr/questions-d-europe/0090-integration-nationale-et-integration-des-migrants-un-enjeu-europeen

SHELLER, Mimi et URRY, John. « The new mobilities paradigm ». *Environment and Planing*. 2006, Vol. 38, No. 2, pp. 207-226.

SMITH, Andrew. « 'If I have no money for travel, I have no need' :Migration and imagination' ». *European Journal of Cultural Studies*. 2006, Vol. 9 No 1, pp. 47-62

STOETZLER, Marcel et YUVAL-DAVIS, Nira. « Standpoint theory, situated knowledge and the situated imagination ». *Feminist Theory*. 2002, Vol. 3, No 3, pp. 315-333.

VALLUY, Jérôme. « La nouvelle Europe politique des camps d'exilés : genèse d'une source élitaire de phobie et de répression des étrangers ». *Cultures & Conflits*. 2005, No 57. Disponible en : http://conflits.revues.org/1726

WIHTOL DE WENDEN, Catherine. « L »intégration en France à a lumière de deux rapports récents du Haut Conseil à l'intégration ». *Hommes & Migrations,* 2001, No 1294. Disponible en : https://hommesmigrations.revues.org/559

WIHTOL De WENDEN, Catherine. « Un essai de typologie des nouvelles mobilités ». *Hommes & Migrations,* 2001, No 1233, pp. 5-12.

Rapports

AYUSO, Anna. 2009. *Migración en el contexto de las relaciones entre la Unión Europea-América Latina y el Caribe*. Bruxelles : Parlement européen.

CENTENO, Rebeca. 2007. *La sostenibilidad de la vida en tiempos de crisis : el trabajo doméstico remunerado en las cadenas de cuidado nacional (Nicaragua) y transnacional (Hogares de mujeres emigrantes a Costa Rica)*. Nicaragua : PNUD.

CEPAL. 2006. *Migración internacional, derechos humanos y desarrollo*. Chili : CEPAL.

CERRUTTI, Marcela et MAGUID, Alicia. 2010. *Familias divididas y cadenas globales de cuidado: la migración sudamericana en España*. Santiago: CEPAL.

DEPARTAMENT OF STATE UNITES OF AMERICA. 2015. *Trafficking in persons report*. Étas-Unis: Departement of State Unites States of America.

DICOEX et INE. 2005. *Chilenos en el exterior. Dónde viven, cuántos son y qué hacen los chilenos en el exterior*. Santiago : DICOEX et INE.

INDH. 2013. *Informe Misión de Observación Situación de la Población Migrante Iquique y Colchane*. Santiago : INDH.

INDH. 2012. *Informe Anual Situación de los Derechos Humanos en Chile*. Santiago : INDH.

IOM. 2015. *Dinámicas migratorias en América Latina y el Caribe (ALC) y entre ALC y la Unión Europea*. Belgique : IOM.

IOM. 2013. *Informe sobre las migraciones en el mundo. El bienestar de los migrantes y el desarrollo*. Genève: IOM.

IOM. 2012a. *Rutas y dinámicas migratorias entre los países de América Latina y el Caribe (ALC) y entre ALC y la Unión Europea*. Belgique: IOM.

IOM.2012b. *Panorama Migratorio de América del Sur 2012*. Buenos Aires: IOM.

IOM. 2011a. *Perfil Migratorio de Chile*. Buenos Aires : IOM.

IOM. 2011b. *Gallup World Poll : The Many Faces of Global Migration*. Genève : IOM.

JOBARD, Fabien et LÉVY, René. « Police, justice et discriminations raciales en France : état des savoirs ». *La lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie Année 2010*. Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme. 2010, pp. 167-198. Paris : Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme.

MARTINEZ, Jorge. 2000. *Migración internacional de jóvenes latinoamericanos y caribeños: protagonismo y vulnerabilidad*. Santiago: CEPAL.

MINISTÈRE DE L'INTERIEUR. 2014. *Les étrangers en France*. Paris : Ministère de l'Intérieur, France.

MOLANO, Adriana et al. 2012. *Cadenas globales de cuidados : Síntesis de resultados de nueve estudios en América Latina*. République dominicaine : ONU Mujeres.

OCDE. 2015. *In It Together : Why Less Inequality Benefits All*. Paris : OCDE.

OCDE. 2013. « L'impact fiscal de l'immigration dans les pays de l'OCDE ». *Perspectives des migrations internationales 2013*. OCDE. 2013, pp. 133-2002. Disponible sur : http://www.keepeek.com/Digital-Asset-Management/oecd/social-issues-migration-health/perspectives-des-migrations-internationales-2013/l-impact-fiscal-de-l-immigration-dans-les-pays-de-l-ocde_migr_outlook-2013-6-fr#page72

OCDE. 2012. *Panorama de la educación 2012. Indicadores de la OCDE*. Espagne : OCDE.

OIT. 2007. *Marco multilateral de la OIT para las migraciones laborales. Principios y directrices no vinculantes para un enfoque de las migraciones laborales basado en los derechos*. Geneva : 2007.

OPEN SOCIETY INSTITUTE. « Police et minorités visibles : la surreprésentation des Noirs et des Arabes ». *Police et minorités visibles : le contrôles d'identité à Paris*. Open Society Institute. 2009, pp. 25-40. New York : Open Society Institute.

OROZCO, Amaia. 2010. Cadenas Globales de cuidado. ¿Qué derechos para un regimen global de cuidados justo ?. République dominicaine : UN-INSTRAW.

PNUD. 2009. *Rapport mondial sur le développement humain. Lever les barrières: Mobilité et développement humains*. New York : PNUD.

UNODC. 2014. *Global Report on Trafficking in Persons*.Vienne : UNODC.

UNODC. 2012. *Rapport mondial sur la traite des personnes. Résume Analytique*. Vienne : UNODC.

UNODC. 2010. *La globalización del delito : evaluación de la amenaza que plantea la delincuencia organizada transnacional. Resumen*. Vienne : UNODC.

UNODC. 2009. *Tráfico ilícito de migrantes*. Vienne : UNODC. Disponible en : http://www.unodc.org/documents/publications/Trafico_ebook.pdf

WILLIANS, Collin C. 2014. *Flexibility@work2014: bringing the undeclared economy out of the shadows – the role of temporary work agencies*. Amsterdam : Randstad. Disponible en : https://www.sheffield.ac.uk/polopoly_fs/1.364537!/file/FlexibilityAtWork2014.pdf

WORLD BANK GROUP. 2016. *Global Economic Prospects. Spillovers amid Weak Growth*. Washington : World Bank Group.

Thèses

BIGLIA, Bárbara. 2005. *Narrativas de mujeres sobre las relaciones de género en los Movimientos Sociales*. Thése de Doctorat Universidad de Barcelona. Disponible en: http://www.academia.edu/313091/Narrativas_de_mujeres_sobre_las_relaciones_de_género_en_los_movimientos_sociales

THAYER, Luis Eduardo. 2008. La expropiación del tiempo y la apropiación del espacio : la incorporacion de los inmigrantes lationamericanos a la comunidad de Madrid.Thèse de Doctorat Universidad Complutense de Madrid. Disponible en : http://eprints.ucm.es/8263/1/T30647.pdf

Presse

CENTRO DE NOTICIAS DE LA ONU (14 février 2014). La migración de jóvenes tiene un efecto positivo ne los países de acogida. *Centro de noticas de la ONU en español*. Disponible en : http://www.un.org/spanish/News/story.asp?NewsID=28725#.VpecRUvcods

IAU (12 mars 2015). Famille et études, principaux motifs d'immigration étrangère en île-de-France. *Note rapide Institut d'Aménagement et d'Urbanisme*. Disponible en : http://www.iau-idf.fr/savoir-faire/nos-travaux/edition/famille-et-etudes-principaux-motifs-dimmigration-etrangere-en-ile-de-fra.html

MAGI, Lucía (17 aout 2014). Italia rescata una cantidad récord de immigrantes en el Mediterráneo. *El País*. Disponible en : http://internacional.elpais.com/internacional/2014/08/15/actualidad/1408123942_004279.html

MATUS, Javiera (21 septembre 2014). Inmigrantes en Chile : más de dos tercios trabajan y 42 % cotiza en Fonasa. *La Tercera*. Disponible en : http://www.latercera.com/noticia/nacional/2014/09/680-596709-9-inmigrantes-en-chile-mas-de-dos-tercios-trabajan-y-el-42-cotiza-en-fonasa.shtml

OIT (16 decembre 2014). Lanzamiento de un nuevo informe sobre « Migración y jóvenes : Desafíos y oportunidades ». *Organisation International du Travail*. Disponible en : http://www.ilo.org/global/topics/labour-migration/news-statements/WCMS_329343/lang--es/index.htm

PAONE, Mariangela (29 janvier, 2014). La brújula de los inmigrantes ya no mira solo hacia el norte. *El País*. Disponible en : http://elpais.com/elpais/2013/12/17/planeta_futuro/1387279714_010697.html

Présentations Colloques Scientifiques

ANDREWS, Molly. *Récit, imagination et l'extension des visions du possible*. Journée du CEAQ « Socialités Postmodernes ». Paris, 23-24 juin, 2015.

ANDRIAJASEVIC, Rutvica. *Fortres Europe : Old Boundaries, New Borders* . Réponse à Nira Yuval-Davis. 4th European Feminist Resarch Conference. « Body Gender Subjectivity. Crossing Disciplinary and Institutional Borders ». Bologne, Italie, Septembre 28-Octobre 1, 2000. Disponible en : http://www.women.it/quarta/infoenglish/programme.htm

HUERTAS, Amparo et MARTÍNEZ, Yolanda. Comunicación transnacional y adolescentes migrantes. Congreso Internacional FEMIGRA « Feminismo y migración. Intervencion social y acción politica ». Barcelone, Espagne, 9-11 février, 2012.

PORTES, Alejandro. *Un dialogo transatlantico : El progreso de la investigación y la teoría en el estudio de la migracion internacional*. 4° Congreso sobre la Inmigración en España. « Ciudadanía y Participación ». Girona, Espagne, 10-13 novembre, 2004.

Sites Internet

Comisión Nacional de Investigación Científica y Tecnología : http://visualizador.becasconicyt.cl/

Projet « Peoplemovin. Migration flows across the world » : http://peoplemov.in

Communications personnelles

BIGLIA, Bárbara. Universidad Autónoma de Barcelona. 16 avril 2015

DEVILLE, Martine. Institut National d'Etudes Démographiques. 2 juillet 2012

Autres

BORGES, Jorge Luis. « Abenhacan el Bokhari mort dans son labyrinthe ». *L'Aleph, Jorge Luis Borges*. Paris : Gallimard.

LOPEZ, Ramón et al. « La 'parte del león' : Nuevas estimaciones de la participación de los súper ricos en el ingreso de Chile ». Document du travail, mai 2013. Departamento de Economia, Universidad de Chile.

PIPER, Isabel et al. « Prácticas del recuerdo y usos del espacio : Análisis del proceso de constitución de lugares de memoria ». Rapport de résultats préliminaires de recherche, 2008. Proyecto Fondecyt 1070926. Inédit.

REBOLLEDO, Loreto et ACUÑA, María Elena. « Narrativas del exilio chileno » Rapport projet DID No 314/1999 "El exilio y el retorno en la experiencia de hombres y mujeres chilenos: del recuerdo individual a la memoria colectiva". Disponible en: https://gupea.ub.gu.se/bitstream/2077/3219/1/anales_3-4_rebolledo_acuna.pdf

SARAMAGO, José. « Historias de la emigración ». Otros Cuadernos de Saramago, 2009, Fundaçao Saramago. Disponible en : http://cuaderno.josesaramago.org/52205.html